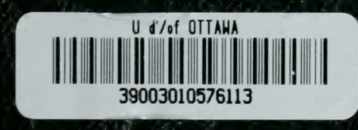
LA SUISSE ILLUSTRÉE



Larousse







LA SUISSE

ILLUSTRÉE

LA SUISSE
ILLUSTRÉE

DANS LA MÊME COLLECTION :

Nouvel Atlas Larousse. Géographie universelle et pittoresque. Texte de L. Abensour. 32 cartes en couleurs et 50 cartes en noir hors texte, 1 519 gravures photographiques, 5 planches hors texte, 113 dessins ou cartes dans le texte.

La France, Géographie illustrée, en *deux volumes*, par P. Jousset. 1 987 gravures photographiques. 49 planches hors texte, 32 cartes en couleurs, 24 cartes et plans en noir.

Paris et ses Environs, par A. Dauzat. 700 gravures, 3 planches en couleurs, 28 planches monochromes, 2 cartes sur double page et 28 cartes ou plans.

L'Allemagne contemporaine illustrée, par P. Jousset. 588 gravures photographiques, 8 cartes en couleurs, 14 cartes et plans en noir.

La Belgique illustrée, par Dumont-Wilden. (*En réimpression.*)

L'Espagne et le Portugal illustrés, par P. Jousset. 772 gravures photographiques, 19 planches hors texte, 10 cartes et plans en couleurs, 11 cartes et plans en noir.

La Hollande illustrée, par L. Van Keymeulen, L. Bresson, etc. 349 gravures photographiques, 2 planches en couleurs, 15 planches en noir, 4 cartes en couleurs, 35 cartes en noir.

L'Italie illustrée, par P. Jousset. 748 gravures photographiques, 12 planches en noir, 10 cartes en noir, 14 cartes et plans en couleurs.

Le Japon illustré, par F. Challaye. 676 gravures photographiques, 4 planches en couleurs, 8 planches en noir, 11 cartes et plans en couleurs, 15 cartes et plans en noir.

LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, rue Montparnasse, PARIS (6e)



A. DAUZAT

LA SUISSE ILLUSTRÉE



14 Planches hors texte. — 21 Cartes
et Plans en noir et en couleurs.
635 Reproductions photographiques.

PARIS. — LIBRAIRIE LAROUSSE

PRÉFACE

C'EST un tout petit pays, — écrivait naguère Philippe Monnier, un des écrivains les plus aimés de la Suisse romande. — C'est un petit pays, aussi petit qu'un mouchoir à carreaux sur un pré, si curieux, si divers et si lui. Il sent bon le sapin et l'air libre... Cinq heures, six heures de chemin de fer, et l'on arrive au bout : tant de vallées, de gorges, de précipices, de chaînes, de sommets ; tant de mœurs et de modes ; tant d'idiomes et de gens !

On ne saurait mieux caractériser en quelques lignes l'originalité et le charme de la Suisse. Son nom, comme celui de l'Italie, est un évocateur de séductions naturelles et de beautés pittoresques ; moins ancienne — car nos aïeux ne savaient pas goûter la montagne — sa réputation est peut-être encore plus populaire : ne bénéficie-t-elle point, en quelque mesure, de la sympathie qui s'attache au peuple suisse, hospitalier, éclairé et tolérant, fermement résolu à vivre en paix avec tous ses voisins, et lié en particulier à la France par une amitié vieille de quatre siècles ?

Ce n'est pas à dire que la Suisse ne fasse point d'envieux : elle en faisait surtout avant la guerre. Sa prospérité, et surtout l'affluence des étrangers attirés par ses sites et retenus par une industrie hôtelière de premier ordre, n'ont pas été sans susciter quelque jalousie chez ses voisins, qui la critiquent parfois tout en s'efforçant de marcher sur ses traces. Emulation salutaire, mais critique inutile : les voyageurs, aujourd'hui, n'écoutent que leur propre expérience et veulent juger par eux-mêmes. Ceux qui ignorent la Suisse désirent la voir ; ceux qui la connaissent ont hâte d'y retourner. D'ailleurs, n'y a-t-il pas pour tous les pays place au soleil ?

Si les voyages à l'étranger sont toujours instructifs, l'étude de la Suisse est particulièrement profitable. Car si tout le monde connaît, au moins par ouï-dire, la splendeur et la variété des paysages helvétiques, on ignore trop souvent l'âme suisse et l'organisation sociale, si variée et si complexe, de nos voisins. On ne peut que gagner au commerce de ce peuple qui a su garder son originalité et son indépendance entre quatre Etats puissants. Il respire d'abord, comme ses montagnes, la santé et la joie de vivre : aussi bien que la Belgique, la Suisse est un pays heureux, qui se gouverne et s'organise lui-même comme il l'entend, que n'assombrit pas la nostalgie de provinces perdues et que ne trouble aucun désir d'expansion agressive. Elle est le rendez-vous pacifique de l'Europe et du monde civilisé, la terre neutre où s'oublient les rivalités et où se fait la trêve des peuples, où le Français, l'Allemand, l'Anglais, l'Italien fraternisent à table d'hôte et ne montent plus qu'à l'assaut pacifique de la montagne.

Pour quiconque sait voir et observer, en dehors du spectacle inoubliable de la nature et des curiosités archéologiques, la Suisse donne surtout une grande leçon à ses hôtes, une leçon de discipline et de travail. Elle leur montre quels résultats peut obtenir l'effort humain, persévérant et coordonné, malgré les conditions externes les plus défavorables. Aucun pays n'était plus rebelle par sa nature au

développement économique, — sans houille ni minerai pour l'industrie, privé de côtes et de voies navigables pour le commerce, enserré d'énormes barrières montagneuses qui le séparaient de ses voisins en isolant même ses cantons les uns des autres. Neiges éternelles, glaciers, rochers rendent le quart du pays impropre à toute culture, tandis que le tiers n'est propice qu'aux forêts et aux pâturages et que de longs et durs hivers bloquent des vallées entières sous la neige.

L'homme a su tirer parti de la nature ou la vaincre. La voie ferrée a percé de toute part les arêtes des montagnes, en pénétrant jusque dans les districts les plus reculés ; les rivières torrentueuses sont drainées, endiguées, canalisées ; les forces domestiquées des torrents permettent de suppléer à la houille noire par la houille blanche ; l'industrie et l'exportation se concentrent sur les produits de transformation qui donnent une plus-value considérable aux matières premières amenées à grands frais, mais réexpédiées avec des bénéfices supérieurs ; l'agriculture intensive fait appel aux ressources de la chimie ; l'élevage, intelligemment pratiqué sur une grande échelle, enrichit, de compte à demi avec ses produits dérivés, les contrées réputées jadis les plus pauvres de l'Europe.

Suprême paradoxe enfin : les glaciers eux-mêmes, les rochers, qui effrayaient et écartaient nos aïeux, sont devenus productifs entre les mains d'une population qui sait mettre en valeur le pittoresque de ses montagnes. La neige est un attrait de plus pour le visiteur, en hiver comme en été ; pics glacés et gorges inaccessibles ont créé la prospérité de régions entières. L'industrie touristique et hôtelière — audacieux défi aux lois économiques — s'est développée en raison inverse des facilités d'accès : plus le pays était désert, sauvage et abrupt, plus il était susceptible de séduire les étrangers blasés des grandes villes et fatigués — pour un mois ou deux — de la civilisation outrancière.

C'est surtout en décrivant la Suisse, plus encore qu'en la parcourant, qu'on s'aperçoit de la variété de ses éléments, de la diversité de ses aspects et de ses habitants, de la complexité de son organisme. La tâche qui semblait aisée devient plus difficile à chaque pas. Ne faut-il pas caractériser chaque région, petite ou grande, non seulement dans ses paysages, qui ne se ressemblent jamais, mais dans son agriculture et son industrie, dans les mœurs et la mentalité des indigènes ? Il ne faut point omettre les types d'habitation qui se sont adaptés au milieu ambiant et font corps avec lui ; une part importante doit être réservée au patrimoine artistique, dont on néglige trop l'importance en Suisse, qu'il s'agisse des musées, regorgeant de richesses souvent ignorées — tableaux, orfèvreries, sculptures, meubles, poteries, antiquités romaines et lacustres —, des vieilles églises, des châteaux médiévaux, des antiques demeures seigneuriales, qui se dérobent parfois dans un bourg méconnu ou dans une vallée oubliée. Il faut mettre en relief la vie, l'animation, l'individualité des grandes villes en regard des coutumes primitives de la montagne. Et les grands problèmes d'intérêt général, qui touchent, qui passionnent parfois la nation entière, doivent trouver place aux endroits où les questions qu'ils soulèvent se posent avec le plus d'urgence ou de précision.

Pareille étude serait incomplète si l'illustration ne venait prêter son concours au style. La carte, en groupant et en situant dans la mémoire les localités, les fleuves et les montagnes, en offrant ainsi la physionomie géographique du pays, de la région ou de la ville ; la photographie surtout, supérieure à toute description pour donner la vision précise et complète, dans son ensemble et ses détails à la fois, d'un paysage sous un aspect déterminé, sont devenues désormais des auxiliaires indispensables, grâce à la perfection documentaire et artistique qu'ils atteignent aujourd'hui et dont on pourra juger dans les pages

suivantes : témoins vivants qui permettent à loisir d'évoquer les impressions passées ou de construire en imagination le voyage à venir.

J'ai écrit ce volume, — je ne songe pas à le dissimuler, — avec une vive sympathie pour la Suisse et une sincère reconnaissance envers un pays où j'ai reçu partout un accueil courtois et discret, où j'ai éprouvé devant les magnificences de la nature tant d'impressions inoubliables. Rappelons-nous aussi l'hospitalité cordiale et généreuse dont bénéficièrent dans toute la Suisse, pendant la guerre, nos prisonniers rapatriés d'Allemagne.

Je n'ai pas la prétention d'avoir évité toute lacune, bien que j'aie parcouru le pays en tout sens, canton par canton, vallée par vallée, flânant ou furetant dans les grandes villes comme dans les petites cités ensommeillées, gravissant plus souvent encore les cols et les crêtes, le bâton ferré au poing et le sac tyrolien au dos. A la visiter ainsi, combien la petite Helvétie paraît grande et variée! Aucune vallée ne rappelle ses voisines ; chaque pic, chaque torrent, chaque lac a son individualité propre et son attrait nouveau. La saison s'enfuit trop vite comme un beau rêve, et avant de partir on fait déjà des projets, on élabore un itinéraire pour le prochain retour.

Apprendre à connaître la Suisse, c'est apprendre à l'aimer.

Albert DAUZAT.

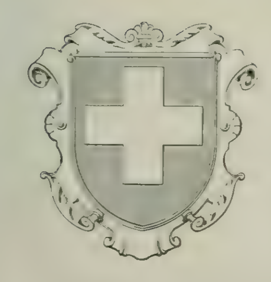




LE MONT ROSE (4638 M.), POINT CULMINANT DES ALPES SUISSES, ET LE LYSKAMM (4538 M.), VUS DU GORNERGRAT.

LA SUISSE A VOL D'OISEAU

L'ARRIVÉE PAR LA MONTAGNE. LES ALPES, BERCEAU DE LA SUISSE. — MONTS, LACS ET FLEUVES. — LA PLAINE. L'ACTIVITÉ ÉCONOMIQUE. LES VILLES. — LES CARACTÈRES GÉNÉRAUX. — LA FORMATION HISTORIQUE DE LA SUISSE.



L'arrivée par la montagne. Les Alpes, berceau de la Suisse. — Si l'on veut, dès le premier contact, avoir un aspect saisissant et compréhensif de la Suisse dans ce qu'elle a de plus caractéristique, c'est-à-dire dans son relief tourmenté et puissant, il faut l'aborder par la montagne et pénétrer d'emblée au cœur des Alpes, qui forment l'ossature du pays, qui furent le berceau de sa nationalité, qui expliquent l'âme de son peuple.

Si j'avais un conseil à donner à l'étranger qui n'a pas encore mis le pied sur le sol helvétique, je lui suggérerais d'entrer par l'Italie, non point par la région des lacs, où s'amalgament par une série de transitions les deux États voisins, mais en abordant de front la gigantesque muraille, couronnée de glaciers et de neiges éternelles, à laquelle est adossée la Suisse. Derrière cette forteresse naturelle s'est formée une race, qui a forgé son âme sur la rude enclume des montagnes.

Si le voyageur n'aime pas la marche, il pourra pénétrer en Suisse, en voiture ou en automobile, par la route du Simplon, qui, à travers des gorges couronnées de pics déchiquetés, ouvre une entrée somptueuse sur la terre helvétique. Mais, s'il a les jarrets solides et si l'ascension ne le rebute pas, qu'il quitte à Domodossola ou à Piedimulera la voie ferrée, qu'il remonte à travers les châtaigneraies le val d'Anzasca, et que de Macugnaga il grimpe jusqu'au col du Monte-Moro, par le raidillon zigzaguant et caillouteux, face à la formidable paroi du mont Rose, diadémée de neige et entaillée par les fleuves de glace, qui tombe à pic d'une hauteur vertigineuse de trois mille mètres. Derrière fuient à l'horizon les plaines souriantes de l'Italie ; mais la Suisse a un aspect plus farouche : c'est une forêt de cimes sauvages, drapées d'hermine, qui chevauchent les unes sur les autres, se suivent en longues traînées, paraissent déchirer de leurs crocs aigus la robe du ciel, et s'écroulent en désordre dans les vallées parmi les tapis des prairies et les fourrures sombres et feutrées des sapinières.

Nulle part le contraste n'est plus frappant entre les deux pays, et l'on sent qu'on quitte la terre de la grâce et du soleil pour le règne de la solitude et des tempêtes au milieu des plus grands bouleversements du sol de la vieille Europe. On comprend que les Alpes aient effrayé jadis les Romains, épris de clarté et de lumière tranquille, et que les anciens n'aient désigné ces montagnes qu'avec les épithètes d' « horribles » et de « glacées ». Et nous connaissons vite nous-mêmes ces sentiments d'effroi lorsque la colère soudaine d'un orage ou la traîtrise d'un brouillard nous surprend au cours d'une ascension et, sur la pente la plus débonnaire ou le col le plus sûr, déchaîne en un instant toutes les fureurs de la montagne ou

sème sous nos pas des embûches mortelles.

Pour connaître la Suisse, dans sa physionomie morale autant que physique, il faut l'avoir parcourue à pied, le bâton ferré à la main. Il faut avoir éprouvé les fatigues, les plaisirs et les dangers de l'ascension, il faut avoir peiné et sué pendant des heures, le long d'une montée abrupte, — avoir eu les nerfs tendus aussi bien que les muscles pour éviter le faux pas, prévenir l'accident ou en conjurer les suites, — l'esprit toujours en éveil pour régler l'itinéraire, choisir le temps et l'heure, acquérir le flair du montagnard qui sait prendre la bonne direction en l'absence de sentier ou retrouver son chemin perdu; il faut avoir savouré enfin la joie du but atteint et de l'effort accompli, la satisfaction d'avoir vaincu une cime, découvert un passage, triomphé par le cerveau et les jarrets des forces hostiles de la nature, — et avoir apprécié les sensations physiques à peu près inconnues des citadins actuels : la douceur du repos après la fatigue, l'excellence d'un repas frugal et d'un lit rude après douze ou quinze heures de gymnastique alpestre.



Cl. Wehrli.

SUR LE GLACIER : ESCALADE D'UN SÉRAC.

On comprend alors, mais alors seulement, l'âme suisse, qui s'est formée lentement, pendant des siècles, au coin de ces ravins et au seuil de ces glaciers. Toutes les qualités qui constituent le fond de l'âme helvétique s'expliquent par la montagne : la ténacité et la patience, que rien ne rebute, qui viennent à bout, avec persévérance et méthode, des plus grandes difficultés, parce que — l'expérience l'a appris — l'effort intelligent et soutenu finit toujours par atteindre son but; — la discipline et l'esprit de solidarité, nécessaires à une population qui vit dans un milieu physique hostile, et qui n'a pas trop de toutes ses énergies groupées en un solide faisceau pour faire front aux difficultés et aux dangers qui la pressent de toute part; — l'esprit d'initiative et le particularisme, car si l'aide des autres est nécessaire dans la montagne, il faut d'abord compter sur soi, et chaque famille cherche à se suffire dans sa maison, chaque village dans sa commune, chaque groupement dans sa vallée. Ainsi s'explique le morcellement politique et social de la Suisse, État à forme fédérale, où vingt-cinq petites républiques vivent à l'aise, — chacune avec son originalité, son caractère, ses tendances et ses besoins particuliers, — sur un territoire à peine plus grand que la Bretagne.

Fait paradoxal en apparence, et qui pourtant s'explique pour quiconque connaît les ressorts secrets du cœur humain : nulle part l'homme n'est plus attaché au sol natal que sur cette terre marâtre, d'où il peut tirer à grand'peine de quoi le nourrir, lui et les siens. Mais précisément les efforts mêmes qu'il accomplit lui rendent cher l'objet de son travail : il s'attache passionnément à cette montagne aride et farouche qui a souvent tué des êtres chers dans ses embûches, et qui lui tend des pièges à chaque instant.

Car cette nature, dont les anciens ne voyaient que l'aspect hostile, est magnifiquement belle, et elle attire l'étranger lui-même en raison du danger. A notre époque, deux courants contraires, qui finissent par se rejoindre, amènent les voyageurs vers la montagne: le sentiment de la nature, qui se développe en raison directe de la civilisation et par réaction contre la vie urbaine, qui s'affine chez les tempéraments blasés en quête de sensations nouvelles et fortes, et dont l'amour de la montagne est une des formes les plus caractéristiques; et le mouvement sportif, qui entraîne la génération actuelle vers les exercices vigoureux et de plein air, pour régénérer le moral par le physique, et qui a réhabilité les jeux musculaires discrédités depuis les anciens athlètes. Or, de tous les sports accessibles au grand nombre, le tourisme en montagne est l'un des plus attrayants et certainement le plus intellectuel.



Cl. Wehrli.

UNE HALTE D'ALPINISTES DANS LE MASSIF DU TŒDI.

Et voilà comment ces mêmes montagnes, qui éloignaient jadis les étrangers, les attirent aujourd'hui, — comment des millions de touristes viennent chaque année vivifier leurs poumons et leurs muscles par le rude et sain entraînement de l'ascension et de la marche, retremper leur corps et leur âme dans l'air vivifiant des hautes cimes. Avec leurs gigantesques pics neigeux, leurs éblouissants fleuves de glace, leurs torrents mousseux, leurs cascades écumantes, leurs gorges déchirées et sinistres et les horizons larges et déchiquetés de leurs grands lacs miroitants, bleus, verts ou plombés, les solitudes infinies de leurs cimes arides et farouches et la parure éclatante de leurs alpages fleuris, la végétation luxuriante de leurs forêts où palpite tout un monde d'oiseaux, de mammifères et d'insectes, l'infinie variété de leur configuration, de leurs expositions, de leurs altitudes, les Alpes présentent pour nous la synthèse suprême et complète de la montagne. Et parmi les Alpes, ce sont encore les Alpes suisses qui réunissent, sur un espace assez restreint, le maximum de diversité et de pittoresque en offrant tour à tour tous les aspects, riants et sévères, sauvages et gracieux, coquets et grandioses, depuis les lacs

Cl. Wehrli.

PAYSAGE SUISSE CARACTÉRISTIQUE DE L'OBERLAND BERNOIS : LE WELLHORN (3 196 M.) ET LA VALLÉE DU REICHENBACH.

tessinois ensoleillés et déjà méridionaux, jusqu'aux massifs glaciaires des Alpes bernoises et pennines.

Montagnes, lacs et fleuves. — Les Alpes, avec leurs ramifications, occupent plus des deux tiers de la surface de la Suisse. Elles s'étendent du sud-ouest au nord-est, sur deux grandes chaînes, l'une très sinueuse, l'autre presque rectiligne, qui s'écartent aux deux extrémités pour se rapprocher au Gothard, et qui comportent de nombreux embranchements.

La chaîne d'arête, qui limite au midi les bassins du Rhône et du Rhin, se détache du massif isolé du mont Blanc, atteint le mont Rose par les hauts sommets des Alpes pennines, remonte vers le nord jusqu'au Gothard, s'oriente de nouveau à l'est avec les massifs de l'Adula et du Splügen, et après un coude très prononcé au sud, reprend la direction du nord-est pour délimiter, sous le nom d'Alpes des Grisons, le haut bassin de l'Inn borné en face par le soulèvement puissant de la Bernina. Ce dernier massif termine la haute barrière montagneuse qui constitue la frontière naturelle de la Suisse au midi : mais la Confédération la déborde par quelques vallées des Grisons et surtout par le Tessin, dont le triangle s'enfonce dans le bassin du Pô jusqu'au seuil de la plaine lombarde.

Un peu plus au nord, les Alpes bernoises, d'Uri et de Glaris s'allongent en une longue barrière, — coupée à peine par quelques trouées comme celles de l'Aar et de la Reuss, — de Saint-Maurice à Ragaz, du coude du Rhône au coude du Rhin, qui l'un et l'autre abandonnent leur couloir longitudinal pour trancher à vif la montagne dans une direction perpendiculaire. L'immense boucle du Rhin (avec le lac de Constance), de Ragaz à Bâle, forme la frontière nord-orientale de la Suisse qui, au sud-ouest, s'arrête au lac de Genève : et le canton de Genève déborde ici comme là celui de Schaffhouse.

Le soulèvement énorme des Alpes présente un noyau central granitique qui affleure avec les plus hauts pics de la chaîne de faîte, du mont Blanc à la Bernina. Mais dans la majeure partie les Alpes suisses sont schisteuses, feuilletées comme d'immenses gâteaux, en zébrures obliques de directions diverses, et dont la couleur varie de l'ardoise bleuâtre au brun roux. Et l'on est saisi d'étonnement devant la puissance extraordinaire des forces internes du globe qui ont disloqué, tordu, soulevé les énormes sédiments des anciennes mers à des hauteurs vertigineuses, sur les flancs de l'Eiger ou du Cervin, dans un bouleversement sismique effroyable et fantastique auprès duquel le tremblement de terre de la Martinique ou de Messine n'était qu'une chiquenaude d'enfant.

Le travail des glaces et des eaux a modifié sensiblement la physionomie du sol.

Trois éléments constituent le système hydrographique de la Suisse alpestre : les glaciers, les cours d'eau, les lacs. Chaque cours d'eau important naît d'un glacier, et, après un parcours plus ou moins torrentueux, traverse un grand lac au sortir de la montagne.



Cl. Wehrli.

LE GLACIER D'ALETSCH ET LE LAC DE MÆRJELEN.



Cl. Wehrli

VUE DU LAC DE BRIENZ, A ISELTWALD.

Ce n'est pas un hasard si tous les lacs des Alpes sont disposés au débouché des vallées, à l'entrée des plaines, et si leur superficie varie en raison directe de l'importance de la rivière et des dimensions de la vallée : les deux plus grands — lacs de Constance et de Genève — ne sont-ils pas formés par le Rhin et le Rhône ? La géologie moderne explique ce phénomène : les cuvettes de ces lacs ont été creusées, à l'époque préhistorique, par les formidables glaciers de la période moustérienne qui avaient profondément affouillé le sol sur leur front. Chaque vallée, depuis le cirque montagneux de son sommet jusqu'à son lac de base actuel, était occupée par un immense fleuve de glace, dont on a pu reconstituer le tracé, la largeur, la profondeur, grâce au frottement exercé sur les rives et qui a produit les roches moutonnées, grâce surtout aux moraines et aux blocs erratiques qui ont été transportés à des distances considérables. Toute la Suisse est parsemée de ces blocs, de débris de moraines et de boues glaciaires. Elle fut jadis, à l'exception de quelques îlots et de la région de Bâle, complètement recouverte par les glaces, lorsque le glacier du Rhin atteignait Schaffhouse, celui du Rhône Lyon, et que celui de l'Aar rejoignait à Berne ceux du Jura.

La Suisse est aujourd'hui le château d'eau de l'Europe. Ne donne-t-elle pas naissance à quelques-uns de ses plus grands fleuves, au Rhin grossi de l'Aar, au Rhône, à l'Inn, un des principaux affluents du Danube, et à d'importants tributaires du Pô comme le Tessin ? C'est une des régions les plus vertes et les mieux arrosées. Et cependant, depuis la préhistoire, elle a perdu la presque totalité de ses réserves aqueuses, et elle va se desséchant peu à peu. Ce phénomène se manifeste d'abord par le recul considérable des glaciers, et ensuite par l'évaporation lente des lacs. Dans le seul canton de Zurich, une ancienne carte nous montre qu'il existait 149 lacs en l'an 1600 : 73 ont disparu — attestés parfois par des bas-fonds ou des marécages, — 36 se sont rétrécis, 40 seulement sont demeurés tels quels. Divers travaux hydrographiques ont provoqué aussi la baisse des eaux dans certains lacs, comme ceux de Neuchâtel, de Bienne, de Morat, de Lungern, et ont asséché des marais. Partout les alluvions toujours croissantes des torrents ou des fleuves font reculer les rives : qu'on observe l'embouchure du Rhin dans le lac de Constance ou du Rhône dans le lac de Genève. Les alluvions de la Lütschine ont séparé les lacs de Brienz et de Thoune jadis réunis ; celles de la Linth, les lacs de Wallenstadt et de Zurich.



LA PIERRE DE MONTAIGU, BLOC ERRATIQUE SITUÉ AU-DESSUS DE NEUVEVILLE (LAC DE BIENNE).

En même temps le pays s'assainissait et devenait propice à la culture. La Suisse de l'époque moustérienne était aussi inhabitable que le Groënland. Pendant longtemps le pays dut être humide, froid et marécageux. Le changement de climat, le retrait des glaces et des eaux en ont fait aujourd'hui un des pays les plus sains d'Europe, celui auquel les anémiés et les neurasthéniques viennent demander un renouveau de vigueur et de santé. D'autre part, à l'heure actuelle, le quart du sol seulement est improductif : encore, par suite du développement du tourisme, une telle classification ne sera bientôt plus exacte. L'élevage rationnel du bétail a créé une richesse dans la montagne, jadis pauvre, à laquelle les étrangers apportent une nouvelle source de prospérité.

La plaine. L'activité économique. Les villes. — La plaine suisse — que nos voisins appellent « le plateau » — s'étale en vaste demi-cercle au pied des Alpes autour du versant septentrional, bordée exactement par le lac de Genève, le Jura et le Rhin. Si la Suisse s'est formée au cœur des Alpes et à l'abri de ses barrières naturelles, c'est dans la plaine qu'elle s'est développée ensuite et qu'elle a pris toute son extension. Les Suisses belliqueux du moyen âge étaient exclusivement des montagnards ; leurs descendants actuels, agriculteurs et commerçants, sont descendus et se sont multipliés dans la plaine : et s'ils remontent à nouveau dans la montagne, c'est encore l'industrie qui les y appelle, qu'il s'agisse de l'utilisation de la houille blanche, du tourisme alpestre ou de la construction des voies ferrées.

C'est dans la plaine que se sont formées les villes importantes de la Suisse, de Genève à Zurich et Saint-Gall, en passant par Lausanne, Fribourg, Neuchâtel, Berne, Bâle, Schaffhouse, Lucerne, pour citer seulement les principales. C'est là que l'agriculture a prospéré, dans un terrain généralement très fertile, propice à la culture

maraîchère, aux céréales, aux arbres fruitiers et souvent à la vigne. Les industries ont pris leur essor autour des centres urbains : la houille blanche et le transport de la force motrice à distance ont suppléé à l'absence de charbon.

Si au lieu de pénétrer en Suisse par les Alpes Pennines on y entrait par l'autre pôle, par Bâle par exemple, l'impression serait tout autre, sans être contradictoire, car ceci complète cela. A Bâle, comme à Genève, comme dans toutes les villes du plateau, on a l'impression d'une cité moderne bien tenue, active, rangée, méthodique, où l'on marche vers le progrès sans retard mais sans hâte fébrile, où chaque homme comme chaque chose est à sa place, où le peuple gouverne, mais sait se gouverner.

La ville suisse est gaie, coquette, pimpante. Nulle part l'industrie, qui jette sur tant de cités ouvrières son voile de tristesse, de misère et de saleté, ne s'est faite moins maussade et plus avenante. L'usine est claire et nette comme la maison bourgeoise, ses abords sont bien tenus; le travailleur, de son côté, répugne à être malpropre hors de l'atelier, et a le plus vif souci de son costume comme de sa dignité. Partout les jardins égaient les villages et les banlieues, et parent d'une grâce fraîche les faubourgs ouvriers, ailleurs si gris et si revêches. Il faut noter aussi que le souci du présent et l'amour du bien-être n'ont pas fait sacrifier le passé. Cette démocratie a le respect de la tradition et l'amour de ses gloires de jadis. En général les anciens monuments, les vieilles maisons et les rues historiques ont été conservés; les quartiers modernes ont été construits plus loin, souvent même avec une préoccupation très caractéristique d'imiter les styles locaux d'autrefois. Sans doute les vieux édifices sont souvent restaurés avec quelque exagération : le goût de la propreté et de la coquetterie, si vif chez les Suisses, les porte à gratter et à badigeonner l'antique, que nous respectons, au contraire, peut-être à l'exagération, et que nous n'osons pas remettre à neuf. Voilà pourquoi l'authentique, en Suisse, ressemble tellement à l'imitation, et pourquoi l'ancien y prend souvent des apparences de pastiche. Mais, cette légère réserve faite, on ne peut qu'être séduit par la grâce, l'élégance, à la fois fraîche et antique, des villes helvétiques, avec leurs clochetons, leurs pignons aigus, les nervures de bois et les sculptures de leurs façades, à côté des immeubles modernes, confortables et cossus.



Cl. Wehrli.

LA CHUTE DU RHIN ET LE CHATEAU DE LAUFEN, PRÈS SCHAFFHOUSE.

Les caractères généraux de la Suisse. — Quels caractères généraux se dégagent d'un rapide examen de la Suisse, d'un premier coup d'œil d'ensemble pris à vol d'oiseau ?

La Suisse paraît beaucoup plus vaste qu'il ne le semblait au premier abord. Ce pays, qui est petit sur la carte, est long à visiter, et il est plus grand dans la réalité qu'en projection, par suite du relief du sol qui augmente sa superficie et qui, isolant les vallées les unes des autres, rend les moyens de communication lents et détournés. Un écrivain des Etats-Unis a joliment baptisé la Suisse « la république perpendiculaire », en ajoutant que si on pouvait aplatir ses montagnes et dérouler toutes leurs sinuosités sur un plan, on serait étonné de la place qu'elle occuperait sur la carte.

Mais la Suisse paraît surtout grande par sa diversité : et c'est là peut-être le caractère le plus frappant. Diversité physique, d'abord, qui a conditionné toutes les autres. Sur ce territoire sont juxtaposées les régions les plus variées, comme relief, altitude, exposition, climat : le Tessin méridional, c'est l'Italie; la plaine du Rhin, l'Allemagne; le pays de Vaud, la Bourgogne. Toutes les gammes de la montagne sont représentées : le Jura avec ses plissements ondulés, ses forêts et ses pâturages; les Alpes, avec leur infinie variété, les précipices et les pics du Valais, les solitudes glacées de l'Oberland, les vallées profondes et les lacs découpés des Quatre-Cantons, les larges perspectives sèches et aérées des Grisons et de l'Engadine surhaussée.

C'est ensuite la diversité de races, de langues, de religions, de costumes. Celtes, Rhètes, Latins et Germains se sont rencontrés, ont fusionné sur cette terre; c'est aujourd'hui le point de jonction du français, de l'allemand, de l'italien, le dernier asile du romanche. Catholicisme et protestantisme s'y partagent les cantons, presque à égalité, dans une mosaïque



Cl. Wehrli.

CHUTE DE LA HANDECK, DANS LA HAUTE VALLÉE DE L'AAR.



LES MOUTONNEMENTS DU JURA BERNOIS VUS DU MONTOZ.



Cl. Wehrli.

L'ÉLEVAGE DANS LA MONTAGNE, A WENGEN (OBERLAND).

complexe. Telle petite république a conservé la forme patriarcale et les Champs de Mai de l'époque mérovingienne, tandis que sa voisine, sur l'autre versant de la montagne, pratique le parlementarisme le plus savant et fait les expériences les plus hardies du socialisme d'État.

Si varié, si divers, ce peuple forme néanmoins une nation unie par un même patriotisme. Son unité morale, il la doit à la communauté de traditions, de souvenirs, de luttes et de gloires communes : ces peuples qui pendant des siècles ont combattu, peiné, triomphé ensemble, qui ont eu les mêmes joies et les mêmes souffrances, ont fusionné dans le creuset de l'histoire autour du même idéal de liberté.

Car malgré leur diversité d'origine et de tempéraments, les Suisses ont des caractères semblables, et spécialement des aptitudes sociales d'organisation tout à fait remarquables, qui se traduisent autour d'eux, s'extériorisent dans l'aspect de leurs villes et de leur pays. La propreté, l'ordre, le travail, la discipline librement consentie, l'esprit civique, la tolérance : telles sont les qualités maîtresses qui font du peuple suisse un grand peuple malgré les petites dimensions de son territoire.

Il faut insister surtout sur le travail, sur l'intelligence avec lesquels le Suisse a su s'adapter au milieu, tirer parti de son pays, utiliser ses ressources, le mettre en valeur à tous les points de vue. L'agriculture et l'élevage produisent leur maximum de rendement. Les forêts, qui constituent une richesse du pays, qui préservent les alpages, qui préviennent les inondations et les sécheresses, sont exploitées avec méthode et protégées avec rigueur. Les industries répondent aux besoins locaux, comme l'horlogerie qui permet aux Jurassiens d'utiliser les loisirs de l'hiver si longs dans la montagne, comme la broderie qui a assuré aussi la création d'une industrie rurale, du travail à domicile, en évitant la dislocation de la famille et le dépeuplement des campagnes. La « houille blanche » des cascades et des torrents a été intelligemment mise à profit par l'industrie. La première, enfin, la Suisse a compris quel était l'avenir du tourisme : elle a appris elle-même et elle a enseigné aux autres nations l'art de tirer parti des curiosités naturelles, d'attirer, de recevoir et de faire revenir les étrangers.

Ce pays, jadis pauvre, est devenu riche par son travail et sa persévérance. C'est une grande leçon qu'il donne à ses voisins.

La formation historique de la Suisse. — Jusqu'à la fin du moyen âge, la Suisse n'a constitué une unité ni politique, ni ethnique. Avant la conquête romaine, elle était partagée entre les Celtes et les Rhètes. Une tribu celtique, celle des Helvètes, occupa la majeure partie du pays, au premier siècle avant Jésus-Christ, du Jura aux Alpes de Glaris, et du Rhin aux Alpes bernoises et au lac de Genève ; sa capitale était Avenches. Les Rhètes étaient installés dans les cantons actuels de Saint-Gall, des Grisons et du Tessin ; des peuplades gauloises ou ligures habitaient le Valais.

La domination romaine conserva la division de la Celtique et de la Rhétie. Au moment des grandes invasions, les Alamans s'emparèrent de tout le nord et du centre de la Suisse, en étendant peu à peu, par la suite, leur colonisation jusqu'aux limites actuelles de la langue allemande ; les Burgondes, qui s'étaient rapidement romanisés, occupaient le pays de Vaud, et les Francs une partie du Jura. L'opposition s'affirme dès lors entre la Suisse allemande et romande.

Après avoir été tiraillée entre les Alamans et les Burgondes, la Suisse est incorporée à l'empire de Charlemagne, puis scindée de nouveau au traité de Verdun. Tandis que l'est et le nord sont rattachés au Saint-Empire romain germanique, avec des évêchés et abbayes à demi autonomes, possédant de vastes domaines — Coire, Saint-Gall, Bâle — l'ouest fait partie de ce vague « royaume d'Arles », bientôt disloqué et dépecé, et dont les débris font l'objet de rivalités et de contestations de toute sorte : la Suisse occidentale fut ainsi longtemps disputée entre les maisons de Bour-



Cl. Wehrli.

UN PAYSAGE D'HIVER : LES PENTES DE L'OBERALPINA, PRÈS DE SAINT-MORITZ (ENGADINE).

SUISSE PHYSIQUE

Echelle 1 : 1 280 000

0 10 20 30 40 50 K

Moins de 500 M. — De 500 à 1000 M — Au dessus de 1000

ALLEMAGNE

Wurtemberg

Bavière

AUTRICHE

Tirol

FRANCHE-COMTÉ

ALSACE

VOSGES

JURA

Savoie

ITALIE

Piémont

Lombardie

LAC DE CONSTANCE (Boden See)

LÉMAN

Rhin

Aar

A. d'Appenzell

A. du Vorarlberg

A. d'Algau

Rhätikon

A. de Silvretta

A. RHÉTIQUES

Grisons

Massif du Tödi

A. de Schwyz

A. d'Uri

A. de l'Emmenthal

A. de Fribourg

Alpes Bernoises

A. LÉPONTIENNES

A. du Tessin

A. de Bernina

A. du Bergamasque

A. PENNINES

Valais

Mt Blanc

Mt Cervin

Mt Rose

Jungfrau

Finsteraarh.

St Gothard

Mt de l'Adula

Säntis

Tödi

Berne

Zurich

Bâle

Lucerne

Genève

Lausanne

Neuchâtel

Fribourg

Soleure

Coire

Sion

Constance

Schaffhouse

Besançon

Belfort

Mulhouse

Vesoul

6° à l'Est de Greenwich



Cl. Braun et Cie

LA FUITE DE CHARLES LE TÉMÉRAIRE, PAR LE PEINTRE SUISSE EUGÈNE BURNAND.

gogne et de Savoie. Pendant cette période, les villes firent de rapides progrès et obtinrent des franchises municipales. Bâle devint surtout très prospère, ainsi que Zurich, qui fut élevée, avec Fribourg, en 1218, au rang de ville libre impériale par Frédéric II. Mais le mouvement en faveur de l'indépendance, d'où devait sortir l'unité de la Suisse, fut d'origine rurale. L'empereur Frédéric II avait accordé aux pays de Schwyz et d'Uri des franchises que ses successeurs ne voulurent pas reconnaître. La nouvelle dynastie des Habsbourg, originaire de Suisse, essaya, surtout avec Albert Ier, d'assujettir étroitement le pays helvétique et fit peser une dure tyrannie par l'intermédiaire de ses baillis. Ce fut le signal de la révolte.

La tradition orale et la légende ont complété l'histoire assez obscure de ce mouvement insurrectionnel et patriotique, symbolisé par le nom et la figure glorieuse de Guillaume Tell. Les chroniqueurs contemporains ne font pas mention du héros d'Altdorf : ils nous apprennent seulement que le soulèvement éclata en 1308 dans les trois pays de Schwyz, Uri et Unterwald, que les baillis furent chassés ou mis à mort et les châteaux-forts rasés. Une ligue perpétuelle avait été conclue le 1er août 1291 entre les trois cantons. En 1315, la Confédération reçut le baptême du sang sur les pentes voisines du Morgarten, où fut battu Léopold d'Autriche.

Ce petit noyau grossit rapidement : en quelques années Lucerne (1332), Zurich, Glaris, Zug et Berne (1353) s'unirent à la ligue. L'Autriche avait donné le temps de s'organiser à la jeune république avant de l'attaquer : aussi, lorsqu'elle chercha à prendre sa revanche et à rétablir sa domination, l'armée impériale fut-elle défaite, à deux ans de distance, à Sempach, près de Lucerne, et à Næfels, près de Glaris (1386-1388). L'indépendance helvétique était désormais assurée.

La Suisse primitive fut donc composée exclusivement de cantons germaniques : c'est en pays allemand que l'indépendance helvétique s'est formée et fortifiée. Au XVe siècle, elle eut à subir de rudes assauts, à l'est et à l'ouest, de la part des empereurs d'Allemagne, qui n'avaient pas renoncé à la reconquérir, et des ducs de Bourgogne, qui voulaient s'agrandir à ses dépens. Malgré la défection momentanée de Zurich et l'appui imprudent prêté par



LA BATAILLE DE SEMPACH,
miniature de la *Chronique suisse*, par DIÉBOLD-SCHILLING, en 1487-1507. (Bibl. municip. de Lucerne.)
Communiqué par M. Heineman, bibliothécaire.



Cl. Wehrli.

VUE DE GENÈVE AVEC LE RHÔNE, L'ILE JEAN JACQUES ROUSSEAU ET LE MONT SALÈVE.

Charles VII à Frédéric III, les Suisses, d'abord battus à Saint-Jacques mais ménagés par l'habileté du futur Louis XI, purent conclure une paix honorable. Aidés par les Alsaciens et les Lorrains, ils ne tardaient pas à infliger à Charles le Téméraire les sanglantes défaites de Grandson, de Morat et de Nancy (1477), où le duc de Bourgogne trouva la mort. Quelques années plus tard, l'empereur Maximilien, vaincu à son tour, dut renoncer à ses prétentions par le traité de Bâle (1499). Appelés par Ludovic Sforza, les Suisses descendirent en Italie, conquirent la Lombardie, battirent les Français à Novare, puis, vaincus à leur tour à Marignan (1515), conclurent avec François Ier la Paix perpétuelle. Depuis le XVe siècle, les Suisses, très recherchés pour leur bravoure et leurs qualités guerrières, se mirent comme mercenaires à la solde des puissances étrangères : on sait que le roi de France eut des troupes suisses à son service jusqu'en 1792.

La Confédération helvétique se montra très sage dans ses succès et voulut à peine profiter de ses victoires. Après la déroute de Charles le Téméraire, elle refusa les offres de la Franche-Comté qui voulait entrer dans la République, de même qu'elle ne chercha point à s'installer en Lombardie. Elle s'adjoignit seulement cinq nouveaux cantons — Fribourg et Soleure en 1481, puis Bâle, Schaffhouse et Appenzell (1501-1513) — qui portèrent le nombre total à treize, — et annexèrent quelques territoires limitrophes.

La physionomie de la Suisse ancienne, telle qu'elle restera jusqu'à la Révolution française, est désormais fixée définitivement. Les treize cantons primitifs ont leurs « pays sujets » qui ne jouissent d'aucuns droits politiques, mais sont administrés avec justice et équité : l'Argovie, la Thurgovie, cédés par l'empereur, le Tessin donné à la suite de la « Paix perpétuelle », le pays de Vaud conquis en 1536 par les Bernois sur le duc de Savoie. A côté sont les alliés : le Valais, où les patriotes appellent les Suisses contre la maison de Savoie, les villes de Genève, Neuchâtel, Bienne, Mulhouse, l'évêché de Bâle, l'abbaye de Saint-Gall, les ligues grises qui avaient aussi leur pays sujet : la Valteline.



CALVIN (GRAVURE DU XVIe SIÈCLE).

La Confédération traversa ensuite plusieurs crises dont la première et la plus grave fut celle de la Réforme. La Réforme fut prêchée à Genève par Calvin et dans les cantons par Zwingli. Ce fut le signal d'une guerre civile, les quatre cantons primitifs étant restés fidèles au catholicisme, tandis que Zurich, Berne, Bâle et Glaris embrassaient le protestantisme ; Appenzell se scinda. La paix fut enfin conclue, chaque canton restant libre de pratiquer la religion qu'il lui plairait.

La Suisse put traverser sans mutilation la guerre de Trente Ans, dont elle n'eut pas trop à souffrir : le traité de Westphalie fut le premier congrès européen qui proclama l'indépendance de la Confédération helvétique. Il n'y a plus, jusqu'à la Révolution française, qu'une guerre civile à signaler, celle de Toggenburg, au commencement du XVIIIe siècle, qui se termina par la victoire des cantons protestants.

Les cantons suisses formaient alors de petites républiques à constitution aristocratique ; tous les sujets n'avaient point partout le droit de vote. L'influence de certaines familles était par endroits prépondérante. Chaque canton avait sa religion d'État, qui était, en principe, la religion exclusive du pays. Aussi les principes et les événements de la Révolution française devaient-ils avoir une profonde répercussion chez nos voisins.

L'intervention de la France se produisit en 1798, à la suite de l'insurrection du pays de Vaud contre les Bernois. Partout les partisans de la démocratie prirent les armes, tandis que les pays sujets se révoltaient. Le Directoire envoya une armée qui s'empara de Berne, et déclara l'ancienne Confédération dissoute, pour la reconstituer sur de nouvelles bases : sous le nom d'Helvétie, la Suisse devenait une république démocratique et centralisée, partagée en dix-huit cantons, de superficie à peu près égale, semblables aux départements français. Genève,

Neuchâtel, l'évêché de Bâle et Mulhouse étaient annexés à la France. Les deux républiques étaient alliées. L'année suivante, l'armée française de Masséna défendit victorieusement la Suisse contre les attaques combinées des Autrichiens et de Souvarov.

La réforme de 1798 avait été trop radicale : les anciens cantons correspondaient à des nécessités historiques et sociales. Bonaparte les rétablit en 1803, ainsi que l'organisation fédérale, par l'Acte de médiation. Mais ce bouleversement avait eu pour effet de supprimer pour toujours la différence entre les cantons primitifs, les alliés et les pays sujets. Six nouveaux cantons furent ajoutés et admis sur pied d'égalité : les Grisons, Saint-Gall, l'Argovie, la Thurgovie, Vaud et le Tessin. En 1815, trois autres cantons furent créés, ceux de Neuchâtel, de Genève et du Valais, tandis que le canton de Berne s'agrandissait du territoire de l'ancien évêché de Bâle (Jura bernois). Une nouvelle constitution, le Pacte fédéral, fut promulguée en 1815.



Cl. Wehrli.

LE MATTERHORN OU MONT CERVIN (4 505 M.) VU DE LA HAUTE VALLÉE DE LA VIÈGE.

A l'exception de la Valteline et de Mulhouse qui en ont été disjointes, la Suisse de 1815 a donc la même superficie que celle de 1789. Mais la différence politique et sociale est considérable. A l'hégémonie des cantons allemands et au lien très lâche entre les pays alliés a succédé un système fédéral plus homogène et plus juste. L'admission des cantons romands a transformé l'ancienne nation purement germanique en une nouvelle Suisse trilingue, carrefour des principales langues et races de l'Europe centrale.

Mais le parti démocratique n'avait généralement pas triomphé. Il reprit l'offensive après la révolution française de 1830, qui fut le signal de nouvelles agitations et discordes intestines : c'est de cette époque que date la scission du canton de Bâle en Bâle-ville et Bâle-campagne. Une guerre religieuse se greffa sur les rivalités politiques : à la suite de l'expulsion des ordres religieux votée par la majorité protestante et radicale, sept cantons catholiques (les Quatre-Cantons, Zug, Fribourg et le Valais) formèrent l'union du *Sonderbund* (1846) et déclarèrent se séparer de la Confédération : mais la nouvelle ligue fut dissoute par l'armée fédérale du général Dufour, qui triompha presque sans effusion de sang. Le parti vainqueur eut la sagesse de ne pas abuser de sa victoire : la nouvelle constitution de 1848 qui proclamait l'égalité de tous devant la loi, l'admission de tous les citoyens aux emplois publics et l'abolition définitive des droits seigneuriaux, était une œuvre d'apaisement et de concorde.

Depuis cette époque la Confédération n'a plus connu de discordes intestines, à part les troubles du Tessin de 1891, vite arrêtés par la sage médiation du Conseil fédéral.

Le peuple suisse a pu poursuivre en toute sécurité et confiance son œuvre laborieuse et pacifique, après une longue période de formation assez agitée. Il recueille aujourd'hui les fruits de son expérience. Ses qualités de tolérance, d'ordre, de discipline, de libéralisme, il ne les doit pas à un don inné de la nature, il les a acquises lentement au cours des siècles, en mettant à profit les leçons des guerres extérieures et civiles. En dépit de heurts parfois un peu brusques, les différentes populations de la Suisse ont appris à se connaître et à s'estimer réciproquement; elles ont compris qu'elles avaient besoin les unes des autres, et les discordes intérieures, une fois réglées et apaisées, sans laisser ni vainqueur ni vaincu, n'ont servi, somme toute, qu'à former sur des bases solides l'unité morale du pays et à fortifier le patriotisme commun.

La dernière Constitution, celle de 1874, a resserré le lien fédéral, qui avait été relâché auparavant par réaction contre la centralisation excessive tentée par le Directoire. Depuis lors, la Suisse s'est engagée de plus en plus dans la voie démocratique, et s'est toujours efforcée d'entretenir de bons rapports avec ses voisins. En particulier, les relations entre la France et la Suisse, rapprochées par tant d'affinités communes, de sympathies et d'intérêts, sont excellentes, et il est à souhaiter qu'elles se resserrent de plus en plus. Faut-il rappeler l'accueil inoubliable que reçut en 1870 chez nos voisins l'armée en déroute de Bourbaki, harcelée par les Allemands et décimée par le froid ?

La Suisse s'est mise à la tête des grandes œuvres de solidarité internationale. C'est elle qui prit l'initiative de la Convention de la Croix-Rouge, assurant la protection des blessés pendant les guerres, et qui provoqua la création des Unions internationales : postes, chemins de fer, propriété littéraire et artistique. L'ancienne république guerrière est devenue aujourd hui le trait d'union de l'Europe, ainsi que le rendez-vous des touristes et alpinistes du monde entier.



UN PAYSAGE DU JURA SUISSE : DANS LE VAL DE TRAVERS.



LA VILLE DE BERNE VUE DU BELVÉDÈRE DU SCHÆNZLI.

BERNE

PHYSIONOMIE GÉNÉRALE. — LA BOUCLE DE L'AAR. LES PONTS. LES OURS. — LA VIEILLE VILLE. — LES FONTAINES. LA TOUR DE L'HORLOGE. — LA CATHÉDRALE. — LES MARCHÉS. — LE PALAIS FÉDÉRAL. LE GOUVERNEMENT ET LA CONSTITUTION. — LA TERRASSE DE L'AAR. LES BUREAUX INTERNATIONAUX. — LES QUARTIERS EXTÉRIEURS. LE SCHÆNZLI. — LES MUSÉES. — LE PERCEMENT DU LŒTSCHBERG. — LA FORMATION DU CANTON. — LA BANLIEUE ET LE MITTELLAND. LE GURTEN. GURNIGEL. — LE CHALET BERNOIS.



Physionomie générale.— L'étranger qui, à la descente de l'express, pénètre pour la première fois dans la capitale de la Confédération, choisie pour première étape de son voyage, est bientôt séduit par l'aspect pittoresque de la vieille ville, par la physionomie complexe, à la fois antique et très moderne, de la cité.

Berne est une des villes les plus caractéristiques de la Suisse : elle est par excellence la ville des traditions, gardienne des gloires communes et du pacte fédéral, la vivante évocation du passé, dont les ruines et les pierres elles-mêmes ont un langage et une histoire. Dans un pays qui est entré si résolument dans la voie du progrès et des transformations sociales, nulle part la rénovation moderne n'a été moins brutale, n'a eu moins de prise sur l'antiquité. On s'est contenté de transformer en promenades pacifiques les vieux remparts qui dominaient l'Aar, mais on a laissé intact le cœur de la cité, dont les rues moyenâgeuses, pavées à l'ancienne mode et arrosées de ruisseaux d'eau courante, restent ornées de leurs fontaines historiques, surmontées de lansquenets et de reîtres, entre les rangées irrégulières de maisons à arcades que coiffent les toits plats en saillie, tirés très avant sur leur front.

Mais Berne ne s'est pas cristallisée dans une contemplation stérile du passé. Le sang d'un peuple actif et vigoureux circule dans ses vieilles artères, toujours jeunes, tandis que de vastes quartiers neufs, pourvus de toutes les commodités modernes, ont essaimé sur les deux rives du fleuve. Le commerce et l'industrie sont prospères. Berne est un entrepôt très important des produits agricoles de tout le canton, si riche par la culture, la fromagerie, l'élevage. Les forces hydrauliques dont elle dispose ont permis de créer de nombreuses usines. Par sa position géographique, elle est le centre du transit entre les grandes métropoles de la Suisse allemande, Bâle et Zurich, et de la Suisse française, Genève et Lausanne, tandis que le percement du Lœtschberg va la placer sur une grande ligne internationale.

Allemande par sa langue, mais chef-lieu d'un canton mixte, Berne est neutre par le rôle que lui assigne la Constitution et que symbolise la présence du Palais fédéral : c'est la ville de la Suisse allemande où l'on parle le plus le français. Centre de la vie politique et nationale de la Suisse, elle avait été, jusqu'à ces dernières années, assez peu touchée par le tourisme, comme si les étrangers avaient craint de se sentir dépaysés dans le foyer du patriotisme helvétique. Presque à l'entrée de l'Oberland bernois, qui attire



Cl. Wehrli

LE PONT DU KIRCHENFELD ET LE MUSÉE HISTORIQUE.

chaque année une foule considérable de touristes, Berne ne pouvait cependant manquer, à la longue, de piquer la curiosité de beaucoup d'entre eux : ceux qui l'ont vue y retournent, et le nombre des étrangers qui la visitent est aujourd'hui fort élevé; on l'évalue à 160 000 par an.

Quoique capitale de la Confédération, Berne n'est pas la ville la plus peuplée de la Suisse : elle est distancée par Zurich, Bâle et Genève. Mais sa population s'accroît rapidement et a presque triplé en l'espace d'un demi-siècle : de 30 000 âmes en 1860, elle s'est élevée à 85 000 en 1910. Ces simples chiffres attestent sa prospérité.

Pour se rende compte de la situation de Berne, il faut aller sur la rive droite du fleuve, de préférence au belvédère du Schænzli. La vieille ville a été construite sur le plateau d'une presqu'île facile à fortifier et à défendre, protégé qu'il était de trois côtés par la boucle du fleuve; seul l'ouest était ouvert, mais de solides remparts avaient été élevés de ce côté. La ville moderne s'est étendue à l'occident et a débordé également sur la rive droite de l'Aar.

La boucle de l'Aar. Les ponts. Les ours et leur symbole. — Suivons la boucle de l'Aar, qui entaille profondément le plateau verdoyant et boisé sur lequel s'étale la capitale de la Suisse, coupée de nombreux parcs et jardins. Des bords du fleuve aux eaux vertes, la vieille ville apparaît très pittoresque avec sa silhouette dentelée de toits et de clochers, qui se découpe sur le ciel.

Six ponts franchissent l'Aar, et méritent presque tous l'attention par la hardiesse de leur construction. C'est d'abord, un peu en dehors de la ville, le viaduc du chemin de fer, construit en 1858, qui a été lancé, d'un rebord à l'autre du plateau, sur la partie le plus étroite de la vallée : sous le tablier est ménagé un passage pour les piétons.

Plus longs, plus élevés, plus hardis, les deux ponts modernes du Kirchenfeld et du Kornhaus, qui datent, l'un de 1883, l'autre de 1898, sont situés sur le prolongement l'un de l'autre, en coupant au nord et au sud la boucle du fleuve. D'immenses arches métalliques reposent sur de puissants piliers, là de fer, ici de granit. Le pont du Kornhaus est le plus monumental : sa longueur est de 355 mètres, la portée de la grande arche de 115 mètres, avec une hauteur de 48.



Cl. Wehrli

UN COIN DE LA FOSSE AUX OURS.

Le pont de la Nydeck n'est pas moins intéressant, avec ses trois arches en pierre massive, élevées en 1844 et qui enjambent la vallée au-dessus d'un vieux pont du XVe siècle, fort curieux, celui de l'Unterthor, traversant l'Aar presque à fleur d'eau. L'ensemble de ces ponts, qui complètent heureusement le cadre de la ville, donne à l'aspect général de Berne un cachet tout particulier.

Près du pont de la Nydeck, la fosse aux ours attire de nombreux curieux. Ce sont des animaux choyés du public, qui les gave de carottes. Plusieurs vieilles filles de la ville leur ont fait des legs importants; et les ours, gras et heureux rentiers, exécutent devant leurs admirateurs mille gentillesses et des prouesses d'équilibre. Depuis un siècle



Cl. Photo Glob.

PONTS DE LA NYDECK ET D'UNTERTHOR.

postales illustrées, au bras de jolies Bernoises.

La vieille ville. Les fontaines. La tour de l'horloge. — Rentrons dans la vieille ville par le pont de la Nydeck, en face duquel s'élevait jadis une forteresse médiévale, aujourd'hui rasée. La longue rue qui prolonge le pont et qui forme l'artère centrale de la vieille ville, nous jette en pleine Renaissance avec sa file de fontaines monumentales en gothique fleuri, qui se dressent tout le long d'un petit cours d'eau, le « ruisseau de la ville » *(Stadtbach)*. La rue fut élargie au XVIII[e] siècle, époque à laquelle furent construits un grand nombre des immeubles qui la bordent, en style « rococo » bernois, — maisons de patriciens, hôtels des corporations. Elle porte successivement les noms de *Gerechtigkeitsgasse* (rue de la Justice), *Kramgasse* (Grande Rue), *Marktgasse* (rue du Marché), *Spitalgasse* (rue de l'Hôpital). Avec une longue perspective point trop rectiligne, et coupée de distance en distance par les tours des anciennes portes, elle offre un aspect des plus pittoresques et qui ne rappelle aucune autre ville de Suisse, ni d'Europe.

La principale curiosité, ce sont les fontaines, qui datent presque toutes de la Renaissance, époque à laquelle Berne a atteint un haut degré de prospérité et de puissance.

et plus que la même famille oursonne vit et se reproduit dans la fosse, elle a perdu, assure-t-on, tout instinct sanguinaire. Cependant les fauves tuèrent, en 1861, l'officier norvégien Lorch, qui, en état d'ébriété, était tombé la nuit dans la fosse.

Les ours de Berne représentent une tradition et un symbole, comme les louves du Capitole. D'après la légende, le duc Berthold de Zæhringen, qui aurait fondé la ville en 1191, avait déclaré qu'il lui donnerait le nom du premier animal qui traverserait l'enceinte : ce fut un ours, qu'il tua près des fortifications : d'où Berne, de l'allemand *Bær*, ours. Les historiens modernes déclarent que l'anecdote a été formée de toutes pièces à une époque récente, pour expliquer à la fois le nom de Berne, et le respect traditionnel des Bernois pour les ours. En réalité, l'origine de la ville est beaucoup plus ancienne, et une découverte, faite il y a quelques années, a prouvé que le culte de l'ours, survivance probable d'un totémisme préhistorique, y existait à l'époque celtique. On a mis au jour, en effet, près de Berne, un groupe en bronze, datant du I[er] siècle de l'ère chrétienne et représentant un ours de grande taille qui s'approche d'une déesse : l'inscription atteste qu'il s'agit d'un hommage à la déesse *Artio* (nom celtique de l'ours), divinité ursine modifiée par métamorphisme (1). Le culte des Bernois pour l'ours plonge ainsi dans la nuit des temps : il est remarquable qu'il se soit conservé, en se transformant, à travers tant de bouleversements sociaux, jusqu'à l'époque moderne.

L'ours est resté l'emblème de la ville et du canton. Il figure partout en effigie à Berne : les sculpteurs l'ont accroupi sur les fontaines ; il défile à chaque heure, devant la grande horloge ; il danse même, sur les cartes



Cl. Wehrli.

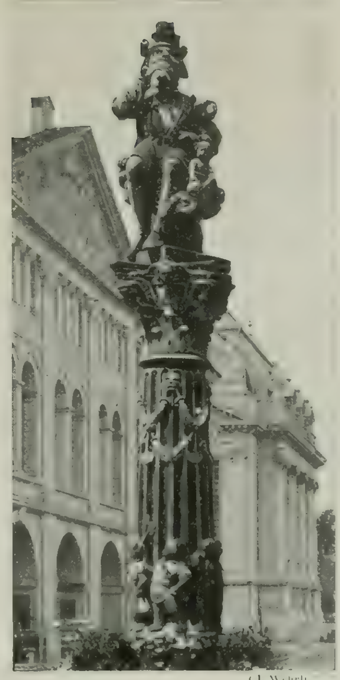
LA FONTAINE DE LA JUSTICE.

Treize fontaines monumentales, dont le sujet couronne une haute colonne au milieu d'une vasque, s'échelonnent dans la traversée de la ville. Celle de la Justice, dans la rue du même nom, est ornée d'une statue symbolique de femme, au mouvement gracieux, entre quatre têtes personnifiant les quatre formes de gouvernement alors connues, le pape, le roi, le sultan et l'avoyer (le premier magistrat du canton). Dans la Grande Rue, voici la fontaine de Samson, élevée par les bouchers, avec un curieux groupe du guerrier barbu et chevelu terrassant un lion, et la fontaine de Zæhringen, que domine un ours debout, armé, cuirassé, casque en tête, tenant au poing la bannière des Zæhringen. Plus bizarre encore, près de l'Horloge, la fontaine de l'Ogre, coiffé d'un chapeau pointu, qui croque un petit enfant à moitié entré dans sa bouche énorme, tandis qu'il tient d'autres marmots en réserve de sa main gauche. Nous revenons aux sujets guerriers avec la fontaine des Arquebusiers, surmontée d'un fier lansquenet avec la bannière déployée ; entre ses jambes, un ourson tire de l'arquebuse. Très gracieuse au contraire, sur la fontaine voisine, la statue d'Anna Seiler, fondatrice de l'hôpital, ainsi que, un peu plus loin, celle du Joueur de cornemuse entre son singe et son oie, élevée par la confrérie des musiciens. L'art de la Renaissance, si souple et si varié, déployé tour à tour dans ces figures sa grâce, sa vigueur et sa fantaisie.

Après les fontaines, les tours. La

(1) Cf. SALOMON REINACH, *Orpheus*, p. 24.


Cl. Wehrli.
FONTAINE DES ARQUEBUSIERS.


Cl. Wehrli.
FONTAINE DE L'OGRE.


Cl. Sommer.
FONTAINE DE SAMSON.

plus intéressante est la célèbre tour de l'Horloge, qui date du XV[e] siècle et fut remaniée au XVIII[e]. Elle est bien caractéristique lorsqu'elle apparaît au fond de la Grande Rue, avec son fût trapu au milieu duquel s'ouvre l'œil énorme d'un vaste cadran, et que coiffe un toit à quatre pans terminé par un clocheton aigu; plus coquette encore quand la neige blanchit les combles et fait saillir les corniches. L'horloge à personnages se trouve sur le côté oriental de la tour. Tandis que dans la lanterne un jaquemart cuirassé sonne l'heure, en bas un coq chante, de petits ours exécutent une ronde, et Saturne, sur son trône, renverse le sablier. Ce curieux mécanisme fut construit par Gaspard Brunner.

Entre les rues de l'Hôpital et du Marché, la tour des Prisons, du XVII[e] siècle, surmontée d'un comble aigu et de clochetons, marquait la limite occidentale de la ville jusqu'en 1346. Elle forme aujourd'hui le coin de la place de l'Ours, très animée, au fond de laquelle se dresse le Palais fédéral.

Parmi les rues et places transversales, il faut citer les places du Théâtre et du Kornhaus, qui se prolongent pour former une vaste artère moderne faisant communiquer les deux grands ponts du Kornhaus et du Kirchenfeld. Le Kornhaus, édifice voisin, du XVIII[e] siècle, est l'ancien grenier public, curieux surtout par ses caves énormes où l'État de Berne rentrait jadis le vin qu'il tirait du pays de Vaud. La Kirchgasse, près de la cathédrale, était le Forum de la république bernoise : là se réunissaient les guerriers, les conseillers, le tribunal public. Non loin le *Rathaus* (Hôtel de Ville), siège des autorités cantonales, est un intéressant édifice du style gothique bourguignon, restauré au XIX[e] siècle. Parmi les vieilles ruelles étroites qui ont conservé le plus de cachet, il faut citer, dans le voisinage, la Brunngasse et la Metzgergasse.


Cl. Wehrli.
LA TOUR DE L'HORLOGE.

Quelques monuments modernes sont à signaler près de l'artère principale : le Théâtre, inauguré en 1903, ainsi que l'Université, une des plus importantes de Suisse. Quelques belles statues récentes, parmi lesquelles le beau groupe équestre de Rodolphe d'Erlach, près de la cathédrale, non loin de la statue de Berthold de Zæhringen; le monument de Haller, le grand savant bernois, inauguré en 1908; et la statue d'Adrien de Bubenberg, un des vainqueurs de Morat.

La Cathédrale. — La cathédrale, qui s'élève un peu en retrait d'une belle terrasse dominant l'Aar, est une des églises gothiques les plus remarquables de Suisse. Commencée en 1421 par Matthieu Ensinger, arrêtée en 1500, elle ne fut terminée qu'en 1896 par l'achèvement de la tour, grâce à une souscription patriotique. Elle se rattache au style fleuri de Souabe. L'originalité architecturale de l'édifice réside dans l'importance exceptionnelle donnée à l'énorme tour de la façade, qui domine et semble presque



LA MARKTGASSE ET LA TOUR DES PRISONS.

côté de l'abside, avec des rinceaux finement sculptés. Sur un chapiteau voisin, l'architecte a inscrit ce rude et orgueilleux défi : *Mach na!* (Fais-en autant!). Sur le contrefort suivant, la statue d'un saint serait, d'après la tradition, le portrait d'un maître maçon qui aurait fait à cet endroit une chute mortelle pendant la construction de la cathédrale.

La galerie supérieure de la tour, qui permet de détailler de près l'ornementation de la flèche, offre un coup d'œil très étendu sur la ville, l'Aar, la banlieue bernoise et l'horizon des Alpes.

A l'intérieur, on trouve au nord de fort beaux vitraux de la fin du XVe siècle; ceux du sud sont modernes. Les stalles sculptées du chœur datent de la Renaissance. Des bas-reliefs représentent Moïse avec les prophètes et le Christ avec les apôtres. On remarque le monument de Frédéric de Steiger, le dernier avoyer de Berne, mort en 1799; une *Pietà*, marbre de Tscharner, une table aux armes de Berthold de Zæhringen, et des tables en marbre noir portant les noms des 702 Bernois tués en 1798, aux combats de Grauholz et de Neuenegg, en défendant leur pays contre l'armée française.

absorber le reste de l'édifice, sous sa haute et puissante flèche élégamment sculptée avec un raffinement délicat d'ornementation. La hauteur du clocher est de cent mètres. L'église appartient au culte protestant.

Le grand portail, composé de trois porches aux profondes voussures, présente un ensemble sculptural de premier ordre. La décoration des portes figure le Jugement dernier : au centre le Christ, entre la Vierge et saint Jean-Baptiste, juge les pécheurs; les apôtres sont debout sur des piédestaux en saillie. Certains sujets du fronton sont traités avec cette verve caricaturale et réaliste si particulière à l'art gothique. On remarque, sur les portants, les vierges folles et les vierges sages avec des costumes intéressants, et des inscriptions en allemand dialectal sur les banderolles qu'elles portent dans les mains. — Fort gracieux le petit portail des Avoyers, du

La vie populaire. Marchés et foires. Les costumes. — La vie populaire est intéressante à observer, surtout si l'on profite des jours des marchés qui se tiennent de temps immémorial les mardis et samedis. La Grande rue et la rue du Marché sont alors remplies, du côté de l'ombre, de paysannes qui vendent des fruits et des légumes, tandis que les étalages volants se multiplient sous les arcades. Sur la place des Ours, c'est un petit village de boutiques de fortune où l'on vend des articles de ménage, des machines agricoles, des fromages. Près de la fontaine de l'Ogre, se tient le marché aux faïences; les vendeurs de volailles et de petits chiens se pressent rue des Chaudronniers; les bouchers, sous les arcades de la Bibliothèque municipale; une bourse agricole est improvisée sous les arcades du Kornhaus. Rues de l'Arsenal et d'Aarberg, de longues files de voitures campagnardes, brancards en l'air, attendent, devant les auberges, le départ des paysans.

Les foires sont plus curieuses encore. C'est la foire aux faïences *(Chachelimaerit)*, où l'on vend d'intéressantes poteries indigènes; la foire aux oignons *(Zibelemaerit)*, en novembre, où se font pour l'hiver les provisions d'oignons, de poireaux et d'aulx apportés en tas, dans les rues, par les paysans; la « foire aux filles » *(Meitschimaerit)*, vers la même époque, où les fiancés de la campagne amènent leurs promises pour faire les emplettes de la noce, festoyer et danser.

Les paysans perdent peu à



FAÇADE DE L'HÔTEL DE VILLE.



VUE GÉNÉRALE DU PALAIS FÉDÉRAL.

peu leur vieux costume national ; cependant on voit encore un certain nombre d'entre eux avec des vestes de mi-laine brunes, à pans courts et à gros boutons de cuivre. Le gracieux costume des femmes est mieux conservé : il est bien connu en France, où la Bernoise est devenue le type de la Suissesse. Ce qui le caractérise surtout, c'est le corsage court en forme de corset, lacé, surmonté d'une guimpe blanche, et appuyant par une pointe, qui descend très bas, sur le tablier de soie noire ; les manches, blanches et bouffantes, s'arrêtent au-dessus du coude ; la coiffe, dont la forme varie suivant les régions, est généralement blanche, gaufrée et évasée.

Le Palais fédéral. Le Gouvernement et la Constitution. La simplicité helvétique. — Dominant l'Aar, près de la promenade ombreuse des Petits-Remparts, le Palais fédéral est un vaste bâtiment massif, mais de belle allure, et qui symbolise bien la robustesse helvétique. Il a été construit de 1894 à 1901 par le professeur Auer, qui s'inspira du style de la Renaissance, surtout dans la façade qui regarde la place des Ours, et dans les coupoles quadrangulaires qui surmontent l'édifice. Au-dessus de la porte principale, sous le fronton, se détache l'inscription latine : *Curia Confœderationis helveticæ*. L'intérieur est remarquablement décoré : il faut signaler surtout, dans la salle du Conseil national, la belle fresque de Giron représentant le lac des Quatre-Cantons dominé par les Mythen, — « le berceau de la Confédération ». Sur les vitraux de la coupole qui éclaire l'escalier monumental, figurent les écussons et les noms des vingt-deux cantons. Le Palais fédéral abrite à la fois le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif; il renferme les salles de séance et de commissions des deux Chambres (le Conseil national et le Conseil des États). La première est élue au sufffrage universel à raison d'un député par 20 000 habitants. Le Conseil des États représente les cantons confédérés, à raison de deux délégués par canton. Les lois doivent être votées par les deux Chambres et soumises en outre à la ratification populaire *(referendum)* dans certains cas particuliers, ou sur demande de 30 000 électeurs. De même tout projet de loi émanant de l'initiative populaire et appuyé de 50 000 signatures doit être discuté par le Parlement.

Le pouvoir exécutif est exercé par un Conseil des ministres qui se nomme Conseil fédéral. Les conseillers fédéraux sont au nombre de sept : ils sont élus pour trois ans par les deux Chambres. Avec ce système, il n'y a jamais de crises ministérielles. Les Chambres désignent chaque année le président, qui n'est pas immédiatement rééligible, et qui porte le titre de président de la Confédération : c'est à la fois le président de la République et le président du Conseil. On juge si la charge est particulièrement lourde.

Ce qui frappe le plus dans le gouvernement de la Suisse et dans les sphères officielles, c'est la simplicité. Pas de décorations ni de distinctions honorifiques. Aucune étiquette dans le Palais fédéral. Le président de la Confédération va, vient et voyage comme un simple bourgeois. Voici à ce sujet une anecdote authentique. Un prédécesseur du président actuel rencontrait un jour sur le



LA CATHÉDRALE.

quai de la gare de Lausanne un haut fonctionnaire de ses amis qui allait, comme lui, dans la direction de Brigue. Heureux d'avoir un compagnon de voyage, le président se dirige vers le train avec son ami, qui avise un wagon de première.

— Non, lui dit-il en l'entraînant : j'ai vu là-bas un petit compartiment de troisième où il n'y a personne et où nous serons très bien pour causer tranquillement.

Et le premier magistrat de la République alla s'asseoir sur les démocratiques banquettes de bois.



UN MARCHÉ DERRIÈRE LE PALAIS FÉDÉRAL.

Les traitements alloués pour les hauts emplois sont très faibles, parfois dérisoires, et c'est vraiment par dévouement qu'on exerce certaines fonctions publiques. Le président de la Confédération touche 20 000 francs par an, et les autres conseillers fédéraux 18 000 francs. Les membres de l'Assemblée fédérale sont payés à raison de 20 francs la séance : un député consciencieux peut atteindre à 1 500 francs dans son année. Quant aux députés des assemblées cantonales, ils touchent moins encore : à Genève, la séance est tarifée 6 francs pour les conseillers urbains, 7 pour les conseillers ruraux : ce qui fait un total annuel de 240 à 280 francs. Les hauts fonctionnaires sont souvent rétribués en proportion; aussi lorsque leurs fonctions ne sont pas absorbantes, peuvent-ils les cumuler avec d'autres toutes différentes. On m'a cité le cas, par exemple, dans le canton de Vaud, d'un préfet qui est en même temps colonel et cafetier, sans que personne songe à s'en étonner : il faut ajouter que le préfet, dans cette région, est à la tête d'une circonscription à peu près équivalente au canton français. — En revanche, les petits fonctionnaires, les agents des postes et des chemins de fer fédéraux ont des traitements équivalents à ceux de France, parfois même un peu supérieurs.

Au-dessous du gouvernement fédéral, chaque canton forme, en Suisse, une petite république autonome et souveraine, sous certaines réserves, par exemple l'obligation de la forme républicaine, la liberté de conscience et de culte, l'obligation de l'instruction primaire, etc. Le pouvoir fédéral est seul chargé des relations avec l'étranger; il a la haute main sur l'armée et les chemins de fer; il dispose d'un budget spécial alimenté par les impôts indirects (douanes et monopoles); les douanes intérieures sont interdites. Sous ces restrictions et quelques autres encore, chaque canton est libre de légiférer et de s'organiser comme il lui plaît. Les uns, les plus nombreux, ont un régime parlementaire analogue à celui de la Confédération; d'autres (Appenzell, Glaris, Schwyz, Uri, Unterwald) ont le gouvernement direct, le pouvoir législatif étant exercé par l'assemblée des citoyens qui se réunit chaque année.

Depuis 1848, les pouvoirs des cantons ont diminué peu à peu au profit du pouvoir fédéral : la constitution de 1848 a aboli les péages et les douanes intérieures; la loi de 1872 a fédéralisé les chemins de fer; la constitution de 1874 a rendu fédérale, en grande partie, la réglementation du travail; un Code civil, unifiant les anciennes législations locales, a été promulgué en 1909. Mais il semble aujourd'hui que ce mouvement centralisateur ait atteint son terme, car les Suisses tiennent beaucoup à l'autonomie cantonale.

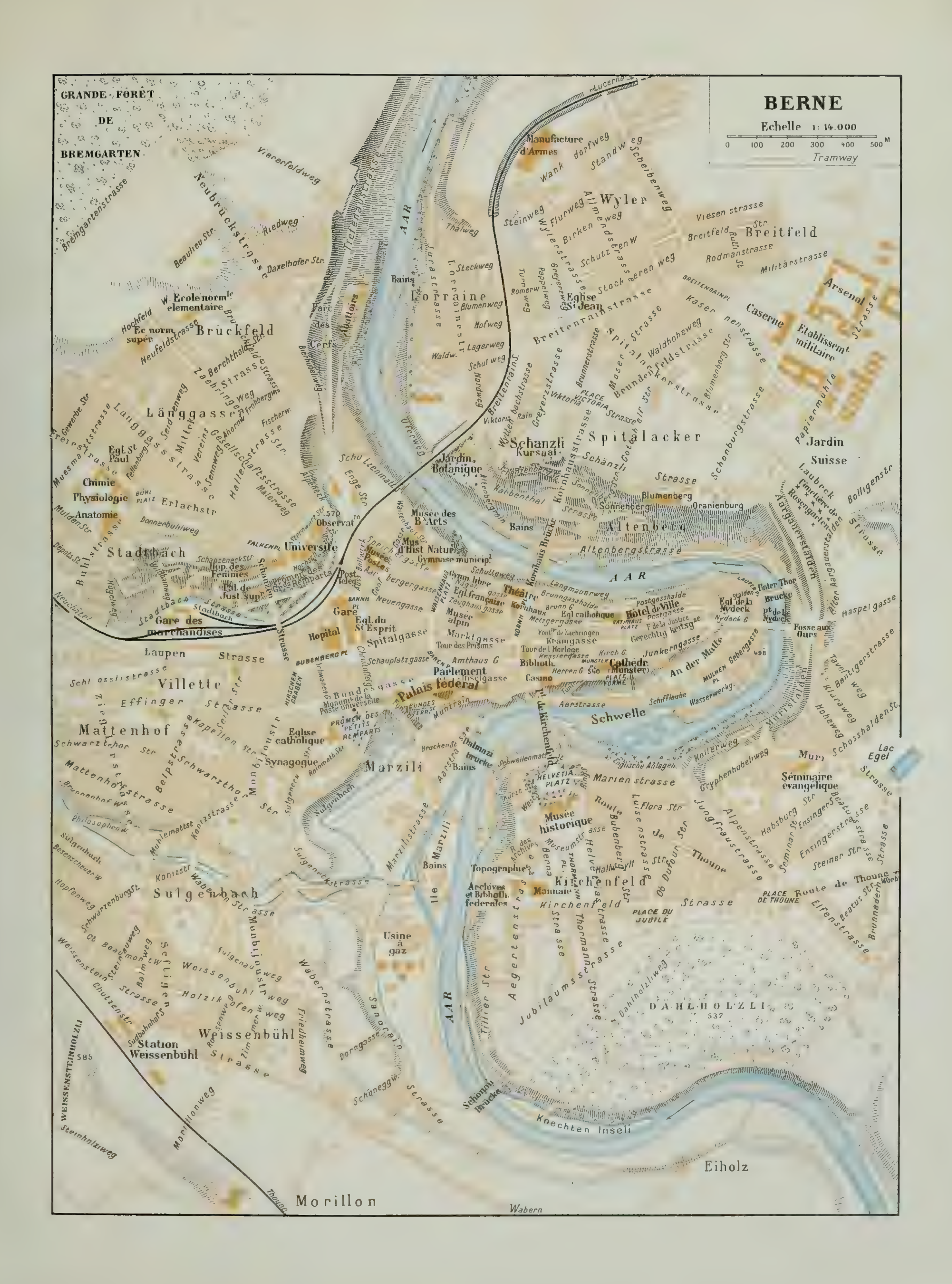
Il faut enfin signaler l'éligibilité de nombreuses fonctions. Non seulement les députés, fédéraux et cantonaux, et les conseillers municipaux sont élus par le peuple, mais encore la plupart des magistrats, des agents d'exécution, et très souvent les ministres du culte (tout au moins protestant). Les Suisses appliquent les principes démocratiques jusque dans leurs extrêmes conséquences. Ce sont eux qui ont eu les premiers l'idée de la représentation des minorités. La représentation proportionnelle est aujourd'hui adoptée par la plupart des cantons à régime parlementaire; elle a été rejetée pour les élections au Conseil national, par un vote populaire.

La terrasse de l'Aar. Les Bureaux internationaux à Berne. — Derrière le Palais fédéral, la belle terrasse de l'Aar, à laquelle accède un funiculaire, se prolonge par le jardin public des Petits Remparts, d'où l'on jouit d'une fort belle vue. Là s'élève le monument de l'Union postale universelle, œuvre du sculpteur français René de Saint-Marceaux, d'une conception originale et hardie : au-dessus d'un bloc de rocher attenant à une pièce d'eau, et sur lequel est asssise une femme symbolique, se dresse la sphère terrestre entourée par cinq figures allégoriques — les cinq parties du monde — qui font une ronde autour du globe en se donnant la main. Le sujet avait été mis au concours, et le monument fut érigé en 1909. L'emplacement était tout indiqué à Berne, puisque cette ville est le siège du Bureau international de l'Union postale.

C'est la Suisse qui possède le plus grand nombre de Bureaux internationaux : elle en a six, dont cinq sont installés à Berne (1). Ce sont le Bureau international des administrations télégraphiques, fondé en 1868; le Bureau international de l'Union postale universelle (1874); les deux Bureaux pour la protection de la propriété industrielle et des œuvres artistiques et littéraires (1892); l'Office central des transports internationaux de marchandises par chemins de fer (1893). La neutralité de la Suisse a contribué à faire choisir comme siège la capitale de la Confédération. Ces Bureaux sont subventionnés par les États signataires des diverses conventions qui les ont créés et auxquelles ont adhéré presque toutes les nations civilisées.

Deux autres Bureaux internationaux, mais sans caractère officiel, se trouvent aussi à Berne : le Bureau permanent de la Conférence interparlementaire, longtemps dirigé par le Dr Gobat — et qui compte des membres de nombreux Parlements de tous les pays —

(1) Le sixième, l'*Office international du travail*, créé en 1901, a son siège à Bâle.


BERNE
Echelle 1: 14.000
0 100 200 300 400 500 M
Tramway
GRANDE FORÊT DE BREMGARTEN
Bremgartenstrasse
Viererfeldweg
Neubrückstrasse
Riedweg
Beaulieu Str.
Daxelhofer Str.
W. Ecole normle elementaire
Ec. norm. super.
Hochfeld
Neufeldstrasse
Brückfeld
Länggasse
Länggassstrasse
Egl. St Paul
Chimie
Physiologie
Anatomie
Erlachstr.
Observatre
Université
Stadtbach
Gare des marchandises
Laupen Strasse
Villette
Effinger Strasse
Mattenhof
Schwarzthor Str
Monbijoustr
Eglise catholique
Synagogue
Marzili
Sulgenbach
Sulgeneckstrasse
Weissenbühl
Station Weissenbühl
Morillon
Wabern
Thoune
AAR
Tiefenaustrasse
Abattoirs
Parc des Cerfs
Lorraine
Bains
Jardin Botanique
Schanzli
Kursaal
Spitalacker
Wyler
Breitfeld
Manufacture d'Armes
Eglise St Jean
Breitenrainstrasse
Caserne
Arsenal
Etablissemt militaire
Jardin Suisse
Altenberg
Altenbergstrasse
Blumenberg
Oranienburg
Sonnenberg
Kornhaus Brücke
Musée des Bx Arts
Gymnase municipl
Théâtre
Kornhaus
Hôtel de Ville
Egl. catholique
Egl. de la Nydeck
Pt de la Nydeck
Fosse aux Ours
Gare
Hopital
Egl. du St Esprit
Spitalgasse
Marktgasse
Kramgasse
Gerechtigkeitsgasse
Junkerngasse
Tour de l'Horloge
Tour des Prisons
Amthaus G
Parlement
Palais fédéral
Bundesgasse
Bibliothq
Casino
Cathedr. (Munster)
An der Matte
Aarstrasse
Schwelle
Dalmazi brucke
Kirchenfeld
Musée historique
Marienstrasse
Helvetia Platz
Topographie
Archives et Biblioth. federales
Monnaie
Kirchenfeld Strasse
Thormann Strasse
Luisenstrasse
Route de Thoune
Jungfraustrasse
Alpenstrasse
Séminaire évangelique
Muri Strasse
Lac Egel
Place de Thoune
Place du Jubilé
Jubilaumsstrasse
Aegertenstrasse
Tillier Str
DAHLHOLZLI
537
Usine à gaz
Schönau Brücke
Knechten Inseli
Eiholz
Weissensteinholzli
585
Morillonweg
Steinholzliweg
Schönegg Strasse
Sandrain
Wabernstrasse
Friedheimweg
Seftigenstrasse
Ile
Bains
Marzilistrasse
570
498

et le Bureau international de la paix, fondé en 1891 par Élie Ducommun, et qui est le centre de la propagande pacifiste.

Ces diverses organisations ont donné à la ville de Berne une grande importance morale et internationale.

Les quartiers extérieurs. Le Schænzli. — La vieille ville de Berne est entourée de vastes quartiers neufs qui ont pris une grande extension.

Au nord, sur la rive droite de l'Aar, s'élèvent des pentes assez abruptes, couronnées par la colline boisée dn Schænzli, qui tire son nom d'une ancienne redoute. De là, le coup d'œil est des plus pittoresques : au premier plan, la vieille ville, aux toits aigus, sur le plateau qu'entaille profondément la boucle de l'Aar; par derrière, la verdoyante banlieue bernoise, relevée à droite par la hauteur du Gurten, et fuyant jusqu'aux lointains de l'Oberland, que couronne à l'horizon la silhouette crénelée et neigeuse des Alpes. Au coucher du soleil, par les ciels clairs, la crête blanche s'allume de touches dorées et roses infiniment délicates. Le Schænzli est occupé par le Kursaal, au milieu d'un beau parc. C'est le lieu de divertissement préféré de la société élégante, qui se donne rendez-vous aux concerts.

Les distractions sportives sont également nombreuses à Berne. Citons une attraction spéciale, la descente de l'Aar en bateaux-pontons, pratiquée très anciennement et qui, tombée plus tard en désuétude, a été remise en honneur depuis quelques années.

Un peu en contre-bas du Kursaal, un très intéressant jardin botanique, qui renferme un musée floral, est surtout apprécié pour sa collection remarquable de plantes alpestres.

Derrière le Schænzli, s'étend le vaste et coquet faubourg du Spitalacker, qui renferme tout un quartier militaire, avec des casernes, établissements divers, place d'exercice et champ de tir.

Le Kirchenfeld. Bibliothèques et musées. — Au sud de la boucle de l'Aar, un autre quartier moderne, celui du Kirchenfeld, par-delà le pont du même nom, renferme la Bibliothèque nationale et le Musée historique.

Fondée en 1895 pour collectionner les imprimés, cartes et estampes relatifs à la Suisse, la Bibliothèque nationale helvétique compte déjà 120 000 volumes et s'enrichit chaque jour. Les salles de lecture sont très belles et ouvertes au public. — Berne possède aussi la Bibliothèque de la ville et de l'Université, plus ancienne et plus riche. Fondée au XVIe siècle, elle est la propriété de la bourgeoisie de Berne. Les bibliothèques de diverses sociétés y sont annexées. On compte environ 200 000 volumes et des manuscrits de grande valeur. L'accès est également public, ainsi que le service de prêts. Il existe, en outre, diverses bibliothèques populaires. Il faut remarquer quelles facilités de lecture sont ainsi données à la population, pour encourager la diffusion de l'instruction.

Le Musée historique, reconstruit récemment dans le style gothique bernois, renferme d'intéressantes collections archéologiques et ethnographiques : beaucoup d'objets préhistoriques proviennent des anciennes habitations lacustres des lacs de Bienne et de Neuchâtel, ainsi que de Münsingen, où on a trouvé également des objets gallo-romains. Plusieurs salles renferment de glorieux souvenirs de l'histoire bernoise. Les armures datent en grande partie du XVIe siècle. Non loin, l'intéressante « chambre des tireurs ». Une collection des plus précieuses de tapisseries flamandes provient du trésor de l'évêque de Lausanne et surtout des guerres de Bourgogne : les unes sont armoriées avec les emblèmes de la Toison d'Or; d'autres, représentant l'histoire de César, ont appartenu à Charles le Téméraire; la curieuse série intitulée : « Histoire des juges intègres », a été faite jadis d'après des peintures disparues de Roger van der Weyden à l'Hôtel de Ville de Bruxelles.



Cl. Wehrli.

LA PROMENADE DES PETITS REMPARTS ET LE MONUMENT DE L'UNION POSTALE UNIVERSELLE.

On a réuni dans le même musée l'ancien trésor de la cathédrale de Berne (avant la Réforme), avec de forts beaux ornements sacerdotaux. Le sous-sol renferme les pittoresques reconstitutions de fermes, chambres et intérieurs bernois anciens, avec le mobilier de l'époque.

Berne possède quelques autres musées qui méritent une visite détaillée. D'abord, le musée des Beaux-Arts, non loin de la gare. La collection des anciens tableaux n'est pas très nombreuse, mais fort intéressante : on y remarque surtout des toiles provenant de la cathédrale, le *Saint Jérôme*, de Ribera, des diptyques de Nicolas Manuel, et le *Maître à l'œillet*, du peintre bernois Bichler (mort en 1501). Les tableaux modernes occupent six salles : beaucoup représentent des scènes et des paysages de montagne, sujets dans lesquels excelle la jeune école bernoise impressionniste, au coloris clair et vigoureux. Car Berne est en Suisse un centre artistique important, spécialement pour la peinture.

Le musée voisin d'Histoire naturelle est surtout remarquable par ses superbes minéraux et ses squelettes fossiles de grands mammifères. Les collections zoologiques sont très complètes. On y voit également la grande carte géologique de la Suisse, d'Escher et Studer, et un relief de l'Oberland bernois.

Il faut signaler aussi le Musée alpin, le Musée des Arts et Métiers et, surtout, le curieux Musée postal, au premier étage de l'Hôtel des Postes.

Une façade historique transformée en fontaine. — L'ancien Musée historique, démoli il y a peu de temps, a eu une destinée curieuse. Il faisait partie du Bâtiment universitaire, dont la démolition avait été votée, le 13 mars 1904, par les citoyens de Berne, pour faire place à un casino.

Cet édifice, construit de 1772 à 1778 par Nicolas Sprünglin,

formait l'arrière-plan d'une vieille rue pittoresque dans le voisinage de la Tour de l'Horloge : sa façade, en particulier, était considérée comme un joyau de l'architecture du XVIIIe siècle. Artistes, archéologues, écrivains s'efforcèrent aussitôt de sauver cette œuvre par une campagne de pétitions, d'articles et de réunions. Les autorités de la ville de Berne soumirent au vote populaire, après enquête, un nouveau projet qui conciliait la création du casino avec la conservation de l'ancien Musée historique. Mais cette combinaison fut rejetée le 28 octobre 1908. La majorité préférait sacrifier cet édifice aux besoins, sans cesse croissants, du trafic de la ville : sa démolition devenait inévitable.

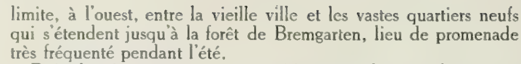
On eut alors recours à un moyen ingénieux pour sauvegarder tout au moins la façade de Sprünglin. Celle-ci, après sa démolition, — les matériaux ayant été soigneusement repérés au préalable, — fut fidèlement reconstruite, au nord-est de la ville, sur la place de Thoune, sous forme d'une fontaine monumentale dans le genre de la fontaine Médicis de Paris. Les frais de cette opération furent supportés par des particuliers, avec quelques subventions des autorités. L'inauguration eut lieu en août 1912.

L'histoire de cette nouvelle fontaine historique, qui vient s'ajouter à toutes celles que possédait déjà la ville de Berne, méritait d'être rappelée.



L'UNIVERSITÉ, LA GARE ET L'ÉGLISE DU SAINT-ESPRIT.

Berne et le percement du Lœtschberg. Le rachat et l'organisation des chemins de fer. — La gare forme la



limite, à l'ouest, entre la vieille ville et les vastes quartiers neufs qui s'étendent jusqu'à la forêt de Bremgarten, lieu de promenade très fréquenté pendant l'été.

Déjà fort importante par sa position centrale entre les principales villes de la Suisse et à l'entrée de l'Oberland où affluent chaque été d'innombrables étrangers, la gare de Berne est appelée à prendre encore plus d'extension avec la ligne du Lœtschberg. Cette ligne, c'est Berne qui l'a voulue et qui l'a fait rapidement aboutir. « Pour mener cette œuvre à bonne fin, a dit M. Pierre Clerget (1), les hommes d'Etat bernois ont fait preuve d'une habileté et d'une activité qui peuvent être données en exemple. » La ligne, qui se greffe à Brigue sur celle du Simplon, est destinée à mettre Berne en relations directes avec Milan et l'Italie septentrionale et à placer ensuite la capitale de la Suisse sur une grande voie de transit. Par le raccourci Moutier-Granges (dans le Jura), adopté par la conférence franco-suisse de Berne, en 1909, le Lœtschberg, relié directement à Belfort, enlèvera au Gothard une partie du trafic (marchandises et voyageurs) de Belgique et d'Angleterre à destination de l'Italie. La ligne a été construite surtout à l'aide de capitaux privés, en majorité français, et concédée à une Compagnie.

Cette concession est d'autant plus intéressante à signaler que la Suisse, au début de ce siècle, à la suite d'un vote populaire formel, a racheté toutes ses voies ferrées, à l'exception des réseaux d'intérêt local et des lignes de montagne : mais elle ne s'est pas interdit de faire appel, pour de nouvelles lignes, à l'exploitation privée. Quatre Compagnies furent rachetées en 1902 et 1903, et la cinquième, celle du Gothard, en 1909. Le rachat a été motivé par le désir d'unifier les tarifs trop divers des différentes Compagnies et de reprendre la maîtrise complète des voies ferrées qui dépendaient de l'étranger par les capitaux.

Le rachat a donné en Suisse des résultats satisfaisants, grâce à une bonne organisation et à une exploitation conçue dans un sens commercial. Une large part est faite à la publicité.

L'État ne poursuit pas, d'ailleurs, un but fiscal, et ne cherche point à remplir ses caisses avec les bénéfices des chemins de fer: il ne leur demande que d'équilibrer leur budget, et il utilise toujours les plus-values, lorsqu'il peut en escompter, pour améliorer le matériel, augmenter le traitement des petits employés et abaisser les tarifs (spécialement de marchandises).

L'État, comme les Compagnies, s'est efforcé d'être toujours au premier rang pour le matériel. Gares et wagons sont d'une propreté irréprochable, et



LE LŒTSCHBERG. LA SORTIE DE LA VALLÉE DE LA LŒTSCH.

(1) *La Suisse au XXe siècle*, p. 201.

la tenue du personnel est parfaite, comme sa complaisance. Les employés en rapport avec le public parlent au moins deux langues vivantes. Les vitesses ne sont pas très grandes, même en plaine, et le nombre un peu exagéré des stations alourdit les horaires des trains omnibus. Mais la régularité du service est remarquable, et les retards sont rares ou insignifiants lorsqu'ils ne proviennent pas du fait d'un train étranger dont la correspondance est attendue. On prépare peu à peu l'électrification de toutes les lignes.

Toutes les commodités et facilités sont accordées aux voyageurs. Sans doute, il n'y a pas de franchise de bagages, comme dans tous les pays de l'Europe centrale : mais le voyageur peut expédier ses bagages sans billet pour des prix modiques ou les envoyer par la poste jusqu'à vingt kilos. Tous les billets donnent droit, dans le délai de leur validité, à des arrêts facultatifs en cours de route, sans formalité. Dans le service intérieur, tous les billets d'aller et retour sont valables dix jours. Les abonnements généraux, très commodes, permettent de circuler librement sur la plupart des voies ferrées et des lignes de navigation des lacs pendant quinze, trente ou quarante-cinq jours. La circulation dans les gares est absolument libre, à l'entrée comme à la sortie : le contrôle se fait uniquement dans les wagons, qui sont tous à couloir. Enfin l'entente est parfaite avec les Compagnies de bateaux à vapeur et les Compagnies de chemins de fer de montagne, pour assurer la concordance des horaires et la délivrance de billets combinés.



ANCIEN CHATEAU DES ÉVÊQUES DE BALE, PRÈS DE NEUVEVILLE.

La formation du canton de Berne. Caractère et rôle des Bernois. — Le canton de Berne,qui est, avec celui des Grisons, le plus vaste de la Suisse, n'a pas toujours eu sa configuration actuelle. C'était à l'origine une petite république exclusivement de langue allemande. Elle se forma autour de la cité de Berne, érigée en ville libre impériale dès 1218, et qui, après un siècle de combats contre les seigneurs féodaux, entra dans la Confédération naissante. Le canton se composait alors de l'Oberland ou « haut pays » — à partir et au-dessus de Thoune —, du Mittelland (moyen pays), aux environs de Berne, et du Seeland (pays des lacs), entre les lacs de Bienne, Neuchâtel et Morat : cette dernière région, d'occupation plus récente, fut germanisée peu à peu. Guerriers et disciplinés, les Bernois jouèrent un grand rôle dans les guerres de la Confédération, et leurs bataillons assurèrent plus d'une fois la victoire.

Aux XVe et XVIe siècles, la république devient conquérante : elle s'empare de la plus grande partie de l'Argovie (1), pays allemand, puis de la vallée de Moutier et du pays de Vaud (de langue française), où elle avait été appelée pour libérer le pays de la domination des ducs de Savoie. Entre temps elle adoptait la Réforme et l'imposait à ses sujets. En 1798, ceux-ci se révoltèrent; l'armée française les appuya et, après une vive résistance, entra à Berne où la dissolution de la Confédération fut proclamée. Mais en 1815 le canton fut reconstitué sur de nouvelles bases, et s'il ne recouvra pas le pays de Vaud et l'Argovie, il reçut, outre la vallée de Moutier, les anciens domaines de l'évêché de Bâle sécularisé, qui formèrent le Jura bernois. Cette région, catholique et de langue française, fut placée sur un pied d'égalité avec les autres parties du canton. Berne devint désormais un canton bilingue et reconnut deux cultes. L'acquisition de ce nouveau territoire contribua à développer la prospérité de la ville, en favorisant la pénétration réciproque du français et de l'allemand et les échanges économiques entre les deux contrées.

Chaque canton helvétique a conservé son individualité et son caractère propres : c'est ainsi que le Valais est la Savoie de la Suisse et que le pays de Vaud en est la Bourgogne. Les Bernois, eux, sont surnommés par leurs compatriotes les Prussiens de la Suisse, et cela sans aucune idée péjorative, mais au contraire pour rendre hommage à leurs qualités de discipline, d'organisation, de ténacité. Ces qualités, ils les ont mises aujourd'hui au service du développement économique de leur pays pour le percement des voies ferrées, les perfectionnements agricoles et industriels, l'éducation du peuple, l'organisation rationnelle et méthodique de l'industrie hôtelière et du tourisme, spécialement dans l'Oberland. Jadis, ils avaient fait preuve de courage et de discipline dans les combats, comme de ténacité et de sagesse dans la politique : c'est l'inter-



FAMILLE DE L'OBERLAND BERNOIS DANS SON INTÉRIEUR.

(1) Le reste de l'Argovie fut cédé aux cantons de Lucerne et de Zurich.



LE GURTEN VU DE LA RIVE GAUCHE DE L'AAR.

vention de Berne qui arrêta souvent des guerres civiles ou évita des scissions entre les confédérés, comme lors de la guerre du Toggenburg, au XVIII[e] siècle, et après celle, plus récente, du Sonderbund.

Les Bernois sont calmes, réfléchis, réservés. Leur intelligence est vive et leur volonté tenace. Très hospitaliers, ils reçoivent l'étranger avec sympathie, cherchent à lui rendre son séjour agréable, mais évitent avant tout de l'incommoder par des offres de service gênantes : ils s'effacent, ils parlent peu, ils ont horreur du bavardage. Les marchands qui vendent en plein air, comme ceux qui tiennent boutique, étalent leurs marchandises et affichent leurs prix, mais ne font ni boniment ni réclame verbale. Aux gares, le voyageur n'est pas assailli par des pisteurs d'hôtels. « Comme ils sont peu commerçants ! » pensent au premier abord les étrangers de race méridionale, habitués à la faconde. Et cependant, par leur froideur même, les Bernois sont des commerçants de premier ordre — comme les Anglais : ils ont compris que l'insistance et la verbosité des offres obsèdent le client au lieu de l'attirer, et, en cherchant à frapper surtout la vue par la réclame — qu'il s'agisse d'un funiculaire, d'un hôtel ou d'une assiette de fraises — ils font preuve d'une excellente psychologie.

Les Bernois du Mittelland, plus encore que ceux de l'Oberland, ont généralement conservé le type germanique très pur : les cheveux blonds et les yeux bleu clair, avec un teint rose très délicat, donnent aux fillettes des champs un air charmant de naïveté et de candeur qu'on n'est plus guère habitué à rencontrer de nos jours.

Population honnête, sobre, travailleuse, pratiquant la propreté et l'économie, avec une très forte organisation familiale, ce sont peut-être les Bernois qui synthétisent le mieux les qualités et le caractère des Suisses. Jeremias Gotthelf les a décrits avec autant de vérité que de pittoresque et de relief dans des pages savoureuses.



VIEILLES MAISONS ET FONTAINE A BURGDORF.

La banlieue de Berne et le Mittelland. Le Gurten. Gurnigel. — L'Oberland bernois mérite une description détaillée ; le Jura bernois doit être visité avec les autres régions jurassiennes appartenant à des cantons voisins. Le Mittelland est moins intéressant pour l'étranger, qui peut le parcourir rapidement.

Avant de quitter Berne, on monte généralement au Gurten, qui est le point le plus intéressant de la banlieue. Par le tramway et le funiculaire on arrive bientôt au sommet d'une petite montagne, en partie boisée, qui présente le plus vaste panorama du Mittelland. L'altitude n'est que de 861 mètres, mais la hauteur est bien isolée au milieu d'une plaine mamelonnée, et la vue s'étend depuis le Jura jusqu'aux Alpes, qui se déroulent sur une immense étendue entre la Dent d'Oche savoyarde et le Pilate lucernois : entre les deux chaînes, le plateau boisé, ondulé de collines, parsemé de villages, avec, çà et là, des ruines de châteaux forts ; les restes des châteaux de Bubenberg et d'Ægerten sont surtout intéressants.

Le Mittelland, coupé de sapinières, frais et vallonné, est très bien cultivé et a de fort belles exploitations agricoles, avec tous les progrès modernes et l'outillage le plus perfectionné. C'est dans cette région qu'est installée la grande école d'agriculture de la Rüti, ainsi que les stations fédérales d'essais pour l'agriculture, à Liebefeld. Il faut citer aussi de très grandes carrières, à Ostermundigen et à Bolligen. Plus au nord, la petite ville industrielle de Burgdorf (Berthoud), avec de vieilles maisons en arcades et une belle église ogivale.

Berthoud est au débouché de la grande vallée de l'Emmental, réputée par ses pâturages, son bétail et surtout par ses fromages qui rivalisent avec ceux de la Gruyère. La localité principale est Langnau, sur la voie ferrée de Berne à Lucerne. Les lutteurs de l'Emmental sont célèbres. Les fêtes de lutteurs dans la montagne bernoise, qui étaient si pittoresques, disparais-



LA VILLE DE BERNE VUE DES HAUTEURS DU GURTEN.

sent peu à peu : Charles Giron les a peintes dans un tableau expressif et réaliste, qui est au musée de Berne.

Sur les confins de l'Oberland, au sud-ouest de Berne, les bains de Gurnigel comptent parmi les stations balnéaires les plus anciennes et les plus réputées de la Suisse : en contre-bas de hautes sapinières, et à une altitude déjà élevée (1 155 mètres), les sources froides, sulfurées calciques et ferrugineuses, sont employées spécialement contre les scrofules et les affections de l'appareil digestif. Une autre station balnéaire assez fréquentée est celle d'Enggistein, à l'est de Berne.

A quelques lieues à l'ouest de Gurnigel, le Guggisberg offre, de sa cime, un vaste panorama sur la plaine et les lointains du Jura.

Le chalet bernois. — De même que pour le costume féminin, la maison bernoise est ordinairement considérée, en France, sous le nom de « chalet suisse », comme le type des habitations rurales helvétiques. Le modèle le plus popularisé est celui de l'Oberland, avec le pignon très évasé d'un toit à deux pans, en faible pente et en forte saillie, généralement couvert de bardeaux, parfois de tuiles ou d'ardoise. La maison est tout en bois de couleur jaune, qui fonce avec le temps. Elle est percée de nombreuses fenêtres et entourée de galeries. Les sculptures qui courent souvent le long des corniches, les fleurs qui enguirlandent les fenêtres, le jardinet bien entretenu devant la maison, montrent le souci de coquetterie, si rare dans les classes rurales, que manifeste le paysan bernois vis-à-vis de sa demeure.

Dans le Mittelland, la forme du toit diffère : les pentes se redressent, le pignon est souvent coupé par un pan d'angle ; le toit prend des proportions considérables et semble enfouir toute la maison sous un immense capuchon pour la protéger contre les intempéries. Il est curieux que ce système de protection soit employé dans la plaine et non dans la montagne, où cependant les maisons ont plus à souffrir de la pluie, de la neige et des tempêtes. On assure que les toits évasés du haut pays donnent moins de prise au vent. Il faut ajouter aussi que le système de construction dans toutes les régions obéit surtout à des principes traditionnels : l'Oberland, germanisé plus tard, a conservé certains éléments de l'ancienne maison gallo-romaine.

Il est intéressant de voir élever ces chalets, dont seules les fondations sont en pierre avec des assises qui dépassent le sol de quelques décimètres. La construction se fait avec la précision et le goût qui caractérisent la population bernoise. Les planches sont préparées d'avance, vernies, souvent ignifugées, avec une rainure d'un côté et une saillie sur la face opposée. Elles s'emboîtent mathématiquement les unes sur les autres. Et ce chalet, qui semble un léger château de cartes, résiste aux ouragans les plus violents. Derrière ces planches de sapin légères, mais fleurant bon la résine, hermétiquement jointes et à double épaisseur, on jouit d'une douce chaleur par les froids les plus rigoureux qu'arrête cette petite barrière, à côté des gros poêles qui ronflent, tandis que la bise fait rage, ou que la neige, à gros flocons, sans bruit, ouate le sol, les toits, les montagnes et les sapins d'une épaisse fourrure d'hermine immaculée.



Cl. Wehrli

UN CHALET SUISSE DANS LA VALLÉE DE GRINDELWALD.



LE LAC DU RIFFEL ET LE MATTERHORN OU MONT CERVIN (4 505 M.).

VALAIS

ENTRÉE PAR LE COL DE BALME. ASPECT GÉNÉRAL. — CHEMINS DE FER ET TOURISME. — HISTOIRE. — DU LAC DE GENÈVE A SAINT-MAURICE. — MARTIGNY ET LA VALLÉE DE TRIENT. — SUR LA ROUTE DU GRAND SAINT-BERNARD. — SION ET LA VALLÉE DU RHÔNE. — ÉVOLÈNE ET ANNIVIERS. — ZERMATT; LE CERVIN ET LE MONT-ROSE. — LES ASCENSIONS ET L'ALPINISME. — LA VALLÉE DE SAAS ET LE MONTE MORO. — BRIGUE ET LE SIMPLON. — LA HAUTE VALLÉE DU RHÔNE. — LE LŒTSCHBERG. — LOÈCHE-LES-BAINS ET LA GEMMI.



BIEN qu'il touche à notre frontière, le Valais est encore, à l'heure actuelle, un des cantons de Suisse les moins connus des touristes français. Il faut en chercher la cause dans les difficultés de communications, aplanies seulement depuis quelques années.

Pour aller directement de France, c'est-à-dire de la Haute-Savoie, dans le Valais limitrophe, il n'existait pas d'autre entrée, à part la rive du Léman, que la route de Chamonix à Martigny, avec le raccourci, classique pour les piétons, du col de Balme. C'est encore un itinéraire à conseiller aux bons marcheurs qui veulent pénétrer d'emblée au cœur de la Suisse valaisanne, hors des chemins battus, à travers la majesté grandiose de la nature alpestre.

Au départ de Chamonix, après Argentière, se détache, à droite de la route, le sentier du col de Balme qui monte en zigzaguant à travers les prairies, les forêts et les alpages. On longe sur leur versant septentrional les derniers et puissants contreforts du mont Blanc, d'où dévale le somptueux glacier du Tour. Au col, qui forme la frontière entre la France et la Suisse, la vue est splendide, — plus belle encore si l'on monte jusqu'à l'arête voisine de la Croix de Fer. Derrière se hérissent, entre les champs de glaces et de neiges éternelles, les aiguilles et les arêtes rocheuses du mont Blanc qui semblent mordre le ciel de leurs dents aiguës ; devant, un chaos de montagnes chauves et boisées, coupées de vallons verdoyants et frais, chevauchant les unes sur les autres dans un pittoresque désordre, s'approfondissent en fuyant vers les lointains de la vallée du Rhône, que domine, redressée au fond de l'horizon, la haute barrière des Alpes bernoises au fronton neigeux. C'est le Valais.

Le Valais, qui est le plus grand canton de Suisse après ceux de Berne et des Grisons, forme un ensemble géographique aux frontières nettement délimitées. C'est une vallée, — comme son nom l'indique — la haute vallée du Rhône, qui est encastrée,



LE COL DE BALME ET LA VALLÉE DE CHAMONIX.

entre sa sortie du glacier originaire et son débouché dans le lac de Genève, par les chaînes montagneuses les plus formidables de nos pays. Au sud, tous les géants des Alpes, du mont Blanc au mont Rose, en passant par le Combin, le Collon, la redoutable dent Blanche et le terrible Cervin, interposent leurs masses hostiles de rocs et de neiges devant les plaines aimables de l'Italie. Au nord, la puissante muraille des Alpes bernoises, derrière laquelle s'étale le plus vaste amas glaciaire d'Europe, du glacier d'Aletsch à la Jungfrau et au « front de Grindelwald », s'allonge ininterrompue, sans un passage carrossable sur une longueur de soixante lieues, de la dent de Morcles au col du Grimsel. A l'est, par les hauteurs de la Furka, la chaîne du Simplon soude les Alpes bernoises au mont Rose. A l'ouest, le massif de la dent du Midi, détaché du mont Blanc, déploie ses contreforts jusqu'au lac de Genève et serre étroitement à Saint-Maurice, vis-à-vis de la dent de Morcles, la seule trouée naturelle du Valais, par laquelle le Rhône, après son double coude de Brigue et de Martigny, peut enfin s'échapper de l'étau des montagnes.


Cl. Wehrli.

LA ROUTE DU GRIMSEL AU COL DE LA FURKA. LE GLACIER DU RHÔNE.

Le Valais est une des régions les plus pittoresques — la plus sauvage peut-être — de la Suisse. Si les grands lacs y font défaut, en revanche nulle part on ne rencontre plus grandioses et plus saisissants les paysages des hautes cimes et du monde glaciaire. Les Alpes du Valais, moins souriantes que celles de l'Oberland bernois et plus abruptes que celles des Grisons, sont le terrain de prédilection des alpinistes et des fervents de la grande montagne.

Le climat est plus sec que dans les bassins de l'Aar et de la Reuss, et la végétation présente une plus grande variété : les arolles empanachées, qui allient à l'audace du sapin la grâce du pin et la majesté du cèdre, ne se trouvent guère que dans le Valais et quelques coins des Grisons.

Le Valais est avant tout la terre des contrastes. Les vallées les plus profondes, les ravins taillés en précipices abrupts, s'opposent aux pics les plus aigus et dégringolent en pentes rapides à travers toutes les zones de végétation. Sur l'espace de quelques lieues, d'Arolla à Sion ou de Zinal à Sierre, on passe de la flore polaire aux espèces méridionales, laissant là l'edelweiss pelucheux et le rouge rhododendron pour retrouver, au bord du Rhône, la vigne et le mûrier.

Chemins de fer et Tourisme. — La question des chemins de fer a été particulièrement importante pour le Valais. Par rapport aux autres régions de la Suisse, le retard fut sensible, tant pour la création des grandes voies de communication que des lignes de montagne. Mais le temps perdu a été complètement regagné, et ce canton est aujourd'hui l'un des mieux desservis. — L'art de l'ingénieur, il faut le reconnaître, se heurtait ici à des obstacles particulièrement difficiles à vaincre.

Sans doute, il fut aisé d'amener le rail jusqu'à Brigue, en remontant la vallée du Rhône, en pente douce et fortement coudée à Martigny, — facile aussi de raccorder cette ligne à la rive française du Léman par le tronçon Saint-Maurice-Bouveret. Mais une fois au cœur du Valais, le touriste se trouvait véritablement embouteillé, acculé dans une impasse, et, qu'il voulût ensuite passer dans une des régions voisines, — Haute-Savoie, vallée d'Aoste, lac Majeur, Gothard ou Oberland bernois, — il devait revenir sur ses pas jusqu'à Lausanne, voire jusqu'à Genève, s'il tenait à profiter de la voie ferrée. Il fallait briser les quatre chaînes de montagnes qui enserrent la vallée. Celle de l'est fut attaquée la première : là était en effet le prolongement normal de la vallée du Rhône. L'ouverture du Simplon, en 1906, a débloqué le Valais, en le mettant en relations directes avec l'Italie, — Turin, Milan et la ligne du Gothard. Depuis cette date, le mouvement touristique a reçu une nouvelle impulsion.

A l'ouest, la chaîne des Alpes de Savoie a été franchie par une ligne à crémaillère, ouverte en 1909, qui joint Martigny à Chamonix par le Châtelard et le col des Montets. Au nord-est, le Lœtschberg, percé en 1912, met en relations directes Brigue avec l'Oberland bernois, tandis que le chemin de fer de la Furka, en remontant le haut Rhône jusqu'à sa source, doit rattacher le Valais au Gothard et aux Grisons.

En même temps, des voies de pénétration se sont tracées sur la rive gauche du Rhône. D'abord la ligne Viège-Zermatt, pro-



Cl. Wehrli.

LA ROUTE DU SIMPLON, PRÈS DE BÉRISAL.

longée par le funiculaire du Gornergrat; puis, à l'ouest, Martigny-Orsières et Monthey-Champéry, en attendant la mise à exécution d'autres projets.

Parallèlement aux voies ferrées, l'industrie hôtelière, qui fut longtemps en retard dans la région, s'est développée très rapidement, et, avec elle, le mouvement des étrangers. Pour une seule période de cinq années — 1905 à 1910 — l'accroissement des hôtels appartenant à la Société suisse des hôteliers a été de 40 pour 100.

Des hôtels ont été construits à proximité ou au milieu des neiges éternelles, pour permettre aux touristes de faire des cures d'air aux grandes altitudes et d'admirer de plus près, à loisir, les paysages glaciaires. Dans le voisinage du glacier du Rhône, au milieu d'un pays désert et inhabité, des hôtels ont été installés, qui, avec leurs annexes, forment à eux seuls de petits villages, à Gletsch, à la Furka, créant sur place leurs moyens d'approvisionnement, avec leurs animaux d'élevage, leur boucherie, boulangerie, leurs ouvriers et leurs guides.

Les hôtels les plus élevés de Suisse sont dans le Valais (1), à la première cabane du Cervin (3 300 mètres) et au Gornergrat, à 3 136 mètres d'altitude; plusieurs autres, notamment aux environs de Zermatt, dépassent 2 400 mètres.

Le développement de Zermatt est particulièrement caractéristique. Le premier hôtel, fondé en 1839 par le docteur Lauber, hébergeait dix à douze voyageurs par an. En 1855, Alexandre Seiler l'achète, installe 35 lits et héberge 500 touristes ; en 1869, il a trois hôtels, 176 lits, 4 500 voyageurs; en 1884, cinq hôtels, 530 lits, 12 440 clients. L'organe, une fois de plus, a créé la fonction.

Il n'est pas moins intéressant de voir comment le mouvement touristique suit le rail. En 1889, Zermatt hébergeait environ 15 000 touristes par an. Le chemin de fer, ouvert l'année suivante jusqu'à Saint-Nicolas, en amène à lui seul 17 962 ; il est terminé en 1897, et, la même année, le nombre des voyageurs s'élève à 40 081. En 1898, s'ouvre la ligne de Zermatt au Gornergrat; résultat : 50 050 étrangers se rendent à Zermatt par voie ferrée. Une fois mise en mouvement, la vitesse du développement touristique s'accroît automatiquement : 68 029 hôtes en 1903, 96 395 en 1907. Aujourd'hui le chiffre de 100 000 est dépassé.

(1) A l'exception de celui du Jungfraujoch, dans l'Oberland bernois, qui détient le record d'altitude (3 460 mètres).

Histoire. — Par suite de son isolement, le Valais a vécu jusqu'au siècle dernier une vie à part : ce canton est entré un des derniers dans la Confédération helvétique. Le fait le plus caractéristique, au moyen âge, fut la conquête et la colonisation du Haut-Valais par les Alamans, venus de l'Oberland bernois par la route du Grimsel. Les envahisseurs fondèrent à Sion une colonie germanique qui subsiste encore, et, pendant plusieurs siècles, la lutte se poursuivit entre les Hauts et les Bas-Valaisans, entre l'évêque et les nobles, entre les communes et la maison de Savoie, longtemps suzeraine de la région.

Le Valais s'allia à la Confédération suisse dès le XVe siècle, et, après la tourmente de la Révolution et du premier Empire, demanda son incorporation, qui eut lieu en 1814. Les guerres contre l'étranger avaient cimenté l'unité nationale, et les différences de race sont depuis longtemps effacées, bien que le canton soit partagé au point de vue des langues en deux parties bien nettes : à l'ouest on parle le français et les patois romands, jusqu'à Sierre et au val d'Anniviers; à l'est, c'est l'allemand, à partir de Loèche et de Tourtemagne. Et le dicton valaisan déclare : « Moitié velches, moitié germains; mais notre cœur tout entier est suisse. »



L'HÔTEL DU LAC NOIR (2 589 M.) ET LE MONT ROSE.

Du lac de Genève à Saint-Maurice. — En remontant le Rhône, du lac de Genève jusqu'au-dessous de la dent de Morcles, le canton du Valais est limité à la rive gauche, occupant une bande de terrain assez étroite qui s'allonge sur la pente des montagnes entre le fleuve et la crête des cimes.

Le Valais a deux localités baignées par le Léman, qui se mirent dans les eaux au-dessous des Alpes savoyardes, Saint-Gingolph, qu'une rivière coupe par le milieu — le pont constitue la frontière franco-suisse — et le Bouveret, qui est à la fois le point terminus des vapeurs partis de Genève, et une gare internationale importante : les voyageurs venus de France quittent là le réseau du P.-L.-M. pour prendre la voie ferrée qui, en remontant la rive gauche du Rhône, va rejoindre à Saint-Maurice la grande ligne du Simplon. Dominé par le massif pittoresque des Cornettes de

Bise, le Bouveret est une riante station estivale à laquelle ses ombrages et son exposition au nord assurent une fraîcheur fort goûtée pendant la canicule. On y remarque le Fort de la porte du Sex, construit à la fin du XVIe siècle et qui gardait le défilé : son architecture massive évoque encore sa destination belliqueuse.

Les localités se succèdent, blotties sous les montagnes dans des nids de verdure. C'est Vouvry, qui garda jusqu'au siècle dernier le souvenir du passage de Charlemagne, commémoré par un bal qui avait lieu chaque hiver le jour de la fête de l'empereur. C'est Miex, plus haut, entre les cerisiers, d'où l'on monte au lac de Tanay, délicieux coin romantique où un seul hôtel semble égaré entre les sapins et les cimes des deux Jumelles. Non loin, Vionnaz, village de pâtres auquel les philologues doivent un souvenir reconnaissant : c'est là que le maître actuel de la dialectologie française, M. Gilliéron, vint s'installer jadis pendant plusieurs mois au milieu des paysans pour étudier leur rude langage ; et l'obscur patois de Vionnaz eut l'honneur d'être le premier parler populaire de la Gaule romane qui fût l'objet d'une étude scientifique. Les modestes bouviers du pays se soucient d'ailleurs fort peu de la gloire toute spéciale que la linguistique a fait rejaillir sur leur village.



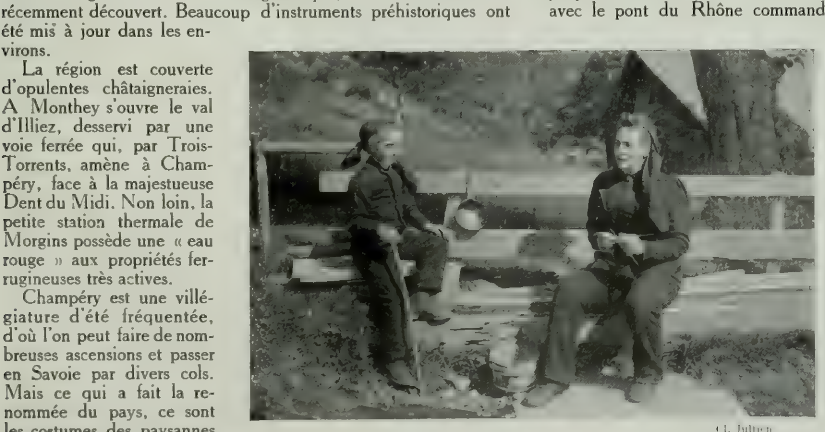
Cl. Photo-Glob.

LE VAL D'ILLIEZ ET LE VILLAGE DE CHAMPÉRY.

Monthey, bourg industriel, est situé dans une région parsemée d'énormes blocs erratiques : à l'époque quaternaire, le glacier du Rhône, qui atteignait des dimensions formidables, couvrait en effet toute la vallée sillonnée aujourd'hui par la rivière, bien au delà du lac de Genève ; et le fleuve de glace a laissé, sur le bord des montagnes qu'il corrodait, des témoins de ses moraines disparues. Un peu plus haut, au sud, Choex, agréable séjour d'été, possède dans son voisinage un monument mégalithique, avec un souterrain, récemment découvert. Beaucoup d'instruments préhistoriques ont été mis à jour dans les environs.

La région est couverte d'opulentes châtaigneraies. A Monthey s'ouvre le val d'Illiez, desservi par une voie ferrée qui, par Trois-Torrents, amène à Champéry, face à la majestueuse Dent du Midi. Non loin, la petite station thermale de Morgins possède une « eau rouge » aux propriétés ferrugineuses très actives.

Champéry est une villégiature d'été fréquentée, d'où l'on peut faire de nombreuses ascensions et passer en Savoie par divers cols. Mais ce qui a fait la renommée du pays, ce sont les costumes des paysannes qui ne portent pas la culotte par métaphore. Les femmes de Champéry ont un habillement des plus curieux et tout à fait isolé parmi les costumes suisses. Coiffées d'un foulard rouge, à la mode méridionale, elles portent une veste noire qui boutonne sur le devant comme un paletot d'homme, et un pantalon de même couleur, qui descend jusqu'au soulier, et qui est taillé à peu près sur le patron des pantalons masculins. Les paysannes de Champéry, qui ne partagent pas les sentiments des Parisiennes à l'égard de la jupe-culotte, ne s'inquiètent guère de l'esthétique et apprécient fort la commodité de ce costume qui leur donne toute liberté d'allure pour les travaux des champs.



Cl. Julien.

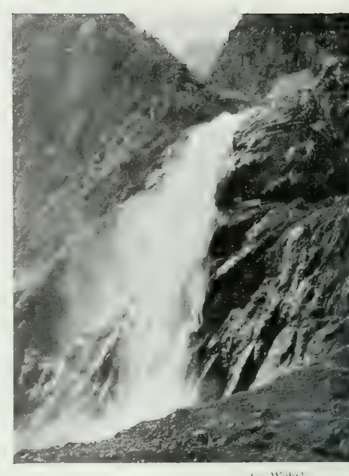
PAYSANNES DE CHAMPÉRY.

A Saint-Maurice, le Rhône est étranglé entre deux parois rocheuses qui laissent entre elles tout juste le passage nécessaire pour le fleuve, la route et le chemin de fer : encore ce dernier, faute de place, doit-il franchir en tunnel la partie la plus étroite du couloir. C'est la porte d'entrée du Valais, dont nous n'avons jusqu'ici traversé que l'antichambre. La vue du défilé rocheux, avec le pont du Rhône commandé par le château fort, est un paysage classique, maintes fois reproduit par la peinture, la gravure et la photographie.

Saint-Maurice fut, avant Sion, la métropole du Valais et le boulevard du christianisme. C'est dans le voisinage, là où s'élève aujourd'hui la Chapelle des martyrs, que fut massacrée en 302, sur l'ordre de l'empereur Maximien, la légion thébéenne, composée de soldats chrétiens et commandée par le légat Maurice. Suivant la tradition, des ermites s'installèrent à l'endroit où les martyrs étaient tombés, pour commémorer leur souvenir, et l'évêque Théodore, en 351, après avoir inhumé les ossements dans une




SAINT-MAURICE ET LA DENT DU MIDI (3260 M.).



LA CHUTE DE PISSEVACHE.

église, fonda, sous le patronage de saint Maurice, une abbaye où les ermites se réunirent. Le monastère existe toujours, mais il a été reconstruit plusieurs fois depuis cette époque. Enrichie par de nombreux souverains, l'abbaye possède un trésor, remarquable surtout par des pièces d'orfèvrerie du moyen âge, châsses, aiguières, reliquaires et ciboires : il faut citer notamment la châsse de saint Maurice, du XIIe siècle, la crosse en émail champlevé de la même époque, et le vase de saint Martin en sardonyx. Des fouilles, dirigées par les chanoines, et qui se poursuivent toujours, ont fait découvrir les restes des anciennes basiliques, et des tombeaux remontant jusqu'à l'époque gallo-romaine. Les abbés de Saint-Maurice, qui étaient mitrés et portaient la crosse, avaient jadis des domaines importants et jouissaient de nombreuses prérogatives. Aujourd'hui encore ce monastère est le seul de Suisse qui soit une abbaye épiscopale *nullius*, c'est-à-dire relevant directement du pape.

Le château, construit au XVIe siècle, fut établi par les Hauts-Valaisans pour consolider leur domination sur le Bas-Valais, et défendre l'accès du pays contre les étrangers. Situé à la tête du pont, il était muni jadis de fortifications puissantes qui rendaient la position imprenable. C'était la clef du Valais.

La grotte des fées, qui domine le château, et qui renferme un curieux dédale de couloirs, de dômes et de cheminées, ainsi qu'un lac, complète l'ensemble pittoresque du défilé.

Martigny et la vallée de Trient. — Au-dessus de Saint-Maurice, la vallée s'élargit peu à peu. A droite, voici la cascade de Pissevache, la plus belle du Valais, dont l'écume bondit à travers des rochers arides ; puis les châtaigneraies de Vernayaz, que malheureusement la ligne du Châtelard a quelque peu abîmées. Enfin Martigny, au grand coude du Rhône, l'ancien Octodurus de la Celtique, dont Galba, lieutenant de César, s'empara au début de la campagne des Gaules, en établissant un camp retranché. Les chrétiens donnèrent plus tard à la cité gauloise le nom patronymique de Martin (*Martiniacum*, Martigny).

La forteresse de jadis est devenue pour le tourisme un point stratégique de première importance. Martigny est à la jonction de la vallée du Rhône et de deux grands passages alpestres : la route historique du Grand-Saint-Bernard, qui met le Valais en relations avec Aoste et l'Italie, et sur laquelle s'embranchent, à l'est et à l'ouest, le val de Bagnes et le val Ferret ; au sud-ouest la vallée de Trient qui, par divers cols, conduit en France. La voie ferrée dessert la première vallée jusqu'à Orsières et conduit par la seconde à Chamonix.



LA VALLÉE DU RHÔNE, MARTIGNY ET LA TOUR DE LA BATIAZ.



LES GORGES DU TRIENT.



LA FRONTIÈRE FRANCO-SUISSE AU CHATELARD.

Martigny est ainsi pour les étrangers un grand centre de transit entre le lac Léman, le Valais, la Haute-Savoie et la vallée d'Aoste. Tout l'été, c'est un mouvement incessant d'alpinistes et de touristes plus modestes entre ses deux gares, de Martigny-bourg à Martigny-ville.

La localité est coquette et animée. Elle connut jadis une ère de prospérité sous les Romains qui, après les Gaulois, en firent le chef-lieu de la région. Les évêques y résidèrent jusqu'au VIe siècle. De nombreux vestiges de la cité gallo-romaine ont été mis à jour, avec des monnaies et objets de toute nature. Rome a gravé profondément son empreinte jusqu'au cœur des Alpes. On montre encore une borne milliaire dans une cave, des inscriptions romaines sur le mur de l'église, et un chapiteau encastré dans une façade. La tour voisine de la Bâtiaz, qui domine le Rhône sur une pente rocheuse, est le dernier reste de l'ancien château fort épiscopal.

La vallée de Trient débouche en aval de Martigny, en contournant une chaîne de montagnes. La ligne à crémaillère de Chamonix la rejoint par une montée à flanc de parois, et, sur un parcours très pittoresque de tunnels et de ponts enjambant des ravins, dessert de coquets villages qui dominent la voie ferrée, tranquilles et modestes séjours recherchés par les familles dans la fraîcheur forestière : Vernayaz, près des gorges du Trient, qui sont peut-être les plus belles du Valais, où huit cents mètres de galeries accrochées au roc serpentent dans les fissures profondes de la montagne; Salvan, haut perché sur un plateau, surplombant la vallée du Rhône, face à la dent de Morcles; les Marécottes, dans les pâturages et la verdure; Triquent, au-dessus de ravins sauvages; Finhaut, entre de sévères montagnes couvertes de sapinières; le Châtelard, gare internationale, à l'orée du col où passe la frontière de France. A Finhaut, la voie ferrée a quitté la vallée principale qui descend du glacier de Trient par le village du même nom. Le glacier, qui sort du front septentrional du mont Blanc, déroule entre des colosses rocheux la majesté de ses séracs verts et de ses crevasses glauques. Le col de la Forclaz fait communiquer directement Trient avec Martigny.

Sur la route du Grand-Saint-Bernard. Vallée de Bagnes et val Ferret. — A Martigny s'ouvre la voie fameuse du Grand-Saint-Bernard qui, dès l'époque préhistorique, faisait communiquer la Gaule et l'Italie. Par là passèrent les hordes celtiques qui envahirent la Cisalpine, devançant de plusieurs siècles les Germains des invasions, attirés à leur tour par les richesses de la terre italienne. Les armées romaines franchirent plusieurs fois



LE COL DE LA FORCLAZ (1523 M.).



ORSIÈRES ET LE VAL D'ENTREMONT.

le col, à travers lequel fut établie une voie militaire, la première route transalpestre, plus tard détruite, qui reliait Milan à Mayence, par Aoste, Vevey et Avenches. Charlemagne le passa pour aller combattre les Lombards, et Frédéric Barberousse dans une de ses expéditions contre les communes italiennes. Mais la traversée la plus célèbre est celle de Napoléon qui, en mai 1800, avant la fonte des neiges, accomplit ce tour de force de franchir le col, où il n'y avait alors aucune route carrossable, avec 30 000 hommes, la cavalerie et l'artillerie, pour surprendre l'armée autrichienne qui allait être battue à Marengo.

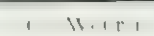
La vallée de la Dranse se détache de celle du Rhône et s'enfonce entre de hautes montagnes parmi lesquelles elle décrit des courbes aiguës. A droite, les gorges de Durnant, tout aussi impressionnantes que celles de Trient. Puis le défilé s'ouvre, et presque au même point convergent trois vallées. A Sembrancher se détache à l'est le val de Bagnes, tandis qu'un peu plus haut, à Orsières, le val Ferret, à l'ouest, se sépare du val d'Entremont qui conduit au Grand-Saint-Bernard.

Le val de Bagnes, le plus large, pénètre plus profondément que ses voisins au cœur des régions glaciaires. Châble est le chef-lieu de la vallée. Au delà de Lourtier où s'arrête la grande route, la trouée s'enfonce dans un splendide massif montagneux. Une forêt de pics dressent leurs arêtes déchiquetées, dominées par le Grand Combin à la cime majestueuse, le mont Gelé, le mont Avril, la Pigne d'Arolla, le mont Blanc de Seillon et le mont Fort. Enormes et splendides, plusieurs fleuves de glace s'arrêtent sur le rebord et à l'orée de la vallée encaissée, véritable château d'eau, sur les parois duquel ruissellent de toutes parts des torrents au-dessus de Mauvoisin. Rien n'est sauvage comme la cascade de Giétroz tombant dans la gueule d'un névé sous la haute crête du glacier glauque et verdâtre.

La région a connu de terribles cataclysmes. C'est l'avalanche, c'est l'inondation, rendue plus terrible encore par l'obstruction momentanée de moraines écroulées, c'est une poche d'eau glaciaire qui se vide, et tout d'un coup, au printemps meurtrier, des trombes d'eau formidables se précipitent dans la vallée, engloutissant tout sur leur passage.

La cabane de Chanrion, construite à 2 460 mètres d'altitude, tout en haut de la vallée, domine un panorama splendide et commande les cols escarpés, réservés aux bons alpinistes, qui conduisent en Italie ou dans les vallées latérales. Là, les marcheurs, avant de partir au petit jour à l'assaut des sommets, passent la nuit sur des couchettes de paille où l'on accédait seulement naguère par une pittoresque échelle formée d'un seul montant vertical le long duquel étaient plantés des barreaux horizontaux. Récemment agrandie par les soins de la section genevoise du Club alpin suisse, la cabane offre aujourd'hui une quarantaine de couchettes, une salle à manger rustique, avec le bois et les ustensiles nécessaires pour faire la cuisine. Un gardien y reste l'été en permanence.





LE LAC CHAMPEX ET LE GRAND COMBIN (4 317 M.)



DANS LE VAL FERRET.



Cl. Photo-Glob.

L'HOSPICE ET LE COL DU GRAND-SAINT-BERNARD (2472 M.).

Rien n'est pittoresque, le soir, comme le va-et-vient des alpinistes préparant leur « popote ».

Plus confortable, Fionnay, en contre-bas, devient de plus en plus un centre important d'alpinisme.

Revenons au val d'Entremont, où le chemin de fer électrique à fortes rampes, au-dessus de Sembrancher, s'arrête à Orsières, gros bourg aux façades claires, — bleues, vertes, roses, — aux maisons trapues, couvertes de schistes, suivant le même type que dans la vallée d'Aoste et la Haute-Savoie. En dépit des barrières politiques, on trouve une grande similitude parmi les populations qui se groupent autour du mont Blanc, aussi bien dans le type physique que dans les patois et dans le mode des constructions indigènes : indices d'une origine commune, ligure plus encore que celtique. Un vieux clocher, jadis tour féodale, achève de donner à la petite ville montagnarde un aspect pittoresque.

A six cents mètres au-dessus d'Orsières, sur un plateau d'où la vue embrasse un vaste cirque de montagnes, le lac Champex, blotti entre les sapinières, est un des plus délicieux de ces mille lacs alpestres, nichés parfois, comme par un défi perpétuel aux lois de l'hydraulique, à d'invraisemblables hauteurs dans le giron des cimes escarpées.

A Orsières se détache le val Ferret qui, longeant le flanc oriental du mont Blanc, redescend en Italie, — à Entrèves et à Courmayeur, — après avoir atteint la frontière à un col assez élevé et dangereux par les mauvais temps. Il est remarquable surtout par la fraîcheur de ses alpages, de ses eaux, des rochers moussus, de ses bois, par la richesse de sa flore, et par le sévère massif rocheux du mont Blanc, qui hérisse, au-dessus d'un paysage d'idylle, l'enchevêtrement formidable et sévère de ses aiguilles géantes et de ses crêtes aiguës, entaillées par le ravinement millénaire des glaciers. Il est question de relier Orsières à Courmayeur par une voie ferrée.

Au delà d'Orsières, la route monte vers le Grand-Saint-Bernard par Liddes et Bourg-Saint-Pierre, modeste village qui évoque cependant les grandes ombres de trois empereurs célèbres : Constantin, Charlemagne et Napoléon. Le premier a laissé une inscription sur une borne milliaire ; le second, suivant une tradition peut-être apocryphe, aurait construit un pont qui est aujourd'hui tombé en ruines. Le souvenir de Bonaparte est plus vivant. On montre encore, dans un hôtel, la chambre où il déjeuna et le fauteuil dans lequel il prit place. Et le touriste peut répéter avec Béranger :

> Il s'est assis là, grand'mère !
> Il s'est assis là !

A proximité est un des plus beaux jardins alpins de Suisse.

Ces villages valaisans, frustes et primitifs, souvent malpropres, présentent un contraste complet avec la joliesse coquette de la Suisse allemande ou vaudoise. Leur pittoresque et leur couleur locale intense les rendent précieux aux artistes. Les fumiers sont parqués dans les rues, devant les maisons auxquelles on accède par des escaliers extérieurs en pierre, rendus nécessaires par les neiges hivernales. Frais l'été, le climat est très rigoureux dans les autres saisons. Néanmoins le Valaisan émigre peu, contrairement



Cl. Boissonnas.

LA PROMENADE DES CHIENS.





FEMMES ET HABITATIONS PAYSANNES DES VILLAGES DU VALAIS.

au Savoyard et au Valdôtain. Voilà pourquoi il a conservé ses anciennes mœurs.

Après les pâturages et les sapinières de Bourg-Saint-Pierre, la contrée devient sauvage, aride, rocheuse. La végétation disparaît, tandis que le mont Vélan, drapé de neige, domine les lointains de la route poudreuse. Au point culminant, l'hospice du Grand-Saint-Bernard, entre un lac blafard et une gorge revêche, campe la lourde masse de ses bâtiments dans un paysage sinistre, où tout évoque la désolation et la mort. Ici le vallon des Morts, célèbre par ses avalanches meurtrières, là le mont Mort, qui dresse sa silhouette rébarbative; à côté la Morgue, où sont exposées les victimes des catastrophes, l'horrible Morgue où l'air sec des hauteurs décompose, sans les pourrir, les cadavres qui n'ont pas été réclamés, — et qui a été murée pour épargner la sensibilité des touristes. Çà et là des croix votives rappellent les sinistres de la montagne. Quelques refuges, munis depuis peu du téléphone avec l'hospice, sont échelonnés aux endroits les plus périlleux.

Le Grand-Saint-Bernard, à 2 472 mètres d'altitude, est la plus haute habitation permanente des Alpes. Dans ce couloir où font rage les vents du nord, les intempéries sont terribles. On a calculé que le climat moyen est celui du Spitzberg. C'est à peine si, pendant deux ou trois mois d'été, quelques pâles fleurettes viennent piqueter les plaques d'un rare gazon perdu entre les rochers et les neiges. Même au mois d'août le lac est souvent recouvert le matin d'une mince feuille de glace. L'hiver on sort par les fenêtres du premier étage, tant est haute la couche de neige.

C'est là que saint Bernard de Menthon, à la fin du Xe siècle, fonda un hospice pour porter secours aux pèlerins et aux voyageurs. Plusieurs fois reconstruit dans le cours des siècles, le couvent, enrichi par les rois et les seigneurs, abrite aujourd'hui une dizaine de chanoines, de l'ordre de Saint-Augustin, qui logent et nourrissent les voyageurs, suivant la règle établie par le fondateur; un hôtel doit lui être adjoint. L'ordre a à sa tête un prévôt, qui porte la crosse et la mitre.

Chaque jour, pendant l'hiver, ou lorsque le temps est mauvais, deux domestiques ou *maronniers* descendent sur les versants suisse et italien, pour secourir les voyageurs en détresse. Ils sont accompagnés de leurs célèbres chiens, qui sont admirablement dressés pour le sauvetage en montagne : bêtes superbes, joignant le flair à la vigueur et à l'endurance au rude climat de la montagne. La race actuelle est originaire de Leonberg, en Wurtemberg.

L'hospice comprend plusieurs corps de bâtiment, dont deux datent du XVIe siècle, et une église du XVIIe. Le plus ancien édifice, le couvent, renferme les salles de réception, une bibliothèque assez riche, et une collection de monnaies de tout premier ordre. Une plaque de marbre, apposée en 1804 par « la République du Valais reconnaissante », rappelle le passage de Napoléon par son inscription latine. Un cénotaphe en marbre, à la mémoire de Desaix, le vainqueur de Marengo, fut élevé en 1806 dans la chapelle.

La frontière coupe le lac. Et la route, achevée seulement il y a quelques années, contourne en lacets le vertigineux entonnoir qui s'approfondit vers les défilés de la vallée d'Aoste et les plaines d'Italie.



Cl. W...

UN VILLAGE DANS LE VALAIS.

MASSIF DES ALPES PENNINES (Reproduction faite avec l'autorisation du Service Topographique fédéral).



Cl. Wehrli.

LA VALLÉE DU RHÔNE ET LA VILLE DE SION.

Sion et la vallée du Rhône. — De Martigny à Brigue, la grande ligne du Simplon, parallèlement à la route, remonte le Rhône, au fond d'une large vallée fertile rehaussée par la haute perspective des Alpes, qui tombent au nord en replis secs et rocheux et s'ouvrent au sud en trouées profondes et boisées.

Voici d'abord Saxon, avec une vieille tour massive : jadis belliqueuse place forte, puis ville de jeu dont le casino fut fermé voici une trentaine d'années, la petite cité se consacre aujourd'hui paisiblement à la culture des légumes. L'asperge surtout prospère à merveille dans un sol sableux et un peu humide : on exporte une grande quantité de ce légume, et tous les ans, au mois de juin, les Suisses des régions voisines viennent faire à Saxon la cure d'asperges, réputée pour ses vertus dépuratives.

Après les ruines médiévales de Saillon, la vieille ville féodale, apparaît bientôt Sion, la capitale du Valais. Rien n'est pittoresque comme l'aspect de cette ville, derrière laquelle surgissent deux montagnes jumelles, escarpées et rocheuses, et dont le profil fait songer à une double bosse gigantesque de chameau. Chaque butte est couronnée de monuments moyenâgeux : celle du Tourbillon érige son rude castel du XIIIe siècle, aux murailles déchiquetées de créneaux, tandis que celle de Valère lui oppose son église romane fortifiée, dressant sa tour quadrangulaire aux ocres patinées, au-dessus d'un fouillis de bastions, de terrasses et de courtines.

Sion, qui remonte à une très haute antiquité, comme l'atteste son nom d'origine celtique (Sedunum), n'acquit son importance qu'au moyen âge, lorsque le transfert dans ses murs du siège épiscopal en eut fait la capitale du Valais. L'évêque de Sion fut pendant longtemps le chef temporel du pays, malgré ses démêlés perpétuels avec la noblesse indigène et avec la maison de Savoie. La Réforme ne pénétra pas dans le canton, qui est resté entièrement catholique.

Sion, qui compte à peine 6 000 habitants, a quelques édifices curieux dans la ville basse : la Tour des Sorciers, dernier reste de ses puissantes fortifications ; la cathédrale du XVe siècle, avec une tour romane, trapue et fortifiée, à clocher octogonal. Dans ce Valais batailleur les églises elles-mêmes étaient transformées en forteresses, et l'évêque, seigneur féodal, guerroyait à la tête de ses partisans. Le XVIIe siècle a laissé deux monuments intéressants : l'hôtel de ville, avec une horloge remarquable, et l'église Saint-Théodule. Les ruines voisines des châteaux de Montorge et de la Soie achèvent d'évoquer les souvenirs guerriers de cette région dont l'histoire est aussi tourmentée que le sol.

Tandis qu'au sud de Sion, sur les pentes fraîches exposées au nord, s'élèvent, dans les sapins et les mélèzes, les Mayens, séjour d'été parsemé de cottages, tous les coteaux calcaires qui bornent au nord le Rhône sont couverts de vignes. C'est là qu'on récolte le vin célèbre de Malvoisie, le Dôle, l'excellent Fendant et quelques autres crus de valeur. Le vin du Valais est très capiteux, riche en sucre : malheureusement, il ne supporte pas le voyage, et c'est entre ses montagnes natales qu'il faut aller le déguster.

La vallée du Rhône, aux environs de Sion, a en effet un climat très chaud pendant la belle saison. Les vents du nord sont arrêtés par les Alpes bernoises, et les étés sont parfois torrides. La sécheresse est telle — fait unique en Suisse, où l'eau abonde partout ailleurs — qu'il a fallu se préoccuper d'assurer l'irrigation régulière des basses vallées. On a construit ainsi de longs et coûteux canaux de dérivation — des *bisses* — qui s'enrubannent au flanc



Cl. Weiss.

NOTRE-DAME DE VALÈRE, A SION.



LA VALLÉE DU RHÔNE ET LA VILLE DE SIERRE.

contre les armées du Directoire, marque la limite des langues. De Sion à Brigue, la plupart des localités ont un double nom, — français et allemand : Sion-Sitten, Sierre-Siders, Viège-Visp, Brigue-Brieg, etc. Les localités se succèdent dans la vallée toujours fertile, ainsi que les ruines féodales : la tour de Salgesch, le château et les courtines de « Loèche la Forte », les manoirs de Gampenen, d'Argam, de Gampel, les ruines de Rarogne, où l'église a remplacé la forteresse. La vallée se resserre, tandis que des perspectives s'ouvrent sur des glaciers lointains. A Viège, dominé par son clocher, se détache le chemin de fer de Zermatt, tandis qu'au nord, descendant en pente douce des Alpes bernoises, la ligne du Lœtschberg va se raccorder à la grande gare de Brigue avant de s'engouffrer, avec la ligne venue de Martigny, sous le tunnel commun du Simplon.

des pentes assoiffées, et atteignent jusqu'à 48 kilomètres de longueur. Chaque bisse a été construit, est entretenu et surveillé par le groupement des propriétaires intéressés, qui a son chef élu, son conseil, son règlement pour la répartition des eaux. Par là s'affirme une fois de plus l'esprit d'organisation et de discipline que les Suisses possèdent à un si haut degré.

Les cures de raisin sont en honneur, à l'automne, dans la vallée du Rhône. Sion devient même un séjour d'hiver fréquenté, et plus encore Sierre, « le Nice du Valais », qui est le point le plus chaud. Ici l'aspect du pays change : le ciel devient plus lumineux, le sol plus sablonneux, les coteaux plus secs; les prairies font place aux champs de blé et aux pinèdes : c'est un aspect déjà méridional. A côté de ses hôtels et villas modernes, Sierre conserve un ensemble pittoresque de vieilles demeures féodales, ainsi que la localité voisine de Granges. Des séjours d'été sur les hauteurs voisines ramènent à la végétation et à la fraîcheur alpestres : Lens sur Granges, et, au-dessus de Sierre, Montana, desservi par un funiculaire, et qui, par sa situation privilégiée, est une station climatérique hors de pair.

Au delà de Sierre, on entre en pays allemand. La forêt de Finges, où les Valaisans se défendirent héroïquement en 1799

Vals d'Hérens et d'Anniviers; mœurs primitives. — Tandis que le Rhône, au nord, est serré de près par la muraille des Alpes bernoises, au sud au contraire s'ouvrent, presque à angle droit, des vallées profondes qui pénètrent au cœur des Alpes pennines. Après les trois couloirs qui convergent vers Martigny, le val d'Hérens se creuse à la hauteur de Sion, et le val d'Anniviers en face de Sierre. Régions pittoresques et primitives, que ne sillonne aucune voie ferrée, où les vieilles mœurs et les vieux costumes se sont conservés jusqu'à nos jours avec un archaïsme remarquable.

Lorsque Tœpffer, aux environs de 1840, se rendit à Evolène avec ses élèves, Interlaken était déjà une villégiature à la mode, mais on n'avait encore jamais vu de touristes dans le val d'Hérens. Pas la moindre auberge, naturellement. Les notables de l'endroit tinrent conseil pour résoudre le grave problème du ravitaillement de leurs hôtes, pour décider chez qui ils devaient loger, et quelle rémunération honnête il fallait leur demander. Plus tard, les étrangers qui allaient dans ces vallées descendaient chez le curé, qui leur prenait un franc de pension par jour, chambre, repas et vin, tout compris! Par contre, le logement était plutôt sommaire.

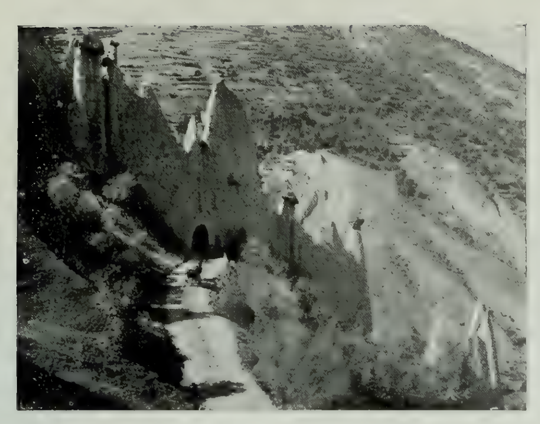
Aujourd'hui, chaque localité possède un ou plusieurs hôtels, mais ces vallées n'en ont pas moins gardé leur charme fruste. Les



CHAPELLE DANS LA MONTAGNE.



CHALETS ET FONTAINE, A VEX SUR SION.



LES PYRAMIDES D'EUSEIGNE.



LE GLACIER DE FERPÈCLE.

femmes d'Evolène, qu'on croise par petits groupes, sur leurs mulets, coiffées de chapeaux plats et avec des corsages sans manches, ont horreur, comme les Mauresques, de l'appareil photographique, et se cachent la figure si on braque sur elles l'objectif.

Dans le val d'Anniviers les paysannes portent, en guise de chapeaux, de véritables tours, massives comme des forteresses, auprès desquelles nos gibus masculins paraissent sveltes et légers. Là subsistent encore les vestiges les plus curieux de la propriété collective et du nomadisme des populations primitives. On trait les vaches en commun, et chacun a droit à une quotité correspondante de lait, de beurre et de fromage : en vingt ans, il n'y a eu que deux contestations. Une maison, voire un mulet, appartient souvent en indivis à plusieurs propriétaires; de nombreux alpages sont la propriété collective d'associations de pères de famille (consortages).

Mais le plus curieux, c'est que les Anniviards habitent tour à tour, suivant les saisons, les divers villages qui restent déserts pendant les autres mois : séjours d'été, d'hiver et de demi-saison, situés à des altitudes diverses, de Niouc à Vissoye, à Saint-Luc, à Chandolin, le plus haut village d'Europe, à 1936 mètres d'altitude. Ce sont de perpétuelles allées et venues, suivant qu'il faut aller semer le blé ou le méteil, travailler les vignes aux environs de Sierre, changer le bétail de pâturage, faire les foins, engranger les céréales de la montagne et de la vallée, et récolter la vendange qui donne l'exquis vin du Glacier.

Profondément entaillés entre de hautes cimes, les vals d'Hérens et d'Anniviers dégringolent vers le Rhône en pentes rapides et en précipices abrupts. La route remonte la première vallée jusqu'à Evolène, après avoir passé devant les curieuses pyramides d'Euseigne, qui ont été produites par le ravinement des pluies dans les terrains meubles, entremêlés de sables argileux et de blocs de pierre : chaque pyramide supporte à son sommet un gros bloc, qui paraît juché sur un piédestal et qui a préservé de l'écroulement son haut support. Evolène est au centre d'un cirque riant de prairies et de montagnes boisées, barrées au loin par de hauts frontons neigeux. Au-dessus des Haudères, la vallée bifurque et conduit d'un côté à Arolla, en bas du mont Collon, de l'autre au glacier de Ferpècle surplombé par la Dent Blanche. Plus sauvage peut-être, le val d'Anniviers s'élève jusqu'à Zinal, centre important d'ascensions, au pied de deux sommets particulièrement sauvages et redoutables, le Weisshorn et le Rothorn, « la Corne Blanche » et la « Corne Rouge », celle-là drapée d'une neige éternelle, celle-ci dressant dans les ciels d'été sa crête rocheuse aux reflets de cuivre.

La culture du seigle atteint ici sa limite maxima européenne. On sème à la fin d'août et la germination a lieu avant les premières neiges. Au début d'avril, on saupoudre la neige de terre pour hâter la fonte : la floraison a lieu fin juillet et la moisson se fait un mois plus tard. Le champ est laissé en jachère un an sur deux.

« Bien conformée et vive, quoique petite, la tête courte avec un large front, le poitrail très développé, les épaules musculeuses, les jambes fines, aux muscles d'acier, la vache d'Hérens, dit M. P. Clerget, est constituée en vue de son mode d'existence, pour brouter sur des pentes raides et supporter les intempéries d'un climat âpre et capricieux. C'est cette race dont les individus, avant de monter à l'alpe, luttent front contre front, et c'est « la reine » victorieuse qui prend la tête du troupeau, jouit des meilleurs pâturages, tandis que son propriétaire en retire même une certaine influence politique. »

L'arolle, abondante dans ces hautes vallées, donne un charme particulier aux Alpes valaisannes. A côté du mélèze pimpant, à l'architecture régulière, l'arolle, qui monte plus haut que son compagnon — jusqu'à 2 200 mètres — à l'assaut des cimes glacées, avec ses panaches capricieux d'aiguilles, qui lui donnent une grande variété d'aspects, avec ses troncs rougeâtres, ébranchés, disloqués, rugueux, rongés de lichens, paraît vieillie avant l'heure, et semble avoir attiré sur elle les colères de la montagne.



Cl. Wehrli.

VAL D'AROLLA ET MONT COLLON (3644 M.).

Au cœur des grandes Alpes. Zermatt. Le Cervin et le mont Rose. — La vallée de Zermatt qui, toujours du nord au sud, se détache du Rhône à Viège (1), conduit au cœur des grandes Alpes, aux pieds de ces colosses d'une réputation universelle, le Cervin et le mont Rose. Dans ce Valais qui contient tant de merveilles alpestres, le cirque de Zermatt est le joyau de la couronne neigeuse, le chef-d'œuvre où la nature s'est surpassée elle-même en accumulant toutes les splendeurs du monde glaciaire, les pics les plus formidables, les précipices les plus vertigineux, — océans de névés et de séracs, dont le moutonnement glauque s'arrête au pied des forêts séculaires.

Le chemin de fer à crémaillère, si bien construit et aménagé pour permettre d'admirer toutes les beautés du paysage, remonte la Viège écumante qui bondit de roc en roc en se reposant à peine, çà et là, dans les prés. On passe Stalden, groupé à flanc de montagne sous son clocher, en face du vignoble le plus élevé d'Europe, et, après avoir surplombé une gorge sauvage, la ligne longe, au fond d'une étroite fissure, le torrent mugissant et furieux, dont on a dû briser la colère par des échelons de ciment armé, et qui, lors de la fonte des neiges, tourbillonne, crache et poudroie en une immense cascade d'une demi-lieue de long. Plus haut, dans une oasis de verdure, voici Saint-Nicolas, station où les enfants offrent aux voyageurs des échantillons des beaux cristaux de la montagne.

Cl. Wehrli

DENT BLANCHE (4 364 M.) ET GLACIER DE ZINAL

(1) A l'est de celle de Tourtemagne (Turtmann), très pittoresque, qui conduit à l'orée d'un magnifique glacier, dominé par le Weisshorn. Au centre de la vallée est le village de Gruben (1 817 m.).

D'autres villages se succèdent. Nous sommes en pays allemand, mais à part la langue, rien ne rappelle l'Allemagne ou même la Suisse bernoise, ni la race, ni le costume, ni les demeures. Ce sont toujours les mêmes *mazots* d'Anniviers et d'Evolène, les lourds mazots en bois de mélèze dont la couleur, au bout de quelques années, tourne au rouge brun et au noir; les petites vitres accolées les unes aux autres, aux fenêtres parfois vissées, par où l'air ne passe jamais; les schistes énormes des toits; les granges montées sur pilotis, par crainte des mulots, et reposant sur de gros champignons de pierre.

Les indigènes — c'est une exception en Suisse — sont malpropres, sur eux comme dans leurs villages, où ruisselle le purin : aussi les hôtels d'étrangers sont-ils toujours construits dans des quartiers spéciaux. Les femmes, brunes, à la peau tannée, habillées de couleurs voyantes, fumant volontiers la pipe, portent sur la tête des fichus rouges, à ramages, à la mode méridionale : on est tout surpris de les entendre parler allemand, tant elles ont l'allure et le type italiens. L'histoire explique cette antithèse : c'est une population romane qui n'a été germanisée qu'au XIVe siècle.

Certaines communes, ainsi Zermatt, sont encore organisées suivant un type très curieux et conservent farouchement une autonomie féodale. La commune, comme dans la plupart des cantons helvétiques, se compose des *bourgeois* et des *habitants*. Les premiers qui comprennent toutes les vieilles familles indigènes, ont seuls le droit d'élire les conseillers municipaux. Quant aux habitants, ce sont tous les étrangers venus résider dans la commune, fût-ce depuis un demi-siècle et deux ou trois générations : hôteliers, industriels, commerçants, on ne leur accorde que le droit de payer l'impôt. Jusqu'à ces derniers temps, les *bourgeois* se partageaient, sous forme de dividendes, l'excédent, toujours copieux, des recettes sur les dépenses; ce régime a cessé récemment, les *habitants* ayant menacé de faire la grève de l'impôt, parce que la municipalité voulait emprunter — en leur faisant payer les intérêts — pour diverses constructions communales.

La commune de Zermatt s'est toujours refusée à laisser cadastrer son territoire. Les ventes de terrains se faisaient verbalement au jugé; jamais acheteur ou vendeur ne mentait à sa parole. Mais à chaque succession, c'étaient des contestations sans fin. Le gouvernement du



Cl. Wehrli.

LA VALLÉE DE LA VIÈGE ET LE VILLAGE DE STALDEN.



Cl. Wehrli.

SAINT-NICOLAS ET LE BRUNEGGHORN (3 846 M.).

Valais, en 1910, mit enfin la commune en demeure d'établir un cadastre; mais la bourgeoisie n'a pas cédé : le canton dut faire faire lui-même les opérations aux frais de la commune.

Jusqu'à ces derniers temps, les indigènes se sont à peu près désintéressés de l'industrie hôtelière. Pour une famille du pays, on peut citer dix Vaudois, Genevois ou Suisses allemands, qui sont venus créer des hôtels ou des entreprises dans le Valais.

La population locale est hospitalière, mais elle ne comprend pas toujours ses véritables intérêts, et nulle part le particularisme n'est plus intense et souvent moins éclairé que dans ces vallées. Avant la création du chemin de fer, les habitants de Saint-Nicolas s'opposèrent à la construction d'une route dans la vallée de Zermatt, pour ne pas porter atteinte au commerce des mulets. Les indigènes de Zermatt refusèrent longtemps d'accorder les droits de bourgeoisie à un de leurs bienfaiteurs, dont la famille est installée dans le pays depuis plus d'un demi-siècle. Le même conseil municipal, en 1910, refusa de céder le terrain nécessaire sur le Cervin, pour laisser construire, près du sommet, au Mosley-Platten, un nouveau refuge, — les fonds étant généreusement offerts par un riche donateur belge, M. Solvay; le Club alpin suisse dut porter la question devant le pouvoir fédéral, pour faire déclarer territoire national les quelques mètres carrés de neige et de rochers nécessaires à l'édification de la cabane. Certains guides, paraît-il — et non des meilleurs — auraient émis l'opinion qu'à force de faciliter l'ascension aux touristes, ceux-ci finiraient par la faire seuls et par se passer de leurs services. Ce sont là des raisonnements à courte vue. Il suffit de jeter un coup d'œil sur Zermatt pour voir comment l'industrie des étrangers a métamorphosé la localité. A côté du vieux village de mazots bruns, où demeurent les paysans frustes, représentants de la « bourgeoisie », la ville neuve aligne, le long de la grande rue, de la gare à l'église, ses hôtels luxueux ou modestes et ses magasins de bibelots. L'animation est grande pendant la saison d'été, car Zermatt est avec Grindelwald (1) la première station d'alpinistes de la Suisse, la plus avantageuse par son altitude. Tous viennent attirés par la magie du Cervin, qui domine la vallée de sa pyramide crochue.

C'est le 15 juillet 1865 que la redoutable cime, réputée inaccessible, fut escaladée la première fois par le célèbre alpiniste anglais Whymper, accompagné de lord Douglas, de deux compatriotes, Hudson et Hadow, et des deux guides Taugwalder de Zermatt et Michel Croz de Chamonix. Le retour vit se produire une horrible catastrophe :

« A la descente, — dit M. Jules Monod, dans son intéressant *Guide illustré du Valais*, — à peu de distance du sommet, Hadow glissa, entraînant avec lui le guide Croz, Hudson et lord Douglas. La corde se rompit entre ce dernier et Taugwalder, et les quatre infortunés furent précipités dans le gouffre béant, sur le glacier, à plus de 1 200 mètres de profondeur. Et pour rendre cette catastrophe plus terrifiante, l'apparition d'un arc immense, avec deux croix lumineuses, au-dessus du Lyskamm, phénomène inexplicable, vint frapper les survivants d'épouvante. »

Trois cadavres, horriblement mutilés, furent recueillis sur le glacier; seul le corps de lord Douglas, depuis quarante-cinq ans, n'a jamais été retrouvé.

Malgré ce début tragique, peut-être même à cause de l'attirance du danger, les alpinistes sont montés toujours plus nombreux à l'assaut de la redoutable cime. Le Cervin exerce en effet une fascina-

(1) Zermatt a 1 620 mètres d'altitude, Grindelwald 1 057, Chamonix, 1 050.



Cl. Wehrli.

ZERMATT ET LE CERVIN (4 505 M.).





LES GORGES DE GORNER.



LE GLACIER DE GORNER.

tion étrange sur quiconque a la montagne dans le sang — comme disent ses fanatiques, — par sa silhouette robuste et hardie, pyramide tordue, massive et audacieuse, aux crêtes puissantes, dressée en un geste de défi, et dont le bec d'aigle semble déchirer l'azur du ciel ; le Cervin monstrueux, étrange, d'une séduction fantomatique, soit qu'il découpe à l'emporte-pièce, toute blanche dans la crudité d'un ciel bleu, sa silhouette neigeuse sur un fond de saphir, — soit qu'il se dore de touches cuivrées et roses, ombrées de violet, au soleil couchant, — ou qu'il estompe ses rocs durs en nuances opalines à demi fondues sur la grisaille du crépuscule. Tantôt il se drape dans une écharpe flottante de nuages qui s'accrochent à son ossature et cachent tour à tour sa tête et ses flancs ; tantôt saillant à vif, blanc ou doré, sur un fond de nuées gris perle, il apparaît comme un fantastique diamant douillettement posé sur la soie molle d'un écrin fabuleux (1).

Et pourtant, que de victimes a faites le colosse ! Leur martyrologe est écrit en mentions poignantes dans leur simplicité, dans le musée alpin de Zermatt et sur les tombes des deux petits cimetières dont tous les alpinistes ont fait le pèlerinage.

Là sont les portraits des guides et des touristes morts au champ d'honneur : un nom, une date, une montagne, — c'est tout. Dans les vitrines, les reliques funèbres : morceaux de vêtements déchirés, ensanglantés ; souliers, chapeaux, les lunettes d'un docteur allemand, le bréviaire d'un abbé, le petit sac d'une Américaine, des piolets, des cordes, — et surtout la corde tragique dont la rupture provoqua la quadruple catastrophe de 1865.

Et voici autour de l'église anglaise, et dans le modeste cimetière sans clôture qui garnit la petite place sous la protection des habitants, les épitaphes laconiques des vaincus de l'Alpe, de tous ceux qui, avant leur suprême épopée, avaient demandé, en cas d'accident, à être enterrés auprès de leurs compagnons d'armes, face aux montagnes qu'ils ont escaladées et domptées, et qu'ils aiment jusque dans le trépas. Voici la tombe de Michel Croz, qui « mourut en homme de cœur et en guide fidèle » ; voici, à côté de ses compagnons, le cénotaphe de lord Douglas qui, depuis près d'un demi-siècle, attend que le glacier homicide se décide un jour à rendre sa proie...

De jour en jour, les chances de danger diminuent, et une cinquantaine de caravanes peuvent, chaque été, tenter l'ascension du Cervin ; cinq ou six partent parfois le même matin : il arriva un jour que trente-cinq personnes se rencontrèrent au sommet et purent à grand'peine trouver place sur son étroite arête, debout et serrées les unes contre les autres. Les Clubs alpins, italien et suisse, ont construit sur ses flancs trois cabanes-refuges en attendant une quatrième imminente ; des cordes, des chaînes, des crampons, des échelles ont été installés aux passages les plus périlleux : le monstre est muselé. Un prêtre de Valtournanche, en 1902, put exécuter l'audacieuse entreprise, avec plusieurs guides, de hisser et de fixer au sommet une immense croix de fer. Dernièrement on proposa même de construire un funiculaire pour accéder à la cime ; mais ce ne fut dans toute la Suisse qu'un cri de protestation : le Club alpin prit la tête du mouvement contre « un tel meurtre », une pétition se couvrit de trente mille signatures, et on peut être assuré aujourd'hui que le ruban d'acier ne violera pas les flancs du mont tragique et sublime...

...Zermatt a un jardin alpin qui étage ses massifs pittoresques d'aconits outremer, d'ancolies pourpres et de gentianes turquoise, et plus haut, le parc des bouquetins où s'ébattent ces animaux si curieux, gris, robustes, aux longs poils et aux longues cornes, presque disparus aujourd'hui des Alpes ; à côté d'eux, des écureuils s'ébrouent, tandis que des marmottes en famille, près d'un terrier improvisé, tendent aux passants leurs jolis museaux intelligents en quête d'une gourmandise.



LA CHAPELLE ANGLAISE DE ZERMATT
ET LES TOMBES DES VICTIMES DU CERVIN.

(1) Le nom *Cervin* est un dérivé de « cerf », et doit être originaire de l'italien, qui possède l'adjectif *cervino*. Les Suisses allemands appellent *horn* (corne) toute cime pointue.

Deux gorges sauvages sont à proximité de Zermatt : celle de Trift, toute proche, celle de Gorner, à un quart d'heure. L'été, les rhododendrons musqués, aux dures folioles de buis, auxquels les Allemands ont donné le joli nom d'*Alpenrosen* (roses des Alpes), ruissellent en cascades sanguinolentes sur les pentes humides et moussues des vieilles forêts d'arolles; on va cueillir l'edelweiss pelucheux sur les alpages de Z'mutt, aux ressauts si brusques qu'on est souvent obligé de s'accrocher avec le piolet pour éviter de glisser dans l'abîme. Combien de jolies misses anglaises, attirées par la fleur traîtresse, sont mortes happées par le précipice, — mortes en cueillant des fleurs!



LE CERVIN OU MATTERHORN (4505 M.).

Les bons marcheurs qui n'ont pas la prétention de faire de grand alpinisme, ne manquent pas de monter au lac Noir, — encore un lac, minuscule cette fois, juché sur une montagne, à 2 589 mètres de hauteur. De là la vue s'étend au loin, du Cervin massif et déjà plus proche, au cirque neigeux qui entoure la combe de Zermatt, profonde comme un entonnoir. Dans cette solitude aride, sans arbre et sans buisson, où en plein été les plaques de neige écaillent le gazon maigre, un hôtel de cure d'air voisine avec une vieille chapelle devant laquelle chaque été, le 15 août, le prêtre, environné d'une foule recueillie, vient dire en plein air la messe de Notre-Dame-des-Neiges. C'est la première étape sur le chemin du Cervin. Plus haut on monte aisément au belvédère rocheux du Hœrnli rougeâtre, et on arrive, à 3 300 mètres, à la première cabane du Cervin, où la commune de Zermatt a fait construire un hôtel. Là s'arrête le sentier muletier, après avoir longé et dominé le glacier de Furgg qui à sa base ouvre sur un rocher formidable sa gueule énorme, lèvres retroussées, aux coins bavant de glace, comme s'il voulait broyer la pierre grise avec les dents vertes de ses séracs. De la première cabane la vision est sauvage et splendide : la pyramide du Cervin, toute proche, apparaît gigantesque et fantastique.



LE GLACIER DE FURGG VU DU LAC NOIR (2589 M.).

Plus célèbre le Gornergrat, qui, de toutes les Alpes, présente le plus vaste panorama du monde glaciaire qui soit accessible à tous les touristes : belvédère érigé tout exprès, semble-t-il, au milieu d'un cirque immense de colosses neigeux (1). Qu'on gravisse à pied, au début de juillet, après un printemps neigeux, les rudes escarpements du Riffelberg ou qu'on se laisse doucement hisser dans les wagons du chemin de fer à crémaillère, c'est un enchantement de voir surgir un à un, à travers les forêts de mélèzes et d'arolles, les pics redoutables, tragiquement célèbres dans les annales de l'alpinisme, le Weisshorn aigu, le groupe irrégulièrement crénelé des Mischabel, le fronton blanc du Lyskamm. Voici les alpages piquetés de gentianes bleues et de pensées violettes, puis les premières plaques de neige qui s'étalent peu à peu, taillées en tranchées pour le chemin et le railway. Enfin la station, l'hôtel (le plus élevé de la Suisse après celui du Cervin) — reconstruit à neuf, car l'ancien masquait le paysage — et la cime pierreuse, étroite, où l'on se juche après un dernier effort. Et là, c'est un éblouissement.

Une immense fourrure de neige, aveuglante sous la réverbération solaire, étend son tapis somptueux sur les glaciers, énormes et profonds fleuves de glace, puissants affluents du Gorner, coupés longitudinalement de moraines grises, plissés de crevasses qui se dissimulent sous la neige fraîche, troués çà et là de gigantesques entonnoirs aux profondeurs d'émeraude. Crevé par les arêtes de rocs bruns, le manteau d'hermine épouse toutes les aspérités du mont Rose, bossué et garni de pointes comme une masse d'armes, du Lyskamm arrondi à l'apparence perfidement débonnaire; il recouvre les pains de sucre des deux Jumeaux, il capitonne la puissante ossature du Breithorn tout proche et colossal, où retentissent les détona-

(1) Altitude : 3 136 mètres



LE BREITHORN (4171 M.) ET LE GLACIER DE GORNER.



Cl. Welrli.

LES MAZOTS DE ZERMATT.

tions de l'avalanche. Puis les immensités neigeuses du Théodule, le passage millénaire vers l'Italie, où vint se briser la marée germanique qui déferlait du Nord. Et redressée, plus lointaine, la dent monstrueuse et crochue du Cervin, du Cervin fascinant, toujours debout pour commander le paysage, comme une sentinelle fidèle au poste.

Vers la fin d'août, après un bel été, l'aspect varie, non moins grandiose. Les nervures des rochers ressortent, s'accusent; la neige, détachée des pentes ou bue par les crevasses, a restreint son domaine; les glaciers verts, écaillés de séracs, tordent leur énorme carapace glauque de reptiles fabuleux. Tournoyant sans trêve autour du roc, au-dessus de l'abîme, un vol de choucas noirs, aux grandes ailes irisées de reflets bleu d'acier, jette la plainte de ses cris aigus dans la majesté auguste de la solitude et du silence.

Des Alpes bernoises, lointaines et voilées de brume, aux Mischabel menaçants, aux forêts de cônes pointus et longuement drapés que dominent le Weisshorn immaculé et le Rothorn brun, c'est un déploiement prodigieux de la magnificence alpestre et qui éclipse tous les rêves de l'imagination.

Les ascensions et l'alpinisme. Les guides. Comment éviter les accidents de montagne. — Depuis la fin du XIXe siècle, l'alpinisme bénéficie d'un retour de faveur. A la suite des Anglais, qui « découvrirent » la Suisse, voici une centaine d'années, les Allemands viennent chaque été plus nombreux dans les Alpes. Les plus grands personnages ne dédaignent pas de revêtir l'uniforme vert, à chapeau tyrolien, de l'alpiniste, tandis que les dames revêtent la *Schneemütze* (toque allemande), avec le jersey en laine assorti, gris ou blanc, costume tout à fait « neige éternelle ». Tout le Gotha germanique monte à l'assaut des hautes cimes : en 1910 la première ascension du mont Rose fut faite par le comte de Hohenthal, celle du Lyskamm par le comte de Versluys, et celle du Cervin par M. Dietrich de Bethmann-Hollweg, cousin du chancelier de l'Empire. En France, la progression est plus lente. En Italie, une partie de la noblesse, piémontaise et lombarde surtout, rivalise d'émulation depuis que la reine Marguerite, Victor-Emmanuel II et le duc des Abruzzes ont mis l'alpinisme à la mode.

Sans être à la portée de toutes les bourses, le grand alpinisme n'est pas cependant un sport extrêmement coûteux réservé aux seuls millionnaires. Les prix des guides, qui risquent tous les jours leur vie, sont peu élevés en raison des dangers courus. Le terrible Cervin est tarifé cent francs de Zermatt, comme le mont Blanc de Chamonix. Plus périlleuse encore, la dent Blanche par Ferpècle est évaluée 150 francs, et pour 180 un guide vous conduit à la fameuse arête de Z'mutt qui est peut-être la plus dangereuse ascension de toutes les Alpes suisses. En comptant la nourriture et les faux frais, et avec un second guide (ou porteur) qui est absolument nécessaire, on peut dire que la moyenne d'une grande ascension ne dépasse pas 500 francs. Trois vies humaines pour ce prix-là, ce n'est pas cher.



LE CERVIN VU DU RIFFELBERG (2569 M.).

Il est vrai qu'aujourd'hui les dangers sont réduits au minimum. Nous sommes loin du temps où Saussure et Balmat cherchaient au hasard un passage pour atteindre le sommet du mont Blanc. La topographie des Alpes a été établie avec la même certitude que celle de la plaine : les cartes les plus minutieuses ont été dressées, et les guides de chaque pays connaissent dans ses plus petits détails la région glaciaire environnante.

Le Club alpin suisse, comme ceux de France, d'Italie et d'Autriche, procède peu à peu à l'aménagement, à l'équipement, si l'on peut dire, des



Autochrome Lumière.

LE CERVIN LA DENT BLANCHE ET LE LAC DU RIFFEL (ALPES PENNINES).



Autochrome Lumière.

LA JUNGFRAU VUE DU VILLAGE DE WENGEN (OBERLAND BERNOIS).





LA DUFOURSPITZE (4638 M.).



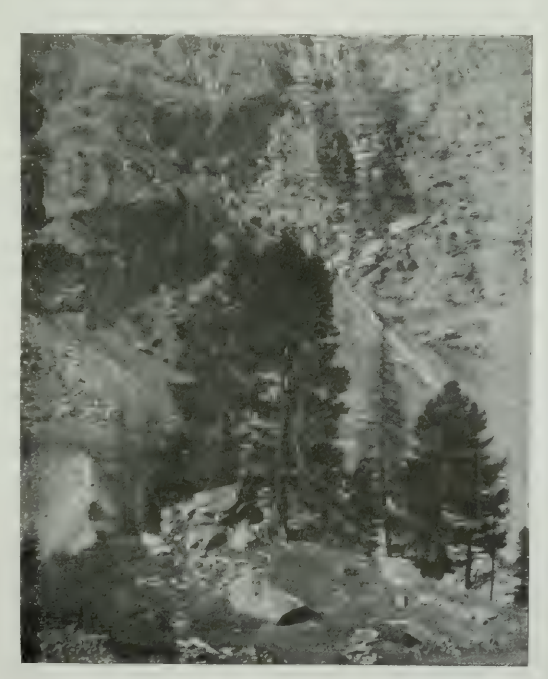
LE KLEIN MATTERHORN OU PETIT CERVIN (3886 M.).

cimes alpestres. On a multiplié les refuges pour permettre aux caravanes, menacées par la bourrasque, de chercher un abri ; des crampons, garde-fous, échelles, cordes, rampes en fer sont placés dans les endroits les plus périlleux. On a beaucoup admiré dans le monde de l'alpinisme, au printemps de 1909, les trois guides de Lauterbrunnen qui sont montés, au péril de leur vie, au Rottalsattel, sur un versant de la Jungfrau, pour poser une nouvelle corde, en remplacement de celle qu'avait arrachée la tempête, sur une corniche vertigineuse. Mais les ascensions allaient commencer, et l'honneur de la corporation exigeait que les vies des touristes fussent protégées en cet endroit comme par le passé.

A l'heure actuelle, presque tous les accidents de montagne sont dus, il faut bien le reconnaître, à l'imprudence des victimes. Le hasard, le pur hasard impossible à prévoir, n'entre que pour une proportion très faible dans le total des catastrophes.

Certes on ne saurait blâmer — bien au contraire — le goût du risque, qui est un indice d'énergie, et qui est la condition nécessaire de tout progrès : rappelons-nous l'aviation. Mais autant l'on doit admirer l'homme qui, bravant avec réflexion un péril dont il connaît l'étendue, met en jeu toutes ses forces d'intelligence, de vigueur physique et morale pour vaincre les forces brutales de la nature et dompter la montagne, — autant il faut blâmer l'imprudent qui court dans les Alpes à l'aveuglette, sans précautions, sans entraînement, sans carte ou sans guide, mal équipé, qui s'entête à partir par le mauvais temps, qui marche malgré le brouillard, qui ne choisit ni les saisons ni les heures propices, qui ne veut suivre aucun conseil.

Certaines équipées sont invraisemblables. Deux alpinistes de Zermatt — l'un d'eux me l'a conté — ne trouvèrent-ils pas un jour un professeur allemand juché sur la crête du Weisshorn — une des cimes les plus dangereuses du Valais — chaussé d'escarpins en lambeaux et muni d'un parapluie ! Le malheureux avait pu grimper tant bien que mal, mais incapable de descendre, il appelait au secours et il dut être ficelé de cordes et descendu comme un paquet.



PAYSAGE DE LA VALLÉE DE Z'MUTT.

L'expérience d'un siècle a appris la technique de la montagne, les moyens de prévenir les accidents, les conditions les plus favorables pour mener à bien les ascensions. Il faut se soumettre à ses enseignements.

D'ailleurs, s'il est libre de risquer sa vie, le touriste doit penser qu'il n'a pas le droit d'exposer son guide pour une fantaisie périlleuse. On ne fera jamais assez l'éloge de ces hommes admirables qui consacrent leur vie à braver les dangers de la montagne pour la gloire, voire la gloriole des autres, pour l'amusement des étrangers.

Le guide n'est pas un serviteur ordinaire, c'est un compagnon de péril, presque un ami. C'est mieux encore : dans la caravane, il joue le rôle de capitaine de navire. Sobre, parlant peu, conscient de sa responsabilité, il doit avoir sans cesse l'attention en éveil, tout prévoir et parer à l'imprévu, juger de sang-froid et prendre les décisions graves.

L'honneur de la corporation veut que le guide n'abandonne en aucun cas son voyageur, dût-il y laisser la vie : celui qui reviendrait sans son client serait déshonoré et disqualifié. Mais en revanche il ne doit pas sacrifier son camarade à l'égoïsme d'un étranger.

Tel est le cas — raconté par les alpinistes — d'un Américain qui montait au Cervin encordé entre deux guides. A un endroit dangereux, le guide de tête, frappé par une pierre, tombe, étourdi, entraînant dans sa chute le touriste le long d'une paroi à pic. L'autre guide a le temps de s'accrocher et de retenir par la corde les deux



Cl. Wehrli

LE VILLAGE DE SAAS FEE ET LE GLACIER DE FEE.

malheureux suspendus sur l'abîme. Mais l'Américain se croit perdu : il sort son couteau et fait mine de couper la corde pour se séparer du corps qu'il va rejeter à l'abîme. Le second guide a vu le geste, et sortant, lui aussi, son couteau dont il appuie la lame sur la corde entre lui et l'Américain :

— Si vous coupez, lui crie-t-il, je coupe aussi !

Le touriste a compris... Il patiente, et le guide parvient à les tirer tous de danger. Son sang-froid les avait sauvés.

Les guides de Grindelwald et de Zermatt ont une réputation mondiale. Une Américaine, Miss Annie Peck, il y a quelques années, emmena un guide de Zermatt pour escalader un des plus hauts sommets de la Cordillère des Andes. Très éprouvé par la raréfaction de l'air à des altitudes bien supérieures à celles des Alpes, le malheureux revint avec les doigts brûlés par le froid, et dans l'impossibilité de continuer sa profession. Il est aujourd'hui gardien du musée de Zermatt. L'Américaine, qui n'était pas très riche, a fait en sa faveur une tournée de conférences aux Etats-Unis, et lui a envoyé le produit des bénéfices.

Pour prévenir les conséquences de semblables événements, le Club alpin suisse a assuré désormais les guides contre les accidents de montagne, en versant lui-même une forte subvention à la caisse. Il a créé en outre trois écoles professionnelles, à Sion (Valais), à Grindelwald (Oberland bernois) et à Pontresina (Grisons), pour apprendre rationnellement aux guides leur périlleux métier. De leur côté, les cantons ont réglementé la profession et édicté des tarifs.

Le touriste n'est plus ainsi, aujourd'hui, à la merci de ces guides d'occasion qui jadis l'exploitaient et s'égaraient avec lui. Il a en revanche le devoir de traiter avec respect ces hommes qui s'exposent pour son plaisir, de leur obéir dans la montagne, et de ne pas jouer avec leur vie, au cas où il ferait bon marché de la sienne.

Regardez ces visages hâlés, souvent encadrés de barbes broussailleuses, avec quelle gravité ils prient le dimanche à l'office du temple ou tête nue devant l'église catholique de Zermatt trop petite pour contenir la foule. Regardez parfois passer, attaché en queue d'un train qui emmène la foule joyeuse et chantante des touristes, ce wagon noir, morne, muet, qui ramène les cercueils au pays natal. Songez aux sacs funèbres dans lesquels on descend des montagnes tragiques les morts ou leur débris. Songez aux femmes et aux enfants qui, sous les toits de schistes des mazots bruns, attendent le père avec angoisse, les yeux rivés vers les cimes meurtrières dès que les nuages, lourds de menaces, se condensent au-dessus des glaciers lointains.

La vallée de Saas et le Monte-Moro. — En redescendant la Viège vers le Rhône, la vallée de Saas s'embranche sur celle de Zermatt, dont elle constitue le symétrique exact par rapport à l'axe des Mischabel et du mont Rose.

Saas, séparé en deux groupes de maisons, occupe le centre de la vallée, moins populeuse que celle de Zermatt, ayant aussi ses étranglements rocheux, mais en revanche plus boisée, plus fraîche et d'une végétation encore plus riche.

Au-dessus du vieux Saas-Grund, Saas-Fee, où les hôtels modernes refoulent de plus en plus les anciens mazots, s'étale sur un petit plateau, au milieu d'un cirque neigeux d'un éblouissement splendide, avec les séracs, tout proches, du glacier de Fee, sous les crêtes aiguës du Dom, du Tæschhorn, de l'Alphubel. On est plus près du monde glaciaire qu'en aucune autre localité de Suisse : à Zermatt même, il faut aller le chercher; ici, il semble qu'il vienne à vous et qu'il vous enveloppe de son étreinte. L'altitude est d'ailleurs supérieure (1 798 mètres).

Aucune route carrossable ne dessert la vallée de Saas. Le chemin muletier, bien entretenu, monte au petit lac de Mattmark et au col du Monte-Moro, qu'on atteint sans effort, et d'où une dégringolée vertigineuse sous les parois abruptes, rocheuses, gigantesques du mont Rose, conduit en Italie, à Macugnaga, dans le val Anzasca, aux châtaigneraies célèbres, et dans la vallée d'Ossola, tributaire du lac Majeur. C'est un des plus beaux passages du Valais,



HAUTE VALLÉE DE SAAS : PONT DE NEIGE.

Brigue, Viège et le Simplon. — A la jonction des grandes voies internationales du Simplon, du Lœtschberg et du chemin de fer de la Furka, Brigue est, avec Martigny, un des deux grands centres touristiques du Valais. C'est une des plus anciennes villes de la région ; elle a déjà un aspect italien par la construction de ses maisons et la présence de quelques loggias, par ses églises à coupoles ainsi que par le pavage des rues largement ouvertes. L'Hôtel de Ville, muni d'une sorte de campanile, est particulièrement caractéristique. Mais le plus beau monument est le château Stockalper, construit pendant la Renaissance par une puissante famille féodale, qui relia ses domaines du Valais à ceux du Milanais à l'aide de forteresses échelonnées le long du passage du Simplon : la

tour de Gondo est encore intacte. Le château de Brigue, construit sur plan carré, a trois hautes tours d'angle prismatiques, surmontées de bulbes métalliques; à l'intérieur de la cour s'étagent de fort belles galeries ajourées.

Si Brigue est toute piémontaise, sa voisine, Viège, a en revanche une allure savoyarde et beaucoup plus alpestre, avec le dédale de ses ruelles caillouteuses et étroites qui virevoltent autour de deux buttes assez raides, dominées chacune par une église et une petite terrasse : cité seigneuriale qu'auréole au loin le diadème glaciaire du Saasgrat.

Vis-à-vis de Brigue, de l'autre côté du Rhône, le vieux village de Naters a des ruines historiques et, dans le sous-sol d'une chapelle, un ossuaire macabre où crânes et ossements sont empilés derrière des crucifix et près de petits cierges tremblotants.



Cl. Wehrli.

OBER-GABELHORN (4073 M.) VU DE LA CABANE CONSTANTIA (2894 M.).

Les faubourgs de Brigue se sont beaucoup développés au nord : il s'est créé là un véritable quartier italien, à la suite des percements du Simplon et du Lœtschberg, qui ont amené de nombreux ouvriers piémontais et lombards. Viège a aussi une colonie italienne importante.

Le Simplon, surtout, a fait la fortune de Brigue.

Ce col fut de tout temps un passage fréquenté, bien qu'il n'ait pas eu, au moyen âge, l'importance du Grand-Saint-Bernard. Au XIVe siècle, les chevaliers de Saint-Jean de Malte élevèrent au col un hospice qui fut plus tard abandonné. En 1800, Napoléon, à la suite des difficultés qu'il avait rencontrées pour faire passer son armée par le Grand-Saint-Bernard, décida de relier par une route le Valais à l'Italie et choisit le col du Simplon.

Construite en cinq ans, de 1801 à 1806, la magnifique route qui reste encore aujourd'hui la plus belle peut-être de toutes les Alpes, coûta sept millions et nécessita l'emploi de 250 000 kilogrammes de poudre pour percer des galeries sur une longueur totale de 525 mètres : c'était, pour l'époque, un travail sans précédent. Napoléon avait l'intention de bâtir un hospice au col : son projet ne fut réalisé qu'en 1825 par les moines du Grand-Saint-Bernard, qui achetèrent les murs inachevés, élevèrent un édifice et déléguèrent quatre des leurs pour loger et, au besoin, secourir les voyageurs; il y a aussi des chiens sauveteurs. L'hospitalité est offerte aux touristes par les Pères de l'hospice avec une courtoisie et une affabilité dont on garde un souvenir reconnaissant.

Le col du Simplon, moins élevé que le Grand-Saint-Bernard, n'atteint que l'altitude de 2 010 mètres; mais le passage est plus varié et surtout plus grandiose. De l'aveu général, c'est la plus belle route alpestre. Sur les majestueux lacis qui, au-dessus de Brigue, s'élèvent par Berisal, on jouit, à travers les forêts de mélèzes, de splendides échappées sur la vallée qui s'approfondit, et sur les cimes neigeuses, toujours plus hautes, des Alpes bernoises. Les galeries destinées à protéger la route contre les avalanches, se succèdent à l'approche du col : celle de Kaltwasser passe sous une cascade qui jaillit devant une ouverture de la voûte.

L'hospice est un peu au delà du col. La descente se poursuit sur le territoire suisse par le village de Simplon et celui de Gondo



Cl. Wehrli.

LA VALLÉE DU RHÔNE, A BRIGUE.



DOMODOSSOLA ET LA VALLÉE DE LA TOCE.

qui est encore de langue allemande malgré son nom italien. Suivie d'une longue galerie, avant la localité du même nom, la sauvage gorge de Gondo, au fond de laquelle mugit la Deveria entre d'effrayants rochers à pic, laisse une impression saisissante, avec la bouillonnante cascade de Fressinone, où le soleil suspend un frémissant arc-en-ciel. La route pénètre ensuite en Italie et se dirige sur Iselle et Domodossola.

En septembre 1910, le malheureux aviateur Chavez, en un vol magnifique, accomplit le premier la traversée des Alpes en aéroplane par le col du Simplon, de Brigue à Domodossola, où il tomba, à l'arrivée, blessé mortellement (1). Quelques années auparavant, une avalanche terrible, qui a laissé un formidable éboulis en barrage sur le torrent, détruisit plusieurs maisons au-dessus du village de Simplon. Une inscription anglaise, sur un hôtel du passage, atteste que Napoléon I[er] but là un verre de lait et le paya cinq francs : elle est apocryphe, car l'empereur ne vit jamais la route.

Après la route, la voie ferrée. Le tunnel du Simplon, auquel on songeait dès 1857, fut commencé en 1898; les travaux durèrent sept ans et la ligne fut ouverte à l'exploitation en 1906. Des difficultés considérables ralentirent la marche des travaux, qui durent être quelque temps suspendus sur le versant italien : température intérieure très élevée (elle dépassa 53°), irruption de sources d'eau chaude et froide très abondantes, pression continuelle de la roche qui produisait l'affaissement des voûtes. Mais la science des ingénieurs triompha de tous les obstacles.

Le tunnel du Simplon, qui est le plus long des tunnels existant à l'heure actuelle dans le monde entier, a 19 kil. 803. Il est, en revanche, de beaucoup le moins élevé de tous les grands tunnels alpestres : son altitude maxima n'est que de 705 mètres (1). Cette disposition a permis d'éviter les fortes pentes qui précèdent et suivent les tunnels similaires, et ralentissent forcément la vitesse des express : la durée du parcours sous le Simplon est moins longue que sous le Mont-Cenis (qui a pourtant sept kilomètres de moins).



GONDO ET LA ROUTE DU SIMPLON.

La vallée de Conches. — Au-dessus de Brigue, la haute vallée du Rhône, orientée du nord-est au sud-ouest, porte le nom de vallée de Conches. Elle est desservie jusqu'au glacier du Rhône par une route que va doubler le chemin de fer de la Furka.

A part la gorge de Mœrel, la vallée reste assez large jusqu'au delà de Münster en montant peu à peu. Fiesch est un centre important d'excursions alpestres : on monte de là à l'Eggishorn, station d'altitude, d'où on contemple le panorama splendide de l'immense glacier d'Aletsch, le plus grand des Alpes, qui a creusé, sur une longueur de cinq lieues, une colossale trouée dans le flanc méridional des Alpes bernoises.

A proximité est l'étrange lac

(1) Voir pour plus de détails sur cette traversée émouvante, A. DAUZAT, *Mers et Montagnes d'Italie* (Fasquelle), pp. 55-60.

(1) Le point culminant du tunnel du Saint Gothard est à 1154 mètres, celui du Mont-Cenis, à 1295 mètres.


CARTE GÉNÉRALE
DE LA
SUISSE
Echelle 1:820 000
0 10 20 30 40 50 K
Chemin de fer
Route postale
Limite d'Etat
Limite de Canton
Capitale de Canton
= Col
1450 Cote d'altitude
FRANCE
DOUBS
ALSACE
SUNDGAU
VOSGES
Belfort
Mulhouse
Bâle
Liestal
BALE
Aarau
SOLEURE
Soleure
Besançon
Pontarlier
la Chaux de Fonds
le Locle
NEUCHATEL
Neuchâtel
LAC DE NEUCHATEL
Bienne
Lac de Bienne
BERNE
Berne
Fribourg
FRIBOURG
VAUD
Yverdon
Lausanne
LAC DE GENÈVE
LAC LÉMAN
Vevey
Montreux
Genève
GENÈVE
Thonon
Evian
CHABLAIS
HTE SAVOIE
FAUCIGNY
Annecy
L. d'Annecy
Mont Blanc
Thoune
Interlaken
Jungfrau
Aletschhorn
Sion
VALAIS
Martigny
Gd Combin
Mt Cervin (Matterhorn)
Mont Rose
Dent Blanche
Weisshorn
Brigue
Langnau
LUCERNE
ARGOVIE
JURA
Chasseral
Mont Terrible
Delémont
Porrentruy
Bulle
Moléson
Diablerets
Aigle
Bex
Rhône



E M A G N E
SCHAFFHOUSE
Schaffhouse
WURTEMBERG
BAVIÈRE
THURGOVIE
LAC DE CONSTANCE (BODEN SEE)
Constance
Ludwigshafen
Überlingen
Friedrichshafen
Ravensburg
Weingarten
Kempten
Lindau
Brégenz
Frauenfeld
Winterthur
ZURICH
Zurich
Lac de Zurich
St Gall
Herisau
APPENZEL
Appenzell
Säntis
Forêt de Bregenz
Vorarlberg
AUTRICHE
TYROL
Feldkirch
Bludenz
Vaduz
LICHTENSTEIN
ZUG
Zug
SCHWYZ
Schwyz
Lac des 4 Cantons
Stanz
NIDWALDEN
Altdorf
GLARIS
Glaris
Walenstadt
Churfirsten
Coire
Davos
GRISONS
Tödi
Titlis
URI
Andermatt
Gothard
Furka
Adula
P. Bernina
Engadine
St Moritz
Samaden
Zernetz
Ortler
Bormio
TESSIN
Bellinzona
Locarno
Lugano
Lac Majeur
Lac de Lugano
Lac de Côme
Côme
Lecco
Sondrio
Chiavenna
Val Bregaglia
VALTELINE
Tirano
I T A L I E
Pallanza
Iles Borromées
Varese
Demoulin Frères Sc.



Cl. Wehrli

LE GLACIER D'ALETSCH ET LE LAC DE MÆRJELEN.

de Mærjelen qui, parmi les lacs de haute altitude, mérite une mention à part. Car il présente une physionomie toute spéciale, presque polaire, avec les blocs de glace, détachés de ses rives, qui viennent flotter sur ses eaux. De Brigue, on peut aller directement à Bel-Alp, belvédère très apprécié des touristes, d'où l'on domine toute la partie inférieure du glacier d'Aletsch.

Au nord-est de la vallée de Conches, s'embranche la pittoresque vallée de Binn, dans un cadre verdoyant, qui est célèbre parmi les géologues par ses richesses minéralogiques ; c'est là qu'on trouve, en grande variété, les roches et les cristaux les plus rares du Valais : amphibole, grenat, magnétite, amiante, améthyste, etc. Le massif voisin du Simplon a, en effet, une structure géologique très complexe.

Le Lœtschberg. — Laissons de côté le glacier du Rhône, qu'on ne peut séparer de la région du Gothard et que nous verrons plus loin, pour longer, en revenant vers l'ouest, le versant méridional des Alpes bernoises.

Après l'immense faille du glacier d'Aletsch, la plus grande trouée est formée par la vallée de Lœtsch, qu'arrose la Lonza, et dont le fond, peu connu des touristes et dominé par l'Aletschhorn, est particulièrement sauvage. La partie inférieure a été utilisée pour le tracé de la grande voie ferrée qui rejoint Berne au Simplon, et qui est connue sous le nom de ligne du Lœtschberg, d'après la montagne sous laquelle passe le grand tunnel. Du lac de Thoune, par Frutigen, la voie monte à Kandersteg par des tunnels hélicoïdaux analogues à ceux de la ligne du Gothard, traverse sous un tunnel les Alpes bernoises, ressort à Goppenstein pour redescendre ensuite le long de la vallée du Rhône.

Le premier coup de pioche fut donné le 1er novembre 1906. Le 24 juillet 1908, un éboulement imprévu amena l'irruption de la rivière Kander dans la partie septentrionale de la galerie. Il fallut modifier le tracé primitif du tunnel et dévier la galerie. Malgré ce retard, la rencontre des deux équipes eut lieu le 31 mars 1911 dans des conditions d'exactitude remarquables : il n'y avait pas un écart d'un centimètre entre les deux tracés. La traction électrique a été installée, à cause de la forte déclivité des rampes. La ligne a été ouverte à l'exploitation en 1913 ; elle facilite singulièrement les relations entre le canton de Berne, le Valais et l'Italie.

A Goppenstein, au sud du tunnel, une petite ville a été créée de toutes pièces pour les ouvriers et leurs familles — des Piémontais pour la plupart — avec cité ouvrière, bains, hôpitaux, écoles.

Loèche et la Gemmi. — La vallée latérale suivante, celle de la Dala, renferme une ville d'eaux célèbre, Loèche-les-Bains,



Cl. Boissonnas.

LES SÉRACS DU GLACIER DU RHÔNE.



LOÈCHE-LES-BAINS ET LA MURAILLE DE LA GEMMI.

déjà connue des Romains, et qui, depuis une trentaine d'années, est devenue une station thermale de premier ordre. Les eaux sulfatées calciques, à une température élevée (51°), sont employées avec succès spécialement contre les maladies de la peau et les affections rhumatismales. Comme le traitement nécessite une immersion prolongée dans l'eau (jusqu'à six heures par jour), on a aménagé de grandes piscines publiques, pouvant contenir une trentaine de personnes, et où, les baigneurs d'un côté, les baigneuses de l'autre, reçoivent leurs parents et amis qui se promènent autour de la balustrade. Sur l'eau sont des tables flottantes pour permettre aux baigneurs de se livrer aux douceurs de la lecture ou du goûter.

Loèche-ville, antique cité aux vieilles maisons, est à trois lieues en contre-bas, sur la ligne qui relie Loèche-les-Bains à la ligne du Simplon.

Les environs de Loèche-les-Bains sont fort beaux, avec la cascade et les gorges de la Dala, la paroi abrupte de la Wandfluh, où l'on grimpe à l'aide de huit échelles superposées, et le superbe belvédère du Torrenthorn altier, surnommé le Rigi du Valais.

Le col de la Gemmi, qui relie Loèche à Kandersteg, est plus caractéristique encore. Dans les Alpes, qui possèdent tant de passages divers, celui-ci est tout à fait particulier par la hardiesse de l'escalade. Quand on voit de Loèche l'immense muraille rocheuse qui se dresse à pic au-dessus de la vallée, on se demande par où l'on va passer et comment un chemin muletier a pu être frayé dans cette paroi. Le col fut pourtant pratiqué très anciennement, mais il était très périlleux : et c'est seulement au XVIIIe siècle que le chemin actuel fut taillé à vif dans le roc par les lacis superposés les plus audacieux. Il fut muni plus tard de garde-fous : sage précaution, car aucun chemin dans les Alpes n'expose autant au vertige, et, malgré les barrières, les touristes, cheminant en file indienne, font sagement de s'appuyer toujours au rocher. La montée est très dure et la descente est interdite pour les mulets chargés. On est perpétuellement suspendu sur le gouffre qui s'approfondit à mesure qu'on s'élève, et le sentier, qui se tord sans cesse pour s'accrocher au roc, disparaît au fur et à mesure derrière le voyageur, sans que celui-ci puisse voir à l'avance où il posera ses pas.

A l'ouest, les sommets abrupts, déchiquetés, au front marbré de glaciers, se succèdent, à peine interrompus par de hauts et difficiles passages : les massifs des Wildstrubel et du Wildhorn, sauvages comme leurs noms eux-mêmes, avec les cols de Rawyl et de Sanetsch qui conduisent dans le Simmental et à Saanen. Puis le groupe neigeux des Diablerets, gigantesque borne qui délimite trois cantons et deux langues : l'allemand avec Berne, le français avec le pays de Vaud et le Valais. Et enfin, après le pas de Cheville, l'arête s'abaisse un peu avec le Muveran et la dent de Morcles, dont les brusques escarpements, tombant à pic sur le Rhône, terminent la ceinture montagneuse du Valais.



LE SENTIER DE LA GEMMI.


Cl. Photo-Glob.

LAUSANNE : VUE GÉNÉRALE AVEC LE GRAND PONT.

VAUD

APERÇU HISTORIQUE. — LE LAC LÉMAN. — LAUSANNE. — OUCHY. — LA RIVE OCCIDENTALE : MORGES, ROLLE, NYON, COPPET. — LA CÔTE ORIENTALE : VEVEY. LA FÊTE DES VIGNERONS. — LA « RIVIERA » DU LÉMAN : CLARENS. MONTREUX. — LE CHATEAU DE CHILLON. — LA MONTAGNE : LES AVANTS. LES ROCHERS DE NAYE. — CHATEAU D'OEX. — EN REMONTANT LE RHÔNE : AIGLE. LEYSIN. — LE VAL DES ORMONTS. — BEX ET LES SALINES. — GRYON. VILLARS. — ENTRE LES ALPES ET LE JURA : LE JORAT. PAYERNE.



Aperçu historique. — Depuis l'époque romaine, le pays de Vaud a eu une histoire très accidentée. Disputé tour à tour par les Francs et par les Burgondes qui s'y fixèrent définitivement, il entra dans la dépendance de l'empire d'Allemagne et fut occupé par les ducs de Zæhringen. A cette époque Lausanne était une ville franche, et l'évêque, prince du Saint-Empire, partageait la souveraineté avec les bourgeois.

La maison de Savoie, qui chercha d'abord à s'étendre vers le nord avant de trouver son expansion du côté de l'Italie, s'empara de la région en 1273 et l'occupa jusqu'au XVIe siècle. A ce moment les Vaudois appelèrent à leur secours les Bernois qui, après avoir chassé le duc de Savoie en 1536 et délivré le héros patriote Bonivard, captif depuis six ans à Chillon, établirent à leur tour leur domination sur le pays et y introduisirent la Réforme : les catholiques prirent les armes en quelques endroits, mais furent vaincus, notamment aux Ormonts.

Quoique le régime bernois fût bien moins dur et plus équitable que la domination savoyarde, quelques Vaudois essayèrent à plusieurs reprises de se soulever. La plus célèbre insurrection fut, en 1723, celle du major Davel, qui fut arrêté et exécuté. D'ailleurs ce mouvement ne rencontra pas d'écho dans la majeure partie de la population : il fallait attendre la fin du XVIIIe siècle pour que l'heure de l'indépendance sonnât. En 1798, les Vaudois chassèrent les Bernois avec l'aide de l'armée française, et leur pays fut érigé en canton autonome quelques années plus tard.

Aujourd'hui les anciens dissentiments sont effacés. Vaudois et

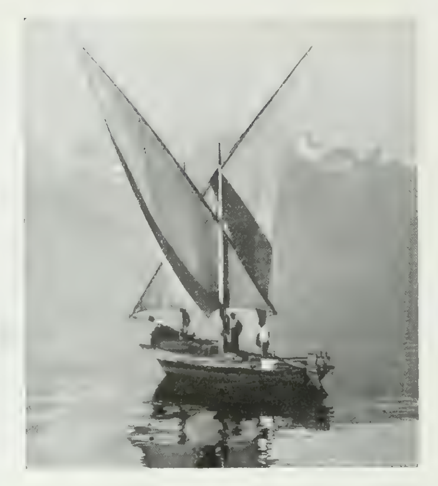

Cl. Weber.

SUR LE LAC DE GENÈVE.

Bernois, depuis longtemps réconciliés, entretiennent les meilleurs rapports. La prospérité de la région n'a fait que s'accroître depuis un siècle. Aux richesses agricoles et surtout vignobles qui avaient fait jadis de cette région le point de mire des conquérants, s'est jointe une activité économique intense : citons notamment l'industrie chocolatière, la banque, l'industrie hôtelière et ses annexes. L'agrément du pays, joint au développement des établissements d'instruction, attire de nombreux étrangers qui viennent se reposer, jouir des beaux sites, ou apprendre la langue française.

Le lac Léman. — Le pays de Vaud s'étage en demi-cercle, sur des collines et des montagnes, tout autour de la rive septentrionale du lac.

Le Léman, appelé aussi lac de Genève, est le plus grand des lacs suisses. C'est aussi celui qui est situé à l'altitude la plus basse sur le versant septentrional des Alpes (1). Ainsi s'expliquent la douceur de son climat sur les côtes



UNE BARQUE DU LÉMAN.



ÉVIAN-LES-BAINS ET LA DENT D'OCHE (2225 M.).

exposées au midi, et la largeur de ses horizons qui le fait ressembler parfois à une mer. Sa partie orientale s'enfonce seule dans les Alpes et présente un panorama montagneux et sauvage ; par ailleurs les rives sont bordées de collines riantes, parsemées de villages et de maisons de plaisance, tour à tour boisées, couvertes de jardins et de vergers, de prairies ou de vignes.

La navigation est très active entre des rives riches et peuplées. En dehors des grands vapeurs (1) qui comptent parmi les plus confortables de la Suisse, des bateaux marchands, des barques de pêche aux grandes voiles blanches, des yachts de plaisance, des canots automobiles ou à rames donnent au lac une grande animation. La couleur des eaux varie du bleu verdâtre au gris plombé, avec des teintes bleuâtres et ardoisées très fines. La surface est souvent agitée et il y a parfois de véritables tempêtes. Le lac est poissonneux — ce qui n'empêche qu'à bord des vapeurs on mange généralement du poisson de mer aux repas. De nombreux cygnes, à demi apprivoisés, vivent sur les rives, et des vols de mouettes blanches — qu'on ne rencontre que sur ce seul lac — tournent autour des bateaux et achèvent de donner une note pittoresque et marine.

Le lac de Genève, traversé dans toute sa longueur par le Rhône, a la forme d'un croissant un peu bosselé, dont la pointe orientale aurait été écornée et arrondie. Trois cantons suisses touchent ses rives : le Valais, qui possède au sud-est une bordure très étroite, de l'embouchure du Rhône à Saint-Gingolph ; le canton de Vaud qui occupe tout le nord ; celui de Genève, le sud-ouest.

La rive méridionale est française et appartient au département de la Haute-Savoie. Exposée au nord, elle est plus fraîche, plus boisée, et la vigne ne s'y acclimate guère. Placée en face des faibles vallonnements du bas pays de Vaud, elle n'offre pas les horizons les plus pittoresques ; mais par contre la côte, serrée de près par la montagne, est accidentée. A l'ouest du village frontière de Saint-Gingolph, les rochers de Meillerie, célébrés par Rousseau, Byron et Lamartine, tombent à pic dans le lac, qui atteint là son maximum de profondeur, et forment un tableau d'une beauté farouche. Sous des pentes feutrées de noyers et de châtaigniers, Evian, la grande et élégante ville d'eau, s'étale paresseusement le long de la rive. Au delà du golfe d'Amphion, Thonon campe sur un plateau l'agglomération de la vieille cité, d'où se détache une corniche bordée peu à peu d'hôtels et de villas. Tout près, le château de Ripaille, tassé dans la verdure, évoque par son architecture sobre le rude passé militaire et monastique de la maison de Savoie. Puis, après une vaste courbe du rivage, c'est Yvoire avec son vieux château, com-



(Cl. Wehrli.)

BORDS DU LAC, A THONON LES BAINS.

(1) La longueur de la rive nord est de 82 kilomètres, celle de la rive sud, 71 kilomètres ; l'altitude, 375 mètres

(1) La navigation à vapeur y fut introduite dès 1823.



LAUSANNE : LE LAC ET LES ALPES DE SAVOIE.

mandant une pointe en saillie dans le lac. Au delà, les rives sont plus resserrées et se rapprochent de plus en plus jusqu'à Genève : c'est le « petit lac », donc l'aspect est tout différent et rappelle l'estuaire d'un fleuve, — celui de la Gironde, par exemple, avec des bords plus accidentés et plus boisés. Après l'antique tour d'Hermance rongée de lierre et à demi cachée dans le feuillage, on quitte la France pour entrer dans le canton de Genève qui occupe les deux rives jusqu'à la sortie du Rhône.

Revenons à la côte vaudoise, et visitons d'abord la capitale du canton, Lausanne.

Une ville pittoresque : Lausanne. Aspect et impressions. — Par sa configuration, Lausanne est une des cités les plus pittoresques de la Suisse. Au-dessus et en retrait du lac, elle est à califourchon sur plusieurs collines qu'elle escalade et couronne d'admirables terrasses. C'est la ville des terrasses, qui s'étagent les unes sur les autres, qui dominent le lac de leurs belvédères feuillus, aménagés en promenades publiques, entre lesquels montent et descendent les larges avenues et les ruelles escarpées : terrasse de Mont-Riond, isolée comme une sentinelle avancée ; vaste terrasse du Tribunal fédéral (ou promenade de Montbenon), où l'on vient rêver au coucher du soleil, en regardant s'assombrir les Alpes lointaines, dominées par l'éperon dressé de la dent d'Oche, et qui trempent leurs pieds dans les ondes miroitantes du lac ; terrasse intime et fraîche de la Cité près de la cathédrale ; petite terrasse en pente du château, auquel est adossée la statue du major Davel ; — toutes dominées par celle du Signal, à l'orée de la forêt de Sauvabelin, et d'où le vaste panorama de la ville, du lac et des Alpes, se déroule jusqu'aux lointains bleus de l'horizon.

« On dirait, — écrit Rodolphe Rey (1), — une gageure, une création de la fantaisie. La ville est construite sur le penchant de trois collines et dans les gorges creusées à leurs pieds ; les vieux quartiers sont un labyrinthe de ruelles grimpantes et d'édifices placés à tous les niveaux. Par un travail digne des Romains, on est parvenu à raccorder ces surfaces diverses et à établir un niveau commun en traçant autour de la ville une voie circulaire. Dans les parties basses, on n'a obtenu une surface plane qu'en la faisant reposer sur des voûtes qui recouvrent les ravines creusées par le Flon et la Louve, deux torrents descendus des hauteurs voisines. »

Les principales impressions qui se dégagent de Lausanne, c'est le calme, c'est la gaieté, c'est la richesse. Lausanne est la cité du repos et des fleurs. Quelle tranquillité dans les petites rues bourgeoises et coquettes, qui serpentent entre les murs d'où débordent des cascades de roses et de géraniums ! Nulle ville n'est plus étalée, plus aérée, plus entrecoupée de parcs et de jardins. Aussi, grâce à la douceur de son climat, est-elle de plus en plus recherchée par les étrangers oisifs, qui y fixent souvent leur résidence. Les jardins vaudois comptent parmi les mieux entretenus de la Suisse ; les horticulteurs ont obtenu des géraniums géants, comme on en voit rarement ailleurs. Rien n'est joli comme l'exposition florale qui a lieu trois soirs de suite, de huit heures à minuit, sous des guirlandes multicolores de lanternes vénitiennes, à l'occasion de la Saint-Louis, sur une terrasse — encore une ! — la promenade de Derrière-Bourg, d'où l'on aperçoit un coin du lac moiré par un effet de lune et dominé par un pan sombre de montagne. Là une statue de marbre a été élevée au poète vaudois Juste Olivier.

Une atmosphère de gaieté baigne la ville. A côté des ruelles



Cl. Rossier.

LA CATHÉDRALE VUE DE LA TERRASSE DE MONTBENON.

(1) *Genève et les rives du Léman.*

tranquilles, les grandes avenues et les voies commerçantes sont très animées par un va-et-vient perpétuel de passants, d'étrangers, de gens de la campagne. Les tramways se succèdent rapides et nombreux ; les funiculaires escaladent les terrasses. Lausanne est presque toujours en liesse, et nulle part on ne sait organiser les fêtes mieux qu'ici : concours de musique, de gymnastique, de tir, de sports, d'horticulture, fêtes patronales de la ville, fêtes fédérale et cantonale, grandes solennités, même catholiques, de l'année : tout est prétexte à divertissements et à réjouissances. On installe de vastes tentes en plein air, sous lesquelles on sert de pantagruéliques repas pour plusieurs milliers de personnes ; on fait coucher les sociétés invitées dans les bâtiments publics. Ce n'est pas en vain que les Vaudois ont été surnommés les Bourguignons de la Suisse : des Bourguignons — sans parler des ancêtres communs, les Burgondes — ils ont la gaieté, l'entrain, la joie de vivre ; comme eux ils possèdent des vignobles renommés et savent apprécier la bonne chère et le bon vin. Le protestantisme, parfois austère, s'égaie ici du rire et des chansons.

« ...Tout ce petit monde chante volontiers, — écrivait récemment M. Henri Lavedan (1) — vocalise ainsi largement sa santé. Les écoliers chantent, les pensionnats de demoiselles chantent, les étudiants chantent... une marche de retraite, ou un choral à plusieurs parties, bien en mesure, sans confusion, avec des voix toutes neuves, justes et bien disciplinées, qui ont des sonorités de vieille Allemagne. Ces chants enfantins et graves, qui vont se perdant sans précipitation, par les rues escarpées, évoquent et maintiennent la patriarcale existence d'autrefois... »



Cl. W...



Cl. Wehrli.

LAUSANNE : L'HÔTEL DES POSTES ET L'ÉGLISE SAINT-FRANÇOIS.

Les distractions abondent à Lausanne : deux théâtres, deux casinos, de nombreux concerts et conférences, une organisation sportive très complète.

Mais ce peuple qui s'amuse est aussi un peuple travailleur. Cette ville sent l'aisance. Elle a profité de la richesse agricole du canton, d'un mouvement très actif d'échanges provoqué par sa situation au croisement de grandes voies ferrées, et surtout par le percement du Simplon ; l'industrie chocolatière, si prospère depuis quelques années dans la contrée, a contribué aussi à l'enrichir, ainsi que le passage et le séjour de nombreux étrangers. L'industrie hôtelière et touristique de la région environnante, et surtout de la côte de Montreux, a fait aussi sa fortune. Banquiers, actionnaires des hôtels, des casinos, des bateaux, des funiculaires, apportent leur argent à Lausanne, et font tellement bâtir que la ville est entourée, depuis quelques années, d'ateliers permanents de tailleurs de pierre en plein air, de forêts d'échafaudages sans cesse renouvelés : immeubles solides et cossus, bâtis en bonne et épaisse pierre de taille ; on sent que les propriétaires ne lésinent pas.

L'accroissement de la population a été très rapide ; surtout depuis une quinzaine d'années. La ville, qui ne comptait que 23 000 habitants en 1870, 32 000 en 1890, dépassait 46 000 en 1900 et atteint 70 000 à l'heure actuelle. Après avoir escaladé toutes les collines, elle a rejoint peu à peu le lac et s'est soudée à Ouchy par une série de quartiers neufs désormais ininterrompus.

Eventrée, découpée, taillée en pièces, il ne reste plus grand chose de la vieille ville, qui blottit les derniers lacis de ses ruelles autour de la place Pépinet en contre-bas de la cathédrale. Là se creuse le ravin du Flon, franchi par le Grand-Pont dont la dentelure de vingt arches cintrées fait, en perspective, un si pittoresque soubassement à la colline des Apôtres, hérissée de combles aigus sous la houlette de la tour gothique quadrangulaire. Deux autres ponts, en amont et en aval, enjambent la vallée : le pont Bessières, le plus récent, appuyé sur une seule arche métallique



Cl. W...

LE TRIBUNAL FÉDÉRAL.

(1) *Illustration*, 19 novembre 1910.


Cl. Wehrli.

LAUSANNE : L'UNIVERSITÉ ET LA PLACE DE LA RIPONNE.

hardie, et le pont de Chauderon d'où, à travers un fouillis de verdure, le regard plonge au loin sur la campagne.

Les monuments et les musées. — Le Grand-Pont, qui joint les deux quartiers les plus animés de Lausanne, est le centre de la ville. En avant, c'est d'un côté la place Saint-François, avec les luxueux bâtiments de la Banque cantonale et de l'Hôtel des postes, et le temple Saint-François, de l'époque gothique flamboyante, bâti sous Amédée VIII de Savoie et restauré de nos jours. De l'autre côté, voici l'esplanade de Montbenon et, entre les arbres séculaires et les corbeilles de fleurs, le Palais de Justice où siège le Tribunal fédéral qui est la Cour suprême de la Confédération, réunissant à la fois les pouvoirs judiciaires de la Cour de cassation et du Conseil d'Etat français. Ce tribunal siège à Lausanne depuis 1876, mais le palais actuel ne fut inauguré que dix ans plus tard Deux lions de marbre gardent la porte d'entrée. L'intérieur est orné de peintures murales de Paul Robert et de bas-reliefs de Siber. L'édifice étant devenu trop petit, un palais monumental sera construit à l'est de la ville, à Mon-Repos, et l'édifice actuel deviendra une annexe de l'Université.

Tout près, la statue de Guillaume Tell, œuvre vigoureuse de Mercié, fut offerte à la ville par le philanthrope parisien Osiris, en souvenir de l'accueil fait en 1871 par les Suisses aux soldats de l'armée de Bourbaki.

Au delà du Grand-Pont se trouvent les rues commerçantes les plus animées. On monte à la place de la Riponne, qui dévale en pente assez rapide en face des vastes bâtiments de l'Université, en contre-bas de la Grenette, la vieille halle aux grains. L'Université occupe le moderne palais de Rumine avec la Bibliothèque cantonale (riche de 280 000 volumes) et divers musées. L'université reçoit environ 1 500 étudiants et auditeurs. C'est un des centres savants les plus actifs de la Suisse, qui possède cependant sept universités, trois de langue française (Genève, Lausanne, Neuchâtel) et quatre de langue allemande (Berne, Bâle, Zurich, Fribourg, — cette dernière avec des cours français). La Faculté de médecine est particulièrement renommée : le corps médical de Lausanne compte des célébrités mondiales et les cliniques sont de premier ordre.


Cl. Wehrli.

LA CATHÉDRALE.

La plupart des musées sont réunis dans le palais de Rumine. Le musée des Beaux-Arts, fondé par le peintre Arlaud dont une salle porte le nom, renferme notamment quelques peintures remarquables de l'école française du XVIIIe siècle, des Largillière, et des Rigaud, un portrait présumé de Mme de Warens, une série d'œuvres très intéressantes des peintres suisses modernes, une collection de tableaux de Charles Gleyre et d'Emile David, des vues curieuses du vieux Lausanne. Le hall de sculpture, où l'on voit quelques bons marbres modernes et diverses copies de l'antique, est orné de vues d'Italie par Ducros et possède un grand tableau de Burnand représentant la fuite de Charles le Téméraire.

Dans le même palais sont réunis les musées d'histoire naturelle avec d'intéressantes collections préhistoriques et paléontologiques, — ceux d'architecture et d'anatomie comparée. Il faut voir aussi le musée agricole, à l'Ecole d'agriculture, et surtout le musée du Vieux-Lausanne, avenue de Morges, à l'école primaire de Prélaz.

PLAN DE LA VILLE DE LAUSANNE



LE CHATEAU.

Derrière l'Université, la cathédrale, à laquelle on accède du ravin du Flon par de vieux escaliers couverts, est peut-être le chef-d'œuvre de l'architecture gothique en Suisse. Sa fondation remonte à l'an mille. Le monument actuel fut consacré en 1275 par le pape Grégoire X ; mais, détruit en partie par des incendies, il fut à plusieurs reprises reconstruit et restauré : la dernière restauration fut dirigée en 1873 par Viollet-le-Duc. Des deux tours de la façade, la tour du Midi, en majeure partie de la Renaissance, fut seule achevée : trapue, mais ajourée de deux galeries et surmontée de clochetons, elle est d'un bel effet. Une tour-lanterne, sur le transept, est surmontée d'une flèche de 75 mètres. Le portail de la façade, aux battants de bronze, date du commencement du XVIe siècle. Mais le chef-d'œuvre, c'est le portail des Apôtres, au sud, qui, par sa pureté de lignes, sa richesse d'ornementation, et surtout par l'exécution remarquable des personnages, peut être mis en parallèle avec les plus beaux morceaux de l'art religieux français. A l'intérieur, on remarque quelques vitraux, surtout ceux de la rose, les stalles sculptées du chœur de 1509, et de nombreux tombeaux, notamment ceux d'Othon de Grandson, de Bernard de Menthon, de Victor-Amédée de Savoie. Sur le mur du transept, une inscription est consacrée au major Davel, « martyr des droits et de la liberté du peuple vaudois. »

Près de la cathédrale, voici les bâtiments de l'ancienne Académie, qui précéda l'Université. L'édifice actuel date de 1587 ; mais l'Académie de Lausanne avait été fondée un demi-siècle plus tôt. Henri Estienne et Théodore de Bèze y professèrent jadis, et, de nos jours, Sainte-Beuve.

Un peu plus haut, le château, ancienne résidence des évêques, est aujourd'hui occupé par les pouvoirs publics cantonaux. C'est un lourd et robuste édifice carré, construit à la fin du XIVe siècle, coiffé d'un toit pyramidal sur une galerie à mâchicoulis qui est renforcée par quatre échauguettes en briques.

Ouchy. Cour. L'école des hôteliers. — Du haut en bas de la ville, par delà la gare et la voie ferrée, Lausanne est prolongée par des quartiers neufs jusqu'à son port d'Ouchy, auquel elle est reliée par un tramway et un funiculaire. Dans la petite rade protégée par une terrasse en forme de promontoire, les vapeurs accostent et s'éloignent tour à tour, amenant et débarquant en toute saison de nombreux voyageurs en provenance ou à destination de Genève, d'Evian, de Montreux. De l'ancien château, il ne reste plus qu'une tour carrée, annexée aux bâtiments modernes d'un hôtel, mais dont la haute silhouette et le toit pointu dominent les maisons de plaisance,



Cl. Wehrli.

OUCHY ET LA TOUR HALDIMAND.



Cl. Wehrli.

MORGES ET LE CHATEAU.



Cl. Wehrli.

ROLLE ET L'EMBARCADÈRE.

et donnent une physionomie caractéristique au panorama d'Ouchy. De nombreux canots de louage vont et viennent, balançant leur rêverie sur les ondulations du lac. Le long de la rive, une promenade plantée d'arbres conduit à la vielle tour Haldimand, dont les ruines enguirlandées de lierre se cachent à demi parmi les branchages.

A l'ouest d'Ouchy, derrière la colline de Mont-Riond, le quartier de Cour, où s'essaiment des maisons de campagne, est le siège de l'Ecole hôtelière d'apprentissage, fondée par la Société suisse des hôteliers. Cette institution très originale, qui, depuis, a été imitée dans d'autres pays et notamment en France, date d'une vingtaine d'années. Des cours avaient d'abord été organisés dans un hôtel d'Ouchy, puis la Société acheta en 1904 les bâtiments actuels, spacieux et entourés d'un vaste parc.

Le règlement intérieur est très sévère. Les postulants doivent avoir seize à dix-huit ans. L'enseignement comprend les langues vivantes, l'arithmétique, la géographie (spécialement les voies de communication), l'histoire suisse, l'instruction civique, la calligraphie, la comptabilité, la connaissance des denrées, la théorie du service et de l'hôtellerie, des leçons de maintien et de bonne tenue, l'hygiène, des notions et exercices de gymnastique, de sports et de danse. L'éducation théorique est complétée ensuite par un stage dans les grands hôtels. Une longue expérience a appris aux Suisses qu'un bon hôtelier ne s'improvise pas, qu'il a besoin d'une éducation préparatoire, méthodique et rationnelle : les nécessités de la concurrence, les besoins de la clientèle, les difficultés de la vie moderne rendent la profession de plus en plus complexe et délicate.

A la suite d'une entente avec le syndicat des cuisiniers, la Société des hôteliers a aussi des experts particuliers qui font subir chaque année des examens d'apprentis cuisiniers et délivrent des certificats spéciaux. La cuisine, elle aussi, est un art qui ne s'exerce pas d'intuition.

La rive occidentale : Morges. Rolle. Nyon. Coppet. — A l'ouest de Lausanne, après une dépression qui marque la limite entre les dernières ramifications des Alpes et les premiers épaulements du Jura, la côte du lac se déroule riante et ondulée. De coquettes petites villes, d'une propreté raffinée, se succèdent sur la rive.

C'est d'abord Morges, avec son vieux château, transformé en arsenal, dont les tourelles d'angle sont coiffées de toits plats en tuiles, semblables à des chapeaux chinois. De là, quand l'horizon est pur, on aperçoit le mont Blanc par la trouée de la Dranse.

La vue sur la rive savoyarde est très belle pendant tout le parcours. Si le mont Blanc se cache bientôt pour ne réapparaître qu'à Nyon, la double dent d'Oche suit quelque temps le regard, puis, plus rapproché, le large massif des Voirons s'ouvre au-dessus du lac, pour servir bientôt de socle au géant des Alpes, tandis qu'au fond, vers Genève, se dessine la silhouette trapue du Salève. Au-dessus de la côte suisse, le profil du Jura, de plus en plus saillant, s'allonge et se découpe avec netteté, en accusant ses principaux reliefs, le mont Tendre lointain et la Dôle voisine.



NYON : VUE GÉNÉRALE ET CHATEAU.



LES BORDS DU LAC, A VEVEY.

Les vignobles de la Côte, qui comptent parmi les meilleurs du pays de Vaud, s'étagent sur les collines qui encadrent Rolle. Un château fort du XVe siècle achève de donner un aspect pittoresque à la petite ville. De là, un chemin de fer électrique monte aux bains alcalins de Gimel, au seuil du Jura. Sur le lac, une petite île renferme le tombeau du général Laharpe, précepteur du tsar Alexandre Ier.

Les rives se resserrent avec la pointe de Promenthoux, qui fait face à celle d'Yvoire, et qu'occupe un château moderne, au milieu d'un beau parc, jadis propriété du prince Napoléon. Et voici Nyon, une des localités les plus pittoresques et les plus avenantes de la région. Un joli quai planté d'arbres suit le rivage. Des rues proprettes et escarpées escaladent la colline, que domine le vieux château si décoratif, aux clochetons pointus, précédé d'une petite terrasse d'où l'on embrasse le vaste panorama du lac et des lointains montagneux. C'est l'aspect d'une petite ville bourguignonne, avec plus de joliesse peut-être et de gaieté, sous un ciel plus méridional. L'amabilité de la population est particulièrement à noter, même dans ce pays de Vaud où l'étranger est reçu partout avec affabilité.

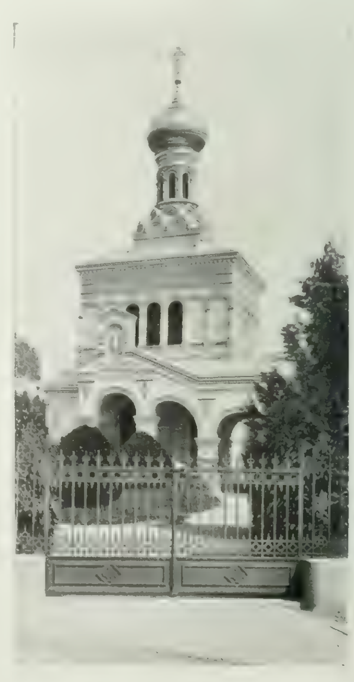
Nyon est le point de départ de deux routes importantes vers le Jura : l'une monte à Saint-Cergues et au col du même nom ; l'autre, doublée d'une voie ferrée, franchit tout près la frontière française, conduit à Divonne-les-Bains et à Gex, au pied du col de la Faucille.

Après Céligny, qui forme une enclave appartenant à Genève, le canton de Vaud se termine avec Coppet où l'on visite le château de Necker et de sa fille, Mme de Staël, inhumés à cet endroit. L'intérêt du château réside surtout dans les souvenirs qui y sont attachés. C'est là que Necker se retira de 1790 à sa mort, après avoir constaté son impuissance et celle de Louis XVI contre la Révolution naissante : il y vécut quatorze ans dans la retraite et publia diverses œuvres pour expliquer et justifier sa conduite politique. Après sa mort, Mme de Staël, exilée par Napoléon, vint écrire *Corinne* à Coppet, à son retour d'Italie, et y séjourna longtemps à plusieurs reprises entre ses voyages et avant son retour en France.



ÉGLISE SAINT-MARTIN.

La côte orientale. Les vignobles. — A l'est de Lausanne la côte du lac est plus accidentée. De hautes collines tapissées de vignes, longées en bas par la ligne de Montreux, coupées en haut, à travers viaducs et tunnels, par la voie ferrée de Fribourg, tombent dans le lac en pentes assez brusques. La contrée est riche, et les villages se succèdent : les bourgs industriels de Pully et Lutry ; Cully, groupé près du lac, célèbre par ses caves profondément taillées dans le calcaire, au centre des meilleurs crus des vignobles de Lavaux, qui comptent parmi les plus réputés de la Suisse. Voici Rivaz, étagé en plusieurs groupes sur les pentes vineuses ; le vieux château de Glérolle, fruste et campagnard, avec les mêmes toitures de tuiles que les



ÉGLISE RUSSE.


Cl. Wehrli.

VUE GÉNÉRALE DE VEVEY, PRISE DE LA TERRASSE DE SAINT-MARTIN.

maisons des paysans; Saint-Saphorin, tassé à fleur d'eau sous les hauts escarpements du mont Pèlerin.

Le canton de Vaud est le principal producteur de vin de la Suisse. Sur une récolte totale de douze cent mille hectolitres en moyenne, il fournit à lui seul près du tiers. Il est remarquable que malgré l'altitude et en dépit de conditions climatériques souvent défavorables — pluies, gelées tardives, orages violents — la culture de la vigne est répandue en Suisse dans de nombreux cantons, ceinturant — avec des intervalles — la zone des hautes Alpes. Les pentes exposées au midi, dans les endroits favorables et secs, sont utilisées.

Par rapport au rendement, les frais d'exploitation sont élevés, non seulement à cause des conditions géographiques, mais parce que les viticulteurs suisses soignent beaucoup leurs vins afin d'en faire des produits de choix. Sauf dans le Tessin méridional et dans les régions particulièrement vignobles, le vin, en Suisse, n'est pas une boisson commune comme en France ou en Italie; c'est déjà un peu un produit de luxe. Par suite, les vins locaux sont chers, et, pour protéger la viticulture nationale, les vins étrangers sont frappés d'un droit d'entrée de 8 francs par quintal. Car la Suisse, qui héberge tant de touristes, ne saurait suffire à sa consommation avec sa propre récolte, qui forme à peine la moitié de la quantité nécessaire : le surplus vient surtout de France (dans la Suisse allemande et française) et d'Italie (dans le Tessin, les Grisons, Saint-Gall). Le Tyrol et l'Allemagne du Sud fournissent quelque peu de vin aux cantons limitrophes.

La vigne est cultivée en Suisse dans tout le canton de Vaud et de Genève ; elle occupe les pentes méridionales et orientales du Jura. On la rencontre sur les bords du Rhin, spécialement aux environs de Bâle et de Schaffhouse et dans le nord du canton de Zurich : ce sont là les vins les moins capiteux et les plus ordinaires. La vigne suit le Rhin au delà du lac de Constance jusqu'à Coire. Nous la retrouvons au sud des Grisons, à l'extrémité des vallées italiennes, et dans le bas Tessin. Elle s'échelonne enfin, à partir de Brigue, le long du Rhône, sur les pentes calcaires du Valais.

Toutefois la surface cultivée en vignes — et naturellement, avec elle, la production — a diminué depuis un demi-siècle, en se réduisant de 38 000 à 28 000 hectares. Comme dans certaines régions du nord de la France, l'Eure-et-Loir, la Seine-et-Oise, l'Aisne (Laon), la vigne a dû reculer, disparaître en certains endroits, en présence d'un changement indéniable des conditions climatériques. Jadis la vigne pouvait prospérer avec des hivers froids et une belle saison chaude, alors qu'aujourd'hui le raisin ne mûrit plus par suite de printemps et d'étés trop humides.

Les huit dixièmes environ de la production vinicole suisse consistent en vin blanc. Il en est de même pour le canton de Vaud en particulier, où l'on ne cultive guère que du raisin blanc sur toute la rive du lac, de Coppet à Villeneuve. Les meilleurs crus


Cl. Photo-Glob

LE CHATEAU DE BLONAY.



LA FÊTE DES VIGNERONS (1905) : LE CHAR DU PRINTEMPS.

des côtes de Lausanne ont un goût très fin et capiteux qui les rapproche beaucoup des Graves et des Sauternes. La culture de la vigne, depuis de longs siècles, a tenu une grande place dans le pays de Vaud, où les coteaux calcaires aux courbes molles se chauffent paresseusement au soleil, au-dessus du Léman, en face de la côte plus humide et toujours verte de la Savoie. Ce sont les vignobles qui attirèrent tour à tour les conquérants savoyards et bernois, — comme jadis peut-être les Burgondes : la république de Berne s'approvisionnait de vin dans le pays de Vaud, de même que les Grisons dans la Valteline. Et ceci confirme une fois de plus la théorie de l'historien Guglielmo Ferrero qui a prouvé que, jadis comme aujourd'hui, les guerres et les conquêtes avaient généralement des causes économiques.

Les vignerons vaudois ont constitué depuis longtemps des confréries, dont une des plus célèbres est celle de Vevey. Leur but était de favoriser les progrès de la vigne en combattant les fléaux qui la menaçaient et en s'intéressant aux améliorations pratiques. Les maîtres vignerons inspectaient chaque année le *vignolage* des environs, tambour battant, le fossoir sur l'épaule et la serpette au côté. On « exécutait » les vignobles mal tenus : c'était une véritable mainmise sur la récolte pendante, que se partageaient les membres de la confrérie. Aujourd'hui les exécutions n'ont plus lieu, et les confréries actuelles se contentent d'encourager par des récompenses les vignerons les plus méritants : des experts procèdent à une double inspection des vignobles, au printemps après la taille, en été après les « effeuilles » (coupe des feuilles trop abondantes, pour dégager le raisin).

Les bans des vendanges subsistent généralement dans toute leur force. Les propriétaires sont tenus de vendanger à date fixe : des jours sont choisis pour les différents terroirs. Pendant le mois de septembre, les chemins qui traversent les vignes — par exemple à Montreux — sont interdits à tous autres que les vignerons ; pour les enfants, qu'on suppose enclins à manger les raisins verts, l'interdiction commence dès le mois d'août. Une amende de cinq ou six francs frappe quiconque dérobe une grappe. Grâce à ce régime sévère, les vignobles vaudois, si coûteux d'entretien et tenus comme des jardins, peuvent se défendre contre la maraude.



FÊTE DES VIGNERONS : LES ARMAILLIS.

Vevey La fête des vignerons. — Entre les épaulements du Jorat et les premiers contreforts des Alpes, la coquette ville de Vevey, à l'embouchure de la Veveyse, aligne ses quais réguliers et ombreux, ses maisons de plaisance et ses hôtels clairs et fleuris. Renommée depuis longtemps pour la douceur de son climat, Vevey est une des localités les plus fréquentées par les étrangers. C'est une villégiature de famille, calme et reposante, où les distractions ne manquent pas, où les excursions sont nombreuses. Déjà, en face, sur la gauche, se déroule plus proche le panorama des Alpes entre lesquelles s'enfonce la pointe orientale du lac. Derrière Vevey, à l'ouest, s'élève le mont Pèlerin, auquel accède un funiculaire, et qui dépasse mille mètres, — séjour d'altitude recherché en été. De nombreux hôtels se sont construits près du sommet, d'où on embrasse de vastes horizons.

La ville est très étalée le long des rives ; là s'échelonnent trois stations de vapeurs. La plus orientale est voisine de la Tour de Peilz, pittoresques débris d'un ancien château fort qui protégeait la cité : il ne reste que deux tours, l'une crénelée, l'autre surmontée d'un toit conique, et un corps de bâtiment délabré, transformé en ferme, où les poules picorent, où les herses gisent dans l'herbe, brancards en l'air, parmi les cours herbues, entre les murs rongés de mousses et de lierre.

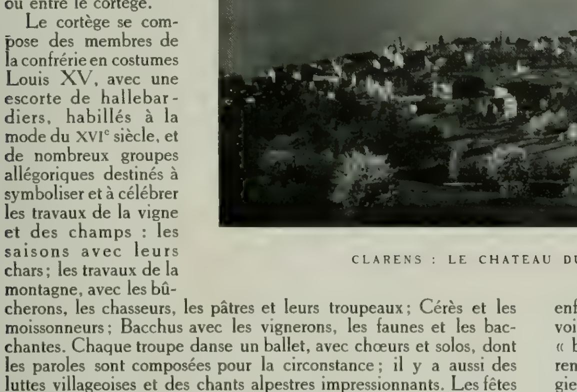
Vevey est dominé par la terrasse du Panorama, face à la côte savoyarde : on y accède par une rampe en zigzag, entre des murs et des treillis enguirlandés de feuillages et de fleurs, le long desquels courent les pampres et les vignes vierges. Sur la terrasse s'élève l'église Saint-Martin, qui date en partie du XV[e] siècle et qui est affectée depuis la Réforme, comme la cathédrale de Lausanne, au culte protestant. Elle a une belle tour carrée avec quatre clochetons d'angle. L'intérieur renferme les tombeaux de deux juges de Charles I[er] d'Angleterre, Ludlow et Broughton, qui, bannis après la Restauration, vinrent terminer leur vie en Suisse. On remarque aussi les orgues ; les concerts d'orgues automnaux sont très suivis.

La place principale de Vevey, près du lac, est encore entourée d'un certain nombre de vieilles maisons en bois, à pignons sur rue et à encorbellements, qui lui donnent un aspect très pittoresque. C'est là qu'a lieu quatre ou cinq fois par siècle la célèbre fête des vignerons qui attire à Vevey un concours considérable de Suisses et d'étrangers. La dernière a eu lieu en 1905.

Ces fêtes, organisées par la confrérie des vignerons de Vevey, datent du XVII[e] siècle : elles consistaient, à cette époque, en simples parades dans les rues, accompagnées de chants. Elles ont pris peu à peu une grande importance. Le nombre des spectateurs, qui était de 2 000 en 1819, 11 000 en 1865, atteignit 60 000 en 1889 et près de 100 000 en 1905 : cette dernière année, le budget de la fête était de 360 000 francs. Les représenta-

tions, qui durent une huitaine de jours, ont lieu en plein air sur la place, où l'on improvise une vaste arène en bois pouvant contenir environ 12 000 places sur les gradins. Au centre de l'hémicycle s'élève le plancher des danses, sur lequel évolue le corps de ballet; à côté l'orchestre; au fond, les estrades; en face des estrades, des portes triomphales par où entre le cortège.

Le cortège se compose des membres de la confrérie en costumes Louis XV, avec une escorte de hallebardiers, habillés à la mode du XVIe siècle, et de nombreux groupes allégoriques destinés à symboliser et à célébrer les travaux de la vigne et des champs : les saisons avec leurs chars; les travaux de la montagne, avec les bûcherons, les chasseurs, les pâtres et leurs troupeaux; Cérès et les moissonneurs; Bacchus avec les vignerons, les faunes et les bacchantes. Chaque troupe danse un ballet, avec chœurs et solos, dont les paroles sont composées pour la circonstance; il y a aussi des luttes villageoises et des chants alpestres impressionnants. Les fêtes donnent lieu à des défilés en ville, des concerts, des bals, des illuminations vénitiennes sur le lac. Les costumes sont riches et chatoyants, et la gaieté vaudoise s'unit au patriotisme local pour donner à cette solennité un cachet inoubliable. On a dit fort justement que dans la fête des vignerons se concrétise le passé et la vie de tout un peuple, ses travaux, ses plaisirs, ses richesses, ses espoirs.

Cl. Wehrli.

CLARENS : LE CHATEAU DU CHATELARD ET LES ALPES DE SAVOIE.

La « riviera » du Léman : Clarens, Montreux, Territet. — Avec Vevey commence la « riviera » du Léman, qui se déroule sur un espace de quelques lieues entre la nappe miroitante du lac et les montagnes, de plus en plus hautes, dressées comme un écran protecteur contre les vents du nord. A mesure qu'on s'avance vers l'est, la température s'élève, la végétation devient plus méridionale : grâce à l'exposition au midi, les oliviers mêmes s'acclimatent dans les jardins de Montreux. Cette côte était prédestinée, comme la « riviera » de Nice, à devenir un endroit privilégié pour les villégiatures automnales et printanières, voire hivernales. Aussi le développement touristique de la côte a-t-il été considérable depuis une trentaine d'années : Clarens, Montreux et Territet ne forment plus aujourd'hui qu'une seule ville qui dévide le long du Léman ses avenues et ses quais bordés d'édifices modernes, de villas coquettes et simples et d'hôtels fastueux.

Chacune de ces localités a conservé cependant son cachet et sa note particulière. Clarens a gardé ses ombrages frais et silencieux, comme à l'époque où Jean-Jacques Rousseau rendait célèbre ce village suisse, alors ignoré, en y plaçant le cadre de la *Nouvelle Héloïse*. Sans doute la physionomie a bien changé depuis lors : les constructions se sont multipliées, des voies nouvelles se sont percées. Mais Clarens est demeuré la villégiature tranquille et reste l'asile des amoureux du calme et de la rêverie, entre les rives paisibles du lac et les vergers onduleux que domine de sa robuste masse quadrangulaire l'ancien manoir du Châtelard enfoui dans un bouquet d'arbres. Le château des Crêtes a été élevé, voici un demi-siècle, à l'endroit où l'on crut reconnaître les fameux « bosquets de Julie », décrits par Rousseau. Le cimetière de Clarens renferme les tombes de quelques penseurs austères : le théologien vaudois Vinet, le philosophe genevois Amiel, le doyen Bridel. Encadrée de quelques peupliers, une maison blanche, à la façade italienne couronnée d'une terrasse, campée sur un îlot minuscule comme sur un léger esquif, semble flotter sur le lac, face à Clarens. Au fond se déroule le vaste panorama des Alpes vaudoises et savoyardes, coupées par la trouée du Rhône, de la Cape-au-Moine à la dent d'Oche. A gauche, les pointes acérées de la dent de Jaman et des rochers de Naye se hérissent au sommet de puissants escarpements tout proches, enrubannés de rochers; plus loin s'enfoncent vers l'horizon les tours de Mayen et d'Aï, la dent de Morcles, le mont Vélan drapé de neige, qui se dérobent peu à peu, à mesure qu'on avance, derrière les puissants épaulements de la rive dont le bateau va frôler la base : et bientôt seule, au fond de la perspective du lac, la majestueuse dent du Midi, entre les verdoyants escarpements vaudois et les montagnes savoyardes ardoisées, commande la trouée du Rhône de sa crête déchiquetée,



Cl. Wehrli.

ILE DE SALAGNON, A CLARENS.



VUE GÉNÉRALE DE MONTREUX ET DE CLARENS.

marbrée de blanc et de gris, qui se colore de tons roses et dorés au soleil couchant.

Montreux, dont l'essor a été le plus récent, s'est complètement transformé en l'espace d'une quinzaine d'années. Ce fut une véritable fièvre de construction, comme en Amérique. Près de la nouvelle gare, tout un quartier est sorti de terre ; villas cossues, hôtels confortables, « palaces » luxueux se sont essaimés le long de la côte, s'étageant sur la hauteur de façon à jouir également du splendide panorama du Léman et des montagnes. Montreux est aujourd'hui une des stations d'étrangers les plus animées et les plus luxueuses de la Suisse. Kursaal, fêtes, concerts, sports, rien n'y fait défaut. La proximité du lac et des Alpes crée de nombreuses excursions et permet de s'isoler rapidement dans les ascensions et les promenades champêtres.

Près du petit jardin public, de beaux quais, récemment complétés par des expropriations, épousent toutes les sinuosités du rivage. De nombreuses colonies de cygnes vivent sur les bords et croisent leurs évolutions gracieuses sur les eaux. Plus haut, l'église bâtie au pied des pentes de vignobles surplombe de sa terrasse le fouillis des villas et des jardins qui se groupent en amphithéâtre autour de la baie, — le lac miroitant et l'horizon des montagnes.

Territet prolonge Montreux par delà un cap riant qu'ont formé les alluvions d'un torrent et qui est occupé par les maisons de plaisance enfouies dans la verdure. Moins de « palaces », plus de villas, et surtout des jardins, des arbres, et plus encore de fleurs. Au printemps, Territet est un vaste parterre chatoyant et embaumé ; à l'automne, les grappes mûrissantes pendent aux treilles et aux berceaux. Le quartier des Planches, qui le domine, possède quelques hôtels d'où l'on jouit du plus beau coup d'œil sur le lac ; le soir on peut suivre les feux des derniers vapeurs qui, d'escale en escale, vont terminer leur course au Bouveret. On est là près de l'entrée des gorges du Chauderon, tour à tour dénudées et feutrées de feuillage, que suit un sentier sombre entre des rochers humides et escarpés ; en continuant, on peut monter aux Avants.

Montreux et Territet forment un centre de rayonnement très commode pour visiter les Alpes vaudoises. De la gare de Montreux se détache une ligne de montagne qui conduit dans l'Oberland bernois ; la station de Territet est le point de départ du funiculaire pour Glion, relié aussi à la gare de Montreux, et les rochers de Naye. Le mouvement des étrangers bat son plein au printemps et en automne ; la première saison attire plus spécialement les Allemands, la seconde les Français.

Le château de Chillon. — Territet se prolonge le long du lac par Veytaux, où séjourna Edgar Quinet pendant son exil. La route est étroitement resserrée entre la côte et la montagne, ce qui explique pourquoi cette petite localité n'a pas pu se développer comme ses voisines.

Là s'élève le fameux château de Chillon, qui est sans contredit le château fort le plus intéressant et le mieux conservé de toute la Suisse. Il a été construit au bord du lac, sur un éperon rocheux formant une presqu'île fort étranglée : situation particulièrement avantageuse pour la défense.

Vu du large, l'édifice, de style savoyard, paraît lourd et inélégant avec ses murs nus, couronnés de toitures en tuiles, qui tombent sur les eaux, sans le relief d'un mâchicoulis ou d'une tourelle, à peine percés de rares ouvertures dépourvues de tout ornement : c'est plus que la forteresse, c'est la prison dans toute sa froideur, commandée seulement par la tour quadrangulaire du donjon. L'aspect change complètement du côté du rivage : il est vraiment très romantique, et il l'était surtout naguère avec les murailles vieux jaune patinées par le temps, qu'on a eu le grand tort de crépir à neuf, d'un



LES QUAIS DE MONTREUX.


Cl. Wehrl.
LE CHATEAU DE CHILLON.


Cl. Neurdein.
LA PRISON DE BONIVARD.

blanc criard : d'un bosquet de verdure se détache un pont-levis couvert, en face de quatre tours crénelées, capricieuses, les unes rondes, les autres carrées, reliées par des courtines et des poivrières, coiffées de toits de tuiles rousses, coniques ou pyramidaux, sous la houlette du donjon, et plongeant dans les eaux dormantes leurs soubassements élargis, brunis, le long desquels court le lierre.

Chillon fut construit au XIIIe siècle, peut-être à la fin du XIIe, par les comtes de Savoie, qui marquèrent là leur première étape vers la conquête du pays de Vaud. C'était à la fois une forteresse et une prison d'État. François de Bonivard, prieur de Saint-Victor, qui avait lutté pour l'indépendance de son pays, y fut enfermé pendant six ans, après avoir été livré par des bandits au duc de Savoie ; il fut délivré en 1536 par les Bernois. L'héroïsme et les souffrances de Bonivard furent immortalisés dans un poème par lord Byron, grand admirateur de la Suisse, qui révéla en même temps à l'Europe le château de Chillon.

Chillon fut plus tard transformé en arsenal. Il y a quelque temps, une société archéologique de Lausanne s'est fait concéder le château ; le produit du droit d'entrée a été affecté à la restauration du château, qui semble avoir été excessive, car on a refait à neuf des salles qu'il aurait mieux valu, sans doute, laisser en l'état.

La salle la plus caractéristique est au sous-sol : c'est la fameuse prison où vécut six ans Bonivard, attaché à un pilier. Deux travées de voûtes ogivales, coupées par une rangée de piliers, s'appuient d'un côté sur le roc brut, de l'autre sur une épaisse muraille, qui était à peine éclairée jadis par d'étroites et obscures meurtrières percées très haut. Malheureusement ces meurtrières ont été élargies en fenêtres, voilà déjà longtemps, ce qui change complètement l'aspect de l'ancien cachot sombre et humide, aujourd'hui largement baigné de lumière. Sur le pilier où fut attaché Bonivard on montre les noms gravés de Byron, George Sand, Victor Hugo. On voit encore, près du rocher, une pierre sur laquelle les condamnés à mort passaient leur dernière nuit, la poutre à laquelle on les pendait, l'oubliette par laquelle on jetait les cadavres dans le lac.

La chapelle est intéressante. La salle voisine du corps de garde, restaurée il y a quelque temps, a été ornée de fresques représentant de petits ours qui dansent à la corde et jouent de la trompette. La cuisine a été complètement refaite, ainsi qu'au premier étage la chambre des chevaliers ; les murs de celle-ci ont été garnis d'un revêtement de briques blanches et rouges vernissées, tandis qu'un plafond brillant, moderne, dans le style du XVe siècle, a été ajusté sur des chapitaux authentiques du XIIIe. Un grand tableau, représentant Charles le Téméraire à la bataille de Morat, est l'embryon d'un musée historique, avec quelques autres objets, notamment de petites reproductions d'anciens canons dans une salle voisine. L'ancienne salle de justice, avec une fort belle cheminée, les chambres du duc et de la duchesse de Savoie méritent une visite, ainsi que la curieuse salle de torture.

La montagne : Les Avants, Glion, Caux, les rochers de Naye. — Les Alpes vaudoises commencent à Mon-


LES ALPES VAUDOISES : LES AVANTS.



GLION ET LA « RIVIERA » DU LÉMAN.

treux, pour occuper tout le sud-est du canton, entre le Rhône et l'Oberland bernois. Le premier cirque montagneux est celui qui entoure les Avants, dans un cadre ravissant de forêts et de prairies, au-dessus des gorges du Chauderon. L'altitude des Avants est déjà de mille mètres. A peine à deux heures de marche de Montreux, on se trouve déjà transporté en pleines Alpes, parmi les pâturages, les hêtraies et les sapinières. Un pan de lac déjà lointain, approfondi entre les pentes des montagnes, apparaît tout bleu sous les escarpements violacés de Meillerie. Voici un demi-siècle, on ne voyait là que des cabanes de bergers autour d'un petit village montagnard ; aujourd'hui les hôtels et des pensions s'égrènent à travers les prés, près du parc aux chamois, le long de la route et de la voie ferrée qui descend à Montreux et monte vers l'Oberland bernois. C'est le charme et la tranquillité de la montagne à proximité des stations animées et mondaines.

Si l'air est frais, l'été, sur ces hauteurs ombragées, le printemps n'est pas moins agréable. Au mois de mai, la floraison des narcisses couvre d'un immense tapis neigeux les pentes des prairies et embaume l'air à de grandes distances. Toute la région en renferme en grande quantité, mais c'est aux environs des Avants qu'ils sont le plus abondants, jusqu'aux hauteurs de Sonloup ; chaque année des milliers de promeneurs et de touristes viennent les cueillir à brassées, sans appauvrir l'inépuisable richesse de la montagne. Tous les ans, à cette époque, a lieu à Montreux la fête des narcisses. L'hiver, les Avants deviennent un centre très fréquenté de sports d'hiver, avec une patinoire spacieuse et de belles pistes pour le ski et le toboggan, spécialement vers le col du Sonloup, auquel conduit un funiculaire. Le paysage est alors saisissant de relief, avec les croupes des montagnes feutrées de neige.

De l'autre côté du Chauderon, le pittoresque village de Glion est juché sur une esplanade verdoyante qui domine, par des escarpements rapides et broussailleux, d'un côté les gorges, de l'autre Territet et le Léman. Glion est relié à Territet par un des plus anciens funiculaires de Suisse, à pente très raide. De ce belvédère naturel, qu'on a surnommé le Rigi vaudois, on jouit d'un des plus beaux coups d'œil de la côte. A travers des hêtraies ombreuses, un joli chemin descend à Chillon en coupant la vallée de la Verraye.

Par de grands lacets et d'assez fortes rampes, une voie ferrée à crémaillère monte de Glion aux rochers de Naye. L'ascension mérite aussi d'être faite à pied ; elle peut se combiner avec une descente sur le versant septentrional, dans la vallée de l'Hongrin et à Montbovon. On passe d'abord à Caux, où deux somptueux hôtels, au milieu d'immenses parcs, dans une fort belle situation au-dessus du lac, ont surtout une clientèle anglaise, attirée par une organisation sportive de premier ordre. Une grande fête nocturne est donnée chaque année pour l'arbre de Noël, comme inauguration de la saison hivernale.

Au-dessus de Caux, le paysage ne tarde pas à être dénudé ; on pénètre dans la région des alpages. A droite, se dressent les bosses anguleuses et gazonnées de la dent de Merdasson et de la dent de Jaman : l'accès en est glissant et parfois malaisé, par de mauvais sentiers et près de parois à pic. Les pentes de la dent de Jaman offrent l'été une très belle flore. La contrée est déserte et farouche ; seules, isolées, apparaissent au terminus de la ligne les quelques constructions avoisinant la gare, en contre-bas du sommet.



LES ROCHERS DE NAYE (2045 M.) ET LE REFUGE.

Cl. Wehrli.

LA FLORAISON DES NARCISSES AUX AVANTS (VAUD).

La cime des rochers de Naye, à laquelle conduit un bon chemin, est à l'altitude de 2 045 mètres. Le panorama est immense. Tout en bas, à une profondeur vertigineuse, le lac Léman semble une énorme corne de lapis, dans laquelle le Rhône déverse un filet jaunâtre, et qui s'infléchit et s'amincit au loin en fuyant vers Genève, vers la ligne à peine ondulée et indécise du Jura. Par derrière s'échafaudent en amphithéâtre tourmenté les montagnes de la Savoie, jusqu'au massif, ruisselant de glaciers, du mont Blanc, dont le sommet se dérobe derrière la dent du Midi, crénelée et sévère, sur son socle largement drapé de pans d'ombre. Puis ce sont, plus proches, les crêtes déchiquetées et arides des Alpes vaudoises, avec la coulée glaciaire des Diablerets, séparant, dans les lointains, le dôme étincelant du Grand-Combin et le fronton neigeux et festonné des Alpes bernoises. Par derrière s'enfonce la vallée de la Gruyère, qui plonge entre des massifs verdoyants et s'évanouit en serpentant vers la plaine de Fribourg.



Cl. Wehrli.

LA HAUTE VALLÉE DE LA SARINE ET CHATEAU-D'ŒX.

Le paysage est encore plus caractéristique quand de gros nuages blancs, ouatés, aux contours indécis, flottent à mi-côte sur le lac. A l'automne, lorsque la mer de brouillards couvre le Léman et la Gruyère, seule la forêt de pics émerge, en un relief saisissant, d'un océan de brume blanche qui réverbère la clarté aveuglante du soleil, sous l'azur d'un ciel cru.

Vers l'Oberland bernois. Château-d'Œx. — La voie ferrée qui rejoint Montreux à l'Oberland bernois, s'élève en décrivant de grandes sinuosités, pour aborder le flanc de la montagne. Par Chamby, coquettement posé au-dessus de Clarens, elle arrive aux Avants et passe en tunnel sous la dent de Jaman, pour descendre ensuite dans la vallée de l'Hongrin, affluent de la Sarine. La vallée de l'Hongrin, sauvage et primitive, est une des plus désertes de la Suisse romande, et contraste avec les panoramas riants de l'autre versant. Un torrent rugit au fond de gorges hérissées de rochers, au flanc desquelles s'accrochent des sapins et çà et là quelque rustique chalet de bergers. Des troupeaux, de loin en loin, paissent dans les alpages Sur les pentes voisines de la dent de Corjon fleurit à la fin de juillet l'edelweiss, rare dans les Alpes vaudoises.

A Montbovon, un peu en amont de la Sarine qui descend dans la Gruyère, on entre dans le canton de Fribourg, qui pénètre comme ún coin dans le canton de Vaud entre la dent de Jaman et Château-d'Œx. C'est une petite région très pittoresque : on visite là les cuves et les cascades de la Chaudanne, le défilé sauvage de la Tines. Dans le village voisin de Rossinières, on montre une maison de bois qui compte 113 fenêtres. Les rivières de la région sont renommées pour leurs truites.



LA DENT DE JAMAN (1878 M.).

Passé Montbovon, on rentre en territoire vaudois et on remonte la vallée boisée de la Sarine, que les coquets wagons bleus, blancs ou roses franchissent sur un hardi viaduc jeté d'une seule travée métallique au-dessus du torrent, entre les sapinières escarpées des deux rives. La perspective s'ouvre à Château-d'Œx, une des dernières localités romandes de la vallée. Déjà le type des constructions, où le bois domine, où les saillies des toits s'affirment, accuse la proximité de l'Oberland bernois. Entourée d'un bouquet d'arbres, l'église, à la tour carrée, commande du haut de son mamelon le bourg et les montagnes. L'attitude est voisine de mille mètres, le climat sec et pur.

En été, par les journées ensoleillées, un vent local, qui remonte la vallée, s'élève dans la matinée pour tomber à la chute du jour : ce phénomène très curieux, qui n'a pas encore été tiré au clair par la météorologie, existe dans quelques autres régions des Alpes, notamment dans les vallées de la Maurienne à Modane et de la Doire Ripaire à Oulx. En hiver l'air est au contraire très calme et la clarté de l'atmosphère en fait un centre agréable de sports d'hiver et un séjour fortifiant pour les anémiques et les candidats à la tuberculose, que fouette l'air vivifiant et ensoleillé des sommets. Les Anglais sont nombreux.

La Sarine se resserre à nouveau, enjambée, dans une étroite gorge, par le pittoresque pont de Gérignoz construit pour la route. Le bourg de Rougemont, étagé sur la pente d'une



LEYSIN : LE SANATORIUM ET LES HÔTELS.

montagne, possède une intéressante église du XIe siècle, ainsi qu'un château, qui était jadis un prieuré cistercien et dont la fondation fut contemporaine de la construction de l'église. C'est le dernier village de langue française. Après un éperon boisé qui porte les ruines du château de Vanel, on entre dans l'Oberland bernois et dans les pays de langue allemande : la frontière des deux cantons coïncide avec la limite linguistique. La voie ferrée poursuit sa route vers Gessenay (Saanen), Zweisimmen et le lac de Thoune.

En remontant le Rhône : Villeneuve, Aigle, Leysin. — Le massif des Alpes vaudoises s'étend assez loin au sud, sur la rive droite du Rhône.

Au delà de Chillon, le petit village de Villeneuve, voisin de grandes usines de plâtre et de ciment, n'a pas été touché par le tourisme, malgré sa position avantageuse au fond du lac avec une station de chemin de fer et de bateaux. C'est qu'on commence déjà à y être incommodé par les moustiques. Villeneuve est, en effet, voisine d'une plaine marécageuse qui s'étend jusqu'au Rhône. Le lac pénétrait autrefois beaucoup plus avant dans les terres : le golfe s'est comblé peu à peu par un apport considérable d'alluvions, et le fleuve, divisé en plusieurs bras, serpente aujourd'hui entre les roseaux et les saulaies pour former un petit delta qui fait reculer peu à peu la rive. Le chenal principal déverse dans le lac une traînée jaunâtre qui se prolonge assez loin avant de se fondre dans le bleu des eaux, entraînant force sable et terre en suspens qui se déposent au fond de la cuvette du Léman et en diminuent progressivement la profondeur,

La grande ligne du Simplon, qui va de Lausanne à Brigue, remonte la rive droite du Rhône en longeant d'assez près les montagnes. A peu de distance du Rhône, la petite ville d'Aigle, industrielle et commerçante, occupe une position importante au débouché de la route alpestre qui suit le val des Ormonts. La construction du chemin de fer électrique de Leysin lui a apporté un nouvel élément d'animation. Dans le voisinage, un ancien château, qui sert aujourd'hui de prison, est placé dans une situation pittoresque. Le climat est sec, chaud l'été ; sur les coteaux voisins mûrit le vin blanc d'Yvorne, apprécié des gourmets. Dans les hôtels d'Aigle, on fait les cures les plus diverses : bains de Nauheim et d'eaux salées, cures d'eaux, d'air, d'hydrothérapie, voire cure de sommeil ! Les indigènes assurent en effet que le climat du pays a des vertus dormitives. — Les environs sont renommés parmi les entomologistes pour la grande variété de papillons, souvent très rares, qui s'y rencontrent.

Dominant Aigle de plus de huit cents mètres, le village de Leysin, sur un plateau verdoyant, abrité des vents et exposé en plein midi, a attiré l'attention des médecins pour le traitement des maladies de poitrine, lorsque fut préconisée la cure d'altitude et de soleil. Des sanatoriums ont été construits un peu plus haut, dans une situation particulièrement favorable, en plein midi, aménagés avec le plus grand confort et suivant les derniers perfectionnements de l'hygiène. Des vérandas, des terrasses permettent aux malades de se chauffer au soleil quand l'air est trop vif au dehors ; des jeux en plein air et de vastes parcs, plantés d'essences résineuses, sont à la disposition des convalescents. La cure est surtout suivie pendant l'hiver. Leysin est dominé par la cime rocheuse de la Tour d'Aï.

LE CHATEAU D'AIGLE.

La vallée des Ormonts. Les Diablerets. — Le val des Ormonts, largement ouvert, est remonté par une route postale qui aboutit, par deux voies différentes, dans l'Oberland bernois. Au-dessus du Sépey, le chemin bifurque à Ormont-dessous : on monte à gauche par Comballaz au col des Mosses, pour redescendre à Château-d'Œx et à Gessenay par la

sauvage vallée de l'Etivaz, où sont de modestes bains sulfureux entre de belles sapinières et à proximité de gorges curieuses.

En remontant toujours la vallée de la Grande-Eau, on arrive bientôt à Ormont-dessus, nom générique pour désigner deux groupes de chalets montagnards qui s'égrènent le long des pentes, la Murée, Vers-l'Eglise et Plan-des-Iles. Ces appellations traditionnelles peu euphoniques ont fait place aujourd'hui dans le langage des touristes à un terme plus compréhensif, les Diablerets : le nom de la montagne voisine sert à désigner le village, dans lequel se sont élevés un certain nombre d'hôtels. Les étrangers viennent peu à peu, séduits par la beauté pittoresque des lieux.



Cl. Wehrli

LE VILLAGE D'ORMONT-DESSUS ET LES DIABLERETS (3222 M.).

Le village est situé, en effet, à l'entrée d'un cirque grandiose, dominé au sud-est par le massif glaciaire des Diablerets avec les crêtes aiguës du Sex Rouge, du Diableret, de l'Oldenhorn : les deux dernières pointes dépassent trois mille mètres. Grâce à l'orientation, le glacier, par les beaux soirs d'été, prend au couchant les tons les plus chauds et parfois les plus étranges, saumoné, doré, violacé tour à tour. Les environs sont agrestes, accidentés, très variés d'aspect, avec cette tranquillité de la grande montagne et des pays ignorés par la clientèle bruyante et cosmopolite.

Après la Réforme, c'est aux Ormonts que se manifestèrent les dernières résistances des catholiques vaudois.

Une voie ferrée, achevée après la guerre, relie désormai; Aigle aux Diablerets.

La route, au delà d'Ormont-dessus, laisse le massif des Diablerets à droite, et franchit le col du Pillon pour descendre à Gsteig, à la pointe extrême de l'Oberland bernois.

Bex et les salines. — Dernière station vaudoise de la ligne du Simplon, Bex, situé comme Aigle à l'entrée d'une route alpestre et à la jonction d'un chemin de fer de montagne, est à la fois un village agricole, un bourg industriel et une station balnéaire. Seul le clocher qui pointe à travers les vergers apparaît de la voie ferrée, tant la localité est bien dérobée derrière les bouquets d'arbres. Le long de l'Avançon s'alignent fabriques et usines qui utilisent la force motrice de la rivière, tandis que les hôtels sont groupés dans un autre quartier, en face de la dent du Midi dont la crête est réduite ici à une formidable pointe juchée sur un énorme piédestal. A gauche, la dent de Morcles dresse son cimier rocheux par-dessus de puissants épaulements calcaires qui trouent çà et là leur manteau de verdure. Par une autre échappée on aperçoit la cime crénelée des Diablerets.

La grande curiosité de Bex, ce sont les salines, exploitées dès la fin du XVIIe siècle, mais mises surtout en valeur au siècle dernier. L'étendue du bassin salifère a une surface évaluée à 16 kilomètres sur 8. On extrait le sel, par évaporation, de l'eau salée, et on traite également la roche salée à l'aide de procédés intéressants. L'exploitation et l'administration sont au Bévieux, l'orifice de la mine au Brouillet. Deux galeries superposées sont reliées par un escalier. On visite le réservoir, le puits et la rivière du Fondement, où l'on voit de magnifiques cristaux de gypse et de vastes grottes.

Les établissements balnéaires sont en rapport direct avec les salines : ils reçoivent les eaux des sources salées des mines, amenées à un degré de concentration fixe voisin de la saturation, et qui sont analogues à celles de Salies-de-Béarn. On emploie également, pour le traitement interne ou externe, l'eau-mère et l'eau sulfureuse chlorurée sodique (provenant d'une source spéciale). Le traitement salin peut être complété, suivant les cas, par des bains carbogazeux, des applications de fango et des bains de lumière électrique.

Une autre station thermale, sulfureuse celle-là, est située un peu au sud de Bex : c'est Lavey-les-Bains, le village le plus méridional du canton de Vaud.

On fait aussi à Bex des cures de raisin et de petit lait. Beaucoup d'étrangers viennent en simples touristes, attirés par la situation pittoresque du pays et des environs.

Au delà de Bex, la voie ferrée franchit le Rhône sur un pont à treillis et entre dans le Valais à Saint-Maurice.

La vallée de l'Avançon. Gryon. Villars. Chesières. — La vallée de l'Avançon, qui débouche à Bex, est encaissée et sauvage. On pénètre d'emblée dans les forêts et les gorges. Un peu plus haut s'ouvre la fourche de deux ravins.

A droite on monte aux Plans, joli nid de verdure situé au pied du Grand Muveran, qui dresse sa tête altière et cabossée au-dessus d'un fouillis de crêtes zébrées de plaques neigeuses. De vastes sapinières drapent au premier plan les pentes des montagnes. C'est un centre d'ascensions, une station d'altitude fraîche et paisible : les pâturages de Pont-de-Nant, encadrés de rochers et de sapins

séculaires, avec le glacier bleuâtre de Martinet comme fond de décor, sont particulièrement appréciés des touristes et des peintres.

L'autre branche du torrent descend de la combe d'Anzeindaz, où sont éparpillés des chalets de pâtres. Là ont lieu, l'été, des fêtes rustiques curieuses, imprégnées de couleur locale. Par le col de Cheville, assez raide, on peut redescendre dans le Valais vers Sion.

De l'autre côté d'un ravin que franchit un élégant viaduc, Chesières s'éploie, comme Villars, sur un plateau verdoyant et ombragé ainsi qu'un parc naturel. C'est un village de montagne particulièrement coquet avec des jardins fleuris et des rues pittoresques.

Les sports d'hiver sont également développés dans les deux stations. Les printemps sont précoces et doux, à cause de l'exposition ensoleillée, la température estivale assez fraîche, et sans changements brusques.



CHESIÈRES, VILLARS ET LE GRAND MUVERAN (3061 M.).

Entre les Alpes et le Jura : le Jorat. Moudon. Payerne. — Entre les Alpes et le Jura s'élèvent les hauteurs boisées et vallonnées du Jorat, qui viennent affleurer sur Lausanne par la forêt de Sauvabelin, qui se terminent au-dessus de Vevey avec le mont Pèlerin, et retombent vers Lutry et Cully par des pentes couvertes de vignes. Le Jorat est une agréable contrée assez peu fréquentée, quoique bien desservie aujourd'hui par plusieurs petites lignes : celles de Lausanne à Echallens et Bercher, à Montgerond, à Savigny et Moudon.

De Lausanne, les grandes voies ferrées s'éloignent à l'ouest et à l'est en deux fuseaux, afin de contourner le Jorat. La ligne orientale coupe les déclivités des vignobles en offrant de fort beaux points de vue sur le lac et l'horizon des Alpes de Savoie, notamment près du signal de Chexbres qui, à quelques kilomètres à peine du Léman, marque déjà la ligne de partage des eaux entre les bassins du Rhône et du Rhin. A Palézieux, on entre dans le canton de Fribourg. Là se détache la ligne de Lyss, qui dessert le nord-est du canton de Vaud : région faiblement ondulée et peu pittoresque, arrosée par la Broye qui va se jeter dans le lac de Morat. Deux seules localités à signaler : Moudon et Payerne.

Moudon, qui renferme quelques antiquités romaines et un vieux château, remonte à une haute antiquité, comme plusieurs petites villes qui se trouvent près du lac de Neuchâtel, Yverdon, Avenches, etc. Il semble que cette région fut la plus anciennement peuplée et, pendant longtemps, la plus active de la Suisse. Chef-lieu de tribu à l'époque celtique, Moudon fut plus tard la capitale de la baronnie de Vaud.

Plus intéressante, Payerne, située entre Fribourg et le lac de Neuchâtel, est aussi une ville déchue. Elle fut jadis la résidence des rois de Bourgogne. Une abbaye de bénédictins, fondée à la fin du Xe siècle par la reine Berthe, y devint très prospère, mais fut supprimée lors de la Réforme. Les bâtiments qui subsistent ont été transformés en école. L'ancienne église, avec un beau clocher du XVe siècle, sert de halle au blé. Dans l'église moderne, on montre le tombeau de la reine Berthe, retrouvé en 1817, et une selle qui suivant la tradition lui aurait appartenu. — Payerne est aujourd'hui renommée par ses jambons et ses salaisons.

A l'ouest de Lausanne, la ligne de Pontarlier se détache de celle de Genève, qui longe le lac, et remonte la Venoge, tributaire du Léman. Quelques vieux châteaux et tours en ruines se dressent çà et là, à Cossonnay, à Ependes. La voie bifurque en pénétrant dans le bassin du Rhin : une ligne se dirige sur Yverdon et le lac de Neuchâtel, l'autre monte vers Pontarlier.

Mais avant d'aborder le Jura et le lac de Neuchâtel, il faut visiter Genève.

De Bex, dominant les ravins de l'Avançon, un chemin de fer électrique s'enroule sur les flancs des montagnes pour desservir quelques stations d'altitude fréquentées, qui ont pris un rapide essor. C'est d'abord Gryon, juché sur des gorges profondes, et qui tasse au dessous de son clocher ses chalets brunis aux galeries ajourées : par-delà les précipices, les sommets des Alpes vaudoises, des Diablerets aux pointes de Morcles, se dressent avec un relief qui fait ressortir leurs audacieuses envolées.

Les trois plus hautes villégiatures des Alpes vaudoises, Arveyes, Villars et Chesières, qui dépassent douze cents mètres, sont groupées autour de la gare terminus de la voie ferrée, et reliées par une belle route qui s'enlace en corniche sur les pentes des monts. Ce qui fait le charme de ces localités et les distingue des autres stations d'altitude, c'est leur situation dégagée sur des terrasses, des « replats », aux flancs de la large vallée du Rhône, tandis qu'un rempart de hauteurs les protège contre les tempêtes et les vents du nord.

La plus modeste des trois, et moins ouverte que ses deux voisines, Arveyes blottit à demi ses chalets bruns dans le repli d'une prairie entourée d'épaisses sapinières. L'horizon est déjà très vaste, avec la dent du Midi et une partie du massif du mont Blanc qu'entaille la coulée lumineuse du glacier du Trient.

Villars, village agreste, date du XVe siècle. Au-dessus du groupe rustique des maisons paysannes, les hôtels et les villas sont étagés sur un plateau largement ouvert, coupé de bouquets de sapins à travers les pâturages et couronné de vastes forêts. La vue est splendide sur les au-delà de la vallée du Rhône, d'où jaillit une forêt de pics audacieux, grivelés, poudrés de blanc, écaillés d'armures glaciaires. Au fond du val d'Illiez, la dent du Midi, dans toute sa majesté, hérisse ses sept pointes menaçantes, et plus loin les aiguilles du mont Blanc, jaillies derrière les croupes sombres des Alpes valaisanes, semblent monter la garde auprès des glaciers du Trient et des Grands, crevassés, verdis, bleutés, ruisselants de lumière.



FÊTE DE LA MI-ÉTÉ, A ANZEINDAZ.



Cl. Photo-Glob.

GENÈVE : LE PONT DU MONT-BLANC ET L'ILE JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

GENÈVE

UNE VILLE PARTICULARISTE. HISTOIRE DE GENÈVE. — GENÈVE ACTUELLE. — LA VIEILLE VILLE. SAINT-PIERRE. L'ORGANISATION RELIGIEUSE DE LA SUISSE. — LES BASTIONS. L'UNIVERSITÉ. LES MUSÉES ET L'ART. — LES BORDS DU RHÔNE ET DU LAC. — LES FAUBOURGS DU SUD. EAUX-VIVES. PLAINPALAIS. LA JONCTION. — GENÈVE INDUSTRIELLE. — LES REVENDICATIONS ÉCONOMIQUES. LE PERCEMENT DE LA FAUCILLE. — LA POSTE EN SUISSE. — LES ÉTRANGERS. — LA LITTÉRATURE GENEVOISE ET ROMANDE. — LA BANLIEUE DE GENÈVE.



Une ville particulariste. Histoire de Genève. — Les étrangers qui visitent Genève, ceux mêmes qui y séjournent quelque temps, admirent la beauté de la ville moderne, les curiosités pittoresques des vieilles rues et des monuments : mais l'esprit, la vie intime de la cité leur demeurent longtemps fermés.

Ce qui caractérise surtout Genève, même dans la Suisse socialement si morcelée, c'est son particularisme. Genève n'a été incorporée qu'en 1815 — la dernière — à la Confédération helvétique. Pendant de longs siècles, république indépendante réduite au territoire d'une ville, elle ressuscita la tradition et le type de la cité antique qu'avaient essayé de réaliser à nouveau les communes féodales sans pouvoir y parvenir. Foyer intellectuel le plus puissant de la Suisse romande (ou de langue française), elle n'en est cependant pas la métropole incontestée, et Lausanne, par exemple, n'accepte point son hégémonie morale. Placée tout à l'extrémité du territoire helvétique, aux trois quarts enclavée dans la France, elle a des intérêts spéciaux qui la mettent souvent en opposition avec ses voisins du pays de Vaud, de Neuchâtel ou du Valais; elle n'est pas moins en rivalité économique avec les départements français limitrophes de la Haute-Savoie et de l'Ain.

Pour avoir su conserver son indépendance entre les compétitions de puissants voisins, Genève a gardé une individualité, une originalité très remarquables, aussi bien dans ses institutions que dans le caractère de son peuple. Si le Valaisan rappelle le Savoyard, si le Vaudois s'apparente au Bourguignon, si le Neuchâtelois se rapproche du Franc-Comtois, le Genevois de vieille race est encore de tous les Suisses celui qui a le plus de traits communs avec les Français. Moins discipliné que les autres confédérés, volontiers frondeur, plus porté aux luttes politiques et aux disputes religieuses, il a l'esprit très vif, la repartie facile, sous un abord parfois un peu froid. Le gamin des rues, railleur et irrévérencieux, rappelle le gavroche parisien. L'ancienne aristocratie calviniste est sévère et très fermée, tandis que le peuple se plaît aux divertissements et que l'immigration de nombreux étrangers a rendu la vie gaie et les mœurs plus faciles dans l'antique cité, jadis austère et froide, de Calvin.

Jusqu'au XIXe siècle, Genève a son histoire spéciale.

Ancienne ville des Allobroges, elle fit partie de la Narbonnaise pendant l'empire romain. Elle fut reconstruite par Aurélien après un terrible incendie. Elle commença à se développer avec le christianisme, qui en fit le siège d'un vaste diocèse. Disputée entre les Burgondes et les Francs, comme le pays de Vaud, elle fit partie du royaume de la Bourgogne transjurane et, après la mort du dernier roi (1032), elle fut rattachée à l'empire germa-

nique et devint ville libre impériale. L'éloignement rendit cette suzeraineté à peu près nominale. Le gouvernement temporel aussi bien que spirituel était exercé par l'évêque, qui était à peu près indépendant, jusqu'au jour où le comte de Savoie, à la fin du XIII[e] siècle, lui imposa sa tutelle, après s'être emparé du château épiscopal de l'île.

Quoique moins puissants, les comtes de Savoie, plus voisins, étaient plus dangereux pour Genève que les empereurs. La ville, déjà importante, fut assez heureuse pour résister à leurs tentatives. Elle formait alors une véritable petite république présidée par l'évêque, qui avait reconnu et même développé les franchises de la cité. Plusieurs évêques du XIV[e] siècle furent qualifiés de patriotes. Bientôt, par une tactique habile, la maison de Savoie plaça ses protégés sur le siège épiscopal. Mais au même moment le pouvoir populaire était devenu prépondérant, tandis que la puissance temporelle de l'évêque disparaissait : le parti des *eidgenots* (1), — d'où nous avons tiré *huguenots* après la Réforme, — l'emporta sur celui des *mamelus*, partisans du duc de Savoie. Genève s'était alliée à la Confédération suisse. En 1535 la ville adopta la Réforme, prêchée d'abord par Farel et Viret. L'évêque fut expulsé, et le gouvernement confié à des syndics et à des conseils élus par le peuple. La ville accueillit l'année suivante Jean Calvin, qui acquit bientôt une influence considérable, et fit de l'ancienne république épiscopale la Rome du protestantisme. Banni un instant, il rentra triomphant et devint un véritable dictateur. Il imposa la doctrine et l'organisation religieuses qui ont gardé son nom — le calvinisme — et fit adopter comme loi d'Etat un formulaire réglant les principaux articles de foi ; il traqua ses adversaires et fit brûler Michel Servet, en 1553, qui avait professé des opinions contraires aux siennes. Il réorganisa l'Etat et réforma les mœurs en édictant les mesures les plus sévères : pendant plus de deux siècles aucun théâtre ni spectacle analogue ne fut toléré à Genève. A côté de ces rigueurs, il développa l'instruction publique, fonda l'Académie, et donna asile aux protestants chassés des autres pays, qui trouvèrent à Genève un refuge sûr, et contribuèrent à la prospérité, parfois à la gloire de leur nouvelle patrie.



LE MONUMENT DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Après un dernier coup de force repoussé en 1602, et dont les Genevois célèbrent encore l'anniversaire par la fête de l'Escalade, les ducs de Savoie renoncèrent enfin à leurs visées sur la ville, dont l'indépendance fut garantie par la France et la Suisse. La constitution était devenue aristocratique dès la fin du XVI[e] siècle. Après une période de discordes intestines, les démocrates l'emportèrent au moment de la Révolution française, mais, à la suite de désordres, le Directoire intervint, en 1798, et annexa la ville. Pendant quinze ans, Genève fut le chef-lieu du département français du Léman. Le 31 décembre 1813, à l'approche des armées alliées, Genève proclama son indépendance et entra, deux ans plus tard, comme canton autonome, dans la Confédération helvétique. Le congrès de Vienne avait adjoint à la ville quelques communes de la Savoie et du pays de Gex, pour la mettre plus facilement à l'abri d'un coup de force.

L'ancienne constitution aristocratique fut rétablie, mais les démocrates l'emportèrent en 1846, à la suite d'une petite révolution. A la même époque, la ville démolissait ses remparts et entrait résolument dans la vie moderne. Une constitution très démocratique — plusieurs fois retouchée depuis — a été promulguée en 1847, sous l'action prépondérante de James Fazy, dont le petit-fils fit voter, en 1907, la séparation de l'Eglise et de l'Etat. C'est là le dernier terme de l'évolution à laquelle a abouti l'histoire de Genève.

(1) Tiré de l'allemand *Eidgenossen* (confédérés).

Genève actuelle. Aspect général. — On a quelque peine à évoquer l'ancienne forteresse protestante, — austère, triste, murée dans sa foi sévère — à travers la ville actuelle, si claire, si gaie, si accueillante aux étrangers, largement ouverte aux idées nouvelles. Avec ses quais spacieux, son célèbre pont du Mont-Blanc, ses somptueux édifices, ses larges avenues et ses jardins ombragés, Genève a l'aspect d'une véritable capitale, — blanche comme les villes de la Côte d'Azur, — où toutes les distractions et les commodités sont réunies pour attirer les étrangers. Mais l'éclat de la ville moderne ne doit pas faire oublier la vieille cité, dont les débris s'égrènent encore le long des quais ou se dérobent derrière les percées neuves, et dont tout un groupe subsiste accroché sur les flancs de la colline qui porte Saint-Pierre.



LE PORT DE GENÈVE.

Genève est souvent la première étape des Français qui vont en Suisse et qui aiment à s'y attarder quelques jours avant d'aborder les Alpes, comme s'ils voulaient d'abord ménager les transitions et s'habituer à l'ambiance helvétique. Car Genève est déjà très suisse par la propreté et la coquetterie de ses voies publiques. C'est aussi une ville très active et très intellectuelle, où le mouvement des idées a toujours été intense et a préparé l'essor économique



Cl. Photo-Glob.

GENÈVE : LE QUAI DU MONT-BLANC ET LE MONUMENT DU DUC DE BRUNSWICK.

et très intellectuelle, où le mouvement des idées a toujours été intense et a préparé l'essor économique actuel.

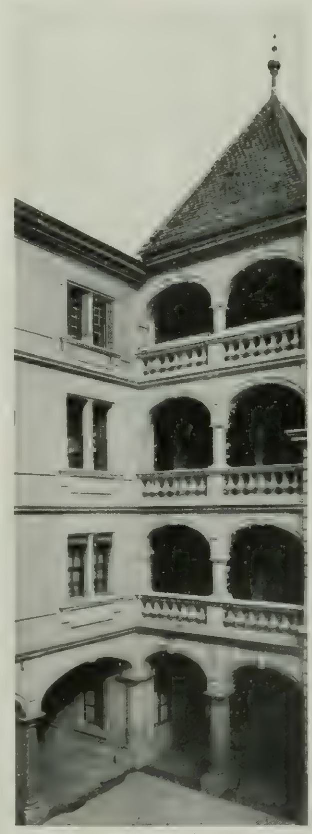
La vieille ville. Saint-Pierre. — La hauteur sur laquelle se dresse la cathédrale et qui s'oriente vers le Rhône, à sa sortie du Léman, est le berceau de la république genevoise : car pour le berceau de la ville, il faudrait aller le chercher dans l'île qui, comme la cité de Lutèce, contenait toute la bourgade gauloise. Mais cet îlot minuscule ne pouvait suffire à une agglomération appelée, par sa situation même, au débouché d'un lac, à prendre une grande extension : et, dès l'époque gallo-romaine, la ville monta à l'assaut de la colline voisine, dont les pentes étaient garnies de constructions dès le début du moyen âge.

Dans ce quartier, les vieilles rues tortueuses, montueuses, élargies en petites places herbues, coupées parfois de degrés, bordées d'anciens hôtels sévères ou de maisons d'artisans, n'ont guère changé depuis deux cents ans. La plupart des constructions datent des XVIIe et XVIIIe siècles, époque à laquelle Genève fut très prospère. La maison où naquit Jean-Jacques Rousseau, au n° 40 de la Grand'-Rue, est restée à peu près intacte, tandis que celle de Calvin, rue Calvin, 11, a été démolie et reconstruite. Plus loin, rue des Allemands, la fontaine de l'Escalade rappelle l'assaut du duc de Savoie.

Au sommet de la butte voisinent le Palais de justice, l'Hôtel de ville, l'arsenal et la cathédrale, monuments historiques de diverses époques, qui évoquent les principales phases de l'histoire de Genève.

Ancien hôpital, le Palais de justice, près de la place du Bourg-de-Four, a une belle façade du XVIIIe siècle.

L'Hôtel de ville, en style florentin, date de la Renaissance. On remarque à l'intérieur une rampe pavée, très originale, remplaçant l'escalier et montant au troisième étage : elle permettait jadis aux magistrats de se rendre aux Conseils en litière. La salle du conseil d'Etat est décorée de belles fresques du XVIe siècle, découvertes en 1901 et restaurées récemment. La salle de la Reine renferme un portrait de Marie Leczinska. Dans la salle de l'Alabama fut rendue la sentence arbitrale qui évita un conflit entre l'Angleterre et les Etats-Unis à la suite de la guerre de Sécession; là aussi fut signée la convention de la Croix-Rouge, dite convention de Genève.



Cl. Boissonnas.

COUR DE L'HOTEL DE VILLE.

En face, l'ancien arsenal, avec une belle colonnade, a été transformé en musée historique genevois, et possède une riche collection d'armures, les échelles de l'Escalade, un bouclier attribué à Benvenuto Cellini, les armes de Charles le Téméraire, etc.

La cathédrale Saint-Pierre, au sommet de la colline, est construite entre deux autres petits édifices religieux : la chapelle contiguë des Macchabées, construite en 1406 par le cardinal de Brogny, et restaurée en 1874, et le temple de l'Auditoire, de style XVe siècle. La fondation de la cathédrale remonte à une haute antiquité. La première église fut édifiée là au Xe siècle, sur l'emplacement d'un ancien temple païen. Le monument actuel est en grande partie roman et fut consacré, suivant la tradition, en 1034, par l'empereur Conrad : le plein cintre originaire s'observe encore sur les bas côtés et à la base des tours. La basilique reçut de nombreuses retouches et additions, dans le style gothique, aux XIIe et XIIIe siècles; partiellement détruite par des incendies, notamment en 1430, elle fut réédifiée et restaurée, surtout au XVIe siècle. En 1756 fut construit, par Alfieri, le portail grec qui gâte la façade. Une nouvelle restauration fut effectuée récemment : elle porta spécialement sur la tour du nord, et on rétablit la flèche centrale telle qu'elle existait avant l'incendie de 1430.

Malgré sa structure composite et bien qu'elle soit imparfaitement dégagée, la cathédrale de Genève, à demi blottie derrière des arbres





Cl. Boissonnas.

HOTEL DE VILLE DE GENÈVE : PORTE D'ENTRÉE ET RAMPE INTÉRIEURE.

ombreux et séculaires, a un aspect très pittoresque avec ses tours asymétriques et robustes, coiffées de lourds toits pyramidaux, ses murs sévères, sans sculptures, mais largement ajourés, disloqués par des contreforts irréguliers et massifs, le tout dominé par la flèche élégante et acérée de la lanterne. De la tour du nord, la vue est très belle.

L'intérieur est grandiose et froid, accusant la sévérité de la Réforme calviniste qui fit sienne l'ancienne église épiscopale. Il contient quelques œuvres de valeur. Il faut signaler avant tout une chapelle du chœur, avec de fort beaux chapitaux romans, qui renferme le tombeau de marbre noir, reposant sur deux lions, de Henri de Rohan, chef des protestants, tué à Rheinfelden pendant la guerre de Trente ans, de sa femme Marguerite de Sully et de son fils Tancrède; la statue moderne du duc est due au sculpteur Iguel. Le tombeau du cardinal de Brogny, qui présida le concile de Constance, est désigné aux yeux, dans la grande nef, par une simple pierre tumulaire noire. Un monument commémoratif a été élevé à Agrippa d'Aubigné, le vigoureux écrivain des *Tragiques*, mort en exil à Genève. Dans un bas côté, d'intéressantes stalles sculptées, qui appartenaient jadis à la chapelle des Florentins, avaient été exécutées au début de la Renaissance par des artistes toscans. Le chœur a été restauré en 1850; il est décoré de verrières modernes intéressantes. Dans la chaire, on montre le banc de Calvin. Les orgues, remises à neuf voici quelques années, sont fort belles : des concerts très suivis ont lieu l'été trois fois par semaine. Sous ces voûtes austères et sonores la grande voix de l'orgue résonne avec une majesté impressionnante.

La Séparation à Genève. L'organisation religieuse de la Suisse. — La cathédrale Saint-Pierre symbolise toutes les évolutions religieuses de Genève. Eglise épiscopale, elle fut affectée au culte protestant après la Réforme, et Calvin prêcha dans l'ancienne chaire de l'évêque. Depuis la séparation de l'Eglise et de l'Etat promulguée dans le canton en 1907, la cathédrale conserve son affectation, tout en étant proclamée propriété nationale et cathédrale de la ville de Genève. La séparation, qui se fit dans un large esprit de libéralisme, a été votée par la coalition des catholiques, des protestants dissidents et des libres penseurs, contre le culte calviniste officiel, qui était seul reconnu comme église d'Etat.

En effet dans tous les cantons suisses — à l'exception, aujourd'hui, de Genève et de Bâle — l'Eglise est étroitement liée à l'Etat. Sans doute la liberté de tous les cultes est reconnue et pratiquée sans aucune entrave; mais chacune des vingt-quatre petites républiques helvétiques a sa religion officielle — parfois deux, dans les cantons mixtes. Chaque canton a sa législation ecclésiastique, sa loi organique que le pouvoir législatif vote et revise librement sous certaines conditions imposées par la constitution fédérale (liberté de conscience et de cultes, etc.). Les ministres catholiques ou protestants, suivant le canton, sont payés par l'Etat, et dans les cantons mixtes les deux cultes sont également subventionnés. Les traitements sont généralement perçus sur un fonds spécial fourni par l'impôt ecclésiastique : tous les fidèles de chaque confession sont assujettis à cet impôt, à moins qu'ils n'aient fait une « déclaration de sortie » (dans les cantons protestants où elle est autorisée). L'union entre l'Eglise et l'Etat est plus ou moins étroite suivant les cantons : elle atteint son maximum dans les Grisons, où le gouvernement et les Chambres ont le droit (dont ils usent d'ailleurs rarement) d'intervenir dans les questions de culte et de liturgie.

L'Eglise catholique comprend en Suisse six diocèses : un de langue italienne, Lugano, trois en majorité de langue allemande, Coire, Saint-Gall et Soleure, et deux presque entièrement de langue française, Fribourg et Sion. Les évêchés de Fribourg et de Soleure portent encore les noms d'évêchés de Genève et de Bâle, en souvenir de leurs anciens sièges. Il existe également une abbaye épiscopale *nullius*, celle de Saint-Maurice, relevant directement du pape, comme chacun des six évêchés. Il n'y a ni archevêque, ni nonce apostolique en Suisse. Chaque évêché jouit d'une large autonomie et s'est adapté au caractère des habitants. Dans le diocèse de Lugano, c'est le costume et le rituel du clergé italien. Dans certains diocèses de langue allemande les prêtres ne portent pas de tonsure et revêtent toujours hors de l'église le costume laïc. Il n'y a qu'une Faculté de théologie catholique, celle de Fribourg, la seule



CATHÉDRALE SAINT-PIERRE ET CHAPELLE DES MACCHABÉES.


GENÈVE
Echelle = 1:15600
0 100 200 300 400 500 M.
Tramway
LAC LÉMAN
375
RHÔNE
ARVE
LES PÂQUIS
LES EAUX-VIVES
PLAINPALAIS
CAROUGE
Grand Pré
Montbrillant
Beaulieu
la Servette
Aux Cropettes
Aux Grottes
Parc de Mon Repos
Hopital Butini (Hommes)
Gare des Marchandises
Gare de Cornavin
Promenade des Cropettes
Avenue Soret
Collège
les Délices
Aux Charmilles
Notre Dame
Kursaal
Chap. Améric.
Marché
Hotl des Postes
Chap. Angl.
Phare
Jet d'Eau
Bains
Pierres du Niton
Ile Rousseau
Embarcadère
Jetée des Pâquis
Quai du Mont Blanc
St Jean
Forces motrices
Sous-Terre
Usine à Gaz
Cimetière de Plainpalais
la Jonction
Vélodrome
Diorama
Abattoirs
BOIS DE LA BATIE
Boulevard de St Georges
Cirque
Victoria Hall
Théâtre
Conservatoire
Musée Fol
St Pierre
Hot. de Ville
Pal. de Justice
St Germain
la Madeleine
Promenade du Lac (Jardin Anglais)
Observatoire
Chap Russe
Musée
Université
Palais Eynard
Athénée
Biblioth.
Mus. d'Arts et d'Hist.
Villereuse
Gare des Eaux-Vives
Malagnou
Contamines
Florissant
École de Médecine
Ec. de Chimie
Hôpital Butini (femmes)
Hôpital Cantonal
la Queue d'Arve
les Vernets
Hospice des Aliénés
la Cluse
Champel
Dépot des Tramways
Cliniq. chirurgic.
Aux Acacias
la Roseraie
Beau Séjour
Etablissement hydrothérapique
Grand Bureau
Gare de Plainpalais-Lancy
Usine à Gaz
la Praille
Cimetière Israélite
Gare de Carouge
Cimetière de Carouge
Collège
Temple
Pont Neuf
Pont d'Arve
Plaine de Plainpalais
Demoulin Frès Sc

des sept Universités helvétiques qui ne soit pas en pays protestant. Aussi Fribourg est-il le principal centre du catholicisme en Suisse.

A la suite de la proclamation de nouveaux dogmes — l'Immaculée Conception et l'infaillibilité du pape — des catholiques dissidents, voici une quarantaine d'années, fondèrent à Genève, malgré les foudres de Mgr Mermillod, une église « catholique nationale », qui, après avoir connu un instant de prospérité, ne possède plus aujourd'hui qu'un petit nombre de fidèles. D'autres dissidents, les vieux-catholiques, groupés sous la direction d'un évêque, constituent encore une minorité appréciable, répartie entre plusieurs cantons.

L'organisation du culte protestant a pour base le canton. Jadis chaque canton qui proclama la Réforme organisa un culte national sur son territoire, en substituant l'autorité du gouvernement à celle du pape et des évêques. Il y a quinze églises évangéliques nationales, — une par canton renfermant une majorité ou une forte minorité protestante (1). L'organisation est plus ou moins aristocratique ou démocratique suivant les cantons. A la base est la paroisse, qui choisit le pasteur, — nommé à temps et révocable — et qu'administre un conseil paroissial élu généralement par les fidèles. Certains cantons reconnaissent des « congrégations de minorité » : lorsqu'il existe dans une paroisse une minorité en nombre suffisant ayant une tendance religieuse différente de la majorité, sans vouloir pour cela se séparer du culte national, elle peut organiser son culte spécial, avec un pasteur indépendant, tout en conservant la jouissance gratuite du temple commun après entente avec la majorité. Le pouvoir supérieur est exercé par le synode cantonal, généralement élu par les fidèles, et comprenant des membres laïques et ecclésiastiques : il règle les questions de dogme, de culte et de discipline. Les quinze églises nationales se sont fédérées dans le cours du XIXe siècle et ont deux organes communs, la Conférence annuelle des Eglises réformées, tendant à maintenir une unité générale de dogme, et le Concordat pour l'admission des ecclésiastiques.

Les Eglises réformées nationales professent le dogme calviniste et se placent ainsi à l'aile gauche du culte protestant, dont les luthériens forment le centre et les anglicans l'aile droite. Il existe à l'heure actuelle, dans leur sein, deux tendances différentes, la tendance traditionnelle rigide, et la tendance libérale évolutionniste, qui vise notamment à dégager l'Eglise de la tutelle de l'État. On rencontre en Suisse un certain nombre de cultes dissidents protestants, notamment les églises libres de Vaud et de Neuchâtel, et les méthodistes.

Protestants et catholiques sont en Suisse presque à égalité : ceux-là représentent 58 pour 100 et ceux-ci 41 pour 100 de la population totale, mais les catholiques occupent des territoires un peu plus vastes et leur proportion tend légèrement à s'accroître. La distribution géographique des catholiques et des protestants, qui est très capricieuse, s'explique par l'histoire, et ne coïncide pas avec la répartition des langues ni des races. Les régions catholiques forment, *grosso modo*, une grande croix dont le centre est le Saint-Gothard : au nord les Quatre-Cantons et Zug, à l'ouest le Valais, à l'est l'Oberland grison, au sud le Tessin ; en dehors, le catholicisme occupe trois enclaves importantes, le canton de Fribourg (sauf le nord), le Jura bernois, et la campagne de Saint-Gall



C. Wehrli.

GENÈVE : CATHÉDRALE SAINT-PIERRE.



ÉGLISE SAINT-GERVAIS.



ÉGLISE DE LA MADELEINE.

(1) Appenzell (Rhodes extérieures), Argovie, Bâle-ville, Bâle-campagne, Berne, Genève, Glaris, Grisons, Neuchâtel, Saint-Gall, Schaffhouse, Soleure, Thurgovie, Vaud, Zurich.



GENÈVE · PROMENADE DES BASTIONS.

avec Appenzell intérieur. Ajoutons que les religions sont très mélangées dans l'Argovie et la Thurgovie, ainsi que dans les cantons de Bâle-ville et de Genève à l'heure actuelle.

La rivalité a été longtemps très vive entre les deux cultes. La Suisse est le dernier pays d'Europe qui ait eu une guerre de religion, en plein XIXe siècle, le *Sonderbund*. Aujourd'hui les luttes anciennes ont fait place à la tolérance la plus complète. A ce résultat n'ont pas peu contribué les nécessités de l'industrie touristique, qui réclamaient des églises de toutes les confessions pour satisfaire les pratiques cultuelles diverses des étrangers. Protestantisme et catholicisme tendent aujourd'hui à se rapprocher.

Les israélites, au nombre de douze mille environ, sont en augmentation : ils n'étaient que trois mille en 1850. Ils habitent presque exclusivement les grandes villes.

Les Bastions. L'Université. Les musées et l'art. — En sortant de Saint-Pierre et en repassant devant l'Hôtel de ville, on aboutit, par la rampe de la Treille, à la belle promenade ombreuse des Bastions, où l'on montre un prétendu monument druidique, la Pierre-aux-Fées. Là s'élève la tour Baudet, du XVe siècle, adossée à l'enceinte épiscopale, près de marronniers séculaires. Les remparts, démolis en 1846, occupaient l'emplacement de la promenade actuelle. C'était la limite de la vieille cité, hors de laquelle a débordé la ville moderne. De la Treille, le regard embrasse les jardins, et, par-dessus un fouillis de verdure, le sud-ouest de la ville dominée au loin par la chaîne bleuâtre du Jura.

A l'entrée du parc des Bastions, la place Neuve, la plus vaste de Genève, ornée d'une statue du général Dufour, a fort bel air entre la promenade, les hautes terrasses de la vieille ville et quelques édifices modernes de bon goût, le musée Rath, le Conservatoire de musique et le Grand-Théâtre construit dans le style Renaissance sur les plans de Gosse. Non loin du théâtre, le luxueux Victoria Hall, élevé en 1893, et légué à la ville par un ancien consul d'Angleterre, est aussi utilisé comme salle de spectacle. La place Neuve est un des principaux centres d'animation de Genève. De là descend vers le Rhône, sur l'emplacement de l'ancienne enceinte, la large rue de la Corraterie, très commerçante et bordée de beaux magasins.



LA SYNAGOGUE.

Derrière la promenade des Bastions s'élèvent les bâtiments académiques qui renferment, comme à Lausanne, l'Université et plusieurs musées, et qui datent de 1872. L'Université de Genève est une des premières de Suisse. Des cours publics et gratuits sont donnés l'hiver dans l'Aula. Le canton dépense un tiers de son budget — proportion énorme — pour l'instruction publique, qui a pris un grand développement. Nombreuses sont les écoles spéciales de sciences, de commerce, d'industrie, de ménage. Le Collège, fondé par Calvin en 1559, et qui est situé dans un immeuble pittoresque derrière le Palais de justice, est resté à la hauteur de son ancienne réputation. L'instruction primaire est organisée de façon remarquable. Il existe enfin de nombreux pensionnats et institutions libres, car beaucoup de jeunes Allemands et d'Anglais des deux sexes viennent à Genève pour apprendre la langue française.

Les musées de Genève sont presque tous groupés dans les bâtiments académiques et dans le voisinage. A l'Université sont annexés les musées d'histoire naturelle, d'archéologie et la Bibliothèque.

Le premier est particulièrement riche. A la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe, Genève fut un centre de recherches d'histoire naturelle de premier ordre : le voisinage des Alpes, qui commençaient seulement à être explorées, procurait des documents précieux, et jusqu'alors inconnus, aux botanistes et surtout aux géologues qui, par l'étude des glaciers et des soulèvements alpestres, renouvelèrent l'histoire de la terre. Parmi les noms les plus célèbres de cette époque, il faut citer H.-B. de Saussure, géologue et écrivain ; Ch. Bonnet, Pictet, le botaniste de Candolle, l'entomologiste Melly, Agassiz. Plusieurs de ces savants ont leur buste près de l'Université. Le musée d'histoire naturelle renferme notamment de nombreux mammifères alpestres et de splendides cristaux (un seul groupe, provenant du Galenstock, pèse 3 750 kilos), la collection de coquillages de Delessert, la collection géologique de Saussure, la collection de



GENÈVE · LA PLACE NEUVE.



Cl. Wehrli.

GENÈVE : LE GRAND THÉATRE.



LE VICTORIA HALL.

fossiles de Pictet, et la collection de coléoptères de Melly, la plus riche peut-être qui existe : elle compte 35 000 espèces. Les amateurs d'histoire naturelle sont toujours nombreux à Genève, et beaucoup partent pour les montagnes voisines, aux premiers beaux jours, le sac de géologue au dos ou la boîte de botaniste en bandoulière.

Le musée archéologique possède beaucoup d'antiquités préhistoriques et un certain nombre de tableaux. Parmi ceux-ci, on remarque surtout deux volets d'un autel, de Conrad Witz.

La bibliothèque est riche en manuscrits précieux et en vieilles éditions. On doit signaler surtout les homélies de saint Augustin, sur papyrus, du VI[e] siècle, des miniatures provenant du trésor de Charles le Téméraire, les manuscrits de J.-J. Rousseau, et une Bible de 1558, richement reliée aux armes de France et de Navarre, et que la ville de Genève voulait offrir à Henri IV, lorsque, dans l'intervalle, le roi se convertit au catholicisme.

Plusieurs musées — de même que trois palais — ont été légués à la ville par des particuliers. Il n'est pas de ville qui, en proportion de la population, ait été l'objet de dons aussi nombreux et d'autant de valeur que Genève : beaucoup d'étrangers retirés dans la ville, parfois proscrits, ont voulu ainsi témoigner leur reconnaissance pour l'hospitalité qu'ils avaient reçue. Le palais Eynard, où sont des collections d'intérêt local, d'histoire naturelle et le musée de la faune suisse, a fait l'objet d'un don de ce genre, ainsi que les musées Rath, Fol et Ariana. L'inconvénient de ces dons est la séparation de collections particulières qui gagneraient à être fusionnées.

Le musée Rath, qui fut situé longtemps place Neuve, renferme les collections, fort augmentées, d'un général russe d'origine genevoise. C'est presque exclusivement un musée de peinture, à l'exception de quelques beaux marbres antiques et de bustes de Houdon. On y admire de fort belles toiles appartenant à diverses écoles, et particulièrement le *Triomphe de David*, du Dominiquin, deux portraits attribués à Velasquez, les *Cinq sens* de Téniers, un *Intérieur* de Van Ostade, la *Nymphe couchée* de Corot. L'école française du XVIII[e] siècle et l'école romantique sont bien représentées. De nombreux tableaux de peintres suisses modernes, quelques-uns remarquables, figurent surtout des scènes de montagne. Le cabinet des estampes, où sont notamment des épreuves originales de Rembrandt, est fort intéressant. C'est à l'ancien musée Rath que se tiennent les expositions temporaires des beaux-arts.

Le musée Fol — qui porte le nom de son fondateur — est surtout remarquable par son admirable collection de sculptures antiques. Une statue d'Apollon Sauroctone est attribuée à Praxitèle. Aux antiquités grecques, romaines et étrusques, sont jointes de belles collections d'objets du moyen âge et de la Renaissance, des faïences, des ivoires et des tableaux. Ces deux musées ont été transférés en 1910 au Musée d'art et d'histoire : première étape d'unification.

Le musée de l'Ariana, dans la banlieue de Genève, fut légué avec l'édifice et le parc par son propriétaire : il est situé sur le coteau de Varembé, sur la rive occidentale du lac. Les collections sont des plus variées : salles de faïences et de porcelaines, salons japonais et chinois, antiquités grecques et romaines, armures, ivoires, bijoux et manuscrits du moyen âge et de la Renaissance, — tous les pays et toutes les époques sont représentés. Dans la galerie de peinture, de nombreux tableaux des écoles italiennes et flamandes, mais dont beaucoup sont des copies. La *Vierge de Vallombreuse*, de Raphaël, est une réplique de la *Vierge au chardonneret*, de Florence. — La vue, du belvédère, est superbe. Dans les jardins ont été installés un parc aux daims et un Jardin botanique et alpin où, dans un bâtiment spécial, se trouve le célèbre herbier de Delessert.

Genève est peut-être le principal foyer artistique de la Suisse. A l'Athénée, près de l'Université, se tient une exposition permanante organisée par la Société des amis des beaux-arts. L'Ecole des beaux-arts est très importante. Tout à côté, le récent Musée



LA RUE DE LA CORRATERIE.



L'UNIVERSITÉ.

d'art et d'histoire, où l'on a réuni, dans un fort bel édifice, les collections Fol et Rath, renferme également une intéressante section d'art décoratif, avec dentelles, broderies et tissus anciens précieux, une section archéologique suisse, où on remarque les reconstitutions d'anciennes salles genevoises et grisonnes, et un cabinet de numismatique extrêmement riche en monnaies et médailles genevoises.

La promenade sur laquelle s'élèvent ces derniers monuments, ainsi que l'Observatoire, fait suite aux Bastions, et longe, comme eux, les anciens remparts sous les terrasses de la vieille ville. A l'extérieur s'étend tout un quartier neuf, bien percé, avec de beaux immeubles modernes généralement entourés de jardins. La Genève moderne est remarquable par son aération et ses ombrages qui la font rechercher des étrangers. Dans ce quartier, où les anciennes tranchées qui entouraient les remparts ont laissé leurs dépressions, coupées parfois de ponts, se trouvent le square Tœpffer, avec le buste du charmant écrivain, la chapelle russe dont on aperçoit au loin les cinq coupoles dorées, et le monument élevé à la mémoire de Michel Servet, l'adversaire de Calvin.



Cl. Wehrli

L'ÉGLISE RUSSE.

Les bords du Rhône et du lac. Quais et ponts. — Sur les bords du Rhône, animés et pittoresques; subsistent encore quelques vieilles maisons et des souvenirs de Genève antique. La plus vénérable relique est la Tour de l'Ile, dans un vieux et curieux quartier, haute et quadrangulaire : c'est le plus ancien monument de Genève. Une inscription commémorative atteste qu'en cet endroit fut décapité en 1519 le héros patriote Berthelier. Un double pont existait déjà là du temps de César, qui le fit couper dans sa lutte contre les Helvètes : c'est la première mention de Genève qui soit faite dans l'histoire.

Plusieurs petites îles et constructions sur pilotis se trouvent sur le Rhône en amont et en aval de l'île principale. Le bras gauche du fleuve est barré par l'usine des forces motrices, où fonctionnent vingt turbines d'une force totale de six mille chevaux, et qui fournissent de l'eau potable à la ville, ainsi que de l'eau à haute pression à de nombreux établissements industriels. L'eau potable de Genève serait, d'après le physicien Tyndall, la plus pure d'Europe : c'est en grande partie à sa qualité qu'est dû l'excellent état sanitaire de Genève qui, sur les cinquante principales villes d'Europe et d'Amérique, présente le minimum de décès (17 par 1000 habitants). A quelques kilomètres en aval de Genève, sur le Rhône, l'usine des forces motrices de Chèvres fournit à la ville une force de douze mille chevaux, utilisée en grande partie pour l'éclairage électrique : l'usine électrique qui reçoit et distribue cette force pour l'éclairage est adossée à un pont au milieu du Rhône.

Sept ponts pittoresques et d'aspect varié traversent le Rhône : ils ont tous été construits ou édifiés à une époque plus ou moins récente, car le cours rapide du fleuve nécessite de continuelles réparations. En remontant le fleuve, le second, qui porte le nom moyenâgeux de la Coulouvrenière, aboutit en face de la promenade Saint-Jean, où a été placé le monument de James Fazy. Le pont de l'île a la largeur d'une vaste jetée. Un barrage régulateur du fleuve est établi sous le pont de la Machine. Plus près du lac, le pont des Bergues, en ligne brisée, est relié par une passerelle à l'île Jean-Jacques-Rousseau — l'ancienne île des Bergues — où, dans une petite oasis tranquille de verdure et de grands arbres, au cœur de la ville, a été élevée une statue en bronze, de Pradier, au grand écrivain, à l'endroit où il se plaisait à venir rêver dans sa jeunesse.

Coupant le Rhône dans sa plus grande largeur à la sortie du Léman,



GENÈVE — LE MUSÉE D'ART ET D'HISTOIRE.

le célèbre pont du Mont-Blanc avec les somptueux quais du lac qu'il continue et qu'il réunit, donne à la Genève moderne un cadre de beauté, le long des eaux mouvantes animées d'embarcations de toute sorte, face aux montagnes lointaines qui dentellent l'horizon de leurs cimes violacées ou neigeuses. Elevé en 1862, le pont du Mont-Blanc a été élargi en 1903 : c'est un des plus beaux ponts d'Europe, moins encore par ses vastes dimensions et la sobre majesté de son architecture, que par le coup d'œil incomparable dont on jouit sur la ville, sur les pittoresques rives du Rhône, les quais luxueux et la profonde perspective du lac, et surtout sur l'horizon montagneux des Alpes, les Voirons allongés et le Salève massif, que commande, par les jours clairs, la haute et fine silhouette du mont Blanc drapé d'une neige éternelle, — ce mont Blanc, symbole de la fascination alpestre, qui attira tant de Genevois, depuis Saussure qui en fit le premier l'escalade.



GENÈVE : LA COUR DU VIEUX COLLÈGE.

Sur la rive occidentale, le quai du Mont-Blanc présente un coup d'œil encore plus dégagé sur le géant des Alpes. Là débarquent et partent les vapeurs et stationnent les bateaux de louage. Dans le square des Alpes s'élève le monument érigé au duc de Brunswick qui légua à sa mort, en 1873, toute sa fortune, évaluée à vingt millions, à la ville de Genève : c'est un petit édicule qui a la forme d'une chapelle à pinacles de style flamboyant italien, sur le modèle du mausolée des Scaliger à Vérone. Après le luxueux Kursaal, la jetée des Pâquis s'enfonce dans le lac jusqu'au phare à feux scintillants, d'où l'on a peut-être le meilleur coup d'œil d'ensemble sur la ville, qui s'étage sur la colline dominée par les tours de Saint-Pierre. Le quai se prolonge fort loin vers le palais de la Société des Nations, installée dans l'ancien hôtel National, en attendant la construction d'un édifice plus luxueux. A l'extrémité est le beau parc Mon-Repos, avec une collection ethnographique.

Sur la rive opposée, près du pont du Mont-Blanc, le Monument national, groupe en bronze de Dorer, commémore la réunion de Genève à la Suisse. Le Jardin anglais continue la série des parcs et des promenades ombreuses qui donnent tant d'attraits à Genève : il est orné d'une fontaine monumentale, de bustes du sculpteur Pradier et de peintres genevois, et renferme dans un châlet un intéressant relief du mont Blanc. On remarque plus loin, dans le lac, deux curieux rochers granitiques : les Pierres de Niton, deux blocs erratiques échoués dans l'eau. Un môle va à la rencontre de la jetée de l'autre rive : il est terminé par un des plus puissants jets d'eau du monde, qui jaillit à 90 mètres de hauteur et fonctionne seulement les dimanches et jours de fêtes. A l'extrémité du quai, le parc des Eaux-Vives, avec d'épais ombrages, a une source d'eaux minérales et offre des distractions de toute sorte (musicales, sportives, etc.) ; il clôture la ceinture d'avenues et de jardins que tresse Genève autour de l'estuaire du lac.



LA TOUR DE L'ILE.

Les faubourgs du sud. Eaux-Vives. Plainpalais. La Jonction. — Derrière le quai des Eaux-Vives, s'étale le faubourg du même nom : quartier populeux et ouvrier, propre cependant et point minable, où vit un prolétariat actif et généralement aisé. A l'extrémité, se trouve la gare pour Annemasse et les directions de Savoie. Près de la vieille ville, la salle de la Réformation, où se donnent des concerts, renferme le *Calvinium*, avec de nombreux souvenirs de Calvin.

De l'autre côté de la colline, par delà les bastions, le faubourg de Plainpalais est limité par un vaste terrain qui sert pour les jeux, les foires, les expositions : c'est là que se tint l'exposition de 1896, où on remarqua notamment le « Village suisse ». Dans ce quartier excentrique ont été rejetés le cimetière, l'usine à gaz, les abattoirs. Un vélodrome a été aménagé auprès de l'Arve. L'Arve torrentueuse et boueuse, qui descend du mont Blanc, va se jeter un peu plus loin dans le Rhône, à la Jonction : les ondes bleues du fleuve, purifiées dans le lac, et les eaux jaunâtres de son affluent coulent assez loin côte à côte sans se mêler. Le long du Rhône, en face d'une rive rocheuse escarpée, le ravissant sentier des Saules, acheté, sauvegardé et aménagé par l'Association des intérêts de Genève, permet d'accéder jusqu'à la terrasse située à l'extrémité de la digue qui sépare le confluent.

Sur la rive gauche de l'Arve, le bois de la Bâtie, coupé de prairies, est un lieu de rendez-vous, les dimanches d'été, pour les Genevois qui viennent déjeûner dans les restaurants champêtres.



GENÈVE : LE PARC MON-REPOS ET LE SALÈVE.

est celle des miniatures et des émaux. Enfin Genève tient le premier rang pour la fabrication soignée des pièces à musique.

Depuis quelques années, l'industrie automobile a pris une grande extension. L'Automobile-Club suisse a son siège à Genève; il a lutté et lutte encore pour enrayer ou atténuer le mouvement d'autophobie qui s'est manifesté dans les cantons montagneux et qui s'est traduit par des pénalités et des règlements draconiens, et il a demandé l'unification de la législation automobile en Suisse.

Beaucoup d'autres industries, telles que la construction des appareils électriques, des instruments de physique, la taille des pierres précieuses, se sont développées grâce à l'utilisation des forces motrices du Rhône.

Genève est une des villes les plus commerçantes de la Suisse. Quoique sa population ne dépasse pas cent vingt mille âmes, elle offre autant et plus de ressources que des capitales d'un demi-million d'habitants, comme Rome ou Madrid. C'est aussi un centre bancaire et financier très important.

Les quartiers du nord. Genève industrielle. — Au nord du Rhône s'étendent des quartiers très commerçants, aux larges artères, reconstruits, pour la plus grande partie, à une époque récente. La spacieuse rue du Mont-Blanc, qui prolonge le pont pour monter à la gare de Cornavin, est la plus belle rue moderne de Genève : bordée d'immeubles luxueux, elle présente une grande animation. Elle est ornée d'un énorme buste de Louis Favre, qui perça le tunnel du Saint-Gothard. La plupart des tramways de la ville se rejoignent au croisement de la rue et du quai.

Là se trouve la chapelle anglaise et, un peu plus loin, l'église Notre-Dame qui, après avoir appartenu aux catholiques, avait ensuite été concédée à un culte dissident, les vieux-catholiques; ce fut une des raisons qui engagèrent les catholiques à voter la séparation.

Le temple de Saint-Gervais, dans le même quartier, passe pour le plus ancien de Genève; sur le mur, une inscription latine rappelle les noms des Genevois tués en défendant leur ville contre l'escalade historique du duc de Savoie.

L'École des Arts industriels, où sont exposés et mis en vente les travaux des élèves — bronzes, céramiques, sculptures, etc. — et l'école d'horlogerie attestent l'importance industrielle de Genève et le soin qui est apporté à l'éducation professionnelle. Dans ces immeubles sont installés un très intéressant musée d'horlogerie, un riche musée des arts décoratifs et un musée industriel, où sont conservées les machines qui ont servi au percement du Gothard.

L'horlogerie est une des principales industries de Genève. Elle y fut introduite, il y a quatre siècles, et ses artisans se sont spécialisés dans l'horlogerie fine et de précision pour laquelle ils sont sans rivaux. C'est à Genève que fut fabriquée la première montre sans clef, dite alors « remontoir au pendant ». Les ouvriers genevois sont de véritables artistes, remarquables par leur habileté et leur esprit inventif. La bijouterie et la joaillerie ne sont pas moins bien représentées. Une autre industrie artistique de Genève, poussée à une très grande perfection,

Les revendications économiques de Genève. Le percement de la Faucille. — La situation géographique, toute particulière, de Genève, lui crée des besoins et des intérêts spéciaux dans la Confédération. A l'extrémité de la Suisse, la ville, avec son étroit canton, s'enfonce comme un coin entre les départements français de l'Ain et de la Haute-Savoie. Mais, en dépit de cette frontière politique artificielle, Genève reste la métropole naturelle de la Savoie et d'une partie du Jura français, qui viennent s'approvisionner dans la grande ville et y écouler leurs produits. Et, néanmoins, la différence de nationalité a créé des rivalités, qui ont existé de tout temps, surtout entre la Savoie et Genève qui, pourtant, ne sauraient se passer l'une de l'autre. La solidarité économique entre ces diverses régions est en effet indéniable : on l'a vu encore pour la question du percement de la Faucille, qui est d'une importance vitale pour Genève.

A l'heure actuelle, Genève, qui a des relations très importantes avec la Bourgogne, Paris et Londres, est reliée avec Dijon et Paris par une voie ferrée assez longue, qui fait un grand coude par Mâcon et Ambérieu. Le percement de la Faucille, en raccourcissant d'un tiers la distance Genève-Dijon, accélérerait singulièrement le trafic et contribuerait à développer l'essor de la grande métropole suisse. Genève avait promis, pour la future voie ferrée, une subvention de vingt millions.

Les pouvoirs fédéraux furent longtemps hostiles au percement de la Faucille, qui intéressait le seul canton de Genève et pouvait détourner une part de trafic du pays de Vaud. Par la Convention de Berne de 1909, la Faucille ne fut pas adoptée comme voie d'accès au Simplon : mais comme Lausanne obtenait satisfaction par l'exécution du raccourci Frasne-Vallorbe, qui allait améliorer singulièrement ses relations avec Dijon et Paris, le gouvernement fédéral, afin de ne pas mécontenter Genève, leva son *veto* et



LE MONUMENT NATIONAL.



Cl. Photoglob.

GENÈVE : CONFLUENT DU RHÔNE ET DE L'ARVE.

consentît à l'exécution éventuelle de la Faucille, ainsi qu'au raccordement des deux gares de Genève qui est, pour la ville, d'un intérêt capital : la dualité des gares de Cornavin et des Eaux-Vives, qui se complique d'un transbordement à Annemasse pour les directions de Savoie, était, en effet, incommode et fâcheuse, et le raccordement a été décidé par le canton en 1912, avec deux stations intermédiaires, à Plainpalais et à Carouge.

Quant au percement de la Faucille, il apparaît plus problématique, bien que le Jura français le réclame également, car il a contre lui l'opposition de l'Ain et de la Savoie qui préconisent un autre tracé. Genève avait espéré un instant joindre la Faucille à la ligne projetée du mont Blanc, qui en aurait été le prolongement naturel, et qui, par un tunnel sous le géant des Alpes, aurait débouché en Italie : ce projet est abandonné depuis la guerre.

La poste en Suisse. — Lorsqu'on suit la rue du Mont-Blanc, il est un édifice vaste et somptueux qui frappe surtout le passant par l'ampleur de ses proportions et par l'élégance de sa façade : c'est l'hôtel des Postes, tel que Paris lui-même n'en possède point un semblable. La poste, avec ses annexes le télégraphe et le téléphone, joue un grand rôle en Suisse : le gouvernement a compris quelle est l'importance considérable de ce rouage dans la vie du pays, et n'a reculé devant aucun sacrifice pour favoriser son développement. Des localités de quinze à vingt mille habitants — comme Coire — ont des hôtels des postes comme il n'en existe pas dans les grandes villes de France, — spacieux, luxueux même, en tout cas conformes aux règles de l'hygiène tant pour le public que pour les employés.

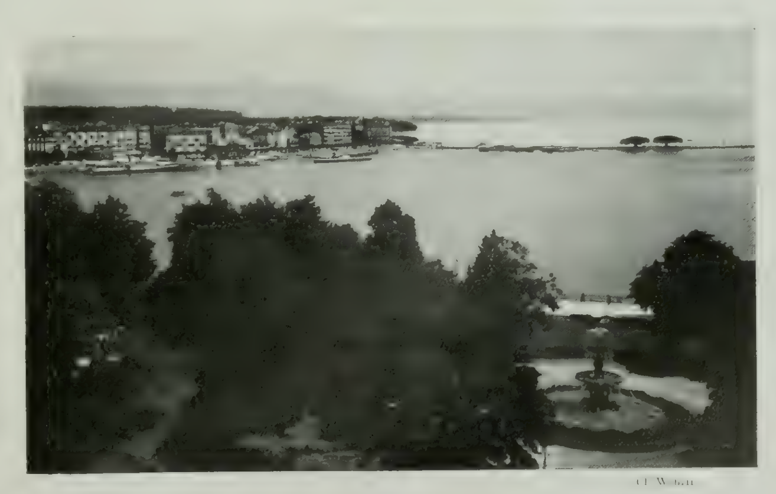
La poste suisse jouit à bon droit du renom d'administration modèle.

Ce n'est point qu'elle manque de besogne, au contraire. La poste suisse est un Maître Jacques qui, non content d'englober les télégraphe et téléphone, se fait tour à tour banquier, expéditeur de marchandises, entrepreneur de voitures : elle a, en effet, les services des chèques postaux, des colis postaux jusqu'à 60 kilos et des diligences publiques. Et tout ce mécanisme marche de façon remarquable, sans heurt, sans secousse.

La cause ? la voici : cette administration a un esprit essentiellement commercial. Elle s'efforce de satisfaire sa clientèle, d'améliorer sans cesse ses services. D'abord en abaissant les prix : la Suisse avait depuis longtemps, avant la guerre, la carte postale à un sou (avec toute la correspondance qu'on voulait y inscrire), la lettre à deux sous, et à un sou pour le rayon local (dix kilomètres). Pour dix centimes, on pouvait envoyer cinq cents grammes d'imprimés ou papiers d'affaires. Les tarifs des mandats sont aussi très réduits.

Après le prix, la commodité. Toutes les communes suisses ont leur bureau de poste, télégraphe et téléphone. Dans les centres un peu importants, les recettes auxiliaires sont multipliées ; les grands hôtels possèdent chacun leur bureau télégraphique. Il y a en Suisse un bureau de poste par onze kilomètres carrés : proportion unique en Europe. En été, l'affluence des étrangers, qui décuple parfois le nombre des correspondances, est mathématiquement prévue, et le personnel augmenté en conséquence ; aussi le service se poursuit-il avec régularité, sans à-coups. Seule l'exécution des ordres de réexpédition laisse à désirer, surtout pendant la « haute saison » dans les stations d'étrangers fréquentées. Mais les départs et la distribution des courriers sont toujours effectués avec une ponctualité remarquable.

Tous les mandats sont payables à domicile par des facteurs



Cl. Wehrli.

LE JARDIN ANGLAIS ET LE PORT.

spéciaux ; les chèques postaux permettent de faire des opérations de banque dans les plus petits villages ; la circulation totale des chèques et virements postaux atteint deux milliards et demi. — Les bureaux sont propres et spacieux.

On cherche surtout à simplifier les formalités. On expédie des colis, des malles affranchis en timbres-poste. Un haut fonctionnaire français, qui alla récemment en mission en Suisse, fut stupéfait de voir, au milieu d'une cour, des boîtes de valeur déclarée — dix mille, vingt mille francs — dont un chef faisait l'appel en les pointant sur une feuille, tandis que les employés les plaçaient au fur et à mesure dans les divers fourgons.



LE VILLAGE SUISSE DE L'EXPOSITION DE 1896.

« Comment ! s'écria-t-il, vous manipulez les valeurs déclarées sans paperasses, sans signatures ?

— Que voulez-vous dire ?

— En France, une boîte de valeur déclarée passe de la main à la main, et chaque employé donne une signature pour décharger le précédent.

— En Suisse, monsieur, riposta le chef, il n'y a que deux signatures : celle de l'expéditeur et celle du destinataire. Nous répondons de notre personnel, et une telle mesure de défiance serait injurieuse à cet égard. Il n'y a jamais de détournements ni de vols. »

Jusqu'en 1910 tous les employés, même ceux qui ne manient pas de valeurs, déposaient un cautionnement à leur entrée en fonctions. Ils ont une association professionnelle dont tous font partie et qui jouit de la personnalité civile. Elle collabore avec l'administration au point de lui signaler les rares brebis galeuses qui se seraient introduites dans le troupeau, les employés qui jouent ou qui mènent une vie déréglée, — cela dans un but de moralité.

Le public collabore aussi avec l'administration. A l'école primaire, on apprend aux enfants à faire une adresse, à rédiger un télégramme, un mandat ; on leur dit pourquoi il faut placer le timbre en haut et à droite de l'enveloppe, afin de faciliter l'oblitération. Et tout cela, on le leur demande aux examens. Dans d'autres pays, les examinateurs se croiraient déshonorés de poser de telles questions : ils estiment qu'il est beaucoup plus utile pour l'enfant de connaître la liste des Mérovingiens ou le théorème du carré de l'hypoténuse.

Les étrangers à Genève et en Suisse. Par sa situation géographique à proximité de montagnes pauvres, par sa réputation de beauté et d'hospitalité, par l'agrément de la vie, Genève, depuis un siècle surtout, a attiré chez elle un grand nombre d'étrangers. Les uns se sont naturalisés et assimilés ; les autres ont conservé leur nationalité première. Et certains Genevois de vieille souche se sont demandé si les premiers n'altéreraient pas le caractère national, et si les seconds ne pourraient pas à la longue ou dans certains cas constituer un danger. Ces craintes ne sont pas tout à fait chimériques. Il est certain, d'abord, que depuis un siècle le caractère genevois s'est profondément transformé, et que l'immigration a été une des causes principale de cette évolution. Un des faits les plus caractéristiques c'est l'annexion, en 1815, au canton de Genève, d'un certain nombre de communes de la Savoie et du pays de Gex, toutes catholiques. Désormais Genève, qui jusqu'alors ne comptait guère que des protestants, devint, au point de vue religieux, un canton mixte ; l'immigration de la Savoie et du Jura français introduisit par la suite, dans la ville, un élément catholique de plus en plus nombreux qui, grâce à l'appoint fourni par la banlieue, finit par devenir la majorité à partir de 1900 (1). Les immigrants assimilés pouvaient donc désormais dicter leurs volontés aux Genevois de vieille race : en fait, ce sont eux qui firent la



GENÈVE : LE SENTIER DES SAULES.

(1) En 1850, les protestants et les catholiques, dans le canton de Genève, étaient respectivement au nombre de 34 000 et 29 000 ; en 1900, de 62 000 et 67 000.



G. Wehrli

GENÈVE : LES RUES DE CHANTEPOULET ET DU MONT-BLANC.

séparation et exproprièrent l'Eglise d'Etat dans l'antique cité de Calvin. Mais à part la question religieuse, aujourd'hui résolue, la fusion est complète entre les deux éléments, si l'on en excepte le milieu encore très fermé des vieilles familles genevoises. Et nul ne peut rien contre l'évolution qui a transformé peu à peu l'austère cité calviniste en une grande ville cosmopolite, qui n'est pas seulement une ville de plaisirs, mais un foyer très important d'activité intellectuelle, artistique et économique.

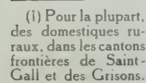
Le séjour permanent de nombreux étrangers non naturalisés soulève d'autres problèmes. Sans doute la présence d'étrangers riches ou même aisés — d'ailleurs toujours en petit nombre — ne présente guère pour la ville que des avantages; mais peut-on en dire autant des autres? Les étrangers, a-t-on allégué, ne s'assimilent pas; ils viennent pour leur agrément ou leurs intérêts matériels; ils risquent de devenir un jour la majorité. Leur proportion, qui était seulement de 20 pour cent en 1837, s'est élevée à 40 pour cent en 1910. Ce sont surtout des Savoyards, qui retournent dans leur pays après avoir gagné quelque pécule. Il y a aussi beaucoup d'Anglais et d'Anglaises aisés, toute une colonie de réfugiés russes, et des ouvriers italiens. Un Genevois, M. Edmond Boissier, a proposé de naturaliser d'office tous les enfants nés sur le territoire en leur donnant une éducation appropriée, afin de parer à l'altération du caractère indigène, et de lutter contre la marée cosmopolite qui menace, dit-il, de submerger la race à bref délai.

Les proscrits politiques ont soulevé d'autres craintes. Le droit d'asile, qui a fait de la Suisse, et principalement de Genève, le refuge des exilés, a pour contre-partie, de la part des bénéficiaires, l'engagement tacite de ne commettre aucun attentat sur le territoire helvétique. Or, depuis un certain temps, quelques crimes politiques isolés se sont produits. C'est à Genève que l'anarchiste Luccheni a assassiné l'impératrice Elisabeth d'Autriche, tandis que plus récemment, à Interlaken, une jeune nihiliste russe, Tatiana Leontieff, tuait un rentier parisien qu'elle avait pris pour le ministre Dournovo. Ces faits, quoique exceptionnels, ont donné à réfléchir aux autorités suisses et surtout genevoises, qui désormais surveillent de plus près les réfugiés politiques, accordent des extraditions qu'elles auraient refusées jadis et multiplient les expulsions à l'égard des étrangers « indésirables ».

Il y a peu de villes en Suisse où la pénétration étrangère soit aussi forte qu'à Genève : on ne peut citer que Lugano, qui compte aujourd'hui une majorité d'Italiens. Dans l'ensemble, les étrangers domiciliés en Suisse constituent 12 pour cent de la population totale; ils sont au nombre de quatre cent mille environ, dont un dixième à peine de Français (presque tous à Genève) et moins encore d'Autrichiens (1). Les plus nombreux sont les Allemands et les Italiens. Les premiers, qui atteignent un total de 170 000, sont au nombre de 40 000 à Bâle, 50 000 dans le centre industriel du canton de Zurich; les autres sont répartis dans toute la Suisse allemande : ce sont surtout des domestiques, travailleurs ruraux, employés d'hôtels. Sur les 160 000 Italiens, près du quart sont installés au Tessin : les autres — presque tous des ouvriers,



LA CHAPELLE ANGLAISE.



(1) Pour la plupart, des domestiques ruraux, dans les cantons frontières de Saint-Gall et des Grisons.



RUE DES CORPS-SAINTS.

surtout terrassiers — sont répandus spécialement dans les Quatre-Cantons, le Valais, les Grisons, où ils ont pénétré avec les voies ferrées du Gothard, du Simplon, de l'Albula et de la Bernina, qui ont été construites presque exclusivement par des travailleurs italiens.

Bien que ces chiffres ne soient nullement inquiétants, le Conseil fédéral songe à faciliter la naturalisation des étrangers. On avait proposé la création d'un indigénat suisse, indépendant du droit de bourgeoisie communale : mais ce projet n'a pas de chances d'aboutir. La naturalisation d'office des étrangers nés en Suisse a, en revanche, de nombreux partisans, qui font remarquer que le tiers des étrangers domiciliés dans la Confédération sont nés dans le pays.



GENÈVE HOTEL DES POSTES.

La littérature genevoise et romande. — Genève est le principal centre de la littérature de langue française en Suisse. De toute la Suisse romande, c'est elle qui a fourni le plus d'écrivains. Quelques autres sont vaudois. Neuchâtel et le Jura ont surtout donné des savants ou des artistes.

Les écrivains suisses forment, dans la littérature française, un groupe à tendances bien caractérisées. Et cela s'observe non seulement chez ceux qui, n'ayant pas quitté leur pays, sont demeurés foncièrement suisses, mais encore chez les nombreux écrivains que la Suisse, et surtout Genève a donnés à la France en échange de Calvin, — qui ont vécu ou ont conquis leur renommée à Paris. On peut noter d'abord un amour profond de la nature : les rares écrivains de langue française qui ont vraiment senti la montagne, sont presque tous Suisses, depuis Rousseau jusque vers la fin du XIXe siècle. On observe en outre un souci très vif des idées morales, qui ne doit pas étonner au pays de la Réforme : penseurs, théologiens, moralistes sont nombreux, et les romanciers comme les poètes sont pénétrés de leur influence. Enfin chez les Genevois existe toute une lignée d'observateurs très fins et très français, volontiers ironistes, dont Tœpffer est le type classique; les Vaudois, au contraire, sont plus idéalistes, plus poètes. Mais ce sentiment poétique très vif s'exprime presque toujours en prose : la Suisse française, qui compte tant d'écrivains excellents, n'a pas un seul grand poète.

C'est cependant un poète qui ouvre la littérature helvétique au moyen âge, Othon de Grandson, mais il n'a pas une grande valeur littéraire. La littérature médiévale de la Suisse romande est d'ailleurs très pauvre. On a démontré récemment que les *Chroniques* des chanoines de Neuchâtel, attribuées au XVe siècle, n'étaient qu'un habile pastiche composé trois cents ans plus tard.

Au XVIe siècle, la littérature suisse est presque tout entière représentée par des orateurs et critiques français qui viennent prêcher la Réforme à Genève et à Lausanne ou qui fuient la proscription : les plus connus sont Calvin, Guillaume Farel, Théodore de Bèze, Estienne. Puis une assez longue éclipse se produit.

La véritable lignée des écrivains suisses ne commence qu'au milieu du XVIIIe siècle. Il est symptomatique qu'elle soit représentée au début par des naturalistes et des philosophes : Charles Bonnet, qui est à la fois l'un et l'autre; le géologue de Saussure, le créateur de la littérature alpestre qui devait compter plus tard dans ses rangs Emile Javelle et le poète Eugène Rambert; et enfin le premier, par le génie comme par la date, Jean-Jacques Rousseau, à qui Paris révéla son talent en consacrant sa gloire : il fut, lui aussi, un moraliste et un botaniste, et il exprima le premier en France le sentiment de la nature.

Pendant la période de la Révolution et de l'Empire, Genève nous a envoyé Mme de Staël et l'économiste Sismondi, et Lausanne Benjamin Constant. Il est à observer que les écrivains suisses venus en France ont l'esprit naturellement cosmopolite et « européen », suivant la juste remarque de M. Lanson.

A mesure qu'on avance dans le XIXe siècle, la proportion des émigrés diminue, et la littérature indigène s'affirme plus profondément suisse. A côté de Victor Cherbuliez, naturalisé français, voici le fin Genevois Rodolphe Tœpffer, écrivain et dessinateur, encore plus observateur que peintre de la nature dans les *Nouvelles genevoises* et ses *Voyages en zigzag*, au style sobre et voltairien en pleine époque romantique; le poète vaudois Juste Olivier, qui est peut-être le premier des poètes suisses. Puis les



LA POSTE DANS LES ALPES.



LA TOUR DE CHAMPEL.

penseurs et les critiques : Alexandre Vinet de Lausanne, théologien et philosophe comme Amiel, de Genève, dont le *Journal intime* est un vrai chef-d'œuvre ; genevois aussi le professeur et polygraphe érudit Marc Monnier, et le cardinal Mermillod, vigoureux orateur de la chaire.

Voici maintenant les contemporains (1). Nyon a donné à la France un de ses meilleurs romanciers, Edouard Rod, et Genève plusieurs jeunes écrivains de talent, parmi lesquels Louis Dumur, dont la plume fine et alerte continue la tradition de Tœpffer, avec les mêmes dons d'observation malicieuse et ironique. Mais les littérateurs demeurés en Suisse sont plus nombreux. Ce sont surtout des critiques et des romanciers : citons seulement les Genevois Gaspard Vallette et Philippe Monnier, Philippe Godet de Neuchâtel, Paul Seippel, et Virgile Rossel, un des rares écrivains jurassiens, un des esprits les plus encyclopédiques et les plus profonds de la Suisse moderne, à la fois critique, historien, juriste et homme politique.

La banlieue de Genève. Le Salève. — Entre le lac, le Rhône et l'Arve, serrée de près par les derniers contreforts des Alpes et du Jura, Genève a une banlieue accidentée et pittoresque, qui est sillonnée par un réseau très complet de tramways.

Voici d'abord les rives du lac. Tout l'estuaire jusqu'à Versoix et Bellerive est desservi par les « mouettes », petits bateaux automobiles rapides et proprets, actionnés par des moteurs à benzine. Les côtes sont riantes, parsemées de villages coquets, de bosquets, de maisons de campagne, d'auberges à tonnelles où on vient tout l'été manger la friture arrosée de vin blanc : on pêche dans le lac la perche, la truite, l'ombre-chevalier. A l'est s'échelonnent Cologny ; le petit port de pêcheurs de la Belotte sous la colline qui porte Vésenaz ; Bellerive, jolie localité avec de nombreuses villas. A l'ouest, sur les coteaux, le parc et le musée de l'Ariana, le château moderne de Pregny appartenant à la famille de Rothschild, avec un parc magnifique, ouvert certains jours au public ; plus loin Genthod, qui fut la résidence de nombreux naturalistes genevois, à la suite de Saussure ; Versoix qui allonge ses quais, bordés d'élégants chalets, le long de la rive sinueuse.

Bien qu'en France (1), Ferney, qui s'avance en pointe au milieu d'une région suisse, appartient à la banlieue de Genève. On va y visiter le château de Voltaire. Le grand écrivain, qui n'était pas très rassuré sur les intentions de la police de Louis XV à son égard, était venu s'installer à proximité d'une ville neutre où il pût trouver un refuge rapide et sûr en cas d'alerte : n'est-ce point l'ironie du sort qu'il ait choisi précisément la patrie de son rival et adversaire Jean-Jacques Rousseau ? Le château n'a guère changé depuis la mort du « patriarche de Ferney » ; il renferme encore de nombreux souvenirs de l'écrivain et de son entourage : une chapelle, un mausolée, des meubles, quelques portraits de valeur. De la terrasse, la vue est superbe sur la plaine, les Voirons et le mont Blanc. De Ferney on monte à Gex et au col de la Faucille.



FUNICULAIRE DU SALÈVE.

Les bords du Rhône sont intéressants. Aussitôt après les faubourgs de Genève s'étend au-dessus du fleuve, aux Charmilles, le nouveau et vaste parc des sports, avec une piste de chevaux, un champ de courses, des golf-links, de grands terrains de football. Le coquet village de Vernier et le bois des Frères sont très fré-

(1) Voir, pour plus de détails, R. DE WECK, *La Vie littéraire dans la Suisse française*, Paris, 1912.

(1) Arrondissement de Gex (Ain).



LE SALÈVE (HAUTE-SAVOIE).

quentés des promeneurs. Non loin Chèvres, où sont captées les forces motrices du Rhône.

Au sud de Genève, après Plainpalais, Champel, qui possède un établissement hydrothérapique, domine l'Arve de sa terrasse ombreuse d'où l'on jouit d'un vaste panorama, plus étendu encore du haut de la tour. Le gros bourg ouvrier et industriel de Carouge lui fait face de l'autre côté de la rivière. La localité fut fondée en 1780 par Victor-Amédée de Savoie, dont les Etats s'étendaient jusqu'à l'Arve, aux portes de Genève : c'est aujourd'hui un prolongement, un faubourg excentrique de la grande ville.



Cl. W...

LE PORT DE GENÈVE

Mais l'excursion favorite des Genevois, c'est le Salève. Cette montagne est située en France, comme Ferney, mais aussi tout à proximité de Genève : c'est l'épaulement des Alpes le plus proche de la grande ville. Le tramway conduit à la base, à Veyrier, limite extrême du territoire helvétique. Là on franchit la frontière pour gravir, à pied ou en funiculaire, les pentes assez raides qu'on peut aussi aborder par le nord, par Annemasse et Etrembières. Malgré son altitude relativement faible, qui dépasse à peine treize cents mètres, le Salève est très escarpé et, par endroits, tombe presque à pic sur la plaine. Ses rubans calcaires, larges, massifs, sont entaillés par endroits en brisures très pittoresques d'où se détachent çà et là, en saillie, les pitons de rocs isolés : on dirait quelque formidable entassement d'assises cyclopéennes, étayées sans ciment, comme dans l'architecture pélasgique, pour l'édification d'une gigantesque forteresse détruite par le courroux du ciel. Le sommet est vaste et ondulé, coupé par une dépression — le creux de Monnetier — qui sépare le Petit du Grand Salève; plus au sud s'élèvent le Petit et le Grand Piton, point culminant du massif. L'ensemble, comme le Rigi, a la forme d'un tronc de pyramide grossièrement équarri. La vue est très étendue, surtout du Grand Salève, où l'on embrasse toute la chaîne du mont Blanc, où le regard plonge sur la plaine de Genève, domine tout le Léman, face à la longue barriere du Jura, et découvre au sud un pan du lac d'Annecy. On y pratique pendant la saison les sports d'hiver. Le coup d'œil est beau quand la mer de brouillards couvre Genève, tandis qu'au sommet, en décembre ou janvier, sous un soleil parfois très chaud, on peut cueillir la gentiane bleue.



Cl. Wearli

SUR LES BORDS DU LAC.

Plusieurs stations d'été, Monnetier, Mornex, les Treize-Arbres, ont été créées sur la montagne. Le grand écrivain anglais Ruskin et Richard Wagner ont séjourné assez longtemps à Mornex . on montre encore le pavillon où le célèbre compositeur écrivit le début de *Siegfried* et de *Tristan et Yseult*.

Au-dessus d'Etrembières, où l'on voit un vieux château en partie ruiné et envahi de lierre, les curieux trous de Tarabara, qu'on croyait jadis celtiques, paraissent avoir été creusés à l'époque préhistorique : là vécurent peut-être les premiers habitants du pays, aïeux troglodytiques lointains des hommes qui descendirent dans la plaine pour fonder Genève.



Cl. W...

EMBARCATION DU LÉMAN.



G. Wehrli.

LE CHATEAU DE MONNETIER (SALÈVE).

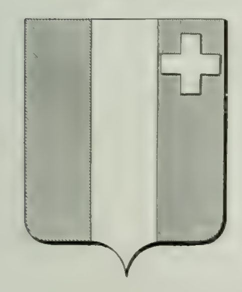


Cl. Boissonnas

LES BORDS DU LAC DE JOUX.

JURA & NEUCHATEL

DIVISION POLITIQUE. ASPECT GÉNÉRAL. — LE JURA VAUDOIS. — NEUCHATEL ET LE LAC. — LE JURA NEUCHATELOIS ET LE VAL DE TRAVERS. L'ABSINTHE. — AU PAYS DE L'HORLOGERIE. LA CHAUX-DE-FONDS. LE LOCLE. LA PROPRETÉ SUISSE. — LE JURA BERNOIS. LES FRANCHES-MONTAGNES. SAINT-URSANNE. PORRENTRUY. — DÉLÉMONT, L'IMMIGRATION ALLEMANDE. LAUFEN. — LA CLUSE DE MOUTIER. — BIENNE ET LE LAC. — SOLEURE. — LE JURA SOLEUROIS. LE WEISSENSTEIN. LES VIEUX CHATEAUX. — OLTEN. LE HAUENSTEIN.



Division politique. Aspect général. — La France et la Suisse se partagent à peu près à égalité les montagnes du Jura : les massifs du sud sont français, ceux du nord helvétiques, tandis que, dans la partie centrale, la frontière coupe obliquement, dans l'axe du méridien, les chaînes parallèles orientées du sud-ouest au nord-est.

Le Jura suisse va donc en s'élargissant à mesure qu'on s'approche du Rhin. Il est réparti entre quatre cantons : ceux de Vaud, de Neuchâtel (qui y est compris tout entier), de Berne et de Soleure. (Le Jura bernois, territoire de l'ancien évêché de Bâle, ne fut annexé à Berne qu'en 1815). On pourrait même ajouter Bâle-campagne, où viennent affleurer les derniers contreforts. Malgré son morcellement politique, cette région mérite une étude d'ensemble, qui réunisse ce que les vicissitudes de l'histoire ont séparé; car elle présente une unité géographique très nette. La vie des habitants, leurs coutumes, la race, la langue sont sensiblement les mêmes tout le long de la chaîne; l'allemand n'est parlé que sur les derniers contreforts orientaux. Seule, la religion diffère : le sud est protestant, tandis que le nord (Jura bernois et soleurois) a conservé le catholicisme.

Les points culminants du Jura, le Crêt de la Neige (1 723 mètres) et le Reculet (1 720 mètres), sont en France, dans la partie méridionale de la chaîne. Mais la Suisse possède encore des sommets élevés dans les massifs du sud et du centre, notamment la Dôle, le mont Tendre, le Chasseron et le Chasseral, qui dépassent seize cents mètres. C'est encore bien au-dessous, on le voit, de la limite des neiges éternelles. Les cimes du Jura ne sont point des pics saillants et déchiquetés comme ceux des Alpes ; ce sont les renflements les plus élevés de ces longs plissements qui emprison-



LA MÉTAIRIE DU CHASSERAL





LES BORDS DU DOUBS, DANS LE JURA SEPTENTRIONAL.

nent les vallées longitudinales entre leurs chaînes parallèles. Les puissantes assises sédimentaires du Jura, qui a donné son nom au terrain jurassique, riche en fossiles de mollusques et de reptiles gigantesques, se sont ridées, au commencement de l'ère tertiaire, par suite d'une contraction de la croûte terrestre, qui s'est manifestée par de formidables pressions latérales. Ainsi s'expliquent ces longues ondulations, coupées çà et là de *cluses*, ou vallées transverses, qui furent produites par d'énormes failles, — agrandies plus tard par l'érosion des eaux — lorsque les montagnes, au moment du plissement, se sont rompues sous une pression trop forte provoquant une cassure.

De formation géologique différente, le Jura présente un tout autre aspect que les Alpes; ce sont deux types de montagnes complètement opposés. Vallonné, mamelonné, boisé comme les Vosges dans sa partie septentrionale, avec de plus vastes prairies et des horizons plus bornés à l'intérieur, le Jura se dessèche à mesure qu'on se rapproche de l'est et surtout du sud; il se dépouille de ses forêts, se décharne, fait saillir les énormes dentelures rubanées de ses rocs gris, usés par les pluies, qui couronnent les pentes douces. Ici la montagne n'est point farouche, convulsée, effrayante et fascinante à la fois; elle rentre à l'alignement, et, sans abdiquer sa puissance, elle présente la régularité sage et un peu monotone de silhouettes harmonieuses et d'horizons paisibles.

Fait remarquable : bien que la neige ait disparu dès mai ou juin sur les plus hauts sommets, le climat est rude et cru, beaucoup plus dur que dans les Alpes à altitude égale, car sur les plateaux et les crêtes aucune cime plus haute ne protège contre l'âpreté de la bise. Les prés, en plein été, se givrent souvent à l'aube, et les premiers rayons du soleil condensent parfois sur les vallées un brouillard opaque, glacial, qui s'éclaire, se dissipe peu à peu, monte en fumée le long des pentes pour laisser la place à une subite chaleur.

En dépit d'une altitude bien inférieure, le Jura, par sa structure même, a été de tout temps plus rebelle que les Alpes aux voies de pénétration et de transit. Tandis que les vallées s'enfoncent profondément au cœur des Alpes, les cluses transversales sont rares dans le Jura. La Suisse ne possède qu'une grande faille coupant les chaînes sur toute leur largeur : le val de Travers; les autres sont fragmentaires et interrompues. Aussi le Jura a-t-il constitué un écran protecteur plus puissant que les Alpes : en isolant la Suisse de la Bourgogne et de la France, il a permis à la nationalité helvétique de se développer tranquillement à son abri. C'est une frontière naturelle qui, en dépit de tous les bouleversements historiques, est restée une limite politique depuis les premiers temps du moyen âge.

A l'heure actuelle, la traversée du Jura par les voies ferrées a soulevé les plus grosses difficultés et n'est pas encore entièrement résolue, tandis que les Alpes sont perforées en tous sens par de grandes trajectoires internationales. En dehors de la ligne de Pontarlier à Neuchâtel, qui suit le val de Travers, les anciens tracés zigzaguants et à trop fortes pentes des voies ferrées Dôle-Pontarlier-Lausanne, et Delle-Bienne, sont des plus défectueux, exposés en outre l'hiver à des interruptions du fait des neiges. Ce n'est que tout récemment qu'on s'est occupé de les rectifier par des raccourcis et des tunnels très coûteux, proportionnellement aux parcours et aux altitudes. Entre Vallorbes et Bellegarde, dans toute la moitié méridionale de la chaîne, aucune ligne ne franchit encore le Jura; il faudrait peut-être plus de millions et de plus longs tunnels pour exécuter la Faucille que pour percer le mont Blanc.



MOTIERS ET LE VAL DE TRAVERS.

Par suite de son isolement, le pays est resté encore primitif, et s'il est très développé sous le rapport de l'instruction, de la propreté et de l'industrie, il a été encore peu touché par le tourisme, que les initiatives locales, moins éveillées qu'ailleurs, n'ont guère cherché à stimuler. Attirée par la magie des Alpes, la foule des étrangers venus de France et d'Angleterre franchit le Jura sans même s'y arrêter. Le Jura vaut pourtant une visite détaillée; ceux qui y ont séjourné veulent y retourner encore. C'est un pays de mœurs rustiques, où l'hospitalité est simple mais cordiale, la vie primitive mais saine : fromage, beurre, légumes, bétail sont en abondance dans ces vallées fraîches, où la truite et l'écrevisse



VILLAGE DE SAINT-CERGUES, EN HIVER.



DEUXIÈME SOURCE DE L'ORBE.

peuplent encore les clairs ruisseaux aux eaux calmes, si différents des fougueux torrents alpestres aux eaux bourbeuses et écumantes. C'est la montagne paisible en face de la montagne farouche.

Le Jura vaudois. Le lac de Joux et la vallée de l'Orbe. — Le Jura vaudois se compose d'une haute vallée, serrée entre deux plissements de montagnes que coupe à chaque extrémité une cassure. Il renferme le seul lac intérieur du Jura suisse qui ait quelque étendue : le lac de Joux.

La chaîne orientale offre les deux plus hauts sommets du Jura helvétique, la Dôle et le mont Tendre, qui ont sensiblement la même altitude (1 680 et 1 683 mètres). C'est le plissement le plus puissant de tout le massif, qui commence à Bellegarde pour finir à la vallée inférieure de l'Orbe et qui présente, en France, le point culminant, le Crêt de la Neige. La chaîne pénètre en Suisse avec la Dôle, vaste dôme arrondi, en partie boisé, d'où l'on embrasse à l'est un panorama très vaste sur le lac de Genève et jusqu'au massif du mont Blanc. Sur tous les sommets orientaux du Jura la vue est fort étendue.

La chaîne est coupée aussitôt par une cluse, le col de Saint-Cergues, qui conduit de Nyon aux Rousses, en territoire français. Sur le versant vaudois, le village de Saint-Cergues, qui dépasse mille mètres d'altitude, est une station d'été tranquille et agréable. La contrée est fraîche, riante, coupée de prairies et de sapinières. Comme tous les paysages du Jura, le col de Saint-Cergues est très élevé par rapport aux sommets voisins : de là les cimes environnantes apparaissent comme de faibles ondulations et sont, en effet, d'un accès très facile.



DANS LA CLUSE DE VALLORBES.

Au delà de la faille, la chaîne se prolonge et s'étale en mamelonnements vallonnés et boisés, couverts de pâturages. Par le Noirmont vaudois, le crêt de la Neuve et le mont de Bière, elle aboutit au mont Tendre, le point culminant du Jura suisse. Cette large et puissante montagne, visible de très loin à travers le pays de Vaud, offre une petite cime assez aiguë, haussée sur l'éventail de ses vertes assises ; le coup d'œil est analogue à celui de la Dôle, mais il est plus pittoresque sur le revers, car il embrasse la vallée et le lac de Joux ; les sommets des Alpes bernoises commencent à apparaître à l'horizon,

Entre deux longues traînées de montagnes vertes et fraîches, le mont Risoux et le mont Tendre, le lac de Joux, le plus grand de tout le Jura, éploie la nappe ovale de ses eaux claires dans un cadre paisible et frais. Son altitude dépasse mille mètres. Il est formé par l'Orbe, qui prend sa source en France au petit lac des Rousses, et dont l'étroite vallée s'étire toute droite, serrée de près par la double ondulation ininterrompue des hauteurs voisines. Les eaux se sont retirées peu à peu, filtrant à travers les failles du calcaire, comme le témoignent les côtes marécageuses du sud. Les rives du nord sont escarpées : derrière la mince chaîne, toute menue, du Revers, se sont formés des lacs lilliputiens comme le lac Ter et d'autres déjà desséchés, et plus loin le petit lac Brenet, soudé au lac de Joux, qui y déverse ses eaux. A la jonction, la coquette localité du Pont, dans un site riant, est fréquentée l'été par de nombreux étrangers, qui viennent déguster les truites du lac et goûter la fraîcheur des sapinières. De là, on fait l'ascension, facile comme une prome-


LAC DE NEUCHATEL.

nade, de la dent de Vaulion, dont les rochers escarpés tombent à l'ouest en parois abruptes, mais dont les pentes méridionales et orientales s'abaissent doucement en pâturages piquetés de sapins et de huttes de bergers.

La grande curiosité géologique de la région, c'est la perte de l'Orbe, analogue à la perte du Rhône qu'on observe près de Bellegarde. Les eaux, venues de la vallée supérieure, se concentrent dans le lac Brenet, qui n'a pas de déversoir apparent : le mince filet qui en sort se perd rapidement dans les rochers et les entonnoirs. L'Orbe ressort à trois kilomètres au nord et à 220 mètres en contre-bas, sous un petit cirque montagneux : c'est sa seconde source.

La rivière arrose Vallorbes, qui doit son importance à sa gare, placée jadis au cul-de-sac et d'où la ligne de Lausanne remonte à Pontarlier par une rampe assez raide. La voie ferrée de Lausanne est désormais prolongée directement sur Dijon, en évitant la courbe de Pontarlier, par le raccourci Vallorbes-Frasne, achevé peu après la guerre, et qui a nécessité un assez long parcours souterrain. Vallorbes est devenue gare internationale, ce qui contribuera encore à sa prospérité. Grâce à ce nouveau tracé, on supprime l'inconvénient du cul-de-sac ; le point culminant de la ligne se trouve fort abaissé (1), et l'on n'a plus à craindre les amoncellements de neige qui, l'hiver, encombraient souvent la voie dans la partie supérieure ; enfin, par la suppression des fortes rampes qui existaient surtout entre Vallorbes et Pontarlier, on a pu accélérer les vitesses. Si l'on ajoute la réduction du parcours, abrégé de dix-sept kilomètres, on peut apprécier les avantages, pour la ligne du Simplon, qui résultent de ce raccourci, exécuté en vertu de la conférence franco-suisse tenue à Berne en 1909.

Une voie ferrée monte de Vallorbes au Pont, et aboutit au Brassus au-dessus du lac de Joux.


VIEILLE TOUR A GRANDSON.

Au delà de Vallorbes, l'Orbe suit une cluse profonde qui marque le point extrême du Jura méridional. Elle est accompagnée quelque temps par la ligne de Lausanne. Sur les flancs s'étagent quelques villages, parmi lesquels Ballaigues, campé très haut dans les sapins, est fort apprécié pendant la belle saison, pour ses environs accidentés ; au-dessous l'Orbe rebondit dans le pittoresque saut du Day. Plus au sud, dans une vallée boisée, qui descend de la dent de Vaulion, le vieux bourg de Romainmôtier, qui a gardé un ancien cachet presque féodal, se tasse autour d'une intéressante église romane.

Après une descente accidentée, l'Orbe sort du Jura pour entrer dans la plaine. Au débouché, massée sur une colline que contourne la rivière, voici Orbe, petite ville déchue, qui fut, au Xe siècle, une des métropoles de la Bourgogne transjurane. De l'époque de sa splendeur, elle a conservé les tours de son vieux château, complété, rhabillé, et partiellement détruit depuis lors, mais qui mérite une visite, ne serait-ce que pour le coup d'œil de sa terrasse. Quelques vieilles maisons offrent encore de l'intérêt. La ville est la patrie de Viret qui introduisit, avant Calvin, la Réforme à Genève avec Guillaume Farel.

Paresseuse, l'Orbe se traîne à travers des marais coupés de plusieurs canaux et qu'on dessèche peu à peu ; elle reçoit divers affluents et prend le nom de Thièle pour déboucher dans le lac Neuchâtel, à Yverdon.

Le lac de Neuchâtel. Yverdon. Grandson. — Largement étalé en courbes molles entre les croupes vineuses ou boisées des collines et les perspectives fuyantes d'une vaste plaine, le lac de Neuchâtel est le


LA THIÈLE A YVERDON

(1) Vallorbes est à 810 mètres d'altitude, et le point culminant de la ligne ancienne, près des Hôpitaux-Neufs-Jougne, dépasse mille mètres.

troisième des lacs suisses par sa superficie, après ceux de Genève et de Constance. Il paraît plus grand encore qu'il n'est en réalité, grâce à la largeur de ses horizons, dont aucune hauteur ne vient relever la rive sur la côte orientale. Par les jours de bourrasques, les vents peuvent se donner libre cours sur son étendue, et il n'est pas rare que ses eaux vertes se brisent sur les bords en lames frangées d'écume. Si l'on ajoute que des vols de mouettes blanches virevoltent autour des vagues crêpelées et que dans certaines directions on n'aperçoit pas le rivage opposé, on comprendra pourquoi maints coins du lac de Neuchâtel, surtout par les tempêtes, ont, à s'y méprendre, l'aspect de paysages marins.

Le lac est traversé dans sa plus grande longueur par la Thièle, qui sort au nord-est pour se déverser dans le lac de Bienne.

La rive orientale est capricieusement partagée, par enclaves réciproques, entre le canton de Fribourg et celui de Vaud qui occupe toute la côte méridionale. A la partie centrale du lac, la petite ville ancienne et paisible d'Estavayer, une des plus curieuses de la région, a conservé quelques monuments intéressants du moyen âge, des ruines de ses vieilles fortifications et le château de Chenaux : c'est une véritable évocation médiévale. Plus au sud Yvonand, sur un cap étroit, fut jadis une cité assez importante à l'époque romaine, comme l'ont prouvé des fouilles récentes. On a trouvé beaucoup d'antiquités gallo-romaines dans toute cette partie du lac; un camp romain était situé près du cimetière d'Yverdon. Beaucoup d'objets provenant de la période lacustre ont été aussi mis à jour, mais surtout sur la rive neuchâteloise.

Yverdon, situé vers l'extrémité méridionale du lac, remonte à la plus haute antiquité. C'était *l'Eburodunum* des Helvètes, dont les Romains firent une place forte Peu de villes eurent autant à souffrir des guerres, qui la ruinèrent peu à peu. Elle appartint successivement aux rois de Bourgogne, puis aux ducs de Zæhringen qui y édifièrent un château fort. Les ducs de Savoie s'en emparèrent au XIIIe siècle; les Suisses la leur disputèrent bientôt, et l'occupèrent pendant la guerre contre Charles le Téméraire pour la reperdre ensuite. Elle tomba enfin en 1536 au pouvoir des Bernois. Après avoir ainsi passé tour à tour aux mains de maîtres latins et germaniques, Yverdon resta définitivement romane et fit partie du nouveau canton de Vaud dès le début du XIXe siècle.

La ville était située jadis au bord du lac; elle en est désormais séparée par une bande de terre d'un kilomètre environ. Le recul des rives a été provoqué par la correction des eaux du Jura, effectuée de 1868 à 1878, et qui amena un abaissement du niveau du lac, égal à près d'un mètre. Le retrait des eaux fut assez prononcé, par suite de la faible profondeur du lac sur ses bords. Les bains sont aujourd'hui situés à l'est. L'hôtel de ville, du XVIIIe siècle, contient une collection d'antiquités romaines; à l'Ecole supérieure est un autre musée d'antiquités et de médailles. L'ancien château des Zæhringen, restauré, a servi d'école depuis un siècle. C'est là que Pestalozzi, l'un des initiateurs du mouvement pédagogique en Suisse, transféra en 1805 la maison d'éducation qu'il avait fondée à Burgdorf, près de Berne: après d'éclatants succès, l'institution dut fermer ses portes, faute d'une administration ordonnée et prévoyante. Mais les idées de Pestalozzi, modifiées et perfectionnées, ont fait le fond de la pédagogie moderne : le premier il demanda qu'on renonçât à l'enseignement machinal uniquement basé sur la mémoire, qu'on fît appel dès le plus jeune âge au raisonnement de l'enfant et que l'instruction suivît progressivement le développement de ses facultés intellectuelles. Yverdon a élevé un monument à Pestalozzi devant l'école supérieure.



Cl. Chiffelle.

CHATEAU DE COLOMBIER.



LES BORDS DU LAC, A COLOMBIER.



BORDS DU LAC, A AUVERNIER.

Avec Grandson commence la côte montagneuse du lac, serré de près par les épaulements du Jura sur toute la rive du nord-ouest. La petite ville est assez pittoresque: on y remarque une vieille église du XIe siècle — jadis abbaye de bénédictins — et un château, dont la fondation est très ancienne, mais qui fut complètement remis à neuf au siècle dernier; il fut le berceau de la



PLAN DE LA VILLE DE NEUCHATEL.

famille de Grandson, aujourd'hui éteinte, qui donna au moyen âge son premier écrivain roman à la Suisse. Charles le Téméraire, qui rêvait de conquérir la Suisse, s'était emparé du château, lorsque, le 3 mars 1476, il fut surpris aux environs, et, malgré sa grande supériorité numérique, complètement mis en déroute par l'armée des Confédérés à laquelle, dans la précipitation de sa fuite, il dut abandonner ses bagages et ses trésors. Les Suisses firent un riche butin, qu'ils se partagèrent entre eux, et qui est réparti aujourd'hui entre les musées de Genève, Lausanne, Soleure, etc.

Au-dessus de Grandson s'étagent de longs plis montagneux jusqu'à la crête culminante du Chasseron : c'est la continuation de la chaîne du Risoux qui, par delà la faille de l'Orbe, se prolonge en s'élargissant jusqu'au val de Travers. Le Chasseron, qui est un des derniers sommets du Jura vaudois, offre, par delà les croupes vallonnées qui l'entourent, un des panoramas les plus vastes de tout le massif : quand l'horizon est très clair, la vue s'étend du mont Blanc aux Alpes du Tyrol. A l'ouest du Chasseron, Sainte-Croix, relié à Yverdon par un chemin de fer de montagne, est à proximité d'un col par où l'on descend dans le val de Travers : le bourg, entouré de bois, a la spécialité de la fabrication des boîtes à musique. Un peu plus haut, les Rasses, où des chalets et des hôtels s'éparpillent dans les pâturages, sont une des plus hautes stations d'altitude du Jura (1 174 mètres) et le principal centre des sports d'hiver de la région. A l'est Mauborget, d'altitude voisine, près de fort belles hêtraies, offre une vue superbe sur les Alpes. Les environs, sur tout le versant du lac, sont riches en blocs erratiques, énormes masses granitiques éparses dans les forêts, témoins des gigantesques glaciers de la préhistoire qui les ont arrachés aux Alpes et transportés jusque sur les flancs du Jura.



LA PIERRE DES PAIENS. BLOC ERRATIQUE.

Au nord de Grandson, la côte, longée par la route et la voie ferrée, pénètre bientôt dans le canton de Neuchâtel. Concise, la dernière localité vaudoise, est le point où l'on a retrouvé le plus de constructions lacustres. Quelques châteaux apparaissent le long des collines, à Vauxmarcus, à Gorgier; à la Lance, une chartreuse du XIVe siècle a été transformée en habitation de plaisance.

Les pentes se couvrent de vignobles, dont les produits sont de plus en plus appréciés à mesure qu'on se rapproche de Neuchâtel. Les principaux centres de production sont Cortaillod, Colombier et Auvernier. Ce vin, dit de Neuchâtel, généralement blanc, qui pétille et mousse dans les verres, a un bouquet très fin et un goût de terroir fort agréable.

Le bourg pittoresque de Colombier, qui domine le lac sur une petite éminence, possède un ancien château transformé en caserne; dans le cimetière, un monument a été élevé à dix-neuf soldats français, victimes en 1871 d'un accident de chemin de fer. Non loin la petite ville de Boudry, où naquit le célèbre conventionnel Marat, a un intéressant musée d'antiquités lacustres. Auvernier, à la jonction de la ligne de Pontarlier, au centre de la région viticole, est aussi industriel : tout près s'élève une des plus grandes fabriques de chocolat de la Suisse.

Neuchâtel. — Ceinte à l'automne d'une couronne de pampres vermeils, Neuchâtel, la coquette cité, d'un jaune doux et pâle, presque écru, mire ses murs clairs et ses toits bruns dans les eaux limpides du lac, face aux ciselures neigeuses des Alpes lointaines, souvent dérobées dans la vapeur ouatée de l'horizon. Alexandre Dumas père l'a définie dans une phrase concise et pittoresque : « Un bijou taillé dans le beurre frais. »

Dans une région où tant de petites villes déchues remontent à la plus haute antiquité, Neuchâtel, la métropole de la



Cl. Chiffelle.

NEUCHATEL : VUE GÉNÉRALE ET LAC.

région, fut fondée seulement au moyen âge : une station lacustre, toutefois, avait dû exister dans le voisinage à l'époque préhistorique. Comme son nom l'indique, la ville se forma autour du château fort élevé sur la colline. La première mention en est faite en 1011, époque à laquelle le castel appartenait au roi de Bourgogne Rodolphe III. Après sa mort, l'empereur Conrad le Salique prit le château et fonda dans la région un comté qu'il donna en fief à Ulrich de Fenis. Les successeurs de celui-ci abandonnèrent le manoir de Fenis à la suite d'un tremblement de terre qui le détruisit — on voit encore ses ruines près du lac de Bienne — et vinrent s'installer à Neuchâtel. La ville obtint une charte de franchise en 1214. Plusieurs maisons comtales se succédèrent : la dernière appartenait à la famille française d'Orléans-Longueville. A la mort de Marie de Nemours, décédée sans enfant en 1707, le comté, — par décision du Tribunal des Trois-Etats qui eut à statuer entre quinze prétendants — revint au roi de Prusse, qui compta Neuchâtel dans ses possessions jusqu'en 1806; après Iéna, la Prusse céda le comté à Napoléon, qui en fit don au maréchal Berthier. La maison de Hohenzollern voulut en reprendre possession en 1814, mais le pays désirait entrer dans la Confédération helvétique : par un compromis, Neuchâtel devint canton suisse, sous la suzeraineté du roi de Prusse qui exerçait le pouvoir exécutif et judiciaire. C'est seulement en 1848 que le canton s'affranchit complètement et brisa ce lien de vassalité. La Prusse n'a reconnu le fait accompli qu'au traité de Paris de 1856. — Tout le canton est protestant.

Couronnant la colline escarpée qui domine le lac, le vieux château, avec la collégiale qui lui est adossée, est le plus remarquable monument de Neuchâtel. Occupé par les autorités cantonales, il fut restauré en 1866. Le portail a fort bel air avec ses deux tours jaunes, carrées, rebordées de mâchicoulis et terminées par deux toits en pyramides très pointues. Il donne sur une terrasse ombragée par l'arbre vénérable du Banneret, sous lequel ce magistrat prêtait serment aux bourgeois. Le château avait été construit au XII[e] siècle sur son emplacement actuel : il ne reste de cette époque qu'un corps de bâtiment, à l'angle, reconnaissable à son style roman, et qu'on appelle *regalissima sedes*. Le portail et quelques autres parties datent du XV[e] siècle, le reste du XVII[e]. L'intérieur renferme des salles intéressantes.

L'église voisine, ancienne collégiale Notre-Dame, dénommée aujourd'hui Temple du Haut, remonte aux XII[e] et XIII[e] siècles; elle est surmontée de flèches modernes. L'intérieur renferme un curieux monument gothique des comtes de Neuchâtel. Sur la rose sont juxtaposées toutes les armes des anciennes familles qui ont possédé le pays. Le chœur est décoré de jolis vitraux modernes.



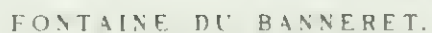
Cl. Chiffelle.

LE CHATEAU DE NEUCHATEL.



Cl. Phot...

ANCIENNE COLLÉGIALE NOTRE-DAME.

FONTAINE DU BANNERET.



LES ANCIENNES HALLES.

Entre l'église et le château, le cloître, du XVe siècle, récemment restauré, est un des plus beaux de la Suisse.

Sur la terrasse ombreuse, qui domine le lac et regarde la perspective lointaine des Alpes, s'élève la statue de Guillaume Farel qui introduisit la Réforme à Neuchâtel. Par-dessus un ancien fossé, un pont la relie au parc Dubois.

La vieille ville, groupée sur les flancs de la colline, est bien conservée avec ses ruelles étroites, ses vieux immeubles irréguliers, campés de guingois, ses débris de fortifications et de portes d'enceinte. C'est la rue des Moulins, bordée de façades aux balcons en fer forgé avec des armoiries au-dessus des portes; c'est l'ancienne *colovrenière*, rendez-vous des arquebusiers et mousquetaires de jadis, c'est la rampe de la Male-Porte, le bizarre arcboutant de la rue Fleury, la maison de Marval, de pur style Henri IV, avec son élégante façade jaune sculptée, et le bel arc en anse de panier de sa boutique; ce sont les vieilles fontaines de la Justice, du Banneret, celle, mutilée, de la rue des Moulins, avec l'aigle de la ville ouvrant ses ailes toutes grandes.

La tour des prisons date du moyen âge, ainsi que les anciennes Halles, ravissant petit édifice de la Renaissance, qui rappelle encore le XVe siècle par ses tourelles fuselées à plusieurs faces, dont l'une forme échauguette : la façade est ornée de jolies sculptures, et porte les armoiries des maisons d'Orléans-Longueville et de Bonstetten. Là étaient entreposées et vendues les marchandises les plus diverses, étoffes et céréales. Sous la tourelle était dressé jadis le carcan : les condamnés à cette peine restaient là exposés sous les huées et les quolibets des habitants et des marchandes de légumes d'outre-lac qui portent encore aujourd'hui le nom pittoresque de *marmettes*.

La vieille cité s'arrêtait jadis à la rue des Terreaux et à la place Numa-Droz. La ville neuve a débordé bien loin à l'est et s'est étendue le long des rives du lac. Le centre de l'animation est à la jonction des quartiers anciens et modernes, où ont été taillées de vastes places et élevés de grands édifices pour les besoins nouveaux : théâtre, banques, hôtel des postes, musées, collèges. Neuchâtel, qui compte vingt-cinq mille habitants, a un bâtiment postal presque aussi vaste et luxueux que Genève.

La ville et le canton ont fait de grands sacrifices pour l'instruction publique, qui est très développée : on est surpris en voyant le nombre et les dimensions des édifices qui sont de simples écoles. A côté de l'Académie, transformée récemment en Université, voici le gymnase cantonal, l'école normale cantonale, les écoles de commerce pour garçons et filles, l'école supérieure littéraire de filles, les classes spéciales de français pour étrangères, le « collège » latin, l'école secondaire, l'école professionnelle de jeunes filles, les écoles de mécanique et d'horlogerie, de dessin professionnel et de modelage, enfin les écoles primaires et enfantines. La liste est longue, on le voit, des établissements d'instruction publique, pour une petite ville et un petit canton de cent trente mille âmes : de tels faits sont d'un bel exemple pour l'étranger. Tous ces établissements, comme presque toujours en Suisse, sont des externats. Les maisons d'éducation privée sont nombreuses. Neuchâtel a, en effet, dans la Suisse allemande et en Allemagne, la réputation d'être une des villes où la prononciation du français est la meilleure. Les immigrés de langue allemande forment le cinquième de la population totale du canton.

Le XVIIIe siècle a laissé quelques monuments intéressants. C'est d'abord la maison Du Peyrou, ravissant hôtel Louis XV au fond d'un jardin à la française, et dont les beaux salons furent jadis le théâtre de fêtes brillantes. C'est ensuite l'Hôpital et l'Hôtel de Ville qui lui fait face. L'Hôtel de Ville fut élevé par un architecte français grâce aux générosités d'un bienfaiteur de la ville, Daniel de





COLLÉGIALE NOTRE DAME : PORTAIL LATÉRAL ET MONUMENT DES COMTES DE NEUCHATEL.



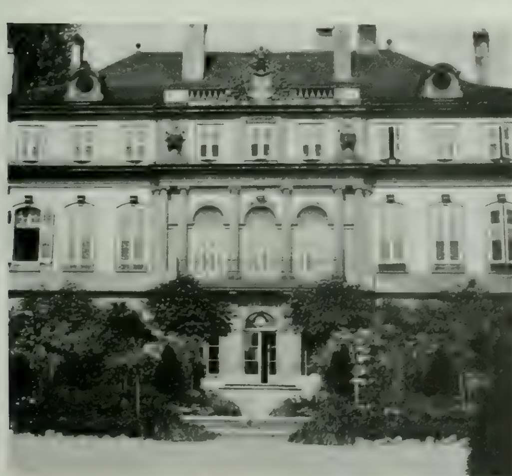
NEUCHATEL : LE PORT ET L'HOTEL DES POSTES.

Purry : c'est un édifice à colonnades, dont les frontons sont ornés de sculptures allégoriques. La statue de Purry, par David d'Angers, s'élève dans un massif de verdure sur la place qui porte son nom. Sur une autre place, un beau marbre, le monument de la République, commémore la proclamation de l'indépendance effectuée en 1848.

Les musées, groupés près du lac, renferment des collections intéressantes. Au collège latin est installé le musée d'histoire naturelle, dont beaucoup de pièces proviennent d'Agassiz, le célèbre naturaliste neuchâtelois : la collection d'oiseaux est surtout remarquable. Au musée des beaux-arts sont réunies les collections historiques et artistiques. Les premières renferment notamment une série préhistorique de tout premier ordre et extrêmement complète, depuis l'âge de la pierre éclatée jusqu'à l'âge de fer, sans oublier la période lacustre, particulièrement bien représentée; les vases de Mycènes, offerts par un ancien gouverneur de Céphalonie, sont aussi fort beaux.

Le musée de peinture contient beaucoup d'œuvres de Léopold Robert, originaire du canton, qui eut une existence très agitée. Il passa la seconde moitié de sa courte existence en Italie, et se suicida à Venise à cause d'un amour sans espoir pour la princesse Charlotte Bonaparte; Delille a rendu célèbre son aventure dans les catacombes de Rome, où il s'égara et faillit mourir de faim. Ses personnages italiens sont colorés et empreints d'une majesté romantique : il n'a pas peu contribué à populariser les types des bandits, des *pifferari*, des pêcheurs, des Napolitaines, à travers lesquels beaucoup de nos contemporains voient encore l'Italie : dessinés par Léopold Robert d'après nature, ils ont été copiés, reproduits et démarqués jusqu'à nos jours, sans souci de l'évolution de la civilisation et des costumes. On admire surtout ses *Pêcheurs de l'Adriatique* et l'*Improvisateur*. — Parmi les autres tableaux, qui sont pour la plupart l'œuvre de peintres suisses, il faut citer de beaux paysages de montagne, le *Grand Eiger*, de Meuron, le *Wetterhorn* et surtout l'admirable *Mont Rose*, de Calame. Paul Robert, neveu de Léopold, a décoré l'escalier de grands panneaux allégoriques.

Le grand charme de Neuchâtel, ce sont ses quais, qui s'étendent des deux côtés du port bien enfermé et protégé entre deux



FAÇADE DE L'HOTEL DU PEYROU.



RETOUR DE PROMENADE SUR LE LAC.


NEUCHATEL : HOTEL DE VILLE.


LE MUSÉE DES BEAUX-ARTS.

digues contre les tempêtes, qui s'arrondissent autour de la courbe molle de l'Evole, qui filent sur la rive rectiligne du quai des Alpes, tout blanc sous la double rangée de ses arbres réguliers, devant la nappe miroitante et splendide du lac, en face de la rive lointaine sur laquelle s'échafaudent les crêtes neigeuses et déchiquetées de l'Oberland bernois. Par derrière, le Jardin anglais, ombreux, frais, arrosé d'eaux vives, où les chamois et les marmottes s'ébattent derrière les grilles d'un parc. Si l'on veut avoir une vue plus étendue du lac, dominer la ville et la vaste perspective du Seeland (1), il faut monter au Crêt du Plan, d'où les Alpes lointaines, dorées ou rougies par les derniers rayons du soleil, ressortent plus hautes au fond d'une plaine immense.

Le Jura neuchâtelois. Valangin. Les gorges de l'Areuse et le val de Travers. L'absinthe. — Au nord de Neuchâtel, la rive du lac s'incurve à Saint-Blaise, situé à l'extrémité septentrionale. Le canton se continue sur la rive gauche de la Thièle jusqu'à la petite ville de Landeron, a l'entrée du lac de Bienne. Le curieux village de Cressier, remarquable, comme Saint-Blaise, par ses vieilles maisons, a une ancienne fontaine et quelques moulins vétustes très pittoresques.

De Neuchâtel à Cressier, la côte est dominée par le Chaumont, qui dresse sa longue crête dénudée sur des pentes feutrées de hêtraies et d'épais fourrés. Du sommet on jouit d'un des coups d'œil les plus remarquables du Jura : c'est de ce point, en effet, qu'on embrasse le mieux le panorama des trois lacs — de Neuchâtel, de Bienne et de Morat. L'horizon est immense, et l'arête ciselée des Alpes se déploie du mont Blanc — encore visible, mais plus lointain — jusqu'aux sommets d'Appenzell.

(1) Pays des lacs.

Le Jura neuchâtelois présente des aspects variés. Un écrivain indigène (1) les a caractérisés avec beaucoup de relief :

« Terre âpre, où les contrastes se juxtaposent ; où l'eau sourit, claire, près des sombres rochers ; où l'industrie est riche autant que le sol est pauvre ; où l'hiver dure six mois, saison de frimas ensoleillés ; coteaux dont les vergers ne produisent que des « pives » et dont les habitants mangent néanmoins plus de pommes que tout le reste du pays ; localités fidèles aux souvenirs historiques, mais stériles en monuments, avares de statues ; plateaux élevés, combes et crêts houleux comme des vagues et dont la verte écume est une frange de sapins...

« Que d'aspects divers ! que de surprises ! Le Val de Ruz, rustique et verdoyant ; le Val de Travers aux villages fleuris ; les bizarres vallées tourbeuses de la Sagne, des Ponts, de la Brévine, les « joux » aux sapins gigantesques, les fermes cossues et les pittoresques fromageries ; et ces populations originales que la vie mi-horlogère, mi-paysanne marque d'un cachet bien particulier : ouvriers instruits, grands liseurs, botanistes, amants de la nature. »

En remontant le Seyon qui débouche à Neuchâtel, on traverse des gorges pour aboutir à Valangin, blotti au creux d'un vallon boisé, entre la fraîcheur d'opulentes sapinières qui tapissent les montagnes voisines. Ce petit village fut le chef-lieu d'un comté longtemps indépendant et qui fut réuni à Neuchâtel en 1579. Il a conservé son ancien château dont la tour carrée se dresse au milieu du feuillage, près d'une église intéressante de la Renaissance.

Non loin, à Pierre à Bot, se trouve un des plus gros blocs erratiques de Suisse : les géologues ont reconnu, d'après la similitude de la roche, qu'il avait été détaché des Aiguilles Rouges de Chamonix et transporté jusque-là par les glaciers quaternaires.

(1) T. COMBE, *Neuchâtel pittoresque*, t. II.


VIEUX MOULINS A SAINT-BLAISE.


GARE TERMINUS DU CHAUMONT.



Cl. E. Chiffelle.

L'AREUSE A CHAMP-DU-MOULIN ; AU FOND LE CREUX DU VAN.

Plus variée et plus accidentée, la vallée de l'Areuse, dont la partie supérieure porte le nom de val de Travers, tranche obliquement toutes les chaînes parallèles du Jura, d'Auvernier à la frontière française. La voie ferrée de Neuchâtel à Pontarlier la remonte à flanc de montagne, en offrant de ses premières rampes, entre des tunnels, de superbes échappées sur le lac et l'horizon alpestre par delà les collines voisines d'Auvernier. Une petite ligne d'intérêt local qui s'embranche à Travers suit jusqu'à Buttes la cuvette supérieure de la vallée.





GORGES DE L'AREUSE : PONT ET SORTIE DES GORGES.

Entre Travers et le lac, l'Areuse s'étrangle dans des gorges qui sont réputées pour les plus pittoresques du Jura. La rivière bondit dans la cascade du Saut du Brot, et, après le Champ du Moulin, passe dans un étroit et sauvage défilé, enjambé par plusieurs ponts, et le long duquel un sentier a été taillé dans le roc sous les escarpements couronnés de forêts. Au-dessus s'ouvrent les grottes du Four et de Vert avec de belles stalactites. Un peu en amont, sur la rive droite, est le curieux *Creux du Van* (ou du Vent), montagne rocheuse creusée en entonnoir largement ouvert par une brèche comme un cratère égueulé : des brouillards se condensent dans le fond par les temps orageux, autour de la source de la Fontaine Froide. Sur le point le plus élevé de la crête, le Soliat, on domine les ramifications orientales du Jura, par-delà lesquelles surgit la silhouette des Alpes.

Au-dessus de Noiraigues, les montagnes s'écartent : c'est le val de Travers, le long duquel s'échelonnent les villages populeux et les gros bourgs : Travers, avec un ancien château, et Couvet, qui s'étagent depuis la rivière sur les pentes exposées au midi ; Môtiers et Boveresse, qui se font vis-à-vis au fond de la cuvette, à l'endroit le plus large de la vallée ; Fleurier, la localité la plus importante et la plus active de la région ; tout au fond, aux deux pointes d'une fourche, Saint-Sulpice au nord, et au sud Buttes, serré de près entre les hauteurs du Chasseron et de la Côte-aux-Fées, aux pâturages coupés de sapinières, où s'égaillent quelques hôtels de cure d'air estivale.

Jean-Jacques Rousseau vécut trois ans à Môtiers (de 1762 à 1765), où il était venu demander asile au roi de Prusse, après avoir été banni de France à la suite de la publication de l'*Emile*. Mme Boy de la Tour mit une maison à sa disposition, et il composa là les *Lettres écrites de la Montagne*. « Le paysage le ravit, écrit M. Lanson ; le gouverneur lui plut : c'était l'aimable Milord Maréchal, qui lui envoyait de son vin, et le remerciait de l'avoir accepté. Comme toujours, après le rêve de bonheur, le désenchantement : un pasteur intolérant tracassa Jean-Jacques, ameuta les paysans contre lui. Des cailloux furent lancés contre ses vitres : l'imagination du philosophe lui représenta toute une foule ardente à le lapider. Il quitta Môtiers, et s'en alla dans l'île Saint-Pierre, au milieu du lac de Bienne. » Nous l'y suivrons bientôt.

Les environs de Môtiers sont pittoresques. Une grotte, peuplée de chauves-souris, vrille profondément dans le tuf calcaire d'une montagne voisine. Les gorges de la Pouetta Raisse offrent de



LES BORDS DU CREUX DU VAN.



LA FROMAGERIE DU SOLIAT (1465 M.).





MÔTIERS : L'ÉGLISE PROTESTANTE ET L'HOTEL DE VILLE.

jolies cascades écumant entre des rochers. La contrée, fraîche et riante, est un véritable pays de cocagne : des hôtels de campagne proprets et des pensions de famille offrent aux étrangers une nourriture simple et saine et une hospitalité cordiale à des prix qui descendent jusqu'à 4 et 3 francs par jour.

L'industrie est assez prospère. Il y a une mine d'asphalte près de Saint-Sulpice et des fabriques d'horlogerie à Fleurier. Mais le pays s'occupait surtout naguère de la préparation de l'absinthe, recueillie sur toutes les montagnes voisines et distillée dans les usines : Fleurier, Môtiers et Couvet étaient les principaux centres, en Suisse, de cette fabrication, qui a pris une grande extension, de l'autre côté de la frontière, à Pontarlier. L'absinthe, qu'on rencontre en assez grande quantité dans le Jura (et aussi dans les Alpes), est une petite plante de la famille des composées, d'un demi-mètre de haut, à feuilles très divisées, à fleurs disposées en grappe ; dans chaque fleur, les fleurons de la circonférence sont plus petits et privés d'étamines comme les demi-fleurons des chrysanthèmes.

On sait que l'essence de l'absinthe produit à la longue une intoxication dangereuse, et que les hygiénistes ont depuis longtemps dénoncé les méfaits de cet apéritif. Bien que la consommation en fût surtout développée à l'ouest, à Genève et dans le Jura, la Suisse s'est émue : une longue et énergique campagne fut menée par les organisations antialcooliques. Les propagandistes de cette croisade eurent d'abord pour but de faire interdire l'absinthe par les législations cantonales. Une première victoire leur fut donnée en 1906 par le canton de Vaud où la prohibition, soumise au referendum, réunit 22 000 voix contre 15 000. Les intéressés, spécialement les producteurs, très nombreux dans le canton voisin de Neuchâtel, frappèrent d'opposition la nouvelle loi vaudoise en alléguant que la question était d'ordre fédéral. Les sociétés antialcooliques ripostèrent en demandant qu'une loi fédérale interdît l'absinthe dans toute la Suisse. La pétition qu'elles lancèrent à cet effet réunit le chiffre énorme de 168 000 signatures (30 000 suffisent, on le sait, pour que la question soit soumise obligatoirement au referendum). Le 5 juillet 1908, le peuple suisse vota la prohibition (fabrication, importation, transport, vente et détention de l'absinthe) par 235 000 voix contre 135 000 : seuls les deux cantons de Genève et de Neuchâtel (ce dernier intéressé à la production) donnèrent une majorité en sens contraire. Après divers obstacles suscités par les adversaires, l'assemblée fédérale a homologué la volonté populaire.

A la suite de cette prohibition, l'industrie de l'absinthe a disparu dans le val de Travers. Sans doute, il se vend encore, en Suisse, de l'absinthe en fraude dans les arrière-boutiques, mais la consommation est réduite au minimum, et les fabriques neuchâteloises se sont fermées.



ENTRÉE DES GORGES DE POUETTA RAISSE.

La ligne de Pontarlier, qui atteint son maximum d'altitude sous les Bayards (946 mètres), redescend pour atteindre les Verrières-suisses, petite gare frontière au milieu d'un vaste plateau venteux et dénudé, couronné de hauteurs. C'est par là que pénétra, en 1871, au plus fort de l'hiver, l'armée française de Bourbaki, qui, exceptée de l'armistice par un inconcevable oubli de Jules Favre, dut se réfugier en Suisse pour échapper à la poursuite des Prussiens, par une retraite qui compte parmi les plus cruelles de l'histoire. Nos soldats furent reçus et soignés par nos voisins avec une fraternité et un dévouement admirables.

Au nord du val de Travers s'étagent des crêtes boisées jusqu'au plateau de Brévines, agréable séjour d'été, près du petit lac des Taillères, fort rétréci aujourd'hui, et qui occupait jadis tout le vaste emplacement de la plaine de la Chaux. Les eaux se sont peu à peu réduites par infiltration. On croit que ce lac, sans débouché ap-



Cl. Haeteli.

PANORAMA DE LA CHAUX-DE-FONDS.

parent, et qui reçoit les eaux de toutes les montagnes voisines, alimente, par voie souterraine, l'Areuse qui sort en contre-bas, à dix kilomètres au sud, sous la forme d'une source d'un très fort débit non loin de Saint-Sulpice : mais la preuve n'a pu encore être administrée. Ce serait un phénomène géologique analogue à celui de la perte de l'Orbe.

Au pays de l'horlogerie : Le Locle, La Chaux-de-Fonds. La propreté suisse. — Le nord du Jura neuchâtelois, entre Valangin, la vallée de l'Areuse et la frontière du Doubs, est la terre classique de l'horlogerie, dont les métropoles sont Le Locle et La Chaux-de-Fonds. Une partie du Jura bernois (Bienne, Saint-Imier) s'y consacre également.

L'industrie horlogère est d'origine allemande. Elle fut introduite à Genève à la fin du XVI[e] siècle et cent ans plus tard dans le Jura neuchâtelois, où elle prospéra rapidement, car elle s'adaptait à merveille aux qualités de patience et de ténacité de la race. Elle prit surtout un rapide essor vers 1830, lorsque se propagea la montre Lépine. Depuis quelques années, elle a traversé une crise assez sensible. Néanmoins, elle tient toujours la tête des industries suisses, au second rang aussitôt après la broderie, mais elle a subi, comme cette dernière, une crise très grave à la suite de la guerre et du déséquilibre des changes. Cent mille personnes, en chiffres ronds, vivent de l'industrie horlogère, qui a fait la fortune du Jura septentrional. La Chaux-de-Fonds, qui avait six mille âmes en 1830, en compte plus de quarante mille aujourd'hui : c'est la septième ville de Suisse par sa population (1).

Une évolution s'est manifestée dans l'industrie horlogère. Depuis longtemps, Genève s'est spécialisée dans la montre de luxe et le Jura dans les articles à bon marché. Il était fatal que, pour ceux-ci, le machinisme remplacerait peu à peu les outils de l'industrie manuelle. Cette transformation s'opère en ce moment sous nos yeux par une concentration rapide de la fabrication horlogère. La grande usine a déjà rendu moins nombreux les petits artisans ruraux travaillant à domicile, penchés, la loupe à la main, sur leur établi, devant leur jardinet, entre leur femme et leurs enfants. Désormais, il faut produire vite et à bon marché. La première fabrique horlogère, créée en 1866 à Saint-Imier, n'employait que vingt ouvriers : on en a inauguré une, voici peu de temps, aux Longines, qui en emploie quinze cents. Dans cette évolution, c'est le Jura bernois qui a pris les devants en multipliant les grands ateliers; le Jura neuchâtelois maintient davantage le travail manuel et à domicile, qui donne des produits plus soignés.

Etalée dans une très haute et large vallée entre des croupes onduleuses, La Chaux-de-Fonds est en Suisse le type de la ville moderne, bâtie suivant les nouvelles méthodes allemandes, spa-



Cl. Haeteli.

ÉCOLE D'HORLOGERIE.



INDUSTRIE HORLOGÈRE : UN ATELIER.

(1) Les six villes de Suisse les plus peuplées sont, par ordre numérique : Zurich, Bâle, Genève (qui dépassent cent mille âmes), Berne, Lausanne et Saint-Gall.

cieuse, aérée, avec de larges avenues coupées de parcs, et des maisons souvent entourées de jardins. Là se trouve la plus grande école d'horlogerie de la Suisse, dans le principal centre de fabrication des montres. Le collège industriel renferme un petit musée de peinture intéressant : c'est à La Chaux-de-Fonds, ce pays industriel et pratique par excellence, que naquit — voilà bien la loi des contrastes — le peintre Léopold Robert qui fut romanesque et romantique jusque dans sa mort. Le musée historique mérite une visite ainsi que la collection des médailles. Le parc du Petit-Château offre d'agréables promenades ombragées. Il faut signaler aussi le récent monument de la République, belle œuvre du sculpteur L'Eplattenier.

Nulle part la propreté suisse, si justement vantée, n'apparaît plus en relief que dans cette ville luisante et claire, éternellement neuve, semble-t-il, comme si elle était fraîchement construite de la veille. Et cette ville si coquette est une ville industrielle ! Quelle différence avec ces tristes faubourgs ouvriers du nord, sales, minables, enfumés ! Et c'est là, par de tels contrastes, qu'on peut apprécier en quoi consiste la propreté helvétique. Ce n'est pas un don miraculeux de



MONUMENT DE LA RÉPUBLIQUE.

la nature ; ce n'est point une baguette de fée qui a rendu les agglomérations suisses nettes et lustrées comme par enchantement. C'est une qualité qui s'est acquise à la longue, et qui n'est pas poussée au même degré dans toutes les contrées de la Confédération : voyez plutôt les vieux villages des Grisons romanches et surtout du Valais. Elle demande du travail, un effort constant, de la part des individus comme des pouvoirs publics qui donnent l'exemple. Les municipalités ont dépensé et dépensent beaucoup pour entretenir les localités dans cet état de coquetterie qui fait l'admiration des étrangers et qui contribue tant à les attirer en Suisse : argent bien placé, qui a servi à améliorer l'hygiène, à propager les idées de tenue et de dignité.

La propreté est une des manifestations de l'activité et de l'ordre. Dans les maisons comme dans les rues, rien ne traîne : à peine apparus, les détritus sont déjà enlevés ; tout est nettoyé, lavé sans relâche. L'esprit civique des Suisses contribue à cet état de choses. Partout on met des bannettes et des corbeilles pour recevoir les papiers, épluchures, etc., dans les jardins publics, les bureaux de poste, les salles d'attente des gares ; et le public indigène tient à honneur

PLAN DE LA VILLE DE LA CHAUX-DE-FONDS.




Cl. Haetch — Cl. Haetch

LA CHAUX-DE-FONDS : HOTEL DE VILLE ET HOTEL DES POSTES.

de ne rien jeter à côté, car il ne veut pas que sa cité soit plus mal tenue que la ville voisine. Vous ne voyez jamais les Suisses cracher à tort et à travers, comme les peuples du midi, en wagon, en bateau, en tramway, au café. Les bureaux de poste sont d'une propreté admirable, avec des buvards toujours frais, fixés dans des cadres vernissés, des porte-plumes nets et des essuie-plumes parfois festonnés et brodés : salles spacieuses, continuellement balayées, astiquées, brossées, lavées jusque dans les moindres recoins.

De La Chaux-de-Fonds rayonne un réseau de voies ferrées sur toute la région horlogère : ce sont en général de petites lignes où les trains vont lentement. La plus importante relie à Neuchâtel la métropole industrielle, en franchissant le plus haut plissement montagneux sous un long tunnel qui débouche, à l'entrée du Val de Ruz, aux Hauts-Geneveys : agréable station estivale entourée de forêts, d'où l'on découvre un panorama superbe sur les Alpes et le mont Blanc. De là jusqu'à Neuchâtel la voie ferrée, qui offre à travers les bois et entre les tunnels des vues splendides sur le lac, les Alpes bernoises et savoyardes, est sans contredit la plus belle de tout le Jura, lorsque les lointaines montagnes se détachent avec netteté sur un horizon clair.

Deux lignes mettent La Chaux-de-Fonds en relations avec le Jura bernois, l'une par Saint-Imier, la seconde par les Franches-Montagnes. Deux autres, au sud-ouest, desservent les centres horlogers voisins, Les Ponts-de-Martel et Le Locle : la première localité est un gros bourg très élevé, placé sous les contreforts du Som, à l'entrée d'un long plateau marécageux, rebordé de hauteurs, qui devait être occupé jadis par un lac. Ces marais sont traversés dans leur longueur par un filet d'eau, le Bied, qui n'a pas de débouché connu et qui s'écoule par infiltrations souterraines. Encore une de ces curiosités géologiques propres au Jura.

Le Locle, sur l'autre versant du Som, est beaucoup plus important : c'est une petite ville très active de 15 000 âmes, qui a son école horlogère. Sur la place de la Poste s'élève la statue de Daniel-Jean Richard, qui introduisit le premier l'industrie horlogère au Locle et à La Chaux-de-Fonds.

La voie ferrée va jusqu'aux Brenets, coquet village situé près de la frontière, au-dessus du lac du même nom formé par le Doubs, dans un joli cadre de rochers de grès qui font ressortir le ton sombre de ses eaux vertes. Un peu plus bas la rivière fait une belle chute, connue sous le nom de Saut du Doubs, et où l'eau est surtout abondante au printemps comme dans tout le Jura. La région est très pittoresque. A partir du lac, le Doubs qui serpente entre des rives accidentées, généralement encaissées et rocheuses, forme la limite entre la France et la Suisse sur une longueur de plus de dix lieues, jusqu'au moment où il pénètre dans le Jura bernois par la boucle de Saint-Ursanne.

Le Jura bernois. Les Franches-Montagnes. Saint-Ursanne. Porrentruy. — Au nord de La Chaux-de-Fonds, on entre dans le Jura bernois. Le Doubs longe sur sa rive droite une



LA CHAUX-DE-FONDS : LA RUE LÉOPOLD-ROBERT.



LE LOCLE : ÉCOLE D'HORLOGERIE.



GOUMOIS : HABITATION ET FONTAINE.



LE DOUBS, A MAISON-MONSIEUR.

région de hauts plateaux dénudés, de *chaux*, suivant un terme pittoresque usité également en Auvergne : ce mot, qu'on a le tort d'écrire avec un *x*, n'a d'ailleurs rien de commun avec la « chaux », et provient d'un vieux terme probablement celtique, *calmis*, ainsi que l'ont établi les recherches récentes des romanistes. Ces *chaux* sont d'ailleurs coupées de hauteurs boisées, où dominent les sapins. C'est la région des Franches-Montagnes, qu'habite une population assez clairsemée, presque exclusivement consacrée à des travaux d'agriculture et surtout d'élevage. Les principales localités sont Noirmont et Saignelégier. Le climat est frais l'été, très rude l'hiver, quand la neige s'amoncelle en couches épaisses autour des villages et sur les toits, et fait plier sous sa charge les branches des sapins.

La contrée est peu visitée des touristes : elle est pourtant intéressante et présente, même dans le Jura, son cachet spécial. On ne visite guère que les côtes du Doubs, fort accidentées. La rivière coule en méandres paisibles, entre des assises crayeuses de faible hauteur, tranchées à vif, fissurées et hérissées de sapins, qui se mirent dans les eaux, se groupent autour des caps, se dispersent à travers les pâturages déserts, s'étagent sur les pentes aux molles inclinaisons, drapent de forêts les hauteurs voisines. Il est charmant de glisser en barque le long de ces rives où s'embusquent les truites, jusqu'aux ruines du Moulin de la Mort, où le paysage devient plus sauvage, où les escarpements rocheux, qu'on escalade par des échelles, se resserrent et barrent l'entrée d'un défilé étrange.

Plus bas le Doubs pénètre en Suisse par une boucle profonde et anguleuse, avant de rentrer définitivement en France. Au sommet du coude qu'elle commande, la petite ville de Saint-Ursanne, aux vieilles portes, campée en demi-cercle sous les rochers de la rive tout autour de la sinuosité fluviale, est touchée par la voie ferrée de Belfort à Bâle qui la contourne et la domine entre deux tunnels. Si l'on pouvait faire abstraction de la rive opposée du Doubs, la situation et le coup d'œil rappelleraient beaucoup Villefranche-sur-Mer et sa rade profonde. Une ruine féodale couronne une éminence rocheuse.

Le tunnel du nord passe sous le flanc occidental du mont Terrible. Malgré son nom, cette ride montagneuse de faible altitude, qui forme la chaîne la plus septentrionale du Jura, est d'aspect bien débonnaire. Vu de la plaine, le sommet, auquel on accède en pente douce, fait l'effet d'une modeste ondulation de terrain ; il offre toutefois un coup d'œil très étendu sur la haute Alsace et les ballons des Vosges. Cette partie du territoire helvétique qui déborde entre l'Alsace et la Franche-Comté, est d'une importance stratégique considérable : craignant de voir sa neutralité violée par l'Allemagne, en cas de guerre, la Suisse a garni de redoutes, renforcées récemment, le versant nord du mont Terrible, que son nom prédestinait à un rôle belliqueux.

Au milieu d'une vaste plaine ondulée qui s'abaisse vers Belfort, Porrentruy, tout à l'extrémité du canton de Berne, est une petite ville très ancienne de sept mille habitants, surtout agricole : ses maisons aux façades en pierre taillée, coiffées de toits élevés, ses rues incurvées, ornées de fontaines architecturales, lui donnent déjà, tout près de la frontière, un cachet helvétique très accusé. Au-dessus s'élève l'ancien château des évêques de Bâle.

La grande curiosité des environs est la grotte de Reclère, qui fut seulement découverte en 1889, et qui est la plus belle caverne à stalactites de la Suisse. Elle forme une salle unique très vaste — près de cent mètres sur soixante ; — le long des parois s'échelonnent de bizarres et magnifiques pendentifs et colonnes, stalactites



UN BASSIN CARACTÉRISTIQUE DU DOUBS.



LE DOUBS DANS LA BOUCLE SUISSE.



Cl. Wehrli

VUE GÉNÉRALE DE PORRENTRUY.

et stalagmites souvent rejointes. On leur a donné des noms suggestifs : les Grandes Quilles, la Robe de bal (qui semble tomber de la voûte en plis naturels rappelant ceux d'une étoffe). L'entrée, une fissure étroite, a été jadis élargie pour permettre la visite. Les eaux de suintement de la caverne se déversent dans un petit lac.

Delémont. L'immigration allemande. Laufen. — Revenons à Saint-Ursanne pour reprendre en sens inverse la ligne de Belfort à Bâle qui, après un long tunnel, débouche à Glovelier, dans la vallée de la Sorne, près d'un défilé pittoresque dénommé galerie des Pichoux. Région vallonnée et boisée qui rappelle le versant lorrain des Vosges. A Delémont, la Sorne se jette dans la Birse, affluent du Rhin, qui poursuit sa route vers Bâle le long de la voie ferrée; là s'embranche la ligne de Bienne, qui met le nord du canton en relations avec Berne. Delémont, comme Porrentruy, a un ancien château des évêques de Bâle, dont la ville était un des sièges temporaires : il date du XVIIIe siècle. Très industrielle, avec des faubourgs modernes, elle a pris une grande extension depuis qu'elle est desservie par le chemin de fer de Belfort à Bâle qui, avant 1870, passait seulement par Mulhouse. On exploite notamment le minerai de fer en grains. Il y a une colonie importante d'ouvriers de langue allemande.

L'immigration allemande dans le Jura bernois est un fait assez récent et d'une certaine portée sociale. Lorsque Berne annexa, voici près d'un siècle, la région du Jura comprise entre les cantons de Neuchâtel, de Soleure et de Bâle, cette contrée, à l'exception de quelques localités au sud et à l'est, était purement romande, et on n'y parlait que le français. Longtemps le Jura bernois a vécu à l'écart du reste du canton. Mais à la suite du tracé de nombreuses voies de pénétration, un double phénomène s'est produit : beaucoup d'indigènes, habitant un pays pauvre et de faible rapport, ont émigré en France, où on parle leur langue, tandis qu'ils ont été remplacés par de nombreux ouvriers industriels et travailleurs ruraux attirés de la Suisse allemande par l'élévation des salaires (due surtout au manque de bras). Les premiers immigrés se sont assimilés assez rapidement, mais aujourd'hui il se forme des colonies allemandes, notamment à Delémont, Saint-Imier, etc., — qui conservent leur langue et qui réclament des écoles primaires spéciales pour leurs enfants.

Au-dessous de Delémont, la vallée se resserre dans des défilés rocheux et boisés, où se cramponnent çà et là d'imposantes ruines féodales, les châteaux de Soyhières et de Vorbourg, sur la limite du français et de l'allemand. Au sud, la hauteur du Fringuelet (Fringeli) est célèbre parmi les géologues par la grande quantité de fossiles qu'elle recèle dans ses flancs. Peu à peu les montagnes s'abaissent; la vallée, toujours boisée, devient moins étroite.

Voici la petite ville de Laufen, d'où l'on va visiter le vieux château de Thierstein, campé sur un rocher à pic à l'entrée d'une étroite vallée : la section bâloise du Club alpin suisse l'a acquis récemment. Une énorme tour a été incendiée par l'armée française en 1798 : tout l'intérieur a été détruit, et il ne reste que l'extrémité des poutres qui sortent des trous de murailles; mais le feu n'a rien pu contre la solidité des énormes murs. De la terrasse, le coup d'œil est pittoresque sur les vallonnements, coupés de bois,

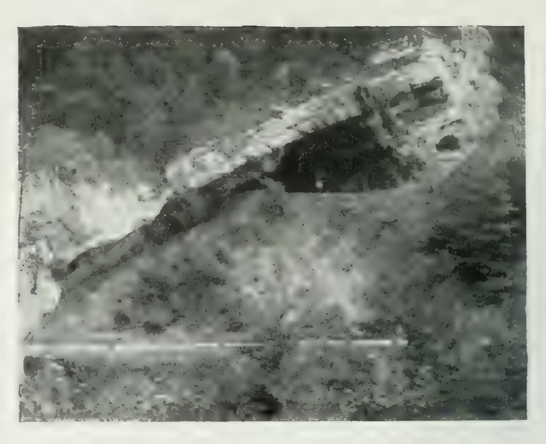




SAINT-URSANNE : LA PLACE PRINCIPALE ET LA PORTE DE MONTENOL.



CHATEAU DE THIERSTEIN.



DANS LA CLUSE DE COURT.

de la campagne environnante; il est beaucoup plus étendu du sommet des Hohe Winde où, au centre du Jura septentrional, l'on peut apercevoir à la fois les Vosges, la Forêt Noire, et la crête lointaine des Alpes par delà les perspectives onduleuses et fuyantes du plateau suisse.

La cluse de Moutier. Saint-Imier et la vallée de la Suze. — Au-delà de Laufen, la Birse quitte le Jura pour entrer dans la campagne bâloise, — toujours longée par la voie de Belfort à Bâle. Revenons à Delémont, pour suivre l'autre ligne, celle de Bienne, qui remonte la Birse presque jusqu'à sa source. Au-dessus de Delémont, la rivière a tranché transversalement une épaisse chaîne montagneuse par une des failles les plus sauvages de tout le Jura : c'est la cluse de Moutier ou gorge des Roches.

La voie ferrée se faufile, le long des pentes rocheuses, par de longs tunnels qui empêchent de jouir des plus beaux aspects du parcours. Il faut suivre, à pied ou en voiture, la route, épousant toutes les sinuosités de la Birse qui s'est frayée un passage profondément entaillé. « Où la résistance que les rochers ont opposée à la fureur des flots a été la plus forte, — observe un écrivain local — des parois de roc se dressent à une hauteur vertigineuse; les couches verticales qui ont bravé les efforts de l'eau ont un mètre à peine d'épaisseur et dépassent le sol; on dirait de gigantesques tableaux d'ardoise, brisés par des géants et plantés par eux, pour s'amuser, dans ces débris rocailleux. » A l'entrée, le village de Choindez possède le seul haut fourneau qui existe en Suisse. Les gorges de Court prolongent celles des Roches, au delà du cirque verdoyant dans lequel s'étale le gros bourg de Moutier.

Moutier, localité industrielle, est appelée à devenir un centre de transit important grâce au percement de plusieurs voies ferrées. Là s'embranche, depuis un certain temps, une ligne directe pour Soleure qui passe en tunnel sous l'épais massif du Weissenstein. Bien plus importante est la percée exécutée depuis la guerre, le Moutier-Granges, qui a été effectuée à la suite de la convention de Berne de 1909 : cet accord décida, en effet, avec l'amélioration de la ligne du Simplon, la rectification de la voie ferrée de Belfort à Berne, jusque-là si incommode par suite d'un tracé capricieux à travers les vallées du Jura. Désormais, par un long tunnel sous le Graitery, au départ de Moutier, la nouvelle ligne évite les longs lacets de Sonceboz et Bienne, en attendant que par Büren elle s'oriente directement sur Berne. La ligne de Belfort à Berne, qui fut longtemps desservie, dans la traversée du Jura, par des trains lents, très espacés, et de vieilles locomotives poussives, deviendra une grande voie internationale, sillonnée de rapides et de nombreux convois de marchandises.

De Moutier à Bienne, le chemin de fer — curieux anachronisme — suit presque exactement le tracé d'une ancienne voie romaine. Il quitte la Birse près de Tavannes, et coupe par une galerie souterraine une longue ride montagneuse, pour atteindre la vallée de la Suze, tandis que la route, au-dessus, franchit le défilé escarpé du col sous une curieuse porte de rochers naturelle, la Pierre-Pertuis, agrandie par les Romains lors de l'établissement de la première voie dallée. La porte avait été fortifiée, et une inscription de l'époque impériale atteste les travaux effectués.

Dans un cadre de prairies qu'entourent des ballons tapissés de sapinières, le village de Sonceboz commande une nouvelle bifurcation. Tandis que la ligne de Bienne descend la Suze jusqu'à son embouchure dans le lac, celle de La Chaux-de-Fonds remonte



ARCHE NATURELLE DITE PIERRE-PERTUIS.



MAISONS, A COURRENDLIN.



LE CHASSERAL ET LA COMBE GRÈDE.



Cl. Kuhn.

LES PENTES DU CHASSERAL EN HIVER.

cette rivière pour desservir la petite ville de Saint-Imier, paresseusement allongée sous les futaies ombreuses des pentes voisines. Saint-Imier est un centre très important de la fabrication horlogère. Un funiculaire qui coupe d'une traînée blanche les sombres hêtraies, grimpe au mont Soleil, la plus haute station d'étrangers du Jura (1 290 mètres), où, à proximité de belles forêts, ont été aménagés de vastes terrains pour jeux et exercices sportifs d'été et d'hiver. En face, au sud de Saint-Imier, se dresse la puissante masse du Chasseral, — le point culminant du Jura septentrional, — aux pentes coupées de bois et de pâturages. Du sommet, le panorama est très dégagé : par les temps bien clairs on aperçoit d'un côté la forêt Noire, de l'autre le mont Blanc, et en face les cimes neigeuses de la Suisse centrale.

La descente de la Suze est fort accidentée en aval de Sonceboz. Ce sont d'abord les gorges rocheuses et sauvages de Reuchenette, avec les ruines de Rondchâtel, non loin de la vallée latérale d'Orvin dominée par une tour romaine; puis la gorge farouche du Taubenloch, où mugissent les cascades, où les eaux bruyantes plongent dans des trous de rochers pour ressortir au soleil en gerbes étincelantes d'écume : en hiver, les chutes ont un aspect fantastique avec la neige et les pendentifs de glace. Plus on descend vers le sud, plus la faille s'étrangle et se creuse, tandis que des bouquets de verdure se balancent sur les parois.

Au débouché de la gorge, les montagnes s'ouvrent brusquement : les derniers contreforts du Jura tombent dans la plaine, qui fuit à perte de vue jusqu'aux lointains sommets des Alpes, tandis qu'à droite miroite la claire nappe du lac de Bienne, près de la ville active qui lui a donné son nom. Avec le Taubenloch — comme le nom l'indique — nous sommes rentrés en pays de langue allemande : tout le versant méridional du Jura bernois a été en effet germanisé, à l'exception de la partie occidentale.



LES GORGES DU TAUBENLOCH.

Bienne. Le lac de Bienne. Le Seeland. — A l'orée d'un lac gracieux, Bienne est surtout une ville industrielle, qui a pris un rapide essor depuis l'introduction — assez récente — de la fabrication horlogère dans le Jura bernois : c'est le centre de cette industrie dans les cantons de Berne et Soleure. La ville dépasse trente mille âmes avec les faubourgs (elle en comptait six mille en 1860) et s'accroît très vite : ses habitants l'ont surnommée la ville de l'avenir. A Bienne se trouve un technicum important et très prospère qui comprend les écoles d'horlogerie, des chemins de fer, des postes et télégraphes et de la douane. De larges avenues et des quartiers neufs ont été construits, sans qu'on ait porté atteinte à la vieille ville, très caractéristique.

Bienne remonte à une époque reculée. On a rattaché son nom à un mot celtique qui signifie « hache » ou « pic »; la hache se retrouve dans ses armoiries. Ville libre impériale, elle forma ensuite une petite république autonome en marge de la Confédération helvétique : Berne l'incorpora en 1815 en respectant ses privilèges. D'intéressants monuments anciens sont conservés : de vieilles tours d'enceinte et le *Zeitglockenthurm* (tour de l'horloge), l'église, qui appartient à la fin de la période gothique, les fontaines monumentales et divers édifices du XVI[e] siècle, la maison de ville et un curieux hôtel de corporation. Le XVI[e] siècle fut une époque de prospérité pour Bienne, qui embrassa la Réforme. La vieille ville est massée au nord sur une colline, tandis que la ville moderne s'étend largement au sud, de l'est à l'ouest, jusqu'au bord du lac, avec ses promenades et ses jardins publics. L'aspect des anciens quartiers est tout moyenâgeux par endroits, avec l'ancienne enceinte du Ring, la rue Haute, les tours féodales du nord, et les vénérables maisons campées, comme à Morat, sur de larges arcades que soutiennent de robustes piliers inclinés en contre-

PLAN DE LA VILLE DE BIENNE.

forts entre les escaliers de pierre. L'église paroissiale possède des fonts baptismaux du XVe siècle, et, dans le chœur, des vitraux de la même époque.

Le musée Schwab, dont l'entrée s'ouvre sous une jolie rotonde, est surtout riche en antiquités préhistoriques qui proviennent en majeure partie des villages lacustres découverts aux environs. A signaler aussi les collections des fossiles du Jura et des monnaies.

Les habitants sont en grande majorité de langue allemande, mais il y a une importante colonie de Suisses français, comptant plusieurs milliers de membres, et qui a réussi à obtenir ses écoles particulières et ses représentants spéciaux dans les corps élus. Il y a des classes françaises et allemandes dans les écoles secondaires et techniques.

L'élément français est en accroissement constant, par suite de l'immigration qui vient surtout du Jura bernois : il constitue aujourd'hui plus du tiers de la population totale. Les protestants sont dans la proportion des cinq sixièmes.

Après l'horlogerie, qui a sa Bourse, et l'orfèvrerie, les principales industries de Bienne sont la clouterie, les fonderies, la fabrication des machines, les ciments, la briqueterie, les pâtes de bois, les brasseries.

Le climat de Bienne, à l'abri des vents froids, est plus doux que celui du Jura voisin ; le printemps y est assez précoce. Les brouillards, provoqués par le lac, sont assez fréquents en automne et en hiver.

De Bienne deux funiculaires montent sur le dernier rebord du Jura qui domine le lac et la plaine, toujours avec le fond alpestre, parfois dérobé par les vapeurs de l'horizon. L'un conduit à Macolin, sur le chemin du Chasseral : c'est une station d'été fréquentée et élégante, dans un site très découvert et à proximité des sapinières. L'autre, plus à l'est, aboutit à Evilard, localité plus simple, joli village de montagne entouré de forêts, d'où l'on peut descendre dans le val d'Orvin et au Taubenloch.



Cl. Kohn

VUE GÉNÉRALE DE BIENNE.

Le lac de Bienne, bordé de coquettes petites villes, offre de jolis coups d'œil sur ses rives mamelonnées et verdoyantes ; les couchers de soleil y sont particulièrement appréciés des peintres, par les reflets délicats qu'ils donnent aux eaux paisibles. Toutes les rives du lac parlent aujourd'hui l'allemand, à l'exception de Neuveville, à l'ouest. Chaque localité a un double nom, français et allemand : Bienne (Biel), Macolin (Magglingen), Evilard (Leubringen), Douanne (Twann), Gléresse (Ligerz), Neuveville (Neuenstadt), Cerlier (Erlach). C'est seulement au XVIII[e] siècle que Gléresse s'est germanisé. La poussée de la population allemande a été très forte dans cette région.



Cl. Kuhn.



Cl. Kuhn.

BIENNE : VUES PRISES DANS L'ANCIENNE VILLE.

Douanne est à proximité de belles excursions de montagne sur les flancs méridionaux du Chasseral : la gorge pittoresque de Douanne, le Twannberg avec son établissement de cure d'air, la station estivale de Prêles. Les coteaux produisent un vin renommé, très fin, vendu comme vin de Neuchâtel. La culture de la vigne diminue peu à peu dans la région. On ne conserve guère les vignobles que sur les pentes placées au-dessus d'un lac : on a observé, en effet, que le voisinage immédiat du lac rend la température plus régulière, écarte la grêle et atténue surtout les refroidissements brusques au printemps. Toutefois, depuis que le cours de l'Aar a été détourné, voici une quarantaine d'années, pour être déversé dans le lac de Bienne, la température ambiante moyenne a baissé d'un degré et demi.

Neuveville est surtout intéressante par ses antiquités : son château médiéval, en partie ruiné, appartenait aux évêques de Bâle, et renferme aujourd'hui une collection de vieilles armes, parmi lesquelles on remarque surtout d'authentiques canons bourguignons abandonnés par Charles le Téméraire en déroute ; quelques belles fontaines de la Renaissance ont été restaurées avec goût. La ville compte de nombreux pensionnats, où de jeunes Suisses allemands des deux sexes viennent apprendre le français.

Cerlier est dominé par l'ancien château de la famille bernoise d'Erlach, au pied du Jolimont qui se dresse entre les lacs de Bienne et de Neuchâtel, et qui est séparé du Jura par la Thièle canalisée. Les environs sont parsemés de blocs erratiques que les indigènes ont surnommés « pierres des païens » ou « pierres du diable ». Des habitations lacustres ont été retrouvées près de la rive méridionale du lac de Bienne.

Au milieu du lac s'étend l'île de Saint-Pierre, couverte de forêts, dominée au nord par un petit monticule, et qui, s'allongeant de plus en plus au sud, a rejoint la rive près de Cerlier à la suite de la correction des eaux : celle-ci a fait baisser le niveau du lac de plus de deux mètres. La langue de terre qui rattache désormais l'île au rivage est coupée par un canal qui permet le passage des bateaux. C'est là que se retira Jean-Jacques-Rousseau après avoir quitté Môtiers : mais il ne tarda pas à être expulsé par un



Cl. Kuhn.

BIENNE : LE KUNSTLERHEIM.



FONTAINE A NEUVEVILLE.





LES MAISONS DU VILLAGE DE CERLIER (ERLACH).

décret du Sénat de Berne. Un buste a été érigé en 1904, près du rivage, au grand écrivain, dont on montre encore la chambre dans l'ancien prieuré, qui est actuellement la maison du gérant de l'île. L'île est, en effet, la propriété de l'hôpital bourgeois de la ville de Berne.

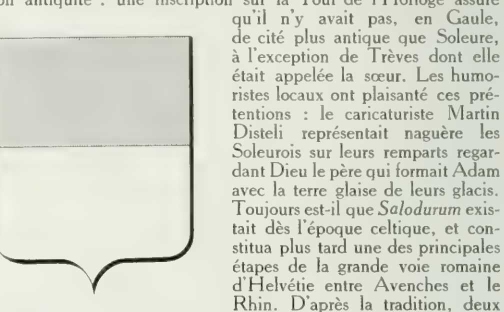
Au sud-est du lac de Bienne s'étend le *Seeland* — pays des lacs — barré au sud par les lacs de Neuchâtel et de Morat. C'est une contrée généralement plate — qui s'élève en pente douce vers le Mittelland bernois, — humide par endroits, très propice à la culture maraîchère. Il n'y a guère à signaler que la petite ville déchue d'Aarberg avec le vieux château des comtes qui vendirent leur pays à Berne en 1351, le château féodal de Büren et la petite station balnéaire voisine de Lüterswil.

C'est un peu en amont d'Aarberg que le cours de l'Aar a été détourné à l'ouest, vers le lac de Bienne, où il se déverse désormais. Cette opération a permis d'assécher des terrains, rendus à la culture.



LA GURNZELNGASSE ET LA PORTE DE BIENNE.

Soleure. Une ville antique. — Soleure est très fière de son antiquité : une inscription sur la Tour de l'Horloge assure qu'il n'y avait pas, en Gaule, de cité plus antique que Soleure, à l'exception de Trèves dont elle était appelée la sœur. Les humoristes locaux ont plaisanté ces prétentions : le caricaturiste Martin Disteli représentait naguère les Soleurois sur leurs remparts regardant Dieu le père qui formait Adam avec la terre glaise de leurs glacis. Toujours est-il que *Salodurum* existait dès l'époque celtique, et constitua plus tard une des principales étapes de la grande voie romaine d'Helvétie entre Avenches et le Rhin. D'après la tradition, deux soldats chrétiens, Ours et Victor, furent décapités à Soleure en 303 : la cathédrale leur est consacrée. Défendue par les Burgondes, la ville fut ruinée par les Alamans, puis reprise et restaurée par les Francs de Clovis. Plus tard elle devint ville libre impériale, entra en 1481 dans la Confédération helvétique, et resta fidèle en majorité au catholicisme (1) pendant le grand mouvement de la Réforme : toutefois il y a un assez grand nombre de protestants dans le canton. Elle connut une période de prospérité aux XVIIe et XVIIIe siècles, époque où on construisit les nouveaux remparts



(1) L'évêché de Bâle, sécularisé pendant la Révolution, a aujourd'hui son siège à Soleure, mais il a conservé son nom traditionnel.



SOLEURE : PORTE DE BALE.



LA VILLE DE SOLEURE ET LA VALLÉE DE L'AAR.

et où on rebâtit la cathédrale. En 1838 le Conseil fit démolir les murs d'enceinte, dont seules quelques parties, comme la tour oblique et le bastion de Saint-Ours, furent préservées.

Soleure, qui n'a que dix mille habitants, compte néanmoins parmi les villes les plus curieuses de la Suisse, par ses monuments et plus encore peut-être par ses collections d'antiquités. Elle mériterait d'être mieux connue des touristes. La fierté et la bonne humeur caractérisent le tempérament soleurois. Du pont de l'Aar, le coup d'œil est très pittoresque sur la ville, avec ses hauts toits bruns entre lesquels émergent les tours et les clochers. Au bord de l'Aar, le regard est attiré d'abord par la curieuse tour oblique, du XVe siècle, dont le fût quadrangulaire est coiffé d'un toit pyramidal extrêmement pointu, planté de guingois, comme un chapeau sur l'oreille. En suivant la promenade des anciens remparts qui englobaient les deux rives de l'Aar, on se rend compte des vieilles fortifications qui avaient été complètement remaniées à partir de 1667 d'après le système de Vauban. On voit près de l'Aar, en amont, les restes de l'ancienne redoute (Schænzli). Sur l'autre rive, la massive « porte de Bâle », dominée par la cathédrale voisine, lourde et romantique comme une armure féodale, fut construite au début du XVIe siècle pour remplacer l'antique « porte de chêne ». Plus loin le bastion de Saint-Ours, fort bien conservé avec ses fossés, est un échantillon précieux des fortifications du XVIIe siècle : la tour ronde du Riedholz, qui le domine avec son toit conique, est à peu près contemporaine de la porte de Bâle. A l'ouest la porte de Bienne, mince et restaurée, et la tour Buri, toute voisine, rêche et sombre, datent de la même époque.

L'intérieur de la ville est curieux, car la cité s'est cristallisée pendant près de deux siècles, et, à l'époque moderne, les maisons neuves ont été construites presque toutes à l'extérieur. On voit encore beaucoup d'anciennes maisons, aux toits en saillie, aux pignons sur rue à pans coupés, aux grandes arcades de la Renaissance, aux vastes portes cochères de l'époque classique : le XVIIe siècle a marqué profondément son empreinte.

Il y a cependant des monuments plus anciens. La vénérable tour de l'Horloge encastrée entre des bâtiments modernes, avec sa façade sans crépissage, et sa toiture en forme de clocher frêle et effilé, date du XIIe siècle : l'horloge, à figures mobiles, est de la Renaissance. Comme à Berne, à Neuchâtel, à Neuveville, la Renaissance a laissé





SOLEURE : LA TOUR OBLIQUE ET LA TOUR DE L'HORLOGE.



PORTE DE BALE, FAÇADE INTÉRIEURE.



Cl. E. Gratz.

LES REMPARTS ET LA TOUR BURI.

quelques-unes de ces fontaines si caractéristiques de la sculpture helvétique : fontaines de la Justice, de Saint-Georges (à cheval, terrassant le dragon), de Saint-Maurice, de Saint-Ours, — celle-ci la plus belle peut-être par l'élégance de la vasque et surtout du fût finement sculpté qui contraste avec la pose énergique et la rude armure du guerrier.

L'Hôtel de ville, dont une partie date du XVe siècle, montre une coquette façade du XVIIe, style de la Renaissance allemande. On remarque un escalier tournant en pierre de cette dernière époque dans la tour du Nord, et la salle de pierre ornée de vitraux modernes et d'objets d'art.

L'ancienne église des Jésuites, aujourd'hui « église des professeurs », est un spécimen, assez rare en Suisse, du style baroque de la fin du XVIIe siècle. La cathédrale de Saint-Ours, après l'écroulement de l'ancienne église, a été reconstruite par Pisani, de 1762 à 1773, dans le style de la Renaissance italienne. La façade à frontons et à balustres, ornée de colonnes à chapiteaux corinthiens, s'élève en haut des marches d'un large escalier ; le campanile est élégant. L'intérieur est richement décoré de tableaux et d'une ornementation en stuc exécutée par des artistes italiens. Le trésor renferme une série unique de broderies et de travaux sur métal effectués en Suisse du Xe au XVIIIe siècles, ainsi que des missels et évangéliaires précieux, un reliquaire, un ostensoir en or et divers autres objets du culte. On voit encore des vestiges des anciennes fortifications romaines dans la rue du Lion.

L'arsenal offre la plus importante collection d'armes et d'armures de toute la Suisse, avec des types complets, variés et souvent très rares. On remarque surtout les trophées bourguignons composés du butin et des armes enlevés aux batailles de Grandson et de Morat, avec la tente et les drapeaux de Charles le Téméraire ; le trophée de Marignan, les bannières offertes par Léopold d'Autriche et par le pape Jules II, et un canon du XVe siècle.

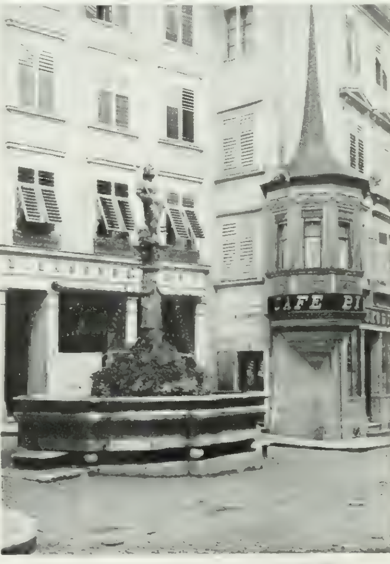
Inauguré en 1900, le musée possède des collections variées : collection géographique avec des vues de Soleure à travers l'histoire ; collection archéologique très complète, dont les principales curiosités sont les crânes préhistoriques du Hohberg, la Vénus romaine de Soleure, des antiquités alamanes, des boucles burgondes en argent incrusté, une crosse d'abbé du XIe siècle, de fort beaux vitraux et divers objets provenant d'anciens chapitres ; collection d'histoire naturelle, avec des spécimens de gigantesques sauriens et autres reptiles fossiles des terrains jurassiques.

Par ses anciens tableaux, la galerie de peinture vient, en Suisse, aussitôt après les musées de Bâle et de Genève : parmi les chefs-d'œuvre qu'elle contient, on admire surtout la délicate et naïve *Madone aux fraises* de l'école de Cologne (XVe siècle) ; la *Madone de Soleure*, de Holbein le Jeune (la Vierge, tenant l'enfant Jésus sur les genoux, est assise entre saint Martin en évêque et saint Ours en guerrier du XVIe siècle) ; l'*Apôtre*, de Ribera ; un portrait de Hans Asper ; un *Clair de lune*, ravissante esquisse de Turner ; les œuvres du dessinateur et caricaturiste soleurois Disteli (mort en 1844).

Soleure possède une très belle salle de concerts dans un vaste édifice moderne de style allemand.

Le développement industriel a été assez rapide depuis quelques années, grâce surtout à l'utilisation des forces motrices de l'Aar et de l'Emme : fa-





Cl. E. Gratz.

SOLEURE : VIEILLE MAISON ET FONTAINE DE LA JUSTICE.



Cl. E. Saladin.

RUINES DU CHATEAU DE DORNECK (SOLEURE).



Cl. E. Saladin

RUINES DU CHATEAU DE GILGENBERG (SOLEURE)





HOTEL DE VILLE DE SOLEURE.



ERMITAGE DE SAINTE-VERÈNE.

briques de ciments, de laine peignée et de coton, de cellulose et de papier, de machines, de pièces montées pour l'horlogerie, et des établissements horlogers complets se sont établis dans la ville neuve et les faubourgs, le long de la voie ferrée.

Le Jura soleurois. Le Weissenstein. Les vieux châteaux. — Les environs de Soleure sont charmants, avec des recoins frais et boisés, des ruines ou de vieux moulins embusqués dans des fouillis de verdure au bord d'une eau claire, des burgs perchés sur des rochers escarpés le long des pentes ou dans les vallées du Jura. A l'ouest, au pied des hauteurs, le petit village de Selzach est connu par ses curieuses représentations populaires de la Passion, analogues à celles d'Oberammergau, et qui ont lieu, les dimanches d'été, tous les trois ans.

Dans la plaine ondulée qui s'étend sur la rive gauche de l'Aar se sont constituées quelques industries importantes : il faut citer la grosse fabrique de papier de Biberist, la fonderie de Gerlafingen, les grandes filatures de laine et de coton de Derendingen.

Au nord s'élève la longue crête du Weissenstein, qui se prolonge d'un côté par les épaulements du Montoz jusqu'à Sonceboz, et qui de l'autre est bientôt arrêtée par la cluse du Balstal : sur les sommets boisés, qui offrent un magnifique panorama vers la plaine et l'horizon alpestre, s'échelonnent des hôtels de « cure d'air » fort appréciés l'été, au Schauenberg, au Weissenstein, à l'Oberbalmberg. Une route monte par de nombreux lacets jusqu'au Weissenstein, qui est peut-être le point du Jura d'où l'on embrasse le mieux l'ensemble des Alpes helvétiques, du mont Blanc au Sæntis, avec toute la chaîne des Alpes bernoises, le Titlis, le Tœdi, et, en avant des cimes neigeuses, le Rigi et le Pilate.

Le Weissenstein est la grande barrière naturelle qui a longtemps isolé Soleure et ses environs de l'intérieur du Jura, et spécialement du Jura bernois de langue française. La jonction entre les deux régions est aujourd'hui assurée. Une première trouée sous le Weissenstein a réuni, il y a quelques années, Soleure à Moutier. La percée Moutier-Granges (Grenchen), qu'on a pratiquée plus à l'ouest sous le Graitery et le Bettlachberg, et que suit depuis la guerre la grande ligne de Paris à Milan par Berne et le Lœtschberg, a apporté un nouvel élément d'activité à la contrée.

Au pied du Weissenstein, dans la gorge fraîche et boisée de Sainte-Vérène, est un pittoresque ermitage (Einsiedelei) avec une église rustique, — une chapelle creusée dans le roc —, et la demeure de l'ermite, le seul ermite de la Suisse, mais un ermite très moderne qui, entre ses oraisons, offre des rafraîchissements aux visiteurs. A la sortie de la gorge, les roches calcaires, riches en fossiles, portent des stries et les marques de frottement des anciens glaciers qui ont laissé en bordure de la plaine d'abondants blocs erratiques, vestiges de leurs gigantesques moraines.

Les vieux châteaux sont nombreux dans les environs de Soleure : le pays, avec l'Argovie voisine, fut le centre principal de la féodalité suisse. Voici les anciens manoirs de l'Oberbipp et de Buchegg. Mais les plus curieux se dressent dans la sauvage gorge de Balstal, qui débouche sur la vallée de l'Aar à Œnsingen : Alt-Falkenstein et Neu-Falkenstein. Le premier est en ruines ; le second a pu être préservé, grâce à une souscription locale et à une subvention





SOLEURE : LA CATHÉDRALE SAINT-OURS ET L'UNE DE SES FONTAINES.



DANS LA CAMPAGNE DE SOLEURE.



UNE FERME SUR LE MONTOZ.

des pouvoirs fédéraux. Perché comme un nid d'aigle sur une butte rocheuse et escarpée, ceint de remparts puissants, hérissé de tours et de créneaux, Neu-Falkenstein fut jadis un véritable repaire de brigands : c'est aujourd'hui un des castels féodaux les plus typiques de la Suisse. Dans le voisinage se trouve le château restauré de Bechburg.

Une voie ferrée remonte, par la cluse étranglée et verdoyante, d'Œnsingen (sur la grande ligne de Soleure à Olten), jusqu'à Balstal, qui est appelé à devenir le rendez-vous de nombreux étrangers, car c'est un des meilleurs centres d'excursions dans le Jura oriental.

Olten. Le Hauenstein. — Le canton de Soleure, étroit et capricieusement découpé, envoie une ramification au nord jusqu'auprès de Laufen, mais il s'étire surtout à l'est le long de l'Aar et des crêtes méridionales du Jura.

Olten est la métropole orientale du canton, ville moderne et industrielle à côté de l'antique Soleure, et d'importance numérique à peu près égale. C'est un centre de communications très important, à la jonction des grandes voies ferrées de Bâle à Lucerne et Milan, et de Genève et Neuchâtel à Zurich et Schaffhouse. Une fois de plus, la gare a provoqué l'essor de la ville, où sont installées de grandes fabriques de machines et de chaussures. La municipalité a dépensé beaucoup, ainsi que le canton, pour les édifices publics, qui sont vastes et luxueux : écoles, hôpital, salle de concerts, hôtel de ville. Comme monuments anciens, on ne peut guère citer qu'un clocher isolé assez curieux, mais les environs offrent de vieux châteaux médiévaux : la tour altière de Gœsgen, perchée sur un rocher, et, surtout dans la montagne, le château des comtes de Frohburg, acheté par la bourgeoisie d'Olten, restauré et transformé en établissement de cure, avec des remaniements et agrandissements assez fâcheux au point de vue esthétique. De là on vient voir, à l'entrée de l'hiver, la mer de brouillard qui s'étend à l'infini sur la plaine, et d'où émergent au loin les ciselures blanches et dentelées des Alpes. Comme celui de Soleure, le musée d'Olten a une intéressante série de caricatures de Disteli.

Au nord-ouest d'Olten, le Jura offre ses derniers renflements d'altitude supérieure à mille mètres : c'est le massif du Hauenstein, que coupe la ligne de Bâle et qui continue le Weissenstein après la cluse de Balstal. Le point culminant du groupe se trouve un peu à l'ouest, au Belchenfluch (1 100 mètres).

Le Hauenstein était percé autrefois d'un tunnel de faîte assez court (2 496 mètres) par lequel s'engouffrait la grande voie ferrée de Bâle à Lucerne et Milan. Pour diminuer les rampes des deux versants et accélérer sur ce parcours la vitesse des trains, on a creusé pendant la guerre le tunnel actuel de base qui a 8 135 mètres de longueur et qui bat le record des galeries souterraines dans la chaîne du Jura.

Cette longue et interminable traînée montagneuse, coupée çà et là de failles, qui accompagne les lacs et l'Aar, depuis le Chasseron et même depuis le Risoux, s'abaisse enfin par des mamelonnements étagés et boisés qui vont mourir en glissant en pentes douces vers les bords du Rhin. Le dernier renflement un peu important est celui du Bœtzberg, dont l'altitude atteint 574 mètres et sous lequel passe la ligne de Bâle à Brugg et Zurich (1).

(1) Longueur du tunnel : 2 456 mètres.



RUINES DU CHATEAU DE BIPP.



Cl. E. Saladin.

RUINES DU CHATEAU DE BECHBURG.

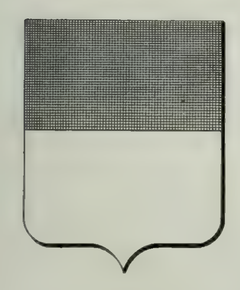


Cl. Wehrli.

VUE PANORAMIQUE DE FRIBOURG.

FRIBOURG

HISTOIRE DE FRIBOURG. — LA SARINE ET LES PONTS SUSPENDUS. — FRIBOURG VILLE RELIGIEUSE. LA CATHÉDRALE. — MONUMENTS ET SOUVENIRS HISTORIQUES. LE PÈRE GIRARD. — SUR LES LIMITES DU FRANÇAIS ET DE L'ALLEMAND. LES LANGUES EN SUISSE. — LA BANLIEUE DE FRIBOURG. VALLÉE DE LA SINGINE. — UNE VILLE MÉDIÉVALE : MORAT. LE LAC ET LA BROYE. — UNE CITÉ ROMAINE : AVENCHES. — LA VALLÉE DE LA GLANE. ROMONT. — LA GRUYÈRE. LES « ARMAILLIS ». LES FROMAGES. — LES PATOIS ET LE FRANÇAIS EN SUISSE.



Histoire de Fribourg. — Le canton de Fribourg est en Suisse le type du canton mixte, en partie catholique, en partie protestant, de langue allemande au nord, française au sud. Le chef-lieu lui-même — fait peut-être unique en Europe — est à cheval sur la frontière linguistique qui jadis le coupait en deux parties. N'est-ce pas le symbole de la Suisse elle-même?

Au cours de son histoire, Fribourg fut constamment disputé entre les deux influences, germanique et romane. La ville a été créée par les Suisses allemands, comme son nom germanique *Freiburg* (bourg libre) suffirait à l'indiquer : elle fut fondée en 1178 par le duc Berthold IV de Zæhringen, prince allemand, et au siècle suivant, lorsque cette famille s'éteignit, elle devint le chef-lieu d'un comté, ayant à sa tête une aristocratie surtout germanique, et qui passa sous la suzeraineté de l'Autriche. Le duc de Savoie s'en empara en 1452, mais il ne put s'y maintenir longtemps : à la suite de la grande secousse provoquée par la guerre de Charles le Téméraire, qui contribua à réveiller le patriotisme helvétique dans l'ouest de la Suisse, Fribourg conquit son indépendance en 1478, et entra trois ans plus tard, comme canton autonome, dans la Confédération.

Au moment de la Réforme, le canton, en grande majorité, resta catholique. La Constitution, comme dans la plupart des états suisses confédérés de cette époque, était devenue aristocratique dès la fin du XVIe siècle, et la petite république, où l'élément français prédominait, était gouvernée par des familles patriciennes allemandes, qui cherchaient à faire prévaloir leur langue : au XVIIe siècle, un édit interdisait aux vendeurs des rues de crier en français. La Révolution française rendit conscience de sa force à l'élément romand, qui l'emporta définitivement, en raison de sa prépondérance numérique, à la suite de l'établissement du régime démocratique en 1831. On s'aperçut alors que la majorité des habitants de la ville — ceux de toute la ville haute — parlaient français. Toutefois c'est une université de langue allemande, en principe, mais avec certains cours en français, qui y fut fondée en 1889.

Aspect général. La Sarine et les ponts suspendus. — Peu de villes ont, en Suisse, une situation aussi pittoresque que Fribourg. Campé comme Berne sur le rebord d'un plateau que découpe la boucle d'une rivière, mais plus étroite, plus encaissée, Fribourg rappelle aussi le vieux Lausanne par le groupement de ses maisons autour de la cathédrale, mais l'ensemble a plus de relief, lorsque la cité, face au pont suspendu, détache sa silhouette romantique, dressée sur un soubassement de rochers.

Le plateau sur lequel repose Fribourg est plus irrégulier et plus inégal que celui de Berne. Entre les contreforts et la rivière, il laisse deux petites plaines basses, l'une tout à l'extrémité de la boucle, où se tasse la ville basse, très ancienne, d'aspect villageois, et curieuse par ses vieilles maisons du moyen âge, conservées en assez grand nombre; l'autre occupée par un faubourg un peu plus récent, comme l'indique son nom, la Neuveville, mais qui remonte

PLAN DE LA VILLE DE FRIBOURG.

cependant au XVIe siècle. La ville haute, dans sa partie primitive, groupée autour de la cathédrale, n'occupait que la première terrasse, la plus abrupte du plateau; les quartiers neufs se sont étendus plus récemment sur les gradins supérieurs jusqu'aux alentours de la gare, où sont tracées de belles voies modernes, où s'ouvrent des places avec des jardins. Des Grand'Places, la vue embrasse un vaste coup d'œil : la ville étagée au-dessus de la rivière, les méandres profonds de la Sarine avec son barrage et sa chute, et, sur les hauteurs boisées qui font face, la chapelle de Lorette et la tour de Bourguillon.

Une des principales curiosités de Fribourg, comme de Berne, ce sont ses ponts. Le célèbre pont suspendu, lancé très haut sur la vallée de la Sarine, avait été construit par un ingénieur français, Chaley, de 1832 à 1834, et renforcé en 1850 : il a été remplacé, en novembre 1924, par un pont de pierre à arches. De la rive droite, le coup d'œil est des plus agréables, sur la ville, dont le fouillis de maisons, piquetées de nombreuses fenêtres, émerge d'un massif de verdure au-dessus du lacis des eaux limoneuses. Un autre pont suspendu, non moins hardi et presque contemporain du précédent, moins long, mais plus élevé encore, est jeté à quelque distance sur la gorge du Gotteron, près de son embouchure dans la Sarine, à plus de quatre-vingts mètres au-dessus du torrent. D'autres ponts, plus anciens et desservant les divers points de la basse ville, coupent la Sarine au ras de l'eau.

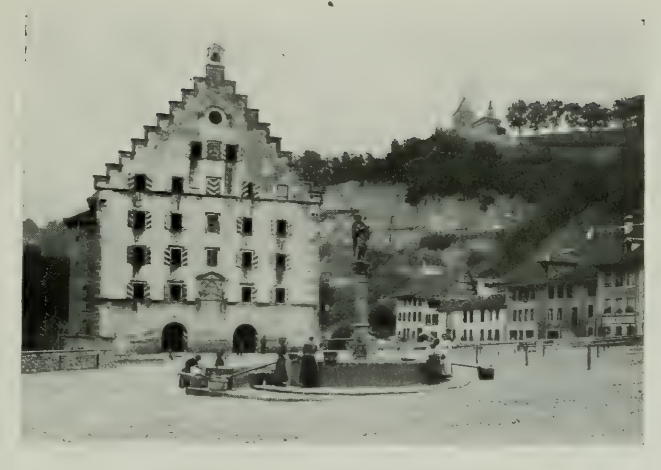


CATHÉDRALE DE FRIBOURG.

Pendant le XIXe siècle, Fribourg s'est cristallisé derrière son corselet de remparts et de tours féodales qui ont été en majeure partie rasés, pour le plus grand regret des artistes, voici près d'un demi-siècle. Bien qu'elle se fût donné de l'air, l'accroissement de la ville a été encore lent, et c'est seulement au début du XXe siècle qu'elle s'est réveillée. Fribourg, qui comptait dix mille habitants en 1860, n'en avait que douze mille, quarante ans plus tard ; il y a aujourd'hui plus de vingt mille âmes. Mais la ville paraît beaucoup plus grande que ne l'indique son chiffre de population : illusion que donnent presque toutes les villes suisses, si aérées, si vastes par rapport au chiffre de leurs habitants. Aujourd'hui, Fribourg est très animé, surtout dans le voisinage

de la gare où convergent les tramways et le funiculaire de la ville basse. Débouché naturel d'un riche canton agricole, la cité fait un commerce actif de céréales, de fromages, de bétail, de bois et de ses propres produits : chapeaux de paille, draps, tannerie.

Fribourg ville religieuse. La cathédrale. — Fribourg a une importance particulière comme ville religieuse. Elle est la principale métropole du catholicisme en Suisse, le siège de l'ancien évêché de Genève, qui rayonne sur trois cantons (Fribourg, Vaud, Genève). C'est un des rares cantons helvétiques où le parti catholique occupe le pouvoir depuis de longues années, et où les ordres monastiques sont nombreux. Les Jésuites y possédaient un collège célèbre qui fut fermé en 1847, à la suite de la guerre du Sonderbund; ils furent officiellement expulsés de la Confédération. L'université, fondée en 1889, avec un enseignement presque exclusivement allemand, a surtout de l'importance par la Faculté de théologie catholique, qui est la seule de Suisse. La congrégation des ursulines possède un grand couvent avec un pensionnat.



FRIBOURG : LA FONTAINE SAINT-JEAN.

La cathédrale ou Collégiale de Saint-Nicolas est un édifice gothique fort remarquable, de la période rayonnante et flamboyante, qui a été récemment restauré. Seul le chœur, construit en 1640, est de style classique. La haute tour, couronnée de pinacles barbelés, date du XVe siècle : il n'en est guère d'aussi belle en Suisse. Le grand portail a de remarquables bas-reliefs représentant le Jugement dernier. L'intérieur renferme des stalles très intéressantes du XVe siècle, une chaire et un baptistère de la Renaissance, et, dans le chœur, de précieux vitraux du XIVe siècle, provenant de l'abbaye d'Hauterive. La nef est ornée de nombreux vitraux modernes, dont beaucoup, offerts par l'Etat, portent la dédicace : *Virgini Mariæ Respublica friburgensis* (1). Les célèbres orgues, achevées en 1834 et dues à Aloys Moser, comptent parmi les plus réputées : elles ont 7 800 tuyaux et 76 registres; les concerts d'orgue, donnés tous les soirs en été, sont très courus. Un buste d'Aloys Moser figure dans la cathédrale, ainsi qu'une plaque commémorative du père jésuite Canisius (né à Nimègue et fondateur du Collège de Fribourg, au XVIe siècle). La croix de procession aurait été prise à Charles le Téméraire à la bataille de Morat.

Fribourg a deux autres églises intéressantes : Notre-Dame, avec un antique clocher roman, et, dans la ville basse, Saint-Jean, qui fut fondée en 1259 par les hospitaliers de Saint-Jean.



NEF ET ORGUES DE LA CATHÉDRALE.

Monuments et souvenirs historiques. Le père Girard. — Beaucoup de monuments attestent l'antiquité de Fribourg et le rôle joué par la ville et le canton dans l'histoire helvétique.

Au nord, subsistent encore quelques fragments importants des vieux remparts, sur les crêtes rocheuses qui dominent la Sarine et du côté de la voie ferrée. C'est surtout la Renaissance qui a laissé ses traces. Fribourg continue la série, si riche dans la Suisse occidentale, des belles fontaines monumentales de cette époque : fontaines de Saint-Pierre, de Saint-Georges et de Samson dans la ville haute, de Saint-Jean dans la ville basse. L'Hôtel cantonal date également du XVIe siècle : sa façade, avec deux bas-reliefs d'Iguel et un escalier couvert, a de l'élégance et du cachet; la tour octogonale, construite en style gothique, est un peu plus récente.

Sur la place s'élève un arbre vénérable, le tilleul de Morat, dont l'énorme tronc creux mesure près de cinq mètres de circonférence, et dont les rameaux, en partie brisés, mais encore verdoyants l'été, sont soutenus par des piliers. D'après la tradition, un jeune Fribourgeois, tenant à la bouche une branche de tilleul pour se rafraîchir l'haleine, aurait couru tout d'une traite, le soir de la bataille de Morat, dans sa hâte d'apprendre la victoire à ses compatriotes, et serait tombé expirant après avoir annoncé la nouvelle; la branche, plantée à l'endroit où il tomba, serait devenue l'arbre actuel. Les historiens ont contesté la véracité de cette belle légende, qui semble inspirée par celle du soldat de Marathon. Toujours est-il que l'âge du vieil arbre n'est certainement pas inférieur à quatre siècles.

Devant l'église Notre-Dame s'élève la statue du père Girard, contemporain de Pestalozzi, et qui fut, avec lui, un des initiateurs du mouvement pédagogique en Suisse. Il n'est pas sans intérêt de rappeler que l'instruction primaire, avant le XVIIIe siècle, n'était guère organisée que dans les villes. Elle se développa ensuite dans les cantons de Bâle et de Zurich, où une loi la réglementa pour la première fois en 1719. Au lendemain de la Révolution française, le mouvement fut général. En 1808 se fondait la Société suisse d'éducation, deux ans plus tard la Société suisse d'utilité publique, qui poursuivait un but analogue. Des deux principaux promoteurs de ce mouvement, l'un était protestant, l'autre catholique.

Le père Girard eut des controverses célèbres avec Pestalozzi, qui voulait baser l'enseignement sur le seul raisonnement : il lui

(1) A la vierge Marie, la République de Fribourg.

démontra qu'il fallait faire aussi entrer en ligne de compte les vérités sensibles au cœur, suivant le mot de Pascal, et que l'instruction ne pouvait être séparée de l'éducation, surtout morale. Les écoles organisées à Fribourg par le père Girard eurent un grand succès; on venait les visiter de tous les points de l'Europe. Cependant, à la suite de polémiques, il dut se retirer à Lucerne. Il avait des idées très ingénieuses, et qui ont été reprises tout récemment, sur le parti qu'on peut tirer de l'enseignement de la langue maternelle, centre de toutes les autres disciplines : c'est ce qu'il appelait la « méthode maternelle ». « Il se demanda si le mode d'enseignement donné par la nature ne devait pas être suivi, et il demeura convaincu que l'étude du langage, qui n'est autre que celle de la pensée même, pouvait devenir le plus complet instrument d'éducation, comme elle en était le premier. » (Villemain). L'Académie française lui décerna un prix extraordinaire de six mille francs.

Le musée de Fribourg est moins riche que celui d'autres villes suisses. Il renferme toutefois des objets fort intéressants, notamment la collection Marcello, pseudonyme artistique de la duchesse Adèle Colonna, qui l'a léguée à sa ville natale; on y remarque, à côté d'œuvres sculpturales et picturales de la donatrice, des tableaux de l'école romantique française (Delacroix, Regnault, Courbet, etc.), des tapisseries et meubles divers. La galerie archéologique abonde en antiquités lacustres, romaines et médiévales, avec des médailles, des armures, et les trophées de la bataille de Morat, où les bataillons fribourgeois contribuèrent à assurer la victoire.



HOTEL CANTONAL ET PLACE DU TILLEUL.

Sur les limites du français et de l'allemand. La question des langues en Suisse. — Fribourg, nous l'avons dit, est situé juste aux confins de l'allemand et du français, qui se partagent la ville comme le canton et la Suisse entière. C'est le moment d'examiner la situation respective de ces deux langues dans la Confédération.

L'Helvétie avait été entièrement latinisée par les Romains. A la suite des grandes invasions, elle fut occupée par trois groupes de Germains, aux forces numériques respectivement très inégales : les Francs, qui s'installèrent dans le Jura bernois et neuchâtelois, les Burgondes dans le pays de Vaud et la Gruyère, et les Alamans dans toute la région rhénane. Mais tandis que les deux premiers peuples se romanisaient rapidement en fusionnant avec les populations gallo-romaines, les Alamans, au contraire, conservèrent non seulement leur langue originaire, mais germanisèrent peu à peu tout le nord et le centre de la Suisse.

M. Gauchat, le distingué professeur de l'université de Zurich, a reconstitué plusieurs poussées successives. La première, au Ve siècle, rendit les Alamans maîtres de tout le territoire compris entre Constance, Bâle, Soleure, l'Aar jusqu'à Meiringen, les montagnes d'Uri, de Glaris et d'Appenzell. La bataille de Tolbiac et la constitution des royaumes mérovingiens arrêtèrent leur expansion. Une seconde poussée eut lieu au VIIIe siècle lors de la décadence mérovingienne : les Alamans germanisèrent alors les contrées comprises entre Soleure et le Jura, le reste du Mittelland et de l'Oberland bernois (sauf la vallée du Gessenay), et à l'est, le sud du lac de Constance, une partie du canton de Saint-Gall et Appenzell. Arrêtée à nouveau par la fondation du royaume de Bourgogne transjurane (888), la germanisation reprend, après la dislocation de ce royaume, aux XIe et XIIe siècles : à l'ouest, la maison de Zæhringen s'installe dans le Seeland et à Fribourg, à l'est la germanisation se poursuit jusqu'à l'entrée des Grisons. « La fin du XIIIe siècle, avec l'établissement de la domination savoyarde dans la Suisse française, amène un retour de suprématie romande »; mais au XVe siècle « les guerres de Bourgogne, l'entrée de Fribourg dans la Confédération, la conquête du haut pays de Vaud par Berne, du Bas-Valais par les Hauts-Valaisans, le morcellement d'une partie de l'ancien évêché de Bâle, renforcent le courant contraire » (1). A l'est, Uri achevait de se germaniser et la langue allemande pénétrait dans les Grisons.

Depuis le XVIe siècle, la limite des deux langues n'a pas varié beaucoup : on remarque seulement, à l'époque contemporaine, une pénétration allemande assez sensible dans les régions rurales du Jura bernois et du Seeland. Au contraire le français progresse dans tous les centres urbains : l'exemple de



FRIBOURG. — LE TILLEUL DE MORAT.

(1) L. GAUCHAT, dans le *Dictionnaire géographique de la Suisse* (édité à Neuchâtel).

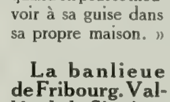
Fribourg — fondé jadis pour servir de boulevard à l'influence allemande et qui est aujourd'hui en grande majorité de langue française — est particulièrement caractéristique. D'une manière générale, la culture française est très en faveur, et l'industrie hôtelière contribue à développer l'influence de notre langue; le français devient de plus en plus le langage du tourisme et de la table d'hôte. Dans le haut Valais, presque tous les commerçants des stations d'étrangers sont des Suisses français.

Nous avons noté chemin faisant la limite du français et de l'allemand. Rappelons qu'elle coupe au nord le canton de Berne, — en laissant à la langue française presque tout le Jura bernois, — puis le canton de Fribourg, dont une partie, au nord et à l'est, parle allemand; qu'elle sépare le canton de Vaud de l'Oberland bernois, et qu'elle divise le Valais en deux parties égales, entre Sierre et le val d'Anniviers à l'ouest, Loèche et le val de Tourtemagne à l'est. L'allemand a la majorité absolue en Suisse : il est parlé par deux millions trois cent mille personnes contre moins d'un million de Latins. Encore ces derniers sont-ils partagés en trois groupes ayant entre eux peu ou point de contact : français, italien, romanche. Le groupe français, le plus important et le plus influent des trois, est massé dans les cantons de l'ouest où il compte sept cent trente mille confédérés.



FRIBOURG : CATHÉDRALE ET BORDS DE LA SARINE.

De toutes les nations bilingues et trilingues, c'est la Suisse qui a su le mieux résoudre la question des langues (qui a pris tant d'importance à l'heure actuelle), en sauvegardant là comme ailleurs les droits des minorités, dans la Confédération, dans le canton et dans la commune. L'allemand, le français et l'italien sont concurremment les trois langues officielles de la Confédération; les projets de lois importants sont en outre publiés en romanche. A l'Assemblée fédérale, l'emploi des trois langues est autorisé. Au Conseil fédéral, cinq membres sont allemands, deux français (ou italiens). L'usage des trois langues est licite dans les rapports avec les autorités et dans les actes de procédure du Tribunal fédéral. L'armée active comprenait naguère cinq divisions allemandes, deux françaises, une mixte; aujourd'hui trois divisions allemandes, une française, une française-allemande et une allemande-italienne : officiers et sous-officiers parlent à leurs hommes dans la langue de ceux-ci. Des règles analogues sont suivies dans les cantons mixtes : ainsi à Berne, deux conseillers d'État doivent être du Jura bernois. Chaque commune a pour langue officielle celle de la majorité : c'est celle-ci qui est enseignée à l'école, prêchée par le curé ou le pasteur. Quand il existe une minorité assez nombreuse parlant une autre langue — comme l'élément français à Bienne, l'élément allemand à Fribourg et Sion — elle peut avoir ses écoles et églises spéciales. Aussi le professeur Suter, de Lucerne, a-t-il pu dire avec fierté : « Notre pays n'est pas uni par la langue et la race. Mais le Welsche (1) vit en paix à côté de son frère allemand, et, en même temps que la langue allemande, les langues française, italienne et romanche peuvent résonner librement. Nous n'avons pas de luttes de langues. Rendons-en grâces à Dieu. Rendons-en grâces aussi au patriotisme de notre peuple. En effet, celui-ci n'est point d'avis que la force d'un Etat soit accrue quand tout y est taillé sur le même patron. Il respecte l'individualité des petites unités. Il préfère à la centralisation raide un fédéralisme souple. Il veut qu'un droit égal reste assuré à chaque race et à chaque langue. Il sait qu'on travaille plus joyeusement au bien de l'ensemble quand on peut se mouvoir à sa guise dans sa propre maison. »



La banlieue de Fribourg. Vallée de la Singine. — Il y a beaucoup de curiosités à visiter dans la banlieue de Fribourg, trop négligée par les guides et peu connue des étrangers. En amont et en aval, la vallée de la Sarine, que franchit la voie ferrée de Berne sur le viaduc de Granfey, serpente entre des hauteurs tour à tour rocheuses et boisées, fertiles en aspects pittoresques. Sur la rive droite, en face de la ville, se creuse la belle gorge du Gotteron; sur la hauteur voisine s'échelonnent Bourguillon avec sa vieille porte, une tour isolée et la chapelle de Lorette. En contrebas le couvent de Maigrange possède une belle église du XIIIe siècle : de là on se rend au bois et à la scierie de Pérolles en longeant les escarpements accidentés de la Sarine.

Le monument le plus intéressant de la banlieue fribourgeoise est l'ancienne abbaye d'Hauterive, fondée au XIIe siècle par l'ordre cistercien, et transformée aujourd'hui en école normale. Les vitraux ont été transférés à la cathédrale de Fribourg, mais l'édifice a gardé ses stalles sculptées médiévales. Le cloître est bien conservé et plusieurs chapelles sont curieuses, surtout celle de Saint-Nicolas.

L'est et le nord du canton de Fribourg — près du tiers du canton — sont de langue allemande. La première région, limitrophe du canton de Berne, est catholique : elle s'étend autour des sources et sur la rive gauche de la Singine (Sense en allemand). C'est une contrée agricole, sans localité importante. Un des bras de la Singine sort du lac Domena (ou lac Noir), dans un joli cadre montagneux, à mille mètres d'altitude; l'autre bras, la Singine froide, prend sa source dans le canton de Berne, près des eaux sul-

(1) Ce mot désigne en allemand tous les Latins (Français, Italiens, etc.). A l'origine, il s'appliquait exclusivement aux Italiens. En Suisse, on entend spécialement par Welsches les Suisses français. En Allemagne, ce terme a souvent un sens péjoratif.

Légende
Suisses parlant l'allemand ou des dialectes allemands
Suisses français
Suisses parlant italien
Suisses parlant le romanche
Echelle

CARTE DE LA RÉPARTITION DES LANGUES, EN SUISSE.

fatées et ferrugineuses de Schwefelberg et d'Ottenleue, sur le versant méridional des montagnes accidentées qui dominent Gurnigel.

Une ville médiévale : Morat. Le lac et la Broye. — Fribourg est relié à Morat et à Anet (Ins) par un petit chemin de fer électrique qui emploie le trolley dans les gares principales ; sur tout le reste du parcours, le contact est obtenu par un patin qui frotte sur un rail conducteur placé à vingt centimètres au-dessus du sol. Morat est la métropole protestante du canton : la ville adopta la Réforme au XVI[e] siècle. Toute cette pointe septentrionale est de langue allemande.



LA BATAILLE DE MORAT.
miniature de la *Chronique suisse*, écrite par DIEBOLD SCHILLING, en 1487-1507. (Bibl. municip. de Lucerne.)
Communiqué par M. Heinemann, bibliothécaire.

Morat est une des vieilles cités les mieux conservées de la Suisse. C'est une véritable évocation médiévale surgie au milieu d'un décor moderne, lorsque du lac on voit apparaître la petite ville bordée de remparts, groupée sur la colline près de son château fort grisâtre et revêche, qui domine les quais blancs et les cottages à l'anglaise, tout neufs, à demi cachés derrière les arbres de la rive. Les murs d'enceinte, étayés de contreforts puissants, se dressent à une grande hauteur sur des escarpements naturels. Le château, construit à la fin du XIII[e] siècle par les ducs de Savoie, marqua l'extrême limite, en Suisse, de la domination savoyarde qui se heurtait désormais aux Bernois, et qui ne se maintint pas longtemps dans la région. Morat, dont la position stratégique était importante et très forte, fut un enjeu disputé entre les deux puissances rivales et, un peu plus tard, par Charles le Téméraire : c'est près de ces murs que vint se briser la puissance du grand duc d'Occident. Dans l'école voisine, un petit musée local



Cl. Rossier.

LA VILLE DE MORAT ET LE PORT, VUS DU LAC.

contient d'intéressantes antiquités lacustres retrouvées dans le lac de Morat, qui n'était pas moins riche à cet égard que ceux de Neuchâtel et de Bienne.

Mais la curiosité la plus caractéristique peut-être de Morat, celle qui donne à la petite ville un charme tout spécial, c'est sa grande rue, ce sont les lourdes maisons à arcades, campées solidement sur d'énormes piliers pattus, le long de la vieille voie moyenâgeuse, qui rajeunissent et égaient leurs vétustes façades sous une parure de verdure et de fleurs : géraniums, fuchsias, lauriers-roses, liserons arborescents s'alignent en pots au rebord des fenêtres, enguirlandent les murs, se massent en plates-bandes touffues et luxuriantes devant les rez-de-chaussée, encadrent les entrées primitives des caves, dont les trappes inclinées font saillie au-devant des perrons. Comme on l'a dit, le bourg guerrier est devenu la ville des fleurs.

La célèbre bataille de Morat, qui acheva en 1476 la déroute de l'armée bourguignonne, défaite par surprise à Grandson, eut lieu à deux kilomètres au sud de Morat, près du lac, là où une colonne commémorative en marbre remplace depuis 1822 l'ancien ossuaire. Quinze cents Bernois, sous le commandement de Bubenberg, qui s'étaient jetés dans Morat, résistèrent héroïquement pendant dix jours aux efforts de Charles le Téméraire, tinrent en échec toute son armée et ses canons, et donnèrent aux troupes confédérées le temps d'arriver pour sauver la place. La déroute des Bourguignons fut complète : ils laissèrent quinze mille hommes sur le terrain. Quelque temps après, Charles le Téméraire était tué devant Nancy. En défendant leur indépendance, les Suisses avaient en même temps débarrassé la France d'un ennemi dangereux.

Le lac de Morat, un peu plus petit et plus arrondi que celui de Bienne, complète la trilogie des lacs qui se groupent sous le Jura central. Ses eaux ont baissé assez sensiblement pour former dans les bas-fonds une boue gluante où les poissons ne peuvent vivre. Il est ourlé par endroits de collines gracieuses et verdoyantes et borné au nord par une vaste plaine. Meyriez, au sud, est une coquette localité bien située.

La Broye, venue du pays de Vaud, traverse le lac pour déverser ensuite ses eaux dans le lac de Neuchâtel par un large bras endigué et canalisé, parcouru par les vapeurs et les bateaux de marchandises. C'est un des rares endroits de Suisse où on puisse avoir vraiment la sensation de la plaine, surtout lorsqu'une légère brume, par les fraîches matinées d'été ou les courtes journées d'automne, efface les collines et semble reculer l'horizon : sur le bateau qui suit le chenal, entre les rives de roseaux sur lesquels tremblent quelques aunes, on a l'illusion d'un paysage hollandais, de polders infinis perdus dans le brouillard. Mais un coup de soleil suffit à dissiper ce décor trompeur, en faisant ressortir les hauteurs voisines et les montagnes lointaines qui, presque toujours en Suisse, rehaussent l'horizon et qui manquent tellement à ceux qui ont quitté le pays.

Une cité romaine : Avenches. — Les antiquités romaines de la Suisse sont peu connues. C'est un tort : car si l'on n'y trouve point d'ensemble comparable à ceux du Forum et de Pompéi, ni



MORAT : LA GRANDE RUE ET LA PORTE DE BERNE.



Cl. Wehrli

MORAT : CHATEAU DES DUCS DE SAVOIE.



UNE STATION SUR LA BROYE CANALISÉE.

de monuments aussi bien conservés que les arènes de Nimes ou la Maison carrée, quelques localités comme Avenches et Augst (que nous verrons dans la campagne bâloise) offrent néanmoins des vestiges importants et précieux de la civilisation romaine.

Située au sud de Morat, dans une enclave du canton de Vaud entre des territoires fribourgeois, la toute petite ville d'Avenches offre le type de la cité déchue : ce n'est point la culture du tabac, prospère dans ses environs, ni le dépôt voisin des étalons de la Confédération, qui peuvent lui donner de l'animation, ni réveiller la vie de jadis. Elle s'est serrée sur une colline qui était le Capitole de la ville romaine. Le sommet est couronné par un château, reconstruit au XVI[e] siècle par les Bernois sur l'emplacement d'un ancien manoir épiscopal, et qui a l'air d'une tranquille résidence d'anciens hobereaux campagnards cossus et méfiants, avec ses rangées de grandes fenêtres et ses tourelles irrégulières, carrées et rondes, au toit conique, pyramidal ou fuselé, et dont l'une se détache, isolée, en sentinelle d'avant-garde.

La cité romaine avait six kilomètres de tour, tandis que les fortifications du moyen âge, dont il reste quelques vestiges, accusent une enceinte d'un quart de lieue à peine. Un enfoncement elliptique marque l'emplacement de l'amphithéâtre. A côté s'élève une tour carrée où a été réuni un très intéressant musée archéolologique constitué avec le produit des fouilles locales : fragments de colonnes, bas-reliefs, mosaïques, inscriptions, monnaies, poteries et objets divers.

C'est l'association *Pro Aventico*, fondée en 1885, qui a organisé les fouilles. La découverte la plus importante a été la mise à jour, à partir de 1889, des ruines du théâtre, qui était très vaste, et pouvait contenir dix à douze mille spectateurs. Beaucoup d'antiquités ont été retirées dans les fouilles : on remarque notamment un fort beau bas-relief représentant Romulus et Remus allaités par la louve, et un assez grand nombre de tombeaux qui ont été mis à jour.

L'enceinte romaine, qu'on a pu reconstituer et dont on a retrouvé d'importants vestiges, comprenait quatre-vingts tours : il ne subsiste plus que la tour de la Tornallaz ; encore a-t-elle été remaniée dans le cours des siècles. Du temple d'Apollon, il reste une curieuse colonne isolée, en marbre, avec son chapiteau corinthien, que les habitants ont depuis longtemps surnommée le *Cigognier* parce que sa forme de perchoir improvisé y avait attiré longtemps les cigognes qui venaient y faire leur nid. Les populations de la région ont remarqué qu'Avenches est la seule localité de langue française fréquentée par les cigognes. La tradition populaire explique ce fait en disant que les cigognes ne comprennent que l'allemand et que les habitants d'Avenches parlaient autrefois cette langue : lorsqu'ils se sont francisés, les oiseaux ne s'en sont pas aperçus. Inutile d'ajouter qu'Avenches n'a jamais parlé l'allemand : on sait au contraire que, depuis le début du moyen âge, c'est l'allemand, et non le français, qui a gagné du terrain dans la contrée, sans en avoir jamais perdu.

Aventicum, qui existait déjà avant l'époque celtique, se développa surtout sous Vespasien et les empereurs Flaviens, qui l'enrichirent et l'embellirent en témoignage de gratitude vis-à-vis des Helvètes, qui avaient pris une part active aux luttes contre Vitellius. Le II[e] et





Cl. Wehrli

AVENCHES : LA TOUR DE LA TORNALLAZ ET LE CIGOGNIER.



VUE GÉNÉRALE DE GRUYÈRES.

le IIIe siècle virent l'apogée de la ville, qui était alors la métropole de l'Helvétie, sur la grande voie romaine qui rejoignait Mayence à l'Italie par le Grand-Saint-Bernard. La population dut atteindre près de quarante mille habitants, chiffre considérable pour l'époque et la région : elle est réduite aujourd'hui à moins de deux mille âmes. La ville fut saccagée d'abord au IVe siècle, au cours de leurs premières incursions, par les Alamans, qui, attirés par les richesses de la cité, revinrent à la charge au siècle suivant et la détruisirent de fond en comble. Les Romains, puis les Mérovingiens essayèrent de la relever : mais elle ne put jamais se remettre du coup mortel qui lui avait été porté par les Barbares.

La vallée de la Glane. Romont. — Le sud du canton de Fribourg est catholique et de langue française. A l'ouest, la vallée onduleuse de la Glane est suivie par la ligne de Fribourg à Lausanne.

La principale localité est Romont, jadis ville forte, intéressante par ses anciens monuments, et qui doit son nom à la montagne arrondie et isolée (*rotundum montem*), sur laquelle elle est étagée en gradins pittoresques au-dessus de la rivière. Fondé au Xe siècle, le château fut reconstruit au XIII par Pierre de Savoie, que ses contemporains avaient surnommé le « Petit Charlemagne », et qui s'efforça d'étendre et de consolider méthodiquement la domination savoyarde dans le pays de Vaud. Le château fort de Romont fut muni des derniers perfectionnements stratégiques de l'époque, tours, créneaux, meurtrières et fossés. Il fut remanié au XVIe siècle ; les créneaux furent protégés par des toitures. Il y a une centaine d'années, on remplaça l'ancien pont-levis par un porche voûté. La cour intérieure, bien conservée, est curieuse. Les vieux remparts de la ville, très puissants, sont dus aussi à Pierre de Savoie : il en subsiste quelques parties importantes, notamment la Tour à Boyer. L'église, de l'époque gothique, a des stalles de la Renaissance avec des sculptures grotesques caractéristiques.



TOUR DU CHATEAU DE ROMONT.

La Gruyère. Les « armaillis ». Les fromages. — Le canton de Fribourg s'est constitué autour de la Sarine et de ses deux affluents, la Singine à l'est, la Glane à l'ouest. C'est la vallée de la Sarine qui est la plus pittoresque ; la partie supérieure, qui forme un double coude, n'est d'ailleurs pas fribourgeoise : la Sarine prend sa source dans l'Oberland bernois au-dessus de Gessenay (Saanen), pour traverser le canton de Vaud dans le district de Château d'Œx, et se diriger enfin vers le nord en entrant dans le canton de Fribourg.

A quelques lieues en amont de Fribourg, on aborde la région montagneuse : c'est la Gruyère, qui est aussi désignée sous le nom d'Alpes fribourgeoises, — pays pittoresque, aussi intéressant par les mœurs et coutumes des habitants que par les beautés des forêts et des cimes. On passe d'abord entre les deux petits massifs du Gibloux et de la Berra, qui marquent l'entrée de la Gruyère, pour arriver à la principale localité de la contrée, Bulle.

A l'entrée des Alpes fribourgeoises, Bulle s'étale dans une vallée assez large devant un fond montagneux accidenté. L'ancien château fort du XIIIe siècle, presque intact, a été transformé en préfecture. L'église renferme un orgue d'Aloys Moser. Bulle est l'entrepôt de la Gruyère et fait un commerce actif de paille tressée — spécialité du pays, — de bois, de bétail et de fromages. Les foires de bétail sont importantes et curieuses.

Les villages s'égrènent le long de la Sarine dont les rives se resserrent : la Tour de Trêmes, qui tire son nom d'une vieille tour toujours debout ; Montbarry, aux sources sulfureuses, sur le flanc d'une montagne.


Cl. Wehrli.

GRUYÈRES : AU FOND, LE MOLÉSON (2005 M.).

L'antique bourg de Gruyères, qui a donné son nom à la région, mérite une mention spéciale, bien qu'il ne compte aujourd'hui que quatorze cents habitants. Ce fut jadis le chef-lieu de la vallée et la capitale du comté de Gruyère qui eut une existence indépendante jusqu'au XVI[e] siècle : la Suisse fut encore plus morcelée que la France pendant le moyen âge. Le château aurait été fondé au V[e] siècle : mais les parties les plus anciennes de l'édifice actuel ne remontent pas au delà du X[e]. C'est un des plus pittoresques et des mieux conservés de la Suisse, avec sa puissante enceinte, ses tours et ses fossés. L'intérieur a été restauré récemment par son propriétaire : on y voit de vieux meubles, des armes, des tapisseries anciennes ; la salle des baillis a été ornée de fresques du style Louis XV qui détonnent un peu dans ce milieu. La vue est belle de la terrasse. Tout près s'élève la curieuse et antique maison de Chalamala, aux fenêtres sculptées, qui était habitée au moyen âge par le fou des comtes de Gruyère. La famille comtale s'éteignit au XVI[e] siècle et le pays fut incorporé au canton de Fribourg. Les comtes de Gruyère ont laissé un excellent souvenir de simplicité et de bonhomie dans la population : le fait est assez rare pour être noté, car la noblesse féodale ne s'est généralement pas fait regretter dans les campagnes. Les chansons populaires actuelles racontent que le comte de Gruyère montait dans les alpages et se plaisait à défier à la lutte les bouviers, qui d'ailleurs étaient plus forts que lui et le terrassaient.

La vallée, que dessert un chemin de fer électrique, se poursuit, de plus en plus pittoresque, jusqu'à Montbovon, dernière localité fribourgeoise, où on rejoint la ligne de Montreux à Château d'Œx : çà et là, de belles gorges, dans lesquelles la Sarine bondit en chutes écumantes. Les montagnes environnantes, couvertes de pâturages qu'entrecoupent les forêts, ont cette fraîcheur qui a fait le renom de la « verte Gruyère ». La cime la plus intéressante est, à l'ouest, le Moléson, qui atteint deux mille mètres, ainsi que la dent de Lys voisine : c'est un sommet isolé et verdoyant, arrondi, mais dont les flancs tombent de tous côtés en pans rocheux abrupts ; de là le regard découvre au sud un vaste enchevêtrement de montagnes aux crêtes neigeuses, — dent du Midi, mont Blanc, Diablerets, — et s'étend au nord jusqu'au Jura.

De Bulle, une belle route de montagne se dirige à l'est vers Boltigen, dans le Simmental (Oberland bernois), parmi un paysage très accidenté à travers des défilés rocheux et de riches pâturages, que domine au loin l'abrupte dent de Ruth, — borne énorme dressée à la limite des trois cantons de Fribourg, de Vaud et de Berne. Quelques ruines médiévales se dressent çà et là, à Charmey, à Jaun (Bellegarde), où l'on rentre dans les pays de langue allemande avant de franchir le col qui, par une descente rapide, conduit dans la vallée de la Simme.

Les montagnards de la Gruyère sont presque exclusivement occupés à l'élevage du gros bétail et à la fabrication du fromage. Bœufs et vaches appartiennent à une race tachetée, noire et blanche, particulière à la contrée ; les troupeaux descendent à l'automne aux foires de Bulle et de Châtel-Saint-Denis. Les bouviers, qui portent le nom d'*armaillis* (1), ont encore gardé, en général, leurs vieux costumes pittoresques, avec la culotte, le gilet rouge, et la toute petite toque ronde, crânement posée sur l'arrière de la tête. Leurs chants patois ont une saveur locale très caractéristique, et leurs mélopées lentes résonnent à travers les échos des montagnes : le *Ranz des vaches* est célèbre,— plutôt, il est vrai, par son titre que par ses paroles qui sont peu connues en dehors du canton.

L'industrie fromagère a une grande importance; il ne faut pas croire toutefois que tout le fromage vendu à l'étranger sous l'étiquette de « gruyère » est récolté dans le pays du même nom : c'est un terme générique qui sert à désigner les fromages fabriqués dans les Alpes fribourgeoises, vaudoises et bernoises, car l'Emmental, notamment, (à l'est de Berne) est un centre de production aussi important que la Gruyère. Seuls les indigènes peuvent trouver une différence entre les fromages de ces diverses vallées, qui sont faits suivant les mêmes procédés.

Les patois et le français en Suisse. — La Gruyère est une des régions de la Suisse française où les anciens patois sont le mieux conservés.

Les parlers populaires de la Suisse romande, qui présentent et présentaient surtout autrefois une grande variété, sont intermédiaires entre les dialectes provençaux et ceux de la France du Nord : ils se rattachent au groupe franco-provençal, comme ceux du Jura français, de la Savoie, de la vallée d'Aoste, avec lesquels ils sont étroitement apparentés. Les patois ont été éliminés d'abord au profit


GRUYÈRES : LA RUE PRINCIPALE. AU FOND, LE CHATEAU.

(1) Dérivé du mot patois signifiant « gros bétail » et qui descend lui-même du latin *animalia*.

du français dans les cantons protestants, plus industriels, et où l'instruction primaire se développa plus tôt dans les campagnes : ils ont disparu à l'heure actuelle dans le canton de Neuchâtel et en grande partie dans ceux de Vaud et de Genève; ils sont en voie d'extinction dans les districts industriels du Jura bernois (Saint-Imier, Moutier).

La pénétration du français, qui s'est fort accélérée depuis un demi-siècle, a été primitivement très lente. C'est vers la fin du XIII[e] siècle que le français commence à remplacer le latin dans les actes officiels de Genève, de Neuchâtel, du pays de Vaud et du Jura bernois; il n'apparaît qu'au XIV[e] siècle à Fribourg, au XVI[e] dans le Valais. Le français fut d'abord, à l'origine, — comme l'a justement remarqué le professeur Gauchat, — « une langue de notaires et de chanceliers. On l'écrit plusieurs siècles sans la parler... Après être devenu la langue juridique et administrative, le français devint celle du culte et des écoles. La « Vénérable Compagnie des pasteurs » de Genève ordonne en 1668 aux maîtres du collège de ne plus tolérer de réponses patoises de la part de leurs élèves... En dernier lieu, le français triompha du dialecte dans les familles, d'abord dans les grandes villes, avec la succession probable suivante : Genève vers 1750, Neuchâtel et Lausanne vers 1800..., puis dans les petites villes et enfin à la campagne. Le procès de francisation a duré six à sept siècles dans les villes; il s'accomplit en trente à quarante ans à la campagne. »



ARMAILLIS DE LA GRUYÈRE.

Dans les conseils de villages du Valais, de la campagne fribourgeoise et des Franches-Montagnes (Jura bernois), les discussions ont encore lieu souvent en patois.

L'influence du patois se manifeste encore, dans le français parlé, par beaucoup de provincialismes, par l'emploi de vieux mots locaux francisés, par certaines particularités de prononciation (1) : les puristes luttent de leur mieux et avec succès contre ces incorrections de langage et contre le « français fédéral » — suivant l'expression pittoresque de M. Paul Seippel — qui désigne les rédactions vicieuses, les mauvais textes publiés par certaines administrations, par suite de traductions trop littérales des textes allemands. Ce français se fait de plus en plus rare dans la bonne société.

Des sommes élevées ont été consacrées par le gouvernement fédéral à l'étude des patois de toute la Suisse, afin que ces matériaux précieux pour la science soient recueillis et classés avant leur disparition. Après l'*Idiotikon*, consacré à la Suisse alémanique, et dont la publication touche à sa fin, le magistral *Glossaire des patois de la Suisse romande*, œuvre des professeurs Gauchat, Jeanjaquet, Tappolet et E. Muret, est en cours de publication depuis 1924.

En dehors de l'ancien glossaire de Bridel (1866), toujours utile, les travaux les plus importants sur les patois romands sont dus à MM. Cornu et Gilliéron (Valais), Gauchat, Tappolet, Jaberg, Jud, Hubschmied, Hæfelin (Fribourg et Neuchâtel), Degen (Berne), Zimmerli. Vingt-six patois de la Suisse romande ont été recueillis par MM. Gilliéron et Edmont et figurent dans leur grand *Atlas linguistique de la France*.

La littérature patoise de la Suisse romande est peu importante (en dehors d'un folklore très riche). Elle s'est surtout développée à Genève, avec les *Chansons de l'Escalade* (XVII[e] siècle) et plus tard une série de pamphlets, et dans le canton de Vaud, au XIX[e] siècle, avec des récits champêtres anecdotiques.



CHUTES DE LA SARINE, A MONTBOVON.

(1) Par exemple les Vaudois ne prononcent pas l'r à la fin des mots et disent *bavâ* (bavard), etc.

Cl. Wyss.

L'EIGER (3975 M.), LE MŒNCH (4104 M.) ET LA JUNGFRAU (4167 M.).

OBERLAND BERNOIS

L'OBERLAND BERNOIS ET LES BEAUTÉS DE LA NATURE. — THOUNE ET SON LAC. — ZWEISIMMEN ET SAANEN. — — LA VALLÉE DE LA KANDER; ADELBODEN. — INTERLAKEN. — LE TOURISME ET L'INDUSTRIE HOTELIÈRE. LES ENVIRONS D'INTERLAKEN. — LA VALLÉE DE LAUTERBRUNNEN. — VERS LA JUNGFRAU. — GRINDELWALD. — LES GLACIERS. — LE LAC DE BRIENZ. — MEIRINGEN ET LES GORGES DE L'AAR. — LE COL DU BRUNIG.



L'Oberland bernois et les beautés de la nature. — L'Oberland bernois — le haut pays — est le nom réservé à la partie méridionale du canton de Berne, qui s'ouvre et se redresse en un large éventail de vallées adossé à l'une des plus puissantes chaînes des Alpes. C'est un ensemble géographique très net, formé par le bassin supérieur de l'Aar et ses affluents, avec, pour point de convergence, le débouché du lac de Thoune. Comme l'indique son nom, la région est d'altitude élevée : Thoune, le point le plus bas, est à 560 mètres au-dessus de la mer, et les deux lacs de Thoune et de Brienz sont les plus hauts des grands lacs de toute la Suisse (1). Cependant les vallées supérieures, toujours très encaissées, n'atteignent pas, pour les régions habitées, des niveaux aussi élevés que dans le Valais et les Grisons.

Peu de contrées offrent autant de beautés naturelles que l'Oberland bernois, et il n'en est peut-être aucune, dans toutes les Alpes, qui réunisse une aussi grande variété et un tel ensemble de curiosités sur un espace si restreint. Le plus vaste amas glaciaire d'Europe domine les vallées de Grindelwald, de Lauterbrunnen, de Kandersteg, avec des pics célèbres dans le monde entier, notamment le point culminant du massif, le sévère Finsteraarhorn, « la sombre corne de l'Aar », et surtout la « Vierge » immaculée, la resplendissante Jungfrau. Les vallées s'étranglent en gorges sauvages, comme celles de la Lütschine, et plus encore celle de l'Aar à Meiringen, ou s'ouvrent en cirques riants de prairies et de forêts bornés par des horizons neigeux. De toutes parts bondissent des cascades qui fusent en longues chevelures argentées, tel le Staubbach, jaillissent comme le Trümmelbach en trombe rugissante dans un trou de roc, ou étalent, ainsi le Giessbach, leurs opulentes gerbes d'écume dans la fraîcheur des sapins. Veut-on des lacs ? voici ceux de Thoune et de Brienz. Des belvédères permettant de jouir du panorama des grandes Alpes ? Voilà le Beatenberg, Mürren, Wengernalp, la Scheidegg. Des centres d'alpinisme ? Grindelwald, Lauterbrunnen, Kandersteg. Des villégiatures ani-

(1) Voici, à titre de curiosité, l'altitude des principaux lacs suisses : Brienz, 566 mètres ; Thoune, 560 mètres ; Zug, 466 mètres ; Quatre-Cantons, 437 mètres ; Neuchâtel, 429 mètres ; Zurich, 409 mètres ; Constance, 398 mètres ; Genève, 375 mètres ; Lugano, 200 mètres ; Majeur, 177 mètres.

Cl. Wehrli.

LA VILLE DE THOUNE, LE LAC ET LA CHAINE DES ALPES BERNOISES.

mées, voire mondaines ? Thoune et surtout Interlaken. Des vallées tranquilles, fraîches et boisées ? Celles de la Simme et de la Kander. Le bon marcheur peut s'attaquer aux pics les plus ardus, tandis que le chemin de fer mène les touristes peu ingambes au cœur des neiges éternelles.

Les caractéristiques de l'Oberland bernois parmi les Alpes, ce sont d'abord la fraîcheur et l'exubérance de la végétation. L'eau abonde partout et le climat, surtout au printemps, a des tendances à l'humidité. Ici nul besoin de canalisation et d'arrosage artificiel, comme dans le Valais. Aussi, même par les étés torrides, voit-on les prairies toujours vertes, les arbres luxuriants, et les torrents gonflés d'écume dans la fraîcheur exquise des sous-bois.

Le second caractère, peut-être encore plus frappant, c'est l'aspect riant, propre, pimpant, non seulement des habitations, mais, si l'on peut dire, de la nature elle-même. Autour des maisons en bois, fleuries et coquettes, des paysans de l'Oberland, qui sont, aux yeux des étrangers, le type du chalet suisse, les prairies et les vergers si plantureux et si soignés, les montagnes mêmes si vertes donnent l'impression d'un immense parc arrangé pour le plaisir des yeux. Ce n'est qu'une illusion, car la nature est aussi fruste que dans le reste des Alpes, et on ne peut lui en vouloir de s'être parée des grâces les plus verdoyantes. Encore l'impression s'efface-t-elle dès qu'on gagne les hautes altitudes, en quittant les vallées riantes pour les paysages les plus sauvages du monde glaciaire. C'est précisément cette opposition perpétuelle entre la douceur des vallons et des lacs et la grandeur farouche des cimes neigeuses, — plus proches dans les stations d'altitude, mais toujours entrevues à l'horizon — qui fait le charme de l'Oberland bernois.

L'élevage et le tourisme ont peu à peu enrichi la contrée qui, d'ailleurs, n'a jamais été vraiment pauvre. Depuis des siècles, de nombreuses communes, grâce à leurs forêts et pâturages, ont des revenus suffisants pour donner aux « bourgeois », — une fois payées les dépenses du budget — des dividendes qui se distribuent, généralement, partie en argent et partie en bois. Les vieilles mœurs sont assez bien conservées. C'est une des rares régions où l'on entend encore résonner l'antique cor des Alpes, l'*alphorn*, si curieux avec sa longue embouchure, et qui éveille par delà le ravin l'écho de la montagne.



Cl. Wehrli.

THOUNE : ÉGLISE ET EMBARCADÈRE SUR L'AAR.

Thoune. — L'Oberland commence avec Thoune, qui enjambe l'Aar à la sortie du lac, et qui fut autrefois la clef stratégique de tout le haut pays. Ce fut longtemps la seule métropole de la région ; et si aujourd'hui Interlaken, sous plus d'un rapport, lui fait concurrence, c'est encore la localité la plus importante, la seule ville véritable de la contrée, qui possède six mille habitants sédentaires, et qui a un cachet d'antiquité unique dans la région.

Deux hauteurs dominent la ville, couronnées l'une par l'église, l'autre par le château. L'église, un peu moins élevée, a un clocher polygonal intéressant et un porche antérieur, avec des fresques curieuses, qui donne sur une petite terrasse dominant la ville et les montagnes.

Mais la vue est beaucoup plus belle de la terrasse du château. C'est un coup d'œil classique et qui vaut sa réputation : au premier plan, la ville, d'où surgit à gauche l'église et sa flèche, et qui s'ouvre autour du bassin de l'Aar, fermé par des rives boisées ; plus loin le lac, derrière lequel se dresse une barrière montagneuse couronnée par le fronton neigeux des Alpes bernoises, le Breithorn (1), le Mœnch, l'Eiger, la Jungfrau, les colosses de l'Oberland qui dominent toute la contrée et qu'on aperçoit dès l'orée du pays.



LE CHATEAU DE THOUNE.

Le château, qui comprend deux corps de bâtiments distincts, date en partie de la fin du XIIIe siècle. Au sommet de hauts gradins, le donjon quadrangulaire et élancé, flanqué de tourelles rondes aux clochetons aigus et ceint d'un ruban de tours et de courtines, jaillit d'un fourré de verdure pour commander la ville et le fleuve. On y a installé d'intéressantes collections historiques.

La vieille ville se forma au pied de l'église et du château. La rue principale, la curieuse Hauptstrasse, où passait jadis tout le trafic commercial à destination ou en provenance de l'Oberland, longe la base des collines parallèlement à l'Aar. Elle n'a guère changé depuis plusieurs siècles, et c'est une évocation toute moyenâgeuse que cette voie à deux étages, où des rangées de boutiques s'ouvrent à même la chaussée encaissée, sous des trottoirs surhaussés de deux mètres, tandis que d'autres magasins occupent la base des maisons aux longues fenêtres étroites, aux toits prolongés en énormes saillies. L'activité commerciale avait fait résoudre ingénieusement ce problème en apparence insoluble : ouvrir quatre rangs de boutiques en bordure d'une voie publique.

Thoune possède d'autres vieilles rues et des maisons antiques, comme cette curieuse demeure du XVe siècle, ornée d'une tourelle d'angle, que de vieux rosiers grimpants, toujours vigoureux, ont fait surnommer le « jardin des roses ». De massives arcades s'alignent près du marché, et les quais, bien qu'en grande partie remis à neuf, offrent encore des coins pittoresques et bien conservés, des deux côtés de l'île formée par le fleuve. Comme l'Aar n'était pas navigable de Berne à Thoune, la plupart des marchandises étaient transbordées en bateau pour traverser le lac. Ce transit avait donné à Thoune une grande importance, et avait fait créer toute une série d'écluses à la sortie du lac. Aujourd'hui, presque tout le commerce se fait par voie ferrée, mais la navigation a repris une grande importance pour le tourisme : le transbordement des voyageurs s'opère un peu en amont de Thoune, plus près du lac, à Scherzligen, où une station de chemin de fer fait vis-à-vis à la tête de ligne des bateaux.

Sans altérer la physionomie de ses vieux quartiers, le mouvement des étrangers, qui affluent chaque année en si grand nombre dans l'Oberland, a infusé une nouvelle vie à Thoune, et a rajeuni la cité, en faisant surgir à l'ouest et au sud une nouvelle ville. Villas et hôtels se sont construits en grand nombre près de la gare et dans la direction du lac. Les plus luxueux bordent l'élégant faubourg de Hofstetten, qui se prolonge le long du bassin de l'Aar, si verdoyant, et que termine la promenade ombreuse de la Bæchimatte. Là se déploie une végétation d'une exubérance inouïe : des arbres séculaires épandent leurs immenses rameaux au-dessus des eaux vertes de l'Aar, où glissent les cygnes nonchalants, entre les roseaux et les nénuphars, tandis qu'en face émerge d'un bouquet de verdure la tour quadrangulaire de l'église de Scherzligen coiffée d'un toit aigu, comme un donjon de château fort.

L'industrie est toujours active à Thoune : brasseries, moulins, fabriques de cartons, s'échelonnent près des quais. C'est aussi une station militaire



THOUNE : LA HAUPTSTRASSE.

(1) Il y a en Suisse deux montagnes très connues qui portent ce nom, l'une dans le Valais, au sud de Zermatt, l'autre dans les Alpes bernoises.

importante, avec des fabriques de munitions, un poste de remonte et un champ de manœuvres de premier ordre.

Le lac de Thoune. — Le lac de Thoune est un des plus beaux lacs de Suisse. Il s'enfonce comme un immense fleuve entre les puissants contreforts qui enserrent ses rives. Mais, en dépit des hautes montagnes qui le pressent, il présente de vastes échappées sur les plus hauts sommets et les lointains neigeux des Alpes bernoises, tandis que dans la direction de Thoune la perspective s'abaisse par degrés et finit vers la plaine. Sa tonalité générale varie du bleu d'outremer au gris ardoise.

Dès qu'on a quitté l'Aar à Scherzligen pour pénétrer dans le lac, le contraste s'affirme entre les deux rives. A l'ouest la plaine se prolonge, tandis qu'à l'est les montagnes boisées tombent en épaulements assez brusques sur les eaux. Ici la végétation est riche et le climat très doux : les noyers ombreux se mêlent aux peupliers et aux érables ; les roses et les camélias enguirlandent les jardins pendant l'été. Sur le littoral, où se plaisait Wagner, s'échelonnent de coquettes localités recherchées surtout par les Anglais comme villégiatures : Hilterfingen, où d'un fouillis de verdure émerge un fouillis encore plus pittoresque de toits, convexes, à pans coupés, aigus, lourds ou sveltes, couvrant le sol de leur carapace, ou s'élançant dans le ciel sur de hardis clochetons ; Oberhofen, avec un château restauré que domine le lac de ses fières tourelles ; Gunten, qui avance ses chalets coquets sur une langue de terre baignée par les eaux, et que surplombe, dans les vergers, le bourg tranquille de Sigriswyl. Dans le voisinage de Gunten, une curieuse gorge a été taillée par un torrent entre de hautes parois de poudingue. Beaucoup d'habitations luxueuses ont été construites sur cette côte, parfois même de vrais châteaux, comme ceux de la Chartreuse et de Hunegg.



OBERHOFEN ET LES ALPES BERNOISES

Sur la rive opposée, deux groupes de montagnes un peu en retrait attirent l'attention. C'est d'abord le Stockhorn, à la crête anguleuse et penchée, puis le pic isolé et conique du Niesen, auquel accède un funiculaire, et qui sépare, en arrière de Spiez, les deux vallées convergentes de la Simme et de la Kander. La voie ferrée, qui longe la rive gauche, s'élève, après avoir traversé la plaine et coupé l'embouchure de la Kander, et domine le lac qui ouvre ses admirables horizons jusqu'au-dessus de Spiez.

Commandant la partie centrale du lac où s'avance son cap audacieux, Spiez a pris depuis quelques années une importance qui ira encore en s'accentuant à la suite du percement du Lœtschberg. Cette localité se trouve, en effet, à la jonction de trois voies ferrées importantes : la ligne de Berne à Interlaken, utilisée surtout par le tourisme ; la grande ligne internationale du Lœtschberg, et la ligne de montagne qui rejoint Spiez à Montreux par Zweisimmen. Le village s'est formé jadis auprès du lac, autour d'un petit port bien abrité, que défendait un château fort, transformé aujourd'hui en hôtel et en partie détruit : le coup d'œil est pittoresque quand on arrive de Thoune par le bateau et qu'on double le promontoire dominé par la vieille tour et bordé de villas, pour découvrir ensuite le golfe au bord duquel se tassent les maisons des paysans et des pêcheurs, les « Bierhallen » rustiques et les établissements de bains. Une nouvelle ville s'est bâtie un peu plus haut, à flanc de colline, parmi les cerisiers, autour de la gare, où la beauté du coup d'œil devait séduire les constructeurs d'hôtels, et elle descend peu à peu à la rencontre de la ville du lac.

Au delà de Spiez, la rive méridionale devient de plus en plus escarpée. Le puissant ourlet rocheux des montagnes ne laisse qu'une étroite bordure au ras de l'eau, où se serrent la route et le



SPIEZ : VUE PANORAMIQUE ET ANCIEN CHATEAU.



ENTRÉE DE LA GROTTE DE SAINT-BÉAT.

rail, et où quelques petits villages, étroitement pressés, n'ont pas la place de se développer librement : Leissigen, Dærligen, fraîchement exposés au nord sous de hautes parois rocheuses et de belles futaies.

En face, au contraire, sur une montagne boisée prolongée en long éperon, une station climatérique jouit d'une vogue de plus en plus grande : Saint-Beatenberg. Cette montagne présentait, en effet, un belvédère naturel incomparable sur les Alpes bernoises par delà les perspectives du lac et de la vallée d'Interlaken. Des hôtels luxueux se sont bâtis à mi-côte, à six cents mètres au-dessus du lac, et toute une ville d'étrangers s'est improvisée entre les alpages et les sapins, le long d'une route qui se déroule en majestueuse corniche. Elle est reliée par un funiculaire à la station du bateau, Beatenbucht.

Les noms de la montagne et du port viennent d'un ancien ermite, saint Béat, qui, suivant la tradition, aurait vécu dans une retraite qu'on montre encore, près du lac, à côté d'un vieux cloître et des ruines d'une chapelle où on venait autrefois en pèlerinage, et qui fut abandonnée à la suite de la Réforme. Tout près sont de magnifiques grottes, revêtues de stalactites, qui s'enfoncent dans le rocher sur plusieurs centaines de mètres de profondeur : aménagées pour les touristes et éclairées à l'électricité, elles ont gagné en commodité ce qu'elles ont perdu en pittoresque sauvage. C'est le *Beatushœhlen* (grotte de Saint-Béat).

Le Beatenberg s'avance dans le lac en un long promontoire, appelé le « nez » (Nase), et que contourne la superbe corniche de la route, suivie par un tramway. A l'est, le rivage s'incurve, avant de rejoindre la plaine d'Interlaken où débouche l'Aar, encombré d'herbes et de sable, au milieu de champs de roseaux, à côté d'un canal latéral creusé pour la navigation, et perpétuellement drainé et endigué : car les rives tendent sans cesse à s'effondrer, tandis qu'il surgit à chaque instant des bancs mouvants au milieu du courant.



CHAPELLE A EINIGEN.

Zweisimmen et Saanen. — Avant de nous engager au cœur de l'Oberland, revenons à Spiez pour remonter tour à tour les deux vallées qui convergent autour du Niesen.

La plus occidentale, particulièrement verdoyante et accidentée, est arrosée par la Simme qui prend sa source sur les confins du Valais, dans les glaciers du Wildstrubel, près du col de Rawyl, et se dirige vers le nord pour décrire un vaste arc de cercle vers l'est, avant de joindre ses eaux à celles de la Kander.

La voie ferrée la remonte jusqu'à Zweisimmen. Elle passe par le coquet village de Wimmis, accrochée à l'orée d'un défilé boisé, au flanc d'une butte pittoresque que couronne, près d'une vieille église, une antique tour féodale. Un peu plus haut, Erlenbach, où l'on voit des ruines médiévales intéressantes, est le centre du commerce du bétail de la vallée. Le Simmental est, en effet, renommé dans toute la Suisse pour ses bœufs, qui appartiennent à la pure race tachetée des Alpes.

Plus en amont, Boltigen, bourg prospère, renferme de curieux vitraux dans son église ; le col de Bruchberg (ou de Jaun), suivi par une route de voitures à travers de belles forêts, le relie à l'ouest avec Bulle, dans le canton de Fribourg.

Zweisimmen, à la sortie d'une belle gorge, est la localité la plus populeuse de la vallée, avec des marchés agricoles très importants. Située à près de mille mètres, c'est déjà un séjour d'altitude assez recherché, dans un cadre frais et tranquille. Comme curiosités, il faut citer la vieille église et les ruines voisines du Mannburg et du Mannried. Là le chemin de fer à voie normale fait place aux lignes de montagne, dont l'une remonte



ÉGLISE DE SAINT-BEATENBERG ET LA JUNGFRAU.



Cl. Wehrli.

SAINT-BEATENBERG, LE LAC DE THOUNE ET LA JUNGFRAU.



Cl. Wehrli.

ZWEISIMMEN ET LA VALLÉE DE LA SIMME.

la vallée de la Grande Simme vers les bains sulfureux de Lenk, tandis que l'autre gravit le col des Saanenmœser pour redescendre à Saanen, dans la vallée de la Sarine.

Cette petite région est la seule de l'Oberland bernois qui ne fasse pas partie du bassin supérieur de l'Aar; mais si la géographie physique l'en sépare, la communauté de langue la rattache par contre au canton de Berne, car la haute vallée de la Sarine parle allemand comme le reste de l'Oberland. La rivière sort du massif du Sanetsch et arrose Gsteig, où débouche le col du Pillon (du canton de Vaud), puis Saanen, que les Suisses romands appellent Gessenay.

Cette curieuse petite ville est assez industrielle et commerçante, située qu'elle est au centre d'un réseau de cols importants, et au point de jonction des cantons de Berne, du Valais, de Vaud et de Fribourg. De vieilles maisons avec des inscriptions et une église historique attestent son ancienneté. Ce fut le bastion des Bernois contre le haut pays de Vaud qu'ils commandaient par cette place forte. Sa position d'otage stratégique explique la germanisation de la haute vallée de la Sarine, qui toutefois n'eut lieu qu'assez tard dans le moyen âge. Saanen est la dernière localité où l'on parle allemand. Au delà la voie ferrée pénètre avec la rivière dans le pays de Vaud et la région de langue française : la limite linguistique suit exactement, au sud-ouest de l'Oberland, la frontière du canton de Berne.



Cl. Wehrli.

UNE RUE A SAANEN.

La vallée de la Kander. Adelboden. — A l'est du Niesen, la grande ligne du Lœtschberg, qui met Berne en relations directes avec le Simplon et Milan, remonte la vallée de la Kander. Plus proche des glaciers, celle-ci a des perspectives plus grandioses et plus sauvages que sa voisine. Après les bains de Heustrich, s'ouvre à l'est la vallée latérale du Kiental, qui est fréquentée depuis qu'elle est desservie par une route carrossable, et qui offre des sites fort beaux de haute montagne, surtout dans sa partie supérieure, fermée par le prestigieux cirque glaciaire de Blümlisalp.

Frutigen est une coquette petite ville, à la jonction de deux vallées, avec une très ancienne église romane, et qui est devenue depuis peu un lieu de villégiature apprécié des amis de la forêt et de la nature paisible. Là débouche l'Eng-



Cl. Wehrli.

LE VILLAGE DE GSTEIG

stligenbach, dont le cours torrentueux et encaissé est remonté par une route jusqu'à Adelboden, et par une récente voie ferrée.

Adelboden, chétif village alpestre que les guides ne mentionnaient même pas voici trente ans à peine, s'est transformé en quelques années en une station d'étrangers très à la mode. Les sports d'hiver ont accompli cette métamorphose. L'altitude de la localité (1 400 mètres), la plus élevée du canton de Berne, et surtout sa situation exceptionnellement favorable à l'abri des vents, en plein soleil, au centre des pentes que couronne au loin le fronton toujours neigeux du Wildstrubel, prédestinaient Adelboden à devenir une des premières places hivernales de Suisse pour la luge, le patinage et le ski. En même temps, le site est de plus en plus recherché l'été comme séjour d'altitude et centre d'ascensions.



LE HOHTURLI (2707 M.) ET LE REFUGE.

L'église date du XVe siècle, et, ce qui est assez rare à cette altitude, on voit beaucoup d'anciens chalets avec des inscriptions curieuses. Mais ce sont surtout les environs qui attirent le touriste : immenses alpages aux ondulations molles, coupés de forêts de sapins; large horizon des montagnes déchiquetées, gorges romantiques où bouillonnent les torrents, sauvage cascade rocheuse de l'Engstligen, solitudes farouches et désolées des hautes altitudes vers le massif glaciaire du Wildstrubel. L'hiver présente un charme non moins puissant quand, sous un ciel cru, la lumière aveuglante du soleil fait resplendir ou ombre d'étranges lueurs violettes la neige qui feutre tous les replis et les reliefs du sol, et d'où émergent seuls les cônes noirs, parfois givrés, des sapins.

Revenons à Frutigen pour remonter la vallée de la Kander, près des ruines de Tellenburg, et du coquet et minuscule lac Bleu, emprisonné dans les sapinières, les rochers et les mousses. La gorge de la rivière s'étrangle et la ligne du Lœtschberg prend en écharpe la paroi abrupte du Felsenburg au flanc de laquelle s'accroche un vieux château, — par une double boucle dont la seconde est un tunnel hélicoïdal. Et voici Kandersteg, au pied du cirque neigeux de la Blümlisalp et du Doldenhorn, centre de grandes ascensions au seuil des Alpes bernoises, supérieur même sous ce rapport à Adelboden par sa plus grande proximité des régions glaciaires. Plus loin, au sud, les deux massifs étincelants du Wildstrubel et du Balmhorn, entre lesquels s'engage le hardi passage de la Gemmi, qui conduit à Loèche dans le Valais. Au pied de la Blümlisalp, le lac d'Œschinen, dont la configuration rappelle celle des lacs pyrénéens de haute altitude, arrondit sa vasque sous une muraille de rochers d'où ruissellent les torrents et les cascades.

La Kander prend sa source au sud-est, au pied des vastes glaciers qui descendent du Tschingelhorn en arrière de la Blümlisalp. Cette partie supérieure, connue sous le nom de vallée de Gastern, est spécialement sauvage par la succession de gorges, de chutes et d'échappées sur les horizons neigeux. Sous la vallée de Gastern passe le grand tunnel du Lœtschberg qui s'ouvre un peu en amont de Kandersteg.

Interlaken. — Au centre géographique de l'Oberland bernois, entre les deux lacs de Thoune et de Brienz, à égale distance des vallées de la Simme et de la Kander, des grands passages du Brünig et du Grimsel, au débouché de la Lütschine qui donne accès aux plus sublimes beautés de la nature alpestre, Interlaken était prédestiné par sa situation à devenir ce qu'il est aujourd'hui, la métropole touristique de l'Oberland, le foyer autour duquel rayonne pendant l'été la prodigieuse affluence des étrangers de toutes les nations.

Les débuts de la ville actuelle furent modestes. L'agglomération primitive se forma à Unterseen — nom allemand qui signifie « entre les lacs » — petit bourg villageois situé sur la rive droite du fleuve, et dont la physionomie s'est relativement peu modifiée. Le transport des marchandises entre les deux lacs, qui s'effectuait par voie de terre, à cause du cours torrentueux et capricieux de l'Aar, avait donné une certaine importance à cette bourgade.

Un nouvel élément de prospérité fut apporté, en 1133, par la fondation, sur la rive opposée, d'une abbaye d'hommes qui prit le nom d'Interlaken — nom latin, à terminaison germanisée, qui traduisait la même idée que Unterseen (*Inter lacus*). Le monastère disparut avec la Réforme : mais déjà une agglomération importante s'était formée autour de lui.

La beauté du site attira, dès la fin du XVIIIe siècle, des étrangers, et surtout des Anglais, dans ces parages. Interlaken fut une des premières villégiatures des Alpes, qui possédait déjà une clientèle alors que Cha-



FRUTIGEN ET LE NIESEN (2367 M.).



G. Wehrli.

KANDERSTEG ET LE CHEMIN DE LA GEMMI.

monix était encore un village ignoré. En 1840, Töpffer nous décrit Interlaken comme un lieu de plaisir très élégant, doté d'un casino (depuis 1832), avec des services réguliers de navigation sur les lacs. Mais c'est surtout depuis une trentaine d'années que la ville a pris un essor considérable à la suite de la construction de nombreux réseaux de montagne et d'une publicité remarquablement organisée.

La localité ne vit plus aujourd'hui que par et pour les étrangers. Certains se plaignent même que la rapidité et la facilité du gain aient altéré le caractère et les mœurs de la population : ouvriers comme hôteliers font aujourd'hui leur année en quatre ou cinq mois, et, après le travail très actif et surmené de la saison, ils passeraient le reste du temps à flâner, à jouer et à boire. Il y a là une exagération manifeste, si l'on songe que les ouvriers sont occupés aux nombreuses réparations durant la morte saison, et que, pendant l'hiver, les employés d'hôtels et surtout les cochers vont pour la plupart travailler sur la Côte d'Azur.

Tout contribue à attirer l'étranger à Interlaken : la majesté du paysage, la fraîcheur de l'atmosphère, la multiplicité et la variété des excursions, aussi bien que la gaieté et la propreté de la ville, les facilités et les agréments du séjour, et la très grande liberté dont chacun jouit suivant son tempérament et ses goûts.

Nulle part la montagne et la verdure ne pénètrent plus intimement la vie urbaine. Au cœur de la ville se déploie la splendide avenue du Hœheweg, bordée de noyers luxuriants et séculaires, qui datent pour la plupart des anciens moines : d'un côté, c'est une rangée d'hôtels et de magasins luxueux, le Kursaal, le kiosque à musique ; de l'autre une immense prairie, vigoureuse et vierge comme en pleines Alpes, que d'intelligentes municipalités ont refusé d'aliéner, pour conserver une des plus belles perspectives qui soient. Car en face se déploie le panorama classique, la Jungfrau immaculée dressant ses blanches épaules entre les pans sombres et feutrés des montagnes crénelées qui gardent les passes de la Lütschine : la Schynige Platte et l'Abendberg. Et ce dôme de neige qui jaillit, cristallin, dans le lapis des beaux ciels d'été, au-dessus d'une houle de verts de tous les tons, depuis la clarté des prairies fraîches jusqu'à la sombreur des forêts lointaines, donne une impression inoubliable et reposante de majesté, de fraîcheur et de paix.

Près du Hœheweg, blottis entre les vergers, on peut voir encore





KANDERSTEG : LA BLÜMLISALP (3671 M.) ET LE LAC D'ŒSCHINEN (1592 M.).

les restes de l'antique abbaye, occupés aujourd'hui par l'hôpital et la prison. On remarque un intéressant cloître gothique. L'ancienne église, au clocher en tourelle coiffé d'un toit aigu, est partagée entre les cultes catholique et protestant, suivant cette simplicité et cette tolérance chères aux Suisses.

Entre les deux gares — celle de Berne et celle de l'Oberland — c'est un va-et-vient perpétuel de voitures, d'omnibus, de passants qui flânent, de voyageurs qui se hâtent, de sportsmen allant au tennis ou au golf, d'alpinistes descendant de la montagne. Foule bigarrée où se mêlent, dans un fraternel désordre, les guides hâlés, les ascensionnistes crottés et les femmes du monde élégantes, les smokings et les toilettes à la dernière mode de Paris, avec les complets tyroliens des Allemands et les robes, retroussées en paquets, de leurs épouses, coiffées sur leurs têtes fortes de petits feutres drôlement empanachés.



VUE GÉNÉRALE D'INTERLAKEN.

L'animation est surtout grande dans la rue principale où les cartes postales illustrées, aux couleurs souvent violentes, attirent les regards, entre les vitrines des joailliers, les éventaires de cristaux bruts et taillés, les magasins de bois sculpté. Presque toutes les maisons sont modernes, mais elles s'harmonisent dans un même style, point criard, qui allie un souci louable de couleur locale à une certaine variété, et dont la gaieté est le caractère dominant, avec les teintes claires des façades, les couleurs vives des volets et des stores, les pignons des toits brochés de dentelures, les nervures de bois qui soulignent les étages et les fenêtres.

Sur la rive droite de l'Aar, l'ancien bourg d'Unterseen, qui n'est plus séparé d'Interlaken que par les ponts, offre quelques coins curieux et de vieilles demeures. Il se développe peu, tandis que les maisons de plaisance se multiplient dans les prairies et les bosquets au sud du Hœheweg.

Derrière un petit jardin public coule l'Aar aux eaux vertes qui rejoint les deux lacs, rendue plus sombre encore par la réflexion des arbres et des montagnes qui bordent ses eaux. Les bateaux du lac de Brienz viennent s'embosser dans la rivière à côté de la gare de l'Oberland, tandis que ceux du lac de Thoune remontent le chenal de l'Aar jusqu'à la gare de Berne : les deux stations sont réunies par une ligne de jonction qui contourne la ville et enjambe deux fois la rivière. L'impossibilité de rendre l'Aar navigable entre les deux lacs a nécessité cette organisation, qui ne manque point de pittoresque et que d'ailleurs l'esprit de bonne entente et le sens pratique — comme dans toute la Suisse — ont bien simplifiée : l'embarcadère est situé à côté de la station du chemin de fer; le bateau sous pression attend le train et vice versa; et comme on ne demande les billets ni à l'entrée ni à la sortie des gares, aucune formalité inutile ne vient retarder ni compliquer les transbordements, qui sont ainsi singulièrement facilités. La voie ferrée d'Interlaken à Brienz, qui relie désormais le réseau de l'Oberland à Lucerne par le Brünig, et le tram électrique d'Interlaken à Thoune et Steffisburg par la rive droite du lac, devaient encore, avec le Lœtschberg, multiplier les facilités de communication et augmenter le mouvement touristique de la région, déjà si intense.

Le tourisme et l'industrie hôtelière (1). — Les Suisses ont érigé à la hauteur d'une science l'« industrie des étrangers », et ils pratiquent à merveille l'art d'attirer, de retenir et de faire revenir les touristes, par une publicité intelligemment organisée, par des agréments de séjour multiples, et enfin par des prix raisonnables proportionnés au confort ou au luxe. Sur ce chapitre, on ne saurait que s'instruire à leur école en prenant modèle sur eux. L'Oberland bernois, en particulier, peut être pris comme type pour une étude de ce genre.

Comme la Suisse est sans doute le pays le plus pittoresque de l'Europe, réunissant sur une superficie restreinte toutes les beautés de la nature alpestre, depuis la farouche grandeur des glaciers jusqu'au charme souriant des lacs tessinois au climat méridional, on ne doit pas s'étonner si le mouvement des étrangers y prenait de plus en plus d'importance avant guerre. Mais la différence restait sensible selon les régions, non seulement en raison de l'intérêt plus ou moins grand des sites — ce qui est logique —, mais surtout suivant l'esprit d'initiative dont ont fait preuve les divers cantons. Et c'est là une leçon fort instructive qui peut être méditée utilement. Tandis que les Bernois, les Zurichois, les riverains du lac Léman et du lac des Quatre-Cantons, qui ont fait depuis longtemps une propagande active et méthodique, voient affluer chaque année un nombre élevé d'étrangers, le développement du Valais est beaucoup plus récent et celui du Jura est encore fort incomplet.

Mais, dans l'ensemble, l'organisation touristique actuelle de la

(1) Pour plus de détails à ce sujet, je me permets de renvoyer le lecteur à mon ouvrage *la Suisse moderne* (Fasquelle), pp. 277-354.

THOUNE · Spiez · Interlaken · Unterseen · Brienz · Meiringen · Innertkirchen · Frutigen · Reichenbach · Wimmis · Erlenbach · Diemtigen · Adelboden · Kandersteg · Lauterbrunnen · Grindelwald · Loueche · Loueche les Bains (Leuker Bad) · Briègue · Fiesch · Munster · Aeschi · Habkern · St. Beatenberg

LAC DE THOUNE · LAC DE BRIENZ

Stockhorn · Niesen · Faulhorn · Schwarzh.ⁿ · Wetterhorn · Hangend Gl. Hⁿ · Ritzlihⁿ · Ewig Schneehⁿ · Schreckhorn · Lauteraar Hⁿ · Finsteraarhorn · Eiger · Mönch · Jungfrau · Aletschhorn · Gspaltenhorn · Blümlisalp · Doldenhorn · Breithorn · Balmhorn · Wildstrubel · Schilthorn · Bietschhorn · Blinden Horn · Ofen Horn

Ewig Schnee Feld · Grosser Aletsch Gletscher · Unter Aar Gl · Ober Aar Gl. · Kander Gl

MASSIF DES ALPES BERNOISES (Reproduction faite avec l'autorisation du Service topographique fédéral).

LEGENDE

THOUNE	Ville		Chemin de fer
Brienz	Petite ville		Ch. de fer à voie étroite et de montagne
Murren	Village, Hameau		Route carrossable
•	Hôtel, Chalet		Chemin à char
+ + + + + +	Limite d'État		Sentier

Echelle de 1 : 250 000

0 2 4 6 8 10 Km



LE PARK-HOTEL, A VITZNAU.



HOTEL DU CHAUMONT, AU-DESSUS DE NEUCHATEL.

Suisse peut être prise comme modèle. Le principe qui la domine est celui de la propagande collective qui, grâce à une solidarité bien conçue, produit le maximum d'effet pour le minimum de dépenses. Les organisations de transport (chemins de fer d'Etat et Compagnies), la Société des hôteliers et les Sociétés de développement locales qui sont fédérées, contribuent les unes et les autres, et souvent par ententes communes, à l'organisation d'une vaste publicité qui se fait à la fois par l'affiche dans le monde entier, et par des brochures illustrées, souvent fort artistiques et toujours très pratiquement conçues, tirées en plusieurs langues à des milliers d'exemplaires, et distribuées gratuitement dans les bureaux de renseignements, les gares, les hôtels, sur les bateaux, en Suisse et à l'étranger. Beaucoup d'hôtels ont, de leur côté, leurs prospectus illustrés, qu'ils échangent entre eux pour la propagande réciproque, tandis qu'une synthèse générale est offerte aux voyageurs par une brochure d'ensemble sur la Suisse (éditée par les Sociétés de développement), par le *Livret-guide des hôtels*, et par des publications élégantes des Chemins de fer fédéraux, éditées chaque année, comme les précédentes, en quatre langues. Les Chemins de fer fédéraux ont également institué, d'accord avec les autres sociétés, des agences à Paris (1), Berlin, Londres et New-York, où tous les renseignements sont donnés gratuitement aux touristes et où ceux-ci peuvent se faire délivrer leurs billets.

Les Suisses ont cherché à faciliter les voyages chez eux : chemins de fer et bateaux sont confortables, marchent avec régularité — aussi bien ceux de l'Etat que des compagnies privées —, et ont un personnel très complaisant. Le contrôle étant fait dans les wagons, l'entrée et la sortie des gares sont complètement libres. Des systèmes variés et commodes de billets sont à la disposition des voyageurs ; certains billets, sur les chemins de fer de montagne, comprennent le prix du dîner et parfois de la chambre à l'hôtel du sommet. On peut expédier son bagage par la poste pour un tarif très modique.

Dans chaque localité, les agréments de séjour sont multipliés. Les plus petits villages sont tenus de façon irréprochable, à de rares exceptions près, avec une bonne voirie, une eau excellente, l'éclairage électrique, la poste, le télégraphe et le téléphone. Beaucoup d'installations sportives, de bons orchestres jouant dans les parcs ou aux terrasses d'hôtels, des casinos dans les stations élégantes.

On a même dit parfois que la Suisse était allée trop loin dans cette voie et, en multipliant les chemins de fer et les hôtels, avait trop mis en valeur ses curiosités naturelles et « truqué » ses montagnes. C'est là un reproche puéril, et il y a bien peu de cas où l'industrie des étrangers ait gâté la nature : dans l'immensité sauvage des Alpes, les ouvrages de l'homme sont si petits qu'ils disparaissent vite du regard comme des fétus dans la forêt. D'ailleurs, au retour d'une longue course à travers les solitudes glaciaires et dans la seule compagnie des aiguilles et des séracs, l'alpiniste, même le plus épris de nature sauvage, est heureux de trouver à la nuit tombante une bonne table et un bon lit, de prendre un bain, de lire un journal et de reprendre un instant contact avec le monde civilisé. Il faut avoir vécu quelque temps dans des pays primitifs comme l'Espagne, où hors des grandes villes on ne trouve que des gîtes malpropres et une nourriture exécrable, sans parler de la défiance d'une population hostile, pour apprécier à sa valeur le confort de la Suisse, l'utilité de ses hôtels et l'excellence de l'hospitalité helvétique.

Les hôtels suisses, du petit au grand, sont gais, clairs, pimpants, bien aérés et d'une propreté méticuleuse. Si le confort et le luxe



(1) L'agence de Paris est installée 37, boulevard des Capucines.



INTERLAKEN : LE HŒHEWEG.



LES RUINES D'UNSPUNNEN.

varient naturellement suivant l'installation et les prix, le service est toujours ponctuel, le personnel bien stylé et parlant les principales langues d'Europe, la nourriture saine et bonne, le vin toutefois un peu cher, même par rapport aux prix du pays ; le petit déjeuner du matin, avec miel, beurre et confitures, est particulièrement appétissant. Les hôtels ont souvent des jardins, presque toujours des terrasses égayées de fleurs et de verdure, où l'on peut prendre des rafraîchissements ou même les repas. Les plus modestes, même dans les villages, ont un salon ou une salle de lecture avec des livres, des journaux, des illustrés, des guides à la disposition des clients. Autant que possible, l'hôtel est placé dans une situation choisie qui permet d'avoir aux fenêtres un coup d'œil sur la rivière, le lac ou les montagnes : certains hôtels d'altitude ou de « cure d'air » ont été installés dans des points de vue splendides.


LA CHUTE DU STAUBBACH.

Les hôtels d'étrangers, en Suisse, dépassent deux mille à l'heure actuelle, disposant de cent cinquante mille lits environ et représentant un capital de près d'un milliard. Les bénéfices nets moyens ressortaient de 3 à 4 pour 100 suivant les années, avant la guerre, ce qui représentait un assez faible rendement : la grande concurrence, en maintenant les prix à un niveau très modéré, avait produit ce résultat.

On estimait alors que deux à trois millions d'étrangers allaient chaque année en Suisse : chiffre considérable, puisqu'il était presque égal à celui de la population sédentaire. Les Allemands étaient les plus nombreux, mais leur proportion, qui s'était fort accrue pendant le dernier quart du XIXe siècle, tendait depuis lors à diminuer, tandis que celle des Français et des Italiens allait en augmentant, et que celle des Anglais, qui occupaient le second rang avec nous, restait stationnaire.

Cette prospérité a été arrêtée net par la guerre. L'industrie hôtelière suisse a été frappée par une crise des plus graves, qui a provoqué de nombreuses faillites.

Avec la paix, les étrangers ne sont pas revenus en aussi grand nombre qu'autrefois et la proportion des nationalités n'est plus la même également, à cause du change : Anglais, Américains, Hollandais et Scandinaves sont plus nombreux, tandis que le nombre des Français, et surtout des Allemands et des Italiens, a beaucoup diminué.

Les hôteliers suisses ont une puissante société très bien organisée, qui a beaucoup contribué aux progrès de l'industrie hôtelière par ses enquêtes, par la création d'une école d'hôteliers, par les campagnes qu'elle a soutenues dans l'intérêt général, par exemple en luttant contre le renchérissement de la vie et l'élévation exagérée des tarifs douaniers.

L'indutrie hôtelière, en temps normal, tient en Suisse le quatrième rang, par le nombre d'employés qu'elle occupe, aussitôt après les trois industries les plus prospères, celles de la soie, de la broderie et de l'horlogerie ; mais elle possède certainement la première place si, à côté des soixante mille employés d'hôtels, on tient compte des nombreuses catégories d'habitants qui vivent indirectement de cette industrie dans les stations d'étrangers et aux environs.

Avant la guerre, l'industrie hôtelière rapportait chaque année à la Suisse cent cinquante millions de recettes brutes, sans compter cinquante millions que les étrangers consacraient aux emplettes, aux « souvenirs de voyage », et en dehors des trente millions qui allaient au personnel des hôtels (gages, pourboires, nourriture et logement compris).

Certains Suisses se demandaient si ce développement formidable ne créait pas « un danger d'internationalisation assez semblable à celui que fit courir jadis à la Suisse héroïque le service mercenaire », et si « l'exploitation sans mesure du sol de la patrie par une véritable armée » composée d' « un nombre toujours plus considérable de métèques » n'aurait pas une fâcheuse répercussion sur l'esprit public (1). Ces craintes n'ont plus d'objet aujourd'hui et toute la Suisse regrette la brillante période d'avant-guerre, au cours de laquelle l'industrie hôtelière avait fait la fortune de régions entières.


LE BREITHORN (3779 M.) ET LES CHUTES DU SCHMADRIBACH.

(1) Évaluation établie d'après les statistiques par M. J. Grunzel.

(1) *Gazette des étrangers de Lausanne*, 30 juillet 1910.

Les environs d'Interlaken. Un théâtre en plein air. — Interlaken, ville d'hôtels, appelait une courte digression sur l'industrie hôtelière. Mais nous ne serions pas complets si nous n'accordions une mention spéciale à ses environs.

Au nord se dresse une barrière montagneuse, le Harder, qui, malgré sa déclivité rapide, est couverte en grande partie d'épaisses forêts de hêtres et de sapins. Là on va visiter le joli point de vue du Hohbühl, la paroi à pic de la Falkenfluh, dont le roc prend sous un certain angle l'aspect d'une tête de vieillard. On monte à pied ou par le funiculaire sur la côte du Harder, d'où la vue embrasse la plaine d'Interlaken avec le fond de la Jungfrau, tandis que sur le revers, par les temps clairs, on aperçoit nettement, au delà de la plaine bernoise, la longue silhouette du Jura.

Deux buttes feutrées de futaies épaisses bornent au sud la plaine d'Interlaken et s'interposent entre les deux lacs, sur lesquels, de leurs sommets respectifs, s'ouvrent de ravissants panoramas : la Heimwehfluh, ou « rocher du mal du pays », et le Petit Rugen, qui est la promenade favorite des étrangers. Ce mamelon boisé, autour duquel ont été aménagés de bons chemins forestiers, présente les plus splendides échappées sur les lacs et les cimes neigeuses de la Jungfrau et du Mœnch, avec la fraîcheur bruissante des feuillages au premier plan, devant la perspective fuyante des vallées piquetées de chalets bruns. Sur un versant est un parc à chamois disposé dans un cadre tout à fait alpestre.

Dans un repli de la montagne on avait installé, en 1912, le *Tellspiel*, théâtre en plein air où avaient lieu, les dimanches d'été, des représentations de *Guillaume Tell*, le célèbre drame de Schiller. Les acteurs étaient des paysans et artisans du voisinage. Des décors étaient plantés entre les sapins et les hêtres pour représenter les maisons et l'église du village d'Altdorf, patrie du héros suisse. En face, des gradins en bois étaient destinés aux spectateurs. Les figurants étaient nombreux : hommes, femmes et enfants dépassaient une centaine. L'ensemble était vivant et le jeu souvent réaliste : vrai théâtre populaire comme à Oberammergau. Le théâtre a été démoli peu après la guerre : autre conséquence de la crise du tourisme.

Un peu en contre-bas, sur un petit monticule, les ruines d'Unspunnen, dont on n'a pas altéré la poésie fruste par de maladroites restaurations, offrent, parmi les friches et les broussailles, les restes du petit château gothique qui gardait la passe, et dont l'exiguïté contraste avec la magnificence du paysage environnant.

En face, le cimetière de Gsteig renferme les tombes de soldats français et belges morts en 1915-1918 au cours de leur hospitalisation dans la région, et un monument, à l'inscription émouvante, en l'honneur de soldats de l'armée de Bourbaki (1871).

Des deux montagnes qui bornent, à Interlaken, la Jungfrau au regard, celle de droite, l'Abendberg, ou « montagne du soir », est la moins visitée, car elle ne peut rivaliser ni par son altitude, ni surtout par le panorama de son sommet, avec sa voisine d'en face, la Schynige-Platte. Cet énorme soulèvement rocheux, qui se dresse d'un seul jet à 2 070 mètres, se termine par une formidable tête, massive et grossièrement équarrie, sur laquelle le chemin de fer à crémaillère se hisse en s'enroulant plusieurs fois le long de ses flancs. De ce belvédère naturel on jouit de la meilleure vue d'ensemble qu'on puisse avoir sur la chaîne des Alpes bernoises, du Wetterhorn altier au Breithorn largement ouvert, en passant par la pyramide agressive du Schreckhorn — la « corne de la terreur » — l'Eiger rubanné, le Mœnch encapuchonné de neige et l'éblouissante Jungfrau. C'est un des meilleurs points pour contempler au coucher du soleil les merveilleux effets de l'alpenglühen : les Suisses désignent ainsi les reflets que prennent, par les soirs clairs, les neiges des hauts sommets aux derniers rayons du soleil et dans les premières lueurs du crépuscule. Les cimes neigeuses jaunissent doucement, s'avivent peu à peu de teintes chaudes et cuivreuses, passent à l'orange, au vermillon, au rose, suivant l'état du ciel, et se décolorent ensuite par des nuances saumonées ombrées de vert. C'est un des plus beaux spectacles de la montagne suisse.


Cl. Wehrli.

LA JUNGFRAU ET LA VALLÉE DE LAUTERBRUNNEN.

La vallée de Lauterbrunnen. Les cascades. Mürren. — Interlaken a pour banlieue tout l'Oberland bernois, les lacs de



L'EIGER, LE MŒNCH, LA JUNGFRAU ET LE VILLAGE DE MURREN.

Thoune et de Brienz, et surtout l'admirable vallée de la Lütschine, qui remonte vers la Jungfrau et bifurque en deux branches, suivies également par le chemin de fer de l'Oberland, d'un côté jusqu'à Grindelwald, de l'autre jusqu'à Lauterbrunnen.

La vallée de Lauterbrunnen est parcourue par la Lütschine blanche, dont l'écume argentée bondit à travers les sapinières et les hêtraies feuillues, entre des pans rocheux de montagnes, parfois arrondis comme d'énormes bastions, derrière lesquels se cache et réapparaît tour à tour la Jungfrau. Lauterbrunnen est un petit bourg très animé l'été, à la jonction de deux lignes de montagne. Les industries du pays sont la dentelle et la taille des pierres. On recueille des cristaux de roche et d'améthyste dans les environs, et surtout de la cornaline. Tandis que les cristaux sont généralement conservés bruts pour être vendus aux collectionneurs, ce beau minéral rouge veiné de blanc est utilisé dans la joaillerie; on en fait aussi divers autres objets dans les tailleries locales : boutons de manchettes, presse-papiers, encriers, etc. D'autres variétés plus rares de chalcédoine verte et d'onyx sont également taillées et fort recherchées des amateurs pour leur eau claire et leurs belles zébrures.

Dans l'Oberland bernois, Lauterbrunnen est réputé de longue date par ses cascades, comme Grindelwald par ses glaciers : cascades bizarres et déconcertantes, qui ne réalisent pas le type classique et banal de la chute d'eau, mais méritent de figurer à part, car elles n'ont point ailleurs d'équivalent.

Dès avant la gare on aperçoit le Staubbach, qui, d'un plateau coupé en muraille rougeâtre, fait un saut de trois cents mètres dans la vallée. La gerbe d'eau, étroite au sommet, va en s'élargissant : brisée à l'infini, comme une gigantesque colonne de verre qu'on aurait pulvérisée, elle scintille au soleil et renvoie à toutes les directions les mille couleurs du prisme. Mais qu'on s'approche tout auprès, et la cascade est disparue; elle se volatilise avant d'atteindre le sol tout au plus humide, bien que de loin la colonne d'eau paraisse toucher terre. Evaporé, happé, subtilisé par le vent et le soleil, « le ruisseau-poussière » s'est envolé, remontant vers les nuages, bu par les rayons du jour. C'est une véritable prestidigitation.

Tout autre est le Trümmelbach, dont le torrent, venu de l'Eigergletscher, déverse les glaciers septentrionaux de l'Eiger, du Mœnch et de la Jungfrau, et s'est taillé un chemin mystérieux sous le sol avant de rejoindre la vallée, — vallée large et grandiose où des deux côtés s'élèvent de vertigineux à-pic de rochers rouges, coupés net comme à la hache, dans un gigantesque effondrement que corrodèrent ensuite les monstrueux glaciers de la préhistoire.

Le sentier escalade la montagne, dans lequel le torrent s'est creusé un lit souterrain, et ressort par endroits. Si les deux premières chutes d'eau sont quelconques, la troisième est d'une beauté vraiment tragique. C'est un saisissement profond, étrange, vertigineux, quand on entre sur le seuil de cette grotte à ciel ouvert, du flanc de laquelle s'échappe, avec un fracas assourdissant, une trombe d'eau menaçante, d'une puissance inouïe, qui semble se précipiter sur vous, prête à vous engloutir, à démolir la montagne de sa force irrésistible, et qui, à peine sortie de terre, rentre dans le sol, sous vos pieds, dévorée par le rocher au fur et à mesure que la vomit l'énorme gueule d'ombre. On se penche sur la balustrade de fer, hébété devant ce tourbillon auquel il suffirait d'une faible déviation de trajectoire pour causer une catastrophe. Mais le rocher a dompté la cascade, et l'eau, tout en hurlant, suit docilement son chemin séculaire, tandis qu'un arc-en-ciel se joue sur les vapeurs de la grotte, étrange et rude haleine du monstre vaincu.

Et les cascades se succèdent le long de la vallée. C'est la belle chute du Pèlerin, ce sont les chutes de la Lütschine, et tout au fond, au pied du cirque neigeux qui s'ouvre de la Jungfrau au Tschingelhorn, l'opulente Schmadribach qui rebondit du glacier voisin et tord au soleil les gerbes de sa chevelure ruisselante.



L'EIGER VU DE LA PETITE SCHEIDEGG.

G. Wehrli.

LA JUNGFRAU VUE DE LA PETITE SCHEIDEGG.

Au-dessus de Lauterbrunnen, par delà le Staubbach décevant, un funiculaire, après avoir escaladé tout droit les pentes boisées très raides de la Grütschalp, surplombe les profondeurs de la vallée pour aboutir à Mürren. C'est un belvédère vraiment grandiose. Si le coup d'œil est moins vaste que de la Schynige Platte, en revanche on est plus rapproché du monde glaciaire et on voit dans tous leurs détails l'ossature de la trinité géante Jungfrau-Mœnch-Eiger, les formidables parois rocheuses, les glaciers écaillés, verdâtres, les immenses champs de neige qui dévalent du Breithorn. Près des rustiques chalets de bouviers, qui s'égaillaient jadis sur l'alpe solitaire, se sont construits des hôtels luxueux, face aux névés et aux séracs, pour les « cures d'air » des étrangers.

Vers la Jungfrau : Wengernalp, Scheidegg, Eismeer, Jungfraujoch. — Lauterbrunnen et Grindelwald occupent, dans le réseau de l'Oberland bernois, les deux extrémités d'une fourche que rejoint, en passant sur le dos d'une haute croupe montagneuse, le chemin de fer de la Wengernalp. C'est une des lignes les plus pittoresques et les plus hardies de toute la Suisse. La montée est surtout belle au départ de Lauterbrunnen, dans les wagons à claire-voie, quand la vallée s'enfonce peu à peu sous les ressauts brusques des contreforts anguleux et que derrière les mélèzes scintille, toujours plus proche, le fronton, sculpté à même la neige, de la Jungfrau.

A Wengernalp, où s'est improvisée une station d'altitude, le coup d'œil est splendide. On croit toucher du doigt ces géants de roc et de glace, encore distants de plusieurs kilomètres. Dans le silence et la paix des pâturages, on entend, de temps à autre, comme des coups de tonnerre, le fracas des avalanches qui s'écroulent, pulvérisées, en cascades laiteuses, du glacier de Guggi. C'est la grande et sauvage nature alpestre dans toute sa magnificence.

Par les jours frais, on offre gracieusement des couvertures aux voyageurs et, si le temps est couvert et que les hauts sommets se dérobent, l'aspect n'est pas moins curieux (et plus impressionnant encore) des houles de nuages qui courent sur la vallée et jouent avec les pics, tandis qu'une bizarre aiguille rocheuse à trois dents inégales, qui figure grossièrement une main à l'index levé, semble conseiller la prudence ou défier orages et bourrasques.

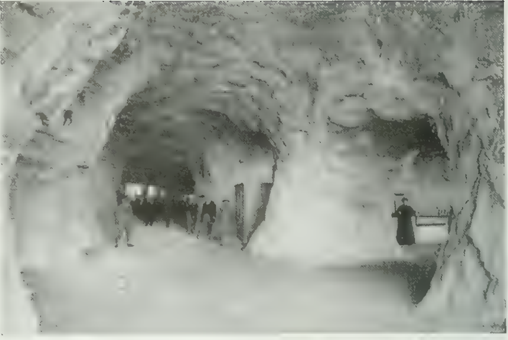
Le point culminant est à la petite Scheidegg, dont la situation rappelle celle de la Wengernalp, et où se détache, pour monter plus haut encore, le chemin de fer de la Jungfrau, le plus haut de l'Europe. La Scheidegg est encore une station d'altitude improvisée, avec de confortables hôtels ; sa proximité des glaciers et des hautes cimes en fait un centre très recherché de grandes ascensions. Les touristes plus modestes se contentent d'escalader le Mænnlichen et le Lauberhorn voisins, d'où l'on peut embrasser de fort beaux horizons. C'est du Mænnlichen qu'a été pris le panorama qui figurait, en 1900, au Village suisse, à l'Exposition Universelle de Paris.

Le chemin de fer de la Jungfrau est bien le travail le plus extraordinaire que l'homme ait accompli dans les Alpes, et qui, loin d'altérer en quoi que ce soit les beautés de la nature, permet



CHALETS PRÈS DE MURREN.





VERS LA JUNGFRAU : LES STATIONS WENGERNALP ET EIGERWAND.



UNE PERFORATRICE EN TRAVAIL.

au contraire d'admirer les splendeurs du monde glaciaire à d'innombrables touristes qui n'auraient jamais pu ou voulu effectuer avec leurs jambes une ascension aussi difficultueuse. Il ne s'agissait rien moins que d'escalader, par une voie ferrée en tunnel sous le roc, une des cimes les plus hautes et les plus inaccessibles des Alpes. Commencée il y a une vingtaine d'années sous la direction de l'ingénieur Adolphe Guyer-Zeller, mort en 1899, et dont on peut voir le médaillon à la station d'Eismeer, la ligne s'est poursuivie lentement mais sûrement, avec la remarquable ténacité dont fait preuve en toute chose le peuple suisse. L'attaque du tunnel ne pouvait se faire que d'un côté, et l'emploi de perforatrices à grand travail était impossible. Mais la roche, composée en majeure partie de schistes compacts, était bonne, et on n'a pas eu à craindre des venues d'eau comme au Simplon ; progressivement acclimatés à l'altitude, les ouvriers n'ont pas souffert du mal des montagnes. La voie qui part de la Petite Scheidegg (2 064 mètres) est à ciel ouvert sur une longueur d'une demi-lieue, puis elle s'engage dans un tunnel en pente rapide, qui aura plus de dix kilomètres, et qui s'élève en contournant à l'ouest et au sud le pourtour rocheux de l'Eiger et du Mœnch pour aboutir sous la cime de la Jungfrau à 4 093 mètres d'altitude : point culminant de la ligne, d'où un ascenseur conduira au sommet du pic, 68 mètres plus haut. Malgré les difficultés, chaque tronçon à été ouvert à son heure : Eigergletscher presque au début, la première station souterraine en 1899, Eismeer en 1906, Jungfraujoch — l'avant-dernière du projet — en 1912.

A Eigergletscher la voie longe le grandiose fleuve de glace qui dévale entre l'Eiger et le Mœnch en une somptueuse et éblouissante cascade de glace. Près d'une grotte artificielle, des montagnards amènent, par les beaux jours, des luges surmontées de petits bancs verts à dossiers, et on peut, en plein mois de juillet et d'août, se donner l'amusante émotion des glissades rapides et cahotées sur la piste de neige tracée à même le glacier. Mais parfois aussi, au cours de l'été, le brouillard givré s'abat sur le paysage auquel il donne une note poignante. Il faut voir encore les orages de grêle qui surgissent rapidement d'un ciel serein, quand l'éclair fait jaillir de la pénombre les cimes neigeuses et que le tonnerre rebondit en fracas de roc en roc.

La première station souterraine, Eigerwand, n'est, à proprement parler, qu'une ouverture pratiquée dans l'immense muraille rocheuse de l'Eiger qui tombe droite, de trois mille mètres, sur la vallée de la Lütschine noire. Les rares plaques de neige qui ont pu s'accrocher aux parois suintent, le jour, aux rayons du soleil ; en face, se dresse le massif oblong du Faulhorn ; et tout en bas, dans l'effrayante profondeur de la vallée, de minuscules points rouges criblent le vert atténué des prairies : ce sont les toits de Grindelwald. De la vallée, par les nuits claires d'été, on aperçoit la lumière de la gare comme une toute petite étoile piquée bien haut au front de la montagne.

A Eismeer la vue est plus grandiose et plus saisissante encore. Là on est jeté brusquement, dès qu'on se penche aux fenêtres du roc, en plein chaos du monde glaciaire, au milieu



LES CREVASSES A LA STATION EISMEER.



G. Wehrli.

LE REFUGE DU BERGLI (3299 M.) ET LE SCHRECKHORN (4080 M.).

du paysage de neiges éternelles le plus sauvage et le plus convulsé qu'on puisse rêver. A quelques mètres en contre-bas commence le glacier, où l'on descend par des échelles, et qui se fend presque aussitôt en immenses crevasses aux profondeurs inconnues. En face, c'est un prodigieux éboulis de séracs gigantesques qui chevauchent les uns sur les autres jusqu'à des hauteurs démesurées, se disloquent, se craquellent, s'ouvrent et bâillent en grottes ouvertes comme des gueules monstrueuses auxquelles il ne manque même pas les fanons des stalactites de glace. A peu de distance, on voit de temps à autre une caravane d'alpinistes encordés descendre prudemment en taillant les marches au piolet, ou monter vers la cabane du Bergli, dont le toit aigu et sombre fait tache sur la blancheur de la glace, et près de laquelle, en juillet 1910, sept alpinistes et guides trouvèrent la mort dans une effroyable catastrophe. A gauche les glaciers conjugués en un fleuve immense fuient en tournant derrière un éperon rocheux, dominés au lointain par le groupe sévère du Schreckhorn aigu, au manteau zébré de gris et de blanc.

L'impression est plus tragique par une de ces tempêtes de neige qui sévissent parfois en plein été. Par les ouvertures béantes des rochers s'engouffrent sans fin de furieuses rafales de poussière glacée, tandis qu'on entend sur sa tête se succéder, à intervalles rapprochés, les avalanches qui sautent comme des coups de mine. Par les éclaircies de la bourrasque, à travers un brouillard ténu, apparaissent les crevasses et les séracs tout proches, ouatés et rembourrés de neige fraîche, tandis qu'au lointain un pic déchire un pan de nuage de son bec rocheux. Pour les fervents des Alpes, la montagne est peut-être plus belle, plus passionnante encore dans ses colères que dans ses sourires.

La dernière station, à l'heure actuelle, Jungfraujoch, s'ouvre à 3 457 mètres d'altitude. C'est la gare la plus élevée d'Europe, en attendant l'achèvement complet de la ligne, qui a été arrêté du fait de la guerre. Le panorama est immense. De la galerie souterraine, on accède à un vaste plateau de glace, sur le col qui sépare le Mœnch de la Jungfrau. D'un côté, s'approfondissent, sous l'écroulement du glacier de Guggi, de vertigineux précipices vers les vallées vertes de l'Oberland et les lointains bleuâtres de la plaine suisse ; de l'autre s'ouvre l'énorme cirque glaciaire, ourlé d'arêtes et de pics rocheux, qui dévale vers le Valais par le géant des fleuves gelés, l'Aletsch ; la descente de Jungfraujoch à la vallée du Rhône, avec la halte à mi-chemin, au refuge Concordia, va devenir une traversée classique de glaciers. Par les beaux ciels, l'atmosphère est d'une limpidité merveilleuse et il semble qu'on va toucher du doigt les sommets du Mœnch et de la Jungfrau, distants encore de plusieurs heures de marche très dure. C'est un spectacle inoubliable.



ALPINISTES AU SOMMET DE LA JUNGFRAU.



GRINDELWALD EN HIVER ET LE WETTERHORN (3703 M.).

fois une averse tombe comme un rideau devant la perspective des cimes et rabat à l'hôtel les promeneurs surpris, tandis qu'elle fait à peine hâter le pas aux vieux routiers des Alpes.

Dans cette foule cosmopolite, on ne voit pas, de prime abord, l'indigène. Le montagnard de l'Oberland ne tient, en effet, guère de place, tant il est effacé et peu bruyant. Population modeste, travailleuse, sobre, honnête, intelligente, avec un grand fonds de vertus morales et civiques, et que l'étranger ne semble pas avoir gâtée. Voyez ces bons guides bronzés (1), aux figures franches et barbues, qui offrent leurs services, sans insister, groupés autour du tronc d'un arbre vénérable, ou en face du glacier supérieur, près du rocher commémoratif qui rappelle la mort courageuse de deux des leurs. Ils vont au danger naturellement, sans forfanterie, et si on les admire ou on les plaint, ils répondent le plus simplement du monde : « Mourir en haut ou mourir en bas, c'est toujours la même chose. » Regardez les chalets si bien tenus, où tout est admirablement ordonné, jusqu'aux provisions de bois, taillées et empilées avec une régularité géométrique sous l'auvent du toit; les accortes paysannes qui tiennent leurs demeures avec tant de propreté et d'économie, vaquent aux travaux champêtres et domestiques, et élèvent une nombreuse famille dans une atmosphère d'aisance; les fillettes blondes aux yeux bleus, aux regards naïfs, qui veillent à la marmaille et apprennent très jeunes leur futur rôle de mères de famille; les garçons tenus sévèrement, qui ne vagabondent jamais dans les rues ou les chemins, qui, même entre les heures de l'école, trouvent le moyen de se rendre utiles à la famille. Et de telles remarques peuvent se faire dans presque toute la Suisse.

L'ascension classique, à Grindelwald, est celle du Faulhorn, très facile pour tous les bons marcheurs. De cette montagne qui s'élève en face des Alpes bernoises, entre la vallée de Grindelwald et le lac de Brienz, on jouit d'un vaste panorama sur le plus grand amas glaciaire de l'Europe, qui s'ouvre à perte de vue et d'où ressortent les géants casqués de rochers, aux noms fantastiques ou redoutables, à mesure que l'on gravit les pentes de la forêt et des alpages. Au sommet, par les déchirures de la crête, l'œil plonge sur le lac de Brienz, dont quelques pans verts se découpent entre les effondrements des rocs.

La vallée communique avec Meiringen par la Grande Scheidegg qui, en dépit de son nom, est moins élevée que la Petite. Sur l'autre versant, la descente vers les bains de Rosenlaui est particulièrement pittoresque, près des glaciers majestueux du Wetterhorn, parmi des prairies accidentées, clairsemées de sapins et de rochers moussus, à travers lesquelles clapotent les torrents. Les gorges de Rosenlaui, aménagées seulement en 1902, sont fort belles.

Grindelwald possède aussi des gorges sauvages, celles de

Grindelwald. — Une des plus grandioses et des plus charmantes stations d'altitude de Suisse, ce village d'hier, petite ville aujourd'hui, qui concentre si bien les caractères en apparence opposés, et cependant réunis, de l'Oberland bernois : la majesté et la grâce. Au lieu d'être embossé dans un fond de vallée ou dans un entonnoir, comme tant de localités de haute montagne, Grindelwald égrène ses maisons un peu au-dessus de la rivière, à flanc de montagne, à travers les prés et les vergers riants, face aux trois colosses sévères qui gardent les passes des glaciers : le Wetterhorn drapé de longs plis blancs, le Mettenberg sombre et rugueux, l'Eiger à la tête altière lamellée d'argent. Ici sur les pentes exposées au midi, c'est une végétation exubérante et inattendue à cette altitude de mille mètres : arbres fruitiers les plus divers, même les noyers, poussent au milieu de prés luxuriants, gorgés de sève, qui, avant la première coupe, prennent à distance des teintes jaunâtres d'une crudité paradoxale entre la sombreur des forêts voisines; roses, œillets, géraniums, fleurissent les jardins et enguirlandent les maisons. En face, c'est toute la grandeur farouche des crêtes rocheuses et des neiges éternelles qui s'écaillent au front des trois géants, drapent d'un manteau d'hermine l'hémicycle lointain et bosselé des Fischerhœrner, et s'écoulent entre les gorges sombres par les glauques fleuves de glace.

Les hôtels, aujourd'hui, sont presque aussi nombreux à Grindelwald que les maisons indigènes, le long de la route qui forme une superbe corniche naturelle en face des montagnes, et où de larges échappées ont été ménagées pour les promeneurs. A la terrasse d'une bierhalle on peut jouir tout à loisir du panorama des montagnes, en voyant aller et venir les passants, et les groupes pittoresques d'alpinistes, pleins d'entrain au départ, rouges, suants, boueux ou poussiéreux au retour. La fantaisie et le sans-gêne se donnent ici libre cours dans l'habillement : nul ne songe à s'en étonner et à critiquer le voisin. La montagne, surtout la montagne suisse, n'est-elle pas la terre classique de la liberté ? Par-



GUIDES A LA PORTE D'UN REFUGE

(1) Le nombre des guides s'est accru dans de grandes proportions au détriment de celui des artisans locaux qui diminue peu à peu : phénomène assez fâcheux à certains points de vue pour la population indigène.





LES GLACIERS INFÉRIEUR ET SUPÉRIEUR DE GRINDELWALD.

la Lütschine. On pénètre brusquement dans une énorme faille rocheuse qui, après s'être élargie un instant, s'étrangle peu à peu, jusqu'en face d'une haute et mince cascade scintillante derrière laquelle transparaît le glacier. Des escaliers en bois ont été construits pour permettre de voir la gorge sous toutes ses faces, et la galerie inférieure doit être prolongée peu à peu, partie à découvert, partie en tunnel, jusqu'auprès du glacier.

L'exposition, au midi, de Grindelwald, qui favorise une insolation prolongée, ainsi que la déclivité moyenne des pentes, ont fait de cette localité une des premières stations hivernales de l'Oberland. En janvier et février, l'affluence des touristes est presque aussi grande qu'au cœur de l'été ; seule la proportion des nationalités diffère, les Anglais et les Américains formant la grande majorité de la clientèle. La patinoire de Grindelwald, près de la gare, est célèbre ; le ski et la luge y sont aussi très en faveur.

Les glaciers. — Mais le principal attrait de Grindelwald, ce sont encore ses glaciers.

Le glacier inférieur, qui réunit les apports d'un immense cirque neigeux, depuis le Mœnch jusqu'au Finsteraarhorn, s'engouffre entre l'Eiger et le Mettenberg dans la profondeur d'une gorge étroite et sombre, d'où il s'écroule en une cascade de marbre, pressée entre l'étau des montagnes et suspendue sur la gorge, — disloquée en tranches aux reflets verts et nacrés qui semblent taillées à vif par la hache d'un bûcheron fabuleux. A l'entrée, on creuse chaque année une grotte de glace où l'on jouit de curieux effets de lumière : à la lueur jaune et falote des bougies qui tremblotent au fond, toute la galerie translucide s'éclaire d'un bleu merveilleux, dont l'intensité ne peut être soupçonnée de l'extérieur.



GORGES DE ROSENLAUI.

Après avoir vu l'embouchure, il faut remonter le cours du fleuve par le sentier de la Bæregg, qui s'élève le long de la paroi rocheuse de Mettenberg et domine le glacier zébré de crevasses transversales, frotté de boue grise au-dessous du confluent gigantesque qui réunit tous les névés et les moraines de l'éblouissant « front de Grindelwald ».

Tandis que le glacier inférieur se dérobe au fond d'une gorge, le glacier supérieur s'étale à tous les regards et s'épanouit en un splendide éventail de séracs qui fait étinceler au soleil son éclatante blancheur, et que les indigènes ont surnommé le « ruisseau de lait ». Le coup d'œil est surtout magnifique du chalet Milchbach, d'où, par un sentier dans le roc et à l'aide d'échelles et de cheminées à crampons, on accède à la mer de glace supérieure, dont la traversée est facile avec un guide. On peut se rendre directement à l'autre rive par l'ascenseur du Wetterhorn : c'est un système extrêmement hardi et d'une sécurité parfaite, qui permet à un wagonnet d'accéder à un pan rocheux du Wetterhorn, en remontant le long d'un câble incliné tendu directement de la montagne à la



Cl. Boissonnas

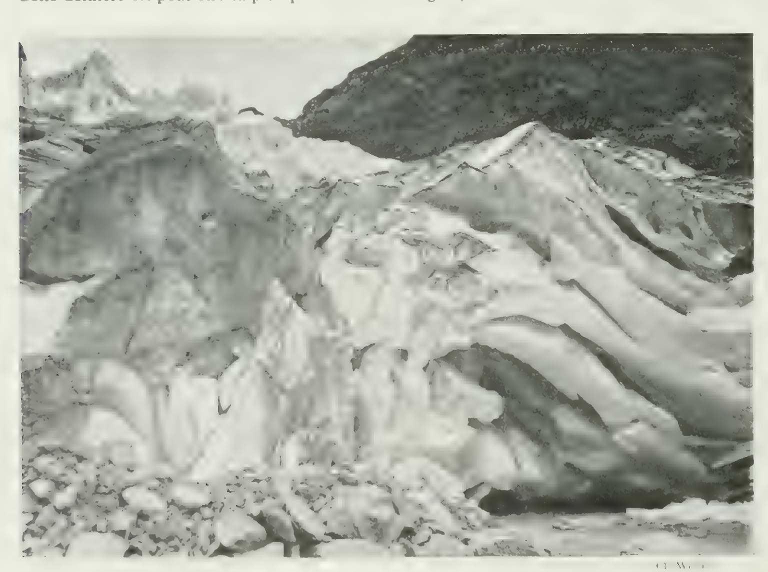
PARTIE SUPÉRIEURE DU GLACIER DU RHÔNE.

vallée, tandis qu'un autre wagon identique, faisant contrepoids, redescend le long d'un câble parallèle. La sensation est très particulière.

Grindelwald est, avec Zermatt, le premier centre d'alpinisme de la Suisse. C'est au départ de Grindelwald que se font la plupart des grandes ascensions dans le massif des Alpes bernoises : toutefois les alpinistes prennent souvent le chemin de fer jusqu'à Eismeer lorsqu'ils vont sur la Jungfrau. Le Wetterhorn est particulièrement escarpé et exige une grande endurance, ainsi que le Schreckhorn, très rocheux et très fatigant. L'Eiger offre moins de dangers. Le Finsteraarhorn, point culminant du massif (4 275 mètres), nécessite de longues et pénibles traversées de glaciers : on l'aborde généralement par le glacier inférieur de Grindelwald. La cabane du Bergli, en face d'Eismeer, est la première étape pour l'ascension des Fischerhœrner, du Mœnch et de la Jungfrau. Cette dernière est peut-être la plus périlleuse de la région, à cause d'une arête, placée près du sommet, qu'on a beaucoup de mal à trouver quand elle est couverte de neige : si l'on s'engage à gauche ou à droite, la première chute provoque une catastrophe. Mais l'ascension de la Jungfrau est surtout dangereuse lorsqu'elle est tentée de la vallée de Lauterbrunnen par le versant occidental, particulièrement abrupt, bien que des cordes et des crampons soient placés — et vérifiés tous les ans — aux passages les plus dangereux du Rottalsattel. La cabane Concordia a été érigée par le Club alpin au centre des Alpes bernoises : elle a sauvé plus d'une caravane menacée par la tourmente dans ces solitudes glaciaires (1) ; elle permet de prendre un repos nécessaire aux alpinistes qui tentent la traversée splendide, mais très longue et fatigante, des Alpes bernoises, de Grindelwald dans le Valais.

Chaque glacier a un régime comparable à celui d'un fleuve, avec, naturellement, des différences très notables. Son bassin est nettement délimité par la ligne de partage des eaux, constituée en général par des arêtes rocheuses. Les neiges qui tombent sur les hauts sommets, se concentrent dans les cirques, s'amoncellent en névés qui, en se tassant, se transforment peu à peu en glace. La glace, sous la pression des masses supérieures, glisse lentement dans les couloirs qu'elle s'est taillés et qu'elle corrode. Comme le frottement est considérable sur les bords et au fond, la vitesse est plus rapide au milieu et à la surface : d'où des dislocations entraînant des crevasses, et des séracs sur les pentes rapides. Les chutes latérales de pierres et de terre produisent les boues et les moraines. Ces dernières sont loin d'avoir la régularité qu'on leur donne dans les traités de géologie : les moraines médianes s'accusent seulement en général par des traînées de boue ; les moraines frontales, au contraire, sont considérables : tous les blocs et le sable charriés par les glaciers s'accumulent sur leur partie antérieure, où ils forment souvent de gigantesques remblais, comme celui de Miage, au sud du mont Blanc (2). Comme les fleuves, les glaciers ont leur lit, leurs alluvions, leurs affluents : mais contrairement aux rivières, leur débit va en se restreignant avec leur largeur à mesure qu'on s'éloigne de l'endroit où ils se forment. A son extrémité, chacun d'eux donne naissance à un torrent, souvent volumineux, qui fait irruption au-dessous des masses de glace, et rebondit dans une gorge ou bourdonne à travers un lit de cailloux.

L'expérience classique pour montrer la marche des glaciers consiste à planter sur l'un d'eux des poteaux en ligne droite, en face d'un rocher soi-



Cl. W.

SOURCE A LA BASE D'UN GLACIER

(1) Des impressions saisissantes ont été données par M. Georges Casella dans *le Vertige des cimes*.

(2) Cf. A. Dauzat, *Mers et montagnes d'Italie*, l'Alpe italienne, (Fasquelle, 1911).



G. Wehrli.

LE COL D'OCHSEN, L'AGASSIZHORN (3956 M.) ET LE FINSTERAARHORN (4275 M.).



Cl. Welch

TRAVERSÉE D'UN GLACIER ET ESCALADE DE SÉRACS.

gneusement repéré : quelques jours après, on observe que les poteaux se sont déplacés, et d'autant plus qu'ils étaient plus éloignés de la terre ferme. Une échelle, abandonnée par Saussure en 1788 dans sa descente du mont Blanc sur un glacier, fut retrouvée en contre-bas quarante-quatre ans plus tard : ce fait permit de calculer la vitesse du glacier, qui est, à cet endroit, de 99 mètres par an, soit 27 centimètres par jour. C'est là une des plus grandes vitesses qu'on rencontre dans les Alpes. Les glaciers de l'Aar, par exemple, à l'est du Finsteraarhorn, qui peuvent être pris comme moyenne dans les Alpes bernoises, se déplacent de 75 et 71 mètres par an dans les parties supérieures et moyennes, et de 39 mètres seulement en contre-bas. La vitesse est proportionnelle à la pente, à la largeur du couloir, à la pression des masses supérieures, et dépend en outre de beaucoup d'autres éléments. Des cadavres d'alpinistes tombés dans des crevasses sont ainsi ressortis parfois au bout de trente ou quarante ans.

Le débit varie suivant la saison. L'été, la fonte des neiges diminue les glaciers des Alpes, vers leur sommet, d'une épaisseur de huit à dix mètres, et se traduit également par un recul du front, souvent très sensible à l'automne. L'hiver, au contraire, il ne se produit pour ainsi dire pas de fusion, même à la partie inférieure, et quand la saison est froide, le torrent, qui a son plus grand volume d'eau en juillet et août, arrive à tarir complètement. Au printemps, la poussée des neiges hivernales enfle à nouveau le glacier et produit une légère progression frontale.

Dans l'ensemble, la moyenne de ces mouvements se traduit par un recul progressif. Les glaciers, les superbes glaciers des Alpes, diminuent peu à peu ; ils se retirent, remontent vers les sommets, et l'on peut prévoir le jour, encore fort lointain heureusement, de leur disparition. C'est un mouvement fatal et régulier qui se produit depuis de longs siècles. A l'époque préhistorique, le glacier de la Reuss dépassa Lucerne, et celui du Rhône, plus gigantesque encore, arriva à Lyon. La formation de ces énormes glaciers était due au climat extrêmement humide qui marqua le début de la période quaternaire : un brusque abaissement de température, succédant au climat très chaud qui avait entretenu dans nos pays une flore et une faune équatoriales, avait amené des précipitations aqueuses considérables et d'énormes chutes de neiges sur les montagnes.

Le recul des glaciers comporte toutefois des oscillations. Il fut interrompu par une véritable crue qui se manifesta dans toutes les Alpes aux environs de 1820. Les glaciers restèrent ensuite stationnaires jusque vers 1856 ; une nouvelle décrue eut lieu pendant quinze ans, puis un arrêt d'une vingtaine d'années. Une légère crue se manifesta vers 1891, mais elle ne se fit pas sentir partout. Depuis quinze ou vingt ans la décrue est très rapide, et — phénomène curieux — elle n'a pas été enrayée par les saisons humides qui marquèrent les années 1908 à 1910 ; mais une nouvelle crue s'est manifestée vers la fin de la guerre, notamment aux alentours du mont Blanc (Bossons, etc.). A Grindelwald, le recul du




PAROIS DE ROCHES POLIES DANS LA HAUTE VALLÉE DE L'AAR.



LAC DE BRIENZ ET PROMONTOIRE D'ISELTWALD

glacier inférieur est particulièrement sensible : en 1903 et 1904 on apercevait dans toute sa splendeur, de la gare, la « cascade de marbre », qui, depuis, s'est en grande partie retirée derrière les rochers. La hauteur des roches polies dans les couloirs montre le niveau des anciens glaciers, de même que dans les vallées la présence de blocs erratiques, reconnus pour la première fois en Suisse en 1815 par le guide Perrautin, ainsi que de roches frottées ou moutonnées, de boues et de « marmites » comme nous en verrons à Lucerne, suffit pour attester, dans ces régions, l'existence de glaciers préhistoriques.

Le lac de Brienz. — Encastré entre deux hautes croupes montagneuses abruptes, qui déroulent leurs crêtes continues sans échancrure et sans col, le lac de Brienz a un charme tout particulier par la majesté sauvage et fruste de ses rives, la fraîcheur de ses paysages, la verdeur crue de ses eaux. C'est un vert plus doux et plus translucide que celui du golfe d'Uri, un vert de bouteille qui se serait éclairci, éthéré, et qui aurait emprunté un ton plus chaud à la végétation des rivages. Il s'intensifie sous le soleil, se décolore à l'aube ou au couchant, pâlit lorsque le temps s'obscurcit. Parfois l'eau prend des teintes plombées, aux approches de l'orage, quand le lac, suivant l'expression pittoresque des indigènes, sent le poisson. Le paysage est beau aussi sous les ciels nébuleux, lorsque les couleurs s'atténuent et que l'on peut, en bateau, détailler à loisir toute la gamme des verts si doux aux yeux : le passage sur l'eau des nuages blanchâtres, à peine verdis, les reflets du ciel d'un vert plus brillant, des montagnes plus mates, tandis que le cadre plus clair des prairies et plus sombre des forêts s'estompe peu à peu vers les lointains ombrés et vaporeux.

Sur les pentes du Harder, qui élève au nord sa paroi ininterrompue, se dessinent comme sur un schéma pédagogique les grandes zones de la végétation alpestre : en bordure du lac, les prairies, les vergers et les jardins au milieu desquels se blottissent les villages ; à mi-côte, la large traînée des forêts sombres, coupées çà et là par des lits d'avalanches hivernales, et dont les bords ondulent en épousant les reliefs du sol ; au sommet, les alpages au gazon court, où les troupeaux vont paître l'été, et que dominent des rubans de rochers gris coiffés çà et là de quelques sapins. L'ascension du Harder, très abrupt, est plus dure ici que d'Interlaken, à cause des couloirs d'avalanches. Près du sommet, au-dessus de Ringgenberg, on passe sous une superbe arche naturelle de rochers qui ressemble à la porte monumentale, en ruine, d'un ancien château fort : par l'ouverture béante on aperçoit sous ses pieds, à douze cents mètres à pic, un pan vert du lac de Brienz. Là, en juillet, abonde la fraise sauvage, humide de rosée, que nulle main ne vient cueillir, et que dédaigne le chasseur de chamois.



PLACE ET FONTAINE A ISELTWALD

Le groupe du Faulhorn, qui fait face au Harder, est moins massif, et se découpe par endroits en croupes pittoresques, aux sommets arrondis ou pointus. A l'est, vers le Giessbach, le manteau sombre et frais des forêts de sapins tombe au ras des eaux, tandis que, sur les cimes dénudées des hauteurs, s'écaillent encore, l'été, quelques plaques de neige. Le soleil couchant, de ses derniers feux, fait glisser parfois des taches dorées, posées d'une touche légère, sur les rochers enluminés, où, avec une longue-vue, on peut voir, avant la chute du jour, s'ébattre les troupeaux de jeunes chamois, sous la garde des vieux routiers de la bande, en sentinelle, l'œil et l'oreille au guet.



Cl. Wehrli.

BRIENZ ET LE LAC.

Les curiosités sont nombreuses au bord du lac de Brienz. C'est d'abord la vieille église de Goldswil, toute proche d'Interlaken à la pointe du lac : vieille tour romane quadrangulaire, ornée de fenêtres à colonnades accouplées, et qui se cache dans un fouillis de verdure entre des mamelons boisés. Derrière les hêtraies miroite l'eau plombée du Faulenseeli, étang rêveur dans un cadre de feuillage, près duquel ont lieu les exercices de tir communal. Un joli sentier sous les pins surplombe et contourne, jusqu'à Ringgenberg, les méandres du lac.

Le village de Ringgenberg se dérobe derrière les contreforts de la rive dans un pli de verdure, tandis que la pittoresque église fortifiée, juchée sur la terrasse d'une butte boisée et moussue, domine le lac de sa tourelle au toit aigu, pointant entre les branchages des vieux arbres. C'est un coin de repos idyllique et paisible entre le lac, les bois et les montagnes.

Sur la rive opposée, Iseltwald, plus animé, avance sa presqu'île couverte d'hôtels et de villas au-devant de la minuscule « île des escargots » — un bouquet d'arbres émergeant de l'onde à fleur d'eau.

Plus loin, les chutes du Giessbach, qui rebondissent en gerbes opulentes sous l'ombre des sapins, peuvent compter parmi les plus belles cascades de la Suisse. Elles sont au nombre d'une douzaine, superposées le long du cours du torrent, et on leur a donné le nom de personnages célèbres. On peut passer sous l'une d'elles, grâce à un petit sentier taillé dans le rocher : la sensation de cette masse d'eau furibonde qui bondit à un mètre au-dessus de la tête cause une impression saisissante. Le soir, pendant l'été, on illumine les cascades par des feux de bengale : il est douteux que cet éclairage artificiel ajoute quelque chose aux beautés de la nature.

Brienz, qui a donné son nom au lac, est situé tout à l'extrémité, près de l'endroit où l'Aar débouche dans le lac et projette son eau jaunâtre dans les ondes vertes. La rivière a apporté des allu-



Cl. Wehrli.

CHUTE DU GIESSBACH.



Cl. Wehrli.

UNE RUE DE BRIENZ.



MEIRINGEN VU DE LA ROUTE DU BRUNIG.

vions considérables, qui font reculer peu à peu la rive, et qui ont formé la longue et étroite plaine du Hasli, entre Brienz et Meiringen, occupée par les eaux à une époque préhistorique qui n'est peut-être pas très reculée. De même ce sont les alluvions de la Lütschine qui ont séparé les lacs de Thoune et de Brienz en formant la plaine d'Interlaken.

Brienz est un vieux bourg qui eut de l'importance pendant tout le moyen âge, car il commandait les passages du Brünig et du Grimsel. Il possède encore son église gothique, perchée à l'écart sur un escarpement auprès du lac, et les ruines du château des anciens seigneurs. Dans ses ruelles vétustes, imprégnées de couleur locale, on voit de nombreux ateliers et boutiques de sculpture sur bois. C'est l'industrie principale de la région, à laquelle se livrent de nombreux artisans — qui souvent sont aussi cultivateurs — dans les villages qui entourent le lac : on les voit travailler, dans des échoppes basses ou sur le pas de leurs portes à côté de leur famille. C'est surtout le tilleul qui est ouvré. L'ours, symbole du canton de Berne, est le principal sujet, avec l'aigle, de l'ornementation animale, comme l'edelweis de la décoration florale. L'aigle est généralement éployé sur le côté d'un miroir, tandis que l'ours soutient de grands porte-parapluies, ou est accroupi sur des encriers, presse-papiers, etc. Ces animaux sont tous taillés d'un seul bloc. On fabrique les objets les plus variés, jusqu'à des casse-noix très amusants à têtes grotesques. Cette sculpture ne se recommande point par sa finesse, mais par un très vif souci de l'ensemble, des proportions et du pittoresque. Il existe à Brienz, qui est le centre de cette industrie, une école de sculpture sur bois, qui conserve et perfectionne les traditions locales.

De Brienz on va visiter la cascade de Mühlibach, qu'on voit de loin tomber sur des rochers. Mais on fait surtout l'ascension du Rothorn, auquel conduit une voie à crémaillère, et d'où l'on embrasse un vaste panorama sur le lac, le Faulhorn et quelques sommets des Alpes bernoises.

Meiringen. Les gorges de l'Aar. — Au fond de la large vallée du Hasli, le village de Meiringen, clair, gai, paraît tout neuf. Sous l'église au clocher pointu, on a mis à jour, en 1915, une curieuse crypte romane ornée de fresques du XIVe siècle.

C'est un croisement important à la jonction de la route du Grimsel et de la grande voie de Lucerne à Interlaken par le Brünig. Et c'est l'arrêt à peu près forcé, car on ne peut passer sans visiter les opulentes chutes du Reichenbach, et surtout cette merveille : les gorges de l'Aar.

Les cascades abondent dans l'Oberland bernois, mais on ne se lasse jamais de les voir et de les revoir, tant elles sont variées et différentes les unes des autres, tant elles donnent de délicieuses impressions de fraîcheur. L'eau n'est-elle pas, au même titre que la verdure et le relief du sol, un élément essentiel du paysage ?

Au nord de Meiringen, l'Alpbach, dans une fissure rocheuse, fait un saut de quatre-vingts mètres. Au sud, les chutes argentées du Reichenbach s'égrènent à la montée du chemin de Rosenlaui : la première est peut-être la plus belle, avec la large nappe qui retombe en vaste panache au-dessous de la perspective du torrent dégringolant à travers les rochers. Pourquoi faut-il qu'on les éclaire aussi aux feux de bengale, pour la joie des grands enfants que sont beaucoup d'Allemands et d'Anglais ?

Les gorges de l'Aar réunissent deux vallées larges, aux prairies riantes — celle du Hasli, et celle de Guttannen, avant-garde du Grimsel — par la faille la plus extraordinaire qu'une rivière ait taillée dans les Alpes. Pendant une demi-lieue, la mince galerie de fer court le long du roc, montant, descendant, zigzaguant à travers un paysage digne

ÉGLISE ET CHALETS A MEIRINGEN.



Autochrome Lumiere.

LES ALPES BERNOISES ET LA VALLEE DU LAUTERBRUNNEN.



Autochrome Lumiere.

ALPES PENNINES : LE CERVIN VU DE LA MONTÉE DU RIFFEL.



Cl. Photo-Gaal.

GLACIER DE ROSENLAUI, WELLHORN (3 196 M.) ET WETTERHORN (3 703 M.).

de l'enfer du Dante : murailles fantastiques, vertigineuses, qui se tordent, se disloquent, croisant au-dessus de vos têtes leurs gibbosités et leurs saillies verdâtres, noires, humides, vous happant dans une caverne aveugle. Et soudain une éclaircie : un peu de ciel se déchire dans un lointain zénith; l'Aar gronde en furie sous la profondeur béante d'une gueule rocheuse; l'haleine froide et brumeuse de la rivière s'irise d'un arc-en-ciel suspendu aux parois, comme une fragile toile d'araignée se balançant entre deux arbres.

La montée du Brünig. — Le col du Brünig, qui fait communiquer l'Oberland bernois avec les Quatre-Cantons, fut de tout temps un des passages les plus fréquentés de la Suisse, — sa faible altitude (1 004 mètres) — pour un col alpestre — le rendant praticable en toute saison. La route monte directement de Brienz au col. Mais la voie ferrée, après avoir pris à Brienz les voyageurs du bateau, favorise Meiringen en venant toucher cette localité pour rebrousser chemin, en grimpant cette fois à flanc de montagne.

C'est à Meiringen que commence la ligne à crémaillère. La montée est très belle à travers les forêts, tandis que s'approfondit peu à peu la large vallée du Hasli, plaine de verdure rayée par une double ligne métallique et par deux rubans, l'un blanc, l'autre grisâtre : le chemin de fer, la route, l'Aar. Sapins et érables, aux troncs tapissés de lierre, s'enguirlandent, par endroits, jusqu'à leur cime, de clématites qui retombent en panaches argentés et odoriférants, et autour desquels volettent les abeilles et les bourdons gourmands, les sylvains sombres et azurés, les grandes argynnes aux ailes de feu.

Le col est encadré entre les cimes du Wilerhorn et du Giebel. Au milieu des forêts s'est créée une station d'altitude, face aux sommets neigeux des Alpes bernoises qui surgissent énormes par delà la profonde cuvette de l'Aar.

Brusquement la locomotive tourne et passe dans une tranchée de rochers surmontés de sapins, derrière lesquels se montrent une dernière fois les montagnes de l'Oberland. Le Brünig est franchi : nous descendons vers Lucerne.



Cl. Wehrli.

CHUTE INFÉRIEURE DU REICHENBACH.

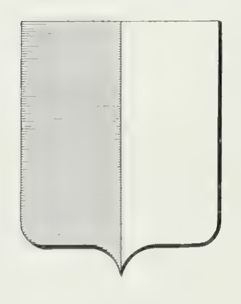


Cl. Photo-Glob.

VUE GÉNÉRALE DE LUCERNE ET LE PILATE (2132 M.).

LES QUATRE-CANTONS

LA DESCENTE DU BRÜNIG; L'OBWALD. — LE LAC DES QUATRE-CANTONS. — LUCERNE. — LE CANTON DE LUCERNE : L'ENTLEBUCH, SEMPACH. — LE PILATE ET LE RIGI. — LES CHEMINS DE FER DE MONTAGNE. — LE BÜRGENSTOCK ET LE STANSERHORN. — LE NIDWALD : STANS ET ENGELBERG. — LA CROIX DU LAC : D'ALPNACHSTADT A KÜSSNACHT ET A VITZNAU. — LA FÊTE FÉDÉRALE EN SUISSE. — LE BASSIN CENTRAL DU LAC; BRUNNEN. — LE GOLFE D'URI. — ALTDORF. — SCHWYZ. — L'ABBAYE D'EINSIEDELN. — ZUG ET SON LAC.



La descente du Brünig; l'Obwald. — Pour pénétrer dans les Quatre-Cantons, ce berceau de la Suisse primitive, une des voies d'accès les plus pittoresques est certainement celle du Brünig.

La descente du Brünig vers Lucerne diffère complètement de la montée par le versant de l'Oberland bernois. La vallée que l'on suit, parcourue par une petite rivière, l'Aa, est le type de la vallée à terrasses qui tombe par étages successifs jusqu'à son niveau le plus bas. Au-dessous du col, après une descente rapide à travers des sapins clairsemés dans des herbages rocailleux, deux cuvettes supérieures superposées se succèdent à courte distance, puis une troisième, plus vaste, au creux de laquelle dorment les eaux vert sombre du lac de Lungern. Nouvel escarpement, et tout au fond le lac de Sarnen s'étale dans une vallée large qui descend désormais en pente douce jusqu'au lac des Quatre-Cantons.

Le petit lac de Lungern, qui se découpe près d'un village au fond de pentes gazonnées, est intéressant à plus d'un titre. Il est arrêté en aval par un bourrelet de terrain, véritable barrage naturel qui fait obstacle à l'écoulement des eaux. En général, dans des cas analogues, le niveau du lac s'élève jusqu'au moment où il déborde l'obstacle. Mais cette fois les eaux ont trouvé un passage souterrain, et la rivière ressort beaucoup plus bas pour continuer sa course dans la vallée. On a l'impression que le lac s'enfonce dans sa cuvette, bu peu à peu au fond de cet énorme entonnoir : en réalité, le niveau a baissé de trente-cinq mètres en 1836 à la suite de l'établissement d'une galerie dans le seuil rocheux du Kaiserstuhl.

Au delà de Gyswil, le lac de Sarnen, tout différent du précédent, s'arrondit, clair et large, dans une vallée bien ouverte, et fait miroiter entre des rives de roseaux ses eaux ardoisées et opalines.

Sur la côte orientale s'étage dans les vergers la riante localité de Sachseln, dont l'église est fière de posséder les reliques de l'ermite Nicolas de Flue. Cet ermite, originaire du village voisin de Flueli, réconcilia, suivant la tradition, les Suisses divisés après les guerres de Bourgogne, et contribua ainsi à sauvegarder l'unité nationale : aussi est-il, pour cette raison, vénéré comme un saint, surtout dans les Quatre-Cantons; les Suisses associent toujours étroitement la religion et la patrie. On montre encore à l'est de Sachseln, dans les gorges du Ranft, à l'entrée de la vallée boisée de Melchtal, la cellule de bois dans laquelle l'ermite vécut une vingtaine d'années : tout près, une chapelle a été élevée en son honneur.

A l'extrémité du lac, la petite ville de Sarnen, qui compte quatre mille âmes, est l'un des deux chefs-lieux du canton d'Unterwald. Cette petite république est en effet partagée, comme Bâle et Appenzell, en deux demi-cantons, complètement autonomes. Celui d'Obwald est formé par la vallée de l'Aa de Sarnen. Le pouvoir législatif est entre les mains des citoyens, qui se réunissent chaque année au chef-lieu, le dernier dimanche d'avril, pour élire les magistrats et voter les lois. Un intéressant relief du lac des Quatre-Cantons et de la région est exposé à l'hôtel de ville. Un peu plus haut, le joli village de Kerns, entre les vergers et les forêts, est à proximité de plusieurs établissements balnéaires.



VALLÉE ET LAC DE SARNEN, VUS DU STANSERHORN (1901 M.).

Après Alpnach, dont le clocher en aiguille semble défier le ciel, la rivière traverse une plaine marécageuse, et l'on arrive, à la localité voisine d'Alpnachstadt, au célèbre lac des Quatre-Cantons qui, vu de là, semble un tout petit lac, joli et coquet, borné au fond par la double bosse de Bürgenstock et du Bürgenberg, à droite par la masse trapue du Stanserhorn un peu en retrait, à gauche par les majestueuses pentes du Pilate. Mais qu'on prenne le bateau : dès qu'on a passé le pont tournant de Stans, le spectacle change, et au sortir de l'étranglement des montagnes la « croix du lac » s'ouvre large comme une mer. Ce n'était que l'antichambre du lac le plus beau, le plus varié et le plus pittoresque de toute la Suisse.

Le lac des Quatre-Cantons. — Le lac des Quatre-Cantons, traversé par la Reuss qui débouche près de Fluëlen pour ressortir à Lucerne, a la forme la plus capricieuse qui se puisse imaginer. Tordu, disloqué entre les montagnes qui l'étranglent par endroits, il projette au hasard, profondément dans les terres, les tentacules de ses golfes, semble s'arrêter devant une muraille de rochers, pour tourner brusquement derrière un cap et s'élargir en un nouveau bassin imprévu.

La traversée est surtout belle quand on remonte le lac au départ de Lucerne. Ce sont d'abord les vastes horizons des collines onduleuses, puis les premières montagnes espacées, — Pilate, Bürgenstock, Rigi — entre lesquelles se déploient les quatre bras du lac inférieur, placés comme une croix. Puis un étroit passage entre deux promontoires boisés qui de loin semblent réunis, et qui soudain se dédoublent en plantant face à face leurs deux nez : c'est alors le bassin central, où les eaux atteignent le maximum de profondeur; ensuite un tournant brusque à Brunnen, après un étranglement, et le golfe d'Uri, orienté du sud au nord, offre, avec un coloris tout différent, les beautés d'une nature alpestre plus tourmentée et plus farouche. De la plaine on est arrivé peu à peu au cœur de la grande montagne.

Le lac des Quatre-Cantons, situé à cent trente mètres plus bas que le lac de Brienz, a un climat plus doux et moins frais que l'Oberland bernois. Aussi, nombreux sont les « séjours » de printemps et d'automne à l'abri des montagnes ou orientés au midi, tandis que par les étés chauds on trouve la fraîcheur sur les hauteurs et les expositions au nord. Le voisinage du lac maintient une température modérée, et la sécheresse n'est jamais à craindre dans cette région fort bien arrosée, et même assez pluvieuse par les années humides.

Les quatre cantons qui ont donné leur nom au lac, et qui se groupent autour de ses rives, sont ceux de Lucerne, Unterwald, Schwyz et Uri. Ils forment la Suisse primitive, et c'est même l'un d'eux, Schwyz, qui a donné son nom à la nation entière (1). C'est au bord de ces rives que s'est constituée, à la fin du XIIIe siècle, l'indépendance helvétique, et les Suisses ne peuvent voir sans émotion tous ces lieux glorieux, consacrés par la tradition ou l'histoire, qui rappellent les faits les plus émouvants de leurs origines : la place d'Altdorf où Guillaume Tell aurait couché en

(1) « Suisse » se dit *Schweiz* en allemand actuel, mot qui était *Schwiz* (ou *Schwyz*) en moyen haut allemand, et plus anciennement *Swiz* (z se prononce *ts*), d'où le français a tiré *Suisse*, l'italien *Svizzera*.



KERNS ET LA VALLÉE DE L'AA.



LUCERNE : QUAI NATIONAL ET PORT.

joue son fils, la plate-forme de rochers où il aurait abordé pour échapper à Gessler, le chemin creux de Küssnacht où il aurait tué le cruel bailli, la prairie du Rütli où fut jurée l'indépendance, les champs de batailles de Sempach et de Morgarten qui virent les défaites des Autrichiens.

Autour de ce noyau primitif s'aggloméra peu à peu la Suisse actuelle. Mais les Quatre-Cantons ont conservé toujours une homogénéité réelle, malgré leur division en plusieurs petites républiques. Ce sont eux qui fournirent de fidèles mercenaires aux rois de France, depuis François Ier jusqu'à la Révolution. Lors de la Réforme, les Quatre-Cantons restèrent fidèles au catholicisme et prirent la tête du parti catholique jusqu'à l'époque toute récente où Fribourg joua ce rôle. Ils conservèrent certains privilèges auprès du Vatican. Les prêtres sont dispensés de la tonsure et sortent en costume laïque comme dans les cantons protestants.

La navigation est très active sur le lac, surtout du fait du tourisme, car le commerce de la région se fait principalement par les voies ferrées. Les vapeurs, au nombre d'une vingtaine, sont parmi les plus confortables de Suisse : l'été, l'affluence est très grande ; ils transportaient deux millions de voyageurs par an avant la guerre. On voit aussi de nombreuses barques et des canots automobiles particuliers.

Le lac a eu parfois des tempêtes, surtout autrefois, comme le témoigne l'histoire de Guillaume Tell. Il n'a jamais gelé sur toute son étendue, même par les froids les plus rigoureux. Il est très poissonneux, car la pêche est soumise à une réglementation sévère (1).

Lucerne. — Une des villes suisses les plus connues à l'étranger, Lucerne est située dans une position admirable, au débouché d'un grand lac comme Genève et Zurich, mais plus près des Alpes qui prêtent un fond de tableau merveilleux au décor du paysage. Elle réunit le pittoresque d'une cité moyenâgeuse à l'élégance et à la coquetterie d'une ville moderne d'étrangers : le présent n'a pas gâté le passé, qui a été intelligemment respecté, sans nuire à l'essor de la vie contemporaine. Ce fut jadis une des métropoles importantes de la Suisse, comme l'attestent encore son puissant Rathaus, ses ponts fortifiés, sa vaste cathédrale, son long ruban de tours et de courtines qui escalade les coteaux de la Reuss. Mais le commerce des Quatre-Cantons ne fut jamais considérable.

L'essor de la ville fut au contraire rapide dans la seconde moitié du XIXe siècle, depuis que le lac et les montagnes attirent dans la région d'innombrables étrangers : on évalue à trois cent mille le total des touristes qui passent chaque année à Lucerne. Aussi la ville, qui ne comptait que onze mille habitants sédentaires en 1860 en a-t-elle aujourd'hui quarante mille. Si le tourisme a été le principal facteur de ce développement, ce ne fut pas toutefois le seul. Le percement du Gothard, en mettant Lucerne en relations directes avec Milan, et en la plaçant sur une grande voie de trafic international, a singulièrement favorisé les progrès de l'industrie et du commerce. Aujourd'hui lustrée, pimpante, gracieuse, la ville allonge ses quais blancs autour de l'estuaire, et multiplie ses quartiers neufs qui montent à l'assaut des collines ondoyantes, déjà clairsemées de villas blanches et roses.

Lucerne doit son origine au monastère de Saint-Leodegar (saint Léger), fondé vers 735. Cédé en 768 par Pépin le Bref aux abbés de Murbach, ceux-ci le vendirent au XIIIe siècle

LE PONT DU LAC ET LE PILATE.

(1) Le lac des Quatre-Cantons est le cinquième des lacs suisses par sa superficie (107 kilomètres carrés). Sa plus grande longueur est de 37 kilomètres (de Lucerne à Flüelen) ; sa largeur varie entre 14 kilomètres 1/2 (de Kussnacht à Alpnachstadt) et 1 kilomètre (au Seelisberg) ; sa profondeur maxima atteint 265 mètres. L'altitude est de 437 mètres.


Cl. Photo Gaby.

VUE GÉNÉRALE DE LUCERNE.

aux Habsbourg. La ville se déclara indépendante avec son territoire, en 1332, et s'unit aux trois cantons primitifs qui s'étaient fédérés quarante ans plus tôt. Jusqu'en 1848, elle fut avec Zurich et Berne une des trois capitales de la Confédération : pendant huit mois, en 1798, elle fut même la seule capitale de la Suisse.

Les quais de Lucerne sont le principal centre de la vie cosmopolite et animée qui s'y agite pendant six mois, le rendez-vous des étrangers qui viennent flâner en admirant le panorama du lac et des montagnes. D'un côté c'est la gare monumentale, voisine de l'embarcadère des bateaux, et derrière laquelle s'est construit un quartier tout neuf percé d'avenues modernes. Un édifice orné de tourelles, dont le style cherche à rappeler les châteaux forts gothiques, fut construit naguère pour le musée de la guerre et de la paix, et abrite aujourd'hui des divertissement variés.

Le pont du lac (Seebrücke), qui traverse la Reuss à sa sortie de l'estuaire, rappelle le célèbre pont du Mont-Blanc de Genève : moins long et moins somptueux, il offre, par contre, un coup d'œil plus pittoresque sur les lointains du lac, flanqués par les énormes bornes du Rigi et du Pilate, et couronnés au loin de pics neigeux. Sa construction date de 1870.

La partie du quai qui le prolonge à l'est est la plus élégante et la plus animée. Derrière une promenade ombragée, coupée par le parc de la Kurplatz, où jouent les orchestres, s'alignent les hôtels luxeux, les villas, les jardins à la végétation luxuriante, le Kursaal, plus loin les établissements de bains et les terrains de sport. Toutes les distractions sont réunies ici pour faire de Lucerne une des villes de plaisir les plus agréables de l'Europe.

Les restes de la vieille ville sont groupés près des rives de la Reuss. A côté du pont du lac, près des maisonnettes des cygnes élevées sur pilotis, s'ébattent souvent des bandes de foulques noirs, au plumage cendré, très populaires parmi les indigènes qui les nomment *Bucheli*, et à demi apprivoisés. Un peu plus loin le pittoresque Kapellbrücke, qui date de 1333, — le plus curieux des anciens ponts de Suisse —, franchit la rivière en biais et en


Cl. Wehrli.

FAÇADE DE LA GARE.


Cl. Wehrli.

LE SPREUERBRUCKE.





Cl. Photoglob.

LE KAPELLBRÜCKE AVEC LA TOUR DE L'EAU, ET VUE INTÉRIEURE.

zigzag, — tout en bois et coiffé d'une toiture continue. Sous le faîtage, une série de panneaux verticaux sont recouverts d'anciennes fresques représentant des épisodes de la vie de saint Léger et de saint Maurice. Au centre, le pont est flanqué d'une tour polygonale en pierre, surmontée d'un toit pointu, qui défendait le passage ; vestige des fortifications importantes construites au XIIIe siècle, elle sert aujourd'hui de dépôt pour les archives. Le pont, la tour et le quai septentrional, où quelques vieilles maisons à pignons s'alignent encore auprès du Rathaus, forment un ensemble des plus pittoresques, qui transporte l'esprit en plein moyen âge.

Le Rathaus (ancien hôtel de ville), est un bel édifice du XVIIe siècle, qui porte le cachet du style local, avec sa construction massive, sa rangée d'arcades inférieures, et son toit aigu muni de fenêtres à auvents. Il renferme au rez-de-chaussée un musée historique très riche qui contient des armures et des trophées, souvenirs glorieux des anciennes guerres suisses : une banderole turque prise en 1571 par les Lucernois, la cotte de mailles que portait le duc Léopold d'Autriche à la bataille de Sempach, dix-neuf boucliers italiens pris dans les guerres du Tessin à la bataille de Giornico, une collection de vitraux tout à fait remarquable, des objets préhis-

PLAN DE LA VILLE DE LUCERNE.



Cl. ND.

LE LION DE THORWALDSEN, SYMBOLISANT L'HÉROISME DES SUISSES MASSACRÉS EN 1792.

toriques provenant en partie d'habitations lacustres, des bronzes, terres cuites et une exposition permanente des beaux-arts. Au premier étage, la salle du Conseil a de jolies boiseries.

Lucerne possède plusieurs autres musées intéressants et très variés. Un petit musée de peinture est voisin du Jardin des glaciers, dont il va être parlé. La Bibliothèque communale, située sur la Reuss, et qui est, avec la Bibliothèque cantonale voisine, une des plus riches de Suisse, renferme une collection remarquable de monnaies lucernoises, à côté d'un ensemble unique de documents relatifs à l'histoire de la Suisse avant 1848. Le musée de la guerre et de la paix, installé désormais près de la Musegg, fut fondé par un conseiller d'Etat russe aujourd'hui décédé, dans un but de propagande pacifiste assez chimérique : il possède des collections intéressantes relatives à la technique des armes et à la stratégie à travers les âges. Enfin deux musées d'histoire naturelle, l'un situé dans le bâtiment de l'école cantonale avec des collections botaniques et géologiques de grande valeur, notamment des minéraux du Saint-Gothard, — et le musée zoologique alpestre, tout à fait remarquable, qui avoisine le Jardin des glaciers : à juste titre la part principale, dans ces musées, est réservée à l'élément local, — ce qui contribue à augmenter leur intérêt.

Le Jardin des glaciers, un peu au nord du lac, est par lui-même le plus curieux musée géologique qui soit, car il nous montre, non pas reconstitué, mais dans la vérité de la nature, un fragment d'ancien glacier à sec. C'est le hasard qui a présidé à sa création. En fouillant le sol à cet endroit en 1872, pour la construction d'une maison, on rencontra, sous une couche de terre végétale, neuf « marmites » d'un ancien glacier, vastes cuvettes dont la plus grande mesure huit mètres de diamètre et neuf mètres et demi de profondeur : elles furent creusées par les eaux qui, en s'écoulant par les crevasses, entraînaient avec elles dans un mouvement tournant les pierres charriées par les glaces. Le glacier du Gothard dépassait alors Lucerne. On voit encore les pierres au fond des cuvettes : elles sont en gneiss des Alpes. Une fois la terre déblayée, on a tout laissé en l'état comme après le retrait du glacier. Tout à côté se trouvent des blocs de rochers avec des empreintes de feuilles de palmiers. « On voit donc, — a écrit le comte de Schack, dans ses *Souvenirs et Mémoires*, — deux formations



Cl. ND.

LUCERNE : LE RATHAUS.



Cl. Photo-Glob

LE JARDIN DES GLACIERS.

différentes de la terre, l'une tout près de l'autre et néanmoins séparées par des éternités : l'une représentant la période où un climat tropical fit prospérer dans notre zone tempérée actuelle — comme dans les serres d'un jardin botanique — tous les végétaux luxuriants des pays chauds, et l'autre mettant en évidence la période où un climat arctique détruisit toute trace de vie avec les immenses masses de glace qui couvrirent le sol et s'étendirent probablement sur toute la terre. » Le Jardin des glaciers renferme également, entre autres curiosités, le modèle d'une station lacustre, un labyrinthe oriental, et plusieurs plans en relief, parmi lesquels le premier plan en relief de la Suisse centrale, construit de 1766 à 1785 par le général Pfyffer. Des panoramas et dioramas alpestres se trouvent également dans le voisinage ; un autre représente la retraite de l'armée de Bourbaki en 1871.



Cl. Wehrli.

LUCERNE : LA CATHÉDRALE OU HOFKIRCHE.



Cl. Wehrli.

LES GRANDES ORGUES DE LA CATHÉDRALE.

Le Jardin du Lion, tout voisin, mérite aussi une mention spéciale. C'est un petit jardin public, avec un bassin accoté à un rocher dans la paroi duquel a été taillé le célèbre monument dû au génie de Thorwaldsen (1) : un lion blessé à mort, défendant de sa griffe l'écusson des Bourbons, gît dans une grotte, le flanc percé d'une lance rompue. L'impression de douleur et de noblesse qui se dégage de cette tête superbe est inoubliable : la crinière rejetée sur l'épaule, les yeux à demi fermés, le front et les naseaux plissés en une crispation angoissée, la gueule à demi ouverte pour un rugissement suprême, tout contribue à produire un puissant effet, qui est encore augmenté par le contraste du bosquet riant et de la pièce d'eau paisible et rêveuse. Ce monument, qui a pour exergue *Helvetiorum fidei ac virtuti* — « à la fidélité et au courage des Suisses » — est, comme le rappelle une longue inscription dans le roc, un symbole commémoratif en l'honneur des gardes suisses de Louis XVI, qui se firent tuer jusqu'au dernier par les révolutionnaires en défendant les Tuileries le 10 août et le 2 septembre 1792. A côté, une chapelle expiatoire, porte une fière devise : « Paix aux invaincus. »

Entre le jardin et le lac, dans un quartier paisible, dont les ruelles herbues contrastent avec l'animation cosmopolite des quais voisins, l'église collégiale de Saint-Léger ou Hofkirche — la cathédrale de Lucerne — s'élève sur une légère éminence, au centre d'un vieux cimetière bordé de galeries à arcades, comme les *campi santi* d'Italie, avec quelques peintures dues à Deschwanden. On marche par endroits sur d'antiques dalles tombales. Un petit monument a été élevé aux soldats français de l'armée de Bourbaki morts à Lucerne en 1871, à la suite des souffrances éprouvées pendant leur terrible retraite.

La cathédrale est un édifice du XVIIe siècle, un peu froid et nu, mais d'un bel aspect, avec les deux tours jumelles, plus anciennes, de la façade, qui sont surmontées de flèches aiguës. L'intérieur est surtout remarquable par quelques œuvres d'art : l'autel latéral du nord, orné d'un superbe relief en bois du XVe siècle, les fort belles stalles sculptées du chœur, les grilles du chœur et du baptistère. Il y a également quelques vieux vitraux et tableaux dignes d'intérêt.

Toutefois la principale des curiosités de l'église, c'est les orgues, qui sont, avec celles de Fribourg, les plus réputées de la Suisse, et qui les dépassent par leur antiquité et le nombre des registres. Elles furent montées en 1650 par Geisler de Salzbourg, et transformées en 1862 par Haas, à qui elles doivent leur merveilleuse « voix des anges » ; en 1899 elles furent dotées d'un nouveau jeu, comprenant entre autres une « voix céleste ». L'instrument compte aujourd'hui 95 registres et 4950 tuyaux. Les concerts d'orgue, qui ont lieu tous les soirs pendant l'été, sont fort beaux et très goûtés des amateurs.

A côté de la collégiale catholique, Lucerne possède des églises pour les divers autres cultes, protestant suisse, anglais, américain, etc. ; mais aucune ne mérite une mention au point de vue architectural. L'église anglaise de Saint-Marc a été construite en 1899, dans le style gothique.

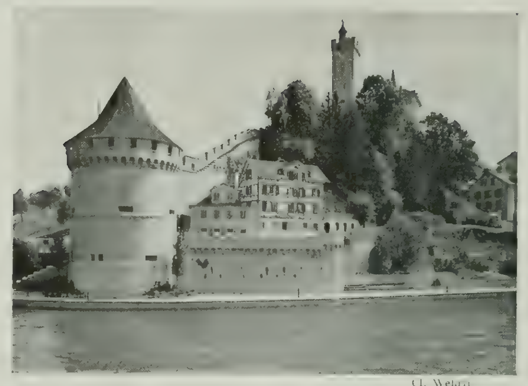
Le quartier situé au nord de la Reuss, derrière le Rathaus, doit retenir plus longuement l'attention. Tandis que sur l'autre rive s'élèvent de vastes édifices modernes, le palais du gouvernement, l'école cantonale, l'hôtel des chemins de fer, la poste, les banques, c'est ici le noyau du vieux Lucerne, dont les anciennes rues, par endroits, sont encore bien conservées, notamment la Weggisgasse et le Hirschenplatz, où l'on peut voir encore quel-

(1) Il fut exécuté en 1821 par le sculpteur Ahorn de Constance sur un modèle de Thorwaldsen.



Cl. N.D.

LUCERNE : LA MAISON MOOS.



Cl. Wehrli.

LA PORTE DITE NŒLLITHOR.

ques demeures curieuses. Tout près, la fontaine du Weinmarkt, qui date de 1481, peut rivaliser avec les vieilles fontaines de Berne : elle est très ouvragée, et surmontée de la statue de saint Maurice, armé de la lance et du bouclier.

Un peu plus loin, un second pont couvert en bois, également à angle, le Spreuerbrücke (ou Mühlenbrücke) enjambe la Reuss : il est orné de peintures de la Renaissance représentant la Danse macabre. Lucerne avait jadis un troisième pont historique, dans le même style, le Hofbrücke, vers le lac : malheureusement il a été démoli lors de l'aménagement des quais et du Seebrücke.

La vieille ville était défendue par des remparts dont une partie, au nord, a été respectée : c'est la Musegg, dont les tours carrées et les courtines crénelées et pittoresques escaladent la colline dans la verdure pour descendre ensuite et s'arrêter près de l'Alpenstrasse. La Nœllithor, porte fortifiée qui se dresse près des premiers rapides de la Reuss claire et verdâtre, est particulièrement intéressante. On ne peut voir l'enceinte que de loin : située dans des propriétés privées, elle n'est pas accessible aux visiteurs.

En face, sur l'autre rive, se dresse la butte boisée du Gütsch, qui surplombe le lac et la ville de deux cents mètres environ. De là on jouit d'une vue superbe et classique sur Lucerne, le lac et les Alpes encadrées par le Pilate et le Rigi. Un funiculaire donne accès à la terrasse, à proximité de vastes forêts de sapins. C'est le meilleur point pour suivre, à l'occasion, les arrivées et les départs des ballons dirigeables. Lucerne est la première localité de Suisse qui ait possédé des dirigeables ; certains étés, ceux-ci font des excursions dans les environs de la ville.

Plus élevée et plus en retrait, la hauteur du Sonnenberg offre un belvédère encore plus vaste : on y va par le tramway de Kriens, d'où un chemin de fer électrique conduit au sommet, près d'un vaste terrain de golf. La vue embrasse toute la régions des Quatre-Cantons et les forêts neigeuses des Alpes d'Unterwald qui se dressent derrière le golfe d'Alpnach, par delà une plaine luxuriante piquetée d'arbres fruitiers et de chalets.

Le canton de Lucerne. L'Entlebuch. Sempach. — Le canton de Lucerne, qui détient la plus grande partie de la « croix du lac », occupe à l'ouest un assez vaste espace parmi des plaines riches et des vallées mamelonnées.

Le sud est formé par la vallée de l'Entlebuch, joli pays verdoyant, encadré de montagnes boisées qui s'élèvent peu à peu à mesure qu'on s'approche de l'Oberland bernois. Elle est arrosée par la petite Emme et traversée en grande partie par la voie ferrée de Lucerne à Berne. L'Entlebuch est célèbre par ses lutteurs, qui comptent parmi les meilleurs de la Suisse.

Au delà de Littau, on remarque le Renggloch, ouverture creusée dans le rocher par le Renggbach, dont les eaux se jetaient autrefois directement, par Kriens, dans le lac des Quatre-Cantons. Sur un autre rocher, plus loin, l'ancien couvent de Wertenstein est occupé par une école de sourds-muets. Entlebuch, ancien chef-lieu de la vallée, est un gros bourg agricole. De là, on peut faire l'ascension peu fatigante du Napf, dont le sommet permet d'admirer un beau panorama alpestre, ce qui l'a fait surnommer le Rigi de l'Entlebuch. Schüpfheim est aujourd'hui la localité la plus importante de la région ; elle est réputée par ses belles maisons de paysans. Un peu plus haut, le chemin de fer quitte l'Entlebuch pour aller rejoindre l'Emmental bernois par Escholzmatt, tandis que la vallée de la petite Emme se creuse et remonte vers le sud dans un paysage alpestre, jusque vers le Rothorn de Brienz : c'est la vallée de Flühli, du nom du principal village.

De Lucerne se détachent au nord deux voies ferrées. La plus



LA FONTAINE DU WEINMARKT.



LE MARCHAND DE LAIT.



Cl. Wehrli.

LE RIGI-KULM ET LA CHAINE DES ALPES.

importante, qui se dirige vers Olten et Bâle — celle qui amène les voyageurs de Paris — longe, entre des horizons plats, le lac de Sempach, près duquel les Suisses gagnèrent une bataille décisive, le 9 juillet 1386, sur les Autrichiens conduits par l'archiduc Léopold. Un monument commémoratif fut érigé en 1886 pour le cinq centième anniversaire de la victoire. Plusieurs petites villes anciennes sont à signaler près du lac, d'abord Sempach, et surtout Sursee, entourée encore de vieilles murailles. Il y aussi quelques châteaux intéressants aux environs.

Dans ce pays médiocrement vallonné, les lacs sont nombreux. C'est le joli petit lac de Mauensee, tout bleu entre des bois, à l'ouest de la voie ferrée; c'est le Rotsee — le « lac rouge » — plus près de Lucerne. Enfin, dans le Seetal voisin, les deux lacs de Baldegg et de Hallwil, accompagnés par la ligne d'Aarau, et dont le second est situé en grande partie dans le canton d'Argovie. Un peu au sud, le village de Hochdorf est connu par ses curieuses représentations historiques; il est dominé par le Hohenrain, ancien château des chevaliers de Saint-Jean.

La plaine de Lucerne, on le voit, ne manque pas d'intérêt. Mais à l'orée des Alpes, ce sont invinciblement les montagnes qui attirent, et d'abord les deux puissantes sentinelles qui semblent garder l'entrée du lac des Quatre-Cantons : le Pilate et le Rigi.

Le Pilate et le Rigi. — Des deux sommets, c'est incontestablement le Rigi le plus célèbre; et pourtant, dès qu'on est à Lucerne ou qu'on vogue sur le lac, c'est le Pilate qui attire les regards. Car le Pilate est sans doute la plus belle montagne de la région. Il faut voir surtout, lorsqu'on fait la traversée de Weggis à Kehrsiten et à Stansstadt, sa silhouette hardie se découper sur l'horizon, avec sa triple crête anguleuse, vaguement roussie au soleil couchant. Pourquoi faut-il que cet effet de lumière si délicat soit exagéré et gâté dans les bariolages sanguinolents des cartes postales illustrées et des affiches?

Le Rigi, au contraire, déçoit un peu à première vue. Par sa masse quadrangulaire, lourde, basse, trapue, il ressemble à un socle vide, à un soubassement décapité de sa crête. La montagne, presque tout entière composée de poudingues et de grès friables, ne se prêtait point, par sa contexture, à la formation d'arêtes audacieuses et de pointes aiguës. Toute rubannée sur plans obliques, elle déroule sur ses quatre faces ses strates rectilignes en pentes assez abruptes, où forêts et prairies alternent avec le rocher. Mais le Rigi ne doit pas sa réputation à son aspect extérieur. Peu importe que sa silhouette soit lourde et monotone. Par sa situation entre les lacs de Zug et des Quatre-Cantons et au seuil des Alpes, il offre de toute part — sur les eaux, sur la plaine, sur les montagnes — un coup d'œil remarquable qui n'est pas inférieur à sa réputation. Le Rigi reste l'ascension classique des Quatre-Cantons.

Une autre cause a contribué à faire la célébrité du Rigi : c'est qu'il fut la première montagne sur laquelle grimpa la locomotive. N'était-ce pas une tentative audacieuse — beaucoup disaient même insensée — de vouloir, voici près d'un demi-siècle, amener la voie ferrée sur un sommet de dix-huit cents mètres? Le succès couronna cependant ces efforts, grâce à l'emploi de la voie à crémaillère, et la ligne de Vitznau au Rigi fut ouverte en 1871, et connut aussitôt une vogue considérable : elle a transporté jusqu'à cent cinquante mille voyageurs par an. L'affluence des touristes provoqua la construction de deux autres lignes : celle d'Arth-Goldau au Rigi qui a son point de départ sur l'autre versant, non plus sur le lac, mais sur la ligne du



Cl. Wehrli.

VITZNAU ET LES BORDS DU LAC.



Cl. Welch.

LE LAC DE ZUG VU DU SOMMET DU RIGI.

Gothard, et celle de Rigi-Scheidegg, très pittoresque, qui longe la crête de la montagne ; celle-ci est formée d'une série de bosses, qui offrent des aspects assez variés sur les lacs et sur les cimes environnantes.

La ligne de Vitznau reste la plus belle par les perpectives qu'elle ouvre sur le lac à la montée, et cette doyenne des lignes de montagne demeure toujours une des plus intéressantes de la Suisse. L'horizon du lac se déploie à travers les forêts de hêtres, tandis que la chaîne du Bürgenstock s'allonge entre les eaux, comme un fabuleux et gigantesque animal à trois bosses, accroupi sous son épaisse fourrure de futaies, et dressant sa tête au-dessus du lac. Voici le petit tunnel de Schwanden percé dans les grès rouges, le viaduc de Schnurtobel lancé sur une gorge boisée. Peu à peu l'air fraîchit, les rochers apparaissent, la forêt s'éclaircit, et bientôt seuls des sapins isolés s'égaillent sur les pelouses accidentées des alpages. Du Kaltbad au sommet, c'est une succession presque ininterrompue d'hôtels, de magasins, de baraques, dont la multiplication un peu exagérée enlève à la cime son cachet agreste et sauvage. Au sommet, — le Kulm (les Suisses ont ainsi germanisé le mot latin *culmen*) — c'est, par les beaux jours d'été, une véritable fête foraine de banlieue à dix-huit cents mètres d'altitude. Entre les hôtels, la poste, les éventaires et les parasols des marchands en plein air — cartes illustrées aux couleurs voyantes, bibelots et autres souvenirs — les déjeuners sur l'herbe s'organisent, sur une herbe calcinée et foulée par les promeneurs. Des garde-fous courent tout le long du précipice, et ils ne sont pas inutiles, car il vient au Rigi beaucoup de gens qui n'ont guère l'habitude des montagnes.

La paroi tombe à pic sur l'immense plaine fertile et verte, qui, coupée de lacs et de rivières, parsemée de villages et de forêts, fuit, par les jours clairs, jusqu'aux lointains ardoisés du Jura et des Vosges, ou se perd, par les ciels nébuleux, dans la ouate bleutée de l'horizon. Par un temps un peu nuageux, quand une légère brume flotte dans l'air, les horizons s'effacent, et seules les « jambes » du soleil, d'une touche vive, font apparaître de temps à autre les lacs de la plaine qui scintillent avec éclat, pour disparaître ensuite dans la pénombre. D'un vert vigoureux, le lac de Zug déroule au pied de la montagne la nappe claire de ses eaux, et à l'opposé le lac des Quatre-Cantons découpe ses miroirs clairs dans l'échancrure des cimes. Tout au fond, sur un immense espace, se déploie le somptueux hémicycle des Alpes, de Glaris à Unterwald, d'où ressortent, splendides et immaculées, les crêtes neigeuses du Tœdi et du Titlis.

Pour les amateurs de sensations fortes, les effets d'orages sont particulièrement beaux sur le Rigi, soit quand le tonnerre et l'averse font rage sur la montagne zébrée de feu, soit lorsque du sommet ensoleillé on contemple au-dessous de soi les nuages lourds de pluie et sillonnés d'éclairs qui se déversent sur la plaine et les lacs en grondant. En automne un spectacle magnifique est celui de la mer de brouillards qui, surtout le matin, dérobe pendant de longues heures les vallées et le pied des monts : seules les



LA MER DE NUAGES VUE DU RIGI.


Cl. Wehrli.

LE SOMMET DU PILATE ET LES HOTELS.


Cl. Wehrli.

LE CHEMIN DE FER DU PILATE.

cimes émergent, dans un ciel bleu, d'une immense houle grisâtre aux remous immenses comme ceux de l'Océan.

En dépit des voies ferrées, des hôtels et des baraques, il ne faudrait point croire qu'il n'y eût plus de coins agrestes et frustes sur le Rigi. Ce n'est qu'une faible partie de la montagne qui a été, si l'on peut dire, commercialisée. On s'en rend compte en faisant l'ascension à pied. Le chemin le plus agréable part de Weggis : le seul reproche qu'on puisse lui faire, si c'en est un, c'est d'être trop bien entretenu et, malgré les sites pittoresques qu'il traverse, de ne pas donner suffisamment l'impression de la nature primitive. Au contraire toute la partie orientale du Rigi, avec les versants de Gersau, de Brunnen et de Lowerz, est très sauvage et d'un accès plus difficile.

Cet aspect sauvage, nous le retrouvons au Pilate, beaucoup plus accentué : ici la nature est farouche et aride, et les travaux de l'homme ne l'ont en rien altérée. Avec le Rigi, le Pilate est la première montagne qu'on rencontre en allant du plateau suisse vers les Quatre-Cantons : là commencent véritablement les Alpes; voilà pourquoi ces sommets sont d'incomparables belvédères à la fois sur la plaine et sur les cimes neigeuses. Mais tandis que le Rigi constitue comme une île entre les lacs des Quatre-Cantons, de Zug et de Lowerz, séparés par d'étroits bras de terre, le massif du Pilate, au contraire, se noue étroitement à la chaîne qui, entre l'Entlebuch et la vallée de Sarnen, va rejoindre le Rothorn de Brienz.

Car c'est bien un massif à plusieurs pointes que cette montagne aride et audacieuse, qui inspirait de l'effroi aux anciens et qui est le cadre de lugubres légendes. La plupart de ses pointes dépassent deux mille mètres, et si les plus intéressantes sont desservies par une station, l'ascension des autres nécessite un guide. Le panorama est peut être plus grandiose encore que celui du Rigi, à cause de l'altitude supérieure; il est en tout cas plus sauvage : si l'on voit moins de lacs, en revanche on découvre les Alpes bernoises avec la Jungfrau ; les Alpes d'Unterwald et le Titlis, plus proches, ressortent avec plus de relief et de majesté. Le coucher et le lever du soleil sont particulièrement saisissants.

Depuis 1889, un chemin de fer à crémaillère conduit d'Alpnachstadt à proximité d'une des plus hautes cimes du Pilate, l'Esel, celle d'où l'on jouit du plus beau panorama : ligne particulièrement hardie, avec de véritables chefs-d'œuvre de construction, comme le viaduc de la gorge de Wolfort et les quatre tunnels voisins du sommet.

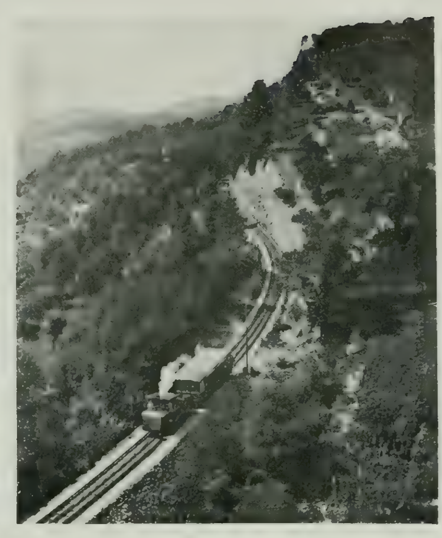
Les chemins de fer de montagne. — Les lignes du Pilate et du Rigi, après celles du Valais et de l'Oberland bernois, appellent l'attention sur les chemins de fer de montagne, dont la Suisse, qui les a créés, est restée la terre classique. La locomotive, en Suisse, se fait touriste elle-même : elle escalade les cimes, prudemment et lentement comme il sied à un bon alpiniste, tournant les contreforts trop raides, montant en lacets le long des pentes boisées ou dénudées, et prenant, elle aussi, le pas de montagne.

Si l'on additionne les funiculaires, voies électriques et à crémaillères, la Suisse possède, à l'heure actuelle, une centaine de chemins de fer de montagne, répartis entre un nombre presque égal de compagnies. Ces chemins de fer comprennent d'ailleurs deux catégories bien distinctes : les lignes à pente relativement faible (avec, çà et là, des sections à crémaillères), qui desservent les vallées et d'importantes agglomérations — comme les lignes de Viège-Zermatt dans le Valais, de Grindelwald dans l'Oberland bernois, de l'Albula dans les Grisons —, et les lignes à pente très forte, qui ont pour but unique d'amener les touristes sur une cime. Ces

dernières sont au nombre d'une quarantaine environ. C'est beaucoup sans doute : mais combien sommes-nous loin de la légende suivant laquelle chaque montagne aurait en Suisse son funiculaire? (Qui pourra jamais dénombrer les milliers de montagnes de la Suisse ?)

Les pentes, qui ne dépassent pas 4,5 pour 100 sur le réseau des Grisons (sans crémaillère), augmentent dans des proportions considérables dès qu'il s'agit d'escalader les montagnes : la pente moyenne du Vitznau-Rigi est de 19 pour 100, celle du Stanserhorn s'élève jusqu'à 60 pour 100 et celle du Braunwald (Glaris) à 70 pour 100. Des divers systèmes de traction employés, et qui sont tous dus à des constructeurs suisses (1), le système Abt semble le plus en faveur.





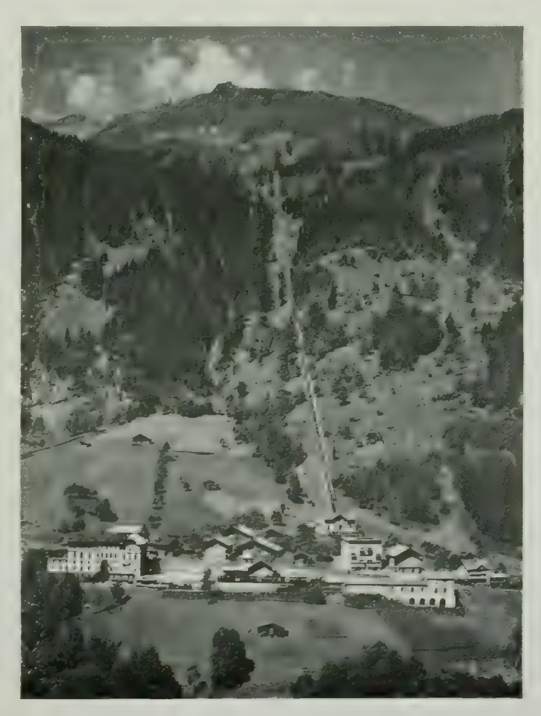
CHEMINS DE FER A CABLE DU CHAUMONT, ET A CRÉMAILLÈRE DU RIGI.

Sur la ligne du Pilate, qui peut être prise pour type, le corps de la voie est construit, d'une extrémité à l'autre, en solide maçonnerie, couronnée par des dalles de granit ; tous les ponts sont en pierre de taille ; la voie proprement dite est construite entièrement en fer et acier ; la crémaillère, à double rangée de dents, travaillée en plein des barres d'acier, est placée au milieu entre les rails et un peu au-dessus de leur niveau. La locomotive et la voiture des voyageurs (pour 32 personnes) sont placées sur le même châssis avec deux axes, au-dessous duquel sont disposées deux paires de roues à axes verticaux s'engrenant dans la crémaillère des deux côtés ; à la descente, elles peuvent faire fonction de freins.

Chaque locomotive possède plusieurs freins, contrôlés journellement ; sur la ligne Viège-Zermatt, il y a cinq espèces de freins combinés. Bref on peut dire que sur toutes ces lignes on a fait les dépenses nécessaires et pris toutes les précautions pour assurer la sécurité complète : en fait les accidents y sont inconnus.

Les altitudes les plus élevées sont atteintes par les lignes de la Jungfrau et du Gornergrat, qui dépassent trois mille mètres d'altitude. Les plus grandes différences de niveau entre le point de départ et le point d'arrivée s'observent sur les lignes du Pilate et du Monte Generoso (1 600 mètres environ), puis du Gornergrat (1 500 mètres), du Stanserhorn (1 450 mètres), etc.

Les tarifs, qui varient d'une ligne à l'autre, sont évidemment élevés par rapport aux chemins de fer ordinaires : mais ils n'ont rien d'exagéré, si l'on songe aux dépenses considérables de construction, et à la durée réduite de l'exploitation qui est limitée en général à quatre ou cinq mois par an, parfois moins. En fait les lignes qui conduisent au sommet des montagnes rapportent moins que celles qui desservent les vallées et que les funiculaires urbains, à cause des frais d'établissement considérables et de l'impossibilité d'augmenter les tarifs au delà d'une certaine limite. Grâce à une organisation prudente et économique, et à un minimum de frais généraux, un certain nombre de lignes ont donné un rendement de 6 pour 100, parfois même un peu supérieur. Seul le Territet-Glion est arrivé à rapporter 12 pour 100, grâce à un système très économique de funiculaire à eau (à contrepoids).



CHEMIN DE FER A CRÉMAILLÈRE DE MURREN.

Le succès des lignes du Rigi et du Pilate a contribué à multiplier en Suisse les chemins de fer de montagne. La guerre a arrêté un mouvement, qui déjà touchait à sa fin, moins pour éviter une concurrence trop grande que par crainte de porter atteinte à la beauté de la nature. On a vu comment les protestations de l'opinion avaient fait échouer le projet de chemin de fer du Cervin. A ce moment, dans un discours, après avoir montré les avantages du développement des voies ferrées dans les montagnes, M. Forrer, alors chef du département des postes et des chemins de fer, déclarait au Congrès des chemins de fer de Berne (1) :

« Le département fédéral des chemins de fer est actuellement encore harcelé de si nombreuses demandes de concessions pour de nouvelles lignes de montagne, que nous serons obligés d'arrêter bientôt cet essor, en premier lieu dans l'intérêt de la protection de nos sites. »

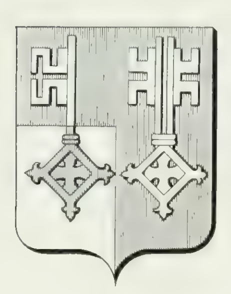
---

(1) En particulier à Roman Abt, Locher, Riggenbach, Strub.

(1) 4 juillet 1910.



LE BURGENSTOCK (1134 M.) ET LE LAC.



Unterwald. — Le Bürgenstock et le Stanserhorn. — Le massif du Bürgenstock, complètement isolé entre une petite plaine basse et le lac des Quatre-Cantons qui l'entoure de trois côtés, a constitué une île à l'époque préhistorique : les alluvions charriées par le torrent d'Engelberg ont peu à peu formé un isthme, qui est allé en s'élargissant, et à travers lequel la rivière, aujourd'hui paisible, se fraye un passage.

Interposé entre le Pilate et le Rigi, dressant au milieu des eaux les pentes escarpées de ses sombres sapinières dominées par un superbe belvédère rocheux — le Hammetschwand — le Bürgenstock a un aspect imposant et caractéristique : moins élevé que le Rigi — il dépasse à peine onze cents mètres — il est plus majestueux, et il s'oppose à l'aridité du Pilate par l'opulence de ses forêts.

Des hôtels se sont bâtis sur l'épaulement occidental du Bürgenstock, auquel accède le funiculaire de Kehrsiten. De là une fort belle corniche, — le chemin forestier du Felsenweg, construit en 1903 — surplombe pendant une demi-lieue le lac verdoyant, qui transparaît à travers les crinières des sapins sous un vertigineux à-pic de cinq cents mètres ; au loin, comme des moucherons blancs, on aperçoit les vapeurs croiser sur les eaux. Le chemin passe sous une paroi rocheuse d'où un ascenseur conduit au point culminant. Cet ascenseur immense, planté à flanc de rocher, et qui dépasse la crête de sa tour métallique treillissée, est une fantaisie qui amuse les touristes par son étrangeté, mais qui ne demande pas à être répétée ailleurs : car elle gâte singulièrement le paysage. — De jolis sentiers sauvages à travers les pins et les fougères dévalent sur les pentes rocailleuses et moussues du versant méridional.

Au sud du Bürgenstock et du golfe d'Alpnachstadt, le Stanserhorn, dont la hauteur est intermédiaire entre celle du Rigi et du Pilate, dresse sa puissante pyramide au sommet tronqué, aux larges flancs couverts de forêts et surtout de prairies. C'est la montagne des pâturages et des alpages où paît le bétail roux. Encore un funiculaire — un des plus escarpés de la Suisse —, encore un panorama au sommet, et qui découvre un nouvel aspect de la région. D'ici le lac s'éloigne, s'amenuise, perd de l'importance dans le paysage, tandis que les géants alpestres, un peu plus rapprochés, ressortent et grandissent dans un relief saisissant : c'est tout le massif grandiose des Alpes bernoises jusqu'au Finsteraarhorn ; c'est le Titlis tout proche avec son diadème glaciaire qui couronne la vallée tourmentée d'Engelberg, et donne la réplique à la sombre et aride crête du Pilate ; c'est au loin un chaos de pics et de glaciers qui fuient jusqu'aux horizons, jusqu'au lointain Sæntis de l'Appenzell.

Le Nidwald. Stans et Engelberg. — Entre le Bürgenstock et le Stanserhorn, la toute petite ville de Stans, blottie au pied de cette dernière montagne, est le chef-lieu du Nidwald, le second des deux demi-cantons d'Unterwald. Ce bourg offre surtout de l'intérêt par les souvenirs historiques qui s'y rattachent. C'est la patrie d'Arnold de Winkelried, un des héros suisses les plus populaires, et qui mourut glorieusement pour son pays. A la bataille de Sempach, les chevaliers autrichiens formaient une phalange impénétrable contre laquelle se brisait l'élan des confédérés : Winkelried se dévoua, se jeta au milieu des cavaliers ennemis et saisit une quantité de lances qui le blessèrent mortellement ; mais en les entraînant dans sa chute, il ouvrit une brèche aux Suisses et leur procura ainsi la victoire.

Un beau groupe de marbre près de l'église de Stans, dû au ciseau du sculpteur Schlœth, représente Winkelried gisant à terre, une brassée de lances contre sa poitrine, tandis que son compagnon brandit sur l'ennemi sa masse d'armes. Une fontaine, avec la statue du guerrier, a été érigée à la gloire de Winkelried. A l'arsenal et à l'hôtel de ville se trouvent deux petits musées historiques avec



STANSSTADT ET LE STANSERHORN (1901 M.).



MONUMENT DE WINKELRIED.



Cl. Wehrli.

ENGELBERG, LA VALLÉE DE L'AA ET LE TITLIS (3242 M.).

des peintures et diverses reliques des guerres de l'indépendance, des bannières, des armes, et la cotte de mailles du héros de Sempach.

Le Nidwald, minuscule république de treize mille âmes — la moins peuplée de la Suisse, — occupe le bassin de l'Aa orientale, rivière qui porte le même nom que celle de l'Obwald (1). Une ligne électrique, partie de Stansstadt, sur le lac, la remonte de Stans à Engelberg. Aux vergers succèdent bientôt les forêts et les alpages, puis des gorges au fond desquelles gronde l'Aa. Au-dessus de Wolfenschiessen est une vieille chapelle près de laquelle Baumgarten aurait tué jadis le dernier bailli autrichien.



Cl. Wehrli.

DANS LA VALLÉE D'ENGELBERG.

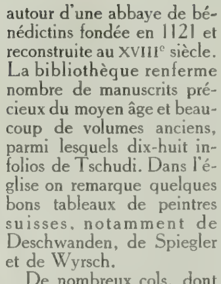


Cl. Wehrli.

LA FIN DU MONDE.

Dans un vaste cirque verdoyant, entouré de hautes montagnes, Engelberg groupe ses grands hôtels et égrène ses chalets rustiques. C'est le séjour d'altitude préféré de la région des Quatre-Cantons — l'altitude dépasse mille mètres; — c'est aussi une station très courue de sports d'hiver. Les cures de petit lait, sans compter un établissement hydrothérapique, y attirent de nombreux étrangers. Pour les alpinistes, c'est un centre important d'ascensions, à proximité des massifs neigeux du Titlis et du Rotstock, qui tressent autour d'Engelberg une admirable couronne alpestre, surtout aux beaux soirs d'*alpenglühen*. Aussi, grâce au tourisme, ce bourg se développe-t-il rapidement ; il est appelé à dépasser bientôt le chef-lieu par le chiffre de sa population.

Le village, qui portait un nom prédestiné (la montagne des anges), s'est formé



autour d'une abbaye de bénédictins fondée en 1121 et reconstruite au XVIIIe siècle. La bibliothèque renferme nombre de manuscrits précieux du moyen âge et beaucoup de volumes anciens, parmi lesquels dix-huit in-folios de Tschudi. Dans l'église on remarque quelques bons tableaux de peintres suisses, notamment de Deschwanden, de Spiegler et de Wyrsch.

De nombreux cols, dont aucun n'est traversé par un passage carrossable, mettent Engelberg en communication avec Uri, Obwald et l'Oberland bernois : le plus fréquenté et le plus pittoresque est le Jochpass, qui conduit à la vallée de Hasli et à Meiringen par de sauvages escarpements rocheux, des défilés farouches et de poétiques petits lacs. A l'est, au pied du Rotstock, un cirque imposant de rochers, devant lesquels s'arrête net la vallée, a reçu le nom significatif de « fin du monde » : souvent on voit s'ébattre les chamois au sommet de parois inaccessibles, comme s'ils défiaient le chasseur hors de la portée de son fusil.

La croix du lac. D'Alpnachstadt à Küssnacht et à Vitznau. — La croix du lac, qui étend ses quatre bras entre la plaine et les trois premières montagnes des Alpes, — Rigi, Pilate, Bürgenstock — offre les perspectives les plus variées.

Le bras méridional se prolonge jusqu'au golfe d'Alpnach, dont il est séparé par un détroit resserré sur lequel on a jeté le pont de la route : la partie centrale s'ouvre par un mécanisme tournant pour laisser passer le bateau. Un



Cl. Wehrli.

LES BORDS DU TRUBSEE (ENVIRONS D'ENGELBERG).

(1) Ce nom, porté aussi par un cours d'eau du Pas-de-Calais, représente l'ancien allemand *aha*, qui signifie « rivière ».



KÜSSNACHT ET LE RIGI.

est adossé à la vieille tour des Habsbourg, dernier reste du castel féodal où séjournait Rodolphe, le fondateur de la dynastie, avant de ceindre la couronne impériale. Au fond du golfe qui devient très étroit, le bourg de Küssnacht évoque les souvenirs de l'insurrection qui donna à la Suisse son indépendance. C'est là que se dressait le château des baillis autrichiens, dont le dernier, d'après la tradition, fut le cruel Gessler; la forteresse fut détruite en 1308 : il n'en reste plus qu'une tour en ruine sur la hauteur. Entre la localité et le lac voisin de Zug se trouve le fameux « chemin creux » — Hohlegasse — auprès duquel Guillaume Tell s'embusqua, suivant la légende, pour tuer Gessler d'un coup d'arbalète en plein cœur : une chapelle a été élevée à cet endroit. Sur une place s'élève une fontaine avec la statue de Guillaume Tell. On montre aussi dans une vieille auberge la chambre de Gœthe, qu'habita le grand poète pendant un de ses voyages en Suisse.

éperon rocheux, le Lopperberg, puissant contrefort du Pilate, est contourné par la route, qui épouse étroitement les méandres de la rive, et fait face à Stansstadt, le port de Stans et du Nidwald, tête de la ligne d'Engelberg. Près du débarcadère on aperçoit, massive et prismatique, la tour du guet crénelée, aux rares et étroites fenêtres ogivales, qui fut construite au XIVe siècle pour surveiller le lac et le canton et pour repousser les attaques imprévues dont la contrée était souvent l'objet. A la même époque, on planta une double rangée de pilotis, dans le but de prévenir un débarquement.

Tandis qu'à l'est se déroulent les flancs boisés du Bürgenstock, à l'ouest les montagnes s'abaissent rapidement. Au fond d'une baie très échancrée on aperçoit le coquet village de Horw dans une petite plaine presque à niveau du lac, derrière un groupe de collines qui devaient jadis former une île, et qui bornent, sur l'autre versant, le bras occidental de la croix, autrement dit le golfe de Lucerne, par où s'échappe la Reuss. Dans une banlieue avenante et gaie, des villas claires et des hameaux s'échelonnent des deux côtés du golfe : c'est, à l'ouest, Kastanienbaum, d'où l'on jouit d'une des plus belles vues sur le Pilate ; le village de pêcheurs de Sankt-Niklausen ; Tribschen, où demeura longtemps Wagner : c'est là que le célèbre musicien se maria et composa les *Maîtres Chanteurs;* une plaque commémorative rappelle son séjour. La rive opposée est desservie par une route également riche en beaux points de vue. Après le promontoire d'Altstadt, d'où se détache un minuscule îlot rocheux comme un bouchon flottant sur l'eau, la rive fait un coude brusque, et on quitte le golfe de Lucerne pour celui de Küssnacht.

Des deux agglomérations de Meggen, riches en maisons de plaisance, la première, Vordermeggen, a un château moderne, Neu-Habsburg, ainsi nommé parce qu'il



LE CHATEAU DE MEGGEN.

La rive orientale du golfe de Küssnacht longe le flanc du Rigi, au pied duquel Greppen tapit ses maisons entre d'opulentes châtaigneraies. Encore un promontoire, un brusque changement de direction, et voici le bras oriental de la croix, le plus large, qui sépare le Rigi du Bürgenstock. Près du cap, quelques hôtels se dérobent dans un fouillis de verdure, à Hertenstein, où ont lieu des représentations en plein air très suivies.

La localité voisine de Weggis est un des lieux de séjour les plus agréables du lac. Son exposition au midi lui assure un climat très doux au printemps et en automne, tandis que l'été la chaleur est tempérée par les ombrages frais et touffus de ses jardins étagés, de ses quais et de ses belles avenues. A partir de Weggis, la route suit toute la rive orientale jusqu'au fond du golfe d'Uri, tantôt côtoyant le littoral à fleur d'eau, tantôt s'élevant en corniche pour doubler les caps et les éperons rocheux.

Sous les parois abruptes du Rigi, au fond d'une courbe élégante du rivage, Vitznau serre sur un étroit espace de terrain son petit groupe de maisons et d'hôtels, autour d'un clocher assez élégant. Le chemin de fer du Rigi a fait de Vitznau un lieu de passage très animé. Pendant toute la belle saison, c'est le va-et-vient perpétuel d'une foule cosmopolite entre le débarcadère et la station voisine de la voie ferrée, près des éventaires où les marchandes en plein air disposent avec art les fleurs et les fruits de la saison. A côté des touristes toujours pressés qui doublent les étapes, des familles plus paisibles viennent jouir tranquillement des beautés du lac et faire de véritables cures de suralimentation avec quatre repas quotidiens : car le petit déjeuner du matin peut compter en Suisse pour un repas véritable, et, l'après-midi, les goûters que l'on prend en maint endroit avec les tasses de thé ne sont pas moins copieux. Le soir, on va voir aborder les derniers vapeurs sur une petite terrasse plantée

d'arbres, où des rangées de bancs sont alignées parallèlement devant le lac.

Les maisons des paysans sont particulièrement propres et bien tenues, avec de beaux meubles : dans un village de quelques centaines d'habitants, elles ont pour la plupart le tout à l'égout. Les hommes portent encore en grand nombre le costume national : la blouse noire très courte, avec les parements, les poignets et les épaulettes brodés d'edelweiss verts et de cyclamens rouges. Le costume des femmes ressemble assez à celui des Bernoises, mais la coiffure est toute différente ; dans le canton d'Unterwald elle est caractérisée par deux curieuses plaques métalliques qui se donnent la réplique de chaque côté du chignon et que maintient une barrette autour de laquelle s'enroulent les cheveux.



Cl. Wehrli.

WEGGIS, LE LAC ET LE PILATE.

La fête fédérale au bord du lac. — La fête fédérale — la fête nationale des Suisses — qui est célébrée tous les ans avec un grand patriotisme jusque dans les villages les plus reculés, est particulièrement intéressante au bord du lac des Quatre-Cantons. Elle a pour but de commémorer l'anniversaire de l'indépendance qui fut proclamée le 1[er] août 1291 : c'est à cette date que les trois cantons forestiers riverains, — Schwyz, Uri, Unterwald — conclurent pour la première fois une ligue perpétuelle, afin de faire respecter leurs libertés et leurs franchises séculaires par le pouvoir impérial et par ses délégués. Cette ligue devait être l'embryon de la future Confédération helvétique.

Dans les petites villes et les villages, la fête ne commence pas avant la nuit. Dans la journée, chacun vaque à ses affaires : magasins et établissements publics restent ouverts ; seules des oriflammes discrètes, aux couleurs de la Confédération et du canton, sont hissées sur les toits. Beaucoup de Suisses arborent la fleur de dahlia symbolique, rouge et blanche, dont il se fait, ce jour-là, une grande consommation. A huit heures et demie du soir, les cloches sonnent à toute volée : aussitôt les lanternes vénitiennes apparaissent à toutes les fenêtres, enguirlandant les façades de leurs girandoles multicolores. Tout le village se masse peu à peu sur la petite place de l'église, qui prend un aspect très pittoresque : à Vitznau, la foule s'étage le long des nombreuses marches du perron, où se groupent les chœurs de jeunes gens et jeunes filles du pays avec la musique villageoise, et où des gymnasiarques amateurs en costume coudoient les blouses noires brodées des vieux paysans.

Nu-tête, en redingote et en pantalon noir, le curé s'avance sur le perron, et d'une voix forte, bien timbrée, fait un sermon en plein air vraiment impressionnant. Il parle au peuple simplement, sans apprêt, de tout son cœur de chrétien, de patriote et de républicain : ces sentiments, qui peuvent être séparés ailleurs, sont ici étroitement unis. Le prêtre glorifie la liberté et l'indépendance conquises par les aïeux, — avec l'aide de Dieu, proclame-t-il ; il rappelle les hauts faits d'armes de jadis, Sempach, Morat, Marignan ; il conjure les « confédérés bourgeois suisses » — suivant la formule consacrée — de conserver toujours les qualités qui firent la force de leurs aïeux, — la crainte de Dieu, l'amour de la justice, la simplicité des mœurs, — et il appelle en terminant la protection du Très-Haut sur la république et la patrie.

Dans les villages protestants, le pasteur prononce l'allocution dans le même esprit.

Pendant le discours, les feux de bengale s'allument sur les montagnes et dans le village ; de divers points partent des fusées. Puis la musique joue, les chœurs entonnent des chants graves, patriotiques et religieux, que l'on apprend aux enfants sur les bancs de l'école, et qui célèbrent Dieu, la famille, l'amour du sol natal, les beautés de la montagne et de la vie champêtre ; les gymnastes du pays échafaudent des pyramides humaines, éclairées aux feux de bengale, et représentant, par des poses plastiques, les groupes sculpturaux si populaires de Guillaume Tell à Altdorf et de Winkelried à Stans.

La foule se disperse en entonnant le chant du Rütli, pour aller voir le feu d'artifice tiré sur le lac que baigne parfois le clair de lune, tandis que les barques des pêcheurs, pavoisées de lanternes vénitiennes, glissent lentement sur le miroir des eaux. Le spectacle est très beau, et la fête se déroule avec un calme et une dignité remarquables, sans tapage, sans que le peuple cherche à manifester son plaisir en s'enivrant. Seuls ou presque, les choristes, sur une terrasse d'auberge enguirlandée de vigne vierge, vont offrir de la bière au curé, qui boit son bock et fume son cigare bien gagnés, avec cette simplicité helvétique qu'il vient de prêcher et dont il donne lui-même l'exemple.

Et comme les Suisses sont avant tout et toujours des gens pratiques, les pompiers, avec des paquets de cordes et la hache au côté, vont et viennent pendant toute la soirée pour éviter qu'une fusée ou un feu de bengale n'allume un incendie, et tout prêts à éteindre les premiers germes du feu qui pourrait se déclarer.



Cl. Phot-Glob.

VITZNAU ET LE LAC DES QUATRE-CANTONS.



Cl. Wehrli

VUE DE BECKENRIED.

Le bassin central du lac. Brunnen. — C'est un nouveau lac, nettement délimité et d'un aspect différent, qui s'étend entre le détroit resserré des deux « nez » — caps jumeaux qui se font vis-à-vis à courte distance — et le promontoire de Seelisberg qui ferme à l'est l'horizon. Ici le paysage est encadré de montagnes larges et massives, aux puissantes parois rubannées barrant assez étroitement l'horizon, — au nord le Rigi, au sud les longues traînées du Stulzberg et les croupes plus élevées du Buochserhorn. Une seule trouée à l'ouest, celle de l'Aa, à l'embouchure de laquelle se groupent les maisons de Buochs dans des vergers, au voisinage de prairies marécageuses qui attirent les moustiques et les guêpes. Malgré sa belle terrasse au bord du lac, ce village a été peu touché par le tourisme. C'est un entrepôt important des fromages de la montagne.

La rive méridionale se continue par Beckenried, dans un site verdoyant, et que son exposition au nord, au pied des montagnes, rend très agréable comme station d'été. Au bord du lac un immense noyer, vieux de plusieurs siècles, éploie son énorme ramure toujours vigoureuse. Le village possède un certain nombre d'anciennes maisons, aux façades couvertes de lamelles de bois imbriquées pour les protéger de la pluie, — système de plus en plus en faveur à mesure qu'on s'avance vers l'est. Les constructions indigènes commencent à présenter les caractères de la Suisse orientale. Les premiers spécimens des clochers à bulbe, si fréquents dans les Grisons et le Tyrol, s'observent à Beckenried et à Gersau : sur la tour quadrangulaire de l'église, terminée généralement par quatre pignons ouvragés, est posé un bulbe à côtes, recouvert d'une carapace métallique le plus souvent cuivreuse, et s'effilant jusqu'à l'aiguille terminale.

Plus loin, dominant le lac dans une belle position, s'élève le sanatorium de Schœnegg. La rive devient de plus en plus escarpée. Le bateau aborde près de l'antique auberge de Treib, construite en bois et en partie sur pilotis, et qui est un des spécimens les plus intéressants de la vieille maison suisse, avec son grand pignon, ses auvents, ses rangées de fenêtres accolées, et les rosaces de bois, en mosaïque pittoresque, ménagées dans la construction. Les barques viennent sommeiller sous les piliers qui supportent le rez-de-chaussée.

De Treib un funiculaire et une route aux nombreux lacets ensoleillés, coupant quelques forêts et de vastes prairies, conduisent à Seelisberg qui, au sommet d'un promontoire, commande les deux bras du lac : de la route, et mieux encore d'une splendide terrasse d'hôtel aménagée sur un escarpement à pic, on jouit d'une vue merveilleuse sur les profondeurs vertes du golfe d'Uri et les montagnes qui font face. En continuant la route, on pénètre brusquement dans une contrée sauvage, en pleines Alpes : un petit lac vert sombre, sous une montagne aiguë, se blottit au creux d'une dépression entre de maigres sapinières vallonnées, des alpages et de vieux chalets — toute la paix et le charme de la nature agreste. De Seelisberg, à travers les hêtraies fraîches, un bon chemin en lacets descend au Rütli.

Sur la rive septentrionale, voici Gersau, sous le Rigi, dans une position abritée, puis la chapelle de Kindlimord, qui rappelle, selon la tradition, le meurtre d'une fillette par son père. Au fond du lac apparaît Brunnen, dominé par les cimes hardies et rocheuses, complètement dénudées, des deux Mythen : de loin le grand Mythen, très aigu, évoque quelque peu la silhouette du Cervin. C'est un des plus beaux points de vue de ce lac, si fertile en paysages accidentés. A mesure qu'on approche, grandit sur le quai la façade blanche des hôtels, dont les fenêtres, aux jours ensoleillés, s'ornent de stores gais aux vives couleurs. Voitures et barques attendent ou amènent les voyageurs au débarcadère. Brunnen est, après Lucerne, la localité la plus animée et la plus mondaine du lac. C'est là que la ligne du Gothard, après avoir contourné le Rigi, rejoint la rive qu'elle longe désormais jusqu'à Flüelen.

De Brunnen on monte à Morschach, jadis rendez-vous de



Cl. Wehrli.

LE NOYER DE BECKENRIED.



Cl. Wehrli.

LA VIEILLE AUBERGE DE TREIB.


Cl. ND.

LE LAC DES QUATRE-CANTONS, BRUNNEN ET LES MYTHEN.

naturalistes, et où la beauté du site attire aujourd'hui beaucoup de peintres, — à Axenfels et à Axenstein. Ces belvédères, qui s'étagent au-dessus du lac, sont desservis par un funiculaire : là se sont élevés des hôtels luxueux, avec de fort belles terrasses, et de vastes parcs où la nature a été respectée, et qui restent parsemés de rochers de moraine et de blocs erratiques, L'ancien glacier gigantesque qui arrivait à Lucerne a laissé ici des traces considérables de son passage : aussi les premiers géologues vinrent-ils étudier avec une attention particulière cet important « champ glaciaire ». Des monuments ont été érigés en l'honneur des plus célèbres naturalistes suisses qui étudièrent cette curieuse région, Agassiz, Oswald, Heer et B. Studer. Plus haut la cime facile du Frohnalpstock offre un magnifique panorama.

Sur le versant septentrional de ce dernier massif se creuse la vallée de la Muotta, qui se jette à l'ouest, au nord de Brunnen, dans la rivière qui sert de déversoir au lac de Lowerz. En la remontant à l'est, dans un sauvage cadre alpestre, on aboutit au col de Pragel, pour redescendre ensuite dans le canton de Glaris par la pittoresque vallée du Klœntal, dont nous parlerons plus loin.


Cl. ND.

LE ROCHER DE SCHILLER.



Le golfe d'Uri. — Dès qu'on a tourné le promontoire de Seelisberg, on entre dans un autre monde. Aux paysages riants succède la nature farouche. Des pics aigus se hérissent de toute part, des cimes glaciaires surgissent dans le lointain ; le lac qui bleuissait au large de Lucerne et de Vitznau, revêt une étrange coloration crue et laiteuse, d'un vert paradoxal, qui s'oppose en contraste vigoureux aux teintes bistres des rochers et à la sombreur des hêtraies et des sapinières. Le golfe d'Uri est le bras le plus sauvage du lac, et il le devient de plus en plus à mesure qu'on s'éloigne de Brunnen. Pas de stations d'étrangers, pas de lieux de villégiatures, mais seuls quelques villages de pêcheurs et de bergers sur ces rives abruptes ; il semble que le tourisme ait voulu respecter cette nature vierge qu'illustrent en outre les souvenirs historiques les plus chers aux Suisses, concrétisés en deux noms, deux pèlerinages historiques : le Rütli et la Tellsplatte.

Sous le Seelisberg, face à Morschach, se dresse dans le lac, près de la rive boisée, une sentinelle de pierre qui garde l'en-


Cl. W...

AUBERGE DU RUTLI.



L'ÉPREUVE DE LA POMME ; FRESQUE DE LA CHAPELLE DE GUILLAUME TELL.

trée du golfe : sur ce rocher pyramidal, de belle allure, on a gravé en lettres d'or une inscription en l'honneur de Schiller, le chantre de Guillaume Tell. Car tout le golfe narre la glorieuse épopée de l'indépendance helvétique. Un peu plus loin, dans l'épaisse futaie qui rembourre les pentes abruptes, se dérobe la petite prairie du Rütli, surplombant le lac, ceinte de sapins et de hêtres, qui fut achetée par l'État et déclarée territoire national. C'est là que dans la nuit du 7 novembre 1307, Walter Fürst d'Uri, Werner Stauffacher de Schwyz, et Arnold Anderhalden d'Unterwalden, accompagnés de quelques fidèles, jurèrent, sur des épées, de délivrer leur pays de la tyrannie autrichienne et conclurent une alliance éternelle entre les trois cantons, — embryon de la Suisse future. Suivant la légende, un arc-en-ciel de lune, phénomène extrêmement rare, aurait éclairé cette scène, et trois sources — dites « sources sacrées » — auraient jailli du sol lorsque fut prononcé le serment. Il faut lire cette scène admirable dans le drame de Schiller. Un monument, avec une inscription commémorative et des médaillons, a été élevé, en 1884, au Rütli.

Au sud du Rütli, le petit village de Bauen a élevé un monument au compositeur Zwissig. Plus loin, Isleten commande l'entrée de l'Isental, une des vallées les plus pittoresques et les plus sauvages qui débouchent sur le lac, entre des escarpements verdoyants où s'accrochent des sapins, et avec des fonds splendides de cimes rocheuses.

Sur la rive opposée, la voie ferrée se faufile dans les rochers et coupe la petite plaine de Sisikon, au débouché d'un vallon assez large. Et voilà, au bord du lac, la Tellsplatte : la chapelle de Guillaume Tell, popularisée dans le monde entier par la photographie et la gravure, s'élève, entre des arbres touffus, sur la plateforme rocheuse où, d'après la tradition, le héros suisse aurait sauté en repoussant du pied la barque de Gessler, qui l'emmenait vers la prison. Cette chapelle, restaurée il y a quelque temps, a été décorée, par le peintre bâlois Stuckelberg, de quatre grandes fresques représentant le serment de Rütli, la scène de la pomme sur la place d'Altdorf, Guillaume Tell sautant sur le rocher, et la mort de Gessler frappé d'une flèche dans le chemin creux de Küssnacht. La chapelle a été reconstruite en 1879 sur l'emplacement d'une autre plus ancienne, datant probablement du XV[e] siècle. Les habitants de la région s'y rendent chaque année en procession solennelle.

La route qui longe, au-dessus du chemin de fer, la côte orientale du golfe d'Uri, est une des plus belles de Suisse : elle est célèbre dans le monde entier sous le nom d'Axenstrasse. Longue de trois lieues, de Brunnen à Flüelen, elle fut construite en majeure partie dans le rocher, en 1863 et 1864, vingt ans avant la ligne du Gothard. La plus belle partie est le ruban qui se déroule sous les strates tordues de l'Axenberg, de la Tellsplatte à Flüelen, avec les tunnels et les voûtes à piliers rocheux entre lesquels la vue plonge sur le lac et s'ouvre sur les montagnes; en face, deux chaînes de cimes déchiquetées qui superposent sur deux plans leurs crêtes inégales; à gauche la trouée de la Reuss, dominée au lointain par le front neigeux et triangulaire du Bristenstock, tandis qu'au bord de la rive, Fluëlen, sous de puissants contreforts, égrène ses maisons neuves des deux côtés de son clocher élancé.

C'est l'extrémité du lac, que va quitter la voie ferrée pour remonter vers le Gothard la haute vallée de la Reuss. Tête de ligne des bateaux de Lucerne, Flüelen doit à sa situation d'être transité par d'innombrables touristes qui quittent le chemin de fer pour le vapeur ou vice versa. D'assez nombreux hôtels s'y sont construits depuis quelques années. C'est un lieu de séjour agréable; la vue sur les montagnes est très belle, et c'est un centre commode d'excursions sur le golfe d'Uri et à Altdorf, ainsi que d'ascensions dans les montagnes. La Reuss débouche dans le lac à l'ouest de Flüelen. Sur la rive gauche, le village de Seedorf, comme son nom l'indique, était autrefois riverain du lac, dont l'ont séparé les alluvions de la Reuss : il possède un très beau château de style gothique fleuri et une abbaye de bénédictines.



LA TELLSPLATTE ET L'URIROTSTOCK



L'AXENSTRASSE ET LE BRISTENSTOCK.

Cl. W. Ehrh.

LE PRINTEMPS A SISIKON (LAC DES QUATRE-CANTONS).



Cl. Wehrli.

FLUELEN, LE LAC ET LE BRISTENSTOCK (3 074 M.).

Altdorf. Guillaume Tell. — Altdorf — le « vieux village » — est surtout connu comme patrie de Guillaume Tell. C'est ici qu'il convient de résumer l'histoire — ou plutôt la légende — du héros suisse, dont nous avons eu l'occasion de rappeler déjà plusieurs épisodes.

On connaît cette épopée populaire, simple et émouvante. Le dur bailli autrichien Gessler fait peser sur le peuple une tyrannie cruelle. Pour rendre plus sensible son despotisme, il fait planter un chapeau en haut d'un poteau et exige que tout le monde salue cet emblème, sous peine de mort. Guillaume Tell, qui refuse de se découvrir, est arrêté ; le bailli lui fera grâce si le coupable, qui passe pour un archer très adroit, abat d'un coup de flèche, à une assez grande distance, une pomme placée sur la tête de son fils. Le père consent à se soumettre à cette terrible épreuve, et il réussit; mais Gessler, apercevant une seconde flèche cachée sous ses habits, s'inquiète et l'interroge :

— Cette flèche t'était destinée, répond Tell avec une rude franchise, si j'avais blessé mon fils.

Il est aussitôt chargé de chaînes, malgré les protestations du peuple, et le bailli l'emmène sur sa barque pour l'emprisonner dans le château fort de Küssnacht. Mais une tempête terrible se déclare : la barque est en danger; les bateliers demandent qu'on détache Tell, aussi bon rameur qu'excellent tireur, pour qu'il les arrache au péril. Effectivement, Tell sauve l'embarcation ; mais il s'approche de la rive et saute sur une plateforme rocheuse, en repoussant violemment la barque du pied. Il va guetter Gessler dans le chemin creux de Küssnacht, où il le tue d'un coup d'arbalète. Cette mort est le signal de l'insurrection et de la délivrance de la Suisse.

Telles sont les aventures de Guillaume Tell, d'après la tradition populaire. Beaucoup d'historiens, même en Suisse, ont douté depuis longtemps de la véracité de ce récit, et un grand nombre ont même nié l'existence de Guillaume Tell. C'est surtout l'anecdote de la pomme qui a rendu l'aventure suspecte à leurs yeux, car on la retrouve identique dans toutes les vieilles légendes germaniques. Il est vrai que cet épisode pourrait avoir été ajouté postérieurement, par l'imagination populaire, à des événements authentiques. Mais on a remarqué aussi qu'aucun écrivain, aucune chronique ne mentionne l'histoire de Guillaume Tell avant la fin du XVe siècle, c'est-à-dire près de deux siècles après les événements, qui se placeraient vers 1308. Le plus ancien auteur qui ait relaté ces aventures, Melchior Russ, dit expressément qu'il les a puisées dans les chants et les traditions populaires du pays d'Uri, et dès la fin du XVIe siècle, l'historien François Guillimann, tout en ayant rapporté ce récit dans ses ouvrages, ne croyait pas à sa véracité : il alléguait que les habitants d'Uri n'étaient pas d'accord sur l'endroit où avait demeuré leur héros, et qu'ils ne pouvaient donner aucun renseignement sur sa famille, ni sur sa postérité, tandis que la plupart des autres familles de ce temps-là existaient encore. — A l'heure actuelle il est généralement admis qu'il s'agit d'une légende.

Quoi qu'il en soit, Guillaume Tell reste un très beau et très noble symbole patriotique, dont le culte honore les Suisses. Et c'est une fort belle œuvre d'art, une des plus belles statues de la Suisse, que l'imposant groupe en bronze de Richard Kissling, érigé en 1895, sur la vieille place d'Altdorf, sous le beffroi, et qui représente le héros, dans une fière posture, l'arbalète sur l'épaule, et accompagné de son jeune fils. Aux deux extrémités de la même place, deux fontaines désignent les endroits respectifs où, d'après la tradition, se trouvaient Tell et son fils lorsque le père visa la pomme.

Altdorf a conservé son cachet d'antique petite ville, avec de vieilles maisons à pignon sur rue. L'hôtel de ville renferme



Cl. Wehrli.

ALTDORF : LE BEFFROI ET LE MONUMENT DE GUILLAUME TELL.



VUE GÉNÉRALE DE SCHWYZ AVEC LES MYTHEN (1902 M.).

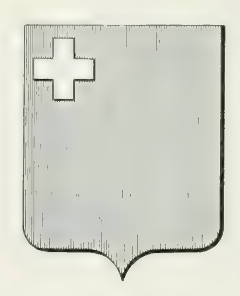
divers trophées conquis au cours des guerres de l'indépendance. Un peu plus haut, sur les premières pentes du Grünberg, s'élève un couvent sur l'emplacement d'une ancienne forteresse. Appuyée à la montagne sur le côté de la longue plaine verdoyante qu'est ici la vallée de la Reuss, la cité fait face à la cime brune et hardie de l'Urirotstock, — le « rouge bâton d'Uri ».

Une des principales curiosités d'Altdorf, c'est son théâtre populaire. En dehors de la petite ville, dans une prairie, au milieu d'un cadre de montagnes, il est très simple et construit tout entier en planches de sapin. Tous les dimanches d'été, en général, à partir de la fin de juillet, ont lieu des représentations de *Guillaume Tell,* — le célèbre drame de Schiller, qui a reproduit la tradition populaire avec de légères variantes, — au milieu d'un public attentif et enthousiaste, composé en majorité de Suisses. Le spectacle est organisé par un comité local. Tous les acteurs sont des gens du pays qui s'exercent pour la circonstance, et qui jouent leur rôle toujours avec conscience et souvent avec art.

A Altdorf se détache la route du Klausen, qui va, par le col du même nom, dans le canton de Glaris. Elle traverse d'abord Bürglen, hameau très voisin d'Altdorf, avec une très ancienne tour. C'est là que serait né Guillaume Tell; sa maison se serait élevée sur l'emplacement occupé aujourd'hui par une chapelle.



L'URIROTSTOCK (2 932 M.).



Schwyz. Les lacs de Lowerz et d'Ægeri. La catastrophe du Rossberg. — Altdorf est le chef-lieu du canton d'Uri, qui s'enfonce, très loin du lac, dans la région du Gothard. Le quatrième et le plus oriental des cantons riverains, celui de Schwyz, ne touche au littoral que sur un espace assez court, — de Gersau à Brunnen. Sa capitale, la petite ville de Schwyz, qui a eu l'honneur de donner son nom à la Suisse, compte à peine sept mille habitants, et a conservé en partie son cachet ancien. Située tout au pied des deux Mythen, à proximité de la ligne du Gothard, elle possède un hôtel de ville intéressant, avec des peintures curieuses. C'est là que fut jurée la première alliance éternelle des confédérés, le 1er août 1291, — date qui est devenue celle de la fête fédérale. Les armoiries de Schwyz, comme son nom, sont, à très peu près, celles de la Suisse.

Le canton de Schwyz eut longtemps une existence agitée. Au début du XIXe siècle, il fut troublé encore par une guerre civile agraire entre les *cornus* et les *onglus* : ces noms pittoresques désignaient respectivement les gros propriétaires, possesseurs de bêtes à cornes, et les petits agriculteurs qui n'avaient qu'un maigre bétail « onglu », brebis, porcs et chèvres. — Ce petit État a conservé des traditions archaïques; les magistrats cantonaux portent des costumes très curieux.

Le canton de Schwyz est un de ceux que baignent le plus de lacs : il touche à la fois à ceux des Quatre-Cantons, de Zug et de Zurich. On compte aussi, au nord de Schwyz, deux autres lacs de moindre importance, tributaires des deux premiers : celui d'Ægeri, à une assez grande hauteur, étroitement serré entre des montagnes, et celui de Lowerz, qui, avec ses voisins de Zug et des Quatre-Cantons, complète la ceinture d'eau, azurée ou verdâtre, du Rigi. Sur le lac de Lowerz, aux ondes sombres, l'île de Schwanau renferme les ruines d'un château; sur la rive, les bains de Seewen. Le niveau de l'eau diminue assez sensiblement : une partie du lac a d'ailleurs été comblée, il y a plus d'un siècle, par une terrible catastrophe.

En 1806, à la suite d'un été particulièrement pluvieux, un éboulement formidable fit dégringoler le sommet de la montagne du Rossberg, qui reposait sur un lit d'argile dilué par les eaux. Dans la matinée du 2 septembre, on entendit un craquement



EINSIEDELN : LES BATIMENTS DE L'ABBAYE.

sinistre : la cime du Rossberg s'inclinait, puis soudain elle s'effondra dans un fracas formidable, s'écroulant dans la vallée, en engloutissant sous ses débris cinq villages de la « plaine d'or » (Goldau); plus de quatre cents personnes furent tuées. La partie de la montagne qui s'était détachée recouvrait quatre kilomètres de longueur sur quatre cents mètres de haut; les amas de rochers et de débris, qu'on peut voir encore en partie sur la ligne d'Arth-Goldau à Biberbrücke, furent évalués à quarante millions de mètres cubes. — Goldau, qui s'est relevé de ses ruines, a prospéré grâce à sa gare importante, où convergent plusieurs voies ferrées.

L'abbaye d'Einsiedeln et les pèlerinages. — Einsiedeln est un des principaux lieux de pèlerinage d'Europe. C'est une contrée déserte et triste que ce vaste plateau dénudé, choisi, suivant la tradition, par l'ermite Meinrad pour garder une image noire de la Vierge. Qu'on vienne des bords riants du lac de Zurich ou des rives pittoresques du lac des Quatre-Cantons, le contraste est saisissant lorsque la locomotive paresseuse du petit train local vous a hissé sur cet aride cirque, balayé par les vents, — pâturages pelés, sans culture et sans arbres, qui s'arrêtent net à l'horizon borné et sans montagnes, et que relèvent seulement les deux dents aigües et lointaines du Mythen.

La petite ville est riante et gaie, avec les façades fleuries et peintes — roses, vertes, jaunes — de ses maisons à pignons largement ouverts sur la rue, dans le style de la Suisse orientale. La voie principale, pittoresque et animée, monte en serpentant entre les boutiques d'objets de piété, devant lesquelles flânent les pèlerins. A côté des cartes illustrées et des médailles, chapelets et images pieuses, on voit aux devantures de nombreux petits ex-voto en cire rouge, représentant les diverses parties du corps ou un corps entier, et qu'on suspend dans le sanctuaire, à la grille d'une chapelle, après les avoir trempés dans un baquet d'eau bénite, pour obtenir la guérison d'une maladie ou d'un membre cassé. Divers cycloramas et dioramas représentant des scènes de la Passion, des pèlerinages, des vues de Rome ou de Jérusalem.

La célèbre abbaye de bénédictins, qui fut fondée au Xe siècle et reconstruite au XVIIIe, s'élève au sommet de la ville. Avec ses deux tours mitrées de hautes coupoles, et dominant la vaste place, quadrillée de petits pavés, qu'il embrasse de ses deux bas-côtés détachés en hémicycle, l'édifice, au débouché de la rue grouillante et multicolore, a vraiment grand air avec sa façade sévère haussée sur un large perron. Sur l'esplanade s'élève une fontaine en marbre noir avec quatorze jets, auxquels boivent successivement les pèlerins. Sous les arcades des bas-côtés sont installées des boutiques d'objets de piété. On remarque sur la façade deux statues des empereurs Othon Ier et Henri Ier, et une Vierge colossale au sommet de l'édifice.

L'intérieur de l'église est luxueux, quoique un peu criard, avec beaucoup de dorures, de fresques et d'ouvrages de stuc. Dans la nef centrale, une chapelle de marbre noir renferme la statue vénérée de la Vierge, couverte d'or et de bijoux. On remarque le maître autel en marbre, un relief en bronze représentant la Cène, et dans le chœur une Assomption de Kraus.

Le couvent, dans lequel est encastrée l'église, entretient un collège de prêtres, qui compte des érudits et des savants de grande valeur. La bibliothèque est très importante et renferme surtout une collection réputée de manuscrits et d'incunables. On visite les appartements de l'abbé et la salle de musique, où se trouvent les portraits des monarques ayant fait des dons à l'abbaye. L'exploitation agricole du monastère est aussi très importante.

Einsiedeln possède la plus grande imprimerie catholique du monde entier. La fête religieuse qui attire le plus de visiteurs a lieu le 14 septembre. On évalue à près de deux cent mille le nombre annuel des pèlerins — presque tous de langue allemande — qui viennent au sanctuaire. Beaucoup d'Alsaciens arrivent en trains spéciaux pour les grandes fêtes. Et c'est un spectacle impressionnant, sur le plateau pelé et venteux, que ces processions dans lesquelles émergent les larges coques noires de Strasbourg et de Mulhouse.



SCHWYZ : LE RATHAUS.



Cl. Wehrli

VUE PANORAMIQUE DE LA VILLE DE ZUG.



Zug et son lac. — Le canton de Zug, le plus petit de Suisse, — sa superficie n'atteint que 239 kilomètres carrés, — se rattache étroitement aux quatre cantons primitifs, tant par sa situation géographique que par son histoire. Il s'unit, en effet à ses voisins dès 1352, et conserva comme eux la religion catholique lors de la Réforme. Le lac d'Ægeri et les montagnes avoisinantes appartiennent à ce canton, qui embrasse la plus grande partie du lac de Zug.

Le lac de Zug, desservi par des bateaux à vapeur, n'est pas découpé comme le lac des Quatre-Cantons, mais il est fort gracieux au fond de son immense vasque de montagnes aux lignes sobres, où scintillent ses eaux tour à tour vertes et bleues. Il se déverse dans la Reuss par une petite rivière, la Loretz. Sa superficie est d'environ 38 kilomètres carrés. Étranglé dans sa partie centrale par un promontoire, il s'arrondit largement au nord vers Zug.

Au sud le petit bourg d'Arth, voisin de Goldau, s'étale dans une plaine. Plus loin Immensee, voisin du fameux « chemin creux », fait face à Walchwil, la « Nice zugoise », bien abritée du nord, avec ses vieilles maisons enfouies dans la verdure. Voilà la presqu'île de Buonas avec ses deux châteaux ; Cham, au nom biblique, et ses fabriques de lait condensé qui approvisionnent la plupart des grands paquebots ; Baar et sa vieille église romane. Enfin le chef-lieu, Zug, cité très antique, puisqu'elle était déjà connue à l'époque romaine sous le nom de *Tugium*.

La petite ville de Zug est la plus curieuse de la région pour les archéologues. C'est avec raison qu'on l'a surnommée le Nuremberg suisse, car elle a conservé admirablement son cachet antique, ses ruelles étroites et les pignons à échelons de ses vieilles demeures, surtout dans le quartier de la vieille ville, tassé au bord du lac.

L'ancien Rathaus, antique et massif, renferme un intéressant musée d'histoire et d'archéologie. L'arsenal possède une riche collection d'armes, d'étendards et d'armures, témoins du passé militaire de la ville. L'église Saint-Oswald, du commencement de la Renaissance, en style gothique fleuri, a des tableaux de Deschwanden et un trésor assez riche. Les fortifications médiévales de la cité sont encore représentées par quelques vieilles tours et courtines sur les hauteurs. Cette enceinte fut la seconde de Zug, qui occupa d'abord un espace plus restreint près du lac : encore aujourd'hui la partie voisine des tours s'appelle le village (*dorf*), par opposition à la vieille ville. La ville neuve s'est développée près de la gare.

Zug s'est efforcé, depuis quelques années, d'attirer les étrangers, en faisant régner dans ses rues une propreté irréprochable, en embellissant la banlieue, en facilitant les excursions. Sa belle position sur le lac, en face du Rigi, et le voisinage des montagnes, que déjà les hôtels commencent à escalader, justifient son développement et sa prospérité. Aux environs de Zug se trouvent quelques stations climatiques et balnéaires : cure d'air du Zugerberg, bains d'Albisbrunn, établissement hydrothérapique d'Affoltern.



Cl. Wehrli

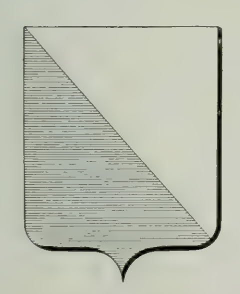
ZUG : LA PLACE PRINCIPALE.



ZURICH : LE QUAIBRUCKE ET L'UETLIBERG.

ZURICH

ZURICH A TRAVERS L'HISTOIRE. — ASPECT ET CARACTÈRE. ZURICH ET GENÈVE. — LA VILLE MODERNE. LES QUAIS DU LAC. — LA VIEILLE VILLE : AUX BORDS DE LA LIMMAT. — MONUMENTS ET ÉGLISES. ZWINGLI. — LE MUSÉE NATIONAL SUISSE. — ZURICH VILLE DE SCIENCE. LE POLYTECHNICUM. — LA LITTÉRATURE DE LA SUISSE ALLEMANDE. — L'INDUSTRIE MANUFACTURIÈRE EN SUISSE. — LA BANLIEUE ZURICHOISE. L'UETLIBERG. — LE LAC DE ZURICH. RAPPERSWIL. L'OBERLAND ZURICHOIS. — LA RÉGION INDUSTRIELLE. WINTERTHUR.



Zurich à travers l'histoire. — La plus grande ville de Suisse, Zurich, est en même temps l'une des plus anciennes : elle plonge dans le passé le plus lointain, puisqu'on a retrouvé des habitations lacustres vers l'estuaire de la Limmat, et elle a toujours joué un rôle important dans l'histoire de la Suisse, depuis la formation de la Confédération jusqu'à nos jours. Toujours à l'avant-garde des grands courants d'idées, qu'il s'agisse de la Réforme, de la poussée démocratique, du mouvement pédagogique, scientifique ou littéraire, Zurich a fourni une riche moisson d'écrivains et de savants. Grâce à son activité, enrichie depuis longtemps par son industrie et son commerce, la grande ville studieuse et travailleuse n'a pas dédaigné de devenir aussi de nos jours une ville de plaisir, gaie et attrayante pour les étrangers.

Turicum, l'ancêtre de Zurich, était une fort modeste bourgade quand les Romains s'installèrent en Helvétie. Tandis que les cités se développaient surtout à l'ouest, entre le Rhin et le Léman, elle resta un simple lieu de péage sur la route de la Rhétie. Suivant la tradition, Décius aurait fait décapiter dans cette localité trois martyrs chrétiens, Félix, Régula et Expérantius, dont le sceau actuel du canton porte encore l'image. Sur l'emplacement présumé du supplice, Charlemagne aurait fait bâtir l'église collégiale, reliée avec un chapitre de chanoines. L'« empereur à la barbe fleurie » séjourna plusieurs fois à Zürich, ainsi que ses successeurs; Louis le Germanique y fonda un monastère de femmes, qu'il dota richement et dont sa fille Hildegarde fut la première supérieure. C'est de cette époque que date le début de la prospérité de Zurich, qui se développa autour de ces monastères.

La ville prit un rapide essor grâce au commerce. Dès le XIIe siècle, elle devient un centre littéraire. Fortifiée par les ducs de Zæhringen, ville libre impériale en 1218, elle secoue bientôt le joug des baillis autrichiens en s'alliant aux Quatre-Cantons; elle entre dans la Confédération en 1351, pour y jouer bientôt, avec Berne, un rôle prépondérant. Une seule éclipse à signaler, au XVe siècle : en lutte contre Schwyz et Glaris qui lui disputent le Toggenburg, Zurich s'allie un instant à l'Autriche, et sort, pendant une dizaine d'années, de la Confédération ; mais cette dissidence passagère n'eut pas de suites. Zwingli prêcha la Réforme à Zurich, qui devint le foyer du protestantisme dans la Suisse allemande.

Zurich entretint toujours d'excellents rapports avec l'Alsace : la tradition rapporte que les Zurichois, alliés à Strasbourg, avaient fait le pari d'arriver en bateau par le Rhin, dans la banlieue strasbourgeoise, en moins de temps qu'il n'en faut à une soupe brûlante dans un chaudron pour se refroidir, — afin de montrer à leurs amis que, le cas échéant, ils pourraient venir rapidement à leur secours. On assure qu'ils gagnèrent leur pari. Cette prouesse fut chantée par le poète strasbourgeois J. Fischart.

Zurich, avec Berne, joua souvent le rôle d'arbitre dans les difficultés intérieures de la Suisse. La ville fut longtemps une des trois


ZURICH · LA BAHNHOFSTRASSE.

capitales fédérales. Elle a démoli ses remparts en 1833 et a pris une extension considérable dans le cours du XIXe siècle : elle compte aujourd'hui plus de deux cent mille habitants. La constitution du canton est très démocratique : c'est un de ceux où on compte une des plus fortes minorités socialistes, et où on a fait les expériences les plus complètes du socialisme d'Etat.

Aspect et caractère. Zurich et Genève. — Comme Genève et Lucerne, Zurich est situé au débouché d'un grand lac, dans une position commerciale avantageuse, et dans un site des plus séduisants, en face d'un panorama alpestre. L'analogie est surtout remarquable entre Zurich et Genève, qui remplissent les mêmes fonctions, jouent le même rôle, l'une dans la Suisse allemande, l'autre dans la Suisse française. Ce sont deux grandes métropoles industrielles et commerçantes, les deux centres intellectuels les plus puissants peut-être de la Confédération. L'une et l'autre furent les foyers du protestantisme indigène : ici Zwingli, là Calvin. Cités jadis sévères — au milieu du XIXe siècle, Zurich avait encore la réputation d'être triste — et qui, en l'espace d'une cinquantaine d'années, se sont complètement métamorphosées pour attirer les colonies des étrangers plus encore par leurs distractions et leur charme que par la largeur de leur hospitalité. Rien ne manque au parallèle, pas même une similitude d'aspect général : les vieux quartiers aux pignons anguleux refoulés le long de la rivière — Rhône ou Limmat — et la somptuosité des constructions modernes, des grands hôtels, des parcs et des quais, qui font à l'estuaire du lac un luxueux décor. Tel pont, tel quai de Zurich évoque inconsciemment dans l'esprit l'ambiance et le coup d'œil du pont du Mont Blanc ou du quai des Alpes, avec cette différence que Genève est orientée au nord et Zurich au midi.

Il y a peut-être encore plus de faste à Zurich dans les édifices riches et grandioses, — publics ou privés, — plus d'animation dans les avenues si mouvementées, où s'affairent et flânent tour à tour les passants, que sillonnent les voitures, les automobiles, les tramways électriques. On a calculé — la statistique est parfois attrayante — que Zurich est une des villes où la circulation des tramways a le plus d'intensité : la longueur du réseau urbain est de 70 kilomètres environ, avec plus de deux cents voitures, qui parcourent, par an, sept à huit millions de kilomètres, et transportent trente millions de voyageurs, chaque Zurichois faisant en moyenne 150 voyages par an. Zurich est devenue la cité moderne par excellence, où règne l'amour du confort, le luxe, mais aussi le bon goût, où l'on se divertit, — où l'on travaille plus encore. On s'est efforcé de plaire aux étrangers, en leur offrant un séjour de plaisir, de faste, de gaieté. Mais Zurich est toujours restée « l'Athènes de la Limmat », suivant son glorieux surnom, — la ville intellectuelle qui plaisait tant à Gœthe, la cité active, riche par son labeur. C'est, dans la pleine conception du mot et à tous les points de vue, une véritable capitale.

La ville moderne et de plaisir. Les quais du lac. — La grande artère la plus animée de Zurich, la *Banhofstrasse*, belle voie plantée d'arbres et bordée de luxueux édifices modernes, — magasins, banques, Bourse, poste, écoles, — relie au lac la gare monumentale, devant laquelle a été érigé un monument à l'homme d'Etat Alfred Escher, fondateur du Polytechnicum de Zurich et promoteur de la ligne du Gothard. Cette avenue débouche sur les quais, en s'ouvrant par un jardin public et une vaste place, près du pont — le *Quaibrücke* — qui coupe la Limmat à sa sortie du lac. Construit en 1882, le *Quaibrücke* par sa situation se rapproche du pont du Mont Blanc de Genève : et si ses dimensions sont un peu moindres, le coup d'œil qu'il offre sur le lac et les montagnes, dominées par les sommets neigeux des Alpes glaronnaises, est tout aussi majestueux.

A l'ouest le quai des Alpes, dans un décor de verdure, est bordé de somptueuses constructions, parfois surchargées, rehaussées de tourelles et de clochetons : la Tonhalle, — casino spécialement consacré aux auditions musicales, — le Château rouge un peu criard, le palais Hennenberg, la Maison blanche. Le joli parc de l'Arboretum, aux plantations variées, où l'on a élevé un buste à Bürkli, le constructeur du quai, occupe un renflement de la rive, non loin de la station d'Enge. Après un coude, le quai se poursuit derrière un petit port, jus-



LA TONHALLE OU SALLE DE CONCERTS


Cl. Photo-Glob.
ZURICH : LE QUAI DES ALPES ET L'UETLIBERG.

qu'au parc Belvoir, où l'on trouve concert et restaurant. Il y a des auditions musicales dans presque tous les parcs de Zurich, et l'installation des restaurants dans des jardins ombreux est un des principaux charmes de la ville et des environs.

Sur l'autre rive, l'Uto-quai, beaucoup plus long, se déroule en face des eaux bleutées du lac, près duquel s'alignent les hôtels, les palaces, les villas entourées de jardins. Grâce à son exposition en plein midi et à l'abri, protégé par toute une rangée de hauteurs contre les vents du nord, Zurich a un climat très doux qui permet de cultiver des plantes et des fleurs de pays chauds. Sur la rive on voit le théâtre municipal et divers autres lieux de divertissement. Zurich possède quatre grands théâtres : deux ont la spécialité des comédies populaires et des farces. Le quai se termine au parc du Zurichhorn, qui fait le pendant du Belvoir, mais plus rustique, et avec un petit musée zoologique. Par derrière s'est construit un vaste quartier neuf, coquet, aéré, où s'élèvent chaque jour de nouvelles et riches habitations privées.

Tout l'été l'animation est grande sur les quais, où l'on aime muser et rêver, surtout à l'heure exquise du soleil couchant. Avant ou après les grands voyages alpestres et les rudes ascensions, il fait bon paresser quelques jours dans ce décor de confort et de gaieté, en face des eaux bleues et du panorama harmonieux et riant des lointains, qui contraste si vivement avec la grandeur farouche de la montagne alpestre récemment foulée aux pieds.

La vieille ville : aux bords de la Limmat. Monuments et églises. Zwingli. — La vieille ville de Zurich était entourée de remparts, aujourd'hui démolis, et de fossés qui subsistent en grande partie. Sur la rive droite de la Limmat, les anciennes fortifications ne sont plus attestées que par le boulevard qui porte le nom expressif de *Hirschengraben* (Fossés aux cerfs). De l'autre côté on avait dérivé l'eau de la Sihl — qui se jette dans la Limmat comme à Genève l'Arve dans le Rhône, mais plus près de la ville, — et on avait réuni la rivière au lac par un canal zigzaguant, qui courait le long des murailles, et qui subsiste toujours : ce sont les *Schœnzengraben* (fossés des remparts).

Les derniers restes de la vieille ville, qui a disparu en majeure partie sous le pic des démolisseurs, sont dans les quartiers qui bordent la Limmat : le coup d'œil est pittoresque, du pont de la cathédrale, sur les deux rangées irrégulières d'anciennes maisons, parfois en bois, aux combles pointus, que relèvent çà et là des tours et des clochers. La rive droite est surtout curieuse avec les vieilles rues étroites et tortueuses, mais toujours d'une propreté parfaite, la Münstergasse, la Niederdorfstrasse, la Neumarkt.

Le long de la rivière, ilôts et ponts se succèdent dans une perspective accidentée. Près du lac, une ancienne redoute transformée en parc avec rafraîchissements et concerts — la Bauschænze — forme une jolie tache de verdure. Plus loin, les arches du pont de la cathédrale. Puis la Limmat s'étrangle au niveau du pont large et court, qui débouche entre deux vieux édifices en saillie, l'ancien hôtel de ville, du XVIIe siècle, et la halle aux bouchers. En descendant encore, on voit quelques anciens moulins sur pilotis, en partie démolis, en amont d'une île autour de laquelle s'élargit la rivière.

La rive occidentale offre un lacis de ruelles bosselées. La terrasse plantée d'arbres du Lindenhof est liée à d'antiques souvenirs historiques : là s'éleva un château fortifié, sans doute dès l'époque romaine, et reconstruit par les empereurs germaniques.

Les plus anciens monuments de Zurich sont ses églises. La doyenne est la cathédrale, le *Grossmünster*, un peu composite et d'un curieux effet par le contraste étrange que présentent des cou-


L'ANCIEN HOTEL DE VILLE, SUR LA LIMMAT.



Cl. Wehrli.

ZURICH. — LES VIEUX MOULINS.



Cl. Photoglob.

LA STATUE DE ZWINGLI.

poles de style classique coiffant des tours ogivales. Toute l'histoire de Zurich est concrétisée dans cet édifice. Une première église fut élevée là sous les Carolingiens : il n'en reste plus de trace, à part les fondations et la crypte. Le monument actuel, dans ses plus anciennes parties, date de la fin du XIe siècle, et fut continué pendant les deux siècles suivants. La façade romaine est surmontée de tours gothiques, dont l'une présente dans une niche la statue de Charlemagne, la couronne sur la tête et l'épée sur les genoux. Les dômes aux fleurons dorés ont été ajoutés en 1779. L'intérieur a la grandeur sévère et sombre des églises romanes, que vient souligner encore l'austérité du culte réformé. Les chapiteaux de la nef sont particulièrement remarquables : ils comptent parmi les plus anciens de l'architecture religieuse en Suisse. Le chœur est décoré de vitraux modernes. A côté de l'église, le cloître de l'ancien chapitre des chanoines, de la plus belle période du gothique, présente de curieuses sculptures et a été bien restauré.

Le Grossmünster fut le berceau de la Réforme en Suisse, on pourrait presque dire en Europe. Avant Luther et Calvin, le jour de l'an 1519, Zwingli (1), curé de la cathédrale, monta en chaire pour prêcher la réforme religieuse. Il convertit peu à peu ses concitoyens à ses idées et obtint du gouvernement de Zurich la reconnaissance des pratiques et des dogmes nouveaux. Sa prédication gagna Glaris et Berne à la Réforme; mais les quatre cantons primitifs restèrent fidèles au catholicisme. Une guerre civile, qui faillit être fatale à la Confédération, éclata à la suite de cette scission religieuse : les réformés furent battus en 1531 à Cappel, où Zwingli fut tué. Mais cette lutte fratricide ne se prolongea pas, et chaque canton fut laissé libre d'adopter la religion de son choix.

Zwingli avait une éloquence entraînante, et parlait avec beaucoup de feu. Un adversaire comme Bossuet a rendu hommage à son talent, en reconnaissant que, de tous les propagateurs de la Réforme, « aucun n'a expliqué ses pensées d'une manière plus précise, plus uniforme et plus suivie; mais aussi aucun ne les a poussées plus loin, ni avec autant de hardiesse. » Zurich a élevé une statue à Zwingli sur le quai de la Limmat, et lui a consacré, dans un édifice voisin, le Helmhaus, qui abrite la bibliothèque municipale, — à côté de la chambre du poète Gottfried Keller, — un intéressant musée où se trouvent réunis des autographes, manuscrits, portraits, médailles et autres objets relatifs au réformateur et à son entourage.

Tout près, la Wasserkirche, petite église du XVe siècle, — « l'église de l'eau », qui mire ses contreforts dans la Limmat, — offre un joli vaisseau gothique. Sur l'autre rive, le Fraumünster, d'une antiquité aussi vénérable que la cathédrale, est l'ancienne église de l'abbaye de femmes fondée par Louis le Germanique. Comme le Grossmünster, l'édifice actuel ne remonte, dans aucune de ses parties, au delà du XIe siècle, mais ici la majeure partie de l'église est gothique. Son clocher élevé, au toit rouge, domine de loin les quais de la rivière. A l'intérieur on remarque le tombeau du bourgmestre zürichois Hans Waldmann, homme d'Etat remarquable, mais qui par son caractère violent se suscita des ennemis implacables, et qui mourut sur l'échafaud en 1489.

A peu de distance, l'église Saint-Pierre, très simple et plus moderne, attire l'œil par les cadrans énormes de ses clochers. Au pied de la façade est la tombe du philosophe Lavater, qui fut pasteur de cette église pendant un quart de siècle, et fut tué en 1799 au cours de la prise de Zurich par l'armée française. La ville possède quelques églises récentes, de bel aspect, notamment l'église du faubourg d'Enge, dont la coupole et le clocher couronnent une hauteur au-dessus du lac, et l'église catholique Notre-Dame, de style roman italien, près de la Limmat, avec un clocher isolé.



Cl. Wehrli.

ZURICH. — LA CATHÉDRALE.

Les musées. Le musée national suisse. — De tous les musées de Zurich, le plus caractéristique est le Musée national suisse, inauguré en 1898, et qui s'élève derrière la gare, près du confluent de la Sihl et de la Limmat, coupé par un parc où se dressent quelques statues d'artistes et d'écrivains. Le monument, qui réunit dans ses différentes parties les principaux styles architecturaux de la Suisse, offre un ensemble pittoresque, avec ses pignons à échelons ou à toiture en saillie, ses tours, ses créneaux et ses portails divers.

Le musée, fondé par la Confédération, a pour but de grouper les antiquités nationales de la

(1) Né à Waldhaus (Saint-Gall). Zwingli avait été d'abord curé de Glaris et ensuite d'Einsiedeln.


Cl. Wehrli.

ZURICH : LA CATHÉDRALE, LA LIMMAT ET LA FRAUMUNSTERKIRCHE.

Suisse, et de montrer l'évolution historique du pays, spécialement en ce qui concerne le développement de l'art et de la civilisation. Ce qui en constitue l'originalité, c'est que les collections sont classées par ordre chronologique, chacune dans une salle qui présente, par le style et l'ornementation, un cadre de l'époque.

Les collections préhistoriques, extrêmement remarquables, sont les plus riches de Suisse; celle des antiquités lacustres fut commencée et enrichie par le Dr Ferdinand Keller, qui découvrit les vestiges de ces anciennes habitations dans les lacs helvétiques. La reconstitution d'un village lacustre est particulièrement intéressante pour les profanes. Les antiquités romaines et franques sont aussi curieuses et abondantes.

Plus riches encore le moyen âge et la Renaissance. Ici les collections sont, en général, spécialisées. Seule la série des splendides vitraux, tout à fait hors de pair, est répartie entre les différentes salles. La salle d'armes est installée avec beaucoup de goût : là sont disposés divers trophées historiques, les armes de Zwingli, l'épée de parade et les bannières offertes par le pape Jules II à la Confédération. Les anciennes chambres, reconstituées avec des éléments originaux, attirent surtout l'attention des visiteurs, notamment la chambre de l'antique maison *zum Loch* de Zurich (XIVe siècle), les chambres gothiques de l'ancienne abbaye du Fraumünster, le salon du Seidenhof, à Zurich, avec poêle de Pfau de Winterthur (1620), la salle baroque de la maison Lochmann, avec des portraits et un plafond à sujets mythologiques.

Le trésor, réuni dans un caveau souterrain éclairé à la lumière électrique, offre un ensemble unique d'objets précieux et d'orfèvrerie suisse, depuis les temps les plus anciens. Un plat d'or préhistorique, avec des figures d'animaux, est d'une valeur archéologique inestimable. L'intérêt historique vient encore s'ajouter à la beauté du travail.

Il faut citer aussi la collection si pittoresque des costumes nationaux, celle des meubles gothiques et des sculptures plates sur bois, celle de la céramique et des poteries helvétiques, — porcelaines de Zurich et de Nyon, faïences de Winterthur, etc., — les tapisseries, le cabinet des monnaies et médailles. Les richesses de ce musée sont telles et d'une si grande variété qu'il est impossible d'en donner un aperçu complet : seule une visite détaillée peut permettre de les apprécier et de se rendre compte de l'intérêt que présentent ces admirables collections.

En dehors du Musée national suisse, la galerie de peinture du Kunsthaus, propriété de la Société artistique de Zurich, renferme de fort beaux tableaux, presque tous de peintres du XIXe siècle, et spécialement quelques pages remarquables de Bœcklin, des paysages de Diaz, Calame, Lehmann, le portrait de Pestalozzi par Anker, et une collection d'œuvres du paysagiste et animalier zurichois Rodolphe Koller. On y visite aussi une exposition temporaire de peinture contemporaine. Tout près a été installé en 1919 un Musée de l'art zurichois.

Un petit musée original est le *Pestalozzianum*, sur les quais de la Limmat, qui contient l'exposition scolaire suisse, et où on montre la chambre de Pestalozzi, le célèbre pédagogue zurichois dont nous avons déja parlé à propos de la ville d'Yverdon.



LE MUSÉE NATIONAL.



MUSÉE NATIONAL : LA SALLE DES ARMES.

Zurich, ville de science. Le Polytechnicum. L'enseignement professionnel. — Zurich est sans doute le centre scientifique le plus important de la Suisse. La ville savante est presque toute entière groupée sur les hauteurs qui s'étagent sur la rive droite de la Limmat, et largement aérée entre des jardins, des espaces libres et des parcs, comme la place de gymnastique et la Haute promenade avec son allée de vieux tilleuls, d'où le coup d'œil est charmant sur la cité, le lac et la montagne. Là voisinent diverses écoles secondaires, primaires et professionnelles, cantonales et municipales, les différents corps de bâtiments de l'Université et du seul établissement fédéral d'instruction de toute la Suisse, le Polytechnicum. La vie universitaire est très active ; c'est le véritable Quartier latin de Zurich.

Le vaste édifice central du Polytechnicum a été construit en 1860, au milieu d'un grand parc, dans le style de la Renaissance italienne ; la façade de l'aile septentrionale est ornée de peintures allégoriques à la détrempe, — noir sur blanc — dites *sgraffiti*. Il renferme d'intéressantes collections d'archéologie antique, d'histoire naturelle et d'estampes. La grande salle de l'*aula*, avec un beau plafond moderne, offre une vue superbe de son balcon.

Le Polytechnicum est une école supérieure d'enseignement technique et professionnel, dont il n'existe pas d'équivalent en France. « Il comprend des sections d'architecture, d'ingénieurs, de mécanique, de chimie, d'agriculture et forêts, des cours normaux pour la formation des maîtres, une section d'économie politique et de philosophie générale, une autre des sciences militaires. Les jeunes gens n'y sont admis qu'au sortir des autres écoles, à l'âge minimum de dix-huit ans, et munis d'un certificat de maturité qui équivaut à nos baccalauréats. La durée des études varie de deux à quatre années, selon les divisions. Le Polytechnicum reçoit près de deux mille étudiants et compte environ cent vingt professeurs ou maîtres auxiliaires. Luxueusement installé, riche en laboratoires, pourvu de toutes les machines utiles à ses cours, consacré au haut enseignement, il est surtout professionnel et forme l'élite des techniciens : moins de science pure et de théorie que d'expériences. »

L'enseignement professionnel est organisé en Suisse d'une façon hors de pair. Au-dessous du Polytechnicum, sont les *technicums*, écoles d'arts et métiers, qui sont au nombre de six (1). Tout en bas de l'échelle fonctionnent les cours complémentaires d'apprentis. Bâle possède une université ouvrière. Enfin il existe une quantité considérable d'écoles professionnelles spéciales, dont nous avons déjà signalé quelques-unes, chemin faisant : écoles d'art appliqué, d'horlogerie, d'hôtellerie, de travaux de femme, écoles ménagères, école de domestiques (à Lenzburg), de cuisine, école pouponnière (à Fribourg).

Il faut noter aussi l'excellente organisation de l'Instruction publique dans la ville et le canton de Pestalozzi. L'école primaire compte huit années d'enseignement. Elle se continue par une école facultative de perfectionnement, qui est aussi une école d'ouvriers et compte deux à trois années de cours. Chemin faisant, après la sixième année de l'école primaire, l'élève peut bifurquer pour entrer au gymnase (lycée) qui le conduira à l'université après six ans et demi d'études, ou bien il optera pour l'école secondaire (école primaire supérieure), qui compte trois années d'enseignement et débouche sur le technicum. Après la seconde année de l'école secondaire, il peut entrer à l'école industrielle cantonale d'où il arrive à l'école polytechnique fédérale. Ou bien il se dirige vers l'école cantonale de commerce. Après la troisième année de l'école secondaire, au lieu d'entrer dans l'une des neuf sections du technicum, il peut choisir l'école normale, d'où il sortira quatre ans après avec un brevet d'instituteur.



MUSÉE NATIONAL : LA CHAMBRE DU SEIDENHOF.

La littérature de la Suisse allemande. — Zurich a toujours été à la tête du mouvement intellectuel de la Suisse allemande, qui lui doit ses meilleurs écrivains. Ceux-ci occupent une place importante dans la littérature allemande. Au moyen âge, un des plus célèbres minnesinger, Jean Hadlaub, est de Zurich. Au XVIe siècle la ville donne naissance au bibliographe et naturaliste Conrad Gessner, sur-

(1) A Genève, Fribourg, Bienne, Le Locle, Berthoud (Burgdorf), Winterthur.


ZÜRICH
Echelle - 1 : 15 600
0 100 200 300 400 500 M
UNTERSTRASS
OBERSTRASS
RIGI
AUSSERSIHL
FLUNTERN
HOTTINGEN
ENGE
RIESBACH
LIMMAT
Funiculaire
Casino
Eg. d'Unterstrass
Eg. d'Oberstrass
Landes Museum
Musée Nal Suisse
Gare
Pl. de la Gare
Polytechnikum et Université
Hôpital Cantonal
Ecole de Chimie
Ecole de Physique
Arsenal
Caserne
Eg. St Jacques
Jardin Botanique
Banque Nationale
Lindenhof
Gross Munster
Frau Munster
Stadthaus
Tonhalle
Salle de Concerts
Quai des Alpes
Bains des Hommes
Bains des Femmes
Théâtre Municipal
Eg. Cathol.
Hôpital des Enfants
Eg. de la Croix
Cimetière Neu Munster
Parc Belvoir
Parc de l'Arboretum
Gare d'Enge
Sihlthalbahn Freudenberg
Sihlhölzli
Uto Br.
LAC DE ZÜRICH
Parc du Zurich Horn
Musée Zoologique
Casino
Bains
Gare
411


Cl. Wehrli.

ZURICH : LA VILLE VUE DU LAC

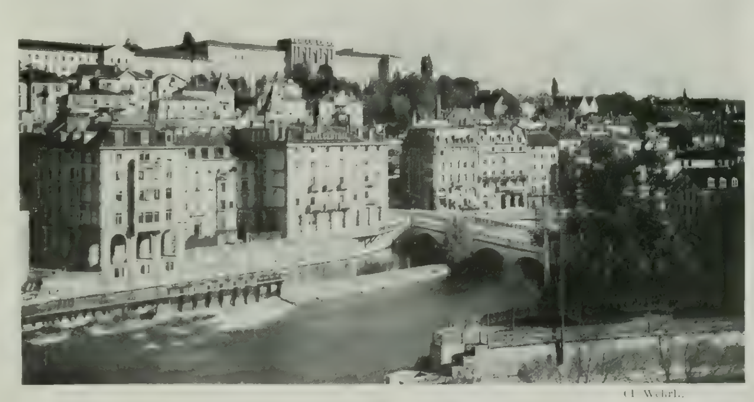
nommé le Pline allemand bien qu'il ait écrit en latin. Zwingli y prêche la Réforme et s'impose comme un orateur éloquent. Historien de la Suisse en allemand, géographe précis et pittoresque des Alpes en latin, Tschudi, de Glaris, a composé, à la même époque, des œuvres moins remarquables par la documentation que par le sentiment de la couleur.

Le XVIIe siècle, qui marque la décadence de la littérature allemande en même temps que l'apogée de la littérature française classique, ne fournit aucun écrivain remarquable. Par contre, le XVIIIe, surtout dans sa seconde moitié, est particulièrement riche. Les deux critiques zurichois, Bodmer et Breitinger, furent les initiateurs de la jeune école qui allait demander son inspiration au moyen âge national et à l'Angleterre, et rompirent avec Gottsched, qui stérilisait la littérature allemande dans une imitation servile de la littérature française. Voici le grand historien Jean de Müller ; le délicat poète des idylles alpestres, Salomon Gessner, qui sentit vivement la montagne ; le polygraphe Zschokke, plein de verve, que l'Allemagne a donné à l'Argovie ; le brillant Lavater, le créateur de la physiognomonie, à la fois anatomiste, philosophe, critique et polémiste, le type du tempérament zurichois, volontiers fougueux, épris d'idées généreuses et de nouveautés ; le pédagogue Pestalozzi, émigré dans la Suisse française, qui peut le revendiquer presque autant que le critique Bonstetten, donné par Berne à Genève. Deux poètes intéressants marquent les débuts du XIXe siècle : Hebel, né à Bâle, chantre de la forêt Noire et du peuple, auteur des savoureuses « Poésies alémaniques », et le Grison J.-G. de Salis Seewis, esprit fin et mélancolique, qui peignit la nature en traits délicats et qui contribua à la réunion des Grisons à la Suisse. Gottfried Keller, mort en 1890, Zurichois, et Carl Spitteler, mort en 1924, dont on n'a pas oublié les sentiments francophiles pendant la guerre, sont les poètes modernes les plus célèbres.

La ville industrielle. L'industrie manufacturière en Suisse. — Zurich est une ville industrielle de premier ordre, la plus importante de la Confédération ; les manufactures sont reléguées pour la plupart sur la rive gauche de la Sihl, dans le quartier ouvrier d'Aussersihl, et dans la banlieue. C'est le centre de la fabrication des soieries en Suisse. Les filatures de coton et les fabriques de machines de ses faubourgs sont également considérables. L'habillement, l'imprimerie, l'édition, la photographie, les industries d'art, la porcelaine, n'y sont pas moins bien représentés. Au point de vue commercial, Zurich a dépassé Bâle, malgré l'essor rapide de cette dernière ville. La gare de Zurich, au centre d'un réseau très serré de voies ferrées, est la plus importante de Suisse. La prospérité générale a donné, comme à Lausanne, une grande impulsion à l'industrie du bâtiment. Les établissements de crédit, de leur côté, ont prospéré et se sont multipliés avec le développement économique.

L'industrie a attiré à Zurich de nombreux immigrés. Les étrangers les plus nombreux sont les Allemands, qui sont surtout chefs d'entreprises, commerçants et employés de commerce, et des Italiens, ouvriers pour la plupart. Les Allemands sont au nombre de plus de quarante mille : les patrons font une rude concurrence au commerce et à l'industrie indigènes, tandis que les salariés s'efforcent de propager l'esprit gréviste parmi les ouvriers locaux. Aussi cette pénétration étrangère inspire-t-elle certaines inquiétudes aux Suisses.

Zurich est le meilleur poste d'observation pour jeter un coup d'œil d'ensemble sur les industries manufacturières helvétiques. Beaucoup de celles-ci sont anciennes. « Aux XIIIe et XIVe siècles,


Cl. Wehrli.

LE PONT DE LA GARE ET LE POLYTECHNICUM.



ZURICH : LA LIMMAT ET LE QUAI DE L'HOTEL DE VILLE.

dit M. P. Clerget (1), Zurich possédait déjà l'industrie de la soie, Bâle le tissage de la laine. Le concile qui se tint dans cette dernière ville (1431-1449) y amena la fabrication du papier, et la fondation de l'Université (1460) provoqua un grand essor de l'imprimerie. » Les protestants, chassés des Pays-Bas à la fin du XVI[e] siècle, et de France après la révocation de l'Edit de Nantes, se réfugièrent en grande partie en Suisse, où ils contribuèrent à l'essor économique. L'horlogerie est introduite au XVII[e] siècle ; le tissage et la broderie se développent au siècle suivant. La fabrication des machines est plus récente, suivie de près par les industries chimiques, électro-chimiques, alimentaires.

Les industries extractives de la Suisse sont insignifiantes : pas de houille, pas de minerais, à part deux ou trois filons de minime importance comme dans le Jura bernois, — tout au plus un peu de lignite et d'asphalte, et quelques salines. Néanmoins l'absence de combustible n'a pas enrayé l'essor industriel. La houille est suppléée depuis quelque temps par la « houille blanche » des chutes d'eau. Si les matières premières sont amenées à grands frais, elles repartent avec plus de bénéfices encore : plus des trois quarts de l'exportation suisse consiste en produits de transformation. Les barrières montagneuses, qui semblaient faire obstacle au progrès économique, ont été percées en tout sens. Les Suisses, avec une ténacité industrieuse, ont tiré un parti admirable d'un pays difficile à mettre en valeur : ils ont su vaincre la nature ou s'y adapter.

Les deux principales industries suisses furent longtemps la broderie et l'horlogerie : nous avons vu celle-ci dans le Jura et à Genève, où elle est à peu près exclusivement cantonnée ; nous retrouverons celle-là dans la Suisse orientale (Appenzell et Saint-Gall), qui est sa terre d'élection. L'une et l'autre ont été fort atteintes du fait de la guerre et de la crise des changes qui a suivi. Il est remarquable que la broderie comme l'horlogerie comptent parmi les industries qui se prêtent le mieux à la fragmentation, au travail en chambre, et qui, en évitant la concentration des usines énormes dans quelques grandes villes, retiennent le travailleur au village et permettent à l'ouvrier et à l'ouvrière de conserver leur foyer. L'esprit de famille, si développé en Suisse, n'a pas peu contribué au succès de ces deux industries.

(1) Dans son étude économique *la Suisse au XX[e] siècle.*

La fabrication des machines, des soieries et des cotons est spécialement groupée autour du Zurich : le rendement respectif varie de 200 à 400 millions. La première industrie, la plus récente, s'est surtout développée depuis trente ans, grâce à l'exploitation des forces hydrauliques, dans la région zurichoise, et aussi à Genève, Bâle et Baden. Le tissage de soie occupe un grand nombre d'ouvriers ; parmi les métiers, il en est un certain nombre qui sont encore des métiers à la main : la fabrication des tissus de soie est concentrée à Zurich ; celle des rubans, bien moins importante, à Bâle et dans les environs, où le travail est exécuté en partie à domicile. L'industrie du coton a souffert, depuis une trentaine d'années, de la concurrence de l'Italie, où son développement a été très rapide (en Lombardie), grâce au bon marché de la main-d'œuvre : la Suisse dispose environ d'un million et demi de broches, groupées en majeure partie dans le canton de Zurich, et ensuite dans la Suisse orientale.

Les industries du lait ont pris une extension considérable. Au premier rang figure la fabrication du chocolat au lait, favorisée par le prix peu élevé du sucre en Suisse. « L'addition au cacao de lait condensé, sucré et évaporé à siccité, donne une pâte très douce, très aromatique, fondante, d'un velouté caractéristique qui en fait la valeur. L'industrie du chocolat se développe de plus en plus ; on compte actuellement une vingtaine de fabriques dont les produits, grâce à une publicité intense, mais très intelligemment entendue et qui est un modèle du genre, sont répandus partout à l'étranger (P. Clerget). » L'industrie chocolatière rapporte cinquante millions par an à la Suisse. La fabrication du lait condensé, dont l'essor est assez récent, a pris une grande importance. Ces deux produits sont destinés en majeure partie, surtout le dernier, à l'exportation. Par contre la fabrication du beurre a fort diminué : loin d'exporter aujourd'hui, la Suisse achète beaucoup de beurre à l'étranger, notamment en France. L'industrie fromagère, surtout cantonnée dans les Alpes fribourgeoises et bernoises, est toujours florissante. Ajoutons que la moitié du lait — dont la production atteint près de vingt millions d'hectolitres — est consommé sur place, et qu'un quart à peine est utilisé pour les



LA PLACE DE LA GARE.



Cl. Wehrli

LE LAC DE ZURICH ET LA CHAINE DES ALPES, VUS DE L'UETLIBERG (873 M.).

diverses branches des industries laitières (et à peu près autant pour les besoins de l'élevage).

Les industries chimiques doivent aussi être signalées, et, en première ligne, l'industrie des couleurs localisée à Bâle, puis la fabrication de l'aluminium par électrolyse, à Neuhausen (depuis 1889) : pour cette dernière production, la Suisse, après avoir tenu un instant la tête, vient au second rang, après les Etats-Unis.

Il ne faut pas oublier enfin une industrie d'un autre ordre qui a pris, en Suisse, un développement tout spécial : je veux parler de l'industrie hôtelière, dont nous avons parlé dans sa terre classique, l'Oberland bernois.

La banlieue zurichoise. L'Uetliberg. — Il y a beaucoup d'excursions et de promenades pittoresques aux environs de Zurich. A quelques kilomètres de la grande ville on est déjà en pleines montagnes, dans le calme de la nature la plus rustique et le silence des vertes forêts qui font le charme de cette banlieue.

Une première chaîne serre de près, à l'est et au nord, l'estuaire du lac, la ville et la Limmat. Là serpente, dans une vallée profonde et boisée, le charmant ruisseau des Eléphants, ainsi nommé d'après une fontaine où un jet d'eau s'échappe de la trompe d'un éléphant de pierre, dans un cadre rustique d'arbres et de forêts. Au-dessus s'étagent les croupes de l'Adlisberg, dominé par une ancienne redoute, et où l'on va goûter à la maison forestière.

Un peu plus au nord, le dôme plus saillant du Zurichberg offre une vue plus étendue sur la ville, le lac et les montagnes. A la lisière de la forêt, une société a créé un vaste restaurant, un palace-hôtel luxueux, avec de grands jardins et un parc où on donne des concerts. Il suffit de s'éloigner un peu pour retrouver la nature agreste dans les gorges du Sagentobel, le long desquelles se déroulent de rustiques galeries en bois qui s'accrochent aux parois rocheuses et franchissent le ruisseau sur des ponts incurvés. La chaîne s'abaisse vers les collines de Waid, d'où l'on embrasse aussi un beau coup d'œil.

Mais le plus grandiose panorama dont on puisse jouir aux environs de Zurich est offert sans contredit par l'Uetliberg, le « Rigi zurichois ». C'est le dernier éperon de la chaîne occidentale qui accompagne à quelque distance le lac de Zurich et tombe brusquement, en face de la ville, sur la plaine de la Limmat. La hauteur de la montagne n'est pas considérable — 873 mètres, soit 450 au-dessus de la ville et du lac — mais son arête est remarquablement dégagée. On domine Zurich et le gracieux croissant du lac, et, au delà, la vue s'étend sur un des plus vastes panoramas de toute la Suisse, du Jura aux Alpes et à la forêt Noire. Au nord se profilent les cimes bleuâtres du Feldberg badois et des cônes basaltiques souabes de Hohentwiel et Hohenkrachen ; au sud s'ouvre sur un immense hémicycle la ceinture crénelée des géants alpestres diadémés de neige, du Sæntis appenzellois au Tœdi, au Titlis, à la Jungfrau et aux Diablerets vaudois, en partie masqués par les puissantes masses du Rigi et du Pilate. Un chemin de fer à adhérence accède au sommet, sur lequel s'échelonnent quelques hôtels et restaurants. Sur l'éperon septentrional a été élevé un monument à l'ancien président



DANS LES GORGES DU SAGENTOBEL.


Cl. Wehrli.

KUSNACHT, LE LAC DE ZURICH ET L'UETLIBERG.

de la Confédération, Jacobs Dubs. On peut suivre très loin au sud la crête, légèrement ondulée, de la chaîne qui se déroule, en retrait, parallèlement aux rives du lac.

Tout au pied de ces hauteurs coule la Sihl, qui suit dans toute sa longueur le lac de Zurich, dont elle est séparée par un faible renflement montagneux, pour se jeter dans la Limmat à la sortie de la ville. La longue et étroite vallée de la Sihl est desservie par une petite voie ferrée : elle est surtout intéressante par ses superbes forêts — au delà de petites localités industrielles — qui sont la propriété de la ville de Zurich. On élève le gros gibier dans le parc de Langenberg.

Le lac de Zurich. Rapperswil. — Le lac de Zurich a une physionomie toute spéciale dans le groupe si nombreux des lacs suisses. D'autres sont sauvages, grandioses, romantiques : celui-ci est avant tout riant. Il n'a point les eaux vertes, les côtes déchiquetées, aux rocs abrupts et aux sombres sapinières, de ses frères de l'Oberland bernois ou des Quatre-Cantons ; il n'offre pas les vastes perspectives marines des lacs de Genève, de Constance ou de Neuchâtel, ni l'aspect italien des lacs tessinois. Long et étroit, il se déroule paresseusement comme un immense fleuve tranquille, entre des rives de faible altitude, mamelonnées, verdoyantes, piquetées de vignes, de bosquets, de maisons de plaisance disséminées autour de localités proprettes. S'il évoquait quelque paysage similaire, ce serait presque la Seine le long des coteaux de Champrosay ou de Triel, mais avec plus de largeur naturellement, plus de luminosité dans le ciel et sur les eaux, et surtout plus de relief.

La plus grande partie du lac appartient au canton de Zurich : seule la région orientale dépend de Saint-Gall (au nord) et de Schwyz (au sud). La Limmat, qui sort du lac à Zurich, est le prolongement de la Linth, venue de Glaris, qui se jette à l'autre extrémité.

La rive droite (est et nord) est la plus intéressante, surtout par les beaux coups d'œil qu'elle offre vers les lointains alpestres, aux groupes neigeux finement ciselés sur l'azur clair des beaux jours : elle est longée, comme la rive gauche, par une voie ferrée, qui rejoint la précédente à Weesen, et se dirige sur Sargans, puis de là bifurque d'un côté sur les Grisons, de l'autre vers l'Aarlberg. La ligne principale, suivie par les express, est celle de la rive gauche. Mais c'est encore en bateau — comme toujours — qu'on goûte le mieux les beautés du lac.

Au départ de Zurich, de petits bourgs actifs et coquets se donnent la réplique sur les deux rives. A l'est Zollikon, accroché au flanc des montagnes, et que domine un clocher aigu ; Küsnacht, à l'entrée d'une gorge sauvage, où l'on a endigué le torrent et d'où l'on monte à la « Solitude », sur la colline voisine ; Meilen, avec une vieille église gothique, localité près de laquelle on découvrit, en 1854, les premiers vestiges connus des habitations lacustres préhistoriques. En face, les coteaux de Kilchberg, où se trouve le tombeau du poète Conrad Meyer, le chantre du lac de Zurich ; Thalwil, bourg industriel et actif ; la petite ville ravissante de Horgen, sous le Zimmerberg, dont l'église possède deux fresques italiennes intéressantes ; la presqu'île d'Au, avec un étang minuscule, d'où l'on a une belle vue de l'ensemble du lac, un peu resserré à cet endroit ; Wædenswil, que Tschudi appelait le plus beau village de Suisse et qui est aujourd'hui, avec ses dix mille âmes, la localité riveraine la plus peuplée : un vieux manoir, Alt-Wædenswil, restauré aux frais de l'Etat, est le château fort le plus considérable de la Suisse orientale ; au flanc des coteaux, dans un fort beau site, est installée l'école fédérale d'horticulture et de viticulture.


Cl. Wehrli.

VUE GÉNÉRALE DE RICHTERSWIL.



Cl. Wehrli.

RAPPERSWIL, LE LAC DE ZURICH ET LES ALPES.

Au delà, le lac s'élargit, et ses rives, peu à peu infléchies, s'orientent de plus en plus à l'est. Au sud se creuse le golfe de Richterswil : la coquette localité du même nom est située à l'endroit le plus large du lac, en face de la petite ville de Stæfa, d'où l'on jouit d'un des plus beaux coups d'œil sur les Alpes de Glaris et d'Appenzell. Plus à l'est se dessine un étranglement : une longue presqu'île vient au devant du cap qui porte Rapperswil, et la jonction est assurée par un viaduc de près d'un kilomètre de long, qui coupe le lac, avec, au milieu, un pont tournant, et sur lequel passe la voie ferrée de Pfaeffikon à Rapperswil, raccordant les deux rives. Au large, les îles poétiques de Lützelau et d'Ufenau, celle-ci, chantée par Conrad Meyer, dans son poème sur Ulrich de Hutten, un des promoteurs de la Réforme, qui mourut là en 1523. L'île d'Ufenau a une intéressante petite église du XIIe siècle, qui appartient à l'abbaye d'Einsiedeln.

Avec ses tours pointues et les murailles grises de son castel féodal qui dominent les toits roux et inclinés de ses maisons, la petite ville saint-galloise de Rapperswil est certainement la plus pittoresque du lac. La vieille cité était massée sur une presqu'île. Elle a conservé encore son cachet moyenâgeux dans ses rues étroites comme la Hintergasse, que bordent de curieuses arcades creusées dans les façades, ou formées par de simples colonnes de bois soutenant les étages supérieurs. L'hôtel de ville est conçu dans ce dernier mode de construction, avec cette différence que les colonnes en bois sont remplacées par de puissants piliers et des voûtes en maçonnerie : il renferme quelques curiosités, notamment une série assez rare de vieilles coupes de corporations. Le château des anciens comtes, aux murailles revêches et nues, percées de quelques étroites fenêtres, date du XIVe siècle : la forme polygonale de la tourelle et la disposition des toitures sont assez curieuses. A l'intérieur, les réfugiés polonais, qui étaient très nombreux ici, ont groupé un certain nombre de souvenirs; il y avait le cœur de Kosciuszko, qui a été transporté en Pologne après la guerre; une colonne commémorative des luttes pour l'indépendance, en marbre noir, surmontée de l'aigle de Pologne, a été élevée non loin de là; enfin on a installé un musée national polonais intéressant, comprenant de nombreux objets d'art, des tableaux, des armes, des costumes militaires et une bibliothèque. Il est question de transférer ce musée en Pologne. Près du château, la terrasse du Lindenhof, plantée de tilleuls séculaires, offre de fort beaux points de vue sur la ville et le lac. Rapperswil est entouré de nombreuses cultures de roses qui rendent le séjour ravissant au mois de juin.



L'ÉGLISE DE GRUNINGEN.

La partie orientale, au delà du viaduc, porte le nom de lac supérieur. Elle offre beaucoup moins d'intérêt que le grand lac. La Linth à l'est et l'Aa au sud débouchent à travers des marécages que sépare l'éminence du Buchberg. Lachen, au débouché du Wæggital, a une église assez curieuse de style rococo.



LE RATHAUS DE RAPPERSWIL.



VUE PANORAMIQUE DE WINTERTHUR.

L'Oberland zurichois. — La région montagneuse qui s'étend au nord du lac de Zurich — l'Oberland zurichois — est accidentée et pittoresque. Elle formait jadis une seigneurie dont Grüningen était le chef-lieu : modeste bourg paisible, dont l'église moderne est revêtue d'une coupole de forme curieuse, présentant de loin l'aspect d'un casque à pointe.

Ce ne sont point les aspects majestueux et farouches des grandes Alpes, mais des paysages boisés et mamelonnés, des horizons vastes et tranquilles, de belles silhouettes de montagnes d'altitude moyenne.

Deux petits lacs — le Greifensee et le Pfaeffikonsee — s'étalent nonchalamment entre des rives onduleuses. Çà et là de vieux châteaux. Celui d'Uster est aujourd'hui le siège du tribunal. Uster est au centre d'une région très active, avec de nombreuses filatures de coton, où l'on fabrique des machines et des soieries, à Rüti, à Hinwil.

A l'est se dresse le Bachtel, qui dépasse onze cents mètres, et d'où l'on découvre un pittoresque et vaste panorama sur les villages industriels, les lacs, les montagnes, et tout au fond, sur le splendide horizon alpestre qui se déroule du Sæntis à la Jungfrau. Par derrière, l'agréable et fraîche vallée de la Tœss, capricieuse et encaissée entre des rochers et des forêts, descend vers Winterthur. Il y a quelques petites stations balnéaires dans ces montagnes : elles ont surtout une clientèle helvétique et locale, composée principalement de Zurichois.

La région industrielle. Winterthur. — Le canton de Zurich s'étend au nord jusqu'au bord du Rhin, à travers une vaste plaine un peu vallonnée. Région agricole, industrielle plus encore, où il ne faut pas chercher des curiosités naturelles ou artistiques, mais des usines, des cités ouvrières, des foyers actifs de la production économique contemporaine sous toutes ses formes.

Quelques bourgs se sont rapidement développés et sont devenus, grâce aux manufactures, des villes importantes, comme Œrlikon, dans la banlieue zurichoise, et surtout comme Winterthur, dont l'hôtel de vIlle moderne mérite d'être signalé pour sa façade originale, au péristyle néo-grec haussé sur un perron.

Winterthur, qui a dépassé cinquante mille âmes, est le centre de la fabrication des machines : là les moteurs ronflent, les engrenages grincent, les roues et les volants tournent; le fer, la fonte et l'acier, domptés par le feu et la volonté de l'homme, s'assouplissent et s'agencent en mécanismes complexes qui centuplent la valeur et la production du travail humain.

Mais ce n'est point l'enfer industriel décrit par les romanciers ou dénoncé par les polémistes : l'usine est claire, gaie, aérée; l'ouvrier n'est pas exploité, il travaille raisonnablement et à des salaires rémunérateurs; les villes restent propres et coquettes et dépensent à profusion pour la voirie, les monuments publics, les promenades, les musées, les écoles, les bibliothèques, afin de répandre parmi le peuple les bienfaits de l'hygiène, de l'art et de l'instruction.



HOTEL DE VILLE DE WINTERTHUR.

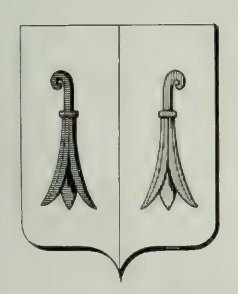


Cl. Wehrli.

LE RHIN ET LA VILLE DE BALE.

BALE

BALE A TRAVERS L'HISTOIRE. — ASPECT GÉNÉRAL. LE RHIN. — BALE VILLE ANTIQUE. LES VIEUX QUARTIERS. LE RATHAUS. — LA CATHÉDRALE. — LA PEINTURE : HOLBEIN ET BŒCKLIN. LES MUSÉES. — LES QUARTIERS NEUFS DE LA RIVE GAUCHE. LA SOCIÉTÉ BALOISE. L'INDUSTRIE, LE COMMERCE, LES BANQUES. — LES ENVIRONS DE BALE. LA VALLÉE DU BIRSIG. SAINT-JACQUES. LES VIEUX CHATEAUX DE LA BIRSE. — EN REMONTANT LE RHIN. LES RUINES ROMAINES D'AUGUSTA RAURACORUM. — LA VALLÉE DE L'ERGOLZ. LIESTAL. LE JURA BALOIS.



Bâle à travers l'histoire. — Bâle est, avec Genève, une des deux grandes portes de la Suisse, — la « porte d'or », disent les Bâlois. A l'extrémité du territoire helvétique, poussant une pointe en Allemagne, comme Genève en France, Bâle vécut aussi pendant quelques siècles — moins longtemps toutefois que sa sœur romande — en marge de la Confédération.

La position stratégique naturelle qu'occupe Bâle, au coude du Rhin, devait attirer l'attention des Romains. La ville se fonda autour d'une forteresse construite à la fin du IVe siècle, par l'empereur Valentinien, pour résister aux incursions des Alamans : il est curieux qu'on lui ait donné un nom grec, *Basilea*, — qui signifie « la royale ». La destruction de la cité romaine voisine, *Augusta Rauracorum*, profita à Bâle, qui devint bientôt la métropole de la région. Un évêché y fut fondé, autour duquel gravita l'histoire bâloise pendant dix siècles. Les évêques eurent bientôt un fief temporel important, qui releva de l'empire germanique. Les bourgeois achetèrent peu à peu leurs franchises : Bâle, devenue ville libre, prospéra rapidement par le commerce et l'industrie, en dépit du tremblement de terre de 1356.

Le XVe et le XVIe siècles sont les plus intéressants de l'histoire bâloise. La ville connut alors une prospérité considérable. Le célèbre concile tenu à Bâle de 1431 à 1443 provoqua un mouvement intellectuel intense. Savants et humanistes s'y donnent rendez-vous ; la peinture, avec Holbein, y brille d'un vif éclat. L'Université est fondée ; l'imprimerie naissante y prend son essor avec Jean Froben, surnommé le « roi de l'imprimerie ». En 1501, la ville entre dans la Confédération helvétique. La Réforme amène bientôt une crise importante : en 1529, l'évêque, avec le chapitre, est expulsé et se retire dans ses domaines (1), qui correspondaient à peu près au Jura bernois actuel, et dont la population reste fidèle au catholicisme ; la ville, avec la banlieue sud formant le canton actuel, avait embrassé le protestantisme.

Cette scission, accompagnée de l'exode des familles catholiques, porta un coup à la prospérité de Bâle. Les XVIIe et XVIIIe siècles sont une époque de stagnation, sinon de déclin. Toutefois beaucoup de réfugiés français réformés vinrent s'installer dans la ville, où ils contribuèrent à développer l'industrie de la soie et à répandre l'influence et la culture françaises. Des traités importants y furent signés en 1795. Le congrès de Vienne agrandit le canton de quelques communes distraites du domaine de l'ancien évêché (qui fut réuni, pour la majeure partie, à Berne). Une nouvelle crise assez grave éclata bientôt : à la suite d'une guerre civile, l'Etat, en 1833, se séparait en deux demi-cantons, Bâle-Ville et Bâle-Campagne.

C'est dans la seconde moitié du XIXe siècle que s'est produite la seconde renaissance économique : la ville a pris soudain un grand essor et s'est développée avec une rapidité extraordinaire : de 37 000 âmes en 1860, elle passait à 112 000 en 1900, après

(1) Jusqu'à la Révolution, l'évêque siégea à la Diète germanique, tout en étant l'allié des cantons catholiques suisses.



BALE : L'ANCIEN PONT EN BOIS SUR LE RHIN.

avoir dépassé Genève ; elle compte aujourd'hui près de cent cinquante mille habitants. Les événements de 1870 et l'annexion de l'Alsace avaient renforcé l'influence allemande.

Aspect général. Le Rhin. — Bâle a une physionomie toute particulière parmi les villes helvétiques. Située à proximité du point de jonction entre la Suisse, la France et l'Allemagne, elle rappelle surtout les villes de l'Alsace et de l'Allemagne du sud par la disposition de ses rues et le style de ses maisons. Les rapports, de tout temps, furent particulièrement étroits avec l'Alsace.

Bâle a beaucoup de ressemblance avec Strasbourg, par sa sévère cathédrale en grès rouge comme par ses maisons antiques des quais, aux toits démesurément hauts, dans lesquels s'étagent plusieurs rangées de fenêtres à auvent. Comme Strasbourg aussi, la ville a payé un tribut récent à l'influence germanique en matière architecturale, mais moins dans les bâtiments neufs que dans la restauration des édifices anciens, où l'on a abusé parfois, — comme au Rathaus et sur la toiture de la cathédrale — de la polychromie voyante et criarde.

Cependant Bâle est restée très simple, et n'a pas la parure brillante d'autres grandes villes modernisées, comme Genève et Zurich : mais par là elle parle peut-être davantage à l'âme des Suisses, comme des archéologues et des amoureux du passé, si elle déconcerte parfois l'étranger par ses contrastes, non pas d'un quartier à l'autre, mais dans la même rue. On ne peut pas opposer ici la vieille cité à la ville neuve : le modernisme s'est répandu un peu partout, au petit bonheur, élevant de somptueux hôtels de financiers à côté d'habitations vétustes et modestes de petits artisans ; en revanche il n'a pas exproprié et rasé en bloc des quartiers entiers.

L'impression générale est celle que donne l'atmosphère paisible d'une très grande ville de province d'une propreté raffinée, bourgeoise, cossue, habitée par des hommes d'affaires qui s'installent suivant leur commodité et recherchent le calme dans leur vie privée. On est étonné de la tranquillité qui règne dans le premier marché financier de la Suisse : tout se passe à la Bourse et dans les bureaux, sans fièvre, avec le sérieux et la gravité du caractère bâlois, sans qu'on soupçonne derrière ces façades, qui semblent endormies, les énormes transactions qui s'opèrent sur un ordre bref, par un simple jeu d'écritures.

Toutes les grandes villes de Suisse ont leur lac ou leur rivière. Bâle a son fleuve, et quel fleuve ! le Rhin, autour duquel se jouèrent tant de drames historiques, le Rhin aux eaux vertes qui coule large et majestueux, échancrant de sa verte boucle la grande ville dominée par les clochers rougeâtres de sa cathédrale, pour s'orienter définitivement au nord, vers la plaine d'Alsace, vers la Westphalie industrielle, vers les polders de Hollande, où se divisent ses grands bras sillonnés de vaisseaux de haut bord. Bâle ne domine pas les rives — comme Berne ou Fribourg — du haut d'un plateau escarpé, propice aux fortifications, ainsi qu'une cité guerrière et défiante du moyen âge : elle s'étale avec confiance dans une plaine ouverte sur les bords du fleuve, comme il sied à la ville commerçante et accueillante qu'elle fut dès son origine.

Quatre ponts modernes enjambent le Rhin de leurs arches de fer ou de granit. Le pont du milieu — *mittlere Rheinbrücke* — remplace le *Vieux pont* en bois, du XIIIe siècle, démoli en 1902, et qui était une curiosité de Bâle : tous ceux qui l'ont vu ont gardé un souvenir exquis de sa silhouette pittoresque, qui s'harmonisait si bien avec les antiques maisons des quais et les tours de la cathédrale. Artistes et archéologues déplorent cette perte, qu'on aurait sans doute pu éviter, bien que le vieux pont ne fût plus suffisant pour la circulation.

Le progrès a parfois des exigences cruelles. C'est lui aussi qui fit raser, au siècle dernier, les curieuses fortifications de la ville, qui était trop à l'étroit et étouffait derrière son corselet de remparts et de tourelles : le peu qui en a été conservé permet de regretter qu'on n'en ait pas sauvegardé davantage.



LE PONT DU MILIEU, QUI A REMPLACÉ LE PONT EN BOIS.



Cl. Wehrli.

BALE : LE WETTSTEINBRUCKE ET LA CATHÉDRALE.

Bâle, ville antique. Les vieux quartiers. Le Rathaus. — La majeure partie de la ville — *Gross-Basel*, le Grand Bâle — est située sur la rive gauche du Rhin, du côté de la convexité du fleuve. Au moyen âge elle occupait seulement l'espace compris entre les *Petersgraben*, les *Leonardsgraben* et les *Albansgraben*, — anciens fossés, qui ont donné leur nom aux rues tracées plus tard sur leur emplacement : ce quartier est encore désigné sous le nom de *Stadtquartier* — quartier de la ville, — le reste constituant originairement les faubourgs. Au XV[e] siècle l'extension considérable de la ville amena la création d'une seconde enceinte, qui s'étendait de la *Schœnzenstrasse* (en face le pont Saint-Jean) jusqu'à la porte Saint-Alban, en passant par la *Spalenthor*, les *Steinengraben* et les *Æschengraben* : la superficie de la ville était plus que doublée. Depuis cinquante ans, les quartiers neufs se sont développés plus loin encore, sur un vaste espace. Bosselée, avec des ruelles parfois escarpées, des gradins étroits qui tombent sur le Rhin, — comme le *Rheinsprung* — la vieille ville est très pittoresque.

La *Spalenthor*, qui date du XV[e] siècle, est un des rares vestiges de la seconde enceinte (il ne reste rien de la première) : elle a baucoup de relief et de caractère avec ses deux tours crénelées, rondes à la base et polygonales au sommet, qui encadrent la toiture d'un comble pyramidal très aigu. La façade est ornée d'une riche décoration plastique de l'époque. Les environs des tours verdoient de parcs et de plantations d'arbres sur l'emplacement des anciennes redoutes : le Jardin botanique, les jardins de l'Université, la place ombreuse de Saint-Pierre, où subsiste encore la vieille Maison Hiss, résidence de l'ambassadeur de Prusse en 1795, lors de la signature du traité de Bâle. Dans une rue voisine, la jolie fontaine du Spalen est ornée d'un joueur de cornemuse et d'une danse de paysans d'après Albert Dürer et Holbein. Plus loin, l'église des frères prêcheurs, du XV[e] siècle, a une élégante tourelle.

Un des coins les plus curieux de Bâle et le mieux conservé, c'est le voisinage du marché aux poissons (*Fischmarkt*). Sur la petite place bordée de vieilles maisons s'élève la plus jolie fontaine de Bâle, du XV[e] siècle, due à Jacques Sarbach, et remarquable par l'élégance de sa décoration comme par la finesse de ses motifs. Tout le quartier est riche en monuments, qui, en grande partie, ne sont point mentionnés par les guides. Ce sont d'abord les hôtels des corporations, dont beaucoup ont été reconstruits de nos jours : les corporations ont toujours été puissantes à Bâle, et elles ont joué un grand rôle dans le développement économique de la ville. La cour de la maison des forgerons (dans la *Gerbergasse*) est ornée d'une très belle fontaine de la Renaissance, à côté d'une statue d'Isaac Iselin, fondateur de la Société d'utilité publique ; celle des tonneliers, place du Marché, a une intéressante façade du XVI[e] siècle ; plusieurs offrent de belles décorations modernes, de Sandreuter, et sont de véritables palais. L'ancienne maison de ville (*Stadthaus*), construite en 1771 pour l'administration des postes, et qui sert aujourd'hui à l'assistance publique, est un curieux spécimen du style rococo.

Fort intéressants aussi, au sud de la vieille ville, les environs de



Cl. Wehrli.

LA SPALENTHOR.



Cl. Photoglob.

FONTAINE DU FISCHMARKT.



Cl. Wehrli

BALE. LA BARFUSSERPLATZ.



Cl. Wehrli

LA FAÇADE DU RATHAUS.

Cl. Wehrli

LE GRAND ESCALIER DU RATHAUS.

la *Barfüsserplatz*, dont la fontaine a de jolies statuettes. L'ancienne église des Cordeliers, où a été installé le Musée historique, dont nous parlerons bientôt, date du XIVe siècle : elle est remarquable par ses vastes dimensions et son chœur d'une grande hauteur. Tout près, l'église gothique de Saint-Léonard, avec de belles voûtes, avait été détruite par le tremblement de terre de 1356 et fut reconstruite au siècle suivant par Jean de Nussdorf. A côté de la cathédrale, la *Rittergasse*, rue patricienne, dont les immeubles datent en majeure partie des XVII et XVIIIe siècles, est caractéristique par ces vastes et austères hôtels, plus bourgeois qu'aristocratiques, ces demeures simples qui ont abrité de père en fils des banquiers richissimes, probes et durs à eux-mêmes, sévères et défiants derrière leurs hautes fenêtres grillagées comme des coffres-forts.

Le centre de l'animation, à Bâle, est la place du Marché, où s'élève le Rathaus. Ce vieil hôtel de ville si remarquable a été restauré récemment, et l'on a fort critiqué le bariolage un peu violent de sa façade, avec des couleurs trop vives, bleu, or, rouge, — rouge surtout. Quelque opinion qu'on professe à ce sujet, la façade de l'édifice, encastrée dans des constructions voisines, ne produit pas moins un bel effet, avec les rangées d'étroites fenêtres tripartites qui courent sous les créneaux et sur les arcades, entre deux tours inégales, l'une trapue portant une échauguette en saillie, l'autre haute et élancée, dominant tout l'édifice et rehaussée de tourelles d'angles à clochetons. Bien qu'il date du XVIe siècle, le monument, tant par sa construction que par la fantaisie de son architecture, se rattache encore à la tradition gothique, et spécialement à celle de l'école bourguignonne. Les personnages peints sur la façade achèvent de lui donner un aspect de bizarrerie étrange qui n'est pas sans charme.

A l'intérieur un superbe vestibule à arcades remonte à la même époque ainsi que le grand escalier. On remarque des fresques en grisaille de Jean Bock. Au perron, une statue du XVIe siècle représente Munatius Plancus, qui aurait été le fondateur de Bâle, d'après une tradition reconnue aujourd'hui erronée. Par derrière, les différentes parties de l'édifice descendent vers le Rhin par des gradins formant terrasses, le long d'une colline escarpée : chaque terrasse se compose d'une cour intérieure autour de laquelle sont groupées les salles du monument. Sur la terrasse supérieure se trouve le bâtiment des archives, avec un joli cloître voûté sur double colonnade entourant un petit jardin. La plus belle salle, celle du Conseil d'Etat, est au premier étage : elle est ornée de boiseries sculptées et de vitraux à armoiries du XVIe siècle. La salle du Grand Conseil (assemblée législative du canton) est de style moderne et renferme des fresques historiques de Schill.

La cathédrale. — La cathédrale — le *Münster* — a fort belle allure avec ses murs grenus en grès rouge des Vosges, sa façade sévère et ses deux tours élégantes, couronnées de flèches élancées, ajourées, finement ouvragées, suivant le goût du moyen âge à son déclin. Elle a été restaurée à deux reprises dans la seconde moitié du XIXe siècle. Là aussi on a pu reprocher quelque excès dans ce travail : le vénérable monument a été un peu trop dégagé, nettoyé, lustré, remis à neuf; la toiture en tuiles polychrome ne laisse pas de produire un effet singulier. Mais l'ensemble garde son unité et sa belle harmonie.

On ignore à quelle époque fut bâtie la première église sur l'emplacement actuel de la cathédrale. D'après la tradition, l'empereur germanique Henri II, qui avait fait passer la ville de Bâle sous sa suprématie, aurait, au début du XIe siècle, fait réédifier la basilique détruite par les Hongrois : les Bâlois reconnaissants adoptèrent pour patron l'empereur, qui fut canonisé après sa mort. La nouvelle église fut incendiée en grande partie en 1185, reconstruite et réédifiée à nouveau après le tremblement de terre de 1356 suivi d'un incendie : à ce moment la voûte de la grande nef s'effondra, et





CATHÉDRALE DE BALE : VUE D'ENSEMBLE ET PORTAIL SAINT-GALL.

la partie supérieure du chœur s'abîma dans le Rhin. La malheureuse cathédrale avait connu tous les sinistres.

De l'édifice roman il ne reste que la partie extérieure du chœur, le soubassement de la tour septentrionale et la très belle porte Saint-Gall, finement décorée, avec, au tympan, un bas-relief représentant le *Jugement dernier,* et des statues expressives dans les niches latérales. L'impression d'élégance et de légèreté qui s'en dégage est tout à fait remarquable pour l'époque.

Les nefs remontent au premier édifice gothique, construit dans le style de transition. La façade, ainsi que les collatéraux, date du XIVe siècle. Le portail, assez simple, est surmonté d'une haute fenêtre ogivale. Une large balustrade court à la base des tours. Au-dessus s'échelonnent quelques belles statues : *Henri II et son épouse Cunégonde, la Vierge et l'Enfant Jésus,* sur le pignon, et, de chaque côté, *Saint Martin partageant son manteau* et *Saint Georges terrassant le dragon.* Les deux tours, légèrement inégales, et qui ont chacune leur individualité caractéristique, ont été élevées par deux architectes différents, l'une au commencement, l'autre à la fin du XVe siècle. Le *Münster* de Bâle est le type des grandes cathédrales médiévales auxquelles plusieurs siècles ont collaboré, auxquelles chaque âge a apporté son portail, sa nef ou sa tour, pour réparer les dégâts des sinistres, — chacun avec son originalité particulière, — et qui gardent néanmoins une harmonie générale, comme si la foi religieuse avait unifié en un même idéal les diverses conceptions artistiques.

L'intérieur a été aménagé à cinq nefs par la suppression des chapelles latérales. On remarque surtout un beau jubé du XIVe siècle, la chaire et les fonts baptismaux du XVe, quelques anciens tombeaux dans les collatéraux et deux bas-reliefs intéressants, dont l'un, représentant six apôtres, remonte à l'époque romane. Près d'un pilier est la pierre tombale du célèbre humaniste Erasme, qui vécut un certain temps à Bâle. Les stalles gothiques du transsept, avec des sujets satiriques, sont particulièrement curieuses.

A la cathédrale est annexé un magnifique cloître gothique en grès rouge, aux voûtes sombres et fraîches qui abritent les riches sépultures de divers personnages, et d'où l'on découvre, à travers les arcades, une belle perspective sur le Rhin. A l'intérieur, la salle du Concile, où l'on a réuni une curieuse collection de Bibles. C'est là que siégea le Grand Concile de Bâle, après avoir tenu ses premières séances dans la cathédrale. Ouvert en 1431, au milieu d'une assistance de plus de cinq cents évêques et cardinaux, il dura douze ans : mais le pape Eugène IV ayant, dans l'intervalle, transporté le siège du concile à Ferrare, les décisions des Pères de Bâle ont cessé d'être reçues par les canonistes romains à partir de la vingt-deuxième session. Le concile de Bâle mit fin à la terrible guerre des Hussites après avoir négocié avec les dissidents de Bohême ; il provoqua, à la fin, un nouveau schisme dans l'Eglise, en déposant Eugène IV et en élisant l'antipape Félix V, qui d'ailleurs abdiqua bientôt. Le mouvement d'idées amorcé par ce concile continua à se développer et prépara la Réforme, qui fut prêchée en 1529 par Œcolampade (1) et adoptée par la majorité de la population. Une statue a été élevée à Œcolampade dans le cloître.

Derrière la cathédrale et le cloître, la terrasse ombreuse du

(1) Un des promoteurs de la Réforme qui avait transposé en grec son nom allemand *Hausschein,* suivant l'usage de nombreux érudits du temps.



Cl. Wehrli.

CLOITRE DE LA CATHÉDRALE.



LA TERRASSE DU PFALTZ ET LE RHIN.

Pfaltz domine la ville et le Rhin, face à la silhouette ardoisée des montagnes de la forêt Noire. M. Sainte-Marie Perrin a décrit en termes colorés ce gracieux paysage, si plein de charme, dans son livre sur les villes d'art suisses :

« De cette rive gauche, qui est le vrai Bâle, la silhouette sombre de la ville étagée se reflète et s'écroule dans l'or du Rhin. C'est un élancement extraordinaire de tours, de tourelles, de flèches, d'échauguettes, de fines toitures ou de pauvres mansardes, pignons hardis, vieux toits pantelants d'autrefois, combles cossus du XVIIIe siècle, longues arêtes du couvert d'une nef, que dentelle une foule parlante et parfumante de cheminées de toutes sortes, de toutes grandeurs, de toutes hauteurs ; des rouges, des roses, des mauves, des blanches, ajourées de mille manières, avenantes et hospitalières, donnant à ces vieux toits l'air bon enfant de ceux des bourgs alsaciens.

« Au-dessous de tout cela, bordant le fleuve, des terrasses et des balcons, des encorbellements de toutes sortes s'enrubannent de glycines, de vigne vierge, de chèvrefeuille ou de lierre. Devant les perrons solennels de quelques vieilles demeures patriciennes, des rangées architectoniques de vieux ifs s'alignent, ou bien de rinceaux compliqués de buis taillés. Un même charme enveloppe le tout et gerbe harmonieusement la charmille compassée avec le souple noisetier, les folles aubépines avec le boulingrin vieillot et suranné. Tout cela se mire et gambade sur les facettes du flot, jusqu'à l'heure où l'ombre allonge sa main avare et jalouse, retirant aux eaux leur parure de reflets. »

La peinture. Holbein et Bœcklin. Les musées. — Bâle n'est pas seulement une ville d'art par ses monuments, mais encore par ses musées. C'est à Bâle qu'on peut admirer les plus belles pages de la peinture suisse ; c'est là que sont nés ou que se sont formés les talents les plus originaux et les plus vigoureux.

Le premier peintre bâlois, Conrad Witz, au début du XVe siècle, fut un précurseur, comme Van Eyck dans les Pays-Bas, et s'attacha à imiter la nature avec un sens déjà très juste de la réalité. Hans Holbein le Jeune, né à Augsbourg, doit être rangé parmi les peintres bâlois, car c'est à Bâle que son talent s'est formé : venu dans cette ville à dix-huit ans, il y demeura jusqu'en 1526, époque où la rage iconoclaste des réformés intransigeants, qui détruisaient les œuvres d'art et badigeonnaient à la chaux les fresques religieuses, le força à aller s'établir en Angleterre, où il mourut à quarante-cinq ans de la peste. Holbein soigne beaucoup les détails, avec un réalisme minutieux, comme les peintres allemands primitifs, mais il l'emporte sur ceux-ci par l'éclat et la chaleur de son coloris. « En peignant sur le bois ou la toile, a dit Viardot, il semble graver au burin sur une planche de cuivre ; il ressemble à son père, le vieux Holbein. Peu à peu sa manière devient plus douce, plus suave, plus élégante ; la couleur aussi, d'abord sèche et morne, prend de la pâte, de la transparence, de la chaleur, de l'éclat. Il se montre enfin tout à la fois grand dessinateur et grand coloriste ; il est peintre achevé, il est lui-même. Ce dernier degré de la perfection se voit principalement dans les œuvres de son âge mûr : par exemple, parmi les tableaux, la *Madeleine*, qu'on croirait, à la vigueur d'expression, l'œuvre d'un maître florentin du XVIe siècle. »

Une grande éclipse interrompt, après cette époque, l'art bâlois jusqu'à nos jours. Mais la renaissance picturale contemporaine n'a pas été moins brillante que la renaissance économique. Arnold Bœcklin, mort en 1901, est un des peintres les plus originaux et les plus hardis du XIXe siècle. Sa première manière fut plutôt sentimentale, avec des naïvetés un peu déconcertantes. Mais son talent s'affermit rapidement : il peint avec un réalisme saisissant et lugubre les horreurs de la guerre qu'il a vues en 1870. Un long séjour à Florence achève de le transformer : il redevient doux et tendre, dans toute la plénitude de ses moyens d'expression et la maturité de son génie. Bœcklin vécut longtemps aussi en Allemagne ; mais, comme l'a dit spirituellement M. Sainte-Marie Perrin en caractérisant le talent et la carrière de Bœcklin : « Si le soleil toscan a mûri, doré et gonflé la grappe, si les vignerons allemands l'ont cueillie, les espaliers bâlois ont fourni la greffe, et les celliers de la vieille vigne abritent la récolte. » Bœcklin a laissé un élève de grand talent, Hans Sandreuter, d'inspiration très moderne, qui a peint de nombreuses et fort belles décorations dans la ville de Bâle.



BALE — LA FREIENSTRASSE.

Le musée de Bâle, le plus important de toute la Suisse pour la peinture, est riche en œuvres de Holbein et de Bœcklin, à qui deux grandes salles sont spécialement consacrées. Les meilleurs cartons de Holbein sont à Bâle, avec des portraits d'une grande puissance d'expression, comme celui du bourgmestre Amerbach, et quelques sujets religieux, tels le *Corps du Christ*, traités avec un réalisme pénétrant. Le vieux maître Conrad Witz est représenté par des compartiments d'un grand autel très curieux comme facture. Les tableaux de Bœcklin se rattachent surtout à sa dernière manière : *les Naïades*, *le Bois sacré* et *la Vie, un songe*, sont particulièrement remarquables. L'école flamande compte ici quelques Téniers intéressants ; il y a aussi de très bons spécimens de l'ancienne école flamande, et des Tintoret, des Poussin et des Philippe de Champaigne, qui


BÂLE
Echelle = 1: 14850
0 100 200 300 400 500m
Gare St Jean
Gare aux marchandises
Nouvelle Gare Badoise
Gare Badoise
Gare Fédérale
Gare du Birsig
RHIN
FL.
Pont du Chemin de fer
Pont projeté
Pt Wettstein
Pont St Jean
Pt du Milieu
Cimetière de Kannenfeld
Cimetière St Théodore
Jardin Zoologique
Schützenmatt Park
Münster (Cathédrale)
Université
Rathaus (Hôt de Ville)
Porte St Alban
Porte St Paul (Spalen T.)
Porte St Jean
Monumt de St Jacques
Monumt de Strasbourg
Hôpital Municipal
Hôpital des Enfants
Musée
Musée Historique
Théâtre
Kunsthalle
Casino
Synagogue
Abattoirs
Prison
Bibliothèque de l'Univers.
Jardin Botanique
Arsenal
Bourse
Caserne
Eg St Paul
Eg. St Leonard
Eg. St Martin
Eg. St Elisabeth
Eg. St Alban (Anc. Abbaye)
Eg. St Théodore
Eg. St Joseph
Eg. St Mathieu
St Alban Anlage
Bains
Bac
Demoulin, Frès Sc


Cl. Hanfstaengl.

LE CHRIST MORT, PAR HOLBEIN (MUSÉE DE BALE).

méritent d'être retenus. Enfin nulle part mieux qu'à Bâle, on ne peut apprécier dans son ensemble l'école suisse moderne, composée surtout de paysagistes épris des splendeurs et des harmonies alpestres, et d'observateurs qui ont saisi sur le vif les types populaires : Calame, Koller, Burnand, Anker, Sandreuter, aussi complexe que son maître Bœcklin et qui excelle également dans l'allégorie, le génial Segantini, le plus grand peintre de la montagne, né dans le Trentin, mais qui se rattache à la Suisse par ses sujets d'inspiration empruntés pour la plupart aux Alpes grisonnes.

La sculpture est beaucoup moins riche. Il faut signaler cependant un fort bel antique, l'*Apollon Steinhauser*, et une réplique de l'*Hercule Farnèse*. Le musée renferme en outre des collections très complètes d'histoire naturelle et d'ethnographie, avec des antiquités mexicaines fort rares. La grande salle d'honneur est décorée par les portraits des savants nés à Bâle : la ville, qui a toujours été réputée pour le caractère sérieux et pondéré de ses habitants, a surtout produit des mathématiciens éminents, à la tête desquels figurent les Bernoulli et Euler.

La Kunsthalle, où se tient l'Exposition permanente de la Société bâloise des beaux-arts, et le musée de sculpture voisin, méritent une visite : là sont exposés des tableaux modernes; ici figure une collection abondante de plâtres antiques. A l'entrée sont des frises en *sgraffiti*, et des mascarons sculptés de Bœcklin, représentant des figures grimaçantes, et qui rappellent, par la puissance de leur réalisme, les meilleurs morceaux analogues de la sculpture gothique. L'escalier est décoré par une fresque de Stückelberg, l'auteur des peintures murales de la chapelle de Guillaume Tell, sur le lac des Quatre-Cantons.

Le musée historique, installé, de façon originale et très heureuse, dans le vieux cadre religieux et gothique de l'ancienne église des Cordeliers, est le plus riche de ce genre en Suisse, après le Musée national de Zurich. Là sont réunies des œuvres d'art religieux d'une valeur incomparable : les restes de la fameuse *Danse des morts* de Bâle, qui avait été peinte jadis dans le couvent des frères prêcheurs, sur les murs du cimetière; des stalles, des autels sculptés des XVe et XVIe siècles, et spécialement le superbe retable à volets de Santa-Maria-Calanca (Grisons); de vieilles cloches; le trésor de la cathédrale de Bâle, avec des ostensoirs, reliquaires, croix et ciboires précieux; des bijoux et coupes des corporations et de l'Université, des spécimens admirables d'orfèvrerie et de forge d'art anciennes. C'est une profusion de richesses artistiques et historiques. De magnifiques vitraux, provenant du château de Langenstein, ont été placés près des tribunes de la vieille église. Il ne faut pas oublier la collection de faïences et de céramique, les armes, les trophées, les uniformes, — avec la cotte de mailles de Charles le Téméraire, — les vieux costumes et anciens attributs, — glaives de justice, verges d'huissiers, etc., — les meubles, les chambres et salles à manger, qui ont été reconstituées dans les bas côtés, cloisonnés et plafonnés, de la basilique : la salle à manger du conseiller Iselin et la chambre du Spiesshof, l'une et l'autre du début du XVIIe siècle, ont des boiseries et des lambris de toute beauté.

Les quartiers neufs de la rive gauche. La société bâloise. — Autour de la vieille ville, sur la rive gauche, s'étalent sur le plateau les quartiers neufs, où habitent la bourgeoisie, les commerçants aisés, les étrangers. Quelques édifices et statues modernes sont à noter; l'église Sainte-Elisabeth, avec une belle flèche, construite en style gothique vers le milieu du XIXe siècle, et l'église Saint-Paul, plus récente, bâtie en style roman. Le monument de Saint-Jacques rappelle une sanglante bataille de l'histoire suisse; celui de Strasbourg, près de la gare centrale, dû au ciseau de Bartholdi, évoque, en un groupe de marbre symbolique et touchant, les secours prêtés par les Bâlois lors du siège de Strasbourg en 1870, et l'amitié séculaire des deux villes.

Sur les bords du Birsig, qui entaille le plateau à travers la ville avant d'aller se jeter dans le Rhin, a été aménagé un jardin zoologique des plus pittoresques, touffu et verdoyant, entrecoupé par les parcs d'animaux et les ménageries. Plus haut, le jardin Sainte-Marguerite, dans un joli point de vue, domine le panorama de la cité et des environs.

Bâle, comme Genève, a attiré de tout temps de nombreux étrangers dans ses murs : c'est la ville de Suisse qui a compté et compte encore le plus de millionnaires; c'est aussi (avec Genève) une de celles où les impôts sont le moins élevés. Le climat est doux et sain, la vie tranquille, la population réservée, mais accueillante et hospitalière. La société bâloise a toujours été ouverte aux hôtes qui sont venus se fixer dans la ville, et c'est une tradition dans les familles riches de patronner les artistes et surtout les



LE BOIS SACRÉ, PAR BŒCKLIN (MUSÉE DE BALE).


Cl. Phot. Glob.
BALE : LE MUSÉE HISTORIQUE.

savants étrangers. Le Bâlois n'est pas bruyant et ne vit pas dans la rue; ici les affaires ne se traitent pas dehors, mais dans les cercles, qui sont particulièrement nombreux et jouent un rôle considérable, que ce soient des sociétés savantes, de bienfaisance, artistiques ou sportives. Grand travailleur, le commerçant, l'industriel ou le banquier, après les fatigues de la journée, va se délasser le soir à son cercle; les salons des familles aisées sont également très fréquentés par une société de choix. Les jeux de hasard et la danse n'ont guère d'adeptes : le Bâlois aime surtout la conversation sérieuse et la musique, pour laquelle il a un goût très vif (la ville compte 80 cercles ou sociétés de musique). Les sports sont aussi en honneur : Bâle s'intéresse depuis longtemps au cheval, et a été choisi pour siège de la Société hippique suisse; la ville s'enorgueillit de posséder les cavaliers les plus élégants et les équipages les plus soignés de la Confédération.

Malgré son caractère sérieux, le peuple bâlois sait à l'occasion se divertir. Voici comment un auteur local décrit les réjouissances du carnaval, qui sont particulièrement typiques et mériteraient d'être mieux connues en France :

« Les fêtes du carnaval sont très animées, toutes pleines de drôleries, et ont un grand rapport avec celles de Rome et de Cologne.

« Pendant deux ou trois jours, du lundi au mercredi qui suivent le mercredi des cendres, il souffle sur notre ville un vent de folie. Les habitants abandonnent leur physionomie calme et réfléchie et leurs vêtements de travail pour endosser les costumes les plus drôlatiques. Il est d'usage de promener dans les rues de grands corps en toile peinte et transparente. Ces corps prennent les formes les plus comiques et les plus grotesques. Ce sont les « Lanternes ». Derrière elles marchent les membres des différentes corporations qui distribuent des feuilles imprimées sur lesquelles se trouvent, en vers humoristiques, l'explication des Lanternes. La musique elle-même, traitée en temps ordinaire avec tant d'égard et de sérieux, abandonne ses sages principes pour n'exprimer plus que des idées folles, inspiratrices de la gaieté et de la joie. Disons cependant, à la très grande louange du peuple bâlois, que toutes ces plaisanteries et toutes ces folies ne dépassent jamais les limites du respect que chacun doit à tous. L'art du tambour, qui, comme on le sait, a été de tout temps cultivé à Bâle avec beaucoup de soin, d'originalité et de bonheur, triomphe en ces jours de fête. Pour clore toute cette aimable folie, nous avons les bals masqués du Casino, si brillants, si pleins d'entrain et de gaieté qu'ils attirent non seulement les gens des villes environnantes, mais qu'on y vient encore du grand duché de Bade et de l'Alsace. Ces bals exercent sur les Bâlois une si grande attraction que ceux qui n'aiment pas en général le turbulent carnaval le tolèrent et l'excusent en songeant à la soirée qui en sera le clou final. »

Le Petit Bâle. L'industrie, le commerce, les banques. — La partie de la ville située sur la rive droite du Rhin — le Petit Bâle — étale, dans une vaste plaine, ses quartiers ouvriers et affairés, où se sont multipliées les fabriques. C'est la ville industrielle, commerçante aussi, groupée autour de la gare badoise, à laquelle aboutissent trois grandes voies ferrées, et qui entretient un trafic actif avec l'Allemagne. Il n'y a guère à signaler dans ce quartier, comme curiosité, que le parc des aunes (Erlenpark), avec de vastes enclos pour les animaux sauvages, cerfs, zèbres, etc.


MONUMENT DE SAINT JACQUES


ÉGLISE SAINTE-ÉLISABETH.


Cl. Wehrli.
MONUMENT DE STRASBOURG.

L'industrie bâloise est prospère. Si les arts graphiques et l'imprimerie ont perdu la prépondérance qu'ils avaient au début du XVIe siècle, en revanche les industries textiles, importées un peu plus tard par les réfugiés français et italiens, ont pris une grande extension, notamment la fabrication des rubans, le tissage de laine et de soie, et, plus récemment, l'impression des cachemires. La plupart des riches fabricants bâlois ont des noms italiens ou français qui attestent leur origine et qui montrent que les fortunes acquises par le travail, loin d'être gaspillées, se sont transmises et accrues à travers les générations. Pour les rubans de soie, Bâle vient aussitôt après Saint-Etienne; les filatures bâloises travaillent surtout pour la Westphalie (Crefeld). L'industrie des couleurs est également très importante, malgré la concurrence allemande, spécialement celle des couleurs extraites du goudron et à base d'aniline. Il faut mentionner aussi la construction de machines, les brasseries et les tanneries.



BALE : L'ÉLÉPHANT DU JARDIN ZOOLOGIQUE.

Mais c'est surtout le commerce, plus encore que l'industrie, qui fait la richesse de Bâle. Située au coude du Rhin et à la jonction de trois grands pays, la ville se trouve en outre au croisement de voies ferrées internationales, venant de Paris, de Calais, de Westphalie et de Hollande, de Münich, de Vienne, de Milan. C'est avec Francfort-sur-le-Mein le plus fort marché de la plaine rhénane. Ajoutons que la région environnante est très riche, produisant en abondance du vin, des céréales, des fruits, des légumes, du bois. Bâle, un des centres les plus importants du réseau ferré de l'Europe centrale, est une place d'affaires de premier ordre et le plus grand entrepôt de la Suisse. L'amélioration de la navigation du Rhin, ou plutôt la création d'un canal latéral jusqu'à Strasbourg, qui mettra la ville en relations directes avec la mer par la voie fluviale, augmentera encore sa prospérité.

Bâle est devenu notamment un grand marché d'alimentation : ses Halles Centrales, très vastes, sont organisées avec tous les perfectionnements modernes, et non sans certains raffinements comme un salon de rafraîchissements au premier étage. Bâle est aujourd'hui, pour les produits de la mer, l'entrepôt et le centre d'approvisionnement, non seulement de toute la Suisse, mais d'une grande partie de l'Europe centrale : le poisson expédié de Boulogne atteint, à lui seul, environ deux cent mille kilos par an. Ces résultats ont pu être obtenus grâce au développement de l'industrie du froid. Les premières caves frigorifiques furent installées à Bâle en 1896, par une grande maison de comestibles; l'usage s'en est généralisé aujoud'hui dans toute la Suisse.

Bâle est en outre la ville de Suisse où les banques ont pris le plus de développement. Pendant longtemps les affaires de banque furent entre les mains de particuliers qui généralement exerçaient en même temps un autre commerce. La première banque par actions fut créée en 1844; la Bourse date de 1876; le mouvement des affaires atteint aujourd'hui sept cents millions par an. Depuis 1907, la Banque nationale suisse, fondée deux ans auparavant, a seule le droit d'émission; les billets de banque ont dû être retirés de la circulation en 1910. Les banques suisses sont renommées par la sagesse de leur gestion, qui s'allie à un sens très pratique des affaires. Si elles ont en dépôt beaucoup de capitaux français, en revanche elles ont prêté leur appui à maintes entreprises de France, notamment en Savoie et dans la région du Sud-Est. Les affaires industrielles sérieuses trouvent plus facilement des capitaux en Suisse qu'en France, où les banques font preuve à cet égard d'une prudence timorée. En revanche les entreprises suisses, tant qu'elles n'ont pas atteint une prospérité assurée, sont extrêmement économes pour les frais généraux, et ne gaspillent pas inutilement l'argent des actionnaires en location d'immeubles somptueux, ni en émoluments considérables attribués aux directeurs ou répartis entre un personnel trop nombreux : c'est une des causes de leur succès.

Les environs de Bâle. La vallée du Birsig. Saint-Jacques. Les vieux châteaux de la Birse. — Bâle a des environs charmants. La ville n'est-elle pas à proximité de l'Alsace et de la forêt Noire? Mais, sans quitter la Suisse, les coins pittoresques abondent dans la banlieue, accidentée et verdoyante, où de vieux burgs médiévaux s'accrochent çà et là sur les collines.

Au sud-ouest se déroule la jolie vallée du Birsig, riche en monuments curieux, qui serpente le long de la frontière d'Alsace et que dessert une petite ligne électrique. C'est d'abord le château de Bottmingen, un but de promenade favori des Bâlois, qui mire ses vieux murs et sa tourelle à bulbe dans un étang bordé de roseaux et d'arbres ombreux. Voici les sources ferrugineuses d'Ettingen et de Flüh; de là, on va visiter les ruines pittoresques de Landskron, sur le territoire alsacien. Un peu plus haut, l'ancien couvent de bénédictins de Mariastein, jadis lieu de pèlerinage célèbre, domine sur un plateau une paroi de rochers à pic, où une chapelle souterraine, taillée dans le roc, reçoit sa faible lumière par des trous percés dans la montagne. Non loin, le vieux château de Burg érige sa silhouette sévère sur une hauteur escarpée, entre un fouillis d'arbres et un vallonnement de montagnes boisées, de faible altitude. Ce sont les premières ramifications des Blauenberge — les « montagnes bleues », qui élèvent au sud leurs croupes sombres, —



Cl. Wehrli

FAÇADE DE LA GARE CENTRALE.



BALE — LE BERNOULLIANUM.



LA BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ.

domaine des bûcherons et des amoureux de la solitude, d'où l'on embrasse par endroits un vaste panorama sur la plaine d'Alsace et les Vosges fuyant à l'horizon.

La vallée inférieure de la Birse, qui remonte vers le Jura bernois, n'est pas moins intéressante. A quelques kilomètres de Bâle est *Sankt-Jakob* — Saint-Jacques — que l'on a surnommé les Thermopyles de la Suisse à cause d'un glorieux fait d'armes : c'est là qu'en 1444, une petite armée helvétique vint se heurter aux terribles bandes des Écorcheurs, que Charles VII avait envoyées à l'appel de l'empereur Frédéric IV, sous le commandement du dauphin Louis, pour en débarrasser la France. « Les Suisses qui assiégeaient Zurich, — a écrit Victor Duruy, — ne voulant pas lâcher prise, envoyèrent seulement deux mille des leurs reconnaître l'ennemi. Ces braves gens ne se résignèrent pas à faire une simple reconnaissance ; ils ignoraient d'ailleurs à quelles forces ils avaient à faire. Un messager était bien venu de Bâle les avertir du nombre des Français, mais ils l'avaient tué, et dans l'orgueil brutal que leur inspiraient leurs anciennes victoires, ils se jetèrent tête baissée sur le premier corps d'armée qu'ils rencontrèrent. Leur bravoure ne les sauva pas. Après une résistance désespérée derrière les murailles délabrées d'un vieux cimetière, ils furent forcés et périrent jusqu'au dernier. Le dauphin prit tant d'estime pour des gens qui se battaient si bien qu'il n'alla pas plus loin et fit un traité d'alliance avec les Suisses. » Les vignobles qui ont poussé sur l'ancien champ de bataille produisaient un vin rouge que le peuple avait appelé *Schweizerblut* — le « sang suisse ».

A peu de distance est un autre champ de bataille, celui de Dornach-Arlesheim, où, en 1499, les Impériaux furent vaincus par l'armée helvétique : victoire qui força Maximilien à reconnaître l'indépendance de la jeune république. Le résultat fut l'entrée de Bâle dans la Confédération. N'est-il pas curieux que les destinées de la Suisse se soient jouées deux fois au XVe siècle aux portes de Bâle, à l'époque où la ville connut une grande prospérité ? — Arlesheim a un très beau parc, dans lequel s'élève le château restauré de Birseck, ancienne résidence des évêques de Bâle. Non loin, les ruines de Dornach.

Toute la contrée est parsemée de châteaux forts plus ou moins ravagés. Æsch, où la vallée se resserre en une gorge étroite, est dominé par le manoir d'Angenstein, bien conservé : son énorme et fruste donjon carré sans toiture, auquel sont agrégées des tourelles et des constructions de diverses époques, s'accroche à un promontoire rocheux percé par le tunnel de la voie ferrée. Un peu plus loin, les ruines romantiques du burg de Pfeffingen hérissent leur donjon éventré et leurs remparts démantelés sur un éperon de montagne altier, rocailleux et boisé, qui commande le village, le défilé et la plaine.

Sur la rive droite de la Birse s'élève, par étages successifs, le plateau accidenté de Gempen : à l'endroit le plus haut, le *Gempenfluh*, a été érigé un belvédère d'où l'on jouit d'une vue immense, par delà les vallonnements du Jura bâlois, sur la lointaine chaîne des Alpes, argentée et dentelée à l'horizon, depuis le Sæntis jusqu'à la Dent du Midi. La région offre de magnifiques pâturages coupés de sapins. « Le chalet, écrit un auteur bâlois, est protégé contre l'âpre vent du nord par une paroi de rochers ou par quelque repli de terrain. Son toit en bardeaux, légèrement moussu et poli par les pluies, s'argente et miroite sous les rayons du grand soleil. Quelques prairies grasses forment une sorte d'oasis de verdure autour du chalet. La fontaine chantonne et laisse couler son eau limpide et glaciale. Mais si le voyageur veut s'y désaltérer, il hésite, arrêté par la vue du chien qui, gardien fidèle, tire férocement sur sa laisse et découvre une mâchoire blanche et menaçante. Ce charmant tableau est encadré par des forêts de sapins. Les sentiers qui relient le chalet avec la vallée sont rocailleux, et il faut, pour les gravir, de robustes semelles. »



L'ÉGLISE DE SAINT-JACQUES.

En remontant le Rhin Les ruines romaines d'Augusta Rauracorum. — Les bords du Rhin abondent en sites variés et pittoresques. En aval, sur la rive gauche, se trouve, aussitôt après la frontière, la vieille ville de Huningue, aux anciennes fortifications, célèbre par la résistance désespérée qu'elle opposa aux alliés en 1815, et que Detaille a immortalisée dans un tableau célèbre. La rive alsacienne du Rhin était jadis très marécageuse avec de vastes tourbières et fondrières : le fleuve se divisait en nombreux bras d'eau stagnante, qui étaient le foyer d'éclosion d'innombrables moustiques ; dans les îles s'était développée une riche végétation et habitaient divers animaux aqua-



C. Photo Glob.

BASEL-AUGST : L'AMPHITHÉATRE ROMAIN.



Cl. Photo Glob.

LIESTAL : LA RATHAUSSTRASSE.

tiques, rares dans nos pays. Aujourd'hui, à la suite d'importants travaux d'assainissement, le fleuve a été canalisé et les bras morts se dessèchent peu à peu pour se couvrir de forêts et de prairies. En arrière, sur les premières pentes du Sundgau, s'étend la vaste forêt du Hardt, couverte de broussailles et de courtes futaies, et qui est extrêmement giboyeuse.

Plus proche des contreforts montagneux, la rive badoise — la rive droite — est plus accidentée. La vallée de la Wiese, menue rivière qui se jette dans le Rhin un peu en aval de Bâle, pénètre jusqu'au cœur de la forêt Noire : dans sa partie inférieure, ce cours d'eau limite au nord la petite fraction du canton de Bâle qui déborde sur la rive droite du Rhin. Cette jolie vallée, dont Hebel a fait le cadre préféré de ses poésies alémaniques, est aujourd'hui très industrielle et possède de nombreuses fabriques, dirigées pour la plupart par des Bâlois. Deux chemins de montagne conduisent de Bâle aux sommets de la forêt Noire sur les deux rives de la Wiese, en passant l'un par le « signal » de Tullingen, l'autre par celui de Crischona et la crête du Dinkelberg. De ces deux « signaux » on domine un panorama extrêmement vaste qui, par les temps très clairs, s'étend jusqu'aux Alpes.

La rive gauche du Rhin est exclusivement suisse en amont de Bâle. Elle est bordée de prairies et de collines, sur lesquelles on récolte un vin apprécié. A Schweizerhalle sont des salines et un petit établissement balnéaire. Mais la grande curiosité de la région, ce sont les ruines romaines de l'antique *Augusta Rauracorum*, près de Basel-Augst, à l'embouchure de l'Ergolz, qui forme à cet endroit la limite entre les cantons de Bâle et d'Argovie.

La ville était à l'origine une colonie militaire, fondée en l'an 13 avant Jésus-Christ par Munatius Plancus. Elle se développa rapidement car, comme Avenches, elle se trouvait sur la grande voie romaine du Grand-Saint-Bernard à Mayence, l'artère centrale de l'Helvétie, qui, à cet endroit, rejoignait le Rhin. Ce fut une cité très importante du Ier au IIIe siècle : elle s'étendait au sud-est de Basel-Augst sur une colline. A partir du IVe siècle, elle fut ruinée par les Alamans, et le développement de Bâle acheva de lui porter un coup mortel : la ville populeuse devint un chétif village qui descendit dans la plaine, Augst, coupé en deux par l'Ergolz — Basel-Augst, bâlois, sur la rive gauche, Kaiser-Augst, argovien, sur la rive droite — mais qui a l'honneur de porter aujourd'hui, seul avec Aoste de toute l'Europe, le nom glorieux de l'empereur Auguste (1). La grande cité de quarante mille âmes est devenue un village de cinq cents habitants. Grandeur et décadence !

Des fouilles entreprises sur l'emplacement de la cité romaine ont mis à jour les restes du théâtre antique le mieux conservé de toute la Suisse : bel amphithéâtre entouré aujourd'hui d'un cadre de verdure pittoresque. On a également exhumé, dans le voisinage, des fragments importants du mur d'enceinte, avec des tours semi-circulaires en briques.



LE CHATEAU D'ANGENSTEIN, PRÈS D'AESCH.

(1) L'allemand a transformé *Augusta* en *Augst*, comme le haut piémontais a changé *Augusta* (prononcé *Agosta* en latin vulgaire d'Italie) en *Aosta*.



LIESTAL : L'OBERES THOR.



WALDENBURG. LA RUE PRINCIPALE.

La vallée de l'Ergolz. Liestal. Le Jura bâlois. — Un réseau de voies ferrées très serré rayonne autour de Bâle. Le Rhin est suivi par deux grandes lignes, en amont comme en aval; le Birsig et la Wiese sont remontés également par un chemin de fer d'intérêt local; une double ligne — par Mulhouse et par le Jura bernois — se rejoint à Belfort pour bifurquer ensuite vers Paris ou Calais. Enfin, un peu avant le confluent de l'Ergolz, la grande voie d'Olten et du Gothard se détache de la ligne de Zurich et de Schaffhouse, qui continue à longer le Rhin avant de se scinder à nouveau.

La vallée de l'Ergolz, que remonte la ligne d'Olten, constitue la majeure partie du demi-canton de Bâle-Campagne. Son chef-lieu, Liestal, est une petite ville intéressante. Il a bien l'aspect des antiques cités suisses avec sa Rathausstrasse, bordée de maisons anciennes aux toits en saillie, au fond de laquelle apparaît la silhouette quadrangulaire de l'Oberes Thor. Cette tour médiévale est percée à la base d'un passage ogival voûté.

Quelques tours d'enceinte ont été démolies. Il reste encore une partie des anciennes murailles auxquelles sont adossées des maisons particulières. L'hôtel du gouvernement remplace l'ancien Burg ou Freihof, qui était un lieu d'asile pour les réfugiés de toute nature.

L'hôtel de ville, étroitement encastré entre deux maisons de la rue principale, datait du XVe siècle et portait, sur sa façade, de curieuses fresques du XVe siècle représentant l'histoire de Zaleucos, roi des Locriens. Menacée de ruine, la façade fut récemment démolie et reconstruite exactement sur le même modèle. Dans la salle des séances, ornée de gigantesques bois de cerf, on montre la coupe de Charles le Téméraire prise à la bataille de Nancy, à laquelle participèrent, avec les Lorrains, les contingents bâlois.

Le musée cantonal renferme une fort belle série d'antiquités romaines provenant des fouilles d'Augst, ainsi que des collections de monnaies et d'histoire naturelle. A l'arsenal on conserve des armures, drapeaux, équipements appartenant à diverses époques, et qui constituent une collection remarquable.

La ville est assez industrielle. Elle s'était surtout spécialisée naguère dans la mégisserie et la fabrication de gants. Il y a aujourd'hui des fonderies, des usines de produits chimiques, des tissages de rubans.

Liestal apparaît au XIIe siècle dans l'histoire. Disputée pendant quelque temps par les évêques de Bâle et les Habsbourg, la ville fut prise et incendiée par Léopold d'Autriche en 1381, après avoir été détruite par le tremblement de terre de 1356. Elle resta sujette de Bâle jusqu'en 1798.

Aux environs, quelques sources thermales sont à signaler : notamment sur le mont des Abeilles (Bienenberg).

De Liestal, on va visiter le Jura bâlois, qui possède des sommets de faible altitude, mais qui présente en général de fort beaux points de vue. Une vallée latérale conduit à Waldenburg, pimpant petit bourg où un vieux château fort domine des collines environnantes et à Langenbrück, très apprécié comme séjour d'été : de là on peut gravir le Passwang, qui offre un large coup d'œil sur les lointains alpestres. La grande voie ferrée suit la vallée de l'Ergolz jusqu'à Sissach, pour arriver à Læufelfingen, au pied du Hauenstein, qu'elle franchit sous un tunnel pour redescendre à Olten. Quelques vieux burgs à demi écroulés, campés sur les hauteurs, évoquent les luttes féodales et les guerres de jadis.



VALLÉE ET VILLE DE WALDENBURG.

C. Wehrli.

BADEN ET LA VALLÉE DE LA LIMMAT.

PLAINE DU RHIN

L'ARGOVIE. — AARBURG. ZOFINGEN. — SCHINZNACH ET BADEN. LE CHATEAU DE HABSBOURG. — L'ANTIQUE VINDONISSA. LE COUVENT DE KŒNIGSFELDEN. BRUGG. — RHEINFELDEN. LES BORDS DU RHIN. — LES HABITATIONS EN SUISSE. — LE CANTON DE SCHAFFHOUSE. — LA CHUTE DU RHIN. — LA THURGOVIE. FRAUENFELD ET LA VALLÉE DE LA THUR. — L'AGRICULTURE EN SUISSE. — LE LAC DE CONSTANCE. — LA RIVE ALLEMANDE ET AUTRICHIENNE. — LA RIVE SUISSE. ROMANSHORN. ARBON. RORSCHACH.



L'Argovie. Sa formation. — L'Argovie occupe en Suisse une situation hydrographique très importante. Située au point de convergence des principaux affluents de l'Aar, qui se rejoignent un peu avant le confluent de cette rivière avec le Rhin, elle commande, par leur débouché commun, toutes les vallées et les régions de la Suisse centrale : par l'Aar, le haut pays de Vaud, Neuchâtel, Fribourg, Berne et l'Oberland ; par la Reuss, les Quatre-Cantons ; par la Limmat, Zurich et Glaris. Il était fatal que, par sa position, cette région, sans défense naturelle, attirât de tout temps les convoitises de ses voisins.

La féodalité suisse d'origine germanique se développa et se fortifia particulièrement en Argovie : tout le pays était hérissé de châteaux forts, dont on voit encore de nombreux vestiges. Les empereurs allemands s'efforcèrent d'y prendre pied. La maison de Habsbourg possédait à l'origine d'importants domaines dans cette contrée, dont elle était originaire : tout l'effort des Suisses consista, pendant deux siècles, à rejeter au delà du Rhin ces voisins dangereux. Enfin Maximilien, définitivement vaincu après la longue guerre de Souabe, céda à la Confédération l'Argovie, qui devint pays sujet, et fut partagée entre les cantons voisins de Berne, Lucerne et Zurich. Seules plusieurs petites villes au bord du Rhin restèrent au pouvoir de l'Autriche jusqu'au début du XIXe siècle.

Au moment de la Réforme, chacun de ces divers maîtres s'efforça de faire prévaloir, dans le territoire qu'il possédait, la religion qu'il avait choisie pour lui-même : c'est ce qui explique la complexité actuelle de la carte religieuse de l'Argovie, qui compte 55 pour 100 de protestants contre 45 pour 100 de catholiques, groupés respectivement dans des territoires juxtaposés, mais rarement mélangés. Le pays d'Argovie, qui n'avait jamais eu d'unité politique et sociale, fut érigé en 1798 en un canton, formé, comme on l'a dit ensuite, de pièces et de morceaux détachés des cantons voisins et cousus ensemble. Néanmoins l'unité géographique du pays lui assure une physionomie spéciale : vallonné, mais sans montagnes, le mieux



Cl. Wehrli

AARAU ET LA VALLÉE DE L'AAR.

arrosé de toute la Suisse, il est particulièrement agricole et propice aux cultures maraîchères. L'industrie y a pris aussi quelque extension. Il compte enfin quelques-unes des villes d'eaux helvétiques les plus fréquentées.

Le long de l'Aar. Aarburg. Zofingen. Aarau. — Canton aux frontières capricieusement découpées, l'Argovie, qui a son centre à la jonction de l'Aar avec la Reuss et la Limmat, étend de longues tentacules en amont, le long du Rhin, de la Reuss, et surtout de l'Aar.

Le point extrême sur l'Aar est Aarburg — le burg de l'Aar — petite ville groupée dans un cadre très pittoresque sur le dôme d'une colline arrondie, au centre d'une plaine rehaussée par une couronne de hauteurs accidentées. Ceinte en partie de courtines et de bastions gothiques, elle est dominée par un château fort, construit sur le roc par les Bernois sur l'emplacement d'une forteresse plus ancienne. Dans les environs, le petit château de Sæli, utilisé par l'industrie hôtelière, couronne une hauteur isolée et boisée, d'où émerge sa tour crénelée toute neuve avec ses minuscules clochetons.

A quelque distance, sur un affluent de l'Aar, Zofingen, la ville des tilleuls, a l'activité d'une cité commerçante et prospère, grâce à ses industries de velours et de rubans. Malgré son essor moderne, la vieille cité a su sauvegarder ses antiques maisons, ses élégantes fontaines et les tours vénérables du mur d'enceinte. A l'est se sont développés les quartiers neufs, coupés de parcs, d'avenues et de jardins ombreux où dominent les tilleuls : l'aspect est charmant en juillet, au moment de la floraison de ces arbres qui embaument l'atmosphère. Au champ de tir sont de vieux et gigantesques tilleuls, dans les branches desquels on a installé des planchers pour la danse. Entourée de tilleuls aussi, la *Heitere Platz*, d'où l'on aperçoit à la fois les cimes neigeuses des Alpes et la silhouette bleutée du Jura. Le musée renferme une riche bibliothèque, avec des autographes des réformateurs suisses, des dessins et des antiquités numismatiques. Dans le voisinage, les bains du Rœmerbad étaient déjà connus des Romains, comme l'attestent les très intéressantes mosaïques antiques qu'on y a retrouvées.

Le chef-lieu du canton, Aarau — dont le nom signifie « la prairie de l'Aar » — s'allonge paresseusement dans une large vallée au bord de la rivière aux eaux vertes, et présente une jolie silhouette avec ses tours élevées et ses pignons aigus. Autour de la terrasse, qui est le centre de la ville, s'élèvent de vieux édifices moyenâgeux : la *Halde*, avec son antique porte, la tour d'une ancienne métairie franche transformée en hôtel de ville; non loin la tour haute — l'*Oberthurm*, — et l'église, du XIIIe siècle. La prairie, qui a donné son nom à la cité, s'étend sous la terrasse et sert de champ de manœuvres et de sports. La vieille ville est très originale avec ses pignons saillants, souvent ornés de peintures, et ses grandes portes cochères de l'époque classique. Le musée industriel cantonal possède une intéressante galerie de tableaux, des collections d'antiquités, de médailles, d'objets industriels, et surtout une inestimable série de vitraux suisses de la Renaissance. Le musée d'histoire naturelle a des spécimens très nombreux de la faune, de la flore et des minéraux du canton. La bibliothèque s'enorgueillit de posséder la bible de Zwingli, et de précieux missels provenant d'anciens couvents de la contrée.

Les vieux châteaux se succèdent le long de l'Aar, à Auenstein, à Wildegg, à Wil-



Cl. Wehrli

AARBURG. — LES BORDS DE L'AAR.


Cl. Wehrli.
VUE GÉNÉRALE DE LENZBURG.

denstein. Mais le plus imposant est celui de Lenzburg, dominant la petite ville du même nom, au bord d'une rivière qui déverse dans l'Aar les eaux du lac de Hallwil. Il appartient à un riche Américain de Philadelphie, qui l'a fait restaurer, peut-être dans un ton un peu criard : les massives constructions, si pittoresques dans leur désordre, se détachent en blanc cru au sommet d'une butte escarpée, entre des bouquets d'arbres qui masquent à demi les remparts crénelés ou jaillissent derrière un vieux mur au coin d'une tour.

Au nord de l'Aar s'abaissent peu à peu les dernières ramifications du Jura, qui présente encore quelques sommets intéressants, face aux Alpes, notamment la Wasserfluh d'où l'on a peut-être la vue la plus dégagée de la contrée. Sur le flanc d'une vallée voisine, s'élève le château de Kasteln, et, plus haut, la ruine moussue de Schenkenberg. Ces montagnes boisées, fraîches, bien arrosées, avec des recoins humides, sont le paradis des botanistes : c'est la région la plus riche en orchis de toute la Suisse, et même de l'Allemagne, si l'on en excepte l'île de Rugen.

Les villes d'eaux : Schinznach et Baden. Le château de Habsbourg. — Sur une colline près de l'Aar, Schinznach est une station balnéaire renommée par ses eaux sulfureuses, dont le débit est considérable. Les baigneurs sont en majorité des Français. Les environs sont couverts de vastes forêts.

En face, sur l'autre rive de l'Aar, la butte du Wulpelsberg porte les ruines du château de Habsbourg, berceau de l'ancienne famille impériale d'Autriche. C'était une puissante forteresse construite par le plus lointain ancêtre, historiquement connu, de la dynastie, Werner, évêque de Strasbourg, au début du XI[e] siècle : le château portait alors le nom farouche et romantique de *Habichtsburg* — le burg des autours — abrégé plus tard en *Habsburg*. La famille de Habsbourg se partagea en plusieurs branches : l'une devint la dynastie impériale d'Autriche, et les deux autres s'éteignirent dans le cours du XV[e] siècle. A cette époque le château de Habsbourg passa en la possession des Bernois. Il n'en subsiste plus qu'un donjon très puissant auquel est accotée la maison d'un métayer.

A quelque distance à l'est, Baden, sur la Limmat, est la ville d'eaux la plus fréquentée d'Argovie et une des plus en faveur de toute la Suisse : elle a de beaux hôtels et offre toutes les distractions des grandes stations balnéaires. La situation, sur une boucle de la rivière, est fort belle. Les eaux sulfureuses et chlorurées, à température plus élevée que celle de Schinznach, étaient déjà utilisées par les Romains, qui appelaient la localité *Aquæ Helvetiæ* : on voit encore, dans le parc du casino, des antiquités romaines et un tombeau celtique. Au moyen âge, Baden fut une ville forte : les princes de Habsbourg habitaient souvent le château de Stein, qui fut détruit en 1415 par les Bernois, et dont les ruines dominent la ville.

Au confluent des trois rivières. L'antique Vindonissa. Le couvent de Kœnigsfelden. — La Reuss et la Limmat rejoignent l'Aar presque au même point. Si l'on veut avoir un joli coup d'œil d'ensemble sur ce double confluent où se mêlent les eaux diversement colorées des trois rivières, d'un vert plus ou moins sombre ou bleuté, il faut monter sur la petite éminence


Cl. Wehrli.
LE CHATEAU DE LENZBURG.


Cl. Wehrli.
LE CHATEAU DE HABSBOURG.


Cl. Wehrli
L'ABBAYE DE KŒNIGSFELDEN.


Cl. Wehrli
UNE DES RUES DE BRUGG.

boisée du Gebenstorfer Horn, d'où l'on domine de très loin la plaine du Rhin, relevée à l'horizon par les silhouettes grises du Jura et de la forêt Noire.

Sur la pointe qui sépare l'Aar de la Reuss se groupait jadis une cité romaine, *Vindonissa,* qui existait déjà du temps des Helvètes et où furent cantonnées pendant plusieurs siècles les légions rhétiennes. La ville, comme *Aventicum* et *Augusta Rauracorum,* fut détruite et ravagée par les Alamans. Son nom, transformé suivant les lois de la phonétique germanique, a subsisté dans le petit village de Windisch. On a retrouvé les restes d'un très vaste amphithéâtre, qui atteste l'importance ancienne de la ville, et dont le grand axe dépasse cent mètres. Un aqueduc souterrain conduisait l'eau à l'endroit où s'éleva plus tard le couvent de Kœnigsfelden.

Cet ancien couvent de franciscains fut fondé au début du XIVe siècle par la veuve de l'empereur Albert Ier, assassiné à cet endroit par son neveu Jean le Parricide, que Schiller a mis en scène de façon si saisissante à la fin de son magnifique drame *Guillaume Tell.* Les moines se convertirent plus tard à la Réforme, et l'abbaye laïcisée devint par la suite un hôpital. Une grande partie du couvent a été détruite. L'église, récemment restaurée, et qui date de la fondation du monastère, a de superbes vitraux de l'époque ; elle renferme en outre les tombeaux et les portraits modernes de chevaliers tués à la bataille de Sempach. Plusieurs membres de la famille de Habsbourg avaient été inhumés dans la crypte. Les antiquités provenant des fouilles de Vindonissa ont été réunies dans l'ancien couvent.

A peu de distance, la petite ville de Brugg a gardé en partie son aspect médiéval, avec les débris de ses anciennes murailles et sa tour Noire, qui commande le pont de l'Aar, et fut construite au moyen âge avec des matériaux provenant des ruines romaines de Vindonissa : ainsi le Colisée, à la même époque, servait à Rome de carrière de pierres. La rivière mugit à cet endroit dans une gorge resserrée, dont l'ensemble, avec le pont et la tour sombre, forme un joli tableau. A Brugg se trouve la maison où se retira Pestalozzi, qui fut enterré dans le voisinage.

Rheinfelden. Les bords du Rhin. — Le canton de l'Argovie côtoie le Rhin, qui forme la frontière d'Allemagne sur une grande longueur, de Kaiser-Augst à Kaiserstuhl — deux noms qui rappellent les anciens souvenirs impériaux dans la Suisse républicaine. Ces rives du Rhin qui ont vu tant de guerres, d'invasions et de grands drames historiques, sont empreintes d'un charme mélancolique qui est dû plus encore à l'évocation du passé qu'à la joliesse du paysage.

La localité la plus intéressante est à l'ouest : Rheinfelden, ancienne ville libre impériale sous la tutelle des familles de Zæhringen, puis de Habsbourg. Le grand vent d'indépendance qui soufflait des montagnes suisses ne tarda pas à atteindre les rives du Rhin : en 1445, aidés par les Bernois, les Bâlois et les Soleurois, les gens de Rheinfelden coururent sus au château autrichien de Stein et le détruisirent. Trois ans après, l'Autriche saccage la ville et la conserve pendant plus de trois siècles, ce qui valut à la cité le périlleux honneur de participer à toutes les luttes de ses maîtres. Pendant la guerre de Trente ans, Rheinfelden, pris et repris tour à tour, soutint des sièges héroïques. L'armée française, commandée par le maréchal de Créqui, ne put s'en emparer en 1697, tant fut grand l'héroïsme des assiégés : 90 maisons avaient été réduites en cendres. Plus heureux en 1743, Belle-Isle rasa le fort et une partie des remparts. En 1801, à la paix de Lunéville, l'Autriche céda Rheinfelden, et les autres villes qu'elle possédait encore sur la rive gauche du Rhin, à la République française, qui les rétrocéda à la Suisse.

De son passé glorieux, Rheinfelden a conservé de nombreux




Cl. Wehrli

RHEINFELDEN : LE VIEUX PONT COUVERT ET LA TOUR DES CIGOGNES.



Cl. Wehrli

LE RHIN ET LES QUAIS DE RHEINFELDEN.

vestiges. D'abord ses vieilles tours sombres, solides et élancées, casquées de toits anguleux : la belle tour de la Porte du haut et la tour des Cigognes, qui ont encore leurs vénérables et curieux hourds en bois, ancêtres des mâchicoulis de pierre ; la tour des Couteaux, à la silhouette mince et tranchante, dont la base plonge dans le Rhin : d'après la tradition, les condamnés à mort étaient jetés là dans une cage garnie de longs couteaux croisés, et précipités ensuite dans le fleuve.

L'île de Stein, où s'élevait jadis la citadelle autrichienne, et qui est occupée aujourd'hui par un petit parc, divise le Rhin, dont les bras torrentueux sont coupés de rapides. Naguère l'île était reliée aux deux rives par un vétuste pont couvert, en bois, qui a été soigneusement conservé du côté suisse, et où se donnent rendez-vous les pêcheurs de saumons : et c'est un coup d'œil des plus pittoresques, une véritable évocation du moyen âge, que le paysage de la vieille ville helvétique, aux antiques maisons coiffées de toits hauts et pointus et massées au bord du Rhin dans un artistique désordre, sous la houlette des clochers et des tours féodales. Malheureusement la rive badoise contraste, par la hideur de ses constructions neuves, criardes et de mauvais goût, et par la travée métallique que le vandalisme allemand a substituée, sur le bras droit du fleuve, au vieux pont médiéval.

Rheinfelden possède aussi une vieille église gothique, la collégiale de Saint-Martin, qui date de 1230, et qui renferme quelques tableaux intéressants et de belles sculptures sur bois. L'hôtel de ville a des vitraux anciens. L'ancienne église des chevaliers de Saint-Jean, qui est propriété privée, est en style gothique flamboyant. On rencontre aussi mainte vieille et curieuse maison dans les anciennes rues étroites et pittoresques de la petite cité.

Mais Rheinfelden n'est pas seulement une ville antique. La découverte de salines dans ses faubourgs, en 1844, lui a ouvert un nouvel avenir. Tout un quartier neuf de grands hôtels et de villas s'étend aujourd'hui à l'est ; car les eaux très riches des salines sont spécialement exploitées pour le traitement de diverses affections, et sont particulièrement favorables aux bains salins. Les Français forment ici encore, en général, la majorité de la clientèle. De belles terrasses d'hôtels et de parcs ombragés s'étendent aux bords du Rhin, en amont des digues et des grandes machines hydrauliques qui captent la force motrice considérable produite par les rapides du fleuve. Dans le voisinage, une vaste forêt de hêtres, où se trouve la plus belle chasse de toute la Suisse. Aux environs on visite l'Ermitage, curieuse grotte à piliers creusés dans un conglomérat tertiaire, le belvédère du Kænzli, au sommet d'une butte tapissée de hêtraies, et l'ancien couvent d'Olsberg.

En remontant le Rhin vers l'est, sur la rive suisse, on trouve la pittoresque petite ville de Laufenburg, près des rapides (*laufen*) qui lui ont donné son nom. Au-dessus s'élève le vieux château, couvert de lierre, qui appartenait à la branche princière de Habs-



LA TOUR DES COUTEAUX.

LAUFENBURG ET LES RAPIDES DU RHIN.



Cl. Photo Glob.

LAUFENBURG ET LA VALLÉE DU RHIN.

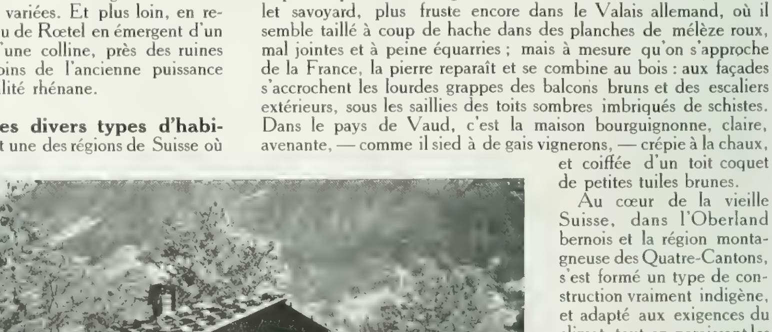
burg-Laufenburg, et qui devint ensuite la propriété de la maison d'Autriche. Plus loin le village de Coblenz, comme son nom l'indique, est au *confluent* de l'Aar et du Rhin (1).

Sur la rive droite s'échelonnent quelques petites villes badoises qui ont conservé leur antiquité et qui rappellent la bonne vieille Allemagne d'autrefois, celle que chantaient Gœthe, Schiller, Uhland. Voici Sæckingen, avec l'église à deux tours de son célèbre monastère, où deux princesses royales, Bertha, fille de Louis le Germanique, et Richardis, femme de Charles le Gros, vinrent finir leurs jours ; le vieux château a été rendu célèbre par le poème de Scheffel, *le Trompette de Sæckingen*. Dans le voisinage, le charmant petit lac de Bergsee, encadré de rochers et de sapins, et la vallée étranglée de la Wehra, qui conduit à la grotte à stalactites de Hasel, offrent des excursions variées. Et plus loin, en rejoignant la Wiese, les tours du château de Rœtel en émergent d'un fouillis de branchages au sommet d'une colline, près des ruines de Weiss-Wasserstolz, derniers témoins de l'ancienne puissance de la belliqueuse et turbulente féodalité rhénane.

Au carrefour des races. Les divers types d'habitations en Suisse. — L'Argovie est une des régions de Suisse où on trouve les vieilles maisons rurales ou urbaines les plus caractéristiques et de modèles les plus variés, suivant les localités. Cette diversité est extrême si on envisage l'ensemble du territoire helvétique. Au carrefour de quatre races — rhétique, celtique, latine et germanique, — qui se sont heurtées, combattues, puis amalgamées plus ou moins sur son sol, la Suisse réunit presque tous les anciens types d'habitations de l'Europe occidentale et centrale, croisés et hybridés à l'infini. Nulle part on ne trouve une telle variété sur un espace aussi restreint.

Dans le Tessin méridional, c'est la maison italienne, ou plutôt l'antique maison gallo-romaine, conservée dans la France du Midi et l'Italie du Nord, et qui est caractérisée notamment par ses toits à faible pente et à une seule inclinaison — sur la façade, — recouverts de rangées de grosses tuiles rouges fortement incurvées ; parfois des loggias, des arcades, des plantes grimpantes : c'est la demeure gaie et accueillante des pays du soleil. Dans les Grisons, c'est la lourde maison romanche massive, toute en pierre robuste, percée de portes cintrées à l'instar des églises romanes, de profondes et étroites fenêtres, défiantes comme des meurtrières : tout respire le passé rude et guerrier de la race. Au sud-ouest, le chalet savoyard, plus fruste encore dans le Valais allemand, où il semble taillé à coup de hache dans des planches de mélèze roux, mal jointes et à peine équarries ; mais à mesure qu'on s'approche de la France, la pierre reparaît et se combine au bois : aux façades s'accrochent les lourdes grappes des balcons bruns et des escaliers extérieurs, sous les saillies des toits sombres imbriqués de schistes. Dans le pays de Vaud, c'est la maison bourguignonne, claire, avenante, — comme il sied à de gais vignerons, — crépie à la chaux, et coiffée d'un toit coquet de petites tuiles brunes.

Au cœur de la vieille Suisse, dans l'Oberland bernois et la région montagneuse des Quatre-Cantons, s'est formé un type de construction vraiment indigène, et adapté aux exigences du climat, tout en paraissant les défier par son élégance et sa légèreté apparente : c'est le chalet de bois, si coquet, d'un jaune très doux qui semble lustré et vernissé, et dont la façade enguirlandée de fleurs est encadrée par les deux ailes d'un toit très ouvert et largement rabattu. Pour les Français simplistes, cette demeure est le « chalet suisse » par excellence.



Cl. Wehrli.

UN CHALET, PRÈS GRINDELWALD.

(1) Comme sa grande homonyme de la Prusse rhénane, *Coblenz* dérive en effet du mot *confluentem*, prononcé *coflente* en latin vulgaire du nord de la Gaule (Cf. en France *Conflans* et *Confolens*).

Et pourtant que d'autres types encore, sur le sol helvétique !

Dans le bas pays de Fribourg et le Mittelland bernois, le toit s'hypertrophie, prend des proportions démesurées, allonge ses pentes, rabat ses pans sur toutes les faces, escamotant presque sous son bonnet pointu toute la ferme, chaudement encapuchonnée jusqu'aux yeux, à l'abri de la pluie et des rudes hivers. Dans le Jura bernois, les chalets sont bas et gris ; sur les bords du Rhin, au contraire, les combles se redressent, hauts, aigus, ajourés de lucarnes à auvent, avec des nervures en bois sur la façade et des encorbellements en saillie : c'est la vieille maison alsacienne, à peine altérée.

De Zurich et d'Einsiedeln au lac de Constance, c'est la maison souabe, au large pignon ouvert à angle droit, peinte en couleurs claires, — rose, vert ou blanc, — à la façade recouverte parfois d'écailles de bois imbriquées, carapace protectrice contre la pluie ; dans une variante dite « en règle mur », le toit ne dépasse pas la façade du côté du pignon. A Appenzell, le chalet s'étale à nouveau en s'agrégeant des bâtiments annexes, tandis que les fenêtres, accolées par demi-douzaines, se pressent en rangs serrés.



UNE HABITATION BERNOISE (INTERLAKEN).

L'intérieur des vieilles maisons campagnardes ne présente pas moins de variété.

A l'ouest, dans le Jura roman, le pays de Vaud et la partie occidentale du canton de Fribourg, c'est le type présumé celtique de la demeure. Son caractère essentiel, c'est la réunion, sous le même toit, de la maison d'habitation, de la grange et des écuries. On remarque également la grande cheminée en bois dans la pièce qui sert de salle à manger. On entre dans un vestibule qui sépare les pièces — chambres et cuisine — à gauche et à droite. Au fond du vestibule, la grange et les écuries. Celles-ci sont construites en bois et le devant de la maison en maçonnerie. Un seul étage, dans la montagne.

A l'autre extrémité de la Suisse, la maison romanche présente des dispositions analogues, témoignant d'une origine commune ; mais elle est plus confortable. Le vestibule ou *solier* est très grand et occupe parfois la moitié du palier ; il est latéral et non médian. La demeure comprend souvent deux étages sur rez-de-chaussée.



CHALET DANS L'UNTERWALD.

La maison du bas Tessin est la plus primitive : parfois il n'y a qu'une seule pièce, servant en même temps de cuisine, de salle à manger et de chambre.

Dans la plaine allemande, l'intérieur est régulièrement divisé en trois compartiments : type un peu modifié dans la montagne, où la grange et les écuries sont installées dans un bâtiment indépendant.

Les types d'habitation fournissent des données du plus haut intérêt sur l'histoire ethnographique du pays. Si l'on examine, par exemple, la répartition géographique actuelle du chalet de bois sur pilotis avec « champignons » de pierre, qu'on trouve à la fois dans le Valais allemand et dans les vallées romanes, arriérées et isolées, d'Anniviers et d'Hérens, on en conclura que ce mode de construction était en usage dans la région avant la première immigration germanique (qui a eu lieu au IXe siècle). Les Valaisans allemands l'ont adopté et l'ont introduit ensuite dans la haute vallée italienne de la Toce.

Quelle que soit la région, le Suisse aime sa demeure. Avec raison il a maintenu pieusement les types traditionnels et si pittoresques des habitations. Il se plaît dans son intérieur, il enjolive son *home*. Vaudoise ou tessinoise, bernoise ou grisonne, zurichoise ou rhénane, la maison suisse est propre, coquette, avenante, même chez les paysans, et presque toujours enrubannée, l'été, de guirlandes de fleurs.



Cl. Wehrli.

CHALETS VALAISANS DU VIEUX ZERMATT.



Cl. Wehrli

VUE PANORAMIQUE DE SCHAFFHOUSE ET DU RHIN.



Schaffhouse. — Simple village de pêcheurs sous les Carolingiens, Schaffhouse se développa assez rapidement au début du moyen âge pour devenir ville libre impériale au XIIIe siècle. L'Autriche s'en empara en 1330, mais, plus heureuse que Rheinfelden, la cité put conquérir son indépendance au siècle suivant, et entra dans la Confédération en 1501, en même temps que Bâle, au lendemain de la guerre de Souabe, qui avait fait sentir à tous les Suisses la nécessité de s'unir en face de l'étranger. Le canton s'agrandit bientôt par l'achat d'une partie du Klettgau, cédé par l'évêque de Constance. Il adopta la Réforme à la suite de Zurich.

Très pittoresque l'aspect de la petite ville qui groupe sur la colline, au-dessus du Rhin aux eaux vertes, ses tourelles et ses clochers carillonnants, casqués de tuiles rousses. Peu de cités suisses ont mieux conservé leur physionomie médiévale. Le château fort qui domine la ville fut reconstruit à la Renaissance; sa tour ronde, munie d'une rampe intérieure à limaçon, est d'une construction robuste, et ses murs, énormes comme ses voûtes, défiaient les boulets; les souterrains sont intéressants. Les deux églises principales datent du moyen âge. La cathédrale — le *Münster* — est romane et remonte au XIe siècle; elle a été restaurée surtout à l'intérieur, et sert au culte protestant; son cloître gothique est bien conservé. L'église Saint-Jean, de l'époque flamboyante, mérite aussi une visite.

Mais plus que les édifices religieux et féodaux, les vieilles rues de Schaffhouse séduisent le voyageur par leurs antiques maisons et leurs curieuses fontaines, surtout la *Tannengasse* et les deux places qu'elle relie, où des lansquenets vigoureux et réalistes, armés de pied en cap, scandalisent la pudeur des *misses* britanniques. C'est la couleur locale du moyen âge, et elle ne détonne pas au milieu des pignons aigus et des rues irrégulières qui nous transportent un instant au XVe siècle. Un peu plus loin, la Maison du Chevalier est une des anciennes demeures suisses les plus originales et les plus remarquables de la Renaissance. Sur un rez-de-chaussée à larges portes cintrées, s'éploie une vaste façade, flanquée d'une petite tourelle et coiffée d'un large pignon à pans coupés, que le vieux peintre Stimmer enguirlanda, entre les rectangles des fenêtres en bois, de fresques mythologiques et légères du plus curieux effet : le contraste est frappant entre la grâce des sujets et du dessin et la dureté voulue du coloris.

L'hôtel de ville, qui a une belle salle à boiseries du XVIIe siècle, possède un onyx de grande valeur. Le musée renferme de nombreux objets de l'âge de pierre, provenant de fouilles faites dans le canton, et des collections d'histoire naturelle. En face,



Cl. Wehrli

PLACE DE LA GARE ET POSTE.



Cl. Weber.

LA VILLE DE SCHAFFHOUSE ET LE CHATEAU DE MUNOTH.

l'*Imthurneum*, qui porte le nom de son fondateur, réunit dans ses bâtiments des salles de spectacle et une galerie de tableaux.

Schaffhouse, à la jonction de plusieurs voies ferrées et au point terminal de la navigabilité du Rhin supérieur — barré en aval par la célèbre chute — est devenue un centre commerçant et industriel d'une certaine importance; la navigation est très active entre la ville et le lac de Constance, auquel elle est reliée par un service de vapeurs qui longent des rives très pittoresques. Beaucoup d'usines utilisent les forces motrices du Rhin, captées par de puissantes machines hydrauliques.

L'agriculture est très prospère aux environs, où on récolte le vin clairet, parfois rose, vendu dans toute la Suisse comme vin de table sous le nom de vin de Schaffhouse. La ville est également le centre du commerce des oignons : les poètes humoristes du cru l'ont surnommée *Bœllenopolis*, plaisant sobriquet formé avec l'allemand *Bœlle* (oignon) et le grec *polis* (ville).

Grâce à un grand projet en préparation, Schaffhouse sera prochainement reliée à Bâle par un canal contournant la chute du Rhin, et peut-être à Zurich par la canalisation de la Glatt. Jadis Bâle correspondait avec Schaffhouse par la batellerie, bien avant les chemins de fer, et, pour tourner les rapides ou les chutes, on transportait les marchandises à bras d'hommes ou à dos de mulets. Aujourd'hui les progrès de la navigation sur les lacs vont remettre en honneur la voie fluviale longtemps abandonnée.

Le canton de Schaffhouse. Neunkirch. — Le canton de Schaffhouse est la seule région de la Suisse septentrionale — avec quelques communes de Bâle — qui soit située sur la rive droite du Rhin. Il a la forme d'une grosse ombelle pommelée qui s'enfonce dans le duché de Bade, et dont le pédoncule est serré au niveau du Rhin, qui marque la limite avec le canton de Zurich. Il s'est constitué autour et au nord de la ville par acquisitions et agrandissements successifs. Il comprend aussi quelques enclaves à l'est et à l'ouest.

La région occidentale est la plus intéressante. Les hauteurs du Seckelamtshüsli et surtout du Beringer Randen offrent un beau coup d'œil sur la plaine mamelonnée du Rhin et sur la crête lointaine des Alpes. Dans le voisinage, à Schweizerbild, ont été opérées les fouilles préhistoriques les plus importantes de Suisse.

Un peu plus à l'ouest, le gros bourg de Neunkirch était jadis une place forte et le chef-lieu du Klettgau, dont une partie passa à l'évêché de Constance et fut ensuite vendue à la république de Schaffhouse. Quelques vestiges des anciens remparts subsistent encore, notamment la Tour de la Porte supérieure, qui, à l'extérieur, est revêtue d'inscriptions curieuses rappelant les années de disette.

Les anciennes coutumes et traditions se sont conservées longtemps dans cette région rurale, comme dans le pays de Bade voisin. Pendant longtemps les paysannes de Hallau, en particulier, portaient un costume très pittoresque, avec une haute coiffe cylindrique des plus curieuses, et qui malheureusement disparaît avec rapidité.



Cl. Weber.

UNE RUE DE LA VILLE HAUTE.



Cl. Wehrli.

LE CHATEAU DE LAUFEN ET LA CHUTE DU RHIN.

La chute du Rhin. — La chute du Rhin est un des paysages les plus caractéristiques de la Suisse. Sa célébrité date de loin; la peinture et la gravure ont répandu son image sur tous les points du monde; et cependant le voyageur, loin d'être déçu, trouve dans la réalité un aspect nouveau, car le crayon ni le pinceau ne peuvent rendre le mouvement de l'eau ni l'ambiance de fraîcheur, et encore moins faire ressortir le contraste qui existe entre ce coin pittoresque et ses environs immédiats. A proximité, c'est la petite ville industrielle de Neuhausen, avec les plus importantes fabriques d'aluminium d'Europe, et des usines électro-motrices pour lesquelles on a capté — sans abîmer, heureusement, la nature — une partie des forces du Rhin. Et c'est un véritable paradoxe, au milieu d'un pays peu accidenté et plutôt prosaïque, que ce paysage de Walter Scott, sauvage et imprévu, jeté entre les usines, les hôtels à l'anglaise et les villages flambant neufs.

Le Rhin, qui semble tourner tout exprès pour donner aux peintres la perspective de deux plans séparés par un promontoire, qui s'écroule en deux faisceaux inégaux de splendides gerbes écumantes, des deux côtés d'un rocher placé à souhait pour le plaisir des yeux, et reprend ensuite son cours paisible après s'être arrondi mollement dans une large vasque; les touffes de bois chevelus qui couronnent les escarpements des rives; le burg moyenâgeux de Laufen, gardien sévère embusqué derrière les arbres; la tour gothique de Wœrth, sur son île qu'un pont relie à la rive, et qui, au premier plan, coupe si heureusement le dernier coude du Rhin: tout concourt à faire de cet ensemble le tableau romantique par excellence, suivant l'esthétique des lakistes, de Byron ou de Hugo. C'est d'ailleurs un paysage absolument isolé et sans aucun équivalent en Suisse, un caprice de la nature, qui ne rappelle en rien ni les aspects un peu monotones du Jura et du plateau, ni les reliefs tourmentés, découpés à l'emporte-pièce, des grandes Alpes.

Veut-on avoir une autre impression, moins calme et plus émouvante, il faut descendre, dans le parc accidenté du château de Laufen, au belvédère de la Fischetz, galerie de fer accrochée aux rochers sur les flancs de la chute. Là seulement on perçoit, — surtout au début de l'été quand le Rhin est gonflé par la fonte des neiges, — la puissance inouïe de ce flot grondant, de cette mer d'écume qui s'écrase, tombe, jaillit, tourbillonne, disperse aux rayons de l'arc-en-ciel le poudroiement de ses flocons, fait miroiter au soleil sa mousse neigeuse et ses transparences verdâtres, inonde les spectateurs rien qu'avec quelques gouttes égarées, et, dans un mugissement ininterrompu, défait et refait sans cesse le château d'écume, le fantastique édifice ruisselant et chatoyant de gemmes immaculées.

Il faut voir la chute du Rhin sous tous ses aspects : des hauteurs qui lui font face et sur lesquelles s'échelonnent de grands hôtels, de la rive ombreuse d'où les plus hardis partent en canot pour aborder au rocher central, des belvédères du parc de Laufen comme de la chambre obscure du château de Wœrth, au soleil qui l'irise et au clair de lune qui l'argente, derrière les vitres de couleur de la tourelle qui lui font prendre les aspects les plus fantastiques comme si elle était tour à tour embrasée par un magique incendie, éclairée par les lueurs roses du matin, ou assombrie par

Le crépuscule bleu qui baigne l'horizon.

Mais il est inutile d'assister à l'éclairage des feux de bengale et des projections électriques, qui fonctionnent tous les soirs pendant l'été, et qui donnent un instant à ce paysage grandiose l'aspect d'un spectacle forain. Les amoureux de la nature et les artistes ne sauraient trop protester contre les illuminations des cascades, attractions pour badauds qui gâchent la sauvage grandeur des plus beaux sites. Le mauvais goût du public cosmopolite est surtout responsable, car la grosse majorité des touristes approuvent, voire réclament de telles illuminations. Il n'en serait que plus méritoire de résister aux sollicitations de ce genre.



LA MAISON DU CHEVALIER.



Cl. Wehrli.

LA CHUTE DU RHIN, A SCHAFFHOUSE.



Cl. Wehrli

VUE GÉNÉRALE DE FRAUENFELD.



La Thurgovie. Sa formation. Frauenfeld et la vallée de la Thur. — La Thurgovie, dans la Suisse septentrionale, est le pendant exact de l'Argovie, tant au point de vue de la géographie que de l'histoire. Comme celle-ci, elle s'étale largement, en face de la frontière allemande, le long du Rhin qui s'élargit ici en un grand lac — (le lac de Constance); — comme elle, elle fut également sujette de la Confédération jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Son histoire est brève, ainsi que celle des pays heureux. Elle forma d'abord un landgraviat relevant de l'empire germanique, et que posséda la puissante famille de Zæhringen, qui le passa ensuite aux comtes de Kyburg; la partie orientale appartenait à l'abbaye de Saint-Gall. Les Suisses s'y installèrent à la fin du XVe siècle, à la faveur des guerres de Souabe. La plus grande partie du pays fut administrée par Zurich, qui y introduisit la Réforme. La région fut érigée en canton autonome en 1798.

La Thurgovie, comme son nom l'indique, est formée essentiellement par le bassin de la Thur, petite rivière tranquille qui serpente dans les prairies entre les collines; elle vient de la vallée saint-galloise de Toggenburg, et, après de nombreux méandres, coule parallèlement au lac de Constance et va se jeter dans le Rhin au nord de Zurich.

A l'ouest, le chef-lieu, Frauenfeld, est une petite ville manufacturière, avec quelques filatures, sous le roc où s'érige son vieux château féodal. Weinfelden, dans une région vignoble, possède aussi un antique donjon ruiné. Mais le château le plus intéressant peut-être de la contrée est plus à l'est : c'est celui de Hagenwil, près d'Amriswil, surnommé la Maison du Vivier. C'est un édifice massif et étrange, avec des galeries en bois à encorbellements qui saillent sur les robustes murs de pierre, et de lourds toits à pentes brisées et à pans coupés; le bâtiment plonge dans un étang poissonneux et il est relié à la terre ferme par un pont-levis assez bien conservé. Les salles n'ont pas changé depuis des siècles et ont gardé la plupart de leurs vieux meubles : les chaises à haut dossier sont toujours rangées autour de la longue table dans le réfectoire des anciens moines. Le château appartenait à l'abbaye de Saint-Gall : construit d'abord en 1220, il fut réédifié deux siècles plus tard, après avoir été détruit par les Appenzellois. — Un peu plus au nord, Bischofszell est une agréable station balnéaire et climatique.

Le pays de Thurgovie est vallonné, verdoyant. Peu d'industrie, à part la broderie, répandue surtout dans le voisinage du canton de Saint-Gall où elle est particulièrement en honneur. C'est une région avant tout agricole, riche en cultures diverses : des céréales, de la vigne, beaucoup de vergers plantés surtout en pommiers. L'élevage du gros bétail est pratiqué sur une vaste échelle, ainsi que jadis celui des moutons : mais le nombre des troupeaux ovins, comme dans toute la Suisse, a diminué dans de fortes proportions depuis un demi-siècle.

L'agriculture en Suisse. — Profitons de notre passage dans un canton agricole pour jeter un coup d'œil d'ensemble sur l'agriculture suisse. Le quart du sol, en Suisse, est improductif par sa nature (rochers, région des glaciers et neiges éternelles, etc.) — proportion considérable — et près d'un autre quart est couvert de forêts, qui ont été sagement préservées, par les lois fédérales et cantonales, contre un défrichement intempestif. Il faut ajouter que dans les Alpes et le Jura, et même dans des régions d'altitude



Cl. Wehrli

LE CHATEAU DE FRAUENFELD.



Cl. Boissonnas.

LA RÉCOLTE DES FOURRAGES EN SUISSE.

en mangent fort peu. Les mulets sont en petit nombre, et les ânes sont assez rares.

Les cultures sont surtout cantonnées sur les versants inférieurs des Alpes et du Jura et dans la grande plaine vallonnée qui va du lac de Genève au lac de Constance. Les basses vallées, toutes d'alluvions, sont très fertiles, et les Suisses ont su admirablement mettre leur sol en valeur. Nous avons vu que la vigne prospère dans de nombreuses régions. Les cultures des fruits, des légumes et notamment des pommes de terre, sont particulièrement florissantes. Au contraire les céréales et le blé, dont le rendement est faible, ont beaucoup diminué depuis un siècle et fournissent seulement le cinquième de la consommation indigène : le paysan les a abandonnés surtout au profit de l'élevage, beaucoup plus rémunérateur. En revanche la culture maraîchère et l'industrie des conserves, son corollaire, se sont développées dans les régions basses, au climat doux, comme le Seeland et le Bas-Valais. Il faut citer aussi l'apiculture, qui pourrait prospérer bien davantage encore dans les montagnes, vu l'excellence du miel suisse ; la culture du tabac, assez en faveur dans la vallée de la Broye, et celle de la betterave à sucre, qui commence à s'implanter dans le Seeland.

moyenne comme les cantons de Saint-Gall et d'Appenzell (1), la majorité des terrains sont consacrés à l'élevage.

L'élevage est la principale industrie agricole de la Suisse : et, avec ses produits annexes (laitage, beurre, fromage, etc.), elle devient de plus en plus rémunératrice, grâce au renchérissement de la viande et des produits d'alimentation. Le bétail bovin est de beaucoup le plus abondant : plus nombreux à lui seul que tous les autres réunis, il a presque doublé en l'espace d'un demi-siècle, et compte aujourd'hui un million et demi de têtes, qui rapporte 160 millions par an (et les produits du lait près de 300 millions). Cet élevage a enrichi les régions montagneuses des Alpes, jadis si pauvres, et dont la prospérité s'est développée de nos jours au moment où des contrées aux riches cultures s'appauvrissaient par suite de crises agricoles. Le nombre des chevaux et surtout des porcs est aussi en augmentation, mais les chèvres diminuent et l'effectif des moutons a été réduit de plus de moitié en un demi-siècle : le mouton suisse comme le mouton allemand est peu estimé en France — sans doute son alimentation n'est-elle pas assez soignée — et les Suisses, comme leurs voisins d'Allemagne et de l'Italie du Nord,

(1) Dans ces deux cantons, 90 pour 100 des terrains sont consacrés à l'élevage.

Dans un pays démocratique depuis de longs siècles, la propriété est nécessairement très morcelée : seuls les forêts et les alpages sont en majeure partie la propriété de l'Etat, de la paroisse ou d'une communauté d'habitants. Cette division a eu d'heureux résultats : elle a attaché le paysan au sol et a provoqué la mise en valeur du maximum de terrains. Elle pouvait, par contre, à notre époque, faire obstacle au développement du machinisme et de la chimie agricoles : mais les Suisses, qui ont toujours pratiqué l'esprit d'association, ont obvié à ce danger par la formation de nombreuses et puissantes sociétés, syndicats et coopératives agricoles, qui sont encouragés et subventionnés par la Confédération et les cantons.

En dépit de l'essor industriel, commercial et touristique, la Suisse est restée avant tout un pays agricole. Ce sont les paysans qui ont la majorité à l'Assemblée fédérale et dans presque tous les cantons. On l'a bien vu pour la politique douanière quand leurs intérêts ont été en opposition avec ceux des consommateurs, des commerçants, des hôteliers : c'est surtout l'Union des paysans qui a fait préparer et adopter le tarif protecteur de 1902, qui édictait des droits élevés, et fut voté au referendum. Mais la majorité n'a pas abusé de sa victoire, et la protection de l'agriculture comme de l'industrie a contribué, somme toute, à la prospérité générale.

Une nouvelle revision du tarif général des douanes fut préparée ultérieurement, en raison des traités de commerce qui arrivaient à expiration à la fin de 1917. Il ne s'agissait plus cette fois de changer le tarif précédent, mais de limiter les modifications au strict nécessaire. Comme précédemment, une enquête fut faite auprès des Sociétés et Associations intéressées par les soins du Département fédéral de l'Industrie, de l'Agriculture et du Commerce.





SCÈNES DE LA VIE CHAMPÊTRE EN SUISSE.



Cl. Wehrli.

LA VILLE DE DIESSENHOFEN ET SON PONT DE BOIS.

De Schaffhouse à Constance. Le lac inférieur. — En amont de Schaffhouse, le Rhin, au teint cru et laiteux, découpe le vert étrange de son long ruban entre la verdure plus sombre et plus douce de ses rives vallonnées et boisées, tandis que la frontière germano-suisse zigzague capricieusement au nord et le long du fleuve. Les vieilles petites villes se succèdent avec les antiques châteaux, évoquant l'Allemagne médiévale et le féodal empire germanique d'autrefois. Voici le couvent gothique de Catharinental, transformé en asile de vieillards ; la petite ville de Diessenhofen, avec son pont couvert sur le Rhin, que franchit en 1800 l'armée française de Moreau avant Hohenlinden ; les châteaux plus ou moins ruinés de Ramsen, de Hohentwiel, de Wolkenstein ; celui, restauré, de Hohenklingen, qui domine un vaste panorama à la ronde, sur Stein, la vallée du Rhin, le lac inférieur et l'horizon alpestre.

La vieille cité suisse de Stein mérite une mention spéciale, avec ses pittoresques maisons en bois aux toits pointus, aux fenêtres en saillie, aux façades ornées de fresques curieuses, ses fontaines antiques, les tours grises de ses portes aux pignons en gradins, et le vénérable couvent de Saint-Georges dont le possesseur actuel a fait un petit musée, et qui montre encore ses anciennes peintures murales en grisaille et ses sculptures sur bois. L'hôtel de ville, orné de fresques modernes et historiques de Hæberlin, possède une collection d'armes et des vitraux du XVe siècle. Sur la rive gauche du Rhin que traverse un pont de bois, à Burg, on a retrouvé un camp romain très curieux, flanqué de quatre tours. Non loin, le petit îlot de Saint-Othmar porte une chapelle.

Au-dessus de Stein s'ouvre l'*Untersee* — le lac inférieur de Constance — moins majestueux, mais plus poétique et plus gracieux que le grand lac : son horizon est borné par les croupes flexueuses, aux lignes harmonieuses et pures, de collines à demi boisées, mollement étendues en cercle autour de ses conques d'émeraude.

La rive septentrionale, profondément découpée en golfes verdoyants, est badoise ainsi que l'île de Reichenau. Elle est commandée par Radolfzell, que domine le clocher élancé de son église gothique, reflété dans les flots tranquilles avec la pittoresque silhouette de ses toits découpés. Dans le voisinage se hérissent des castels féodaux, dont les noms expressifs évoquent la hauteur des tours et des nids d'aigles destinés à défendre le pays : Hohenkræhen, Hohenhœven.

L'île de Reichenau, reliée par une longue digue à la terre ferme, renferme un ancien couvent de bénédictins, dont la fondation remonte au VIIIe siècle, et qui fut sécularisé pendant la Révolution. L'église actuelle date de l'époque romane, mais le chœur flamboyant est du XVe siècle ; là se trouve le tombeau de Charles le Gros ; on remarque aussi de précieux reliquaires dans le Trésor. A l'ouest de l'île, l'église d'Unterzell, avec de curieuses colonnes, fut bâtie au début de la période romane. A l'autre extrémité, près de la digue, s'élevait le château fort de Schœpfeln, détruit à la fin du XIVe siècle, et dont il ne subsiste qu'une tour délabrée.

Sur la rive suisse, moins sinueuse, Steckborn fait face à Radolfzell par derrière un large promontoire. Là aussi on a trouvé, dans



Cl. Wehrli.

STEIN : ANCIENNES MAISONS ORNÉES DE FRESQUES.



Cl. Wehrli

STEIN-SUR LE RHIN ET LES BORDS DU FLEUVE.

le voisinage, des ruines romaines. L'ancienne forteresse des baillis de Reichenau domine la petite ville au cachet antique. Sur cette côte, plus ou moins en recul, les châteaux modernes surgissent au milieu des manoirs féodaux, les uns en ruines comme celui de Homburg, d'autres transformés en hôtels ou en sanatoriums, ceux-là évoquant des souvenirs historiques comme la forteresse de Gottlieben, voisine de Constance, où furent emprisonnés Jean Huss et le pape Jean XXIII.

Plus modernes, sur les collines boisées, coupées de parcs, qui font face au lac romantique, les châteaux d'Eugensberg, bâti par Eugène de Beauharnais, et d'Arenenberg furent habités l'un et l'autre par la reine Hortense : là séjourna pendant sa jeunesse le futur Napoléon III, prince en exil qui venait rêver au bord des eaux vertes sur l'épopée d'Austerlitz et de Waterloo et la restauration de sa dynastie. Le château d'Arenenberg, où un petit musée napoléonien a été installé, a été donné au canton de Thurgovie par l'impératrice Eugénie.

Constance. — Un étroit chenal rejoint le lac inférieur au grand lac, à l'entrée duquel se trouve Constance, petite enclave badoise en territoire suisse. Fondée par les Romains qui lui donnèrent le nom d'un de leurs empereurs, la cité, siège d'un évêché important, devint ville libre impériale au moyen âge et prospéra rapidement. Son histoire se développa parallèlement à celle de Bâle avec une analogie frappante : comme Bâle, Constance fut au XVe siècle le siège d'un grand concile qui contribua à augmenter encore la richesse de la ville. Mais ici s'arrête le parallèle. Tandis qu'au siècle suivant Bâle entrait dans la Confédération helvétique, puis adoptait la Réforme, Constance était prise par Charles-Quint et incorporée à l'Autriche. La domination autrichienne ne lui fut pas favorable et marqua sa décadence : la ville, qui comptait plus de 40000 habitants au début du XVIe siècle, en avait à peine 6000 trois cents ans plus tard. Elle fut cédée au duché de Bade en 1805. Depuis la fin du XIXe siècle elle a connu une nouvelle ère de prospérité et a vu tripler le chiffre de sa population.

Le monument le plus caractéristique de Constance, c'est sa cathédrale, dont l'étrange façade, prodigieusement surhaussée par rapport au vaisseau, est surmontée d'un clocher ajouré qui la grandit encore. La nef et l'abside remontent à l'époque romane, à l'exception des voûtes ; du XVe siècle datent les chapelles latérales, les voûtes, la façade et la base des tours. L'époque classique ajouta des remaniements, et le XIXe siècle construisit la flèche. Disparate, l'édifice n'en est que plus pittoresque. Les sculptures en bois des vantaux du grand portail (1470) et des stalles du chœur, celles-là purement religieuses, celles-ci réalistes, sont fort remarquables, ainsi qu'un groupe en pierre polychrome et un escalier tournant, du XVe siècle, dans une chapelle. A l'entrée de la nef principale on montre une dalle avec une tache rougeâtre, sur laquelle se tenait Jean Huss, l'un des précurseurs de la Réforme, lorsqu'il fut condamné par le concile à être brûlé vif : suivant la tradition, la tache se serait produite à ce moment et n'aurait jamais pu être effacée. Quelques additions fâcheuses de style classique ont été faites à l'intérieur. La crypte date du XIIIe siècle ; le cloître, dont une partie a été conservée, est un peu plus récent.



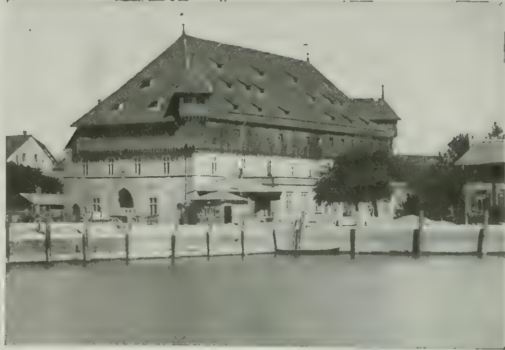
Cl. Wehrli

CATHÉDRALE DE CONSTANCE.

Le concile de Constance, qui siégea quatre ans dans la cathédrale — de 1414 à 1418 — ne fut pas moins important que celui de Bâle, qu'il précéda de quelques lustres. Convoqué pour mettre fin au grand schisme d'Occident, sur les instances de l'empereur Sigismond, qui présida plusieurs séances, il réunit près de 200 évêques et cardinaux et près de 600 abbés et docteurs ; la France était représentée par Pierre d'Ailly et Gerson. Le concile déposa les trois papes qui se disputaient le trône de Saint-Pierre, et à la place



Cl. Wehrli



Cl. Photo-Glob.

CONSTANCE : LA SCHNETZTOR ET LE KAUFHAUS OU MAISON DU CONCILE.

desquels les cardinaux élurent Martin V ; il proclama la supériorité des conciles sur la papauté et édicta de sages règles de réforme religieuse ; mais il se déshonora par le supplice de Jean Huss, patriote et réformateur de Bohême, qui fut brûlé sur un bûcher et dont l'exécution provoqua la guerre des Hussites, cause première du concile de Bâle. Jean Huss, recteur de l'Université de Prague, avait publié de violentes diatribes contre le clergé de son époque, la cour de Rome et combattu divers dogmes ou pratiques cultuelles admis par l'Eglise. Condamné par le pape Alexandre V, il en appela au concile de Constance, devant lequel il vint défendre ses idées. Malgré le sauf-conduit que lui avait donné l'empereur Sigismond, il fut livré au bras séculier avec Jérôme de Prague.

Parmi les autres églises de Constance, il faut citer Saint-Augustin, fondé en 1268, et qui appartient aux vieux-catholiques, et Saint-Etienne, de l'époque flamboyante, mais fâcheusement remanié, et qui possède une tour élégante, ainsi que, à l'intérieur, d'intéressants bas-reliefs de la Renaissance.

Le Kaufhaus — ancien entrepôt du XIV[e] siècle — est un des spécimens les plus typiques de l'architecture civile du moyen âge, avec ses gros piliers de chêne et ses combles élevés. Dans la salle du premier étage, ornée récemment de fresques modernes, se tint, pendant le concile de Constance, le conclave qui élut le pape Martin V. L'hôtel de ville est un ancien édifice de la Renaissance, décoré de fresques par Hæberlin en 1898 et qui possède une précieuse collection de vieilles chartes. Le musée, installé au Rosgarten dans l'ancien hôtel de la corporation des bouchers, est riche en objets préhistoriques et en antiquités lacustres retrouvées dans le lac.

Constance a conservé de nombreux restes de son passé glorieux, de vieilles portes, comme la Schnetztor, d'antiques maisons qui évoquent des souvenirs historiques : celle où habitait Jean Huss quand il vint au Concile et où il fut arrêté, la maison Barberousse, où l'empereur de ce nom signa un traité en 1183, et la maison du haut port. L'empire allemand a érigé, après 1870, le monument de la Victoire et la Fontaine des Empereurs.

Les rives du lac sont très intéressantes. Constance occupe le fond d'une belle rade. Au sud, le port, voisin de la gare, est protégé par une digue contre les tempêtes du lac. Le joli parc du Stadtgarten, entouré de trois côtés par l'eau, renferme un buste de Guillaume II. Sur une île, séparée de la terre ferme par un bras très étroit, s'élève le couvent de Dominicains où fut emprisonné Jean Huss avant son supplice : le cloître date de l'époque romane ; une partie du bâtiment a été transformée en hôtel. Un pont, qui sert au chemin de fer et à la route, coupe le Rhin à sa sortie du lac pour rejoindre le faubourg de Petershausen.

Au sud, la frontière suisse serre de près la ville et échancre les faubourgs. Un bloc erratique rappelle l'endroit où fut brûlé Jean Huss avec son disciple Jérôme de Prague.

Toute la ville de Constance évoque la fin tragique de ce réformateur, et il semble qu'il plane encore sur la cité, restée pourtant en grande majorité catholique, un remords du crime judiciaire qui fut commis dans ses murs et qui fait songer au bûcher, presque contemporain, sur lequel expira Jeanne d'Arc.



CONSTANCE : LE PORT, LE MÔLE ET LE PHARE.


LA PETITE VILLE ALLEMANDE DE MEERSBURG.

Le lac de Constance. La rive allemande et autrichienne. — Aucun lac suisse ne ressemble à son voisin : chacun a son individualité propre. Large, aéré, houleux comme l'Océan aux jours de tempêtes, — horizons plats perdus dans les lointains, — flots gris, verts, bleus ou plombés, changeants, suivant l'état du ciel, — le lac de Constance *(Bodensee)* est la mer intérieure du monde germanique, la frontière commune et le trait d'union entre les trois nations totalement ou partiellement allemandes par la langue et la race : la Suisse, l'Autriche, et l'Allemagne qui touche aux rives par ses trois grands Etats méridionaux, — Bade, Würtemberg, Bavière. — C'est le plus vaste lac de Suisse après le Léman ; c'est celui que sillonnent le plus grand nombre de vapeurs — une quarantaine, appartenant à diverses Compagnies, — car le mouvement des touristes, surtout allemands, est considérable. Le commerce est également important. Les tempêtes étaient jadis terribles, surtout quand souffle le *fœhn*, le vent du sud qui amène au printemps la fonte des neiges dans les Alpes : elles semblent avoir diminué depuis la rectification du lit du Rhin et les autres travaux de drainage, qui ont en outre supprimé les inondations. Le lac possède de nombreux poissons, dont quelques-uns sont très recherchés comme le silure, le ferras (*felche*) et le lavaret (*gangfisch*), ce dernier de plus en plus rare.

La rive septentrionale appartient à l'Allemagne et pour la plus grande partie au pays de Bade. Très découpée, elle se creuse d'abord en un golfe étroit et très long, le lac d'Ueberlingen. La petite ville qui a donné son nom à ce bras est une station balnéaire et possède de beaux monuments : une cathédrale gothique et un superbe édifice de la Renaissance qui servit longtemps de chancellerie ; aux environs sont de curieuses cavernes. Un peu plus loin Meersburg a des ruelles bordées d'antiques maisons de bois avec des tourelles et des pignons à escaliers, un vieux château et un ancien palais épiscopal transformé en asile de sourds-muets : la ville est située au centre d'une région vignoble qui produit d'excellent vin blanc très sec. En face l'île de Mainau, qui fut jadis le siège d'une commanderie de l'ordre teutonique, fut jusqu'en 1918 la résidence d'été du grand-duc de Bade, qui y possédait un château avec de superbes jardins.

Deux autres villes de la côte étaient également des résidences princières : Friedrichshafen et Lindau.

Friedrichshafen, que dominent les deux tours de l'église du château royal, est le port de la Souabe et du Würtemberg, que fit construire, voici un peu plus d'un siècle, le roi Frédéric, dont la ville a pris le nom. C'est un lieu de villégiature très fréquenté, en face d'un bel horizon alpestre par les ciels sereins. C'est à Friedrichshafen qu'étaient les hangars de construction des grands dirigeables allemands, les *Zeppelins*, qu'on voyait évoluer au-dessus du lac de Constance avant la guerre. De là on visite Ravensburg, ville industrielle de la haute Souabe, et qui a de vieilles tours et d'intéressantes églises.


LE PORT ALLEMAND DE LINDAU.

La cité bavaroise de Lindau, qui fut ville impériale jusqu'en 1803, est dans la situation la plus pittoresque de tout le lac. Bâtie sur une île, reliée par deux ponts à la terre ferme, elle offre en outre une entrée de port monumentale avec un phare majestueux et un énorme lion, emblème de la Bavière, qui garde la passe. Le commerce du port est très important : c'est le débouché d'une grande partie du royaume. L'ancien hôtel de ville, qui renferme un musée, est orné de fresques intéressantes. D'antiques rues, comme la *Maximilianstrasse*, bordée d'arcades, sont fort curieuses. La vieille tour des voleurs et l'ancien phare voisinent avec des monuments modernes, qui ne sont pas tous de très bon goût.

Sur la terre ferme, voici



VUE PANORAMIQUE DE LA VILLE AUTRICHIENNE DE BREGENZ.

la résidence d'été du grand-duc de Toscane et la villa du prince régent de Bavière.

La rive sud-orientale du lac est autrichienne. Le golfe de Bregenz est entouré de hauteurs assez élevées, dernières ramifications des Alpes d'Allgau. La petite ville de Bregenz, — la *Briguntia* des Romains, — est le chef-lieu du Vorarlberg, partie occidentale du Tyrol, qui avait réclamé son annexion à la Suisse en 1919. Plusieurs églises offrent de l'intérêt, notamment l'église protestante avec des murs romains, et l'église paroissiale catholique, de style rococo, avec une haute et ancienne tour. Le musée national est riche en antiquités romaines.

Au sud de Bregenz, à quelque distance de la côte, la ville proprette et industrielle de Dornbirn, au pied des Alpes, est voisine des gorges sauvages de Rappenloch. Le Rhin forme la limite entre l'Autriche et la Suisse : son delta assez marécageux est tout entier en territoire autrichien.

La rive suisse. Romanshorn. Arbon. Rorschach. — De Constance au delta du Rhin, la rive suisse offre peu de sinuosités, et relève presque tout entière du canton de Thurgovie. A Kreuzlingen, l'église d'un ancien couvent transformé aujourd'hui en école normale d'instituteurs, possède une très curieuse reconstitution du Jardin des Oliviers, avec figurines en bois sculpté, exécutées avec une finesse remarquable par un artiste tyrolien du XVIIIe siècle. A Münsterlingen, une autre abbaye a été transformée en asile d'aliénés. Uttwill, station balnéaire dans un site agréable, a conservé une vieille tour de l'époque romaine.

Romanshorn, dont les maisons s'égrènent dans les jardins, évoque aussi, par la première partie de son nom, le passé romain. Au croisement de la voie ferrée qui longe le lac et de la ligne de Zurich, c'est une des localités les plus commerçantes de la rive suisse.



LA TOUR DES VOLEURS, A LINDAU.

Seule une tour militaire d'observation s'élevait, sur ce point du lac, au IIIe ou IVe siècle de notre ère. Ce fut ensuite le siège d'une petite communauté chrétienne et, plus tard, d'un bailliage dépendant de l'abbaye de Saint-Gall. La ville passa au protestantisme lors de la Réforme : d'où de nombreux conflits avec l'abbé suzerain, surtout quand il s'agissait de lever des troupes. La localité fut rattachée au canton de Thurgovie en 1898.

Romanshorn est aujourd'hui un centre important de transit, un très grand entrepôt de céréales, d'alcools, de bois et planches. On fait un commerce actif de fromages, de cuirs et peaux. L'industrie y est surtout représentée par les scieries et les teintureries. Le petit bourg d'autrefois s'est transformé en une ville industrieuse et prospère. Deux faits provoquèrent cette métamorphose au milieu du XIXe siècle : la construction du port en 1840 et surtout, quelques années plus tard, l'ouverture de la voie ferrée conduisant à Zurich.

Un peu plus loin Arbon, — l'*Arbor felix* des Romains, — occupe une situation pittoresque sur un cap, en face de la plus grande largeur du



VUE GÉNÉRALE DE KREUZLINGEN ET DE CONSTANCE.

lac : petite ville industrielle active, dominée par un vieux château du XVIe siècle. Le coup d'œil est ravissant, par les jours clairs, sur les lointains montagneux du Vorarlberg et du Sæntis.

Arbon fut aussi, à l'origine, une station militaire, mais plus importante et fondée dès le Ier siècle. Dévastée plusieurs fois par les Alamans, comme toutes les cités suisses voisines du Rhin, elle eut du mal à se relever de ses ruines. Au XIIe siècle, elle devint un fief de l'évêché de Constance, pour passer ensuite aux Autrichiens. Un terrible incendie la ravagea en 1494.

L'ancien château possède une très vieille et puissante tour, qui remonte à l'époque romane : seul vestige du manoir féodal qui était la résidence favorite de Conradin, le dernier et malheureux descendant de la célèbre dynastie des Hohenstaufen. Tout près, on voit une chapelle dédiée à saint Gall, le moine irlandais bien connu, qui a donné son nom à une ville voisine, et qui mourut à Arbon en 627, presque centenaire, après avoir évangélisé les Alamans de la région. L'église avait une tour datant de l'époque franque; mais elle a été reconstruite en 1895.

L'industrie se développe à Arbon depuis la fin du siècle dernier. La ville possède aujourd'hui des fabriques de broderies à la navette, des usines métallurgiques, des ateliers où l'on tisse les rubans.

L'été, les baigneurs viennent en grand nombre à Arbon et dans quelques localités voisines, comme Horn, pour se livrer aux plaisirs de la natation dans les eaux fraîches et paisibles du lac.

Le canton de Saint-Gall touche au golfe méridional du lac de Constance par la jolie ville de Rorschach, la plus populeuse du lac après Constance, — industrielle, coquette, animée, avec de nombreuses maisons de plaisance s'étageant sur les collines. C'est le seul endroit, avec le golfe de Bregenz, où la côte soit relevée par des hauteurs d'une certaine altitude.

Plus récent que ses voisines occidentales, Rorschach date de l'époque franque. Son nom, purement germanique, signifie « plaine de roseaux ». C'était d'abord une simple métairie, puis un petit port de pêche. Le couvent de Mariaberg fut fondé sur la hauteur, sous la dépendance de la riche abbaye de Saint-Gall. Après avoir embrassé la cause de la Réforme, la ville revint en majorité au catholicisme. Les abbés firent de cette ville le premier marché aux grains de Suisse et y développèrent le commerce de la toile. Une nouvelle période de prospérité marqua la fin du XIXe siècle : on comptait 1 750 habitants en 1850 et près de quinze mille aujourd'hui (dont un tiers d'étrangers).

On remarque dans la ville la grande Halle au blé, du XVIIIe siècle, l'église paroissiale catholique du XVIIe, le temple protestant, dont la tour renferme une des plus grosses cloches de Suisse, et beaucoup d'anciennes maisons de nobles avec encorbellements et richement décorées. On remarque des tombes alamanes près du Seehof. Aux environs on a découvert, le long du lac, des restes de palafittes et d'importants vestiges de la voie romaine qui longeait le lac.

De Rorschach on monte au *Fünfländerblick*, — la montagne des cinq pays, — d'où le regard embrasse le vaste panorama du lac, rehaussé à l'est par les Alpes tyroliennes, et qui se perd, comme une mer sans rivage, vers les horizons badois à peine couronnés par une ligne bleutée de collines.



ARBON ET LES BORDS DU LAC.



APPENZELL ET LE SÆNTIS (2504 M.).

SUISSE ORIENTALE

ASPECT GÉNÉRAL. — LE CANTON D'APPENZELL. LES VIEUX COSTUMES. — LES PARLEMENTS EN PLEIN AIR. — LA BRODERIE A APPENZELL ET A SAINT-GALL. — LA VILLE DE SAINT-GALL. — LE PAYS DE SAINT-GALL ET LE TOGGENBURG. — LE RHEINTAL. — LA PRINCIPAUTÉ DE LICHTENSTEIN. — RAGAZ. LES VILLES D'EAUX EN SUISSE. — SARGANS. LE LAC DE WALLENSTADT. — LE CANTON DE GLARIS. — LA VILLE DE GLARIS. LE KLŒNTAL. — LA HAUTE VALLÉE DE LA LINTH. ELM. LINTHAL. — LA VIE DANS LA MONTAGNE.



Aspect général. — La Suisse orientale, avec les trois cantons d'Appenzell, Saint-Gall et Glaris, constitue une région bien délimitée.

Au point de vue géographique, elle forme l'intermédiaire entre la plaine du Rhin et les grandes Alpes : les hauteurs, qui commencent en faibles ondulations sur la rive méridionale du lac de Constance, s'élèvent progressivement jusqu'au massif glaciaire du Tœdi, un des plus élevés de la Suisse. L'ensemble des montagnes s'abaissent vers l'ouest en pente douce, tandis qu'à l'est elles tombent brusquement sur la vallée antérieure du Rhin, qu'elles ont isolée longtemps — ainsi le Tyrol — du reste de la Suisse. De même au sud, l'énorme muraille des Alpes glaronnaises a dressé une barrière vis-à-vis des Grisons, qui ont vécu une histoire à part. Tout le particularisme suisse s'explique ainsi par le groupement et l'orientation des montagnes.

Homogène par la langue, — l'allemand, — la Suisse orientale est par contre très divisée au point de vue religieux : elle est partagée en plusieurs groupes naturels qui ont eu chacun leur développement propre. Mais ils ont un caractère commun, c'est d'avoir conservé, plus que dans les autres cantons de la Suisse, les mœurs anciennes et les vieilles coutumes patriarcales. C'est la Suisse primitive, qui a peu évolué même à l'époque contemporaine, où l'on trouve encore les costumes antiques, les Parlements en plein air, où l'industrie, à part la ville de Saint-Gall, n'a pas porté atteinte à la vie rustique et pastorale des ancêtres, où le tourisme, si l'on en excepte Ragaz, n'a guère pénétré, en laissant ainsi intacte la physionomie indigène et pittoresque des petites villes et des villages. Là on peut encore trouver, loin des *palaces* cosmopolites, la bonne vieille auberge familiale, où le voyageur est considéré comme un hôte à la mode antique. On y voyait naguère l'hôtelier — qui était en même temps cultivateur — venir s'asseoir sans façon, les manches de chemise à demi retroussées, à la même table que ses rares clients, — mangeant les mêmes plats, buvant le vin qu'ils avaient choisi, causant avec eux et mettant sa voiture à leur disposition, sans porter de ce chef aucun supplément sur la note.

Le canton d'Appenzell. Les vieux costumes. — Des trois cantons, le plus archaïque et le plus curieux, moins par le paysage que par les coutumes, c'est Appenzell.

Cette petite république lilliputienne, l'une des moins grandes et des moins peuplées de la Suisse, s'est encore scindée — triomphe du particularisme — en deux demi-cantons, complètement autonomes l'un de l'autre, Rhodes extérieures et Rhodes intérieures. C'est une cause religieuse qui a provoqué ce dédoublement : une fraction du canton resta catholique avec Appenzell, tandis que la partie extérieure adopta le protestantisme.



HEIDEN — LA KIRCHPLATZ



APPENZELL — LE CHATEAU

Le canton d'Appenzell occupe un haut plateau assez tourmenté, qui tombe à l'est en pentes rapides sur la vallée du Rhin, et qui est borné au sud par les massifs du Sæntis et du Kamor. Il est desservi par un petit chemin de fer dont le point de départ est à Saint-Gall, et qui touche aux principales localités de la région : c'est une ligne à voie étroite, en partie à crémaillère et en partie sur route, où les trains cheminent au petit pas dans un cadre bucolique digne de Florian. Le canton est en effet couvert de pâturages, et l'élevage du bétail, petit et gros, est la principale occupation des habitants.

Dans ce pays de propreté qu'est la Suisse, Appenzell mérite une mention spéciale, tant les maisons des plus humbles paysans sont bien tenues, claires, coquettes, pimpantes. La maison appenzelloise a d'ailleurs un aspect tout à fait particulier par les séries de fenêtres, accolées en groupes de cinq ou six, qui se serrent au-dessous du pignon largement ouvert, sur la façade généralement enguirlandée de fleurs grimpantes.

Toutes ces petites villes sont avenantes et gaies. Heiden, à la pointe nord, au-dessus du lac de Constance, et relié à Rorschach par une ligne électrique, est une station d'été fréquentée, bien connue par ses cures de petit lait. Les touristes, par contre, ne vont guère à Trogen et Herisau, les deux chefs-lieux des Rhodes extérieures : la dernière localité est un centre manufacturier et la ville la plus peuplée de la région. Gais, si bien placé face au massif du Sæntis, est en revanche un séjour estival agréable, et les étrangers visitent en grand nombre l'agréable petite ville d'Appenzell, qui a gardé son cachet archaïque : mais ils y vont surtout pour voir les vieux costumes à la sortie de la grand'messe.



COSTUME DE PATRE.

Les vêtements appenzellois sont, en effet, les plus curieux et les mieux conservés de la Suisse, où, voici trente ans à peine, chaque canton avait encore ses costumes régionaux très caractérisés. Il ne faut pas croire d'ailleurs, comme on se l'imagine souvent, que ces anciens habillements, en Suisse comme en France, plongent dans la nuit des temps : la preuve en est que si nous regardons, d'après les estampes de l'époque ceux qui étaient en usage dans nos provinces il y a une centaine d'années, nous ne reconnaissons plus les costumes portés même par les vieillards actuels. Pour la Suisse en particulier, l'histoire des costumes locaux a été reconstituée avec beaucoup de précision. Ces costumes, par une série d'évolutions et d'adaptations locales, dérivent de ceux que portaient les patriciens du XVIIIe siècle : et ceux-ci s'inspiraient plus ou moins de la mode de Paris. On retrouve en Suisse le tricorne Louis XV dans le costume national de Zurich ; l'habit bleu de roi à la française dans celui d'Argovie ; la culotte courte de réception, dans beaucoup de provinces.

Il est remarquable qu'en Suisse, comme en France et en Italie, les femmes conservent plus longtemps que les hommes, en général, les vieux costumes locaux ; elles sont plus conservatrices. Mais contrairement à ce qu'on peut observer chez nous, ce sont les coiffes qui disparaissent les premières, alors que les autres éléments du costume subsistent encore. Beaucoup de Bernoises de l'Oberland, par exemple, qui portent leur vêtement traditionnel si pittoresque, arborent d'affreux chapeaux soi-disant à la mode, qui détonnent fâcheusement avec le reste de l'habillement.

Les touristes ne manquent pas d'assister le dimanche à la sortie de la grand'messe d'Appenzell, où paysannes et citadines, coiffées d'extraordinaires casques blancs empesés et gaufrés, arborent de magnifiques et brillants costumes de soie qui valent jusqu'à mille francs, et qu'elles sortent seulement lorsque le temps est sûr. Dans un autre modèle, plus spécialement saint-gallois, la coiffure s'ouvre comme une immense galette pailletée d'or attachée par un nœud énorme d'un violet vif, avec une tunique courte brochée à ramages.

Coiffés de la calotte des « armaillis » fribourgeois, ou plus sou-



OBSERVATOIRE MÉTÉOROLOGIQUE DU SÆNTIS.

vent d'un feutre ordinaire à petits bords, les hommes avaient naguère la culotte courte, qui disparaît peu à peu, mais ils portent généralement encore, les dimanches, le gilet écarlate ouvert, et une large ceinture de cuivre ciselé qui passe sur la poitrine et brille entre les pans ballants du gilet.



Cl. Wehrli.

UNE PROCESSION, A APPENZELL.

Les Parlements en plein air. — Les habitants d'Appenzell sont des traditionnalistes, dans leur habillement comme dans leur langue et leurs usages. Ils ont conservé leur vieux patois apparenté au souabe. Tous les patois de la Suisse allemande dérivent de l'ancienne langue des Alamans qui colonisèrent le pays à la suite des grandes invasions. L'allemand littéraire — le saxon — n'a pénétré que beaucoup plus tard, par la littérature, puis par l'école. La persistance des dialectes explique pourquoi l'allemand est souvent parlé incorrectement en Suisse, surtout dans le nord-est, si archaïque à tous égards.

Une autre survivance des anciennes coutumes, plus pittoresque pour l'étranger, se manifeste avec les Parlements en plein air — les *landsgemeinde* — assemblées légiférantes de tous les électeurs qui se réunissent une fois par an sur la place publique du chef-lieu. Elles eurent leur heure de célébrité à la fin du XVIII[e] siècle, lorsque Jean-Jacques Rousseau, grand admirateur du gouvernement direct, les signala à l'attention des « philosophes ».

Ces assemblées descendent en droite ligne des Champs de mai germaniques, auxquels étaient conviés les guerriers, les hommes libres des peuplades alamanes qui s'établirent aux V[e] et VI[e] siècles dans la Suisse du Nord. Tandis que les institutions évoluaient autour d'eux dans le reste de l'Europe, les montagnards de quelques cantons conservaient fidèlement les coutumes de leurs ancêtres. La date même de la convocation restait immuable.

La plupart des cantons suisses ont adopté aujourd'hui le régime représentatif : en certains endroits, comme à Altstædten (Saint-Gall), la présence d'une vieille place, très vaste, au milieu d'une petite agglomération, rappelle seule les assemblées qui s'y réunissaient jadis. Ces grandes places, qui semblent disproportionnées à l'exiguïté des petites villes, et qu'entourent d'antiques maisons à pignons, sont très frappantes dans les chefs-lieux d'Appenzell.

Un système mixte fonctionne dans les cantons de Glaris, Schwyz et Zug : l'assemblée des électeurs se réunit tous les ans, ou tous les deux ans, pour élire les membres du pouvoir exécutif et les députés chargés de voter les lois. Le gouvernement du peuple dans toute sa pureté n'existe plus que dans les cantons d'Uri, d'Unterwald et d'Appenzell.

Les *landsgemeinde* de ce dernier canton sont les plus pittoresques. Elles se tiennent le dernier dimanche d'avril à Appenzell pour les Rhodes intérieures, et, pour les Rhodes extérieures, alternativement à Trogen et à Herisau. La réunion de l'assemblée est regardée comme une fête nationale. Pas d'abstentions : seuls les malades restent chez eux. Chaque citoyen quitte de grand matin son chalet et fait à pied la route, parfois fort longue. Les hommes mariés ont le même costume que le jour de leur noce ; pendant longtemps ils venaient avec un sabre et un parapluie ficelés ensemble : le sabre symbolisait le droit de vote accordé jadis aux seuls guerriers ; il se transmettait pieusement dans les familles. Pendant longtemps les vieillards, à partir d'un certain âge, perdaient le droit de vote, parce qu'ils n'étaient plus en état de porter le sabre.



Cl. Wehrli.

FROMAGERS DE L'APPENZELL.

Coups de canon et roulements de tambour annoncent la solennité. Un cortège pittoresque, — hérauts d'armes, lanciers, hallebardiers, fifres et tambours, vêtus des costumes du XV[e] siècle, aux couleurs du canton, — fait trois fois le tour de l'enceinte réservée. On entonne le chant national ; les cloches sonnent. Arrivent alors les membres du gouvernement, précédés du *landammann* (président), qui monte sur l'estrade dressée au milieu de la place, et prononce une allocution. Il rappelle les travaux effectués dans l'année par le conseil exécutif, annonce quels sont les magistrats soumis à l'élection ou à la réélection, et lit les projets de lois, préparés par le conseil, qui vont être soumis au vote des citoyens. Une prière publique précède le vote.

On commence par élire les magistrats. Le héraut annonce chaque élection. Il demande à haute voix :

— Qui propose-t-on pour *landammann* (ou pour juge) ?

Les noms proposés sont mis aux voix ; on vote en silence et

à main levée. Les scrutateurs sont très habiles pour décompter les votants, et ne se trompent pas à quelques unités près sur un ou deux milliers de citoyens. Fifres et tambours, après chaque vote, vont chercher dans l'assemblée le nouvel élu et l'amènent sur l'estrade.

On passe ensuite aux projets de loi préparés par le conseil. L'assemblée ne doit pas discuter : elle approuve ou elle rejette, à main levée, toujours en silence, — rappelant ainsi le Corps législatif du premier Empire, qu'on avait surnommé le Conseil des muets. On n'aime pas les bavardages, en Suisse. Les magistrats prêtent solennellement le serment de fidélité en présence des citoyens et l'assemblée se sépare. Chacun de ces députés d'un jour, le soir venu, regagne tranquillement son alpage.



LA « LANDSGEMEINDE », A GLARIS

La broderie à Appenzell et à Saint-Gall. — L'horlogerie est l'industrie du Jura : la broderie est celle des cantons du nord-est, Appenzell et Saint-Gall. Le particularisme suisse se manifeste jusque dans les travaux féminins.

La broderie est la première de toutes les industries helvétiques : son chiffre de production annuelle, qui atteignait 170 millions en 1913, dépassait celui de l'industrie horlogère. Comme celle-ci, elle n'est d'ailleurs pas concentrée dans de grandes usines, et elle utilise surtout le travail en chambre et dans les petits ateliers. Elle s'est ainsi fort bien adaptée aux conditions du milieu, en permettant à la classe rurale — dans un pays d'une agriculture généralement pauvre — de trouver pour les femmes des travaux rémunérateurs, sans que les soins du ménage en souffrent, sans que la famille ait besoin d'aller à la ville et de se déraciner.

L'art de broder varie du tout au tout d'un canton à l'autre.

Attachées aux anciennes mœurs, les Appenzelloises n'ont rien changé à la broderie de leurs aïeules. Elles brodent à la main, sur des sortes de tambourins montés sur un pied mobile : l'étoffe est tendue et assujettie à un cercle rigide qui assure la régularité de l'ouvrage et évite les faux plis. Les femmes travaillent chez elles, au compte d'entrepreneurs.

Certaines jeunes filles sont engagées par les magasins des villes d'eaux comme réclames vivantes, et on voit ainsi broder en plein air, devant les étalages de Ragaz, d'Interlaken ou de Saint-Moritz, de jolies Appenzelloises, un peu gênées dans leur voyant costume national, et tournant le dos aux passants : toutes sont nu-tête, car aucune d'elles ne consent à arborer, hors de son pays natal, le formidable casque appenzellois.

Ces travaux à la main ont une grande valeur, et se vendent à des prix très élevés. Les touristes en achètent beaucoup. Il en était expédié surtout, avant la guerre, à des négociants d'Allemagne, d'Autriche et d'Amérique. La crise des changes, qui a sévi depuis 1918, a porté à cette industrie un préjudice dont l'effet se fera sentir encore longtemps, mais dont elle commence peu à peu à se relever.

Dans le canton de Saint-Gall règne au contraire la broderie mécanique : on a abandonné les vieux errements pour suivre les progrès du machinisme, pour multiplier la production et faire du « bon marché ».

Cette industrie ne date que du XVIIIe siècle. Le tissage des mousselines, qui devait faire la fortune de Saint-Gall, y débuta modestement en 1721. Aujourd'hui tout le canton possède des brodeuses dans les plus petits villages.

Le mot de *broderie* — par lequel on traduit l'allemand *stickerei* — est d'ailleurs impropre pour désigner la plupart de ces ouvrages : car il s'agit bien plus souvent de guipure que de broderie proprement dite.

Le travail le plus fréquent consiste dans la confection de rideaux et objets similaires. Sur de grandes pièces de tulle, les ouvrières piquent à la machine les jetés de fleurs et d'arabesques qui se développent et s'enlacent avec régularité suivant les tracés bleus imprimés par les dessinateurs.

Une seconde catégorie d'ouvrages consiste dans les applications sur tulle ou sur une autre étoffe légère, soie ou satin. Deux pièces d'étoffes sont fixées provisoirement l'une sur l'autre : l'ouvrière, comme précédemment, pique à la machine suivant les dessins, en traversant avec son fil les deux tissus. Une autre ouvrière découpe ensuite avec des ciseaux effilés en enlevant l'étoffe supérieure dans l'intervalle



Cl. Wehrli.

CHAPELLE PRÈS D'APPENZELL.





Cl. Wehrli.

ATELIER DE BRODEUSES APPENZELLOISES.

de certains motifs. Ces travaux sont plus fins et plus riches que les autres : bien que le fait d'être exécutés à la machine leur enlève leur valeur aux yeux de certains, ils n'en sont pas moins souvent véritablement artistiques. En particulier les jetés, surtouts, dessus de lits et de tables, en satin richement guipuré, sont du plus bel effet.

Enfin on imite depuis peu la broderie à la main au plumetis. Avec de nouvelles machines, entre les mains d'ouvrières habiles, on parvient à obtenir une ressemblance étonnante. J'ai vu des personnes expertes s'y tromper et ne se rendre à l'évidence qu'après avoir vu exécuter le travail sous leurs propres yeux avec la machine. Etonnons-nous ensuite quand de grands magasins offrent à leurs clientes, à des prix véritablement incroyables de bon marché, de la lingerie brodée, — « tout fait à la main, Madame : une véritable occasion! » On achète en se demandant à quel salaire de famine a pu travailler la malheureuse qui s'est usé les yeux à un pareil ouvrage. Et on ne se doute pas que la broderie a été allègrement piquée à la machine par l'ouvrière suisse. Celle-ci travaillle six fois plus vite que sa collègue qui brode à la main et à qui cette innovation fait une concurrence redoutable : car, avec ce système, le patron peut vendre meilleur marché en gagnant plus et en payant davantage ses ouvrières. Tout est donc pour le mieux... pourvu que la cliente garde ses illusions.

L'industrie est très peu concentrée, et la fabrication est morcelée entre un grand nombre de mains. Nombreux sont, dans la vallée du Rhin, les petits entrepreneurs qui ont, soit une modeste fabrique, soit un simple atelier d'une dizaine d'ouvrières au rez-de-chaussée de leur habitation. Dans cette région, où les villages essaiment leurs maisons le long des routes et à travers les champs comme en Normandie, l'étranger est surpris de voir des brodeuses en groupe piquer à la machine derrière les fenêtres de fermes perdues au milieu des prés, et autour desquelles picorent les poules entre les herses et les charrues.

On conçoit que les conditions hygiéniques soient excellentes pour les ouvrières. Les ateliers sont d'ailleurs clairs et bien aérés, suivant les prescriptions rigoureuses de la loi suisse. Dans les installations que j'ai visitées à Oberriet, il y avait plus de fenêtres que d'ouvrières.

Les débutantes, avant la guerre, gagnaient 1 fr. 80 par jour; les plus habiles n'arrivaient qu'à 3 francs. Ce sont toutes des jeunes filles — et quelques jeunes femmes — qui vivent dans leurs familles. Elles travaillaient naguère de 6 heures du matin à 6 heures du soir en été, de 7 heures à 7 heures en hiver, avec un quart d'heure de repos à 9 heures, une heure un quart à midi, un quart d'heure à 4 heures : soit dix heures de travail effectif (huit le samedi), et repos complet les dimanches et jours fériés. C'est aujourd'hui la journée de huit heures; mais à 9 heures et à 4 heures, on organise toujours un goûter, qui, l'été, par les beaux jours, est pris dehors, sur des bancs disposés à cet effet sous des arbres ombreux.

Le découpage des applications est souvent opéré par des ouvrières qui travaillent chez elles et sont payées aux pièces.

Même dans les petits ateliers, les machines sont mues par l'électricité. Dans toute la vallée du Rhin, la force motrice est fournie par un canal latéral au fleuve, coupé çà et là par des chutes, tandis que des biefs de dérivation irriguent les prés. Une force de deux chevaux-vapeur suffit à une usine qui emploie une cinquantaine d'ouvrières.

De l'autre côté du Rhin, les ateliers de brodeuses sont également nombreux dans le Vorarlberg autrichien, où la main-d'œuvre a toujours été moins chère.

Fait intéressant : la plupart des machines à broder viennent de Paris. On se sert aussi de machines à repriser, qui réparent avec une régularité remarquable les accrocs des tulles et des mousselines. L'outillage, depuis quelques années, a été fort amélioré et renouvelé.

Les chefs d'industrie vendent rarement eux-mêmes. Leur production est presque toute achetée par les grosses maisons d'exportation de Saint-Gall.

C'est à Saint-Gall que se tient la Bourse de la broderie, où se cotent les fluctuations du marché. Les expéditions se font surtout pour l'étranger. Les deux plus gros clients sont l'Angleterre et les Etats-Unis, distançant d'assez loin, par le chiffre de leurs commandes, la France, l'Allemagne et l'Autriche.



Cl. Wehrli.

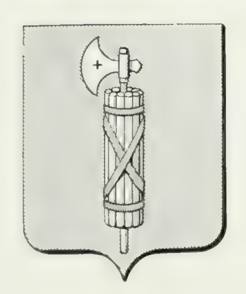
BRODEUSES DE L'APPENZELL.

S^T GALL

Echelle 1 : 12 500

0 500 M

PLAN DE LA VILLE DE SAINT-GALL.



La ville de Saint-Gall. — Saint-Gall, capitale du canton du même nom, est aujourd'hui, par sa population, la sixième ville de Suisse. Elle compte, en effet, près de quatre-vingt mille habitants avec son annexe Tablatt.

Son aspect ne rappelle en rien les autres villes suisses. Des cubes gris, régulièrement percés de fenêtres aux persiennes vertes, s'étagent sur les deux versants dénudés d'une haute vallée triste, sans végétation, sans arbres : ville moderne, ville d'ouvriers et d'usiniers, sans couleur locale, qui pourrait aussi bien s'appeler Armentières ou Rive-de-Gier. Cité très riche, et qui a dû sa fortune à la broderie, elle renferme de nombreux immeubles luxueux et cossus, et présente dans certaines rues une grande animation : la Multergasse, notamment, et la Marktgasse, sont très vivantes, à certaines heures du jour, avec leurs magasins devant lesquels circulent des passants affairés. Saint-Gall a deux banques importantes : la Banque cantonale était une des principales banques d'émission de la Suisse avant la création de la Banque nationale.

Malgré son modernisme, Saint-Gall est une des plus anciennes villes de Suisse. C'est le type de la cité abbatiale, qui s'est formée autour d'un monastère. La célèbre abbaye, à laquelle la ville doit son nom, fut fondée vers l'an 700 sous les auspices de Pépin d'Héristal à l'endroit où, suivant la tradition, saint Gall avait son ermitage : on sait que ce moine irlandais, disciple de saint Colomban, s'était retiré en Suisse au début du VIIe siècle. Le monastère fut très prospère au moyen âge. Princes d'Empire, les abbés étendaient leur pouvoir temporel sur une partie des cantons actuels de Saint-Gall et d'Appenzell. Appenzell s'insurgea au XVe siècle et proclama son indépendance, tandis que les habitants de la ville de Saint-Gall se rachetèrent et obtinrent quelques privilèges des empereurs ; mais les luttes entre les bourgeois et les abbés durèrent encore longtemps.

La Réforme amena une nouvelle scission : tandis que la ville se convertissait au protestantisme, la campagne restait en majorité catholique : ce qui explique cette particularité curieuse que la campagne est propriétaire de la cathédrale de Saint-Gall. Les protestants obtinrent la fermeture de l'abbaye en 1805 ; mais en 1846 les catholiques, en majorité dans le canton, firent établir un évêché. La constitution de 1831 avait d'ailleurs réglé la question religieuse sur les bases les plus équitables à la satisfaction de tous, en décrétant que le Grand Conseil comprendrait, sur ses 150 membres, 88 catholiques et 62 protestants, et en donnant à deux comités, l'un protestant, l'autre catholique, la direction des cultes et des écoles.

La cathédrale (Stiftskirche), qui s'élève sur la belle place du Klosterhof, est l'ancienne église abbatiale, construite en 1314, et réédifiée entièrement au milieu du XVIIIe siècle. Elle est en entier en style « rococo » : mais la façade avec ses deux tours, qui ont la même hauteur que celles de Notre-Dame de Paris, est d'un bel effet et rappelle, avec moins d'ampleur et plus d'élévation, celle d'Einsiedeln, construite à la même époque. On remarque, à l'intérieur, des fresques intéressantes dans la nef, la coupole et le chœur, ces dernières de Moretto. Les grandes orgues, de 60 registres et 3 176 tuyaux, ont été construites par Franz Frosch. La crypte mérite une visite, et le trésor, très riche, possède notamment la cloche historique de Saint-Gall.

Les anciens bâtiments de l'abbaye, qui ont été occupés en partie par les autorités cantonales, renferment la fameuse bibliothèque du monastère, particulièrement riche en manuscrits de grande valeur. Le Musée industriel offre une collection de textiles et de broderies tout à fait remarquable, tandis que le Musée artistique contient une galerie de tableaux réunie par l'Union artistique (Kunstverein) de la ville.

Les environs sont assez pittoresques et ombragés. La ville elle-même a deux beaux jardins publics, dont l'un est peuplé de chamois et de bouquetins.


SUISSE
CARTE ÉCONOMIQUE
Forêts
Vignes
Industrie de la Soie
" de l'Horlogerie
" de la Broderie
Abréviations
Brod Broderie
Cot. Cotonnades
Cha Fab. de Chaussures
Cho " Chocolat
E Lai Ecole laitière
E Agr " d'Agriculture
E El " d'Electricité
Horl Fab d'Horlogerie
Hot Indust hôtelière (plus de 1000 lits)
La Industr. de la Laine
Met " métallurgique
Min Minéraux
Pat Paille tressée
P C Prod. chimiques
So Ind. de la Soie
St El Station principale d'Electricité
Echelle 1: 1.350.000
0 10 20 30 40 50 K.
ALLEMAGNE
BADE
WURTEMBERG
BAVIÈRE
TIROL
AUTRICHE
ALSACE
FRANCE
DOUBS
HTE SAVOIE
PIEMONT
ITALIE
LOMBARDIE
Bâle
Mulhouse
Belfort
Besançon
Schaffhouse
Zürich
Winterthur
St Gall
Constance
L. DE CONSTANCE
THURGOVIE
ARGOVIE
SOLEURE
BERNE
LUCERNE
Lucerne
ZUG
SCHWYZ
GLARIS
Glaris
UNTERWALDEN
URI
GRISONS
Coire
Davos
St Moritz
TESSIN
Lugano
VALAIS
Simplon
FRIBOURG
Fribourg
VAUD
Lausanne
Vevey
LAC LEMAN
Genève
NEUCHATEL
Neuchâtel
La Chaux de Fonds
Le Locle
Bienne
Thoune
Interlaken
S. Gothard
Alpes de Glaris
Alpes Rhétiques
Alpes Bernoises
Alpes Pennines
Alpes Lépontiennes
Alpes Bergamasques
Mont Rose
Mt Blanc
Fromages
Bestiaux
Tabac
Annecy
Côme
6° à l'Est de Greenwich

LA SUISSE.



Cl. Wehrli.

VUE GÉNÉRALE DE LA VILLE DE SAINT-GALL.

Le pays de Saint-Gall et le Toggenburg. — Le canton de Saint-Gall, qui enveloppe complètement celui d'Appenzell, fut incorporé à la Suisse en 1798 et formé par la réunion de quatre régions bien distinctes : le pays de Saint-Gall au nord, le Toggenburg à l'ouest, le Rheintal à l'est, et le pays de Sargans au sud.

Le pays de Saint-Gall est un haut plateau vallonné ; il s'abaisse vers le lac de Constance avec Rorschach, dont le port est un des débouchés de la région. Des bourgs industriels, comme Flawyl, des exploitations agricoles, spécialement pour l'élevage du bétail, une vallée pittoresque et profonde, celle de la Sitter, que franchit la voie ferrée sur le grandiose pont à treillis de Winkeln : tel est l'aspect général.

Le Toggenburg est la haute vallée de la Thur, qui arrose également le canton de Thurgovie après un grand détour : rivière modeste, dont le nom même est ignoré à l'étranger, mais qui est pourtant, en Suisse, après l'Aar, le plus important affluent du Rhin. Accidenté, fertile et pittoresque, le Toggenburg est une région ombragée, fraîche et riante, qui mériterait d'être mieux connue.

La vallée forma au moyen âge un comté, qui, comme les peuples paisibles, n'eut guère d'histoire. A l'extinction de la dynastie, au XVe siècle, le pays fut disputé par les cantons de Zurich et de Schwyz, et donna lieu à une guerre sanglante, qui faillit provoquer la dislocation de la jeune confédération helvétique. Finalement l'abbé de Saint-Gall l'acheta, en 1469. La vallée proclama son indépendance en 1718.

Le chef-lieu, Lichtensteig, petit bourg tranquille et prospère, possède encore les ruines historiques du château des comtes de Toggenburg. Mousselines et broderies sont fabriquées en grande quantité dans la vallée.

Des expériences scolaires fort curieuses ont été faites dans la région. Un instituteur a organisé le *self-government* dans son école, sur le modèle des *landsgemeinde*. Les élèves élisent leur président, leur chef de classe, — surveillant responsable de l'ordre et de la propreté, — un moniteur qui prononce des punitions sous forme d'amendes versées à la caisse sociale, un caissier qui présente ses comptes au bout du mois. Un chroniqueur élu fait chaque samedi, devant l'assemblée générale, le compte rendu de la semaine, qui est discuté et critiqué, — le tout consigné dans des procès-verbaux. Les séances sont ouvertes et fermées par des chants, sous la direction d'un chef de chœur, élu lui aussi. Il paraît que cette organisation pittoresque fonctionne fort bien, sous la surveillance du maître, et contribue à intéresser vivement les enfants à l'école et aux choses scolaires, en les préparant à leur rôle futur de citoyens et d'électeurs.

Le Rheintal. — La vallée du Rhin, en amont du lac de Constance, porte plus spécialement le nom de Rheintal (1). Elle s'ouvre largement au nord entre les croupes onduleuses des mon-

(1) Qui signifie en allemand « vallée du Rhin ».



Cl. Wehrli.

LA CATHÉDRALE DE SAINT-GALL.



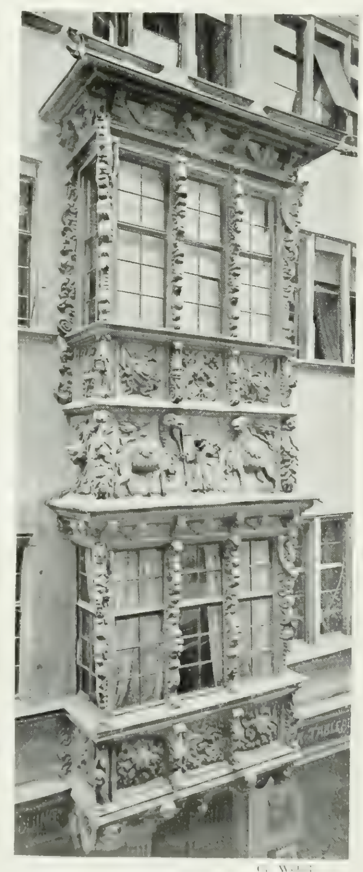
LE PONT DE WINKELN, SUR LA SITTER

tagnes d'Allgau, dernières ramifications des Alpes tyroliennes, et de la chaîne, brusquement abaissée, des Alpes d'Appenzell ; au sud, elle se resserre entre la masse puissante du Rhætikon, qui s'avance comme un promontoire au devant des cimes abruptes et déchiquetées des Churfirsten. Par une claire matinée d'été, tachée de cirrus, le paysage est beau, un lendemain de pluie après une saute de vent : quelques nuages bas et blancs flottent à la traîne sur la plaine du Vorarlberg et s'effilochent en flocons sur les premiers rebords des montagnes, tandis que les hautes cimes du Kamor, où la neige fraîche tombée prend des teintes d'ivoire, découpent leurs fines dentelures sur le lointain pâle du ciel.

Le Rhin, déjà large, argenté et torrentueux, coupe une plaine frissonnante de verdure, où les prairies grasses et humides, fertiles en roseaux, alternent avec les oseraies et les vergers de pommiers. Beaucoup de cultures maraîchères ; des vignes sur les coteaux, plus haut des bois et des pâturages. C'est peut-être le seul pays helvétique où l'usage du vin, du cidre et de la bière soit également répandu parmi les indigènes.

Le fleuve, qui forme la frontière entre la Suisse et l'Autriche, est traversé par des ponts en bois couverts et complètement clos, où ne sont ménagées que de rares et étroites ouvertures. Un règlement sévère interdit de fumer pendant la traversée du pont, sauf à pipe fermée (on nomme ainsi les pipes munies d'un couvercle) : et l'on voit tous les passants, avec cet esprit civique si remarquable qui caractérise les Suisses — cependant grands fumeurs — éteindre leur « pipe ouverte », leur cigare, ou jeter leur cigarette avant de s'engager sur le pont, sans que le gardien ait à leur faire la moindre observation. La prescription n'est-elle pas édictée dans l'intérêt général ?

A chaque extrémité du pont, un lit de bois grossièrement taillé, auquel est adapté



MAISON SCULPTÉE, A SAINT GALL.

parfois un coussin, sert de couche de repos aux passants et charretiers attardés ou aux douaniers en faction. La contrebande est, en effet, active de Suisse en Autriche, surtout pour le tabac et le sucre. Les denrées de consommation, sauf le vin et la viande, sont plus chères, en général, dans le Tyrol. De malheureux contrebandiers se noient souvent en voulant traverser à la nage les rapides du Rhin pour déjouer la surveillance des douaniers. Plus pittoresques étaient jadis les allées et venues des enfants qui, des villages frontières du Tyrol, allaient acheter tous les jours en Suisse du pain et du sucre — meilleur et moins cher — pour les besoins quotidiens du ménage. La douane autrichienne accordait une franchise d'une livre de sucre et de quelques kilogrammes de pain par personne : mais elle inspectait minutieusement, au retour, les voitures traînées par les garçons et les fillettes pour voir si l'on n'y cachait pas quelque objet de contrebande.

Les touristes sont très rares dans le Rheintal, où on n'a guère cherché encore à les attirer. Aussi la région resta jusqu'en 1914 un pays de cocagne : à 3 fr. 50 par jour, — tout compris, sauf le vin, — on avait une nourriture plantureuse et des lits excellents.

Le pays est riche, mais il n'y paraît guère à l'aspect de ses habitants. Tous les enfants marchent nu-pieds pendant la belle saison, comme dans une grande partie de la Suisse : on les chausse aux premières neiges. La plupart des femmes et beaucoup d'hommes suivent ici cet exemple. Les enfants sont très nombreux : on compte une moyenne de six par famille ; et c'est un spectacle pittoresque de voir, devant chaque porte de maison villageoise, les marmots, nu-jambes et nu-bras, prendre leurs ébats — comme une nichée de poussins autour de la poule — près de leur mère occupée généralement à des travaux de broderie.

La population, qui est partout d'une grande affabilité, est plus primitive et moins aisée sur la rive autrichienne, où les impôts sont plus lourds et la propriété plus morcelée : beaucoup de jeunes gens vont louer leurs bras en Suisse comme domestiques, comme ouvriers ruraux. La main-d'œuvre paraissait bien rémunérée avant-guerre sur la rive helvétique, où les travailleurs agricoles gagnaient 6 et 7 francs par jour, et les brodeuses des ateliers de 2 à 3 francs.

Agrestes, paisibles, coquets, les villages allongent paresseusement leurs maisons de bois le long des routes, les égrènent à travers les champs, dans les clos et les prairies. Les toits de tuiles rousses s'ouvrent sur la rue en pignons formant un triangle équilatéral presque parfait. Claires, gaies et fleuries, les façades sont parfois peintes en vert, et souvent imbriquées, sur toute leur surface, de lamelles en bois, véritable carapace recouverte de fortes écailles pour protéger la demeure contre la pluie et les intempéries.

Le Rhin est endigué et canalisé près de sa double embouchure. La rive suisse est longée par le chemin de fer de Rorschach à Sargans. La coquette petite ville de Rheineck mire, comme une cité hollandaise,



Cl. Wehrli.

RHEINECK, WALZENHAUSEN ET LA VALLÉE DU RHIN, VUS DU STEINERNER.

ses maisons peintes dans les eaux du fleuve, tandis que sur une croupe voisine de montagne, où grimpe un funiculaire, Walzenhausen, dominant le lac de Constance et les Alpes, étage son clocher et son groupe pittoresque de maisons. A Sankt-Margrethen se détache la ligne de Bregenz, qui se ramifie à celle de l'Arlberg. Voici Altstædten, la métropole de la région, où le vieux bourg, assez primitif, avec des ruelles en pentes, des pignons moyenâgeux et des hôtelleries vétustes, domine de coquettes villas entourées de jardins ; Oberriet, grand village d'agriculteurs et de brodeuses, qui a deux kilomètres de longueur, depuis la gare jusque sous la vieille tour ruinée de Platten ; Rüthi, dont les maisons neuves, aux toits rouges, rappellent l'incendie qui le dévora, il y a une quinzaine d'années.

La principauté de Lichtenstein. — Plus au sud Buchs, où on rejoint la grande voie ferrée de Zurich à Innsbruck par l'Arlberg, fait face à la curieuse principauté de Lichtenstein, rattachée à la Suisse par une union douanière depuis 1924. Cet État lilliputien, qui occupe le versant occidental du Rhætikon, a 159 kilomètres carrés de superficie et compte à peine dix mille habitants. Il fut oublié, assure-t-on, après Sadowa, lorsque fut dissoute la Confédération germanique, et on a pu dire plaisamment qu'il était resté en état de guerre avec la Prusse depuis cette époque.

De gras pâturages dans la plaine du Rhin, des vignes sur les coteaux, entrecoupées de bois de pins et de champs de blé ; au lointain, la fine silhouette des Alpes des Grisons. Çà et là, de petites chapelles à niches bleues, à la mode italienne, se dressent au bord du chemin, avec les statues bariolées de la Vierge, de Jésus-Christ ou de Charlemagne : évocation étrange du Midi roman en pays germanique. Les maisons diffèrent également des chalets en bois de la Suisse allemande et du Tyrol occidental, et rappellent aussi les origines latines du pays par leur massive structure en pierre, la couleur plus vive de leurs façades, peintes souvent en rouge et ocre. Le pays, en effet, ne fut germanisé qu'assez tard au moyen âge, et sa capitale *Vaduz (Vallis dulcis)*, propret petit bourg de sept à huit cents âmes, a gardé le nom de la « vallée douce » qui avait été donné par les Romains. Au-dessus sont campées sur un roc les tours féodales du château princier, berceau de la famille de Lichtenstein, sous les cimes dentelées des montagnes, fertiles en perspectives pittoresques.

Les habitants de la contrée sont d'heureuses gens. Pas de service militaire : le prince recrute par enrôlement volontaire et paie généreusement les deux cents hommes de sa garde. Il n'y avait, avant la guerre, aucun impôt direct dans ce pays fortuné : mais il a fallu en instituer depuis 1922. Les postes sont gérées par l'administration suisse, mais la principauté a ses timbres spéciaux et sa monnaie en francs-argent, équivalents aux francs suisses. Personnellement très riche, le prince Jean II a donné à ses sujets de nombreuses allocations. Avant la guerre, il occupait un rang élevé



Cl. Wehrli.

LES CHURFIRSTEN (2309 M.) ET LE LAC DE WALLENSTADT.



Cl. Wehrli.

LA VILLE DE RAGAZ ET LA VALLÉE DU RHIN.

à la cour de Vienne. C'est d'ailleurs un souverain constitutionnel, et qui n'a jamais de difficultés avec son Parlement de quinze membres.

Ragaz. Les villes d'eaux en Suisse. — Le pays de Sargans forme la partie méridionale du canton de Saint-Gall. C'est la région la plus accidentée, où l'on entre dans la haute montagne. Séparé, au nord, du Toggenburg par la muraille rocheuse et abrupte des Churfirsten, il s'adosse au sud aux Alpes de Glaris et de la Calanda, entre lesquelles la Tamina ouvre une brèche commandée par Ragaz.

Au débouché des gorges de la Tamina, face à la vallée du Rhin et aux croupes rocheuses du Rhætikon, Ragaz, la station thermale la plus célèbre de Suisse, a surtout pour spécialité le traitement des maladies nerveuses. Sa vogue est ancienne, comme le témoignent les hôtels confortables et classiques, dont les façades grises paraissent un peu vieillottes à côté des palaces luxueux et des édifices plus tapageurs des autres stations à la mode. La saison s'est d'ailleurs déplacée : elle bat aujourd'hui son plein en mai et juin. En juillet, nombre de baigneurs vont achever dans l'Engadine la cure de leurs neurasthénies : les bains d'air après les bains d'eau.

La clientèle est particulièrement cosmopolite comme dans l'Engadine. Les Suisses sont nombreux et les Allemands forment encore un contingent important, dépassant parfois le chiffre des Anglais et des Français. On rencontre beaucoup de familles d'Autrichiens, des Russes, des Italiens, des Hollandais, des Espagnols : c'est une véritable tour de Babel. La clientèle aisée, voire riche, domine.

Grâce à la complexité de son relief et de sa structure géologique, la Suisse possède de nombreuses sources thermales, dont la plupart ont été longtemps négligées. Depuis quelques années, de grands efforts ont été faits pour développer les villes d'eaux : car si la prétendue infériorité hydrominérale des Alpes est une légende qui ne résiste pas à l'examen, il est certain que pendant longtemps on n'avait pas tiré tout le parti possible des nombreuses richesses thermales de la région.

Il y a environ, à l'heure actuelle, quatre-vingts stations thermales en Suisse, dont les eaux ont été analysées et qui sont aménagées pour recevoir les touristes ; un certain nombre possèdent des installations de premier ordre, comme Baden, Gurnigel, Loèche, Ragaz, Rheinfelden, Schinznach, etc. La majorité des eaux (une trentaine) sont ferrugineuses ; viennent ensuite les eaux sulfureuses, au nombre d'une vingtaine, puis une douzaine de sulfatées calciques, une dizaine de chlorurées sodiques. Enfin le traitement hydrothérapique est souvent combiné avec la cure d'air ou des traitements d'électricité médicale ; les établissements de ce dernier ordre ont pris en Suisse une grande extension.

Les eaux thermales sont fournies à Ragaz par les eaux de Pfæfers, qui jaillissent du rocher à quelques kilomètres en amont.



L'ÉTABLISSEMENT THERMAL DE RAGAZ.

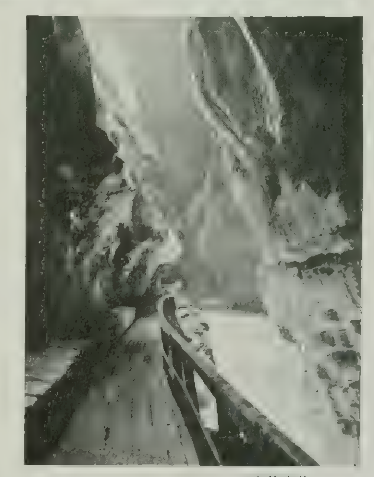
PFÆFERS ET LE FALKNISHŒHE (2566 M.).

Connues dès le moyen âge, elles s'emploient en bains et douches, et aussi comme boisson; elles sont riches en carbonate de calcium et en magnésie. Elles sont amenées à la température de 35 degrés au grand établissement thermal de Ragaz, autour duquel sont groupés les principaux hôtels, reliés aux bains et entre eux par des galeries couvertes. La visite des bains est intéressante : on voit notamment la salle de natation, la piscine, les installations de gymnastique thérapeutique, d'électrothérapie et de massage médical, dotées de tous les perfectionnements modernes.

Bien qu'on soit dans une ville de cure, la vie est très gaie à Ragaz, car les affections nerveuses qui y sont soignées n'empêchent pas les malades de prendre des distractions. Tout est aménagé pour l'agrément et la commodité du touriste. Le parc, très vaste, est particulièrement ombragé et soigné. Au Kursaal, renommé spécialement pour son orchestre, se presse une clientèle élégante. Le bureau de renseignements, un des mieux conditionnés de la Suisse, affiche tous les détails et documents relatifs aux buts de promenades; des excursions collectives sont souvent organisées par le Kurverein.

Les environs sont très pittoresques. Dans sa banlieue, Ragaz a des ruines féodales et le funiculaire du Wartenstein, au sommet duquel on embrasse un vaste panorama sur la vallée du Rhin et les montagnes. Mais le clou, ce sont les gorges de la Tamina, qui, pendant une lieue, vont en se resserrant entre de hautes murailles rocheuses, jusqu'à l'entrée des bains de Pfæfers, qui alimentent de leur eau thermale les établissements de la ville.

La route passe sous une arche rocheuse massive. A partir des bains, elle fait place à un sentier, puis à une galerie accrochée dans le rocher, entre deux étroites parois suintantes, et qui surplombe ou côtoie le torrent verdâtre et bouillonnant de la Tamina. C'est là que jaillissent les sources. Le défilé est impressionnant et rappelle les gorges farouches de l'Aar à Meiringen. Les énormes masses rocheuses, obliquement taillées et penchées sur le sombre dédale de la faille qu'elles semblent vouloir écraser, donnent au promeneur une impression de vertige et d'angoisse. Près d'un pont de rochers, sous lequel bouillonne l'écume d'une chute, le soleil de midi, irisant la vapeur d'eau, allume, dans l'ombre de la gorge, de fantastiques arcs-en-ciel tremblants.



Cl. Wehrli.

LES GORGES DE LA TAMINA.

Il ne faut pas quitter Ragaz sans dire quelques mots de la cure-taxe, car c'est une des premières localités où elle fut établie en Suisse. Cette « taxe de cure » est d'origine allemande, comme l'indique la composition du mot : adoptée en Autriche et en Suisse, elle a été autorisée en Italie en 1909, et en France l'année suivante. Le principe consiste à frapper les étrangers d'un très léger impôt local, récupéré par l'intermédiaire des hôteliers et des propriétaires, pour n'affecter le produit de cette taxe qu'à des améliorations faites exclusivement dans l'intérêt des malades et des touristes (création de promenades, avenues, jardins, etc.).

Des objections de divers ordres ont été faites à la cure-taxe. Etant généralement uniforme, elle n'est pas proportionnelle à la dépense, et, par suite, elle frappe plus lourdement les petites bourses et les nombreuses familles. Les travaux d'amélioration pour les touristes ne sont pas toujours faciles à préciser : n'est-il pas à craindre que des municipalités, soucieuses de leur réélection, ne fassent



WEESEN. LES CHURFIRSTEN ET LE LAC DE WALLENSTADT.

G. Wehrli.

payer par les étrangers des travaux de voirie, d'éclairage, d'adduction d'eau, etc., qui devraient être imputés sur le budget ordinaire ?

Néanmoins touristes et malades n'ont pas protesté. Il faut dire qu'en Suisse cette taxe est très modique, là où elle est appliquée, car beaucoup de stations d'étrangers ne l'ont pas admise. De plus son organisation offre le maximum de garantie pour la clientèle. En effet son produit rentre dans les caisses de sociétés de développement et non pas dans celles des communes. Elle est affectée, en premier lieu, à payer les orchestres engagés pour égayer les étrangers, ainsi que les frais d'entretien des installations faites exclusivement pour les hôtes.

Voici quelques types de tarifs : à Montreux, Saint-Moritz, Davos, etc., chaque voyageur qui reste plus d'une semaine est soumis à une taxe hebdomadaire, variant de un à trois francs, suivant la localité, et que chaque hôtelier, sous sa responsabilité personnelle, doit recouvrer sur ses clients en la portant sur la note ; en revanche — combinaison ingénieuse — le touriste reçoit généralement en échange, comme à Montreux, sa carte d'entrée gratuite au casino. A Ragaz, Pontresina, etc., le voyageur paye à la journée. Le tarif de Ragaz, qui est affiché au bureau de poste, est de cinquante centimes par jour et par personne, pour tout séjour de trois jours au moins ; les médecins et leur famille sont exemptés.

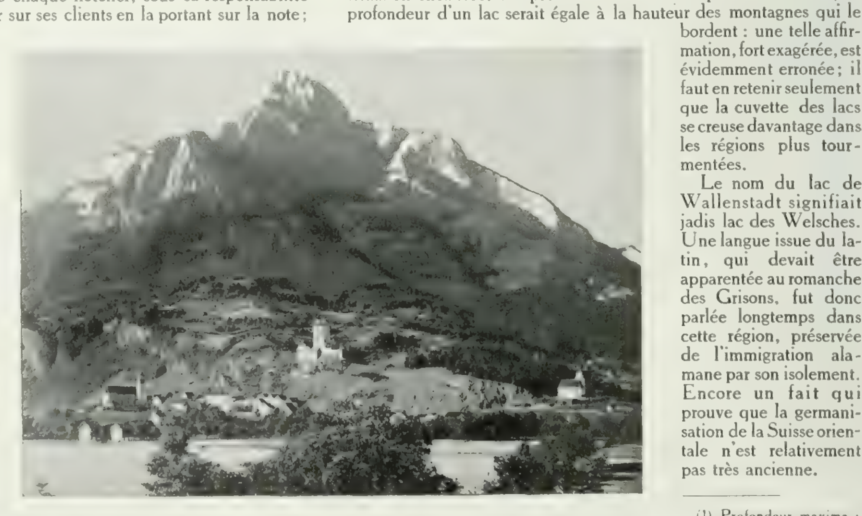
Sargans. Le lac de Wallenstadt. — Sargans, l'ancienne métropole de la région, est aujourd'hui une bien petite localité à côté de Ragaz. Seul, le vieux château qui la domine, perché sur un roc, atteste son ancienne importance. C'était, en effet, une position stratégique de premier ordre, au flanc de la vallée du Rhin, commandant la trouée qui s'ouvre vers le lac de Wallenstadt et Zurich, et par laquelle passait le fleuve dans les temps anciens. C'est encore aujourd'hui une gare importante, à la jonction des trois grandes lignes de Zurich, des Grisons et de l'Arlberg.

Emprisonné dans l'étau de montagnes rocheuses et abruptes qui le serrent au sud et au nord, le lac de Wallenstadt s'allonge comme un large fleuve — un à deux kilomètres de large sur seize de long — entre des rives âpres et sauvages. Le paysage a une farouche grandeur, surtout sur la côte septentrionale, où le massif aride et raboteux des Churfirsten, aux cimes aiguës, tombe à pic dans les eaux profondes.

C'est à peine si de loin en loin un village trouve la place nécessaire pour blottir ses maisons et ses scieries au bord d'une crique entre un bouquet de noyers. Ces localités ont cependant quelques hôtels, où les amoureux de la solitude et de la pêche en barque peuvent venir s'isoler et muser tout à loisir. Le train ourle étroitement la rive de son ruban d'acier, en faufilant la montagne à travers les tunnels répétés.

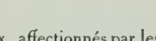
Aux deux extrémités ont pu s'étaler plus à l'aise deux petits bourgs coquets, Wallenstadt et Weesen, centres d'excursions intéressantes dans la montagne et sur le lac. Le lac n'a pas de bateaux à vapeur. Ses eaux se déversent dans le lac de Zurich par un chenal régularisé, qui porte le nom de canal de la Linth. Il est poissonneux et très profond pour sa largeur (1), par suite de sa situation encaissée. D'après un dicton assez répandu en Suisse, la profondeur d'un lac serait égale à la hauteur des montagnes qui le bordent : une telle affirmation, fort exagérée, est évidemment erronée ; il faut en retenir seulement que la cuvette des lacs se creuse davantage dans les régions plus tourmentées.

Le nom du lac de Wallenstadt signifiait jadis lac des Welsches. Une langue issue du latin, qui devait être apparentée au romanche des Grisons, fut donc parlée longtemps dans cette région, préservée de l'immigration alamane par son isolement. Encore un fait qui prouve que la germanisation de la Suisse orientale n'est relativement pas très ancienne.



SARGANS ET LE GONZEN (1833 M.)

(1) Profondeur maxima : 151 mètres.



Cl. Wehrli.

GLARIS ET LE VORDER-GLÆRNISCH (2331 M.).



Le canton de Glaris. — A son extrémité occidentale, le lac de Wallenstadt reçoit la Linth, dont la vallée, orientée du sud au nord, forme le canton de Glaris. A Ziegelbrücke se détache de la ligne de Zurich la petite voie ferrée qui remonte la rivière jusqu'à Linthal en passant par le chef-lieu.

Le canton de Glaris, plus voisin que les précédents du berceau de l'indépendance helvétique, entra beaucoup plus tôt dans la Confédération. Au moyen âge, il dépendit d'abord de l'abbaye de femmes de Seckingen, puis de la maison de Habsbourg. Mais dès le XIVe siècle il se rendait indépendant et, en 1352, il devenait le septième canton confédéré. Au XVIe siècle il embrassa en majorité la Réforme.

Ce pays fort intéressant, et qui mériterait d'être mieux connu des étrangers, présente, sur un espace restreint, comme un raccourci de la Suisse. Il offre presque toutes les zones d'altitude et de végétation, qui s'échelonnent depuis le lac de Wallenstadt jusqu'aux glaciers du Tœdi ; il a des lacs, des cascades, des gorges, des montagnes très rocheuses et des pentes boisées de hêtres et de sapins dont l'aspect rappelle, par endroits, les Vosges. Contrée d'agriculteurs et de pâtres, d'industriels aussi : les fabriques sont nombreuses dans la vallée, sans jamais enlever aux villages et aux bourgs leur caractère rustique,

Le canton de Glaris s'est spécialisé dans l'industrie du coton. Le coton arrive brut d'Amérique : il est filé, tissé, et les cotonnades sont ornées de dessins dans des imprimeries sur étoffes. La France figure en première ligne parmi les clients ; certaines maisons travaillent spécialement pour les colonies françaises, notamment Madagascar et l'Indo-Chine, et fabriquent, à cet effet, les tissus lustrés, aux couleurs voyantes et aux dessins orientaux, affectionnés par les indigènes de ces régions.

Les rapports avec la France sont nombreux, et les sympathies particulièrement vives pour notre pays. C'est sans doute pour cette raison que l'usage du français est plus répandu qu'on ne pourrait s'y attendre dans ce canton de la Suisse orientale.

Physiquement les Glaronais ne ressemblent pas aux Bernois et aux Zurichois. Ils sont généralement bruns, avec un type celto-latin, voire méridional, souvent très accusé.

Il vient encore peu de touristes dans le canton de Glaris : ce sont surtout des Suisses, Zurichois ou Saint-Gallois. Aussi les localités n'ont-elles pas changé d'aspect depuis un demi-siècle. Par contre les anciens costumes, surtout des hommes, ont à peu près disparu. L'instruction est très développée.

La ville de Glaris. Le Klœntal. — La voie ferrée dessert Næfels, centre de la région où est groupée la minorité catholique du canton. C'est là que le 9 avril 1388 les Suisses remportèrent sur les troupes autrichiennes une victoire décisive qui assura définitivement l'indépendance helvétique. Cet anniversaire est encore fêté chaque année par une grande procession. Un monument commémoratif, dû à Romany, a été édifié près du champ de bataille. On remarque dans la petite ville le palais Freuler, de la Renaissance et de style italien. De Næfels un chemin monte à l'Obersee, petit lac aux rives encadrées de saules et de forêts de pins, et que dominent des cimes escarpées et rocheuses.

Au centre de la vallée de la Linth, la ville de Glaris est située dans un cirque montagneux au pied du Glærnisch, qui dresse sur la ville son énorme pyramide isolée, presque régulière en dépit de ses rugosités et de ses bosselures, auxquelles, près du sommet, s'accrochent en été les dernières plaques de neige. C'est une petite ville coquette et disposée en damier, aux rues larges, aux maisons élégantes, et qui semble toute neuve. Elle a été réédifiée, en effet, en majeure partie, à la suite d'un terrible incendie qui la consuma

presque en entier en 1861 : construites en bois, les maisons flambèrent avec une rapidité inouïe. Toute la Suisse s'émut de ce désastre et contribua à le réparer : des souscriptions furent ouvertes partout, et on a pu dire à juste titre que « la ville actuelle est un monument éclatant de l'amour fraternel suisse ». (J. Heer.)

Presque tous les monuments de Glaris, par suite de ce désastre, sont de construction récente. L'église, où se donnent l'été des concerts gratuits, a d'excellentes orgues. Sa sonnerie de huit cloches en la bémol majeur est réputée en Suisse. Dans le trésor on remarque le calice de Zwingli, le fondateur du protestantisme dans la Suisse allemande. Le Palais de justice s'enorgueillit de posséder la bannière de la bataille de Næfels. Il renferme en outre une collection de bons tableaux modernes réunis par la Société glaronaise des beaux arts. Ces initiatives locales sont très intéressantes ; elles montrent que les goûts artistiques sont développés sur tous les points de la Suisse et que, pour les satisfaire, on ne fait pas appel à la providence de l'État. La bibliothèque cantonale a des manuscrits et des incunables de grande valeur.



Cl. Wehrli.

GLARIS ET LE WIGGIS (2284 M.).

Une des curiosités de Glaris, c'est la place de la *Landsgemeinde*. L'assemblée des électeurs s'y réunit tous les ans. Un amphithéâtre avec des bancs y est alors disposé pour contenir cinq mille électeurs. Au centre est la tribune pour le *landammann*, le chancelier et les orateurs.

Glaris a un beau parc public avec jardin alpin. La mode des jardins alpins s'est répandue en Suisse depuis plusieurs années. Leur création à des altitudes basses — même dans le voisinage des montagnes — soulève des difficultés, mais dont on est parvenu à triompher. Il faut d'abord des rochers, puis des filets d'eau fraîche et souterraine. Enfin chaque plante exigeant une terre spéciale doit, en principe, rester en pot : en général on enfouit ce pot dans le sol. Pour transporter les plantes, on a imaginé des malles très aérées, à claire-voie, que l'on peut arroser pendant le trajet. On préfère souvent recourir aux semis ; mais les graines des plantes alpestres sont capricieuses : elles lèvent difficilement, et beaucoup d'entre elles ne veulent germer que sous la neige. A défaut de neige, on se sert d'appareils frigorifiques. On voit que la création et l'entretien d'un *alpinum* demandent beaucoup de soins. Cependant, sur le modèle de la Suisse, on est parvenu à en installer en Allemagne et même en Angleterre.

Deux agglomérations presque contiguës à Glaris, Ennenda et Ennetbühls, sont surtout industrielles : filatures, fabriques de mousselines, de soies, de rubans.

A l'ouest de Glaris, le Klœntal est considéré à juste titre comme une des perles alpestres du canton. Cette vallée débouche à Netstal, près du chef-lieu, par une belle échancrure de montagne. Lorsque, par les chemins boisés, le voyageur a gravi la hauteur de la Schwammhœhe, comme par un coup de baguette magique, la montagne s'ouvre devant lui et le Klœntal se creuse sous ses pieds, avec sa nappe cristalline blottie au creux des rochers et sous les pentes des sapinières. Le petit lac du Klœntal est un des plus ravissants de Suisse par la clarté de ses ondes, la variété de ses rives et le cadre grandiose des cimes qui l'environnent. D'un côté les forêts touffues glissent en pente douce au bord de ses eaux, tandis qu'en face l'énorme Glærnisch tombe tout d'une pièce en masses rocheuses et rubannées. Bien haut scintille le glacier qui, suivant la légende, retient éternellement captif le misérable berger qui avait injurié sa mère. Plus loin le Sulzbach et le Klœn bondissent en cascades, et, dérobé derrière les sapins, se dresse le monument de Salomon Gessner, l'écrivain bucolique si populaire en Suisse, qui dit en belles proses rythmées, simples et émues, la poésie agreste et grandiose de ce coin des Alpes.



Cl. Wehrli.

SCHWANDEN ET LE GLÆRNISCH (2920 M.).

La haute vallée de la Linth. Elm. Linthal. — Au-dessus de Glaris, la voie ferrée remonte à Schwanden, bourg agréablement situé sur une boucle de la Linth, au confluent de la Sernf, dans un joli cadre de prairies parsemées de villages, sous les forêts de hêtres et de sapins que couronnent les crêtes rocheuses. C'est le centre géographique du canton, à la jonction de deux vallées importantes. De là on monte au petit lac d'Oberblegi, dont la cuvette se creuse très haut sur le flanc rocheux du Glærnisch, et qui n'a pas de déversoir connu.

Dans la vallée orientale, une petite ligne de tramway électrique conduit à Elm, dans le Sernftal, au pied d'un



Cl. Wehrli.

LA VALLÉE DE LA LINTH ET LES SOMMETS DU TŒDI.

vaste massif neigeux, à travers lequel des cols assez difficiles conduisent dans l'Oberland grison. Les montagnes rocheuses qui couronnent le cirque sont crénelées et déchiquetées — caractère qu'on retrouve dans la plupart des cimes glaronaises — et rappellent un peu l'aspect du mont Blanc au-dessus de Courmayeur. A une grande hauteur, on peut apercevoir un vaste trou naturel dans les rochers : les rayons du soleil le traversent deux fois par an pour venir frapper l'église d'Elm.

Elm fut l'avant-dernière étape de l'héroïque retraite de Souvarow (1) qui, fuyant devant Masséna en 1799, fit franchir à son armée exténuée, au début d'octobre et en pleine neige, le col escarpé du Panixerpass pour aller se mettre hors d'atteinte dans les Grisons.

Plus récemment, Elm fut le théâtre d'une terrible catastrophe. En 1881, à la suite de pluies persistantes, une partie d'une montagne voisine, le Plattenberg, se détacha soudain et s'écroula en engloutissant de nombreuses maisons sous ses débris. On eut à déplorer une centaine de morts. Aujourd'hui toute trace du cataclysme a disparu, et l'herbe a poussé sur l'éboulis qui a recouvert les cadavres.

A l'ouest, la voie ferrée remonte la Linth, le long de laquelle se pressent de nombreux villages. Le point terminus de la ligne est Linthal, centre d'ascensions alpestres. Dans le voisinage, les bains sulfureux de Stachelberg. A Linthal, la route tourne à l'ouest et remonte par le col de Klausen, sur le flanc des Clariden, pour redescendre vers Altdorf dans le canton d'Uri : c'est un des plus beaux passages de la région centrale. De Linthal un funiculaire — le plus escarpé de la Suisse — accède, par des pentes de 70 pour 100, à Braunwald, d'où l'on a une vue splendide sur le massif argenté du Tœdi et des Clariden, et qui est devenu une station d'altitude assez fréquentée.

Il faut remonter la Linth jusqu'à sa source, au pied du Tœdi et au glacier de Biferten. On suit des gorges étroites, profondément entaillées entre de formidables parois rocheuses. Toute cette partie de la vallée, orientée au nord, est très fraîche, ce qui explique que les zones de végétation y soient abaissées : le rhododendron y descend à mille mètres d'altitude. Le fond est le type de la vallée à cuvettes, témoignage de l'affouillement des glaciers préhistoriques : les cirques se succèdent et se superposent, creusés et arrondis comme au frottoir, sous les tours rocheuses, les dentelures déchirées, et la masse trapézoïdale du Tœdi, hérissée d'un cimier aigu, largement barrée d'hermine aveuglante qui contraste avec les teintes mates de son socle vert et ferrugineux.

La vie dans la montagne. — Le canton de Glaris est en grande partie pastoral : montagnards et bergers mènent encore de nos jours la vie patriarcale de leurs aïeux. Les plaisirs de la ville n'attirent guère ces robustes Helvètes, satisfaits de cette existence saine et simple, et s'ils émigrent parfois, c'est par nécessité,



LE BIFERTENSTOCK (3426 M.) ET LE GLACIER DE BIFERTEN.

(1) Voir le chapitre suivant.



BUCHERONS EN FORÊT.



INTÉRIEUR D'UNE FROMAGERIE.

pour aller gagner quelque argent en « faisant la saison », et toujours dans le but de revenir à leur foyer et d'embellir la demeure de leurs ancêtres.

Le Suisse n'aime pas seulement son pays ; il a aussi l'amour très profond de la montagne. Ailleurs, le montagnard se plaint souvent d'être rivé à un sol ingrat, et il apprécie rarement la beauté du paysage au milieu duquel il vit. Les Suisses, au contraire, surtout peut-être les Suisses allemands célèbrent la montagne dans presque tous leurs chants populaires. Ils ont senti les premiers la poésie des Alpes, que leurs écrivains, depuis Jean-Jacques Rousseau et Salomon Gessner, ont révélées à l'Europe. Ce ne sont pas des couplets grivois qu'entonnent ces rudes bouviers, mais des chants graves, religieux, voire sentimentaux, où l'amour est exalté sur le mode lyrique, presque lamartinien, entre l'idée de Dieu et l'amour de la nature. Il faut entendre aussi *youdler (jodeln)* ces pâtres dans la montagne : chant sans parole, succession de roulades simples et mélodieuses, qui s'est popularisé chez nous — déformé par d'inutiles fioritures musicales — sous le nom impropre de tyrolienne — et qui est vraiment impressionnant lorsque les notes soutenues par une jeune voix de ténor se prolongent dans le silence des bois et sont répercutées par les échos de la montagne.

La vie des montagnards est rude. Ils suivent les saisons et les mouvements de la végétation. L'hiver, hommes et bestiaux descendent dans la vallée, se replient dans les villages, en profitant toutefois de la neige pour aller chercher en traîneaux, sur les hautes pentes, des charges de bois qu'ils descendent avec une rapidité vertigineuse. C'est l'époque des travaux à la maison : on répare les outils, on soigne les fromages. C'est le moment aussi des longues veillées, où on lit la Bible en famille, où jeunes et vieux achèvent leur instruction par des lectures souvent très sérieuses. Dès le printemps on conduit le bétail dans les prés, tandis qu'on procède à certaines semailles, qu'on travaille la terre, qu'on taille les arbres.

A la Saint-Jean, parfois avant, les troupeaux montent aux alpages — prairies naturelles à herbe courte, situées très haut, et qui servent exclusivement à la pâture. A ce moment les familles se scindent, car les gardiens du bétail sont désormais trop éloignés pour venir coucher au village. Ceux qui sont désignés pour être bergers vivent trois mois dans les misérables cabanes de bois qui s'échelonnent de quinze cents à deux mille mètres d'altitude. On leur apporte deux ou trois fois par semaine leur pain bis, leurs pommes de terre et quelques tranches de salaison. Ils couchent sur des lits de fougère dans les étables, font le beurre et le fromage et redescendent à la fin de septembre. Pendant ce temps, ceux qui sont restés au village rentrent les récoltes, coupent les foins au fur et à mesure de leur maturité en remontant peu à peu de la vallée à la montagne, font la moisson du blé et du seigle, ramassent les fruits.

L'automne est une période très courte et particulièrement active. Il faut battre les céréales, les vendre, et faire moudre ce qui sert à la consommation familiale, travailler la terre et procéder à une partie des semailles. C'est le moment aussi où l'on vend, dans les grandes foires d'octobre, les bestiaux, le beurre d'été, les fromages qui n'ont pas besoin de l'hiver pour mûrir. Alors s'établit le bilan de l'année, qui se solde généralement par quelques billets confiés aux caisses d'épargne ou aux banques. Car l'élevage, grâce au renchérissement constant de la viande et au tarif protecteur que la Suisse s'est voté, est aujourd'hui très rémunérateur : avec l'industrie du tourisme alpestre, il est en voie de bouleverser les anciennes conditions économiques, et de rendre les plus riches les pays jadis les plus pauvres, malgré leurs sols tourmentés, impropres aux cultures intensives, leurs pâturages, leurs forêts et leurs pics neigeux.



LE REPAS DES FROMAGERS.



Cl. Photo-Glob.

COL ET HOSPICE DU SAINT-GOTHARD.

RÉGION DU GOTHARD

LE PAMIR DE L'EUROPE. — LES MASSIFS MONTAGNEUX. — VALLÉES ET COLS. LA ROUTE DU GRIMSEL. — LE GLACIER DU RHONE ET LA FURKA. — LE VAL FORMAZZA ET LES SOURCES DU TESSIN. — LE COL DU SAINT-GOTHARD ET LA VALLÉE D'URSEREN. — LES SCHŒLLENEN; LA RETRAITE DE SOUVAROW; LES FORTIFICATIONS DU GOTHARD. — ORGANISATION DE L'ARMÉE SUISSE; LES FÊTES DU TIR FÉDÉRAL. — GŒSCHENEN. LE TUNNEL ET LA LIGNE DU GOTHARD. — LES GRANDES PERCÉES TRANSALPESTRES EN SUISSE.



Le Pamir de l'Europe. — Ce n'est point sans raison qu'on a appelé le massif du Saint-Gothard « le Pamir de l'Europe ». S'il y a un peu d'hyperbole dans cette comparaison, il n'en reste pas moins vrai que le Gothard est le nœud orographique et surtout hydrographique de la Suisse et des Alpes. C'est un véritable toit aux multiples pentes, d'où les eaux ruissellent dans toutes les directions et vont alimenter les trois bassins du Rhin, du Rhône et du Pô, qui se rejoignent ici, délimités par une borne haute et sévère : le Wyttenwasserstock rocheux et rugueux, dressant sa crête altière, drapée d'un long manteau de neige, à la jonction du partage des eaux et de trois cantons : Tessin, Valais, Uri.

A peu de distance les uns des autres, sur un espace de quelques lieues carrées, six cours d'eau importants prennent leur source et rayonnent vers tous les points cardinaux. Au nord-ouest et au nord, deux affluents du Rhin, l'Aar et la Reuss ; au nord-est, le Rhin lui-même ; au sud-est, le Tessin ; au sud, la Toce, sous-affluent du Pô ; au sud-ouest, le Rhône. Chacune de ces six vallées, isolée de ses voisines, a vu se constituer dans son cadre une organisation sociale autonome : le canton du Valais s'est formé dans le haut bassin du Rhône, le canton de Berne dans celui de l'Aar ; Uri dans la vallée supérieure de la Reuss, les Ligues grises autour du Rhin antérieur, le Tessin au bord de la rivière du même nom. Seule la vallée de la Toce, étroite et peu peuplée, n'a pu réaliser son autonomie : elle est restée italienne, et par là le territoire du royaume voisin pousse une pointe audacieuse jusqu'au seuil du Gothard.

Les montagnes, elles aussi, rayonnent autour de ce pivot : toutes les grandes chaînes alpestres de la Suisse, à l'exception des massifs extrêmes de la Bernina et du mont Blanc, viennent se nouer là. Ce qui est plus remarquable, c'est le long plissement longitudinal, marquant la direction du soulèvement montagneux, et accusé par la ligne de dépression comme par la ligne de faîte : la haute vallée du Rhin est l'exact prolongement de celle du Rhône avec l'intermédiaire de la vallée d'Urseren (1), et en dépit des deux cols qui les séparent ; de même au nord, des deux côtés de la trouée de la Reuss, la chaîne des Alpes glaronaises continue le tracé des Alpes bernoises parallèlement à la grande dépression.

Dans de telles conditions, on comprend que le massif du Saint-Gothard ait présenté de tout temps un grand intérêt stratégique ; il a pris de nos jours une importance économique de premier ordre dès l'instant où l'on a songé à percer les Alpes.

Les massifs montagneux. — Bien qu'elle forme la clef de voûte des Alpes helvétiques, la région du Gothard est loin de renfermer les plus hautes montagnes de Suisse, surtout dans sa partie médiane. Entre la dépression centrale et la vallée du Tessin, il n'y a pas de cimes très élevées ; l'altitude augmente à l'ouest,

(1) C'est le nom de la haute vallée de la Reuss jusqu'à Andermatt.



Wehrli.

LE COL DE LA FURKA (2 436 M.).

entre le Rhône supérieur et la Toce, avec le massif de l'Ofenhorn, qui renferme de beaux glaciers.

Au nord, les montagnes sont plus hautes, bien qu'aucune d'elles n'atteigne quatre mille mètres, mais beaucoup dépassent trois mille. Elles se divisent en deux groupes très nets, séparés par la vallée de la Reuss, d'Andermatt à Altdorf.

A l'ouest, un massif compact forme le prolongement naturel des Alpes bernoises au delà de la haute vallée de l'Aar. Son point culminant, le Dammastock, atteint 3 633 mètres. De nombreux glaciers s'interposent entre les pics aigus et les crêtes déchiquetées, notamment ceux qui descendent à l'est, vers Gœschenen, sur les parois d'un cirque grandiose, et au sud, le grand glacier du Rhône dont nous parlerons plus loin. Tout près de celui-ci, le Galenstock domine le col de la Furka. Au nord, le massif s'affaisse avec la dépression du col de Susten — passage direct de Meiringen à Wassen — pour se relever avec la magnifique cime neigeuse du Titlis, qui surplombe Engelberg, et qui commande au loin le lac des Quatre-Cantons.

Le massif oriental, — soudé étroitement, à l'est, à la chaîne qui longe le Rhin jusqu'à Ragaz — est groupé autour du Tœdi, entre le Rhin supérieur, la Reuss et le col de Klausen ; il est profondément creusé par les vallées de Maderan et de la Linth. Le Tœdi, qui a environ l'altitude du Dammastock, est une des plus belles cimes des Alpes, et domine tout le haut canton de Glaris de son front diadémé de glaciers : bien dégagée, la montagne produit surtout une grande impression lorsqu'elle est vue du groupe voisin des Clariden.

Après les montagnes, suivons maintenant les vallées et les cols, et pénétrons dans le dédale de ce réseau complexe et pittoresque qui commande toute la Suisse.



LE VERSANT GLARONAIS DU TŒDI.

Vallées et cols. La route du Grimsel. — Entrons par la vallée de l'Aar. Au-dessus de Meiringen, la rivière torrentueuse, dans un couloir assez étroit appelé vallée de Hasli, est remontée par la route qui aboutit au glacier du Rhône en franchissant le col du Grimsel. La chaussée, construite dans un but stratégique, est assez récente ; mais le passage a été connu et pratiqué très anciennement. Le Hasli est la grande voie historique que suivirent les Alamans, au début du moyen âge, pour déborder dans le haut Valais, qu'ils colonisèrent peu à peu, puis dans le val Formazza italien, enfin dans la vallée d'Urseren, par où ils envoyèrent des colonies jusque dans les Grisons.

A Innertkirchen se détache à l'est le chemin du col de Susten. A Guttannen commence la partie la plus pittoresque de la route. A travers des sapinières et des gorges sauvages, on atteint la cascade de la Handeck, sur laquelle a été jeté un pont agreste dans un cadre romantique. Le paysage devient bientôt plus aride : les hautes parois rocheuses succèdent aux défilés tranchés dans la montagne.

La route quitte l'Aar, qui descend de l'ouest et sort, par deux branches, de deux des plus vastes glaciers des Alpes bernoises : le coup d'œil, à la montée, est splendide sur cet immense fond glaciaire, couronné par un gigantesque hémicycle de crêtes aiguës, au milieu desquelles ressort le Finsteraarhorn.

L'ancien hospice du Grimsel, transformé en hôtel, est situé à trois cents mètres au-dessous du col, près d'un double lac minuscule, dans un milieu dénudé et sévère. Le col est à 2 164 mètres.

Tout près, sur le versant valaisan, un autre petit lac a été surnommé le lac des Morts, par suite des cadavres des Français et des Russes qui y furent jetés,

Cl. Wehrli.

HÔTEL (ANCIEN HOSPICE) ET LAC DU GRIMSEL.

en 1799, lorsque Souvarow franchit les Alpes défendues par Lecourbe et Masséna.

La descente est rapide, à travers les pentes du Maienwand, renommées par leur flore estivale. Et l'on rejoint la route de la Furka, face à l'éblouissante cascade marmoréenne du glacier du Rhône.

Le glacier du Rhône et la Furka. — Le glacier du Rhône est célèbre parmi les fervents de la montagne. De tout temps il a enthousiasmé les voyageurs, les poètes, les peintres. Victor Hugo lui a consacré une de ses *Feuilles d'automne*. Voici comment le décrit M. F.-A. Forel, qui l'a étudié en savant et l'a senti en poète :

« Le glacier du Rhône est célèbre par sa superbe cataracte qui fait cascader le courant des glaces sur la paroi de rochers s'étendant de la Saas au Belvédère de la Furkawand. Cette cataracte mesure quelque 450 mètres de hauteur, dix fois la hauteur du Niagara, trente fois la hauteur de la chute du Rhin à Schaffhouse. Les glaces y sont découpées en escaliers qui s'éboulent les uns sur les autres et se déchirent successivement en lames, en aiguilles ou en pyramides de la plus élégante complexité... Peu de glaciers offrent une cataracte aussi belle; aucun n'en présente à l'admiration du public dans des conditions aussi favorables... Je ne connais dans aucun autre glacier un bleu plus splendide, plus intense, plus pénétrant que celui de la grotte d'azur du glacier du Rhône ou des galeries sous-glaciaires dans lesquelles j'ai pu ramper autrefois sans trop de danger. »

Un autre écrivain suisse évoque « cette multitude d'aiguilles ajourées, ces gouffres bleuâtres, ces pics tremblants penchés sur l'abîme, toute cette majesté tourmentée, illuminée et resplendissante des nuances vives d'aigue-marine et de lapis-lazuli des crevasses béantes. »

Malheureusement, par une loi inéluctable de la nature, le glacier recule d'année en année. Il a été étudié avec un soin particulier par les géologues. A l'époque de sa plus grande extension, aux temps préhistoriques de la période moustérienne, le glacier avait à sa partie supérieure l'épaisseur formidable de 1 680 mètres : il s'élevait jusqu'à 3 550 mètres de hauteur, au flanc du Schneestock et du Furkahorn, couvrait presque tout le Valais sous sa gigantesque nappe de glace, dépassait encore deux mille mètres d'altitude vers Loèche et seize cents sur les parois de la dent de Morcles; il s'étendait sur tout le lac de Genève et les environs, et, par la vallée actuelle du fleuve, arrivait à Lyon. C'était le plus grand glacier des Alpes.

L'époque historique a enregistré des reculs beaucoup plus faibles. En prenant pour point de repère l'hôtel de Gletsch, on



LE DAMMASTOCK (3634 M.).



GLACIER DU RHÔNE ET HÔTEL BELVÉDÈRE.

estime qu'en 1677 le glacier n'était distant que de 50 mètres, de 260 en 1777, de 180 en 1818 au moment de la crue glaciaire dont j'ai déjà parlé. Mais, depuis, le recul s'est accentué : 600 mètres en 1870, 1 134 en 1880, 1 670 en 1904. Le glacier possède encore des dimensions respectables : onze kilomètres de longueur sur un à trois de large.

Pour bien voir le glacier du Rhône, il ne suffit pas de l'admirer d'en bas, près de la source du fleuve qui, sorti en mince filet du trou de glace béant, va grossir peu à peu, former le lac Léman, arroser Genève, Lyon, Valence, Avignon, et mêler ses eaux impétueuses aux flots d'azur de la Méditerranée ensoleillée... Il faut monter les lacets de la route qui atteint le col de la Furka, en gravissant, par de rudes et zigzagants lacets, les pentes rocheuses et dénudées, d'où l'on domine à loisir, sous toutes ses faces, le splendide fleuve de glace cristallisé en crevasses et en séracs éblouissants.

Les environs du glacier du Rhône étaient autrefois aussi déserts que sauvages. Aujourd'hui Gletsch (1), près des sources du fleuve, au débouché de deux cols passagers, est devenu un centre de transit et de tourisme appelé à prendre de plus en plus d'importance. Trois grandes routes rayonnent de ce point : celle du Grimsel, qui conduit à Meiringen ; celle du col de la Furka, qui va à Gœschenen, et celle qui descend dans le Valais, à Brigue, en longeant le Rhône par Münster et Fiesch. Bien mieux : une agglomération a surgi avec les hôtels qui se sont improvisés pour le tourisme, et qui ont créé autour d'eux leurs moyens d'approvisionnement : car si l'altitude n'est pas très considérable, les environs sont absolument déserts. On a transporté là, dans une salle à manger remarquable, des bahuts et crédences des XVII[e] et XVIII[e] siècles, provenant du château Stockalper de Brigue, des évêques de Riedmatten, et de grandes familles nobles du Valais. D'autres hôtels ont été construits, plus haut, au Belvédère, juste au-dessus des grands séracs du glacier, et jusqu'au col de la Furka.

Après la route et les hôtels, la voie ferrée. Actuellement en exploitation de Brigue à Gletsch, la ligne de montagne de la Furka doit être prolongée pour mettre en relations le Haut-Valais, le Gothard et les Grisons. C'est là une grande transversale qui manquait à la Suisse et qui complétera heureusement son réseau alpestre.

La voie part de Brigue, remonte la vallée du Rhône jusqu'à la source du fleuve, atteint l'altitude de 1 760 mètres à Gletsch, de 2 100 mètres au col de la Furka, passera à Andermatt où un raccordement la relie à Gœschenen (ligne du Gothard), et, par le col de l'Oberalp, rejoindra dans les Grisons, à Disentis, la ligne Disentis-Ilanz des chemins de fer rhétiques. La montée de Gletsch à la Furka, à flanc de paroi, au-dessus des séracs prodigieux du glacier du Rhône, est particulièrement hardie et grandiose. Cette entreprise, comme le Lœtschberg, a fait aussi appel aux capitaux français, mais dans des conditions différentes.

La même compagnie a la concession de la ligne éventuelle Gletsch-Meiringen (par le col du Grimsel) : l'exécution en est différée et subordonnée au succès de la ligne de la Furka.

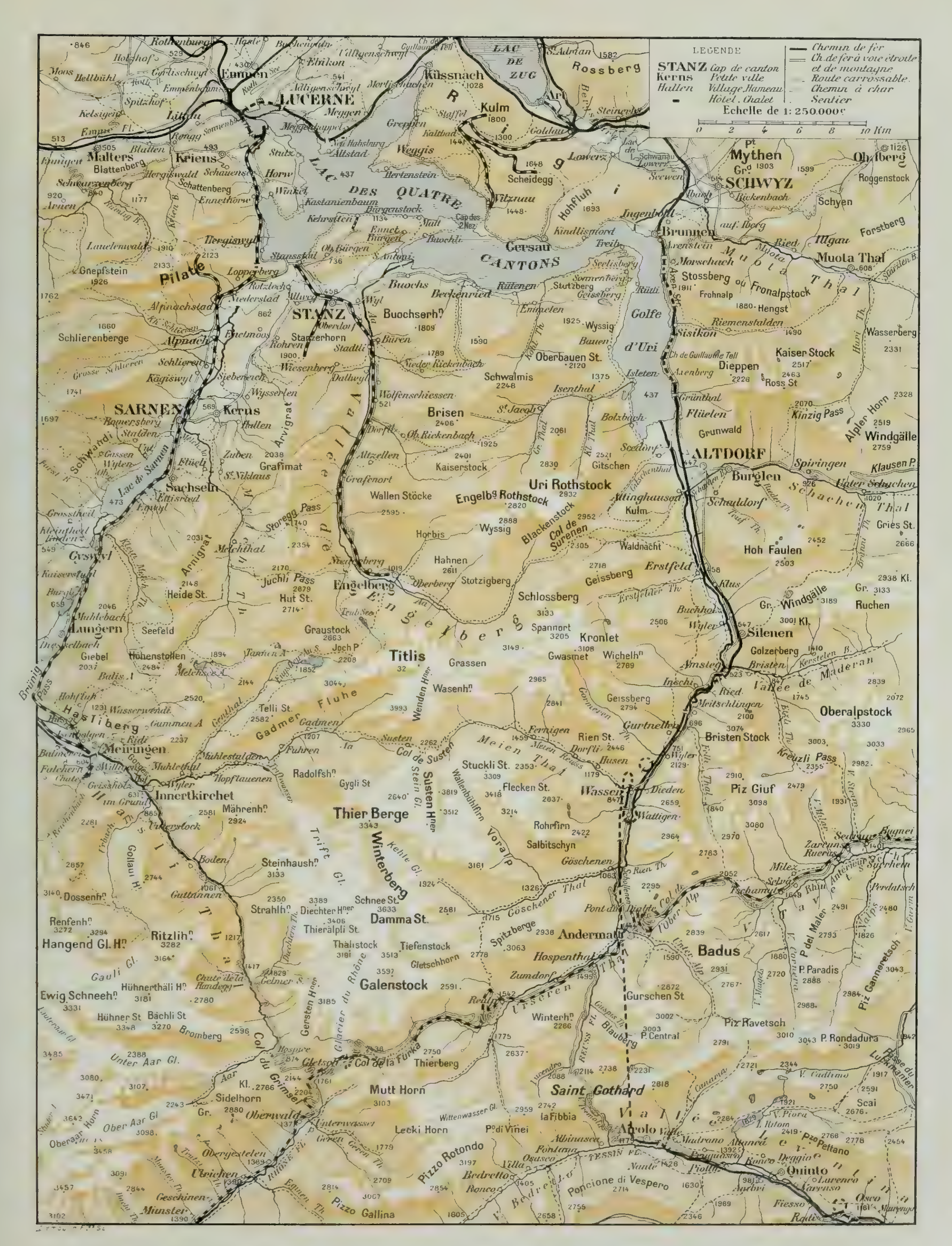
Le val Formazza et les sources du Tessin. — La vallée italienne de la Toce, qui sépare le haut Valais du Tessin, est complètement isolée des deux cantons suisses voisins, tandis qu'elle s'ouvre largement au sud vers Domodossola : ce qui explique pourquoi elle n'a pas été entraînée dans l'orbite de la Confédération helvétique. Seuls des cols escarpés donnent accès dans la vallée du Rhône : deux qui débouchent à Fiesch par Binn, et le troisième, plus au nord, le col de Gries, qui franchit un glacier et rejoint le Rhône en amont de Münster. Deux passages plus faciles conduisent au Tessin, spécialement le col de San-Giacomo, tout au nord, qui mène à Airolo.

La vallée de la Toce comprend deux régions bien distinctes. La partie inférieure, appelée val d'Antigorio, est entièrement de langue italienne et offre de vastes châtaigneraies sur des pentes dominées par des crêtes rocheuses ; elle s'arrête à un étranglement formé par le Monte-Giove, énorme



GLETSCH ET LE GLACIER DU RHÔNE.

(1) Ce nom qui est l'abréviation de l'allemand *Gletscher* (glacier), désigne l'agglomération qui s'est formée près du glacier du Rhône



LAC DES QUATRE-CANTONS ET SAINT-GOTHARD (Reproduction faite avec l'autorisation du Service Topographique fédéral).





VALLÉE D'ANTIGORIO : LE LAC D'ANTILLONE ET LES CHATAIGNERAIES.

borne couronnée d'un glacier suspendu, et qui s'interpose en formant barrage, pour laisser seulement à la rivière le couloir d'un étroit défilé.

La partie supérieure est désignée sous le nom de val Formazza (en italien) ou Pommat (en allemand) ; elle est habitée par des montagnards parlant un dialecte allemand et qui ne s'italianisent que lentement : c'est le dernier résidu de l'ancienne colonisation alamane. Il est à remarquer que la partie voisine du Valais parle allemand, tandis qu'à l'est le canton du Tessin est entièrement de langue italienne, sauf la commune occidentale de Bosco.

Le val Formazza, assez négligé par les touristes à cause des difficultés d'accès et surtout de séjour, est sauvage et grandiose : les gorges profondes, fraîches et boisées, sont surplombées par des glaciers scintillants. La cascade de la Toce (en allemand Tosa), située tout au fond de la vallée, est splendide au début de l'été, et a la réputation justifiée d'être la plus belle de l'Italie et la plus considérable des Alpes : sa hauteur est de 143 mètres. D'assez nombreux villages s'échelonnent le long de la rivière jusqu'à une grande hauteur : ils sont très primitifs et fort pittoresques, avec des mazots identiques à ceux du Valais allemand.

Par le col de San Giacomo, on passe du val Formazza au val Bedretto, situé dans le canton du Tessin et arrosé par la rivière du même nom, depuis sa source jusqu'à Airolo (1). Le Tessin sort du glacier de Gries, splendide fleuve d'émeraude et de cristal, hérissé de séracs, qui descend majestueusement du Blindenhorn, la plus haute cime du massif de l'Ofenberg et de toute la région comprise entre le Finsteraarhorn, le Fletschhorn et la Bernina (3 882 mètres). Au nord du glacier, le col de Nufenen relie directement le val Bedretto et Airolo à la haute vallée du Rhône : il n'est pas carrossable, pas plus que tous les cols qui aboutissent au val Formazza.

Le val Bedretto, très encaissé entre de hauts sommets neigeux, est aussi fort sauvage : mais, malgré sa proximité d'Airolo, il n'est guère plus fréquenté que la vallée de la Toce.

Le col du Saint-Gothard et la vallée d'Urseren. — A Airolo débouche le tunnel du Saint-Gothard : il met en relations directes Lucerne avec Milan, par la grande voie ferrée internationale qui remonte le cours de la Reuss jusqu'à Gœschenen, — tête septentrionale du tunnel, — pour descendre ensuite la vallée du Tessin jusqu'aux environs du lac Majeur.

Le chemin de fer avait été précédé par la route, qui suit le même parcours, avec cette différence qu'entre Gœschenen et Airolo, au lieu de passer sous la montagne, elle l'enjambe par le col du Saint-Gothard. Ce dernier passage, qui fut pratiqué à partir



VAL FORMAZZA : CASCADE DE LA TOCE OU TOSA.

(1) Au delà d'Airolo la vallée du Tessin prend le nom de Leventina (voir le dernier chapitre).

du XII[e] siècle (1), est un des moins intéressants parmi les grandes routes transalpestres. La montée, d'Airolo, est assez raide. Un ancien hospice est situé au voisinage du col. On redescend ensuite au nord dans la vallée d'Urseren, où l'on rejoint, à Hospental, la route de la Furka, et d'où se détache, à Andermatt, la route de l'Oberalp qui, par le col du même nom, conduit dans les Grisons à Disentis.

Des environs de la Furka, où elle prend sa source, jusqu'à Andermatt, où elle tourne brusquement vers le nord, la Reuss suit la direction du sud-ouest au nord-est, dans le prolongement exact des hautes vallées du Rhône et du Rhin. C'est cette grande dépression, à peine interrompue par les cols de la Furka et de l'Oberalp, qui a été utilisée par la nouvelle ligne de montagne qui joindra Brigue à Disentis.


HOSPENTAL ET LE GALENSTOCK (3597 M.).

La vallée d'Urseren est largement ouverte, dans un cadre un peu dénudé de pâturages couronnés de hauts pics neigeux. Les habitants conservèrent longtemps la langue romanche, qui s'est maintenue jusqu'à nos jours chez leurs voisins de l'Oberland grison : ils n'ont été germanisés que vers la fin du moyen âge. Auparavant, la vallée d'Urseren formait une république indépendante, dont Andermatt était la minuscule capitale. On montre encore, entre Hospental et Andermatt, un poteau de pierre qui était le gibet d'exécution. Ce petit Etat lilliputien fut dans la suite absorbé par Uri, et il perdit sa langue nationale avec son indépendance.

(1) Il fut ouvert entre 1226 et 1230 avec un chemin muletier. Mais il suffit à développer la prospérité, et par suite l'esprit d'indépendance dans les futurs Quatre-Cantons qui réalisèrent leur autonomie à la fin du siècle.

Les Schœllenen. La retraite de Souvarow. Les fortifications du Gothard. — D'Andermatt à Gœschenen, la Reuss dégringole en grondant à travers les gorges des Schœllenen, gigantesques parois de montagnes tranchées à vif par la furie des eaux. Cette « vallée bruyante » *(Krachental)*, est, avec la Via Mala, le plus beau défilé des Alpes. Le coup d'œil est surtout saisissant du pont du Diable, jeté d'une seule arche, au-dessus d'un ancien pont écroulé, sur le torrent bouillonnant et hurlant qui bondit en une avalanche d'écume, fouettée par le vent, jusqu'au fond de la gorge noire.

Cette vallée sombre et encaissée, taillée à pic entre les formidables et sinistres escarpements de granit, fut une grande voie pour les migrations et les guerres : par là remonta le flot germanique, qui ne devait pas dépasser le col ; par là, les Confédérés allèrent en Italie pendant les guerres de la Renaissance ; par là descendit, en 1799, l'armée russe de l'invincible Souvarow, qui s'effrita aux rocs de ces défilés, harcelée par une poignée de Français et de Suisses.

Ce passage est le défaut de l'immense cuirasse alpestre qui protège le plateau helvétique contre l'Italie ; c'est la clef stratégique de l'Helvétie. Qu'une armée ennemie force le Simplon ou la Maloja, qu'elle envahisse le Valais ou l'Engadine, le péril est minime, parce qu'il est localisé dans une seule vallée ; mais que l'envahisseur occupe le Gothard, et de là il menace immédiatement toute la Suisse. Aussi toute la région a-t-elle été fortifiée, surtout depuis quelques années, de façon remarquable ; elle se prête d'ailleurs merveilleusement à la défensive. La déroute de Souvarow en est un exemple.

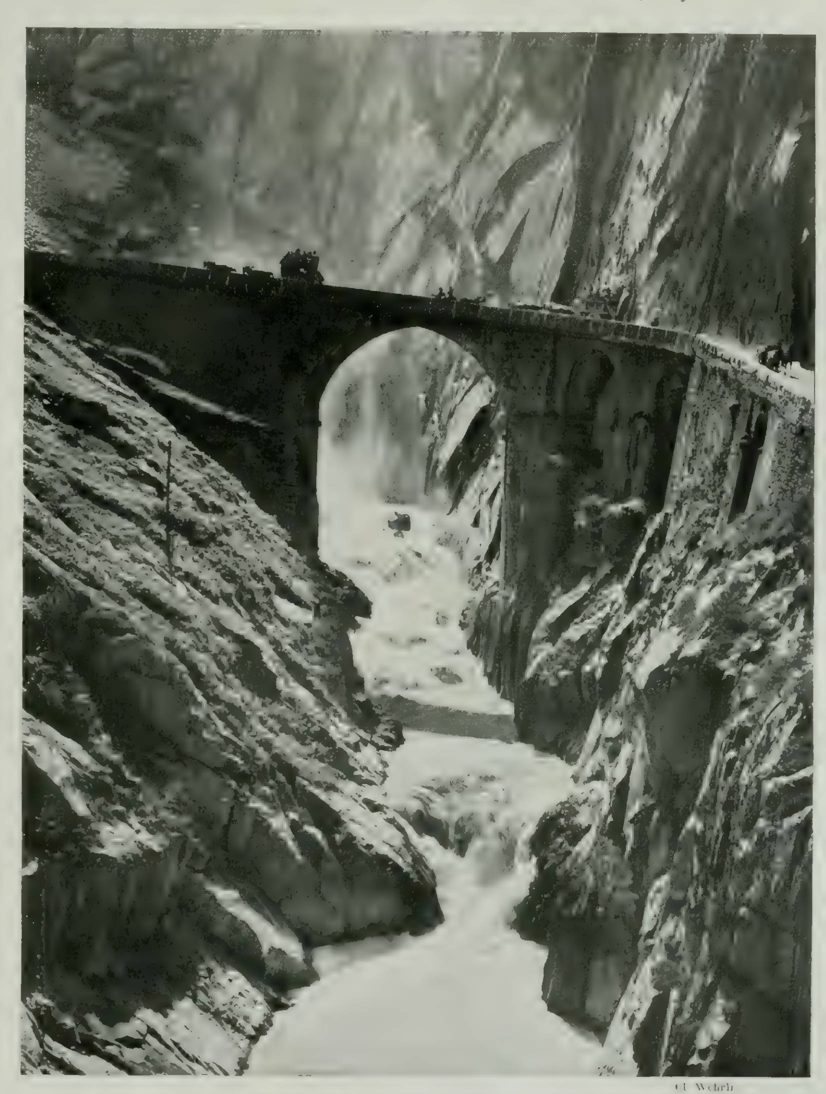
Il n'y avait ni route, ni voie ferrée, mais un mauvais chemin muletier, lorsque Souvarow, espérant prendre Masséna à revers, franchit ces défilés du 21 au 23 septembre 1799, et que le sang des Français et des Russes — alors ennemis — rougit, fraternellement mêlé, les eaux de la Reuss. Avec une poignée d'hommes, Lecourbe disputa le terrain pied à pied, et quand, après cinq jours d'une lutte désespérée, il eut atteint le lac des Quatre-Cantons, il avait donné à Masséna le temps de battre la seconde armée russe.


ANDERMATT ET LA VALLÉE D'URSEREN.

Souvarow, par une marche admirable, n'eut plus qu'à fuir à travers les montagnes déjà couvertes de neige, pour faire gagner, par Glaris et Elm, la haute vallée du Rhin à ses troupes décimées... Une croix taillée à même le granit de la roche, et inaugurée en 1897, domine les ruines de l'ancien pont du Diable, que Lecourbe fit sauter, et où des centaines de Russes trouvèrent la mort.

L'armée qui aurait à défendre aujourd'hui le pays serait singulièrement aidée par les ouvrages de défense, et pourrait venir à bout de forces dix fois supérieures. Attiré dans la petite plaine d'Andermatt, l'ennemi tomberait dans une véritable souricière, entre des montagnes infranchissables, coupées par quatre passages étroits et abrupts : Gothard, Oberalp, Schœllenen, Furka. Andermatt, à la jonction des voies alpestres de la région, est donc la clef du Gothard. Quelque chemin qu'elle prît, une armée d'invasion passerait nécessairement par là, car il va sans dire qu'on rendrait facilement impraticable la voie ferrée en faisant sauter les viaducs et en provoquant des éboulements à l'entrée des tunnels. Aussi cette position est-elle remarquablement fortifiée et garnie de troupes.

Dans le village, on a édifié des casernes qui contiennent une petite garnison, récemment renforcée. A l'entrée de la gorge des Schœllenen, voici un fort, creusé dans la montagne, dont la paroi est verticale et dont seule la façade est maçonnée : pour en venir à bout, il faudrait démolir la montagne elle-même. Il fait face à la route, de l'autre côté de la Reuss. Vis-à-vis de ce fort, tout près du chemin, qu'il domine, un souterrain a été creusé dans le rocher : l'ouverture est obturée par un puissant blindage, d'où émergent des gueules de canons. Plus loin, la route passe dans un tunnel — bien connu sous le nom de « trou d'Uri » — au milieu duquel débouche, également blindée et garnie de canons, l'ouverture d'un second souterrain qui communique avec le précédent. Sur l'autre rive du torrent, une série d'ouvrages fortifiés s'échelonnent sur les crêtes ; ils sont réunis par un chemin stratégique, enjambant les montagnes que contourne la route. En maint endroit, en levant les yeux, on voit des canons sortir des rochers.



Cl. Wehrli

LES GORGES DE LA REUSS ET LE PONT DU DIABLE.

Les autres cols sont aussi bien défendus, — munis de forts, de redoutes, de routes stratégiques, — spécialement le col du Saint-Gothard. L'entrée du tunnel, à Airolo, est également protégée par des ouvrages fortifiés.

Les fortifications jouent un rôle important dans la défense nationale de la Suisse.

L'armée suisse. — Le Tir fédéral. — La Suisse a porté à son maximum l'effort de la défense nationale. M. Comtesse, alors président de la Confédération, en donnait les raisons avec éloquence dans un discours qu'il a prononcé en 1910 aux fêtes du Tir fédéral :

« Un peuple qui se placerait dans la situation de devoir la sécurité et la paix dont il jouit à la faveur d'autrui, aurait par cela même abdiqué sa raison d'exister et devrait se résigner à toutes les humiliations et à tous les amoindrissements ; il n'y a de vraie sécurité et de vraie paix que celles qui sauvegardent l'honneur, la dignité et la fierté légitimes d'un peuple conscient de lui-même, de sa mission, de son histoire, et qui entend, quelle que soit la fortune des armes, pouvoir toujours marcher la tête haute.

« Puisque nous sommes dans cet état, humiliant pour la civilisation, où la force matérielle est surtout celle devant laquelle on s'incline, celle dont on fait dépendre la paix du monde, il n'y a que ce seul moyen d'obtenir l'influence et le respect que l'on accorde à ceux qui sont puissants et forts et de compter aussi dans la balance : c'est de porter à son maximum la force défensive que peuvent donner l'ardeur invincible du patriotisme et une préparation intensive du tireur, avec une bonne organisation militaire, se

conciliant toutefois pour le citoyen avec les exigences économiques de la vie et pour l'Etat avec les ressources budgétaires limitées d'un petit pays. »

On a calculé que si la Suisse avait le même système militaire que la France, elle disposerait seulement d'une armée active de 40 000 hommes : or elle peut mettre en première ligne 140 000 combattants (élite), 70 000 en seconde ligne (*landwehr*), sans compter la territoriale armée *(landsturm)* de 70 000 hommes environ, plus la territoriale non armée (bureaux, intendance, pionniers, etc.), dans laquelle sont versés d'emblée tous les hommes de l'active qui ne sont pas assez forts pour porter les armes.

Pour atteindre un chiffre aussi élevé par rapport au total de la population, on a fragmenté le service militaire en nombreuses périodes. Au lieu de passer deux ans de suite à la caserne, le citoyen suisse n'y demeure que quelques mois la première année, mais ses périodes d'appel se succèdent ensuite tous les ans, pour s'espacer, beaucoup plus tard, jusqu'à quarante ans. Il est astreint à de constants exercices de tir ; dès l'école, au lycée, à l'université, il reçoit l'instruction militaire ; il est sous la surveillance continue des officiers qui viennent vérifier son livret, contrôler son tir, examiner la tenue des armes que lui confie la Confédération — le tout sous la sanction de pénalités sévères.

Ce régime très strict a été voulu et approuvé par le peuple. Les Suisses, qui sont très patriotes et qui comprennent les nécessités de la défense nationale, ont encore voté au referendum, en 1907, à soixante mille voix de majorité, une nouvelle aggravation des charges militaires.

L'armée active n'est jamais réunie en même temps sous les drapeaux, puisque les contingents sont appelés et rappelés à tour de rôle. Mais la mobilisation est extrêmement rapide ; on l'a vu en 1914 : dès le 1er août, la garde des frontières fut assurée.

« Chaque homme de l'active et de la réserve, explique le général Bazaine-Hayter, possède ses vêtements d'uniforme, son havresac, ses cartouchières, son ceinturon, et même son fusil.



Cl. Wehrli.



Cl. Wehrli.

L'ARMÉE SUISSE : EXERCICES D'ARTILLERIE.

Tout cela lui est fourni par l'autorité militaire, mais il l'a chez lui, à portée de sa main, à charge pour lui, — c'est un devoir dont il s'acquitte scrupuleusement, — de l'entretenir en bon état de service. Vienne alors l'ordre d'appel : il endosse sa tenue, prend son arme et se rend à la caserne, où il reçoit ses munitions. Le voici prêt à partir.

« Pour les chevaux aussi, qu'il faut chez nous réquisitionner, harnacher, affecter à un cavalier, un système très simple permet aux troupes montées de les réunir rapidement. Les montures et attelages nécessaires à ces troupes sont, en temps de paix, confiés à leurs cavaliers éventuels, à leurs futurs conducteurs, et ceux-ci les amènent en rejoignant leurs corps respectifs. »

Ce système, fort bien adapté à la Suisse, — à la configuration du pays comme à l'esprit civique et à la sagesse du peuple, — serait difficilement applicable à d'autres nations.

Ce qui fait surtout la force de l'armée suisse, c'est l'importance qu'elle accorde au tir. L'état-major helvétique a compris le rôle considérable du tir dans la guerre moderne, et surtout dans un pays de montagnes où la défense consisterait principalement en une lutte de guerillas, d'escarmouches, d'embuscades. Les Suisses sont toujours restés les premiers tireurs de l'Europe depuis l'époque de Guillaume Tell. Chaque village a sa société, ses fêtes de tir : tous les dimanches, jeunes et vieux vont s'exercer à la cible.

Les champions, sélectionnés par les concours locaux, vont rivaliser, tous les trois ou quatre ans, aux grandes fêtes du Tir fédéral — le plus grand *event* à la fois sportif et patriotique aux yeux des Suisses.

Auparavant ont lieu, dans chaque commune, une infinité « d'éliminatoires » très pittoresques. Toute la population mâle et adulte du village est là : rudes gars de la montagne en vestes brunes ou en blouses, aux figures bronzées, aux corps musclés et trapus, chacun apportant son fusil en bandoulière. Il faut voir la gravité sérieuse de ces paysans qui passent leur après-midi du dimanche à tirer à la cible... Une cantine en plein air, avec des rafraîchissements, est installée par un aubergiste du pays, qui, lui aussi, fait quelques cartons, entre les tournées de bière versées à ses compatriotes.

Ce ne sont pas les enjeux matériels du Tir fédéral qui sollicitent les convoitises. Le grand prix, généralement,



Cl. Wehrli.

UNE REVUE A LA FIN DES MANŒUVRES.


Cl. Wehrli

LE VILLAGE DE GŒSCHENEN EN HIVER.

atteint la valeur fabuleuse de 250 francs ! Dans la liste des prix figuraient, à un des derniers concours, « un service de six serviettes et une nappe en toile bernoise damassée — valeur 25 francs ». Tout est pour l'honneur.

Les fêtes du Tir fédéral, qui ont lieu tour à tour dans les principales villes de Suisse, sont très intéressantes. Toute la Suisse afflue dans la ville, où un service spécial de ravitaillement est organisé ; on déjeune sous des tentes en plein air, en discutant les chances des champions. Tous les hôtels étant archicombles, chaque famille indigène loge sous son toit le plus grand nombre possible de « confédérés » : encore n'est-on pas toujours sûr de trouver un lit.

Il faut signaler aussi la grande importance accordée de plus en plus aux exercices de montagne. La Suisse n'a créé que tout récemment des corps alpins spéciaux : tous ses soldats sont alpins par nature et par destination. Les officiers font grimper des bataillons entiers dans des passages où des touristes oseraient à peine se risquer. L'état moral et physique de la troupe est excellent ; il arrive souvent qu'un bataillon fasse huit jours de manœuvres alpestres sous la pluie sans avoir un seul malade.

Pour des montagnards habitués à traîner des charges énormes, surtout lorsqu'il s'agit de descendre le foin à dos d'homme dans les endroits inaccessibles aux mulets, le sac du soldat est léger aux épaules. On démonte les pièces de l'artillerie de forteresse pour les faire transporter, à bras d'homme, d'un point à un autre ; un officier m'a cité le cas d'un soldat valaisan qui porta à lui seul, à travers les montagnes, sans vouloir être relayé, la culasse d'un canon qui pesait près de cent kilos.


Cl. Wehrli

WASSEN ET LA GRANDE WINDGÆLLE (3192 M.).

Gœschenen. Le tunnel et la ligne du Gothard. — Au débouché des Schœllenen et à l'entrée du tunnel du Gothard, Gœschenen est situé à la jonction de la Reuss avec une vallée transversale qui descend du massif du Dammastock. Village pittoresque, dont les hôtels modernes s'étagent en amphithéâtre audessus de la gare, tandis que, par derrière, les vieilles maisons du bourg, trapues et percées de petites fenêtres, se cramponnent le long de la faille taillée par les eaux, sur les rochers à pic qui surplombent le torrent. Tout au fond, dans une perspective fuyante de monts, d'alpages et de sapinières, brille le glacier de Damma, accroché aux crêtes rocailleuses des géants lointains.

Le tunnel du Gothard s'ouvre auprès de la station de Gœschenen. Long de près de quinze kilomètres (1), il est parfaitement aéré, et pendant sa traversée, jusqu'à l'époque où la ligne fut électrifiée, on n'y était nullement incommodé par la fumée, qui était si gênante, sur la même ligne par exemple, sous les tunnels du Monte Ceneri. Les travaux de percement durèrent dix ans, de 1872 à 1882. C'est le grand tunnel alpestre qui a donné lieu au minimum de mécomptes : la roche, surtout granitique, était très bonne, et comme aucun massif glaciaire ne dominait le tracé, on n'eut pas à souffrir de voies d'eau, ainsi qu'au Simplon. Néanmoins on déplora la mort d'un certain nombre d'ouvriers, ce qui inspira un fort beau bas-relief, « les Victimes du travail », au sculpteur Vincenzo Vela.

La ligne du Gothard est peut-être la voie transalpestre la plus remarquable par les travaux

(1) Exactement 14 720 mètres. L'altitude est à Gœschenen de 1 109 mètres, à Airolo de 1 135, et sous la galerie elle atteint 1 154 mètres.

d'art, grandioses et variés, qu'elle présente sur ses deux pentes. Deux couples de tunnels en spirales se succèdent sur le versant tessinois. Au nord de Gœschenen, la voie franchit les torrents latéraux sur de hardis viaducs métalliques, passe et repasse en lacets autour du village de Wassen en bouclant une double boucle par un tunnel hélicoïdal, tandis que le voyageur aperçoit tour à tour



LES VIADUCS DE LA LIGNE DU GOTHARD, PRÈS DE WASSEN.

à sa droite, puis à sa gauche, la petite église du village qui, à la sortie de chaque galerie, s'élève d'un cran pour dominer bientôt la voie ferrée du haut de son petit tertre. Bien rustique et patriarcal, ce petit village de Wassen, polychrome, aux toits noirs et rouges, aux maisons blanches, parfois bleues, plus souvent brunes, — passées à la chaux ou laissant à nu le bois de leurs murs noircis par les ans, — et groupées tout autour de l'église au clocher bulbeux.

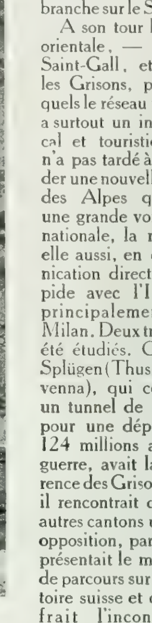
Encore un tour de spirale dans le flanc de la montagne, et la voie ferrée, qui s'abaisse peu à peu, atteint le fond de la vallée, pour couper à Amsteg, face au Bristenstock grandiose, le sauvage val de Maderan que commande le resplendissant glacier de Hüfi. A Erstfeld, la Reuss ralentit son cours entre les montagnes qui s'écartent, et rejoint bientôt Altdorf et le lac des Quatre-Cantons.

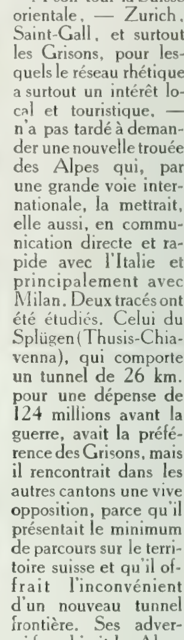
Les grandes percées transalpestres en Suisse. — La ligne du Gothard, mise en chantier au lendemain du percement du mont Cenis, a été la première des grandes voies transalpestres de la Suisse. Elle a été effectuée avec le concours financier de l'Allemagne et de l'Italie, qui avaient un grand intérêt à être réunies par une ligne directe ; il en est résulté des difficultés lorsque l'Etat helvétique a racheté le réseau de la Compagnie du Gothard en 1909, à cause des avantages consentis aux deux autres nations par des accords antérieurs. On dut conclure alors une nouvelle convention, qui fut fort critiquée dans la Suisse occidentale parce qu'elle accordait à l'Allemagne, sur tout le réseau fédéral, le traitement de la nation la plus favorisée. Le traité fut ratifié par les Chambres suisses en 1913. Il a été modifié après la guerre.

Cette grande artère internationale, qui traverse la Suisse par le milieu, a provoqué un actif mouvement d'échanges et a amené la richesse et la vie sur tout son parcours : le Gothard a fait notamment la fortune de Lucerne et plus encore de Lugano, et a contribué à développer la prospérité de Bâle et de Zurich.

Ce fut ensuite le tour du Simplon, désiré par la Suisse romande. Après de longs et infructueux pourparlers avec la France, la Suisse s'entendit directement avec l'Italie, et la nouvelle ligne fut ouverte à l'exploitation en 1906. On sait que la question des voies d'accès souleva une certaine rivalité entre Genève et Lausanne et fut résolue, par la Convention de Berne de 1909, à la satisfaction des deux villes.

Entre temps, Berne avait réclamé et obtenu le percement du Lœtschberg : la nouvelle ligne, située entre les deux précédentes, met désormais la capitale de la Suisse sur une grande artère qui s'embranche sur le Simplon.





A son tour la Suisse orientale, — Zurich, Saint-Gall, et surtout les Grisons, pour lesquels le réseau rhétique a surtout un intérêt local et touristique, — n'a pas tardé à demander une nouvelle trouée des Alpes qui, par une grande voie internationale, la mettrait, elle aussi, en communication directe et rapide avec l'Italie et principalement avec Milan. Deux tracés ont été étudiés. Celui du Splügen (Thusis-Chiavenna), qui comporte un tunnel de 26 km. pour une dépense de 124 millions avant la guerre, avait la préférence des Grisons, mais il rencontrait dans les autres cantons une vive opposition, parce qu'il présentait le minimum de parcours sur le territoire suisse et qu'il offrait l'inconvénient d'un nouveau tunnel frontière. Ses adversaires lui opposaient le trajet de la Greina, qui franchirait les Alpes plus à l'ouest par un tunnel de vingt kilomètres et déboucherait dans le Tessin à Biasca : ce serait un affluent du Gothard ; la dépense était alors de 121 millions. Les Grisons combattaient ce projet : il aurait pour résultat, assuraient-ils, de faire percer plus tard le Tœdi par une voie d'accès plus courte, qui détournerait de Coire une grande partie du trafic. La guerre a arrêté tous ces projets.

Enfin, à l'ouest du Simplon, une autre ligne avait été étudiée pour relier Lausanne à la vallée d'Aoste et à Turin, par un tunnel de vingt-six kilomètres, sous le mont Vélan (près du Grand-Saint-Bernard) : mais ce projet n'a plus aucune chance de se réaliser, pas plus que le percement du mont Blanc, auquel s'intéressait Genève.

Au point de vue technique, il est à noter que, jusqu'au Simplon, la longueur des tunnels est allée en augmentant, tandis que leur altitude diminuait : en chiffres ronds, le tunnel du mont Cenis a treize kilomètres, le Gothard quinze, le Simplon vingt. Avec le Lœtschberg — par suite des déboires éprouvés au Simplon — on est revenu aux tunnels plus élevés et par suite plus courts ; l'électrification des lignes permet d'accentuer les pentes sans inconvénient. Les derniers projets prévoyaient à nouveau des tunnels fort longs.

Grâce aux progrès dans la perforation, la durée des travaux a sans cesse diminué, malgré la longueur croissante des galeries : le percement du mont Cenis a demandé treize ans, celui du Gothard dix ans, celui du Simplon sept ans, celui du Lœtschberg quatre ans.

La construction de ces grandes voies transalpestres a eu et aura encore des conséquences économiques importantes pour la Suisse, qui se trouve servir désormais de trait d'union entre de grandes nations et des contrées actives qu'elle isolait jadis par suite de sa configuration orographique. Elle devient désormais, comme on l'a dit, la plaque tournante de l'Europe, et c'est la région du Gothard qui en constitue le pivot.

LA VILLE DE COIRE ET LA CALANDA (2808 M.).

GRISONS

COUP D'ŒIL D'ENSEMBLE, HISTOIRE, POPULATION. — LA MÉTROPOLE : COIRE. — ENVIRONS DE COIRE. AROSA. — L'OBERLAND GRISON. — LE RHIN INFÉRIEUR : THUSIS ET LA VIA MALA. — LE RHEINWALD, LE SPLUGEN, LE VAL D'AVERS. — LA VALLÉE ET LA LIGNE DE L'ALBULA; LE DÉVELOPPEMENT DES CHEMINS DE FER RHÉTIQUES. — LA LUTTE DE L'ALLEMAND ET DU ROMANCHE. — LES HABITANTS : TYPES ET CARACTÈRE. — L'OBERHALBSTEIN ET LE JULIER. — DAVOS; LES CURES D'ALTITUDE.



Coup d'œil d'ensemble, histoire, population. — Le canton des Grisons, le plus vaste de la Suisse (1), est remarquable par les contrastes qu'il présente. Aussi tourmenté que le Valais et l'Oberland bernois, riche en montagnes glaciaires, en forêts, en pâturages, en torrents et en cascades, il renferme à la fois les régions les plus chaudes et les plus froides de la Suisse, les vallées les plus surhaussées d'Europe et les altitudes les plus basses de la Confédération : quelques lieues séparent le val d'Avers à la végétation et au cadre presque polaires, avec les villages les plus élevés du continent, des environs, tout italiens, de San Vittore, à près de deux mille mètres en contre-bas, où le grenadier pousse en pleine terre (1). Trois bassins fluviaux se juxtaposent : ceux du Rhin, du Pô, du Danube.

Mêmes variétés dans la population, la religion, la langue. Catholiques et protestants se partagent à peu près exactement le canton : ceux-ci, un peu plus nombreux, prédominent dans l'Engadine et la région de Coire; ceux-là dans l'Oberland grison et les vallées italiennes. L'italien est parlé dans les vallées tributaires du Pô; le romanche a ses positions principales dans l'Engadine et l'Oberland, l'allemand rayonne autour de Coire et de Davos. Quant aux types ethniques, ils sont multiples et infinis, attestant le mélange et le croisement des races qui se sont rencontrées sur ce territoire.

Malgré leur diversité, les Grisons forment une région complètement séparée du reste de la Suisse par de hautes barrières montagneuses, surtout par les Alpes de Glaris, véritable muraille d'isolement percée de rares et étroits passages. Les relations ont

(1) La superficie est de 7 184 kilom. carrés, soit plus d'un sixième de la Suisse.

(1) Le plus haut village du val d'Avers est à 2 133 mètres et San Vittore (val Mesocco) à 285 mètres d'altitude.



COIRE — LA CATHÉDRALE ET LE QUARTIER EST.

toujours été plus fréquentes avec l'Italie, à laquelle accèdent les trois débouchés naturels des vallées méridionales, — avec l'Allemagne par la trouée du Rhin et le lac de Constance, et même, pour la région orientale, avec le Tyrol. Les Grisons ont en outre un caractère physique commun, la sécheresse du climat, qui se traduit par l'exhaussement des zones de végétation.

Cette situation géographique explique que les Grisons aient vécu, jusqu'à une époque voisine de nous, une vie politique à part dans l'histoire de la Suisse. Le réveil démocratique et patriotique s'y manifeste un peu plus tard que dans les Quatre-Cantons. Au début du XVe siècle se fondèrent les trois ligues grisonnes, la ligue Caddée (ou la Maison de Dieu, *Casa Dei*) dans l'Engadine, la ligue Grise dans l'Oberland, et la ligue des Dix Droitures (juridictions) à Coire; les trois ligues conclurent entre elles une union perpétuelle, mais ne fusionnèrent pas : symbole du particularisme local. L'une avait pour langue officielle l'allemand, les deux autres chacune un dialecte romanche; les ligues orientales adoptèrent la Réforme, tandis que la ligue Grise resta fidèle au catholicisme.

Alliée à la confédération helvétique, la république des trois ligues fut pendant plusieurs siècles une petite Suisse qui vécut à côté de la sœur aînée. Mais tandis que celle-ci, après avoir repoussé l'assaut de Charles le Téméraire, resta généralement en paix avec ses voisines, la position d'avant-garde des Grisons valut aux trois ligues des guerres perpétuelles pour maintenir leur indépendance. Elles résistèrent victorieusement, et, passant à l'offensive, elles s'annexèrent pendant un temps assez long la Valteline italienne qui leur fournissait leur vin ; l'usage de boire du vin de la Valteline est toujours répandu dans les Grisons.

Jusqu'à l'époque moderne, par suite des luttes soutenues, les habitants des Grisons formèrent une population très guerrière et redoutée de leurs voisins. On ne s'en douterait pas aujourd'hui en voyant les figures si pacifiques des bons vieillards barbus au regard très doux. Le nom de « Grisons » vient de la couleur des vêtements et des armures portés jadis par les hommes de guerre.

Le canton fut réuni à la Confédération en 1803, à la suite d'un plébiscite.

Les Grisons comprennent trois régions naturelles très distinctes : le bassin du Rhin, qui constitue la majeure partie du canton; l'Engadine, c'est-à-dire la vallée de l'Inn, à l'est; et au sud, trois petite vallées tributaires du Pô, vestiges des anciennes conquêtes italiennes : le val de Poschiavo, le val Bregaglia, et la double vallée jumelle de Calanca et de Mesocco.

Le haut bassin du Rhin constitue un ensemble géographique très net et fort bien délimité. Deux chaînes parallèles l'isolent respectivement de la Suisse centrale et de l'Engadine : les Alpes de Glaris au nord-ouest, les Alpes des Grisons au sud-est, réunies en amont par les hauts massifs du Luckmanier, de la Greina, de l'Adula, du Splügen — bornes énormes jalonnées à l'orée des vallées italiennes, — tandis qu'en aval les puissants contreforts de la Calanda et du Rhætikon viennent étrangler la vallée du Rhin à sa sortie du canton, à la hauteur de Ragaz.

La métropole : Coire. — De Ragaz à Reichenau, on remonte le cours du Rhin, encadré par des profils majestueux de montagnes aux lignes nobles et harmonieuses, dont les contreforts onduleux sont dominés par des couronnes rubannées de pierres calcaires.

A Landquart on laisse à gauche la vallée verdoyante du Prætigau, qui remonte vers le massif neigeux de la Silvretta et vers Davos, par Kloster. Et l'on arrive bientôt à Coire, après avoir passé devant plusieurs châteaux ruinés. A Maienfeld, en face de Ragaz, une tour gallo-romaine est convertie aujourd'hui en café-restaurant.



LE MONUMENT DE FONTANA.

Au débouché de la montagne, près du confluent de la Plessur et du Rhin, la vieille capitale des ligues grisonnes, tranquille petite ville de dix mille âmes, qui fut longtemps le centre d'une vie politique intense, a gardé en grande partie son cachet de cité médiévale. Du quartier moderne de la gare, aux avenues bordées de jardins, on arrive bientôt dans la basse ville, entre les maisons tassées autour des ruelles étroites, hérissées d'échauguettes, et qui ont encore conservé par endroits les vieux cintres romans.

Une rampe très raide, et le *Burgthor*, porte percée sous une haute tour au toit aigu, datant en partie de l'époque romaine, amène à la ville haute, étroitement serrée autour d'une seule place, qu'orne une fontaine gothique et qu'entourent des immeubles historiques.

La cathédrale Saint-Lucius, de style roman, a un portail très ancien et fort curieux, sur lequel ont été rapportées des sculptures du IVe siècle. L'intérieur renferme une remarquable *Descente de Croix* d'Albert Dürer et quelques œuvres de valeur de Holbein et de Lucas Kranach. Le maître-autel gothique a



Cl. Wehrli.

LE VILLAGE D'AROSA ET LE FURKAHORN (2728 M.).

de fort belles sculptures. Le sarcophage en marbre rouge de l'évêque Ortlieb de Brandis, et le mausolée du grand patriote grison Georges Jenatsch, attirent également l'attention. La crypte date du Ve siècle. Le trésor renferme diverses reliques, une chasuble du XIe siècle et une fort belle croix d'argent.

Près de la cathédrale, flanqué des deux tours romaines Marsœl et Spinœl, le palais épiscopal a été remanié à diverses reprises. Sur une façade, des dessins de la Renaissance, avec des inscriptions latines, décèlent un art tout païen, qui surprend un peu dans un pays si profondément imprégné par un christianisme austère.

C'est autour de ces deux édifices que s'est formée l'unité politique des Grisons. Coire, fondée par les Romains sous le nom de Curia Rhætorum, fut, en effet, de bonne heure le siège d'un évêché important, qui devint plus tard tributaire du saint-empire germanique : ainsi s'expliquent les relations étroites avec l'Allemagne pendant tout le moyen âge, tant au point de vue artistique que social et politique, et la germanisation progressive du pays, qui était encore entièrement de langue romanche au XIIe siècle. Les évêques — comme dans le Valais — furent les suzerains temporels du pays, jusqu'à la fondation des trois ligues.

Coire possède un musée régionaliste, de fondation récente, mais déjà très complet, avec des collections archéologiques depuis l'époque préhistorique, des armes, des broderies, des faïences anciennes, les fragments d'une danse macabre d'après Holbein, une bibliothèque riche en ouvrages locaux et un cabinet d'histoire naturelle. Il faut signaler aussi deux curieuses toiles peintes (*Fastentuch*) de Brigels, et quelques tableaux, dont un de Segantini.

La ville renferme divers monuments modernes d'aspect cossu, tels que l'Hôtel de Ville et le Palais du Gouvernement, qui attestent la richesse actuelle du pays.

Environs de Coire. Arosa. — Les environs sont riants. Beaucoup de vignes, qui attirent, à la fin de septembre, les touristes descendus de la haute montagne pour la cure de raisin. La culture des légumes et surtout des arbres fruitiers est une source d'exportations fructueuses. Coire est en outre un grand marché de vins (spécialement de Valteline) et de bétail, et un centre industriel assez important par ses brasseries, ses moulins à vapeur, et ses usines.

Les forêts sont voisines de la ville, et la Société locale de développement (Stadtverein) a aménagé ou facilité de nombreuses promenades en créant des chemins, en multipliant les bancs et les poteaux indicateurs. La colline des roses (Rosenhügel), monticule où s'élevait jadis la potence, remplacée avantageusement par un parc, les gorges de la Plessur et de la Rabiusa, son affluent, avec les bains voisins de Passugg, sont les points les plus visités.

La vallée de la Rabiusa (dont le nom signifie l' « enragée ») remonte vers le sud. Elle est longée par la route postale de Tiefenkastel, qui traverse les stations climatériques tranquilles de Churwalden et de Parpan, et le col de Lenzerheide. C'était jadis la route directe et la plus fréquentée pour l'Engadine, quand la voie ferrée s'arrêtait à Coire.

La vallée de la Plessur, parallèle au Prætigau, porte le nom de Schanfigg. La route, en s'élevant rapidement au-dessus de ravins profonds, traverse de vieux villages en bois, coiffés de lourds toits bruns, et s'arrête à Arosa, qui est aujourd'hui une des stations d'altitude les plus fréquentées des Grisons.

Le développement d'Arosa, de date récente, a été extrêmement rapide. C'était une chétive bourgade de cinquante habitants,



Cl. Wehrli.

LES RUINES DE HALDENSTEIN ET DE LICHTENSTEIN, PRÈS DE COIRE.



DISENTIS ET LA VALLÉE DU RHIN ANTÉRIEUR

en 1880, quand on eut l'idée d'en faire une « cure d'air ». Quelques hôtels se construisent, on fait un peu de propagande et les touristes affluent. La population sédentaire a passé de 116 habitants en 1888 à 1 167 en 1900. La localité compte aujourd'hui une trentaine d'hôtels et une quinzaine de pensions de famille qui regorgent d'hôtes au cœur de la saison. Depuis le début du siècle, c'est une station réputée pour les sports d'hiver.

Entre des pitons lointains éraillés de neige et des forêts toutes proches de mélèzes et de sapins, bien abritée des monts, Arosa égrène ses maisons sur un espace d'une demi-lieue, le long des pentes exposées au midi, à une altitude moyenne de dix-huit cents mètres. Deux petits lacs sauvages, l'Obersee et l'Ælplisee, ajoutent encore au pittoresque de la région.

Si l'on remonte le Rhin en amont de Coire, la première localité importante est Reichenau, où un clocher tout neuf, perché sur un escarpement, semble défier le ciel de sa flèche en aiguille. La vallée est parsemée de monticules bizarres, semblables aux fameux mount-builders américains, et qui sont, suivant les géologues, les derniers témoins des formidables glaciers de l'époque quaternaire : éperons de roches sous-jacentes, que les fleuves de glace polirent et contournèrent sans pouvoir parvenir à les user.

Près de Reichenau se rejoignent dans un confluent encaissé les deux bras supérieurs du Rhin : le Rhin antérieur (ou supérieur) venu de l'ouest, qui descend du Gothard et arrose l'Oberland grison ; le Rhin postérieur (ou inférieur), venu du Splügen par Thusis et orienté du sud au nord dans la dernière partie de son cours.

L'Oberland grison. — L'Oberland grison, à l'ouest du canton, s'enfonce comme un coin entre les Alpes de Glaris et le massif de l'Adula jusqu'au voisinage du Gothard. Le Rhin antérieur, qui sort d'un petit lac, le Tomasee, coule régulièrement vers l'est-nord-est, suivant une direction qui semble presque rectiligne sur la carte, mais qui, dans le détail, est singulièrement flexueuse, soit qu'il contourne les presqu'îles boisées, longues langues de terrains à peine rattachées à la terre et que les indigènes appellent les *Islas*, soit qu'il entaille des gorges rudes où se bousculent d'étranges rochers, où des cavernes sombres ouvrent des trous noirs dans les rubannements calcaires.



AROSA ET L'OBERSEE.

Le fleuve étroit et torrentueux suit de près les Alpes glaronaises ; mais au sud s'ouvrent des vallées assez larges. La plupart des cours d'eau importants ont reçu, avec diverses épithètes, le nom de Rhin, comme si le peuple avait voulu exprimer qu'un aussi grand fleuve devait avoir des sources multiples et formait la synthèse de nombreuses rivières. C'est le Mittel-Rhein (Rhin moyen), au débouché du col du Luckmanier qui conduit au Tessin, puis le Vriner-Rhin et le Valser-Rhein, qui se réunissent dans des gorges magnifiques avant d'atteindre le Rhin antérieur à Ilanz. La haute vallée de Vals, aux environs du village de Zervreila, est une des plus sauvages des Alpes, avec le panorama glaciaire de l'Adula, d'où se détache un pic aigu et osseux qui rappelle le Cervin. La dernière vallée latérale, le Safiertal, est une véritable enclave ethnique, dans ces Grisons si complexes, et diffère de ses voisines, catholiques ou romanches, par la religion, la langue, les mœurs des habitants et le type des constructions.

L'Oberland grison a un climat sec qui a fait la



LA VALLÉE DU RHIN ANTÉRIEUR, A WALDHAUS.

renommée de ses jambons et surtout de sa viande séchée (généralement du bœuf) vendue dans tout le canton et les environs sous le nom de « viande des Grisons ». Il faut des conditions atmosphériques particulières et une haute altitude pour obtenir la conservation de la viande par dessiccation en plein air. Le bœuf garde sa belle couleur rouge et sa fraîcheur : quoiqu'un peu dur, il a un goût agréable. Il est débité en larges tranches fines.

De nombreuses localités s'échelonnent dans la vallée principale. Près des sources, Tschamut et Sedrun, centres d'alpinisme, dans le val Tavetsch, renommé pour son miel. Disentis, avec ses quatorze cents habitants, est la métropole de la région et renferme une célèbre abbaye de bénédictins, fondée au VIIe siècle et plusieurs fois reconstruite.

Un pittoresque pont couvert en bois, jeté sur la gorge rocheuse du Rusein, relie Disentis à Somvix, et l'on descend aux altitudes inférieures à mille mètres. Voici le vieux village de Truns, près duquel la chapelle historique de Sainte-Anne commémore la fondation de la ligue Grise, puis Ilanz, surnommée « la première ville des bords du Rhin », fière de ses antiques maisons seigneuriales et de sa vieille porte de ville, l'Oberthor, mélange curieux de style classique avec des réminiscences italiennes et une toiture montagnarde. Un peu au nord s'étagent les stations climatériques très en vogue de Waldhaus et Flims, près de lacs où les sapins mirent leur sombre chevelure dans le vert profond des eaux.

Le Rhin inférieur. Thusis et la Via Mala. — Le Rhin inférieur, sur un parcours à peu près égal, réunit un volume d'eau supérieur à celui du bras occidental, grâce surtout à l'apport de l'Albula.

Entre Reichenau et Thusis, la vallée (le Domleschg), qui commence à se resserrer, est marécageuse par endroits, attestant ainsi le volume du courant à l'époque préhistorique. Le terrain est desséché peu à peu par les soins du gouvernement cantonal, qui emploie à ces travaux agricoles les jeunes détenus. Les ruines médiévales se succèdent sur les rochers. Le calcaire fait place au schiste, et le fleuve, qui prendra plus bas de si beaux reflets verdâtres, roule jaune et saumâtre dans un lit argileux.

L'horizon s'élargit soudain. Au centre d'un vaste cirque de montagnes, dans une petite plaine verdoyante, le riant village de Sils, qui semble tout neuf avec ses toits vermillon et sa flèche blanche, fait face à la coquette petite ville de Thusis, au vénérable clocher en bulbe, suivant l'usage ancien du pays rhétique. Le long de la route tracée au cordeau s'alignent les maisons des quartiers neufs, — façades claires, rehaussées de volets verts — tandis que les vieilles demeures s'égrènent en chapelet capricieux et pittoresque sur le tertre escarpé qui domine le cours de la Nolla.

A Thusis commence la grande montagne. C'est là que les vallées de l'Albula et du Rhin font leur jonction. La route du Splügen pénètre d'emblée dans le grandiose défilé de la Via Mala — la « mauvaise voie » — plus impressionnant peut-être encore que les Schœllenen. L'entrée est imposante : à droite les pentes boisées, très escarpées, resserrent le cours du Rhin, tandis qu'à gauche, dominée par le burg féodal de Hohen Rhætien, se dresse d'un seul bloc rocheux la montagne menaçante et massive, dont les micaschistes ocracés ont été tranchés par la furie du fleuve. C'est l'antichambre monumentale du défilé, mais il faut encore une heure de marche avant d'atteindre le site le plus sauvage.



LE CHATEAU D'ORTENSTEIN.



Cl. Wehrli.

THUSIS ET L'ENTRÉE DE LA VIA MALA.

Un instant élargie, la gorge s'étrangle et se creuse. Suspendue à flanc de roc, la route s'élève, et après une première enjambée sur le Rhin, s'engage dans un défilé fantastique, vision de cauchemar qui atteint son paroxysme au deuxième pont. D'une ouverture de dix mètres à peine, une seule arche réunit les deux formidables murailles de rochers, noires, froides, tristes, suintant l'eau de toute part, comme si elles distillaient les pleurs de la montagne. Une protubérance de schistes soutient en l'air une poignée de sapins hérissés sur ce vertigineux abîme, tandis que l'œil effrayé, désorienté, perdant toute notion de distance et de profondeur, cherche, au fond des parois taillées à vif par l'érosion millénaire des eaux, le Rhin grondant et furieux, qui semble d'ici un mince filet d'écume blanche, apparaissant et disparaissant entre les arêtes capricieuses d'une fente étroite et béante. Le pont est à cent trente mètres au-dessus du fleuve : deux fois la hauteur des tours de Notre-Dame; et la pierre lâchée du parapet met cinq secondes avant d'atteindre le fond du précipice.

Le Rheinwald, le Splügen, le val d'Avers. Les diligences fédérales. — Même en dehors de la Via Mala, la route historique du Splügen, qui réalise la plus courte distance entre les Grisons et l'Italie, — Coire, le lac de Côme et Milan — est une des plus variées et des plus belles de toutes les Alpes.

A la sortie des gorges, la riante vallée de Schams ouvre de larges perspectives et offre deux localités intéressantes.

Zillis, plus curieuse pour les archéologues, possède la plus ancienne église de la région, avec des peintures du XIIe siècle. A proximité, de nombreuses ruines médiévales, le Hasenstein, la tour de Cagliatscha, le château fort de Fardün, auquel se rattache la tradition de Jean Caldar, le Guillaume Tell de la région : celui-ci, par le meurtre d'un bailli tyrannique, provoqua la révolte générale qui assura l'indépendance de la vallée.

Après l'antiquité, le modernisme et les cures. Andeer, plus animée, est une station climatérique et thermale, renommée surtout par ses bains minéraux et ses bains de marais, assez analogues à ceux de Dax. Le climat est tempéré, plutôt sec, et les environs sont riches en forêts.

Au-dessus d'Andeer, le Rhin inférieur reçoit à droite le Rhin d'Avers, petit cours d'eau venu du sud-est, qui arrose une vallée curieuse par son isolement social et son altitude exceptionnelle. Elle renferme en effet les villages permanents les plus élevés de Suisse, Cresta à 1 963 mètres et Juf à 2 133 : les 24 habitants de Juf, qui supportent neuf mois d'hiver et sont souvent bloqués cinq à six mois par la neige, peuvent en revanche être fiers de détenir le record d'altitude des villages européens. La route postale, qui dessert les localités aux noms pittoresques de Campsut et de Crœt, s'arrête à Cresta, le chef-lieu, métropole lilliputienne de trente habitants, dont l'église modeste, campée sur un monticule, rassemble le dimanche, pour l'office et le prêche, les montagnards de toute la vallée. Ceux-ci se suffisent, en sages, se contentant de l'horizon de leurs pics et de leurs prés fleuris. La flore, qui a l'intensité et la richesse des climats subpolaires, est justement renommée.

Après la gorge boisée de la Rofna, où le Rhin bondit de chute en chute, et le tunnel de Sassaplana, creusé dans le roc, la vallée tourne et s'oriente vers l'ouest. C'est le Rheinwald, la « forêt du Rhin », bornée tout au fond par l'Adula aux quarante glaciers.

A Splügen, centre du Rheinwald, qui a donné son nom au col, la route du même nom quitte le fleuve et monte en lacets à travers des forêts et sous des galeries protectrices élevées contre les avalanches. L'auto postale du Splügen est une des plus fréquentées pendant l'été, et l'on est obligé souvent de retenir ses places à l'avance.

Le service des diligences fédérales, en Suisse — les services sont automobiles sur les routes alpestres — est entre les mains de l'administration des postes. Il est très bien organisé, comme tous les moyens de communication et de transport, et divisé en onze arrondissements postaux.

LES GORGES DE LA VIA MALA AU PREMIER PONT.



G. Wehrli.

LA VIA MALA; LES GORGES DU RHIN.



Cl. Wehrli.

CHUTES DU RHIN A LA ROFNA.



Cl. Wehrli.

SPLÜGEN : LA PLACE DE LA POSTE

Les habitués de la Suisse n'ont pas oublié les voitures de naguère, spacieuses, largement vitrées, et permettant de regarder tout à loisir le paysage ; les coupés-landaus étaient particulièrement bien aménagés, avec deux places sur le coupé de devant, quatre à l'intérieur (découvert à volonté) et deux sur la banquette d'arrière. Mais le progrès a réclamé plus de rapidité dans les transports. Aussi les routes de montagne suisses sont-elles desservies par de rapides et confortables autocars.

Le col du Splügen forme la frontière entre la Suisse et l'Italie. La descente sur l'Italie, tout autre, est aussi belle que le parcours sur le versant septentrional : si l'on quitte les forêts de sapins et les gorges, on a, en revanche, d'immenses panoramas sous une lumière plus chaude, et, entre Monte Spluga et Pianazzo, une vue plongeante sur la vallée qui est peut-être sans rivale.

Au delà du village de Splügen, une autre route remonte le Rhin, pour s'en détacher plus à l'ouest, à Hinterrhein, après la sauvage gorge d'Areu : c'est celle de San Bernardino qui, par le col du même nom, redescend sur la vallée italienne la plus occidentale des Grisons, le val Mesocco.

Hinterrhein, qui a une église très ancienne, est le dernier village du Rheinwald, au pied du massif neigeux de l'Adula : futur centre d'alpinisme, encore peu développé, dans une situation magnifique. La cabane de Zapport, élevée par le Club alpin suisse, à 2.320 mètres, est un point de départ commode pour les grandes ascensions. Le Rhin inférieur prend sa source non loin de là, et jaillit sous les parois azurées et scintillantes d'une grotte de glace naturelle, disloquée, crevassée, aux splendides reflets glauques et verts, au milieu d'un des paysages les plus sauvages de la Suisse.

La vallée et la ligne de l'Albula. Le développement des chemins de fer rhétiques. — Revenons à Thusis pour remonter le cours de l'Albula, « la blanche », comme l'ont surnommée jadis les populations riveraines, à cause de ses eaux frangées d'écume. La voie ferrée domine d'abord les gorges impressionnantes de Schyn : à travers les sapins clairsemés le long des pentes abruptes, le train suit en corniche les escarpements à pic, et semble suspendu par miracle au-dessus de la gorge Au sortir d'un tunnel, le double pont de Solis, ample arche de pierre ajourée, jetée par la voie ferrée sur le défilé au-dessus de la petite arche massive de la route, se superpose au-dessus des profondeurs de la gorge en une perspective changeante et pittoresque.

L'horizon s'ouvre, et on remonte entre de riantes prairies jusqu'à Filisur, en ayant sans cesse en face de soi le cône, au sommet dénudé, du piz Muchetta, aigu et géométrique, et qui peu à peu s'ouvre et s'affaisse pour disparaître finalement derrière les pentes onduleuses des sapinières.

Les villages, avec façades blanchies à la chaux, jettent une note claire sous les forêts sombres : Tiefenkastel, juché sur le bord d'un plateau, avec son campanile rosé, construit à l'italienne ; Surava, où l'on fabrique le biscuit pour l'armée suisse ; Alvaneu et son établissement thermal, à bains d'acide carbonique, de vapeur et de lumière ; et, après deux élégants et hardis viaducs en



LE VAL D'AVERS ET LE PIZ SURETTA (3025 M.).





CHATEAU DE CAMPBELL, A CAMPI.



LES DEUX PONTS DE SOLIS.

pierre, aux arches sveltes, finement élancées, le clocher aigu de Filisur, coquet village qui serpente dans les prés, au-dessous de la gare où bifurque une ligne pour Davos.

La vallée de l'Albula, avec son prolongement naturel, le Domleschg, de Thusis à Reichenau, est l'artère centrale des Grisons, l'axe de symétrie économique du canton, autour duquel ont convergé les grands mouvements ethniques, linguistiques ou religieux, — où s'embranchent les voies de communication maîtresses, routes jadis, aujourd'hui chemins de fer. Au-dessous de Filisur se réunissent les routes engadinoises de la Fluëla, par Davos, et de l'Albula, qui, prolongées, conduisent en Autriche et en Italie ; à Tiefenkastel, se croise la route de Coire au Julier et en Italie par la Maloja ; à Thusis débouchent les routes italiennes conjointes du Bernardino et du Splügen ; à Reichenau, celle du Gothard par l'Oberalp, sur laquelle se greffe plus haut celle du Luckmanier. Et tous ces courants d'activité, réunis en un seul, se dirigent par Coire vers Zurich ou le lac de Constance.

C'est par la trouée inférieure du Rhin que le rail a pénétré dans les Grisons. A Coire s'arrêtent les chemins de fer fédéraux, à voie normale. Pendant longtemps ce court tronçon fut la seule voie ferrée du canton : on reculait devant les travaux d'art énormes, nécessités par les gorges étroites et la grande déclivité des vallées ; on craignait aussi un faible rendement dans une région montagneuse peu commerçante, moins industrielle encore, et habitée par une population clairsemée. Le développement du tourisme fit tomber la seconde objection, et, par un juste retour, la création du chemin de fer a accru le mouvement des étrangers dans des proportions considérables.

Le réseau des chemins de fer rhétiques, qui dessert aujourd'hui la plus grande partie des Grisons, est à voie étroite, — ce qui a permis de diminuer les frais d'établissement, — et en même temps à adhérence sur toutes les lignes, sans intercalation de tronçons à crémaillère, afin d'obtenir des vitesses supérieures. La première ligne, au départ de Landquart, fut ouverte en 1890 pour desservir Davos par le Prætigau. La seconde doubla la voie normale de Landquart à Coire, et fut prolongée de Coire à Thusis en 1896. La ligne de l'Oberland grison fut amorcée à son tour, en 1903, par le tronçon Reichenau-Ilanz, prolongé en 1912 jusqu'à Disentis où il va se raccorder au chemin de fer de la Furka. En même temps on s'était occupé de desservir l'Engadine : en 1903, la locomotive allait de Thusis à Celerina, par Filisur et le tunnel de l'Albula ; l'année suivante à Saint-Moritz, en 1908 à Pontresina, en 1913 à Schuls-Tarasp à l'extrémité de la Basse-Engadine. En 1909, le raccordement Filisur-Davos était établi. Le réseau qui avait été ainsi constitué en vingt ans et comptait près de deux cents kilomètres de développement, a été construit tant par les capitaux privés qu'à l'aide de subventions fédérales, cantonales et communales : certaines communes pauvres ont donné leur coopération en nature, sous forme de bois de construction. C'est un nouvel exemple intéressant de solidarité. Les dépenses ont été élevées, par suite des travaux d'art : sur la ligne de l'Albula le prix de revient est ressorti à 403 000 francs le kilomètre.

Au-dessus de Filisur, un tunnel en spirale permet au chemin de fer de s'élever pour prendre de flanc le Bergünerstein, dans un défilé boisé qui rappelle un peu la gorge de Schyn. Le gros bourg de Bergün, massé dans une cuvette de prairies, qui s'étage entre deux ravins superposés, est un des plus caractéristiques de la région. Là on peut



TIEFENKASTEL ET LA VALLÉE DE L'ALBULA.



Cl. Wehrli

LA VALLÉE DE L'ALBULA, A SURAVA.

étudier à loisir ces vieilles maisons romanches si curieuses, avec leurs lourds toits de schistes en saillie, ouverts en pignons obtus, leurs murs blancs, puissants comme des remparts de forteresses : arcs romans du portail, étroites fenêtres profondes et évasées, comme des meurtrières à peine élargies, accusent encore l'allure massive et guerrière de ces demeures. Parfois, une croisée à deux pans s'ouvre sur une saillie de la façade, semblable à une échauguette.

C'est au delà de Bergün que les travaux d'art se multiplient et font de la ligne de l'Albula la plus belle transversale de montagne que possède l'Europe centrale avec celles du Gothard et de la Bernina. Comme la Haute-Engadine a une altitude fort supérieure à la vallée moyenne de l'Albula, le problème consistait à élever la ligne, de Filisur à Preda, de huit cents mètres d'altitude, sur une distance de dix kilomètres environ à vol d'oiseau. La voie passe et repasse en lacets sur la paroi rocheuse ou boisée, pénètre dans ses flancs pour ressortir, après un tour d'hélice souterraine, au-dessus de la bouche du premier tunnel, traverse et retraverse la vallée sur les festons des viaducs aériens et légers, grimpe en vrillant dans la montagne, en s'accrochant à toutes les aspérités, et laisse au sortir de chaque bouche d'ombre le voyageur désorienté, qui aperçoit à gauche, tandis qu'il le croyait à droite, le village de Bergün s'enfonçant peu à peu dans les lointains de la vallée. Enfin haletant, crachant, fumant, la locomotive essoufflée arrive à Preda, coquette station de haute altitude, qui éparpille ses toits schisteux parmi les derniers mélèzes, sous les deux cornes aux plaques neigeuses du Piz Ot et du Piz Uertsch, sentinelles farouches de la haute vallée. Là est l'entrée du tunnel de l'Albula. Six kilomètres. Au delà, un autre monde : l'Engadine.

La lutte de l'allemand et du romanche. — La vallée de l'Albula et le Domleschg, que se disputèrent les trois ligues grisonnes, sont, ainsi que les vallées annexes, assez mélangés au point de vue des cultes et des langues. Les guerres de religion sévirent dans la région, et le pays resta jusqu'à nos jours très divisé. Tandis que les catholiques se maintenaient homogènes dans l'Oberland, les protestants dans la région de Coire et l'Engadine, ici la religion change de vallée à vallée, de commune à commune, et deux cultes se partagent souvent un village. Comme dans le reste de la Suisse, la plus large tolérance a succédé aux discordes de jadis.

La lutte des langues se poursuit également sur un terrain pacifique, et avec moins de frottements qu'entre le français et l'allemand. Les Grisons, qui parlaient encore tous le romanche à l'époque de Frédéric Barberousse, se sont laissé déposséder peu à peu de leur ancienne langue, sans résistance et presque sans regret. Si le romanche est encore l'idiome usuel dans plus du tiers



BERGÜN : LA PLACE DU VILLAGE.



TUNNEL-ABRI DANS L'OBERHALBSTEIN.



Cl. Wehrli.

PREDA ET LA HAUTE VALLÉE DE L'ALBULA.

La disparition de la langue romanche n'est plus qu'une question de temps. En 1806, le canton des Grisons comptait 36 000 individus de langue romanche, soit la moitié, contre 26 000 de langue allemande et 10 000 de langue italienne. Moins d'un siècle plus tard, en 1900, les Romanches ne représentaient plus que 35 pour 100 de l'effectif total : 36 400 contre 48 200 Allemands et 17 800 Italiens. Il n'y a guère qu'une dizaine d'écoles de l'Oberland où l'on n'enseigne que le romanche. L'allemand est devenu peu à peu la langue nationale des habitants des Grisons, à qui il est évidemment beaucoup plus utile, car le romanche n'est ni compris ni parlé hors de ses étroites frontières. C'est même dans les Grisons qu'on entend aujourd'hui le meilleur allemand de Suisse, car cette langue y a été importée et apprise par l'école : et les habitants sont fiers de cette supériorité.

La germanisation présente d'ailleurs un caractère ethnique indéniable. La vieille race rhétique a dépéri peu à peu et l'immigration germanique lui a infusé un sang nouveau. Comme dans la Suisse occidentale, les familles allemandes ou croisées de Suisses allemands sont beaucoup plus nombreuses.

L'élément italien est également très prolifique. Cantonné exclusivement, jusqu'à nos jours, dans les vallées tributaires du Pô — Mesocco et Calanca, Bregaglia, Poschiavo — il commence à déborder sur la Haute-Engadine, tandis que la construction du chemin de fer rhétique a provoqué tout le long de la ligne de l'Albula une immigration de terrassiers italiens qui se sont parfois fixés à demeure dans le pays. Au nord du col du Julier, Bivio a une colonie italienne importante.

du pays, partout on comprend et on parle l'allemand, à l'exception de quelques communes reculées de l'Oberland.

Le romanche est une langue latine, au même titre que l'italien et le français. Il était parlé jadis dans toute l'ancienne Rhétie, mais il a été peu à peu refoulé par les dialectes italiens au sud, allemands au nord. Il est étroitement apparenté aux parlers du Frioul, du Tyrol méridional et de la haute Valteline. Il n'est pas admis comme langue officielle de la Confédération, au même titre que le français, l'allemand et l'italien; mais les projets de lois soumis au referendum sont affichés dans ses deux principaux dialectes.

La faiblesse du romanche fut précisément de ne pas avoir de langue littéraire unique. Deux dialectes dominent : celui de l'Oberland et le ladin de l'Engadine; encore ont-ils de nombreuses variétés. Il y a quatre dialectes employés par les livres scolaires, suivant la région : ceux de l'Oberland (Sopraselva), de la région de l'Albula (Sottoselva), de la haute et de la basse Engadine.

L'Oberland et l'Engadine sont les deux forteresses du romanche, réunies par les vallées de l'Albula, de l'Oberhalbstein, de Schams et de Domleschg, entre lesquelles s'interposent quelques îlots germaniques : Sils et Thusis, le val d'Avers, le Rheinwald, le Safiertal et le Valsertal. Mais ces îlots vont en s'élargissant et la germanisation fait de rapides progrès : il suffit, pour la saisir sur le vif, de regarder, de la ligne de l'Albula qui domine les villages, les taches rouges des toits qui s'étalent peu à peu entre le gris des bardeaux et des schistes. L'immigration allemande amène avec elle les couvertures en tuiles et les chalets en bois, qui se multiplient autour des antiques demeures. Elle apporte aussi la propreté et un plus vif souci de l'hygiène : que l'on compare le vieux Bergün, si pittoresque mais si sale, avec ses ruelles encombrées de fumiers et de purin, et Thusis, coquet, propre et net comme une petite ville vaudoise ou bernoise.



HOSPICE DE L'ALBULA (2 315 M.).

Les habitants. Types et caractère. — La population du canton des Grisons a nécessairement des caractères très divers et multiples. Dans certaines régions romanches a persisté encore le vieux type rhétique, assez voisin du type gaulois, tandis que les blonds germaniques dominent au nord et le type italien au sud. Mais les croisements très nombreux ont modifié les races en présence. Dans le centre, notamment dans la vallée de l'Albula, les bruns sont en majorité; la taille est généralement peu élevée, mais les hommes sont plus robustes qu'on ne pourrait le croire d'après un aspect parfois chétif. Il y a de fort belles têtes de guides, au nez droit, souvent aquilin, au regard bleu très doux, au visage bronzé, encadré d'une barbe noire touffue : mélange de rudesse et de bonté. Les femmes paraissent souvent plus fortes que les hommes : on voit de jolis types de jeunes filles, un peu grasses peut-être, au teint coloré, mais avec de superbes cheveux bruns, et des yeux foncés, bleus ou noirs, fort expressifs et déjà très méridionaux.

La population des Grisons est très hospitalière, avec une nuance particulière d'affabilité Beaucoup d'empressement et de petits soins pour les hôtes, parfois trop au gré des Allemands, car l'amabilité ne va point toujours sans un peu d'indiscrétion. Les Grisons, en effet, charmants causeurs, sont volontiers bavards et curieux : et en ceci encore ils ne démentent pas leurs origines latines. Ils ont aussi beaucoup d'imagination, et la « galéjade » provençale n'est point inconnue parmi eux.



G. Wehrli.

LE PONT DE WIESEN.

L'Oberhalbstein et le Julier — Deux vallées latérales importantes se greffent sur la grande trouée de l'Albula : sur la rive gauche, l'Oberhalbstein, à Tiefenkastel ; sur la rive droite, à Filisur, la vallée de Davos.



VILLAGE DE BIVIO OU STALLA.

L'Oberhalbstein, vallée de la torrentueuse Julia, est remonté par la grande route du Julier, construite pour relier directement Coire à la Haute-Engadine. Les noms de la rivière et du col ont été très anciennement donnés en souvenir de Jules César qui, d'après la tradition, aurait fait établir le long de ce passage une voie romaine de Coire à Milan, par le lac de Côme. C'est là d'ailleurs une erreur historique manifeste : la Rhétie ne devint province romaine que sous Auguste, et le nom de Coire (Curia Rhætorum) n'apparaît que sous Marc Aurèle. Ce n'est pas la première fois que la voix populaire attribue au conquérant des Gaules les faits et gestes de ses successeurs, qui portaient aussi le nom de César.

Vallée fraîche et pittoresque où les gorges boisées succèdent aux défilés rocheux, où les débris des tours gothiques et les ruines des châteaux forts attestent les combats livrés pendant des siècles pour obtenir ou défendre la maîtrise de ce passage historique. L'étranglement de Crap Sés, où la route se noue aux escarpements formidables d'énormes rochers tombant à pic sur les précipices du torrent, coupe la vallée en deux parties inégales, et formait une ligne de défense de premier ordre, une fortification naturelle difficile à enlever.

Savognin est la localité principale de la vallée. Ce fut pendant dix ans le séjour du grand peintre de montagne Segantini, qui avait trouvé dans les environs, parmi les aspects sauvages et multiformes des Alpes grisonnes, sur les versants si divers de la Julia, de l'Inn et de la Maira, les sujets de ses splendides et vigoureux tableaux alpestres

Trois bassins se rejoignent, en effet, au sud de l'Oberhalbstein. Après les forêts de Mühlen, au delà du village déjà tout italien de Bivio, se détache à droite le chemin qui monte au col du Septimer pour rejoindre le val Bregaglia à la descente de la Maloja. A l'est du col se dresse une hauteur d'altitude moyenne, qui limite les trois bassins du Rhin, du Danube et du Pô : les eaux qui coulent sur ses pentes vont, suivant le versant, à la mer du Nord, à la mer Noire et à l'Adriatique.

La route du Julier, qui offre, à la descente sur l'Engadine, un splendide panorama sur les lacs de l'Inn et le massif éblouissant de la Bernina, passe au col entre deux fûts grossiers de micaschistes, dites colonnes Juliennes, qui datent de l'époque romaine. Ce sont deux fragments d'une même colonne, borne milliaire monumentale, consacrée sans doute à



PIZ JULIER (3385 M.) VU DU JULIERALP.



G. Wehrli

DAVOS DORF ET LE LAC DE DAVOS

un empereur : mais aucune inscription commémorative n'a été retrouvée. La vue est grandiose sur les pics environnants, chauves et coniques, aux pointes tordues et disloquées, rayées ou écaillées de neige.

Davos. Les cures d'altitude. — A Filisur, la route et le chemin de fer remontent, vers Davos, la vallée de la Landwasser, où l'on retrouve les chalets en bois brun sur le modèle de la région bernoise ; ici la germanisation est déjà ancienne et les vielles maisons romanches se font rares. La route, suivant le fond de la gorge, s'engage dans l'étroite crevasse des *Züge*, se faufile et rampe sous d'énormes rochers penchants, dont les gibbosités menaçantes semblent vouloir s'effondrer au vent des tempêtes, tandis que la voie ferrée, rubannée au flanc des monts par-dessus les profondeurs des ravins, lance sur un défilé, près de Wiesen, le plus beau et le plus hardi viaduc peut-être de toute la Suisse : jetée de dentelle de pierre, que soutient l'immense effort d'une seule arche et que couronne le tablier sévère et rectiligne du pont.

Tout en haut de la vallée de la Landwasser, à sa jonction avec la route de la Fluëla, — un des trois grands passages des Alpes grisonnes, qui relie directement Coire à la Basse-Engadine et au Tyrol, Davos eut dès le moyen âge une importance particulière due à sa situation stratégiqne. C'est là que fut fondée, en 1436, la ligue des Dix Droitures. Même avant le développement du tourisme, Davos était, après Coire, la localité la plus peuplée des Grisons, où les grandes agglomérations sont rares. La petite ville compte aujourd'hui dix mille habitants indigènes ; elle reçoit une moyenne de vingt mille touristes chaque année.

Le site était particulièrement propice pour attirer les étrangers. Par son altitude, qui est déjà de 1 560 mètres, par l'aspect de sa vallée et de sa montagne, par son petit lac qui affleure des mamelons boisés de mélèzes dans un cadre de forêts et de pics neigeux à l'horizon, Davos ressemble déjà singulièrement à la Haute-Engadine et rappelle plus particulièrement Saint-Moritz. Même perspective large, aérée, même climat sec et sain, un peu venteux l'été, même ciel d'une particulière limpidité. Comme Saint-Moritz aussi, la ville est divisée en deux agglomérations, — Davos Dorf, près du lac, et Davos Platz, à deux kilomètres en aval, — qui tendent d'ailleurs à se rejoindre et à ne plus en former qu'une seule. Du monticule qui domine à l'ouest le lac où la Landwasser prend sa source, le coup d'œil est joli sur Davos blotti sur la rive opposée entre les sombres pentes boisées, tandis qu'une crête anguleuse de pics neigeux barre l'horizon et que montagnes éloignées, forêts plus proches et mélèzes en bordure des eaux se mirent, cimes renversées, dans le cristal limpide où se décalquent tous les frissons du ciel.



HOSPICE DE LA FLUELA EN HIVER

Davos a conservé peu d'édifices anciens : une partie de l'église Saint-Jean, de vieux vitraux armoriés recueillis à l'hôtel de ville avec des armes anciennes, et quelques maisons égarées çà et là entre les constructions nouvelles, témoignent seuls de son passé. Toute une ville moderne s'est construite, librement et à l'aise dans la vallée largement ouverte, avec de grandes rues, des hôtels somptueux, de coquettes villas et de beaux magasins. Le tourisme, mais surtout les cures d'altitude ont fait sa fortune.

La cure des maladies de bronches par l'altitude date d'une trentaine d'années : elle est surtout en faveur en Allemagne et en Suisse. Elle suppose, chez les malades, des tempéraments robustes, susceptibles d'une vigoureuse réaction. Il s'agit de donner un vigoureux « coup de fouet » aux tuberculeux faiblement atteints, pour stimuler, avec l'appétit, toutes les forces de résistance de l'organisme, activer la circulation, améliorer l'état général et parvenir ainsi à la fermeture des lésions pulmonaires. Des résultats remarquables ont été aussi obtenus pour la tuberculose chirurgicale. En même temps, l'action du soleil est un adjuvant de premier ordre pour contrecarrer l'action des microbes pathogènes. A ces différents points de vue, le climat de Davos est particulièrement favorable, surtout en hiver. En novembre, dès que la vallée s'est couverte d'une épaisse



VUE GÉNÉRALE DE DAVOS PLATZ.

couche de neige qui fondra seulement avec le fœhn (1) d'avril, l'atmosphère devient calme pendant presque tout l'hiver; l'absence de vent est telle et l'action, la réverbération du soleil si vigoureuse, grâce à la limpidité et à la sécheresse de l'air, que l'on peut, par les journées claires, s'asseoir et se reposer en plein air, sans éprouver aucune sensation de froid, même par une température de plusieurs degrés au-dessous de zéro. Davos, à cet égard, est plus abrité que Saint-Moritz. Ces divers facteurs s'ajoutent à l'altitude, dont l'effet sur l'appareil circulatoire est bien connu, tant comme stimulant que comme transmetteur d'oxygène. Funeste aux cardiaques, la cure d'altitude réussit par contre aux anémiés et aux neurasthéniques.

Touristes et malades ont d'ailleurs à Davos leurs hôtels spéciaux. A ceux-ci sont réservés les sanatoriums, qui sont plus nombreux qu'en aucune autre localité de Suisse, tant à Davos Platz qu'à Davos Dorf.

On compte une quinzaine de grands établissements de ce genre, dotés de tout le confort moderne, de tout l'outillage et de tous les perfectionnements médicaux et hygiéniques désirables. Il y a en outre de nombreuses pensions pour les enfants faibles ou malades, un lycée-sanatorium pour garçons, un pensionnat-sanatorium pour jeunes filles. La clientèle juvénile est particulièrement importante; pour que l'instruction de tous puisse être assurée, beaucoup de professeurs au cachet, parlant les principales langues européennes, sont installés à Davos, et, dans des annonces et des affiches souvent pittoresques, aux vitrines des magasins ou devant les terrains à bâtir, offrent leurs services aux parents dont les enfants peu atteints font la cure d'air dans leur famille.

Chaque sanatorium a un grand parc, placé parfois en contre-bas de la voie publique, où l'on peut voir, par les jours clairs, aux heures fixées par le médecin, les malades couchés sous les arbres, dans des chaises longues capitonnées comme des lits, sous d'épaisses couvertures de laine, la tête coiffée d'un archaïque et classique bonnet de coton.

Mais Davos a des spectacles plus gais : un casino avec théâtre et orchestre, des sports anglais, le funiculaire de la Schatzalp qui conduit sur le belvédère d'une montagne voisine, d'où l'on embrasse le cercle de la vallée et les massifs anguleux, lamellés d'argent, de la Silvretta altière et de la Scaletta chaotique. Un bureau de renseignements, organe de la Société de développement de la région, est organisé de façon tout à fait remarquable, pour documenter et intéresser le touriste : il affiche dans ses spacieuses vitrines les excursions à faire, les cartes de la région, les statistiques du mouvement des étrangers, les dépêches et pronostics météorologiques, les baromètres et thermomètres enregistreurs. La température est un facteur si important, surtout en Suisse, pour le touriste, que celui-ci, au bout de quelques jours, se sent pris d'une passion insoupçonnée pour la météorologie.

En dehors des cures, Davos a une saison très courue de sports d'hiver. Sa patinoire, où se disputent chaque année de grandes épreuves internationales, est surtout réputée et offre une superficie de deux hectares et demi. La contrée est propice au ski, et les pistes aménagées pour le toboggan, aux environs de la ville, sont également très renommées.



CHALETS AUX ENVIRONS DE DAVOS.

(1) Vent du sud, chaud, qui souffle au printemps dans les Alpes et amène le dégel.



CAMPFER, SILVAPLANA ET LE PIZ DELLA MARGNA (3156 M.).

ENGADINE

UNE VALLÉE PARADOXALE. — LA BASSE ENGADINE. — LE PARC NATIONAL ET LA PROTECTION DE LA NATURE. — LA VALLÉE DE MUNSTER. — LA HAUTE ENGADINE. — PONTRESINA, LES GLACIERS. — SAINT-MORITZ ET LES LACS. — LES SPORTS D'HIVER. — LA LIGNE DE LA BERNINA; LE VAL DE POSCHIAVO. — LA MALOJA ET LE VAL BREGAGLIA.



Une vallée paradoxale. — L'Engadine (1), placée à l'extrémité orientale de la Suisse, est une région géographique nettement délimitée, et d'une physionomie tout à fait spéciale dans l'ensemble, pourtant complexe et si varié, des Alpes helvétiques.

Ce long couloir orienté du sud-ouest au nord-est, à peine infléchi, presque droit sur une distance de près de cent kilomètres, serré étroitement par deux chaînes de montagnes, ne ressemble en rien aux autres vallées alpestres, fortement sinueuses et profondément ramifiées. L'Inn, qui l'arrose, est la seule rivière de Suisse qui soit tributaire du Danube, la seule également qui traverse des lacs près de sa source.

Mais le caractère le plus paradoxal et le plus singulier est la convexité de la pente : tandis que tous les cours d'eau de la Suisse comme de la France alpestre dégringolent, près de leurs sources, sur des inclinaisons rapides qui vont peu à peu en s'atténuant — vallées concaves —, l'Inn coule d'abord presque en plaine et, au fur et à mesure qu'il s'avance, la vallée se creuse, la pente augmente, le cours devient torrentueux.

C'est bien un nouveau monde alpestre qui commence avec l'Engadine, où les zones de végétation sont surhaussées, où les villages atteignent des altitudes inconnues plus à l'ouest. Le piz Longhin, aux sources de l'Inn, est posé comme une gigantesque borne pour délimiter le partage des eaux entre la mer du Nord, l'Adriatique et la mer Noire, — les bassins du Rhin, du Pô et du Danube.

Avec son annexe orientale de la vallée de Münster qui est tri-



PUNT OTA (PONT HAUT), DANS L'ENGADINE.

(1) [illegible] en romanche « vallée de l'Inn ».





LA BASSE-ENGADINE : LES VILLAGES DE SENT ET DE TARASP

butaire de l'Adige, l'Engadine donne à la Suisse une frontière orientale capricieuse, qui tient assez peu compte du relief du sol et semble couper au hasard les cours d'eaux et escalader au petit bonheur les massifs montagneux. Et cependant, fait curieux, du col de Stelvio jusqu'au pic Silvretta, toute la frontière de l'Engadine suit exactement la limite des langues — romanche dans les Grisons, allemande dans le Tyrol — à l'exception de la seule commune helvétique de Campatsch, où l'on parle allemand. Est-ce une coïncidence fortuite? ou bien l'indépendance politique des Grisons a-t-elle préservé tout au moins l'Engadine de la germanisation qui a gagné progressivement tout le Tyrol (1) en déferlant par le col du Brenner?

La Basse-Engadine. Schuls. Tarasp. — La Basse-Engadine s'étend de la frontière d'Autriche à la *Punt Ota* (pont haut), vieille arche pittoresque qui constitue, de temps immémorial, la limite entre le pays haut et le pays bas.

C'est la région la plus boisée et où le climat est le moins rude : la végétation des prés et des forêts est fort riche, et les cultures sont déjà nombreuses, bien que l'altitude de la vallée varie entre 1 600 mètres à la *Punt Ota* et 1 037 mètres à Martinsbruck. L'Inn, comme ses courts affluents latéraux, est encaissé dans des gorges profondes pendant une grande partie de son cours : c'est dans ce parcours qu'il offre le plus de sinuosités.

Martinsbruck est la première localité suisse lorsqu'on vient du Tyrol par la vallée de l'Inn : le pont sur la rivière forme la frontière, comme à l'autre extrémité des Alpes suisses, au Bouveret. De là une route nouvellement construite conduit au nord dans la haute vallée de Samnaun, dont le principal village est Campatsch : enfermée de trois côtés entre de hautes montagnes, cette vallée avait été jusqu'ici complètement isolée du reste de la Suisse et reliée seulement à l'Autriche par un chemin rudimentaire, — ce qui explique sans doute pourquoi, seule de l'Engadine, elle a été germanisée.

Remontons le cours de l'Inn, que suit une bonne route carrossable desservie jadis par les diligences fédérales. Aujourd'hui, la voie ferrée a pour tête Schuls-Tarasp et se raccorde à Bevers à la ligne de l'Albula. Elle est reliée au réseau autrichien par un service d'automobiles.

Voici les ruines des châteaux forts de Tschanuff et de Serviezel, Val Sinestra et ses sources arsenico-ferrugineuses, le pittoresque village de Sent avec de très vieilles maisons. Et enfin, le centre d'activité de la Basse-Engadine, constitué par les trois localités voisines de Schuls, Tarasp et Vulpera.

Schuls, qui compte onze cents habitants sédentaires, est le bourg le plus important de la région. Surplombant l'Inn dans une position avantageuse, en face du somptueux massif de Lischanna, il renferme d'anciennes demeures bourgeoises fort curieuses, et possède quelques sources ferrugineuses. Toute la Basse-Engadine abonde d'ailleurs en eaux thermales plus ou moins exploitées. La seule station balnéaire qui ait pris un essor assez rapide et qui attire de nombreux étrangers est celle de Tarasp, à trois kilomètres en amont de Schuls, mais en contre-bas, tout près de l'Inn. Les eaux ont à peu près les mêmes propriétés que celles de Carlsbad : sources froides alcalino-salines, employées pour les troubles de la nutrition et contre l'obésité. D'autres sources sont ferrugineuses.

Plus haut, sur la rive droite de l'Inn, Vulpera occupe une belle terrasse naturelle dans le voisinage de la forêt : c'est une station climatique très fréquentée, face à celle de Fetan, d'une altitude supérieure. A quelques kilomètres plus loin, dominant le petit hameau de Fontana, le vieux château fort de Tarasp érige sur une butte rocheuse ses tours médiévales et ses puissantes murailles.



LE CHATEAU DE TARASP.

(1) A l'exception de l'ancien Trentin qui est entièrement de langue italienne.



Cl. Wehrli.

SÜS ET LA VALLÉE DE L'INN.

Toute la basse vallée est hérissée de ruines qui attestent les guerres soutenues jadis par les ligues Grises contre leurs voisins du Tyrol. C'est encore plus loin le château démantelé de Steinsberg, le donjon découronné de Chiaschinas, la tour féodale de Süs.

Quelques villages pittoresques, Ardez, Guarda, Giarsun, commandent des passages escarpés qui conduisent au nord dans les hautes vallées tyroliennes sur les deux versants de l'Arlberg. Süs est à la jonction de la route de la Fluëla qui mène à l'ouest à Davos, tandis qu'en amont, à Zernetz, dans un beau cadre, plus largement ouvert, de prairies, de forêts et de pics rocheux, s'embranche à l'est la route du val de Münster.

Toutes ces routes, suivies par des diligences postales, sont très fréquentées l'été par les touristes. Mais ceux-ci ne font que passer. A part Schuls-Tarasp, ils ne connaissent de la Basse-Engadine que les relais d'auberges et un panorama rapidement entrevu. Ils ignorent les vallées latérales, la montagne si primitive et si sauvage. La Basse-Engadine est sans doute à l'heure actuelle la région la moins connue et la plus fruste de toute la Suisse. C'est pour cette raison qu'on y créa récemment un Parc National.

Le Parc National suisse et la protection de la nature. — Le mot de « parc » ne doit point nous tromper. Il ne s'agit pas d'un aménagement, d'une transformation quelconque : on a voulu au contraire, à l'exemple du célèbre Parc National des Etats-Unis, sauvegarder un coin particulièrement pittoresque de la nature alpestre, jusqu'ici presque ignoré, et qui, justement pour ce motif, est resté aussi sauvage que si l'homme n'avait jamais hanté ces parages. Avec le développement du tourisme et de l'industrie hôtelière, sans parler de l'extension de la « houille blanche » et des défrichements progressifs, la nature inculte et vierge recule peu à peu devant l'emprise de l'homme, : si l'on n'y prenait garde, les sites qui ont fait l'admiration des générations précédentes risqueraient d'être irrémédiablement dénaturés et abîmés. En outre, les abus de la chasse et le pillage intempestif des fleurs sauvages menacent de dépeupler peu à peu la montagne et de la priver de sa plus belle parure.

C'est la Société helvétique des sciences naturelles qui s'est émue la première. Elle a institué en 1906 une commission qui, après trois ans de travaux, a donné naissance à la Ligue suisse pour la



Cl. Wehrli.

ZERNETZ.

protection de la nature. Cette ligue a adressé un éloquent appel, dont nous détachons les lignes suivantes :

« Nous admirons, sans doute, les progrès de la civilisation, qui tire un si merveilleux parti des forces naturelles. Mais tant d'ingéniosité, mise au service de nos intérêts, ne doit point nous faire oublier qu'elle s'exerce, le plus souvent, aux dépens de la nature, dont le travail silencieux et plein de mystères revêt, chaque printemps, nos monts et nos vallées de la plus admirable des parures. Cette parure, l'homme civilisé la déchire sans scrupule, poursuivant son but égoïste jusque dans les régions les plus solitaires, sans égards pour le charme détruit, pour l'anéantissement d'une des sources les plus fécondes en jouissances intellectuelles... »



UNE FORÊT D'AROLLES DANS LE VAL CLUOZA.

Pour protéger la montagne, on a donc résolu d'instituer des « réserves » intangibles où nul n'aura le droit de toucher à l'animal et à la plante, où la nature sera mise à l'abri de tout vandalisme. Aussi l'un des premiers actes de la ligue suisse, qui compte déjà vingt mille adhérents, a-t-il été la création d'un Parc National.

Le choix s'est porté sur le val Cluoza, dans la Basse-Engadine (au sud de Zernetz), auquel a été adjoint ensuite le val Scarl. La ligue a assumé les frais de surveillance avec la création de voies d'accès, évalués à dix mille francs par an. La Confédération, sous forme de subvention, prend à sa charge les frais de location, soit trente mille francs à verser aux trois communes intéressées (avec un bail de vingt-cinq ans et deux de quatre-vingt-dix-neuf ans).

Des gardiens avec des chiens assurent la surveillance. Un blockhaus (refuge gardé) a été construit dans le val Cluoza, un autre dans le val Scarl; les chemins ont été améliorés et des ponceaux ont été établis, car personne n'allait dans ces vallées, à part de rares chasseurs de chamois, et les cols qui leur font suite sont mal connus des alpinistes eux-mêmes.

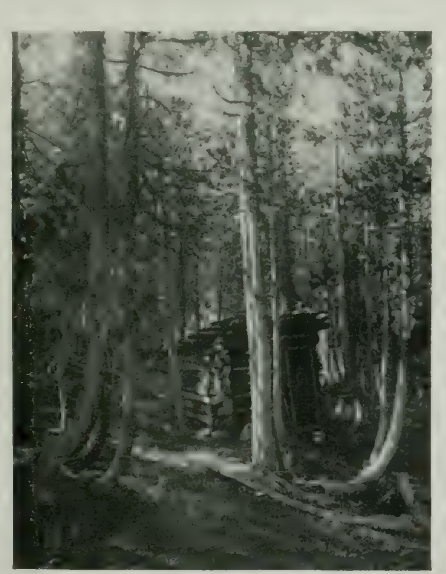
En dehors de ces travaux indispensables, il n'a pas été touché à l'état actuel des lieux. Aucune construction ne pourra y être élevée. Défense absolue d'y chasser en toute saison, d'y tuer un animal, d'y arracher une plante quelconque. Les touristes y sont admis, sous réserve, bien entendu, de se conformer au règlement.

Le val Cluoza est situé au sud de la route qui conduit de Zernetz au val de Münster par le col de l'Ofen. Il s'étend jusqu'à la frontière d'Italie, sur un espace de 25 kilomètres carrés. Les parties supérieures, très escarpées, forment le val del Diavel (vallée du Diable), le val Sassa et la Valletta. On lui a adjoint, à l'est un territoire qui double son étendue.

Le val Scarl, au sud de Schuls-Tarasp, avec ses annexes est d'une superficie presque égale. A la suite d'adjonctions successives, les deux régions sont désormais réunies et le Parc National, coupé par la route de l'Ofen, s'étend du piz Lischanna au val Trupchum sur une surface de deux cents kilomètres carrés.

Les riches bois de l'Ofenberg, qui sont encore restés indemmes, passeront de nouveau à l'état de forêts vierges.

La contrée est merveilleusement sauvage. Des montagnes abruptes tombent à pic sur des précipices farouches; quelques



CABANE DE CHASSEUR D'OURS (VAL CLUOZA).



LE CREUX DU VAN : LES GRANDS A-PIC.



CHASSEUR DE CHAMOIS.



RETOUR D'UNE CHASSE A L'AIGLE.



CHASSEUR DE CHAMOIS.

glaciers miroitent sur les sommets. Aux admirables parois des rochers dolomitiques du val del Diavel, qui rougeoient au soleil, s'opposent les sombres forêts d'arolles, cet arbre spécial aux Grisons et au Valais. Seule, quelque ancienne cabane de chasseur d'ours, perdue dans une forêt séculaire, rappelle le passage de l'homme. L'ours était, en effet abondant autrefois dans ces parages (comme dans le Valsertal) et — fait curieux — il s'est conservé plus longtemps que le loup, disparu ici depuis des siècles, et devenu une bête légendaire. Quand on dit qu'il y a des loups en France aux habitants des Grisons, ceux-ci croient à une aimable « galéjade » digne de Tartarin. L'ours, qui était devenu depuis longtemps extrêmement rare, a disparu définitivement : le dernier a été tué en 1904 dans le val Scarl. Il reste encore des bouquetins, les derniers des Alpes avec ceux du val d'Aoste. La faune alpestre est ici fort bien représentée. D'après les gardiens, il y a environ quatre cents chamois dans le val Cluoza, nombre de renards, de martres, de belettes, des aigles, des vautours et des oiseaux de toute sorte.

La flore est riche. Toutes les espèces alpines de conifères s'y rencontrent, avec les diverses variétés de pins, sapins et mélèzes. Les prairies abondent en plantes rares, et les fleurs brillantes des prairies présentent au début de l'été un aspect ravissant.

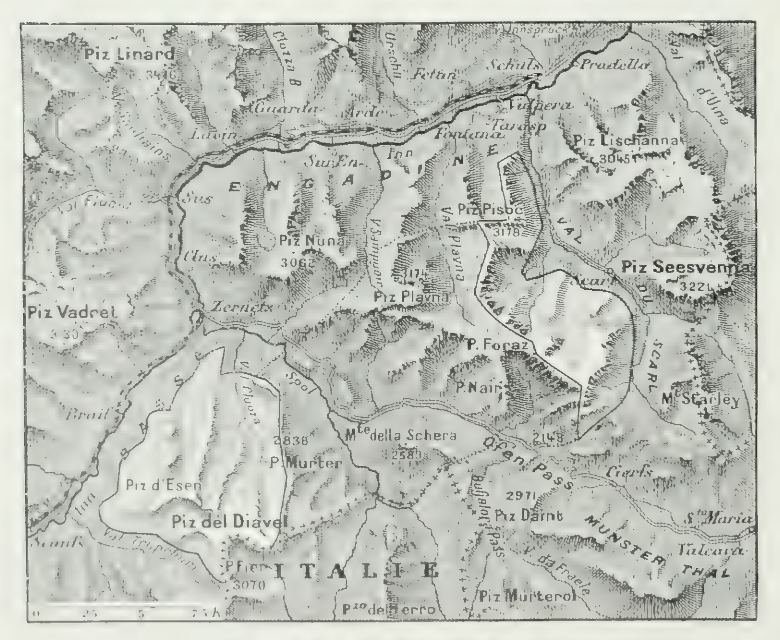
Le val Cluoza offre ce grand avantage d'être protégé de chaque côté par des territoires à ban. Il est question aussi, en Italie, de transformer en Parc National la région limitrophe, la haute vallée de Livigno.

D'autres cantons, sur le modèle des Grisons, ont aussi institué ou préparent des parcs et des « réserves » analogues pour la flore et la faune indigènes.

Dans le canton de Schwyz, au-dessus d'Einsiedeln, on a sauvegardé un coin particulièrement riche en flore glaciaire. Le canton de Soleure a interdit la chasse et la capture des animaux au Weissenstein, dans une région rocheuse où nichent des oiseaux rares, choucas, faucons pèlerins, crécerelles, etc. Le Club jurassien possède depuis 1870, dans le Creux du Van, une réserve botanique qu'il est question d'agrandir. Signalons aussi les réserves de clématites géantes près d'Ilanz, de flore de marais à la Vraconnaz (Vaud), de sapins blancs dans l'Emmental, et les réserves ornithologiques de l'île Saint-Pierre (lac de Bienne), de Saint-Jacques (près de Bâle) et d'Ufenau (lac de Zurich).

Enfin on a mis à l'étude la création d'un second parc national dans la Suisse occidentale : il est possible qu'on choisisse, sur les limites des cantons de Vaud et du Valais, la vallée de la Derborence, remarquable par ses beautés naturelles, par l'immense éboulement des Diablerets, par l'opulence de ses forêts de pins, la richesse de sa faune et de sa flore.

La ligue suisse pour la protection de la nature a songé aussi à sauvegarder, dans la mesure du possible, la faune et la flore alpestres sur l'ensemble du territoire helvétique.



CARTE DU PARC NATIONAL SUISSE.

Limite [illegible] Route carrossable.

Limites du Parc National primitif. .... Limites actuelles.

Pour empêcher le dépeuplement systématique des forêts et des montagnes, elle a demandé une revision de la législation sur la chasse. Car certains cantons tolèrent l'empoisonnement des animaux sauvages, et il se produit constamment des hécatombes, aussi regrettables que barbares, de bêtes qui ne sont ni comestibles ni nuisibles. Ces manifestations fâcheuses de l'instinct de destruction sont parfois encouragées par des primes de chasse. On a ainsi abattu un beau jour, dans le Tessin, 310 pies (« avec le système habituel de la strychnine », déclare le journal local). Bon an mal an, il s'abat en Suisse une centaine d'aigles et de grands-ducs, 3 200 chamois, 13 000 cailles, 25 000 perdrix. Malgré la sévérité de la législation sur la chasse, élaborée en 1875 et renforcée en 1904, certaines espèces sont en voie de disparition, comme le daim et le sanglier. Depuis longtemps il n'y a plus de bouquetins en liberté dans les Alpes suisses, hors du Parc National.



LA FLORE DES ALPAGES, EN ÉTÉ.

Pour la protection de la flore, on est déjà arrivé à des résultats importants. Les fleurs alpestres constituent la plus belle parure peut-être de la montagne, dans le splendide épanouissement estival des prairies et des alpages. C'est une marée de corolles, aux couleurs bigarrées, qui monte à l'assaut des cimes, commençant en mai et juin avec les narcisses des prés, s'élevant en juillet avec les rhododendrons pourpres dans les sapinières et les broussailles, les lis martagons saumonés et les anémones délicates des clairières humides. Au-dessus de la région des forêts, les montagnes entières sont alors dorées d'énormes boutons d'or globuleux, violacées de pensées, et, un peu plus tard, diaprées de campanules peluchcuses, de gentianes turquoise, d'arnicas flamboyants comme de grands soleils d'or. Et près des neiges éternelles, le plus haut, l'edelweiss verdâtre constelle les derniers alpages de ses étoiles pâles.

Qui n'a pas vu les alpages dans leur brillante parure, ne peut se faire une idée de l'éclat et de la variété de cette floraison sauvage et spontanée. Les Alpes suisses sont particulièrement riches, notamment le Valais, l'Oberland bernois, les Quatre Cantons, l'Engadine, certaines régions du Jura et des Alpes vaudoises.

On s'explique donc la joie qu'éprouvent les touristes, non seulement à contempler, mais à emporter des échantillons de ces fleurs et de ces plantes si séduisantes. Seulement des abus sont commis : au lieu de cueillir, on arrache en tas, pêle-mêle, sans se douter des conséquences. Ecoutons ce que dit à ce sujet la ligue suisse :

« Que deviennent ces pauvres fleurs ? Si elles ne sont pas oubliées le soir même, sur une banquette de wagon de chemin de fer, ou jetées sur la route parce que fanées, elles terminent, ignominieusement, les jours suivants, leur trop courte carrière dans la caisse à balayures. A la montagne cependant, le mal est fait ; et partout on entend des plaintes sur l'appauvrissement progressif de la flore. »

Aussi divers cantons ont-ils interdit sur leur territoire l'arrachage des plantes alpestres, le colportage et la vente de ces plantes avec



BLOCS ERRATIQUES DU JOLIMONT.



UNE TOUFFE D'EDELWEISS.



SANTA MARIA ET LA VALLÉE DE MUNSTER.

leurs racines. Ce furent d'abord Appenzell (Rhodes extérieures), l'Argovie, Glaris, Lucerne, Soleure, Saint-Gall, Uri et le Valais, puis en 1909 Zug et Zurich, Obwald en 1910, enfin Bâle, les Grisons et Berne (1911-1912).

Une autre question intéressante est celle des blocs erratiques. La Suisse possède un grand nombre de ces débris formidables des anciennes moraines quaternaires, épaves charriées par les gigantesques glaciers qui sillonnaient son territoire à l'époque préhistorique. Ceux des environs de Martigny (Valais) sont justement célèbres. Le canton de Berne en renferme un grand nombre ainsi que toute la vallée du Rhin; il y en a de fort beaux dans tout le Jura suisse, dans les régions de Fribourg et de Zurich.

Plusieurs grandes communes, comme Neuchâtel, Bienne, Soleure, etc., ont décidé la conservation des blocs qui sont sur leur territoire. Mais les petites municipalités se désintéressent de la question, et de nombreux blocs, transformés, si l'on peut dire, en carrière de pierre, disparaissent ainsi rapidement. La ligue entre en relations avec les communes intéressées et a pu déjà négocier, au nom de musées locaux, l'achat de blocs erratiques intéressants qui seront ainsi sauvés.

L'initative privée a eu également à s'exercer à l'égard des monuments mégalithiques, que la loi ne protège pas suffisamment. Il y a beaucoup de dolmens et de menhirs dans toutes les parties de la Suisse, qui fut habitée très anciennement à l'époque préhistorique. Jusqu'à présent ils avaient peu attiré l'attention : on se préoccupe désormais de les préserver. C'est le canton de Berne qui est le plus riche, puis ceux de Soleure et de Zurich; mais le classement complet de ces monuments n'est pas encore fait.

Il reste enfin à protéger les sites pittoresques contre toute mutilation : ici l'action d'une autre société, le Heimatschutz, a été également bienfaisante. Divers lacs et cascades, qui devaient être utilisés pour la production de l'énergie électrique, ont pu être sauvés, comme le Gelmersee du Grimsel. Un propriétaire, au Gornergrat, a consenti à démolir son hôtel et à le reconstruire plus bas, parce qu'il faisait du tort au paysage : c'est là un bel exemple de solidarité, et qui montre que les Suisses sont disposés à faire les sacrifices nécessaires pour conserver la beauté pittoresque de leur pays.

On voit quels multiples aspects peut revêtir la protection de la nature alpestre : problème que ne soupçonnaient guère nos aïeux.

La vallée de Münster. — De Zernetz, par l'Ofen-Pass, la route conduit dans la vallée de Münster, qui est une pointe avancée de la Suisse, enfoncée au cœur du Tyrol, et qui, seule des Alpes helvétiques, envoie ses eaux à l'Adige. En revanche, la vallée italienne de Livigno, qui prolonge le val de Spöl, au sud de Zernetz, est tributaire de l'Inn; tributaire socialement aussi de la Suisse, puisqu'elle ne paie pas de droits de douanes, par suite de traités, datant de l'époque des ligues grisonnes, qui ont mis l'économie politique d'accord avec la géographie : ses habitants s'alimentent et se fournissent librement sur le territoire helvétique, et la commune, en revanche, paie au trésor italien une redevance annuelle de sept cents francs.

La descente est rapide après le col de l'Ofen, qui dépasse deux mille mètres. Dans la vallée s'échelonnent quelques villages aux consonances romanches bizarres, Cierfs, Valcava, Lü sur un haut « replat » de montagne, le village le plus élevé de Suisse (1 918 mètres) après les agglomérations du val d'Avers.

Santa Maria, au centre de la vallée qui s'élargit, renferme une vieille église gothique. Là se détache la route de l'Umbrail qui conduit à Bormio, dans la Valteline : près de l'ancien point de jonction des trois frontières de Suisse, d'Italie et d'Autriche, s'embranche la célèbre route du Stelvio, la plus haute route carrossable d'Europe, qui conduit dans le Tyrol vers Méran par un col de 2 756 mètres d'altitude, sous le splendide massif neigeux de l'Ortler. Au nord du col, on montre un pic, la « pointe des trois langues » (Dreisprachenspitze), qui se trouve effectivement à la limite commune de l'allemand, du romanche et de l'italien.

Plus à l'ouest se creuse le sauvage Val de Vau, qui conduit au lac de Rims, particulièrement riche en truites. La truite abonde d'ailleurs dans toute la région.



UNE RUE A SANTA MARIA

Au-dessous de Santa Maria, Münster, avec ses six cents habitants, est la localité la plus populeuse de la vallée. Elle porte le nom (1) d'un célèbre et antique couvent de bénédictines qui avait été bâti dans un pittoresque cadre de montagnes. Un quart de lieue plus loin, la frontière italo-suisse coupe la vallée qui s'élargit face au majestueux fronton de l'Œtztal tyrolien marbré de glaciers, en amont du village de Taufers, près duquel, en 1499, les Grisons infligèrent une sanglante défaite à leurs voisins. La Réforme ne fit qu'accentuer la rivalité entre le Tyrol, resté catholique, et l'Engadine devenue protestante; la limite des religions vint se superposer à la démarcation des Etats et des langues.

En dépit de son altitude considérable — le point le plus bas, au-dessous de Münster, dépasse encore douze cents mètres — la vallée jouit d'un climat tempéré, encaissée qu'elle est entre de hautes montagnes. Des conditions climatériques exceptionnelles permettent aux forêts de s'élever jusqu'à 2 300 et 2 400 mètres, alors qu'elles ne dépassent pas 1 900 mètres dans l'Oberland bernois et 2 100 dans le Valais sud-oriental. Les champs de blé atteignent dix neuf cents mètres et à treize cents mûrissent déjà de fort beaux fruits.



Cl. Wehrli

ZUOZ, SCANFS ET LE PIC D'ESEN (3130 M.).



MAISON A ZUOZ.

La Haute-Engadine. — Mais c'est encore la Haute-Engadine qui est à la fois la région la plus caractéristique et la plus paradoxale : vallée qui s'étire en ligne droite sur une longueur de dix lieues, et que l'Inn arrose en pente douce, sans descendre de deux cents mètres sur ce long parcours.

Ici encore, un climat exceptionnel a surélevé les zones de végétation, en permettant d'installer des agglomérations permanentes, qui s'égrènent en chapelet assez lâche le long de la rivière. L'atmosphère est vivifiante, d'une sécheresse et d'une transparence remarquables. Les perspectives sont larges, ouvertes, vigoureusement aérées entre de vastes horizons, — contrastant ainsi avec les gorges profondément entaillées des Alpes valaisanes et bernoises, et même de la Basse-Engadine. Ici la vallée est tellement haussée que les montagnes paraissent presque basses et que les glaciers en pentes douces arrivent sans saccades au niveau des eaux courantes.

Au-dessus de la *punt Ota*, en remontant le cours de l'Inn, on trouve Scanfs, dont la maison d'école renferme une curieuse collection d'animaux empaillés, puis Zuoz, qui fut jadis la métropole de l'Engadine : dans sa vieille tour, récemment restaurée, on montre encore d'antiques instruments de torture à côté d'anciens drapeaux. Ses sources thermales ont rendu au bourg déchu un regain de vitalité.

Ponte, au croisement de la route de l'Albula, et qui possède de curieuses maisons engadinoises très primitives, avait une grande importance, au début du siècle, avant la création du chemin de fer, lorsque les diligences, pendant toute la belle saison, déver-



PONTE CAMPOVASTO ET LE PIZ MEZAUN (2 965 M.).

(1) Münster signifie originairement « monastère ». C'est le nom allemand de la petite ville qui, en romanche, s'appelle *Mustair* (même mot et même origine que le français *moûtier*).



SAMADEN ET LA CHAINE DE LA BERNINA

saient le flot des étrangers venus de France, d'Angleterre, d'Allemagne, à destination de la Basse ou de la Haute-Engadine. Aujourd'hui, plus rares sont les touristes qui viennent de Thusis par le col, malgré la beauté du passage : le railway est si commode et si rapide, il correspond si bien à la fièvre de vitesse qui règne surtout dans les jours de loisirs et chez les gens inoccupés ! Les environs de Ponte sont à recommander aux amoureux de la nature sauvage : sur la rive droite de l'Inn, le val Chamuera est — comme son nom l'indique — affectionné par les chamois et renferme de nombreuses aires d'aigles.

La population indigène de l'Engadine, surtout les paysannes aux costumes voyants, aux jupes rouges, aux fichus de couleurs — parlant haut et gesticulant volontiers — a déjà un caractère plus méridional que les Romanches des autres parties des Grisons. Malgré l'altitude, on sent qu'on s'approche de l'Italie. Mais presque tout le commerce est entre les mains des Suisses allemands.

A Bevers, s'opère la jonction avec la voie ferrée qui débouche un peu plus haut du tunnel de l'Albula et qui, après s'être dirigée vers l'Inn, tourne à droite pour remonter la vallée. Le 1er juillet 1903, la locomotive pénétra pour la première fois dans l'Engadine ; l'année suivante, elle allait à Saint-Moritz ; en 1908, les chemins de fer rhétiques ouvraient l'embranchement de Samaden à Pontresina. Une autre compagnie construisit parallèlement une voie de montagne hardie qui, reliant directement Saint-Moritz à Pontresina, franchit le col de la Bernina et, par le val de Poschiavo rejoint dans la Valteline, à Tirano, le réseau italien. De Bevers, depuis 1913, une ligne descend l'Inn jusqu'à Schuls-Tarasp. La liaison avec les voies ferrées autrichiennes et italiennes du Tyrol est assurée par des services d'autos (Schuls-Landeck ; Zernetz-Spondinig). Le projet d'une voie ferrée de Saint-Moritz à Chiavenna, vers le lac de Côme, a été ajourné, à cause des difficultés techniques considérables que présente la descente vertigineuse de la Maloja sur le versant italien : le service d'autos postales l'a rendu désormais inutile.

Ce réseau ferré est construit surtout en vue des touristes, car la population indigène de l'Engadine est assez clairsemée. Les étrangers viennent de jour en jour plus nombreux dans cette contrée si curieuse, attirés les uns par le snobisme, d'autres par la salubrité tonique de l'air, ceux-là par les beautés naturelles : si des conditions difficiles de transport ne les ont pas arrêtés, quel accroissement du nombre des visiteurs ne doit-on pas espérer le jour où tout le pays sera desservi par le chemin de fer ?

Dès Bevers, la plus ancienne localité riveraine de l'Inn touchée par la voie ferrée, on s'aperçoit que l'industrie touristique a passé par là, en édifiant les hôtels et les villas modernes, au style parfois criard et disparate mais léger, autour des lourdes maisons romanches indigènes. L'impression s'accentue à mesure qu'on s'avance : à Samaden, que sa qualité de chef-lieu administratif n'a pas préservé de l'envahissement exotique et sportif, à Celerina surtout, station climatique renommée, où les constructions neuves ont presque submergé les anciennes demeures.

Près de Celerina s'ouvre la double fourche — bientôt triple, puisqu'elle bifurque à nouveau à Pontresina — qui domine la Haute-Engadine. A droite, la vallée supérieure de l'Inn : c'est Saint-Moritz et les lacs ; à gauche, le Flatzbach qui amène les eaux de la Bernina et du Roseg : c'est Pontresina et les glaciers.

Pontresina, les glaciers. — Pour admirer dans son ensemble l'admirable panorama de la vallée de Pontresina, il faut, à l'entrée, monter à Muottas Muraigl. De cette énorme « motte », belvédère incomparable auquel accède un funiculaire, l'œil embrasse l'immense et sauvage cirque neigeux de la Bernina, dentelé de crêtes aiguës d'où descendent deux fleuves de glace, séparés par le promontoire boisé de la Tschierva (Chèvre) : le Roseg et le Morteratsch.

En bas Pontresina allonge ses maisons neuves, régulières, audessus du torrent et face à la forêt, ses hôtels confortables et ses immenses palaces sous les montagnes nues et sauvages : ville d'étrangers, d'alpinistes et de mondains, qui est sortie tout d'une pièce, semble-t-il, du sol aride, sans attache avec la terre, car les rares demeures indigènes ont été complètement

ÉGLISE SAINT-JEAN PRÈS DE CELERINA

HAUTE ENGADINE ET MASSIF DE LA BERNINA (Reproduction faite avec l'autorisation du Service Topographique fédéral).

PONTRESINA ET LA VALLÉE DU FLATZBACH.

étouffées. Il y a pourtant encore une petite église du XVe siècle, et la vieille tour Spaniola, débris d'anciennes fortifications, près de l'antique chapelle Santa Maria. Mais depuis que la mode a jeté son dévolu sur Pontresina, les constructions modernes se sont multipliées avec une telle rapidité que le passé a presque disparu des yeux. Symbole de la vieille Engadine romanche, à la population clairsemée, que le tourisme cosmopolite et l'industrie hôtelière allemande menacent de submerger peu à peu.

Pontresina est devenue en quelques années une station « ultra-select », villégiature de milliardaires, de riches oisifs. Si les Français et les Italiens préfèrent en général Saint-Moritz, plus riant et plus verdoyant, sa rivale cadette est aujourd'hui le rendez-vous de la haute finance américaine, qui traverse l'Atlantique pour venir passer quelques semaines au frais sur les hauteurs ensoleillées et aérées de l'Engadine, le rendez-vous aussi des lords anglais, des banquiers allemands, jadis des archiducs autrichiens. Le coup d'œil est surtout curieux, par les beaux après-midi vers cinq heures du soir, au pavillon de Morteratsch, voisin du glacier, où, entre les sapins, sur la terrasse qui borde le torrent écumeux, la clientèle cosmopolite la plus bigarrée vient déguster le thé autour des petites tables aux nappes roses.

Pontresina est un centre admirable d'excursions alpestres, supérieur même à Saint-Moritz. C'est au nord le Schafberg, d'où l'on jouit du plus vaste panorama sur la Haute-Engadine, et où l'on a fait, sur les pentes inférieures, de remarquables travaux de protection contre les avalanches; c'est au sud, la gorge du Berninabach et le site sauvage de l'Enfer; ce sont surtout les deux glaciers voisins et le massif de la Bernina (1).

Deux fleuves de glace s'approchent à quelques kilomètres de Pontresina. Lorsqu'on est habitué aux raides escalades nécessaires pour aborder les glaciers du Valais et de l'Oberland bernois, on est surpris d'arriver auprès de ceux-ci par une montée insensible. Le Roseg, au fond d'une vallée boisée, encastrée entre les pentes feutrées de mélèzes, offre son éblouissante cascade aux teintes marmoréennes, rosées au soleil couchant, qui lui ont donné son nom. Le Morteratsch est plus imposant, parce qu'il descend du centre du massif et qu'il permet d'embrasser dans son ensemble le somptueux hémicycle de la Bernina.

Le coup d'œil est saisissant du belvédère naturel de la Chünetta, où accède un raidillon assez court au-dessus du pavillon de Morteratsch. De là on surplombe l'immense fleuve de glace. La vaste



LE SOMMET DU PIZ ROSEG (3943 M.).

(1) Dans la nomenclature géographique de la région, *vadret* (mot romanche), et plus au sud *vedretto*, signifient glacier; *piz* (it. *pizzo*) pic; *lei* (ou *lej*) lac.



PIZ BERNINA (4052 M.), PIZ ROSEG ET GLACIER DE MORTERATSCH.

rées, et la route où circulent les cavaliers, les voitures, les mulets. Il est évidemment plus original de s'y rendre par la Fuorcla Surlej, en doublant, par le val Roseg, la croupe montagneuse qui sépare les deux vallées.

Du col, après un coup d'œil en arrière sur les splendeurs neigeuses de la Bernina, on domine le chapelet des lacs qui rendent si caractéristique la haute vallée de l'Inn et qui déroulent, de la Maloja à Saint-Moritz, leurs saphirs chauds ou leurs opales argentées, changeants suivant l'état du ciel. A gauche, c'est la large nappe miroitante du lac de Sils, qui s'arrête net à l'horizon vers une trouée entre deux chaînes de montagnes; puis un vaste étang glauque, allongé, étranglé entre des prairies d'un vert paradoxal : le double lac de Silvaplana et de Campfer; et à droite, comme un mignon bijou d'orfèvrerie ciselé dans une précieuse monture, le petit lac bleu de Saint-Moritz, enchassé entre des prairies, des forêts et une ville toute blanche qui s'étage sur la colline. Et au-dessus du panorama gracieux des lacs se profile la silhouette sévère de la chaîne de l'Albula, d'où ressortent en face, jumeaux, altiers et sévères, les cônes anguleux et déchirés, marbrés de neige, de deux pics, gardiens farouches de la passe du Julier.

nappe blanchâtre s'étale largement, dominée tout au fond par le cirque neigeux où les dents aiguës du piz Palü, du piz Zupo, du piz Bernina déchirent l'ample manteau immaculé qui drape leurs froids sommets. Verdâtre là-bas, argenté par endroits, lisse et à peine zébré de crevasses lointaines, le glacier s'assombrit de boue rugueuse sur son fronton arrondi, qui s'abaisse majestueusement jusqu'à la moraine à travers laquelle clapote le torrent. En face, la base de la montagne est frottée et polie, — témoignage de l'amplitude qu'avait atteinte le Morteratsch, voici trois quarts de siècle, lors de la crue générale des glaciers. Et au-dessus, la cime lourdement arrondie, bossuée, martelée, de la Diavolezza, s'irise de lueurs roses quand les rayons du soleil déclinant viennent effleurer ses plaques de neige.

Saint-Moritz et les lacs. — De Pontresina à Saint-Moritz, les moyens de communication ne manquent pas : deux voies fer-

Saint-Moritz est la localité la plus animée de l'Engadine. Elle ne compte que seize cents indigènes sédentaires, mais cette population est décuplée pendant la saison d'été. Les deux agglomérations, jadis complètement isolées, de Saint-Moritz Bad et Saint-Moritz Dorf, sont réunies par une courte avenue qui est aujourd'hui bordée, sur toute sa longueur, de villas, d'hôtels, de garages et de magasins, et encombrée, au mois d'août, par le va-et-vient des promeneurs, des tramways, des cavaliers, mulets, voitures, mails-coaches. L'interdiction de l'automobilisme dans les Grisons a remis ici en honneur le cheval et les équipages.

Saint-Moritz Bad et Dorf se font face aux deux extrémités du lac, que sillonnent les barques et les canots automobiles, tandis que les promeneurs paisibles vont rêver sous le sentier des mélèzes au bord de ses eaux bleues, ou montent, derrière la petite église, vers le belvédère de Johannisberg dans les sous-bois frais et discrets, feutrés de mousses.

Là, dans la plaine, c'est la station balnéaire, dont les eaux ferrugineuses viennent s'ajouter à l'action déjà fortifiante du climat : constructions modernes, rues rectilignes. En face, le « village » chevauchant la colline, où serpentent quelques vieilles rues et où, avec un peu de patience, on peut découvrir une antique tour penchée non loin du musée engadinois. Mais autour du bourg romanche les édifices modernes ont poussé et ont provigné comme par enchantement : au Dorf comme au Bad se dressent des « pa-



LA MALOJA (1817 M.) ET LE PALACE HOTEL.

laces », des hôtels somptueux et princiers qui peuvent rivaliser avec les plus luxueux de l'Europe, et qui hébergent des altesses royales et des « rois » américains. C'est la vie élégante et mondaine transportée au cœur des Alpes avec les distractions de la ville et du plein air : concerts, théâtres, bals dans les casinos, les hôtels et les villas, lunchs, five o'clock, garden-parties, rallye-papers, sans oublier les sports chers à l'élément anglo-américain, prépondérant ici comme à Pontresina.



LA HAUTE VALLÉE DE L'INN EN HIVER.

L'organisation des sports tient une place importante dans l'industrie des étrangers en Suisse : on sait que la présence d'un jeu de golf suffit à attirer les Anglais dans une villégiature, et que ceux-ci parcourent au besoin des milliers de kilomètres pour venir se livrer à leurs sports favoris dans un cadre à leur convenance. Aussi la Suisse, à l'heure actuelle, possède-t-elle, par exemple, près de trois cents tennis-grounds, répartis entre cent cinquante localités. La Haute-Engadine, par les facilités de toute sorte qu'elle présentait pour la disponibilité et le choix des terrains, est devenue, de toute la Suisse, la région la mieux aménagée pour les sports anglo-saxons. Sur une vingtaine de golf-links que possède la Confédération, cinq sont dans la Haute-Engadine : à Samaden, Celerina, Saint-Moritz, Campfer et la Maloja. Le terrain de golf de Samaden est le plus vaste du continent.

Les sports d'hiver. — Mais ce sont surtout les sports d'hiver qui, depuis quelques années, ont pris une extension considérable dans cette région comme dans la plus grande partie de la Suisse alpestre. C'était un paradoxe, semblait-il, de chercher à créer une saison d'hiver au cœur des montagnes. Et cependant la gageure a été gagnée, et le succès des sports d'hiver devient chaque année plus vif, si bien que les compagnies de chemins de fer, de décembre à mars, doivent remettre en circulation, comme pendant l'été, un certain nombre de trains de luxe, notamment l'Engadine-express qui en vingt-six heures de Londres et en dix-huit heures de Paris amène les voyageurs à Saint-Moritz. Les hautes Alpes ont maintenant deux saisons : celle d'été et celle d'hiver.

La montagne est, en effet, splendide sous sa parure hivernale. Après les bourrasques et les chutes de neige qui caractérisent la fin de l'automne, un calme atmosphérique s'établit généralement dans les hautes altitudes jusqu'au dégel de fin mars. Le soleil brille sur la fourrure aveuglante qui recouvre les pentes et feutre les forêts : c'est le bel hiver sec, froid mais sain, vivifiant et tonique. Quelle joie alors, pour les tempéraments vigoureux et robustes, de glisser sur le patin ou le ski, ou d'être entraîné par le toboggan sur les pentes neigeuses!



LES BORDS DU LAC DE SILS.

Ce sont les Suisses qui, d'après l'exemple du Canada, ont eu les premiers l'idée en Europe de lancer les sports d'hiver, voici une vingtaine d'années. On débuta par le patinage sur les lacs congelés ou les patinoires artificielles faciles à aménager, avec son dérivé le hockey, sorte de football joué sur la glace. Mais c'est le ski et la luge, avec leurs diverses variantes, qui devaient devenir les sports alpestres d'hiver par excellence.

Le ski fut importé de Norvège, où les montagnards se servent depuis longtemps de ces patins en bois très longs, à la pointe relevée, pour glisser sur les pentes couvertes de neige avec une rapidité vertigineuse, et même pour sauter par-dessus des crevasses et des ravins étroits. Cet instrument, dont l'usage commence à se vulgariser dans les montagnes françaises, n'a pas seulement un intérêt sportif et indigène : il est utilisé depuis quelques années par les troupes alpines de France, de Suisse, d'Italie, où il est appelé à rendre de grands services. Dans une variante, assez en faveur auprès des sportsmen depuis peu, le *skikjœring*, le skieur est attelé en quelque sorte à un cheval qui l'entraîne au petit trot.

La luge (la *Schlitte* vos-



LES CHUTES DE L'INN, PRÈS DE SAINT MORITZ

gienne), est au contraire d'origine savoyarde. Cette sorte de petit traîneau qui semble monté sur deux grands skis est utilisée depuis longtemps par les habitants de la Savoie pour descendre, pendant l'hiver, d'énormes charges de foin ou de bois de la haute montagne. Dans la luge primitive, une personne peut s'asseoir : dans des variantes anglaises, le toboggan et le *steel skeleton*, on est au contraire couché à plat ventre.

En perfectionnant la luge, on est arrivé au bobsleigh, formé de deux luges accrochées l'une derrière l'autre. Celle de derrière est grande et peut contenir quatre personnes ; celle de devant, toute petite, est munie d'un volant de direction : c'est là que s'installe le capitaine de l'équipe. On peut ainsi descendre les pentes à une vitesse extraordinaire sur la neige durcie. On a aussi imaginé récemment la luge-vélocipède, qui consiste en une sorte de cadre primitif en bois avec selle, non sans analogie avec celui de la bicyclette, et monté, au lieu de roues, sur deux skis.

La Suisse a acquis en matière de sports d'hiver une avance qui sera difficilement rattrapée. Soixante-dix stations, en chiffres ronds, ont leur installation de sports hivernaux ; les trois quarts environ sont équipées à la fois pour la luge, le ski et le patinage ; une quinzaine ont une installation complète (luge, patinage, ski, hockey, curling, bobsleigh), en dehors de l'ice-run. Les trois principaux centres sont les Alpes vaudoises (Chesières-Villars, Caux, les Avants, etc.), l'Oberland bernois (Adelboden, Grindelwald, Beatenberg...) et les Grisons (Arosa, Davos et surtout la région de Saint-Moritz). Les sports d'hiver commencent à se développer aussi dans le Jura (les Brenets), les Quatre-Cantons (Engelberg) et le Valais (Champéry, Montana) où l'on n'a pas encore pu rendre accessibles pendant l'hiver les grandes vallées latérales du Rhône.

C'est la Haute-Engadine, toutefois, qui, de toute l'Europe, attire l'hiver la clientèle sportive et élégante la plus nombreuse : clientèle riche, qui se recrute surtout parmi les Anglo-américains. Depuis 1908, la Société suisse des hôteliers a établi une statistique très intéressante pour la saison d'hiver. Tandis que l'été les Allemands étaient plus nombreux, au point de représenter parfois 30 pour 100 des touristes, l'hiver les Anglais constituent près de la moitié des visiteurs, et les Allemands seulement le quart ou le cinquième. Plus frileux encore, les Français viennent en petit nombre aux sports d'hiver. On a remarqué, en outre, que, depuis l'organisation de la saison hivernale, les Anglais sont moins nombreux en Suisse pendant l'été.

PISTE POUR SKELETONS, PRÈS DE SAINT MORITZ.

La ligne de la Bernina; le val de Poschiavo. — Entre la Suisse et l'Italie, la frontière est des plus capricieuses et, sauf à l'ouest, ne suit presque jamais l'arête des montagnes. Il n'y a guère qu'à la Bernina et au col du Splügen qu'elle coïncide avec la ligne de partage des eaux. L'Italie déborde dans le bassin de l'Inn avec le val de Livigno, tandis que le canton des Grisons allonge dans le bassin du Pô trois tentacules : le val de Poschiavo à l'est, le val Bregaglia au centre, et à l'ouest les vallées de Calanca et de Mesocco qui constituent une annexe géographique du canton du Tessin dont on ne saurait les séparer.

Au sud-est de la Bernina, le val de Poschiavo, entre de hautes montagnes, s'enfonce au cœur de la Valteline et se prolonge presque jusqu'à l'Adda. La Suisse s'arrête à moins d'une lieue de Tirano, où la voie ferrée de la Bernina vient se raccorder aux chemins de fer italiens.

La ligne de la Bernina, qui joint Saint-Moritz et Pontresina à Tirano, est un des plus remarquables chemins de fer alpestres, non seulement par la hardiesse des travaux d'art, mais encore et surtout par la majesté et la diversité des aspects qui se déroulent sur son parcours. Par la variété de paysages et par les contrastes rapides qu'elle offre, elle est peut-être sans rivale : on passe successivement des lacs engadinois à la région des glaciers et des neiges éter-



Cl. Steiner

LES BORDS DU LAC DE SAINT-MORITZ, A LA FIN DE L'AUTOMNE

nelles pour redescendre bientôt dans les châtaigneraies italiennes et jusqu'au cœur de la Valteline aux cultures opulentes déjà toutes méridionales. En deux heures on a franchi presque toutes les zones de végétation de l'Europe.

La montée, à travers les mélèzes et les arolles, ménage de splendides échappées sur le glacier de Morteratsch et le massif de la Bernina.

Le piz Bernina qui atteint 4 052 mètres, est le plus élevé des Alpes orientales. C'est là le plus vaste massif glaciaire de Suisse, après ceux des Alpes bernoises, des Alpes valaisanes et du mont Blanc. La route qui le longe à l'est, en s'élevant lentement le long du torrent et de la voie ferrée, offre des perspectives grandioses sur les divers groupes de la chaîne qui se déploient tour à tour.



SAINT-MORITZ DORF ET LA CHAINE FRONTIÈRE.

Près du col, voici l'hospice de la Bernina, transformé aujourd'hui en hôtel. Il y en avait jadis une trentaine, dans les Alpes, de ces hospices élevés jadis par les ordres religieux, dans les passages les plus fréquentés de la haute montagne, mais toujours dangereux par les intempéries. Les routes alors n'existaient pas, mais seuls de mauvais chemins muletiers où circulaient les pèlerins, les marchands, les hommes d'armes, les routiers, hébergés fraternellement, sans distinction de rang et de moralité, à la maison monastique. Toujours les mêmes bâtiments gris et sévères, près d'un lac blafard, dans un cadre farouche et désolé de sommets arides, de glaciers et de neige. Bien peu ont conservé, comme le Grand-Saint-Bernard, leur caractère et leur rôle primitif. L'hospice du Mont-Cenis a été transformé en caserne ; la plupart sont devenus des hôtels; les routes, les chemins de fer ont enlevé à presque tous leur raison d'être. Mais la vue de ces édifices sévères et gris suffit à évoquer les services rendus jadis et l'hospitalité des moines disparus, dans les temps anciens.

Le col est formé par une large dépression où sont juxtaposés deux lacs, séparés par une étroite langue de terre qui constitue la ligne de partage des eaux : le minuscule *lago nero*, aux reflets plombés, envoie au nord un ruisseau vers l'Inn, tandis que le *lago bianco*, aux eaux laiteuses teintées de vert, se déverse vers le sud dans le bassin du Pô. Un splendide massif neigeux, commandé par le fronton du piz Cambrena, domine ce paysage farouche.

La descente est vertigineuse sur le versant méridional. La voie zigzague en lacets comme un chemin de montagne, et offre tour à tour des perspectives saisissantes sur le glacier de Palü, qui dégringole, éblouissant, d'un vaste cirque neigeux, et sur les lointains italiens, violets, mauves et ardoisés, qui s'approfondissent, dans un chevauchement de croupes et d'arêtes largement éployées, sous les pentes abruptes où s'agrippent les mélèzes.

Des travaux remarquables ont été exécutés pour l'aménagement de cette ligne si hardie, afin que la sécurité fût parfaite : murs de maçonnerie pour prévenir les éboulements, galeries métalliques à claire-voie, d'un type nouveau, pour arrêter les avalanches sur les flancs de l'Alp Grüm. Des chasse-neige très puissants, munis à l'avant d'une rotative à palettes, fonctionnent pendant la mauvaise saison. Plus bas, à Brusio, sur un viaduc circulaire très curieux, la voie boucle un cercle parfait, afin de gagner sur place une différence d'altitude d'une quarantaine de mètres.

La route, qui passe un peu à l'est, à la Rœsa, descend aussi en lacets très raides coupés de tunnels, avec de larges échappées sur la perspective montagneuse de la Valteline. Elle rejoint la voie ferrée à Poschiavo, chef-lieu de la vallée, au fond d'une large cuvette rebordée de hautes montagnes. Malgré ses toits de schistes gris, c'est une petite ville déjà presque italienne, avec son hôtel de ville de la Renaissance et ses maisons aux couleurs gaies, de style latin. Italienne aussi la population de la vallée, par le type, le caractère, la langue et la religion qui est en majorité catholique, tandis que l'Engadine est protestante.

Un peu plus bas, le joli torrent du Poschiavino, qui s'élargit rapidement, forme un lac clair et



UN VIRAGE DE BOBSLEIGH, EN ENGADINE.



VUE GÉNÉRALE DE POSCHIAVO.

riant, dans un cadre de cimes alpestres sous un ciel déjà méridional. La jolie station thermale de Le Prese, aux bains sulfureux, se mire dans ses eaux glauques, riches en truites. La région se recommande aussi aux gourmets par l'excellence de son miel.

Puis la vallée s'étrangle dans des gorges sauvages qui alternent avec de vigoureuses châtaigneraies. Les cascades se succèdent : près de la frontière, la force motrice d'une chute est captée par une usine électrique de 35 000 chevaux-vapeur, qui transmet jusqu'à Milan l'énergie de la « houille blanche ». Les plantations de tabac sont nombreuses, et la vigne avec les figuiers apparaît à Campocologno où l'on vient faire à l'automne des cures de raisin. Enfin Tirano, en Italie, petite ville fort intéressante par ses constructions anciennes, au milieu de la large vallée de l'Adda aux opulents vignobles, est une des principales localités de cette si curieuse Valteline, trop ignorée, — une des régions italiennes qui ont le mieux conservé leur couleur locale et leurs anciennes mœurs.

La ligne de la Bernina rejoint ici la voie ferrée italienne, qui conduit au lac de Côme et à Milan, tandis que la route et l'autobus remontent à Bormio, vers le Stelvio et le Tyrol.

Le val Bregaglia. — La Maloja, en amont de Saint-Moritz, a une physionomie peut-être unique parmi les passages alpestres. Les autres cols offrent deux pentes à peu près symétriques où la descente est plus ou moins l'équivalent de la montée Ici l'inclinaison de l'Inn supérieur est presque nulle, et au bout d'un couloir sensiblement plat, c'est l'effondrement subit vers les profondeurs de l'Italie Il y a une différence de quinze cents mètres d'altitude entre la Maloja et Chiavenna, situés à moins de six lieues de distance à vol d'oiseau.

Le val Bregaglia, placé entre ces deux extrêmes, est une succession de terrasses, d'étages superposés qui tombent en rapides gradins. Ces brusques variations de hauteur produisent une grande variété d'aspects et de contrastes, particulièrement dans le climat et la végétation. Les flores du Midi et du Nord se succèdent en se confondant parfois ; le châtaignier se mêle à l'arolle.

La population est de langue italienne, mais elle est en majorité protestante, ce qui prouve que les liens sociaux et politiques ont été plus étroits avec l'Engadine que dans le val de Poschiavo.

Non loin de Casaccia on remarque les ruines anciennes d'une église gothique. Vicosoprano, près de la sauvage vallée de l'Albigna, conserve à l'hôtel de ville de curieux et antiques instruments de torture. Après une pittoresque porte de rochers et un assez long tunnel, c'est un brusque changement de décor et de climat, un passage sans transition de l'Alpe suisse à l'Italie, bien avant la frontière politique.



TUNNEL DE BONDO, DANS LE VAL BREGAGLIA

Et voici Promontogno, chef-lieu de la vallée, où les ruines féodales de Castelmur voisinent avec le campanile de Nossa Donna. Des grottes, des gorges, encore des ruines, toujours des torrents et enfin Castasegna, le dernier village helvétique, entouré d'une végétation touffue, sur la route de Chiavenna et du lac de Côme.

Plus haut, sur un replat au flanc d'un ravin abrupt, Soglio, au milieu de montagnes sauvages, fait face au splendide glacier de la Bondasca, que Segantini a immortalisé dans son tableau « Devenir ».

AIROLO ET LE VAL BEDRETTO.

SUISSE ITALIENNE

CARACTÈRES ET HISTOIRE. — LA LEVENTINA : D'AIROLO A BIASCA. — LES VALLÉES GRISONNES : MESOLCINA ET CALANCA. — BELLINZONA. — LE LAC MAJEUR. — LOCARNO. — LE VAL MAGGIA. — LE MONTE CENERI ET LE MALCANTONE. — LUGANO ET SA BANLIEUE. — LE LAC DE LUGANO. — LE MONTE GENEROSO. — LA PLAINE LOMBARDE. CHIASSO. LA CONTREBANDE.



Caractères et histoire. — Le voyageur qui va de Milan ou de Turin à Lugano ou à Locarno, a peine à concevoir qu'il ait franchi une frontière. Celui qui descend, en revanche, la ligne du Gothard jusqu'à ces mêmes localités tessinoises, se voit au contraire transporté dans un monde nouveau, où tout est italien — depuis le sol et le climat jusqu'aux maisons, à la race, à la langue — et il lui faut un effort d'esprit constant pour qu'il se persuade qu'il n'a pas quitté la Suisse.

Par sa situation géographique, le Tessin est, en effet, placé en dehors du massif et du plateau helvétiques, qui sont adossés à la chaîne centrale des Alpes et orientés au nord. Ce triangle qui déborde au sud et s'enfonce en coin jusqu'au cœur de la plaine lombarde, sort, comme Genève, des frontières naturelles de la Confédération. C'est un bastion d'avant-garde, une position avancée dont les Suisses s'emparèrent en 1512, au début des guerres d'Italie, comprenant très bien qu'ils ne pourraient être vraiment maîtres du Gothard — la clef stratégique de leur pays — que s'ils possédaient les deux versants. C'est la même politique prévoyante qui avait incité la République grisonne à s'emparer de plusieurs vallées italiennes sur le revers des principaux passages, et le Valais à protéger le col du Simplon en s'installant à Gondo. Toutes ces « marches italiennes » de la Suisse ont donc la même origine stratégique; mais les populations conquises s'attachèrent vite à leur nouvelle patrie, grâce au régime de liberté, de tolérance et d'autonomie dont elles ont pu jouir dans la Confédération : aujourd'hui elles sont aussi profondément suisses que celles des cantons septentrionaux.

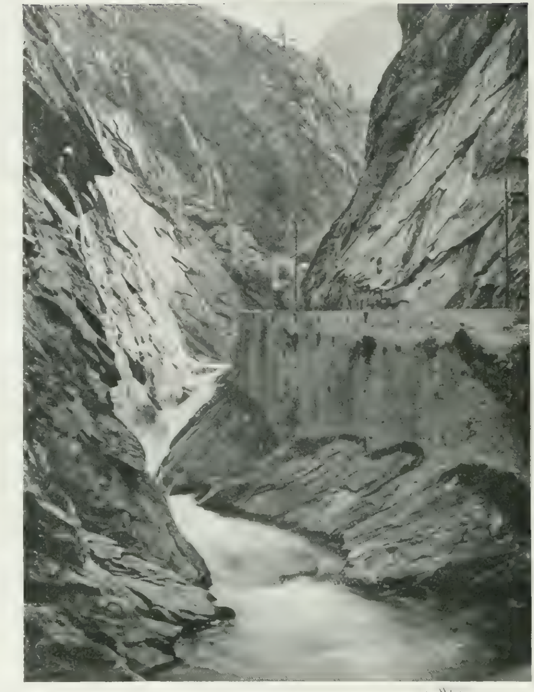
Ce dernier caractère est d'autant plus remarquable pour le Tessin que la région fut administrée près de trois siècles, comme un pays sujet, par des baillis de la Suisse allemande. C'est seulement en 1798 que le canton — d'abord divisé en deux — acquit son autonomie. Mais déjà à cette époque, grâce à la tranquillité dont ils avaient joui sous la domination helvétique, les indigènes étaient très attachés au régime suisse. Les habitants de Lugano refusèrent de s'annexer à la République cisalpine nouvellement fondée, en déclarant qu'ils voulaient rester « libres et suisses ».

Toutefois le Tessinois diffère complètement du Suisse du Nord. c'est déjà le caractère lombard, avec ses aspirations généreuses mais parfois désordonnées, ses emballements subits sous une apparence souvent flegmatique. Les luttes politiques ont au Tessin une

acuité qu'elles ne connaissent pas dans les autres cantons; la question religieuse, l'anticléricalisme, le socialisme y jouent un grand rôle comme dans tous les pays latins. Mais depuis l'adoption de la représentation proportionnelle, — après un commencement de révolution, en 1890, heureusement arrêté par la sagesse du pouvoir fédéral, — le pays poursuit tranquillement son évolution, et la vivacité des polémiques politiques ne se traduit plus guère que par des joutes oratoires, parfois orageuses, et des articles de journaux.

Jusqu'à ces derniers temps, le Tessin, en Suisse, est resté très isolé et presque inconnu des autres cantons. Dieu, disaient les anciens, a fait le Gothard pour nous séparer. Mais le percement des grands tunnels a facilité les communications matérielles et l'échange des idées, par le Gothard avec la Suisse allemande, par le Simplon avec la Suisse française jadis si éloignée.

Les Tessinois n'ont pas été gâtés, constate M. Platzhoff-Lejeune (1) : « On sent bien que longtemps ils ont été traités de quantité négligeable. On a passé sur leur territoire sans les regarder et sans les consulter. On a admiré leurs paysages sans s'inquiéter des habitants. On s'est extasié devant un site, quitte à le gâter par une construction de style tudesque, prétentieux, et qui jure avec le milieu. On leur a parlé dans toutes les langues, sauf dans la leur, qu'on ne s'est pas donné la peine d'apprendre. Les Confédérés qui s'y sont établis ne sont pas toujours de premier choix. Ils veulent leurs écoles à part et forment des groupes politiques distincts, comme s'il fallait éviter le contact avec les habitants du pays. Ils ont souffert de tout cela. »



LES GORGES DU TESSIN, PRÈS DE FAIDO.

Les Suisses français « ne viennent pas. Et enfin, et surtout ils n'apprennent pas l'italien! Le Suisse allemand, qui a plus de peine, s'y met avec ferveur. Le romand trouve cela inutile. Regardez le tableau des cours des Universités de Lausanne et de Genève : ils consacrent *deux heures* par semaine à la langue du Dante! N'est-ce pas honteux ? L'anglais, l'espagnol, le russe, l'arabe y sont bien mieux partagé. Sont-ce là peut-être nos langues nationales ?...

« Depuis une dizaine d'années, l'âme tessinoise s'est éveillée. Ce pays, sujet durant trois siècles et assez rudement exploité par les baillis, qui cependant lui garantissaient une paix longue et bienfaisante, se réveille, réclame sa part au soleil et revendique ses droits à Berne. Il lutte surtout pour sa langue, d'autant plus énergiquement que pendant trop longtemps il avait eu le tort de ne rien demander. A Berne, on fut d'abord un peu ahuri, puis on s'est mis au pas, on a engagé des traducteurs, remplacé des fonctionnaires et employés de langue allemande par des Tessinois, examiné avec bienveillance bien des revendications, légitimes et exagérées. A l'heure qu'il est, on ne s'entend pas encore très bien, on manque de doigté de part et d'autre; on pourrait obtenir davantage si l'on savait mieux demander. Toute crise économique assombrit naturellement ces relations, qui cependant s'améliorent. De nombreuses sociétés suisses se sont rendues au Tessin et des paroles bienfaisantes ont été prononcées, que le vent n'a point emportées. L'échange des idées devient plus fréquent, on se voit davantage, on fraternise volontiers. Mais il reste beaucoup à faire. »

Au point de vue pittoresque, le Tessin accentue encore les contrastes que l'on trouve dans les autres cantons. Sur un petit espace, la haute montagne avec ses mélèzes, ses alpages, et ses chalets sombres couverts de schistes, s'oppose aux villages et aux petites villes, déjà tout italiennes par leurs maisons jaunes et rosées, leurs loggias et leurs arcades, leurs berceaux de vignes et leurs lauriers-roses. De la grandeur farouche des glaciers on passe, en quelques lieues, à l'enchantement des lacs sous un ciel méridional.

La Leventina. D'Airolo à Biasca. — La haute vallée du Tessin, qui se déroule sur un vaste arc de cercle, d'Airolo à son débouché dans le lac Majeur, a reçu dans sa partie moyenne le nom de Leventina. Aux environs d'Airolo, elle ne diffère guère, à première vue, des autres vallées alpestres de la Suisse. Tout au plus remarque-t-on quelques demeures à l'italienne égarées entre les robustes et grises maisons alpestres. Mais à mesure qu'on descend, les divergences s'accusent, les contrastes s'accentuent,



(1) Dans un article publié par *les Feuillets*, juillet 1911.



LES TRAVAUX D'ART SUR LA LIGNE DU GOTHARD, PRÈS DE GIORNICO

Tout différent des torrents jaunâtres et bourbeux du versant septentrional, le Tessin heurte aux rocs et aux cailloux ses nappes bleu-vert, frangées d'écume; la couleur du ciel est plus crue, l'air plus chaud; au lieu des pentes sombres feutrées de sapinières, des mélèzes clairs et grenus s'égaillent sur les pentes; le style des constructions s'italianise peu à peu.

La vallée s'étage en trois terrasses, La première, à l'altitude moyenne de mille mètres, descend jusqu'aux premiers tunnels hélicoïdaux. Le long de la voie s'échelonnent quelques petits villages de montagnards, où des maisons neuves aux façades claires font tache entre les lourds toits de schistes : Airolo, qui a dû son développement au grand tunnel; Ambri-Piotta, Rodi-Fiesso, qui, avec la station précédente, sont devenus, depuis quelques années, des villégiatures estivales où les Italiens, les Milanais surtout, viennent chercher la fraîcheur : ceux-ci restent volontiers en pays de langue italienne et, en majorité, ne dépassent point le Gothard. Ils cherchent le plus possible, comme la clientèle française des bains de mer, à louer des appartements ou des villas plutôt que de s'installer à l'hôtel, car ils emmènent toute leur famille, souvent nombreuse, domestiques compris. Les Italiennes ont un vif souci de l'élégance : contrairement aux Anglaises et aux Allemandes, qui veulent avant tout, en voyage, des costumes pratiques pour les excursions et la marche, elles se promènent dans les forêts avec des toilettes de ville souvent luxueuses, mais fort incommodes. Au-dessus d'Ambri-Piotta, sur la rive gauche du Tessin, le petit lac de Ritom a été aménagé, à l'aide d'un énorme barrage, pour fournir la force motrice à une des plus puissantes usines hydro-électriques de Suisse, qui donne le courant à la ligne du Gothard, électrifiée depuis la guerre.


Cl. Wehrli.
ROVEREDO DANS LA VALLÉE DE LA MESOLCINA (GRISONS).

Après deux tunnels en spirale superposés dans une perspective pittoresque, le niveau de la vallée tombe brusquement de quelques centaines de mètres : la gorge rocheuse, où mugit le Tessin à travers des chutes bouillonnantes, est impressionnante et sauvage. Çà et là apparaissent des cascades. Aux mélèzes succèdent les châtaigniers qui s'éploient en groupes opulents. Voici les premières treilles aux façades de Faido et de Lavorgo, deux gros villages assez industriels, où les toits de tuiles se multiplient. Mais l'horizon se resserre à nouveau : encore une gorge, des travaux d'art qui font passer la voie ferrée sous un torrent, puis un second couple de tunnels hélicoïdaux qui brisent et disloquent la continuité du ruban d'acier, et nous voici cette fois, à Giornico, au fond de la cuvette. La température s'élève sensiblement. Les vignes, déjà luxuriantes dès leur apparition, allongent leurs bras sur les berceaux et le long des pergolas.


ÉGLISE SAN CARLO, A BIASCA.

Le gros bourg de Biasca, à l'aspect déjà lombard, érige au milieu de ses petites maisons basses, étroitement serrées, la belle tour-lanterne octogonale, ajourée d'une galerie périphérique, qui fait l'originalité de l'église San Carlo. Il termine la Leventina, à la jonction du val Blenio qui descend du col du Lukmanier : commandé tout au fond par le massif neigeux de l'Adula, une voie ferrée le remonte pour desservir les bains de boue d'Acquarossa. La ligne est prolongée jusqu'au pittoresque village d'Olivone par un service d'automobiles.

Au delà de Biasca, la perspective s'élargit. Le Tessin, grossi par de nombreux affluents, a maintenant l'allure d'un fleuve, malgré son cours encore torrentueux et désormais chargé de limon. Les montagnes, qui se drapent, au soleil déclinant, de larges pans d'ombre, ont cette magnificence et cette harmonie de ligne, cette finesse de tons ardoisés dans les lointains qui fit jadis le succès des paysages de Corot à son retour du lac Majeur.



Cl. Wehrli.

SOAZZA, DANS LA VALLÉE DE LA MESOLCINA (GRISONS).

Les vallées grisonnes : Mesolcina et Calanca. — Un peu en amont de Bellinzona s'ouvre, sur la rive gauche du Tessin, une large trouée qui ne tarde pas à se dédoubler en deux vallées parallèles : c'est la Mesolcina et le val Calanca, long tentacule que le canton des Grisons projette par-dessus le col du Bernardino, — un des trois débouchés sur le bassin du Pô que les ligues Grises s'étaient ménagés jadis vers l'Italie.

La Mesolcina ne diffère pas d'ailleurs sensiblement des vallées voisines, mais elle est plus belle que la Leventina, — à la fois plus riante et plus sauvage suivant les endroits. Etranglée entre de hautes montagnes, fuyant au nord vers les cimes neigeuses et les massifs glaciaires, s'approfondissant au sud vers les perspectives lointaines et ensoleillées du bas Tessin, elle réunit, sur une étroite bande de terrain, par la variété des expositions et des altitudes, la majesté farouche des grandes Alpes et la grâce souriante du ciel italien : c'est sans contredit une des vallées les plus caractéristiques de Suisse.

A San Vittore — au débouché de la vallée — qui est le point le plus bas des Grisons (285 mètres), le paysage est presque méditerranéen : les grenadiers poussent en pleine terre dans les jardins, sous les ruines du vieux Castellaccio — le gros château, — près des figuiers et des champs de maïs, tandis que les vignes grimpantes s'élancent aux façades des maisons ou s'étendent sur les berceaux.

Une ligne de chemin de fer électrique remonte le cours torrentueux de la Moësa jusqu'à Mesocco. Voici d'abord Roveredo, petite ville coquette et claire, dominée par des tours en ruines. Près de là s'embranche le sauvage val Calanca, encaissé entre des hauteurs vertigineuses sur lesquelles s'accrochent çà et là quelques villages ou s'essaiment quelques huttes de bergers. La route s'arrête à Rossa, prolongée par un sentier qui rejoint le Bernardino. Pas d'hôtels, quelques auberges de montagne, où se restaurent, où couchent de loin en loin les rares alpinistes qui veulent, à l'écart des chemins battus, essayer quelque col peu connu. C'est la nature alpestre fruste et inviolée, avec le couronnement des glaciers imposants du Rheinwald.

La Mesolcina est plus fréquentée, bien qu'elle ne soit encore qu'au début de son développement touristique. Au-dessus de Roveredo, le paysage est particulièrement grandiose, avec de larges échappées que relèvent de hautes cimes. Le caractère méridional de la contrée s'atténue peu à peu. On aborde la région du châtaignier, ces vastes forêts de châtaigniers qui font le charme des Alpes italiennes.

Les châtaigneraies, qui tapissent d'immenses versants sur les pentes fraîches, ont un aspect majestueux. Tandis que chênes et hêtres s'enchevêtrent en épaisses futaies, que pins et sapins se groupent, le châtaignier, symbole de l'individualisme, n'admet ni frère ni rival dans l'orbite de ses rameaux, ne supporte aucune plante sous son ombre, en dehors de la



Cl. Wehrli.

RÉCOLTE DES CHATAIGNES DANS LE TESSIN.



LA VILLE DE BELLINZONA ET SES CHATEAUX FORTS.

pelouse qui tient au frais ses racines. Ils se tiennent à l'écart les uns des autres, orgueilleux, prenant leurs distances. Et c'est là ce qui donne leur allure si caractéristique aux grandes forêts de châtaigniers. Point de cette obscurité épaisse et lourde, qui dérobe le ciel sous les futaies de hêtres ou de chênes; point de fourrés ou de ramures encombrantes au ras du sol, comme dans les taillis et les sapinières. L'air et la lumière circulent librement autour des géants robustes, baignant de toute part leur feuillage haut et vigoureux; un large treillis d'ombre et de soleil se découpe sur le gazon sauvage, propre et net comme dans un parc, où aucune branche importune ne vient offenser le visage du promeneur.

Le châtaignier est guetté aujourd'hui par de multiples industries. Sans parler du commerce annuel des marrons qui vont à chaque automne, après être tombés sous la gaule, dans les grandes villes de France, d'Italie, d'Allemagne et d'Angleterre, souvent vendus au détail sur les réchauds au coin des rues, — l'ébénisterie tire un grand parti de ce bois compact, résistant, aux belles nervures, et la chimie, toujours impitoyable, broie aujourd'hui des rameaux énormes et des troncs entiers pour en extraire de la matière colorante. Mais la Suisse, toujours sage, a protégé contre le vandalisme des bûcherons ses forêts, et en particulier une essence d'arbres qui met plusieurs siècles pour atteindre son complet développement. Plus insouciante de ses richesses, l'Italie laisse couper peu à peu ses belles châtaigneraies de Piémont, livrées aux usines de Coni, tandis que les marrons — bizarrerie de l'industrie moderne — sont expédiés à des négociants hollandais qui en font du cacao.

Mesocco, le chef-lieu de la Mesolcina, est à peu près au centre de la région des châtaigniers. C'est une petite ville pittoresque, qui possède un établissement de « cure par la nature, » et qui dresse sur un rocher les murailles sombres et les quatre tours d'un château fort médiéval. Les ruines féodales sont nombreuses dans la contrée : elles attestent l'âpreté avec laquelle ce pays fut disputé jadis entre les ligues Grises et les Italiens, et les efforts que firent les Suisses pour fortifier et conserver cet important passage.

Au-dessus de Mesocco, la route monte rapidement par de nombreux lacets vers le col du San Bernardino, dominant des cascades écumantes, longeant des rochers à pic, face aux masses architecturales, splendides et sévères, de l'Adula neigeuse et crénelée.

Le Bernardino n'est pas aussi fréquenté que le Splügen et la Maloja : c'est pourtant un des beaux passages des Alpes. Au pied du col, la petite localité de San Bernardino, à la même hau-



HOSPICE ET COL DU SAN BERNARDINO (2063 M.).



MESOCCO, EN MESOLCINA (GRISONS).

teur que Zermatt, mais orientée au midi et avec un climat plus doux et plus sûr, pourrait devenir une station d'altitude importante, au milieu d'environs boisés et à proximité d'importants massifs glaciaires. Au col s'étale un petit lac où la Moësa prend sa source, près d'une auberge et d'un refuge alpin, dans un paysage sévère et triste. D'une hauteur voisine, on a un beau coup d'œil sur la Mesolcina qui plonge entre les montagnes vers les horizons lointains d'Italie.



C. Wehrli

LES ILES BORROMÉES ET LE LAC MAJEUR VUS DE BAVENO (ITALIE).

Bellinzona. — Capitale du Tessin, Bellinzona n'est cependant pas la plus grande ville, ni surtout la plus animée et la plus luxueuse du canton : de plus en plus, c'est Lugano qui prend la tête du mouvement industriel et commercial aussi bien que touristique; c'est Lugano aussi qui est le siège de l'évêché. Mais Bellinzona reste le centre de la vie politique, siège du gouvernement et du parlement tessinois. N'est-ce pas justice, puisque cette ville, au cours de l'histoire, joua toujours le rôle le plus important dans le canton ? Intermédiaire naturel entre la montagne et la région des lacs, c'est sous ses murs que se jouèrent à plusieurs reprises les destinées du Tessin. Prise par les Milanais en 1242, par les soldats d'Uri en 1459, elle se donna, quarante ans plus tard, à la Confédération. Lorsque le Tessin obtint son autonomie en 1798, elle partagea avec Lugano et Locarno l'honneur d'être la capitale du canton : le parlement se réunissait à tour de rôle dans ces trois villes. Ce déplacement était d'ailleurs incommode et les deux rivales de Bellinzona lui ont cédé le pas pour qu'il prît fin.

De son passé guerrier, la cité a conservé des vestiges importants. Ce n'est pas en vain qu'on l'a surnommée la ville aux trois châteaux. Trois forteresses crénelées semblent l'enserrer encore de leur étreinte et protéger ses abords. Deux s'étagent le long d'un contrefort escarpé, planté de vignes, — l'une au pied, l'autre au sommet, — massant le long de la voie ferrée leurs rubans de merlons et de courtines quadrangulaires; en face, des tourelles élancées dominent le plateau rocailleux d'une butte démantelée. Au milieu de la vaste perspective de montagnes qui entourent et relèvent les rebords de la cuvette onduleuse où elle s'étale, ces rudes bastions moyenâgeux, ici restaurés, là délabrés, donnent au panorama de Bellinzona un cachet très pittoresque qu'on ne retrouve pas dans l'intérieur de la ville.

Un développement industriel assez récent a eu pour résultat la reconstruction de la plus grande partie de la cité. Tout un quartier neuf s'est édifié près de la gare, avec des maisons ouvrières ou bourgeoises, aérées, spacieuses, toutes isolées et entourées de jardins. La ville respire la prospérité et l'aisance.

Le lac Majeur. — A quelques kilomètres au-dessous de Bellinzona, le Tessin débouche dans le lac Majeur, dont la nappe irisée miroite à l'extrémité de la plaine basse, par delà l'énorme trouée de montagnes qu'ont creusée les glaciers de la préhistoire. Le coup d'œil est beau quand des flancs du Monte Ceneri, sous lequel s'enfonce la large vallée, une touche dorée, posée par les rayons obliques du soleil couchant, se reflète et se joue sur le premier golfe du lac Majeur.

Quelle attirance exerce sur les touristes le lac Majeur, dont le nom seul évoque la splendeur lumineuse des ciels italiens, la limpidité des eaux bleues dans un cadre de végétation fleurie et de montagnes grandioses, près des rives ensoleillées où des maisons à terrasses et à arcades, aux loggias parées de lauriers roses et enguirlandées de pampres, fait face aux lointains ardoisés, diadémés de neige, des grandes Alpes! Mais ce charme, ne le partage-t-il pas avec ses deux voisins, les lacs de Lugano et de Côme, qu'on appelle toujours « les lacs italiens », ou « les lacs lombards », bien que le Piémont borde le premier et que le troisième seul soit exclusivement italien ?

Toute la partie septentrionale du lac Majeur appartient à la Suisse et au canton du Tessin, avec Locarno et sa banlieue que nous décrirons en détail. La frontière coupe le lac à la hauteur de Pino.

Le lac Majeur diffère de ses deux voisins par ses horizons plus larges, plus aérés, ses flots plus mouvants, qui prennent parfois des teintes d'un violet intense, et surtout par les belles perspectives qu'il offre sur le Mont Rose. Le lac de Lugano est plus découpé et peut-être plus pittoresque, celui de Côme plus italien et plus poétique : le lac Majeur est incontestablement plus grandiose. Faut-il ajouter que les Français préfèrent en général ce dernier, les Allemands son rival de Lugano, et les Anglais celui de Côme ?

Le lac Majeur — l'antique *Verbanus* des Romains — est le plus bas des lacs de Suisse : son altitude est de 195 mètres, et il recueille toutes les eaux du canton du Tessin, aussi bien par la rivière du même nom et par le torrent du val Maggia que par la Tresa torrentueuse qui longe la frontière et qui sert de déversoir au lac de Lugano.

Dès qu'on pénètre dans les eaux italiennes, le contraste est frappant entre les deux rives, surtout par une belle matinée d'été : à l'ouest, une chaîne massive, boisée de châtaigniers, d'un vert intense, au pied de laquelle s'égrènent les coquettes localités de Cannobio et de Cannero, tandis qu'un magnifique château gothique se dresse sur un îlot rocheux; à l'est, par delà le bourg frontière de Luino, qui étale dans une plaine ses maisons modernes et ses rues industrielles, derrière le golfe découpé de Laveno qui abrita jusqu'en 1869 la flottille de guerre autrichienne, les cimes sveltes et audacieuses de montagnes plus lointaines se drapent de larges pans d'ombre et semblent, toutes violettes, tomber à pic sur le lac dont les ondes puissantes prennent des reflets d'améthyste et d'indigo sombre.

Le paysage est encore plus beau lorsqu'on s'approche des îles Borromées. Au premier plan s'allongent sur la rive les somptueuses demeures d'Intra, couronnées de terrasses, que dominent une coupole orientale et un campanile crème. Par derrière s'étagent des



VUE GÉNÉRALE DE LOCARNO SUR LE LAC MAJEUR.

croupes vertes de collines, égayées d'un semis de villas roses et blanches, puis des montagnes à la silhouette plus âpre, dont les tons se dégradent du vert franc au violet grisâtre. Tout au fond, très haut, se découpe dans le ciel le profil anguleux du mont Rose, et sur les bleus apâlis du colosse s'écaillent les plaques blanches et roses des glaciers lointains.

Les villes coquettes de Pallanza et de Stresa, celle-là toute voisine d'Intra et séjour élégant de printemps et d'automne, celle-ci plus fraîche, orientée au nord sous le Mottarone, et qui fut jusqu'à sa mort la résidence d'été de la duchesse de Gênes, grand'mère du roi d'Italie, — se font vis-à-vis à l'entrée du golfe, qui s'approfondit face au mont Rose, et qui porte sur ses eaux, comme sur une immense coupe de saphir, les bijoux des îles Borromées : la minuscule Isola San Giovanni, — l'Isola Madre, plus grande et boisée, — l'Isola dei Pescatori, village de pêcheurs qui semble flotter sur l'eau et qui tasse autour d'un clocher pointu ses ruelles couvertes de berceaux de vignes, tandis que des grappes de poissons sèchent suspendus à des piquets entrecroisés.

Mais on aime surtout l'*Isola Bella*, si bien nommée, où les femmes des pêcheurs vendent des éventails verts et roses en paille tressée. C'est là que s'élève la somptueuse demeure des Borromées, au style classique et sévère ; là s'étagent en terrasses de merveilleux jardins suspendus d'où, aux heures brûlantes de la journée, la vue plonge sur le lac splendidement azuré, tout vibrant de lumière et de chaleur à travers les arbres à thé, les orangers, les pins parasols, les cèdres et les bambous.

Au delà de Stresa, les montagnes s'abaissent peu à peu vers les horizons fuyants de la plaine lombarde. Près d'Arona, que domine la statue colossale de saint Charles Borromée, le Tessin ressort du lac, clair, filtré, teinté d'un nouvel azur, et coule en murmurant entre des berges sablonneuses parmi les mûriers, les prairies, les champs de maïs, vers le Pô encore lointain qui portera ses eaux à l'Adriatique.

Locarno. — Locarno est avec Lugano le principal séjour d'étrangers de la Suisse italienne : deux villes rivales qui ont chacune leurs partisans. L'une et l'autre sont exposées au midi, sous un climat très doux, ensoleillé et sec, chaud l'été, mais particulièrement agréable au printemps et à l'automne, voire en hiver. Les pluies y sont rares et les brouillards inconnus.

Des deux villes, Locarno est plus calme, plus champêtre. C'est la résidence préférée de ceux qui veulent s'isoler. Aussi les maisons de plaisance et les pensions de famille se sont-elles multipliées, plus encore que les hôtels, sur les pentes des collines au-dessus du lac, parmi de luxuriants jardins. Les jardins font le charme principal de Locarno : toujours fleuris, hiver comme été, lorsque ailleurs les frimas règnent ou que les ardeurs de la canicule dessèchent la végétation. A la fin de juillet, les splendides magnolias géants, dont l'opulence n'est pas même égalée par ceux d'Andalousie, ouvrent leurs blanches corolles odoriférantes et gaufrées au milieu des touffes épaisses de feuillage lustré et sombre.

Moins favorisé que Lugano, Locarno a dû lutter contre des obstacles naturels et sociaux qui n'ont pas encore été entièrement



SANTA CATERINA DEL SASSO (RIVE ITALIENNE).

vaincus. Les alluvions du torrent qui descend, tout à proximité, du val Maggia, ont séparé la ville du lac, en aval, par une large presqu'île où les terres en friche alternent avec les bouquets de peupliers. En amont, la ville qui est tournée vers le golfe septentrional et étranglé du lac, n'avait pour seul débouché que son port, car son prolongement naturel, Muralto, forme une autre commune, qui ne dispose malheureusement pas des ressources nécessaires pour faire une digue et un quai confortable, pour exécuter les travaux de voirie et les embellissements à désirer. Une campagne très active est menée pour réunir les deux communes en une seule. En attendant, Locarno a comblé son ancien port — où étaient amarrées les barques et où les femmes du pays venaient laver, — pour donner satisfaction aux étrangers qui s'étaient plaints des mauvaises odeurs : les intérêts des pêcheurs ont été sacrifiés à ceux du pays tout entier. De semblables exemples sont souvent donnés en Suisse. Toute la presqu'île, qui est déjà bordée d'un joli quai, est lotie petit à petit et va se couvrir en quelques années de villas et d'hôtels.



Cl. Wehrli

LES BORDS DU LAC MAJEUR A LOCARNO.

Sous la colline et un peu en retrait du lac, le vieux Locarno a encore conservé sa physionomie si caractéristique de petite ville italienne du XVIIIe siècle, moins archaïque que le vieux Lugano, et assez semblable à mainte cité piémontaise comme Pignerol. Si la voirie laisse encore à désirer, le pittoresque y gagne. La *Piazza Grande*, bordée d'arcades au nord, est intéressante, surtout les jours de marché. Là se réunissent alors les montagnards des vallées voisines, portant la hotte fuselée *(gerla)* et fidèles, en général, à leurs curieux costumes : les hommes avec la culotte de velours ou de drap, les bas blancs, le gilet rouge aux boutons de métal, la longue jaquette brodée, les souliers à boucles d'argent et le chapeau à larges bords; les femmes portant la jupe courte brodée de vert, le tablier de couleur voyante qui monte en bavette jusque sur les épaules, le plastron blanc et brodé, et sur la tête le *fazzoletto* à ramages.

Locarno possède une vieille église du XIIIe siècle, qui a subi quelques additions et remaniements postérieurs, et où l'on remarque surtout l'élégance des nefs et les bas-reliefs symboliques du mur près du porche. Le tombeau de Giacomo de Orelli, du XIVe siècle, s'élève sur la petite place ombragée devant la façade.

Non loin l'ancien château, contemporain de l'église, et édifié par la célèbre famille milanaise des Visconti, est aujourd'hui fort incomplet : les remparts et les tours d'enceinte ont été rasés, les fossés comblés. Il était jadis baigné par le lac et avait un port particulier. Les bâtiments qui restent, rongés par le lierre et la mousse, ont encore grand air. On y remarque une élégante loggia de la Renaissance.

Mais la curiosité la plus caractéristique de Locarno, c'est la *Madonna del Sasso*, sanctuaire vénéré et pittoresque qui s'élève dans le voisinage, sur un éperon de montagne, au sommet d'une belle gorge fraîche, ombragée de vieux arbres, un peu déparée toutefois par le viaduc du funiculaire. En haut de la montée, dans des chapelles latérales, des groupes de cire représentent des scènes de l'Évangile, la Cène, l'Adoration des bergers, la Présentation. On monte par des escaliers sous un passage voûté, où une fresque réaliste représente deux bras croisés, coupés, saignants comme sur un étal. On débouche sur la terrasse de l'église — à la façade de style classique, tout italienne, — et bordée d'un portique d'arcades qui surplombe à pic la vallée, et d'où la vue plonge sur le golfe et la vallée du Tessin. Le coup d'œil est encore plus beau d'une hauteur voisine : l'église, avec son campanile et sa basilique ajourée, se détache au premier plan, un peu en contre-bas devant le lac et le fond de montagnes. L'intérieur de la basilique est tapissé de tableaux votifs accrochés aux murs. On remarque deux belles toiles, la *Fuite de la Madone* de Bramantino, et surtout *Jésus porté au Sépulcre* de A. Ciseri.

Les environs de Locarno sont très intéressants. Au nord, c'est Rivapiana avec la *Casa di Ferro*, vieille forteresse féodale où se faisaient jadis les enrôlements de mercenaires, et qui était reliée autrefois au château de Locarno par tout un système de fortifications. Plus haut, Brione, avec de vieilles maisons curieuses, dans le val Verzasca.

Au sud voici Ascona, dominé par le mont de la Vérité sur lequel s'élève la Ville du Soleil. Ces noms pompeux ne doivent pas faire illusion. Il s'agit d'une colonie végétarienne qui a choisi cet endroit, à cause de la douceur du climat, pour y appliquer intégralement ses doctrines : vivre le plus possible au grand air, manger exclusivement des légumes, des fruits, voire du laitage, se vêtir d'habits amples et poreux pour ne pas gêner la circulation du sang et l'accès de l'air frais. Le régime comporte en outre des applica-



LA MADONNA DEL SASSO, A LOCARNO.



Cl. Wehrli.

BRISSAGO, SUR LES RIVES DU LAC MAJEUR.

tions graduées de bains d'air, de soleil et d'eau froide, la pratique de la gymnastique rationnelle et de divers sports. Les maisons sont de très simples chalets en bois d'un étage, bien aérés, ventilés incessamment, et éclairés à l'électricité. Chacun vit à sa guise, sans aucun souci des conventions mondaines : les uns s'occupent d'art ou de littérature, d'autres de culture ou de jardinage. Les adeptes de ce régime prétendent qu'il produit des effets merveilleux, spécialement pour les rhumatismes et les affections des voies digestives. Mais n'est-ce pas surtout la foi qui sauve ?

Brissago est la dernière localité suisse du lac Majeur : dans un nid de verdure, entre des acacias géants et des cyprès plusieurs fois séculaires, elle a au printemps une parure de fleurs — camélias, roses, œillets, jacinthes, géraniums — qui peut rivaliser avec celle de Locarno. Deux des plus grandes fabriques de tabac de Suisse cachent derrière leurs murs épais leurs manipulations malodorantes à deux pas des jardins embaumés.

Le val Maggia. — Tout près de Locarno, et desservi par une voie ferrée jusqu'à Bignasco, le val Maggia, qui remonte jusqu'auprès des sources du Tessin, ramène rapidement dans la haute montagne, au milieu de paysages sauvages et accidentés.

A l'entrée se détachent les *Centovalli*, — les Cent vallées, — fouillis de ravins et de cluses qui, par un col peu élevé et carrossable, conduisent directement à Domodossola au voisinage du Simplon. La frontière italienne est marquée par un pont hardi qui enjambe un torrent. Une voie ferrée emprunte depuis 1923 cette vallée pour joindre Locarno à Domodossola. Fera-t-on une autre ligne pour unir Locarno aux rails italiens et au Simplon en longeant la rive occidentale du lac Majeur par Intra et Pallanza jusqu'à Fondotoce ?



UN PARANEIGE PRÈS DE LA FRONTIÈRE.

Le val Maggia se déroule dans un décor agreste et mouvementé. A Foroglio, à Salodino, des cascades mousseuses bondissent à travers les forêts, s'écrasent et rejaillissent sur les rochers, ou s'éclaboussent sur un torrent voisin. A de vastes perspectives entre les épaulements sombres et fuyants des montagnes, au fond desquelles serpente la Maggia bouillonnante, succèdent d'étroits défilés rocheux qui s'étranglent sous des crêtes fantastiques. La voie ferrée s'arrête au village pittoresque de Bignasco, crânement campé, sous la houlette de son clocher aigu, en tête d'un pont, le long du torrent que surplombe une énorme paroi rocailleuse.

La route se poursuit jusqu'à Fusio, charmant village blotti à mi-côte sous une crête de sapins, parmi une houle de montagnes verdoyantes chevauchant les unes sur les autres. De là des cols assez abrupts conduisent dans la haute vallée du Tessin et dans le val italien d'Antigorio. Quelques pics sont appréciés des alpinistes : le Basodino, haute cime rocheuse couverte d'un admirable plateau de glace, offre une vue splendide sur les Alpes centrales, du Gothard au mont Rose, avec des échappées sur le massif neigeux des Alpes bernoises par delà la profonde dépression du val d'Antigorio.

Le Monte Ceneri et le Malcantone. — Dressé comme une haute barrière au sud de Bellinzona, le Monte Ceneri, avec ses deux voisins plus élevés qui le prolongent à l'est et à l'ouest, — le Camoghè et le Tamaro — isole complètement de la vallée du Tessin la partie méridionale du canton, qui s'enfonce comme un coin dans l'Italie entre les lacs de Côme et Majeur, coupe le lac de Lugano et pénètre jusqu'à l'orée de la vaste plaine lombarde. Du moins cet isolement existait-il jusqu'à une époque récente : la vallée du Tessin, avec ses affluents économiques venus des cols du Luckmanier



PANORAMA DU MONTE CENERI, VERS LOCARNO.

et du Bernardino, formait une grande artère commerciale qui, pour joindre Milan ou le Piémont, suivait le coude du fleuve et le lac Majeur.

La ligne du Gothard, en perçant le Monte Ceneri, a dévié ce courant et a créé une grande ligne de trafic international qui délaisse le lac Majeur pour atteindre et couper le lac de Lugano et arriver à Milan en droite ligne. Le désir de la plus courte distance n'a pas fait seul adopter ce tracé : la Suisse avait un intérêt majeur à ce que la voie ferrée demeurât le plus longtemps possible sur son territoire; le lac Majeur a pris sa revanche avec le Simplon. La ligne du Gothard a fait la fortune de Lugano qui, placé désormais sur une importante voie de transit, s'est développé avec rapidité.

Le Malcantone est limité au nord-est par le col de San Jorio (1 956 mètres) qui forme la frontière italo-suisse, et qui de Giubiasco (sous Bellinzona) conduit à Gravedona sur le lac de Côme. Il a été fortifié.

Le versant méridional du Monte Ceneri descend en pente douce vers le lac de Lugano, par une succession de vallonnements verts et de monticules boisés. Cette région a reçu jadis le nom de Malcantone — le mauvais canton — tant elle est restée longtemps primitive et mal cultivée. C'est encore aujourd'hui une contrée fruste et pittoresque, très verte, bien arrosée, avec de belles forêts de châtaigniers, pour lesquelles — chose rare — le paysan a le plus grand respect. Les marrons, de petite taille, ne sont pas exportés, mais consommés sur place. Tout est utilisé dans le châtaignier : les feuilles servent de litière pour les bestiaux, le menu bois est transformé en échalas pour la vigne et en pieux de soutènement.

Les villages en général ne sont pas éclairés la nuit — fait à peu près unique en Suisse : on s'y dirige avec des lanternes. Quelques-uns, comme Breno, ont un aspect moyenâgeux. Pas d'hôtels, par suite pas de touristes, sauf à Novaggio et encore depuis peu de temps : on est cependant à proximité des lacs, si recherchés des étrangers. Dix ans avant la guerre, on trouvait pension dans les auberges à deux et trois francs par jour. Toutes les maisons des villages offrent, sous le toit, ces galeries ouvertes, si caractéristiques, où sèchent le maïs et les châtaignes. Les hommes émigrent l'été comme dans presque tout le Tessin, tandis que les femmes travaillent la terre et vont aux champs avec leurs sabots et leur hotte.

Une fête très curieuse a lieu le quatrième dimanche de juillet



VILLAGE DE BIGNASCO.



VILLAGE DE CEVIO.



Cl. Wehrli

PANORAMA DU MONTE CENERI, VERS BELLINZONA.

dans une vieille église, entre Curio et Novaggio. L'affluence est grande, et, après la messe, toutes les familles se répandent sous les châtaigniers voisins en improvisant des déjeuners en plein air.

Lugano et sa banlieue. — Lugano, qui est aujourd'hui la principale métropole du Tessin et de la région des lacs, a pris depuis une vingtaine d'années un essor extrêmement rapide, au point qu'à dix ans d'intervalle on reconnaît à peine la ville dans ses quartiers neufs. Des municipalités intelligentes et audacieuses, et qui ont vu grand, ont dépensé largement pour réaliser tous les embellissements possibles.

Des quais splendides ont été aménagés au bord du lac. Le superbe quai de Paradiso a coûté cinq millions : il a été réalisé par l'achat de villas et de jardins privés, dont on a respecté les arbres et notamment un conifère gigantesque, ainsi qu'un petit temple à coupole renfermant une statue de Washington. Pour prolonger les quais à l'est, la ville a acquis la magnifique villa Ciani, avec son parc superbe, qui est en bordure du lac et que contourne la route de Castagnola : c'est désormais un admirable jardin public appelé « Parc civique ». — La voirie de la ville est irréprochable, et l'éclairage, la nuit, vraiment somptueux : du lac, la cité, étagée au-dessus du golfe, resplendit toute ruisselante de lumière.

Ces dépenses ont coûté cher à la commune, qui les a toutes réalisées à l'aide d'emprunts et qui est très endettée : les charges d'amortissement ont nécessité une élévation toujours croissante des impôts communaux. Par contre la prospérité générale s'est développée dans des proportions considérables. On construisait sans cesse des hôtels et des villas : tout le quartier de la gare s'est bâti en l'espace de quelques années. Et néanmoins on a peine à satisfaire aux demandes, tant l'affluence des touristes est considérable. C'est un flot qui monte sans cesse, à peine ralenti pendant les fortes chaleurs de juillet et août, et qui bat son plein au printemps et en automne. En mars et avril 1911, toutes les prévisions furent dépassées, et la ville ne put héberger des centaines de touristes qui durent aller dans les environs jusqu'à Bellinzona. Ici comme ailleurs le mouvement s'est ralenti depuis la guerre.

Lugano est en effet le point le plus central d'où l'on puisse rayonner facilement sur toute la région des lacs : c'est aussi la plus belle ville de la contrée et, pour beaucoup, celle où le séjour est le plus agréable. Cet attrait qu'elle exerce sur les étrangers, elle le doit à la beauté incomparable de sa position autour de la conche tranquille qui fait face aux montagnes, et que bornent les deux masses anguleuses et puissantes du San Salvatore et du Monte Brè ; elle le doit à la douceur de son ciel, au charme de la végétation, à son atmosphère de gaieté et d'aménité, aux commodités et aux



HABITATIONS DANS UN VILLAGE DU MALCANTONE.

LUGANO ET SES ENVIRONS.

distractions de toutes sortes qu'elle offre aux touristes : kursaal, sports, fêtes nautiques, concerts, musique en plein air, dans les cafés, sur les bateaux, — dont les échos, à la nuit tombée, se prolongent au loin et vont mourir sur les vagues dormantes. Ajoutons que l'étranger jouit de la plus grande liberté et que sur les quais les gentlemen et les femmes du monde en toilette côtoient les touristes, beaucoup plus nombreux, vêtus sans façon, les alpinistes aux molletières crottées ou poussiéreuses, les sportsmen en casquette et les Allemands en chemise de flanelle.



CATHÉDRALE SAN LORENZO A LUGANO.

Simple bourgade voici quarante ans, Lugano est aujourd'hui une ville de fête, qui peut rivaliser avec Nice : rendez-vous des touristes de toute l'Europe et même de l'Amérique. Le pittoresque n'a pas été trop atteint par cette métamorphose. On a eu l'heureuse idée de respecter la plupart des vieux quartiers au lieu de les démolir, en construisant à côté, plus loin, les quartiers modernes. Ici, près du lac, les grandes avenues, macadamisées ou sablées, plantées d'arbres ; des quais spacieux, bordés de somptueux hôtels et villas à terrasses, tout blancs, dans des jardins où se mêlent les palmiers, les pins parasols, les figuiers, les agaves.

Mais prenons une petite voie latérale ; brusquement, sans transition, nous sautons de quatre siècles en arrière. Les rues serpentent et s'entre-croisent dans un labyrinthe où il faut quelques jours d'allées et de venues avant de bien se reconnaître. Bordées d'arcades solidement voûtées, comme dans la *via Nassa*, les maisons, plusieurs fois séculaires, ont été patinées par le temps et ont pris des teintes ocracées, sombres, qui s'éclairent au soleil couchant. Sous ces arcades, la fraîcheur est exquise par les brûlantes journées d'été : les magasins ont les portes closes avec de simples courtines qui, par l'entre-baillement des draperies, par le frissonnement des perles et des joncs, donnent un mystère étrange à la silencieuse obscurité de la boutique. Quelques rares véhicules passent, presque sans bruit, sur les dalles qui, encastrées par deux rangées entre les pavés, à la mode italienne, marquent la place des roues. Dans l'air flotte une odeur caractéristique d'épices et d'aromates.



Cl. Wehrli.

VUE GÉNÉRALE DE LUGANO PRISE DE PARADISO.

Il faut voir le peuple, le matin, au marché, où, pendant la saison des fruits, s'étalent les éventaires les plus appétissants de melons savoureux, de pêches succulentes, de figues juteuses, de raisins parfumés. De belle taille en général, forts, bien musclés, bruns de teint et de cheveux, les hommes portent presque tous la moustache et la « patte de lapin », et se coiffent de feutres noirs. Les femmes ont des jupes de couleur voyante, et parfois — surtout les vieilles — des châles à ramages, dont elles s'enveloppent la tête et les épaules.

La partie la plus intéressante du costume est la chaussure. Presque tous les paysans et beaucoup de gens du peuple dans la ville, portent de curieux sabots, les *zoccoli,* qui dérivent de la sandale romaine : c'est une épaisse semelle en bois, contre laquelle le pied est maintenu par une simple lanière de cuir. Les indigènes ont souvent les pieds nus dans cette chaussure, qu'ils déclarent très hygiénique, et ils réservent les bas ou chaussettes pour le dimanche. Les enfants marchent nu-pieds jusqu'à six ou sept ans, âge auquel ils commencent à porter les *zoccoli.*

Mais la mode de Paris gagne peu à peu du terrain. Les jeunes ouvrières de Lugano abandonnent les *zoccoli* pour les bottines, et depuis longtemps ne veulent plus se coiffer de mouchoirs, mais sortent nu-tête avec un chignon à la mode et des « chichis » savamment échafaudés au goût du jour.

Il y a peu de population aussi polyglotte. A côté du dialecte local, la langue littéraire et officielle du canton est l'italien. Mais la connaissance du français est très répandue dans les villes et parmi les employés ou fonctionnaires publics. Dans les magasins de Lugano, la même vendeuse parle couramment, en général, le français, l'anglais et l'allemand, en dehors, bien entendu, de l'italien et du dialecte. Il n'est pas rare qu'une marchande en plein air, presque loqueteuse, fasse tour à tour ses offres en plusieurs langues.

Lugano a diverses curiosités archéologiques et possède les deux plus belles églises du canton.

San Lorenzo, la cathédrale, s'élève au flanc de la colline, au sommet d'une rue caillouteuse, et domine une terrasse d'où l'on jouit d'une fort belle vue sur la ville, le lac et les montagnes. Le dessin de la façade, qui est d'un beau style classique italien, a été attribué à Bramante, mais l'architecte qui l'exécuta est resté inconnu. Les sculptures très fines qui encadrent le portail, et qui commençaient à se désagréger, ont été protégées par un grillage assez fâcheux. L'intérieur, récemment restauré, renferme, dans la chapelle de la Madone des Grâces, une toile de Tencalla et des bannières prises aux Italiens à l'époque de la Révolution. Le chœur est décoré de belles fresques de Torricelli, qu'on a le tort de cacher sous un voile.

L'autre église, située près du lac, et qui porte le joli nom de *Santa Maria degli Angioli,* date également de la Renaissance. La première pierre fut posée en 1500. Elle faisait partie d'un couvent de franciscains, transformé aujourd'hui en hôtel. La façade est banale et n'attire l'œil que par la draperie pourpre de la porte



LUGANO : LA VIA NASSA.

qui est placée certains jours. Mais à l'intérieur on admire une superbe fresque de Bernardino Luini, — l'élève et l'émule de Léonard de Vinci, qui naquit à Luino, sur le lac Majeur, et dont quelques œuvres ont parfois été attribuées à son maître : de telles confusions suffisent à prouver le talent du peintre, qui excellait surtout dans le coloris des carnations, et dans l'art du clair-obscur.

La fresque de l'église Sainte-Marie-des Anges représente *la Crucifixion*; Luini l'exécuta très âgé, dans les dernières années de sa vie, en 1529 et 1530, sur le mur d'une sorte de jubé séparant le chœur de la nef : cette grande composition, remarquable par l'unité de l'ensemble comme par la finesse du modelé et des détails, fut payée à l'auteur 44 livres 8 sous!



LE MONTE SAN SALVATORE (1703 M.)

La basilique possède aussi, du même peintre, une fort belle toile représentant la Vierge avec Jésus enfant et saint Jean-Baptiste, et une Cène, reportée sur toile, qui était dans le réfectoire de l'ancien couvent. Dans une chapelle latérale est inhumé Eugenio Lachat, le premier évêque du Tessin. Au cours de travaux éxécutés dans le chœur et au nord de la nef, on a retrouvé diverses peintures de la Renaissance, plus ou moins détériorées.

Une autre église de Lugano, San Rocco, qui date de la fin du XVI[e] siècle, est ornée de fresques assez remarquables dues à des peintres différents.

Les environs de Lugano sont des plus pittoresques. C'est la jolie ligne de Tesserete qui mène au seuil d'un imposant massif montagneux; c'est le délicieux petit lac de Muzzano, aux teintes plombées, dans un cadre riant de bosquets, de villages blancs et de collines vineuses. Ce sont les deux sommets voisins du Monte Brè et du San Salvatore, desservis l'un et l'autre par un funiculaire : malheureusement le premier gâte un peu le paysage, en écorchant d'une traînée d'ocre toute une pente verdoyante de la montagne.

Le San Salvatore est peut-être la plus intéressante des deux cimes. C'est un jeu pour les bons marcheurs de gravir ses pentes rocailleuses et boisées. Il fait bon l'été partir au petit jour, avant le lever du soleil qui sortira tout à l'heure sur un ciel clair derrière la silhouette bleutée du Monte Generoso. A ce moment la fraîcheur des prés et des bois est délicieuse, et on peut cueillir en août le cyclamen odorant, tout humide de rosée. Au sommet, la vue sur les lacs est fort belle : par les temps clairs, on détaille nettement le mont Rose, dont le diadème de glaciers rosoie au soleil levant.

Le lac de Lugano. — La principale séduction de Lugano, c'est encore son lac, qu'on peut longer à pied ou en voiture, parcourir en vapeur, en barque, en canot automobile.

On a dit parfois que c'est un lac suisse sous un ciel italien. Rien n'est plus exact. Déchiqueté, découpé, tordu comme le lac des Quatre-Cantons, il paraît sans cesse finir, et recommence derrière un tournant de montagne. Très encaissé en général entre des pentes plus ou moins abruptes, il ne s'étale complaisamment que dans le golfe du Lugano, vaste comme une belle conque marine. Les montagnes voisines sont généralement boisées, mais d'un aspect tout autre que dans l'Oberland ou le pays d'Uri : ni sapins, ni pins, mais une forêt courte et touffue de chênes, de trembles, de charmes, d'arbrisseaux trapus et épineux, telle que de loin la montagne semble couverte d'une toison verte, épaisse et égale, d'une chevelure crépue coupée aux ciseaux.



LES MONTS BOGLIA (1512 M.) ET BRÈ (933 M.).

Lugano est situé dans la région centrale du lac, dont les deux extrémités, à l'est et au sud-ouest — plus la petite enclave de Campione — appartiennent à l'Italie. La partie orientale est largement ouverte, entre des montagnes hautes et escarpées. La route conduit de Lugano à Castagnola, banlieue parsemée de villas de plaisance qui remontent peu à peu les flancs du Monte Brè : elle coupe des parois rocheuses et contourne un cap d'où elle domine le lac par une superbe corniche. Jadis elle était prolongée par un ravissant sentier de chèvres — transformé depuis peu en chemin carrossable — surplombant tour à tour et longeant la rive au ras de l'eau, enjambant les rocs en forme de tours, passant sous des berceaux de vigne, traversant les broussailles où frétillent les lézards, pour aboutir à Gandria, petit village de pêcheurs aux toits rouges, serré et étagé au-dessus du lac, le long de la



Cl. Wehrli.

GANDRIA ET LES BORDS DU LAC DE LUGANO.

pente raide qu'il semble escalader à grand peine : en bas se balancent, vides, quelques barques à cerceaux, veuves des toiles qui garantissent les promeneurs contre le soleil.

Gandria est la dernière localité suisse. On entre en Italie avec Oria, où l'ancienne villa de Fogazzaro, entre des cyprès sévères et des bouquets de lauriers roses, trempe dans le lac ses vieux murs enguirlandés de lierres et de fleurs. Et voici San Mamette, le point le plus pittoresque du lac, au débouché du Valsolda. Cette vallée est un enchevêtrement de montagnes boisées et broussailleuses, profondément découpées, tranchées à vif par des gorges sauvages, et dominées par l'hémicycle altier des crêtes décharnées et aiguës, surnommées par les indigènes « les dents de la Vieille ». De petits villages couronnent des hauteurs sur de prodigieux escarpements. Là un vieux pont étroit enjambe, d'une seule arche, le ravin feutré de branchages et de fourrés, près d'une auberge installée dans un pré luxuriant. Ici une chapelle isolée et un cimetière abandonné dominent le lac splendide et bleu, tandis que les arbres voisins résonnent tout l'été du cri strident et assourdissant des cigales.

Le lac s'élargit encore dans le golfe de Porlezza, où se termine sa branche orientale : de là une petite voie ferrée assure la jonction avec le lac de Côme. C'est la région où on travaille l'olivier, pour sculpter maints bibelots délicats, qui se vendent à Lugano.

Sur la rive opposée, en revenant vers l'ouest, Osteno a une grotte curieuse, où la barque conduit jusqu'au fond, à proximité d'une cascade · les gens du pays l'appellent l'*orrido* (1), — témoignage de l'horreur qu'ont toujours inspirée aux races latines, éprises de lumière et de clarté, les gouffres et les gorges sombres. Non loin, une montagne à laquelle accède un funiculaire, offre un beau panorama sur les lacs : ce « belvédère de Lanzo » est devenu un séjour d'été fréquenté.

On rentre en Suisse, on dépasse Lugano, et on aperçoit bientôt le grand pont de Melide, sur lequel la ligne du Gothard franchit le lac : on a profité d'un étranglement naturel pour réunir deux langues de terre par des arches de maçonnerie sous lesquelles passent les bateaux. Au delà, le lac se subdivise en deux bras : tandis que celui de l'est, le plus court, s'arrête à Capolago, l'autre, plus capricieux, contourne le promontoire de Morcote, que domine le gracieux campanile d'une église perchée très haut, tandis qu'une rangée de maisons à arcades défilent, au bord de l'eau, devant les passagers des vapeurs. En face, la côte redevient italienne, de Porto-Ceresio, tête de voie ferrée pour Milan, jusqu'à Ponte-Tresa, petit village à cheval sur les deux rives, coupé en deux



Cl. Wehrli.

L'ÉGLISE DE CASTAGNOLA.

(1) Terme fréquemment usité en Italie pour désigner une gorge.



G. Wehrli.

LE MONTE SAN SALVATORE ET LE PONT DE MELIDE, SUR LE LAC DE LUGANO.

par un minuscule détroit et par la frontière. De là une petite ligne conduit à Luino, et une dernière branche de ce paradoxal lac remonte au nord pour s'enfoncer de nouveau en Suisse, par le golfe d'Agno, au seuil du Malcantone. La politique a renchéri encore sur les caprices de la nature, et la frontière est dessinée au mépris de toutes les barrières naturelles, escaladant les montagnes, coupant les cours d'eau et les lacs.

Le Monte Generoso.— Au pied du Monte Generoso, Capolago, la « tête du lac », ne mérite qu'une brève mention, pour un souvenir historique. Là fut élevé récemment, par les Italiens demeurant en Suisse (1), une stèle commémorative en souvenir du séjour de deux apôtres de l'indépendance italienne, Mazzini et Cattaneo. Les deux proscrits, chassés d'Italie par ordre de l'Autriche, s'étaient réfugiés sur la libre terre helvétique et là, à proximité de la frontière, ils avaient fondé la *Tipografia elvetica* où furent imprimées et d'où furent lancées par milliers toutes leurs brochures de propagande patriotique.

Le Monte Generoso est le point culminant du massif qui isole le lac de Lugano du lac de Côme. Il a bien l'aspect des montagnes lombardes, crépues, avec çà et là des rochers qui crèvent la toison. Une ligne très intéressante, à crémaillère, conduit au sommet, en montant le long des pentes rocheuses et broussailleuses du sud, d'où la vue s'étend à l'infini sur la plaine milanaise, — puis, après un tunnel tournant, dans les fourrés d'érables, de châtaigniers, d'acacias et de charmes, remplacés plus haut par les futaies de hêtres et de mélèzes. D'un côté le regard domine la vallée de Muggio et embrasse les mamelonnements majestueux et harmonieux des croupes montagneuses, dominées par un sanctuaire tout blanc. A Bellavista se découvre, sur l'autre versant, une échappée sauvage du lac de Lugano.

Du sommet — le Kulm — la vue est plus grandiose encore. Une plongée de rochers moussus et chevelus, rayés verticalement, tombe par un « à pic » vertigineux sur le lac de Lugano, qui se tord, comme un fabuleux et gigantesque serpent d'émeraude, entre les contreforts touffus. Ici le lac Majeur, là le lac de Côme surgissent derrière la houle des montagnes. D'un côté l'immense plaine lombarde se déroule jusqu'à Novare et à Pavie, derrière la flèche marmoréenne du Dôme de Milan. Et, à l'opposé, tout au loin, la crête fine et argentée des grandes Alpes, de la Bernina au mont Rose — plus loin encore par les ciels clairs puisqu'on aperçoit souvent la lointaine croupe étincelante de l'Ortler tyrolien, — découpe l'horizon de sa scie aiguë, et se dore aux reflets du couchant. Le spectacle est incomparable, au lever du soleil, par une belle journée d'été.

On a surnommé le Monte Generoso « le Rigi du Tessin » : il y a, en effet, une certaine analogie entre les deux montagnes, qui ont sensiblement la même altitude, sont placées entre des lacs et offrent un large panorama sur la chaîne neigeuse des Alpes. Mais le Generoso est plus sauvage, fruste. Au Kulm, dès qu'on a quitté la station, on est en pleins alpages, comme dans les recoins les plus ignorés des montagnes. Et l'on goûte en plus cette douce luminosité du ciel qui est un des charmes de l'Alpe italienne.

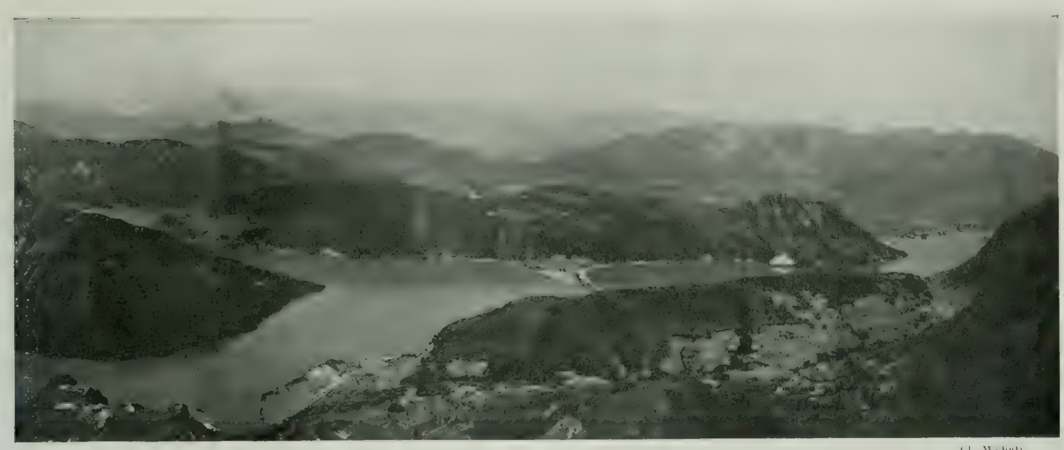


Wehrli.

L'ÉGLISE D'ORIA.

(1) Les immigrés de nationalité italienne sont nombreux dans le Tessin méridional, et ils forment à Lugano la majorité de la population. Ils pénètrent peu à peu plus au nord avec les nouvelles voies ferrées, — le Gothard, le Simplon, la Bernina et l'Albula, le Lœtschberg — presque toutes construites par des ouvriers italiens, qui amènent avec eux leurs familles et des commerçants de leur pays.

La plaine lombarde. La contrebande. Chiasso. — Traversées du nord au sud, les Alpes, qui commencent avec le Rigi, finissent avec le Monte Generoso : au delà, il n'y a plus que quelques faibles vallonnements. C'est déjà la Lombardie et sa plaine ondulée, étonnamment verte sous des chaleurs de quarante degrés à l'ombre : à la fin des étés les plus torrides, la végétation reste aussi fraîche et luxuriante qu'au mois de mai. L'eau produit ce miracle : car le pays est arrosé à merveille par les innombrables ruisselets et cours d'eau qui descendent des Alpes, et qui sont utilisés par une irrigation intelligente. Les cultures sont variées. Des prés, coupés de bosquets, que l'on fauche trois ou quatre fois par an, alternent avec des champs de maïs, des mûriers, des vignes qui étendent leurs grands bras le long de hauts treillis.



Cl. Wehrli.

PARTIE OUEST DU PANORAMA DU MONTE GENEROSO.

L'industrie de la soie est très développée, comme dans toute la région des lacs ; les filatures sont nombreuses. Des tramways ruraux attestent l'activité du pays.

La contrebande se pratique sur une vaste échelle de Suisse en Italie, surtout pour le café, le sucre, et plus encore le tabac, dont le prix est en général plus élevé dans le royaume voisin. La configuration du pays, boisé et accidenté, s'y prête particulièrement, et rend, ainsi que les caprices des limites politiques, la surveillance très difficile.

Les contrebandiers se servent surtout de chiens. Ceux-ci sont élevés dans les localités les plus voisines de la frontière, sur le territoire italien : ils sont choyés, bien nourris, caressés. Lorsque l'animal est adulte, on l'emmène en Suisse dans le village le plus proche. Mais là, la scène change : un homme, costumé en douanier italien, frappe le chien et ne lui donne qu'une maigre pitance. Au bout d'une semaine de ce régime, il ne reste plus qu'à amarrer sur le dos de l'animal une bonne charge de tabac, et le chien, aussitôt lâché, s'empresse de quitter cette demeure inhospitalière pour courir, avec toute la sûreté de son flair, vers la maison où il était si heureux. En passant à la frontière, aperçoit-il un douanier italien, il se hâte de l'éviter et de prendre le large : la vue du costume suffit à lui rappeler les coups qu'il a reçus.

Dans les bois, les autorités italiennes ont disposé un treillis continu, de près de deux mètres de haut, et assujetti par des poteaux de fer : les chiens ne peuvent sauter cette barrière. Mais pour les nécessités de la circulation, il a bien fallu ménager, de place en place, des portes, qui s'ouvrent sur une simple pression : le chien les connaît et il s'arrange de façon à passer la porte juste au moment ou le douanier s'éloigne ou a le dos tourné. Car les factionnaires sont nombreux, et les étrangers s'étonnent de voir, par exemple le long de la voie ferrée de Ponte-Tresa à Luino, les sentinelles qui gardent le long treillis, avec un fusil sur l'épaule et un trousseau de clefs à la ceinture : on ferme, en effet, les portes à clef la nuit, ou lorsqu'un convoi de contrebandiers est signalé.

Chaque porte est munie d'une clochette qui tinte quand le battant s'ouvre. Dès qu'ils entendent cette sonnette, les factionnaires ont pour consigne, après une première sommation restée sans réponse, de tirer à balle, au jugé ou au visé, sur quiconque a passé, homme ou bête. Aussi, nombreux sont les chiens qui tombent sous les balles des douaniers italiens : rien qu'aux environs de Stabio, on en tue deux ou trois cents par an. Mais on estime qu'il en passe dix fois plus. Ce sont presque toujours les novices qui sont atteints : un chien, dès qu'il a échappé au danger, se laisse rarement prendre par la suite, mettant en œuvre des ruses d'apache pour échapper à son ennemi.

Fidèles à leurs traditions d'hospitalité, les douaniers suisses ne s'inquiètent pas des préparatifs que font les contrebandiers — tous italiens — sur leur territoire, et ils suivent d'un œil amusé les



Cl. Wehrli.

SOMMET DU MONTE GENEROSO (1703 M.).



VUE GÉNÉRALE DE MENDRISIO.

péripéties du duel engagé entre les chiens et la douane voisine, qui n'a pas toujours le dessus.

Les deux localités les plus importantes à l'extrême pointe du Tessin, Mendrisio et Chiasso, sont de petites villes industrielles, de développement récent, dans une contrée où se pressent les fabriques de vernis, de tissus, de tabac.

Mendrisio est la plus ancienne. Sa fondation est antérieure à l'époque romaine. On a retrouvé dans le voisinage une inscription étrusque qui est aujourd'hui au musée de Coire. La ville souffrit beaucoup des guerres au moyen âge : les comtes de Mendrisio ayant pris parti pour Frédéric Barberousse, les Milanais incendièrent le château et y établirent leur domination. Le duc Maximilien Sforza la céda aux Suisses en 1512.

La petite ville est dans une belle situation, sous un épaulement rocheux de montagne, à l'orée d'une vallée largement ouverte. Le cœur de la bourgade a beaucoup de couleur locale dans ses anciennes voies : la *Piazza del ponte* et le *Corso bello* ont un aspect nettement lombard. L'église Saint-Jean, qui occupe l'emplacement d'une très vieille basilique, est un intéressant édifice de style rococo, construit par Pietro Magni au commencement du XVIII[e] siècle : elle érige sa belle rangée d'arcades sur un soubassement antique. Très industrielle et non moins commerçante, la localité compte de nombreuses usines : brasseries, fonderies, filatures, fabriques de savon, de cire, de chapeaux, d'huiles, de pâtes alimentaires.

On va visiter aux environs les *Cantine di sopra* et *di sotto*, curieuse rangée de caves creusées sous les rochers sur lesquels se dressent les débris d'une tour vénérable et l'ermitage de Saint-Nicolas. Chaque cave, aménagée dans d'anciens éboulements, est précédée d'une maisonnette; elle se prolonge fort avant en souterrain. Ce sont les propriétés des familles de Mendrisio qui conservent là leurs provisions de vins.

Chiasso, qui a une physionomie tout italienne comme sa voisine, mais beaucoup plus moderne, doit son développement à la gare internationale et au voisinage de la frontière. C'est le centre d'approvisionnement des contrebandiers. On ne voit dans les rues que des magasins de tabac et aussi de chocolat, voire de café et de sucre : boîtes de cigares et cigarettes de Suisse, d'Angleterre, de Cuba, du Mexique, d'Egypte, — tabacs de luxe et tabacs communs, — s'empilent aux vitrines derrière d'énormes cigares-réclames, entre des plaquettes de chocolat suisse de toutes marques. C'est la ville du tabac.

A côté des fabriques de tabac et cigares, prospèrent aussi d'importants entrepôts de vins, des fabriques de cacao, de pâtes alimentaires, de ciment, des banques, de nombreuses maisons d'expédition.

Au delà de Chiasso, un tunnel tout proche marque la frontière; et les express descendus du Gothard emportent à toute vitesse les voyageurs à Côme et à Milan, à Venise, à Rome ou à Naples, à travers l'Italie, dont le Tessin est le somptueux vestibule.



INDEX GÉOGRAPHIQUE

Les chiffres en italique indiquent les gravures.



TABLE DES MATIÈRES



CARTES, PLANS ET HORS-TEXTE

CARTES ET PLANS EN NOIR

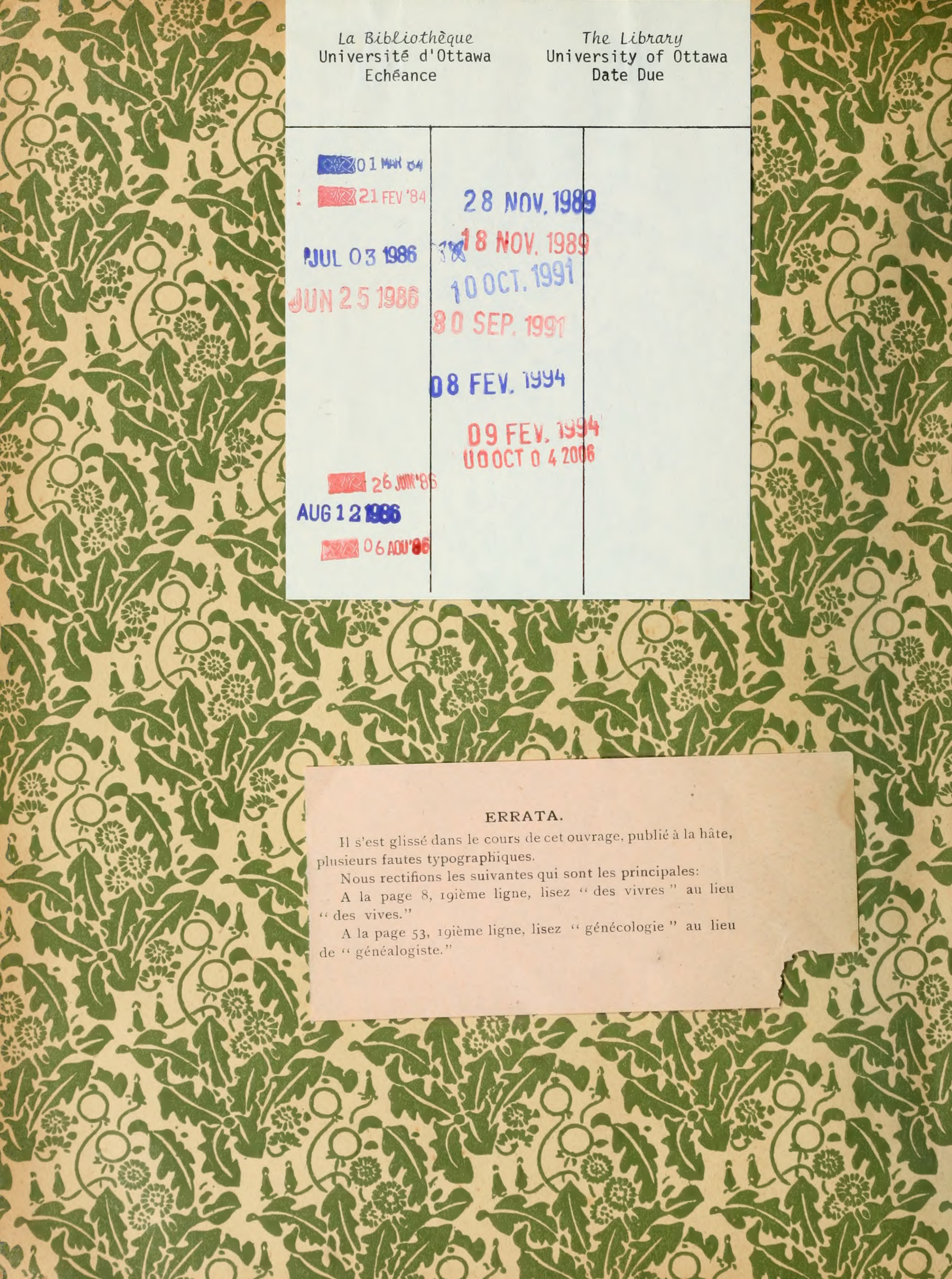
CARTES ET PLANS EN COULEURS

HORS-TEXTE EN NOIR

HORS-TEXTE EN COULEURS



Imp. Larousse. — 1 à 9, rue d'Arcueil, Montrouge (Seine).



ERRATA.

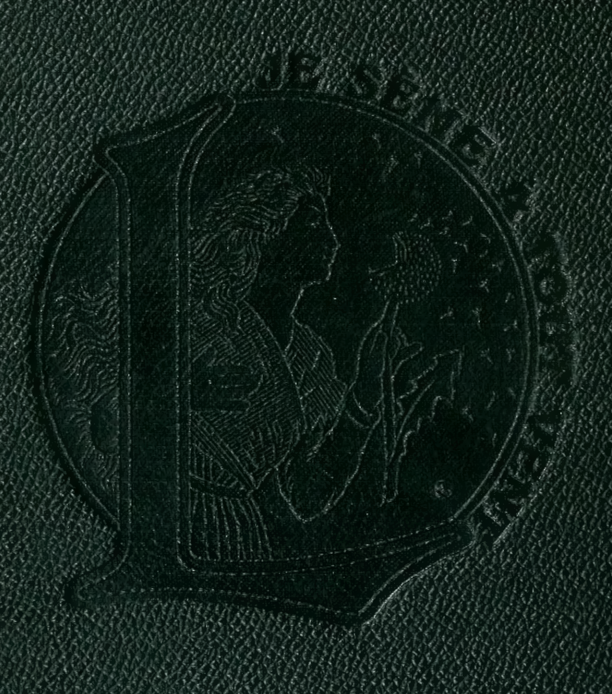
Il s'est glissé dans le cours de cet ouvrage, publié à la hâte, plusieurs fautes typographiques.

Nous rectifions les suivantes qui sont les principales:

A la page 8, 19ième ligne, lisez " des vivres " au lieu " des vives."

A la page 53, 19ième ligne, lisez " génécologie " au lieu de " généalogiste."


a39003 010576113b


JE SÈME À TOUT VENT